BIBLIOTHECA
FF. PRÆDICATORUM
CONVENTUS
CIVIT. BENITIÆ
Lit. E 10
Pl. 1

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

LES

AMITIÉS

DE

JÉSUS

SIMPLE ÉTUDE

PAR LE R. P. M.-J. OLLIVIER

DES FRÈRES PRÊCHEURS

PARIS

P. LETHIELLEUX
ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

A. ROGER ET F. CHERNOVIZ
ÉDITEURS
7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7

✝

AUX AMIS

QUI L'ONT AIDÉ

A PORTER LE POIDS DE LA VIE

EN UNION AVEC LE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

ET DANS L'ESPÉRANCE

DE SON ÉTERNELLE FAMILIARITÉ

L'AUTEUR OFFRE

CE LIVRE ÉCRIT SURTOUT POUR EUX

Paris, 21 janvier 1895,
en la fête de sainte Agnès, vierge et martyre.

R.F. 3644

Vu et approuvé :

Fr. Joseph HÉBERT
Lect. en Théol.

Fr. Dalm. SERTILLANGES
Lect. en Théol.

IMPRIMATUR

Fr. Raym. BOULANGER
Provincial de France.

INTRODUCTION

« Beati sunt qui te viderunt et in amicitia tua decorati sunt ».
Eccli., XLVIII, 11.

I

Jésus-Christ, fils de Dieu, est également fils de l'homme : et si de la première filiation résulte en lui la perfection de la nature et de la vie divines, de la seconde résulte aussi la plénitude de la nature et de la vie humaines [1].

1. *Symb. Nicæn.* : « Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero, genitum non factum, consubstantialem Patri... Et homo factus est ». — *Symb. Athanas.* : « Deus est ex substantia Patris ante sæcula genitus, et homo est ex substantia matris in sæculo natus : perfectus Deus et perfectus homo, ex anima rationali et humana carne subsistens ».

Nous voyons donc en lui un homme semblable à nous, ayant une âme identique à la nôtre, capable par conséquent d'aimer, comme nous le sommes nous-mêmes, avec cette différence toutefois qu'il ne saurait se tromper sur l'objet, le mode et la mesure de ses affections. Car il a pris notre nature, mais non pas notre péché, dont il pouvait se faire l'expiateur et le destructeur mais non l'esclave. La concupiscence et l'erreur lui étaient inconnues, et des faiblesses inhérentes à notre nature, comme conséquences du péché, il ne pouvait ressentir que la tristesse et la souffrance, même jusqu'à la mort, sans avoir jamais à redouter les défaillances de l'intelligence ou de la volonté.

Nous n'avons donc à craindre aucun reproche d'imprudence ou d'irrévérence, en lui attribuant des affections semblables à celles que tous les hommes ressentent, avec les réserves que commande sa personnalité exceptionnelle. Jésus-Christ était aimant comme nous : il a aimé comme nous, et la perfection de sa puissance d'aimer nous est une raison de plus d'étudier ce point de contact entre son humanité et la nôtre.

Comment d'ailleurs pourrions-nous encourir un reproche en nous conformant au langage de l'Église et de l'Évangile ou, si cette expression paraît plus exacte, à celui de Jésus-Christ ? Non seulement l'Église dit de saint André que *Jésus l'aima* [1], — non seulement saint Jean se nomme le *disciple bien-aimé* [2] et affirme qu'il

1. « Dilexit Andream ». (Au 30 nov.)
2. JOANN., XIII, 23; — XXI, 20.

partageait l'affection du Maître avec Jacques le Majeur [1], Marthe, Madeleine et Lazare [2] ; — mais l'Homme-Dieu lui-même donne le nom d'*amis* à ses apôtres [3] et au ressuscité de Béthanie [4]. Il retient sur ses genoux et dans ses bras les petits enfants, dont les disciples redoutaient l'importunité [5]. Il plaide la cause du publicain [6], de la pécheresse [7], de la femme adultère [8], en des termes d'exquise bienveillance où l'on sent naître la plus tendre affection, celle qui rattache le convertisseur aux âmes sauvées par lui. Sur la croix, il trouve d'ineffables accents pour réclamer le pardon de ses bourreaux [9], et ouvrir le ciel au larron pénitent [10]. Il ferme sa vie d'affection sur la terre, par le don de sa mère au disciple préféré, en si doux langage qu'il nous tire des larmes [11]. Jean l'évangéliste avait appris de lui la délicieuse appellation, dont il saluait si souvent les fidèles de son entourage, quand il leur écrivait ou les prêchait [12]. C'est lui enfin qui a formulé la loi de l'amour, en lui donnant, comme preuve suprême, de

1. Marc., V, 37. — Luc., IX, 28, etc.
2. Joann., XI, 5.
3. Luc., XII, 4. — Joann., XV, 14.
4. Joann., XI, 11.
5. Matth., XVIII, 2. — Marc., X, 14.
6. Luc., XVIII, 10 et seqq.
7. Id., VII, 47.
8. Joann., VIII, 10.
9. Luc., XXIII, 34.
10. Id., XXIII, 43.
11. Joann., XIX, 26.
12. « Filioli ». — Marc., X, 24. — Joann., XIII, 33.

mourir pour ceux à qui l'on proteste de son affection [1].

II

Et, qu'on le remarque bien, il ne s'agit pas ici d'une affection *uniquement* surnaturelle, c'est-à-dire basée sur le prix des êtres aux yeux de Dieu considéré comme leur fin dernière : il s'agit aussi du sentiment tout naturel de leur beauté, de leur charme, de leur valeur, du rapport utile ou agréable qui s'établit entre eux et nous. Plus vite et mieux que nous, Jésus voyait en eux la beauté divine dont ils sont à peine l'ombre, le service qu'ils rendent au Créateur dans l'accomplissement de ses desseins, la joie que leur utilité lui cause et le profit qu'ils en retirent eux-mêmes : de tout cela résultait pour Jésus une estime et un amour, dont il pourrait seul nous donner la mesure. C'est vrai : mais s'il ne séparait pas, en son cœur, la charité proprement dite de l'affection naturelle, ce dernier sentiment y existait, réel et distinct avec son activité spéciale et ses effets ordinaires. Le cœur de Jésus était fait comme notre propre cœur : tout ce que nous disons de nous à ce point de vue, nous le disons de lui, sans le diminuer en rien, puisque, d'après saint Thomas, *l'inclination naturelle qui nous porte vers les créatures nous vient de l'Auteur même de la nature* [2], c'est-à-dire de Lui qui est Dieu.

1. JOANN., XV, 13.

2. *Summ. Theol.*, I, q. IX, 1, 3m : « Amor naturalis nihil aliud est quam inclinatio naturæ indita ab auctore naturæ ipsius ».

Entrons donc sans aucune hésitation dans l'étude de ce divin Cœur, où habite la plénitude de l'amour et de la grâce, trésor sacré dont nous devons faire notre richesse, en y puisant à pleines mains, sans craindre de l'épuiser jamais : et puisse-t-il faire sentir à notre cœur, pendant cette étude, l'influence toujours plus vive et plus pénétrante de son ineffable perfection!

III

L'amour a trois principes : le *sang* ou les origines, — le *goût* ou le tempérament, — le *choix* ou la mission particulière. Ce qui revient à dire que nous prenons nos amis parmi ceux qui sont du même sang, des mêmes goûts et de la même vocation : la nature première, l'attraction des ressemblances, les convenances de l'activité, déterminent nos rapprochements et nos liaisons [1]. Il suit de là que nous classons les affections humaines d'après les relations de famille et de pays, — les libres préférences d'où naissent les amitiés proprement dites, — et les alliances nécessaires qui groupent les hommes dans la poursuite d'un même idéal ou le service d'un même intérêt. A des titres divers et dans des mesures variables, nous obéissons tous à cette triple loi. C'est la raison de notre joie, de notre progrès, de notre consolation, de notre espérance : car l'union fait la force, tandis que de l'isolement résulte la faiblesse. Heureux celui

1. *Summ. Theol.*, loc. cit.

que soutient une amitié fidèle [1] ! *Malheur à celui qui est seul* [2] !

Jésus n'a pas voulu rester seul, même au dernier moment, lorsqu'il avait renoncé à toute consolation et s'était résigné à l'abandon momentané de Dieu. En remettant sa mère à l'apôtre bien-aimé, il ne les éloignait pas de sa croix, au pied de laquelle restait aussi Madeleine. Le Fils, l'Ami, le Maître mourait sous les yeux de la mère, de l'amie et du disciple. Toute sa vie porte l'empreinte de la même sollicitude : il a voulu être aimé et rendre amour pour amour.

Les affections de famille furent, pour lui comme pour nous, les premières, celles qui remplissent la plus large part de sa vie, à ne considérer que la durée, puisqu'il s'y renferma jusqu'à l'âge de trente ans. Marie, — Joseph, — la sœur de Marie, son époux et ses enfants, — Zacharie, Élisabeth, Jean-Baptiste, — tels sont les privilégiés à qui furent données les prémices de son cœur. L'Évangile glisse discrètement sur les années ainsi remplies, parce qu'il est à peine nécessaire de nous dire que Jésus aima sa famille de la terre. Mettre son Père céleste au premier plan ne l'empêchait pas de donner une place honorable à la femme qui l'avait conçu et engendré dans le temps, et à l'époux dont elle avait reçu aide et protection pour l'accomplissement de ses devoirs envers

1. Eccli., VI, 14 et 16 : « Amicus fidelis protectio fortis... amicus fidelis medicamentum vitæ ».

2. Eccle., IV, 10 : « Væ soli, quia cum ceciderit non habet sublevantem se ».

lui. *Ne lui convenait-il* pas, comme il le disait lui-même, *d'observer toute loi*[1], et pouvait-il se dérober à la parfaite observation du quatrième de ses propres commandements[2] ? Insister sur son amour filial était donc inutile, sinon pour la satisfaction de notre pieuse curiosité : à quoi l'Évangile ne se prête guère, comme l'a remarqué justement saint Anselme.

Ce que nous disons des *parents* de Jésus convient aux autres membres de sa famille terrestre, — dans une moindre mesure, il est vrai, parce que l'homme n'a pas coutume de témoigner une égale affection à ceux qui ne lui tiennent pas d'aussi près. Au delà des frères et des sœurs, enfants d'une mère commune, et en qui chacun de nous se retrouve soi-même, il y a des amis indiqués mais non plus imposés, du moins au même titre, et tout choix de notre part, en créant à quelques-uns des droits particuliers, diminue d'autant le droit général que les autres peuvent invoquer. Jésus n'avait ni frères ni sœurs, mais seulement des cousins, les fils de Marie Cléophée et ceux de Marie Salomé, — les mêmes qu'une ridicule érudition veut donner comme enfants à la Vierge-Mère. Les plus jeunes, Jacques le Majeur et Jean l'Évangéliste, furent préférés par le Maître, comme nous le verrons ; mais il daigna mettre aussi les autres au rang de ses amis, en faisant d'eux ses disciples et ses apôtres.

Le patriotisme ou l'amour de la patrie a, comme

1. Matth., III, 15.
2. Exod., XX, 12 : « Honora patrem tuum et matrem tuam ».

l'amour filial, ses racines dans la nature, et fleurit dans l'âme aussitôt qu'elle est capable d'en connaître le prix. Mais il n'attend pas d'être une vertu pour être un sentiment puissant, dont l'enfance même subit l'influence. Nous aimons d'instinct le pays qui nous a vus naître, longtemps avant de soupçonner que nous ayons envers lui des devoirs. Il a pour nous un charme indépendant de sa beauté, discutable pour ceux qu'il n'a pas nourris, et que nous goûtons surtout lorsque nous en sommes privés par l'absence. Il nous manque alors comme un bien nécessaire [1]; nous désirons ardemment y revenir; nous nous réjouissons d'y rentrer, ne nous réservât-il que des ruines et des tombes. Tout autre ciel est moins limpide : tout autre horizon est moins riant et, comme Pierre de Médicis, nous disons de la terre d'exil, si douce qu'elle soit à d'autres :

« Non è mio'l caro nido :
Non è la patria[2]! »

L'âge perfectionne le patriotisme, mais il ne le crée pas. Si donc nous trouvons, en Jésus parvenu à l'âge viril, toutes les délicatesses de cet amour, c'est qu'il l'a ressenti dès son enfance. Ses pleurs sur Jérusalem [3] nous rappellent les sourires qui saluaient jadis l'apparition de Nazareth, au retour des excursions pascales,

1. Psalm. CXXXVI, 1-7; — Thren., I, 1; — Macch., XIII, 11 et 14; XIV, 18, etc.

2. « Ce n'est pas là mon cher nid : ce n'est pas la patrie »! (Cf. Audin, *Léon X*).

3. Luc., XIX, 41.

et, plus tard, la tristesse des adieux à la cité qui, loin d'honorer son prophète, avait essayé de lui donner la mort[1].

La famille et la patrie ne perdent jamais leurs droits ; mais elles les partagent avec d'autres tendresses, nées de notre libre choix, à l'heure où, devenus maîtres pleinement de notre cœur, nous en portons l'hommage à de nouveaux autels. Pour le commun des hommes le partage est rarement égal. Jésus fait une exception merveilleuse à ce point de vue, parce qu'il peut tout donner de soi-même à ses nouvelles affections, sans rien diminuer de ce qu'il conserve aux anciennes : la perfection qui est en lui ne se manifeste nulle part davantage, et c'est une des meilleures preuves de sa divinité.

Les amitiés proprement dites, c'est-à-dire les relations intimes établies de cœur à cœur, d'âme à âme, *nées de convenances immatérielles*, comme dit si bien Lacordaire[2], ne se nuisent en rien, si variées qu'on les suppose : elles participent à la nature de l'esprit, capable de se livrer sans réserve et de se retrouver tout entier pour un nouvel abandon. Les amis de la maturité ne prennent rien à ceux de la jeunesse, et le regard attendri du vieillard sur les têtes blondes ne fait point de tort à celui dont il caresse encore les fronts grisonnants.

IV

Un seul sentiment, si noble, si doux qu'on le fasse, —

1. Marc., VI, 4; — Luc., IV, 27.
2. *Sainte Marie-Madeleine*, c. Ier.

l'amour proprement dit, — est exclusif et tyrannique. Il sépare et absorbe : sa marque distinctive est la jalousie, — sa fin, la captivité du cœur, qui croyait faire acte de suprême liberté en le substituant aux affections forcées du premier âge. On peut avoir plusieurs amitiés; il est impossible d'avoir plus d'un amour.

Mais, par sa nature et sa destinée, Jésus ne pouvait rien admettre en sa vie d'exclusif et de tyrannique. Il avait pris de l'humanité ce qui lui était nécessaire pour la sauver, sans rien de plus : il appartenait donc à toutes les âmes, sans distinction d'âge ou de condition, non pas à quelques-unes seulement, encore moins à une seule, et les préférences, où il avait le droit de s'engager, ne pouvaient aboutir à lui imposer le joug d'une affection exclusive. De sa main divine il devait toucher ce joug pour le bénir et le sanctifier; mais il n'en ferait jamais que le symbole de son union avec l'Église, c'est-à-dire avec toutes les âmes [1].

C'est ce qui marque les amitiés de Jésus-Christ d'un cachet inimitable : elles le portent à une hauteur où personne ne peut atteindre, et quel que soit leur objet, elles gardent le même caractère surnaturel. Les hommes les plus parfaits aiment en hommes : Jésus seul aime en Dieu.

L'Évangile a soigneusement noté les préférences du Maître : elles sont peu nombreuses et tiennent en quelques lignes.

1. EPHES., V, 32 : « Sacramentum hoc magnum est : ego autem dico in Christo et in Ecclesia ».

« Il y avait un homme appelé Lazare qui était malade à Béthanie, dans le bourg de Marie et de Marthe, sa sœur... Or Jésus aimait Marthe et sa sœur Marie, et Lazare » [1].

« Jésus, dit le P. Lacordaire, avait donc à Béthanie une famille entière d'amis. C'était là que, venant à Jérusalem, dans la ville où devait se consommer son sacrifice, il se reposait des fatigues de la prédication et des douloureuses perspectives de l'avenir. Là étaient des cœurs purs, dévoués, amis; là, ce bien incomparable d'une affection à l'épreuve de tout. Aussi ce fut de Béthanie qu'il se mit en marche pour faire son entrée triomphale à Jérusalem; et ce fut à la vue de Béthanie, le visage tourné vers ses murs, du côté de l'Orient, qu'il monta au ciel, presque à égale distance du Calvaire où il était mort et de la maison où on l'avait le plus aimé » [2].

Tels sont les seuls amis donnés à Jésus par le mouvement spontané de son cœur. « Ce fut là, en ce monde, le sommet des affections humaines et divines; rien n'y avait préparé le monde et le monde n'en reverra jamais qu'une image obscure dans les plus saintes et les plus célestes amitiés [3] ». Saint Jean, « l'évangéliste du cœur de Jésus-Christ, l'objet de ses prédilections », ne dut pas ce privilège uniquement à la convenance des âmes : il était prédestiné à la prédication de l'Évangile et fut pris

1. Joann., XI, 1 et 5.
2. *Sainte Marie-Madeleine*, c. II.
3. *Ibid.*, c. I.

pour associé de la mission du Messie, plus encore que pour confident de ses tristesses et de ses joies. Il fut son préféré parmi les Apôtres; mais il ne bénéficia pas, semble-t-il, autant que Marthe et Madeleine, de la gratuité mystérieuse qui est toujours au fond de son amour. Les amis par excellence de Jésus sont indiqués par ces mots de Jean lui-même : « Il aimait Lazare, Marthe, et Marie sa sœur ».

V

L'affection ne cherche pas seulement des confidents et des consolateurs pour la vie intime : elle détermine aussi les associés et les aides de l'œuvre à laquelle nous devons notre activité extérieure. Mais nous ne trouvons plus, en ce choix, la même indépendance que nous constations tout à l'heure. La vocation, c'est-à-dire la volonté supérieure dont nous sommes ici-bas les agents, nous dicte, pour ainsi parler, les noms qui doivent s'adjoindre au nôtre : plus elle est relevée, plus elle est impérieuse et suppose un plus complet sacrifice de nos goûts personnels, dans le choix de nos collaborateurs. Ils doivent être des amis, pour porter une part de notre fardeau et suivre jusqu'au bout notre route ; mais avant tout ils doivent être, comme nous, les serviteurs de la cause remise entre nos mains. Dès lors, à des collaborateurs nous demandons beaucoup plus qu'à des confidents; et les indulgences, pour ne pas dire les faiblesses permises à l'endroit de ceux-ci, ne sauraient l'être quand

il s'agit de ceux-là. Il serait insensé, coupable même, de ne pas proportionner les moyens à la fin, les instruments à la tâche, les associés à l'œuvre ; et nous n'oserions supposer que Jésus n'a pas subordonné le choix de ses apôtres à la notion qu'il avait de sa mission sur la terre. Qu'il lui plût de relever sa puissance divine par la médiocrité des ressources empruntées à l'humanité, rien n'est plus facile à concevoir. Il en résultait simplement pour lui l'obligation de suppléer par sa grâce à cette insuffisance, et de se montrer d'autant plus libéral que ses élus étaient moins pourvus. Mais il fallait qu'il les trouvât ou les fît capables de s'unir à lui pour l'effort : c'était trouver ou faire, dans l'égalité nécessaire à toute amitié, autant d'amis qu'il aurait de disciples ou d'apôtres [1].

Peut-être conviendrait-il d'appeler amis surtout ceux qui se dévouent à la même œuvre et partagent avec nous les succès et les revers. Ainsi fait l'Évangile, contrairement à nos habitudes de pensée et de langage, à en juger par la place qu'il accorde aux premiers fidèles et aux premiers prêcheurs du règne de Dieu. S'il consacre à Madeleine, à Marthe, à Lazare, quelques pages d'un charme sans égal, il est, à proprement parler, écrit pour mettre en relief d'autres figures, — Pierre, André, Jean et leurs frères dans la vocation apostolique. C'est avec eux que le Maître se complaît, — à eux qu'il dé-

1. Joann., XV, 1 : « Vos amici mei estis si feceritis quæ ego præcipio vobis ».

voile les secrets de son cœur [1], — eux qu'il glorifie par sa familiarité, en attendant de les asseoir à ses côtés sur les trônes d'où ils jugeront Israël [2], — eux qu'il invite d'abord à boire son calice et à porter sa croix, pour entrer avec lui dans son royaume éternel [3]. Ce qu'il donne à ses hôtes de Béthanie peut paraître plus intime et plus doux : il est plus *lui-même* en réalité dans les expansions dont bénéficient les apôtres, au cours de la vie commune avec lui, et surtout au soir de la dernière Pâque [4]. Ses amis préférés sont les propagateurs et les martyrs de sa parole, les corédempteurs des âmes, les associés de son sacerdoce et de son immolation.

VI

Il semble toutefois que nous prenions une peine inutile, en cherchant à graduer les sentiments du cœur de Jésus-Christ. Nous l'avons déjà dit, ce cœur est celui d'un Homme-Dieu, c'est-à-dire d'un être parfait, bien que semblable à nous; d'un être en qui nous pouvons nous reconnaître, c'est vrai, mais comme des ombres de son ineffable beauté : nous savons qu'il est aimant et nous lui appliquons les mêmes lois de vie qu'à notre

1. JOANN., XV, 14 : « Jam non dicam vos servos, quia servus nescit quid faciat dominus ejus », etc.

2. MATTH., XIX, 28 : « Sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel ».

3. ID., XX, 23 : « Calicem meum bibetis », etc.

4. JOANN., XIV, XVII.

propre cœur, sans arriver jamais à une connaissance exacte de ses émotions et de ses attachements. Pourquoi donc entreprendre ce que nous ne pourrions achever? Et pourtant, dit Lacordaire, « dans la prédilection même il est des prédilections, tant l'amour est une chose profonde et d'une hiérarchie sans fin. Pouvons-nous pénétrer ce mystère? Nous est-il permis d'y descendre avec l'Évangile et d'y porter la sainte curiosité d'un culte sans tache? Je le crois. On ne peut trop savoir où fut le cœur du Maître, afin de savoir qui on doit le plus aimer avec lui et après lui. Si le chrétien recherche dans la poussière la trace des pas du Sauveur, combien plus doit-il rechercher dans l'Évangile la trace de ses affections [1] »!

Nous les recherchons instinctivement et nous les y retrouvons en effet, non pas seulement au gré de notre imagination, mais bien avec une pleine certitude. Marie, Madeleine, Jean, Simon-Pierre, se détachent du groupe des amis de Jésus dans une lumière et un relief qui ne laissent aucun doute sur leur prééminence : ils sont les premiers dans la prédilection. Nazareth, Capharnaüm, Jérusalem, Béthanie, prennent entre les lieux une place semblable, et la silhouette du Maître se détache plus vivement sur leurs horizons préférés. Il nous est donc permis de pénétrer dans l'intimité de ses affections et d'en jouir en toute certitude et tranquillité : nous n'avons pas à imaginer, puisqu'il nous est donné de savoir, — avec les mêmes garanties dont s'appuie notre

1. *Sainte Marie-Madeleine*, c. II.

connaissance, quand il s'agit d'un homme semblable à nous.

VII

Nous ne pourrions trop le répéter, l'Évangile est beaucoup moins discret qu'on ne le suppose : à qui veut écouter, il parle avec assez d'abondance et de clarté pour satisfaire notre légitime désir d'avancer dans l'intimité de Jésus. Sans nul doute, il n'a pas la minutieuse prolixité des études psychologiques de notre temps, où rien ne paraît complet si l'on n'épuise l'idée et l'expression, pour éviter tout effort à notre paresse intellectuelle ou parer à l'insuffisance de notre attention. Il procède à grands traits, avec des touches légères, indiquant plutôt qu'il ne précise, afin de nous laisser le plaisir de trouver, — le plus délicat et le plus vif des plaisirs, — sans parler du profit, dont il est toujours accompagné en pareil cas. Mais si rapides que soient ses indications, et si légères que paraissent ses esquisses, elles ont tant de vie et de netteté, qu'elles sont de beaucoup préférables aux descriptions et aux analyses prolongées. En certains sujets, le vague naît de la multiplicité des détails plus encore que de leur absence : la figure de Madeleine a, dans l'Évangile, une vigueur et un éclat incomparables, bien qu'elle y prenne une place très limitée. On en peut dire autant de plusieurs autres, lumineuses et saisissantes au suprême degré, grâce à quelques lignes ou

même à quelques mots, dont un esprit attentif pénètre aisément le mystère.

N'oublions pas cependant que l'Évangile est surtout intelligible aux familiers des Saintes Écritures et de l'histoire d'Israël. Le Rédempteur est israélite et ses amis le sont aussi : leur tempérament, leur caractère, leur vie, c'est-à-dire leur physionomie, se comprennent seulement par l'étude approfondie des croyances et des mœurs israélites en train de se modifier sous l'influence de la nouvelle révélation. Il faut donc, qu'on nous pardonne l'expression, être de la maison de Béthanie pour comprendre et définir le divin hôte qui s'y abrite, caché aux indifférents et aux indiscrets : seules, Marthe et Madeleine le connaissent assez pour goûter et dire comme il convient le charme de son intimité.

Mais les confidences de Marthe et de Madeleine ne sont pas toutes dans l'Évangile : Jean nous avertit au contraire que le livre sacré a besoin d'un complément [1], sur ce point comme sur d'autres, et c'est pourquoi nous demandons à la tradition de nous apprendre ce qui manque à l'Écriture. Les premiers chrétiens, témoins immédiats, transmirent à la génération suivante des souvenirs que celle-ci fixa par une rédaction plus ou moins précise, suivant les goûts de chaque écrivain ou de ceux à la prière desquels il écrivait. Pour n'avoir pas la valeur des textes évangéliques, ceux-ci n'en sont pas moins d'un très grand prix, et même lorsque des

1. Joann., XXI, 25.

scories s'y mêlent à l'or pur, ils restent l'indispensable commentaire du livre sacré. Ce qui s'entend beaucoup moins des *Apocryphes* que de la *Patrologie* des premiers siècles : les disciples des Apôtres, en Judée et ailleurs, ont presque la même autorité que leurs maîtres, et ceux qu'ils formèrent directement n'en ont guère moins à nos yeux. Telle est la tradition que nous invoquons lorsque le témoignage de l'Évangile nous manque : la bien constater est notre principal souci, puisqu'il suffit de le faire pour donner toute sa force au témoignage qu'elle apporte. La figure du Maître avait trop vivement frappé les yeux de ceux qui la contemplèrent à loisir, pour subir une altération appréciable, dans le portrait dessiné d'après leurs indications et sous leur contrôle. L'imprudence même des *Apocryphes* n'alla pas jusqu'à fausser cette image au point de la rendre méconnaissable : à plus forte raison devons-nous être tranquilles à l'endroit des martyrs, à qui nous devons les premiers monuments de la tradition catholique.

Les amitiés du Maître entrent donc dans l'histoire, au même titre que ses souffrances : nous les étudions et les racontons comme nous avons fait pour la Passion, en nous aidant des mêmes ressources et en appliquant les mêmes principes. Nous prétendons, non pas à la foi qui naît seulement de l'enseignement dogmatique, mais à un assentiment justifié par la vraisemblance des récits et la justesse des observations. Nous désirons qu'on dise, en déposant le livre : « C'est ainsi que les choses doivent se concevoir, parce que c'est ainsi

qu'elles ont dû se produire ». La prétention est des plus hautes; nous en convenons, mais en ajoutant que nous avons cherché de tout notre pouvoir à la rendre tolérable.

Qu'on ne l'oublie pas cependant : ce travail est seulement un essai, après lequel le champ reste ouvert à tous les efforts, avec un plus juste espoir de succès. Aurons-nous jamais la joie d'applaudir une suffisante mise en scène de cet incomparable spectacle : le Cœur de Jésus s'épanouissant dans l'amitié? Pourquoi pas, s'il plaît au divin Ami? En attendant, nous le remercions, du fond de notre âme, pour les heures délicieuses qu'il nous a permis de passer dans la considération de ce Cœur, d'où procèdent toute lumière, toute force, toute espérance, et nous le prions de rendre nos recherches profitables à ceux qui nous sont unis, ici-bas, par les liens de sa charité.

Fr. Marie-Joseph OLLIVIER,
des Frères Prêcheurs.

LIVRE PREMIER

LES AMITIÉS DU SANG

CHAPITRE PREMIER

LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE.

« Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. »

CANTIC., IV, 7.

Le premier amour qui s'éveille dans le cœur de l'homme, — celui qui résiste davantage aux entraînements et aux déceptions, — dont on retrouve la trace dans les âmes et les vies les plus tristement appauvries, c'est l'amour de l'enfant pour sa mère : gage heureux des premiers efforts, des vertus viriles et des suprêmes retours, — consolation des plus cuisantes douleurs, — compensation des pertes irréparables, — assurance de l'espoir, même quand on n'attend plus rien des

hommes et que le ciel semble fermé. S'il manque au début de la vie, rien ne le supplée. L'élan qui pousse le jeune homme vers la compagne future de sa route ne brise pas celui qui le ramène vers sa mère. Les enivrements du plaisir, de la fortune, de la gloire, n'ôtent rien au charme des caresses et des confidences maternelles. Chose étrange! A ce point de vue l'homme, quoi qu'il en semble, reste toujours l'enfant que nous peint saint Jean Chrysostome, et pour qui sa mère est la plus parfaite et la plus aimée des femmes [1]. Il la voit telle, et veut qu'on la voie de même : si la *fée de la jeunesse* [2] tient surtout son charme de l'imagination qui la crée, bien plus encore cette autre enchanteresse à qui conviennent toutes les grâces et toutes les puissances! Quel fils n'a fait, sans le savoir, ce travail de perfectionnement ou même de création, qui mettait sa mère hors de comparaison, si peu douée qu'elle fût des dons de la nature? Tout amour est créateur : l'amour filial plus qu'un autre, parce qu'étant le premier, le plus fort et le plus durable, il a besoin d'un idéal plus parfait.

En Jésus, comme en nous, l'amour filial parut absorber les premières années de l'existence, avec d'autant plus de force qu'elle fut plus retirée et plus concentrée. Quelques mots à peine de l'Évangile [3] nous disent ce qui marqua cette première période de la vie aimante du Sauveur : mais ils nous suffisent, parce que nous connaissons le cœur dont ils traduisent les mouvements. De même nous ne sommes pas étonnés de la discrétion relative avec laquelle le récit évangélique met Marie en scène, pendant la prédication de son Fils et durant les heures de la Passion. A quoi bon dire longuement ce qui se devine sans peine? Rien n'était plus parfait dans l'âme du

1. Joann. Chrys., *Homilia* 62 *in Matth.* : « Eam (matrem suam) semper quærit et omnibus anteponit... malletque illam incultam videre quam reginam mirifice amictam ».

2. Louis Veuillot (*Çà et là*), parlant de sa fiancée.

3. Luc., II, 42-51.

Maître que la faculté d'aimer, et nul objet supérieur à Marie ne pouvait être proposé à cet amour : elle fut donc aimée comme jamais créature ne fut et ne saurait être aimée [1], avec cette particularité qu'elle avait pour Fils le Tout-Puissant, c'est-à-dire Celui qui met tout au service de son amour.

Le plus aimant des fils peut rêver, mais non réaliser la perfection de sa mère. Il la trouve faite au gré de la volonté divine et non pas de la sienne! Ses efforts pour la transformer n'illusionnent que ses yeux, si toutefois ils les illusionnent assez pour leur contentement. Un seul fils a pu faire à son gré la mère dont il devait naître, — la perfectionner sans cesse pour l'aimer toujours davantage, — sans craindre de voir un terme à la générosité et à la joie de son amour. Ce fils, c'est Jésus, le Verbe Incarné, le Dieu qui avait mis toutes ses complaisances en Marie, longtemps avant de l'appeler à la vie de la terre [2]. La seule prévision de la part qu'elle aurait à l'Incarnation la liait intimement à lui, et pour se garder lui-même, en son humanité, de l'atteinte du péché, il la purifiait par avance de la tache originelle et la revêtait d'une pureté immaculée. « Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te [3] », lui disait-il par la bouche du prophète : « L'ombre même du péché ne saurait vous atteindre et vous êtes le *miroir de ma propre splendeur* [4] ».

Tout ce qu'il est possible d'accorder à une créature avait été donné par Lui à la prédestinée [5] : et la beauté extérieure dont il l'avait revêtue [6] était le reflet de cette beauté intérieure

1. « Super omnem pulchritudinem dilecta es a Domino ». (*Offic. Assumptionis*, premier répon du deuxième nocturne).

2. S. Bernard., *In Nativ. B. V.*; — S. German., *In Præsent. Deiparæ*; — S. Joann. Damascen., *Orat.* 2 *de Dormitione B. Mariæ*, et *De fide orthodoxa*, etc.

3. Cantic., IV, 7.

4. « Speculum justitiæ ». (*Litan. Virgin. Mariæ*).

5. « In Maria debuit apparere omne quod fuit perfectionis ». — Cf. *Summ.*, pars 3ª, q. xxvii, art. 5.

6. Toute la tradition est d'accord sur la beauté physique de la Très Sainte Vierge. — Cf. Nicéphore, lib. II, c. xxiii, etc.

d'où *procède,* suivant le Psalmiste, *la véritable gloire de la fille du Roi des rois*[1]. Notre intelligence, notre énergie, notre tendresse, sont des participations et des reflets de la vie divine, admirables sans doute, mais dont le développement a pour premier effet la connaissance plus exacte de l'abîme ouvert entre nous et le Créateur. Supérieur à nous, l'ange est toutefois encore bien loin de la ressemblance parfaite avec son divin Auteur. Pour y arriver, il faut monter jusqu'à Jésus-Christ, homme et Dieu tout ensemble : et tout près de lui, — « aux confins de la divinité », suivant Suarez[2], — nous rencontrons Marie, la plus parfaite des créatures par les dons de la nature et de la grâce, le chef-d'œuvre des mains du Tout-Puissant[3].

Comment donc ne l'eût-il pas aimée d'un amour sans pareil, surtout après qu'il se fut enfermé dans son sein, comme dans un tabernacle bien autrement précieux que l'arche de l'ancienne Loi[4]? En l'aimant, il aimait l'être le plus semblable à Lui par l'esprit, avant même de lui devenir identique par la chair[5] : s'il n'en a pas parlé plus abondamment, c'est par une réserve de jalousie sublime, gardant son trésor pour soi, comme si les regards étrangers devaient en diminuer la perfection.

Pourtant il a besoin d'en parler, et il en parle : écoutons et tâchons de comprendre.

1. Psalm. XLIV, 14 : « Omnis gloria ejus filiæ Regis *ab intus* ».

2. Suarez (*in Thomam* 2ª 2æ, q. ciii, 4, ad 2um) : « Quae (Maria) sola ad fines deitatis... attigit ». — « Propinquissima auctori gratiæ ». (*Summ. theol.* pars 3ª, q. xxvii, 5, ad 2um). — « Nisi ipsa esset Deus, non potest major gratia intelligi ». (B. Albert. Magn., *Supra evangel.* Missus).

3. « Æterni consilii opus ». (S. Augustin.). — « Initium operum Dei ». (S. Ambros.) — « Negotium omnium seculorum... Miraculorum abyssum ». (S. Joann. Damascen.).

4. « Domum atque tabernaculum Christi ». (S. Augustin. *De assumptione*). — Cf. *Summ. theol.,* pars 3ª, q. xxvii, 2.

5. « Maria propinquissima Christo fuit secundum humanitatem ». (*Sum. theol.* pars 3ª, q. xxvii, 5, ad 1um).

Rien n'est précis et gracieux à la fois comme la formule dont use saint Luc pour introduire Marie dans l'histoire.

— « L'Ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth, vers une vierge fiancée à un homme du nom de Joseph, qui était de la race de David : et le nom de cette vierge était Marie » [1].

Blottie dans la verdure, sur le penchant d'une haute colline qui la protège contre les vents du nord, Nazareth est un séjour ravissant bien digne de son nom hébraïque, qui signifie : *la fleur* [2]. — « C'est une rose, dit Quaresmius ; elle en a la forme arrondie et elle est entourée de montagnes comme la fleur l'est de ses feuilles » [3]. Ni la beauté de son site, ni la fertilité de son territoire, ni la grâce de ses filles [4], ne l'avaient jusqu'alors tirée de son obscurité : son nom ne figure pas dans l'Ancien Testament, et tout ce que les Juifs savaient d'elle, c'est *qu'une cité galiléenne n'avait jamais produit de prophète* [5], et qu'elle ne *pouvait prétendre à l'estime en Israël* [6]. Pourquoi ? Personne ne saurait le dire, et les Rabbins, d'ordinaire si loquaces, sont absolument muets à ce propos. Il importe peu, du reste ; Dieu lui réservait assez de gloire dans l'avenir pour qu'elle n'eût pas à regretter les illustrations du passé.

Au moment où le premier des Hérodes achevait son règne dans la tristesse et la peur, la fleur de Galilée, ouvrant son calice aux influences célestes, y recevait la rosée prédite par Isaïe quand, l'œil fixé sur *les nuées qui cachaient le Rédemp-*

1. Luc., I, 26-27 : « Missus est angelus Gabriel a Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad Virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph de domo David, et nomen virginis, Maria ».
2. En arabe : *En Nacira.*
3. Quaresmius, *Elucidatio Terræ Sanctæ.*
4. Antonin le Martyr, *Itinerarium*, c. v.
5. Joann., VII, 52 : « A Galilæa propheta non surgit ».
6. Id. I, 46 : « A Nazareth potest aliquid boni esse » ?

teur, il demandait *l'effusion de leurs eaux mystérieuses* [1]. Avant Bethléem, Nazareth méritait qu'on lui dît : « Oh ! non, tu n'es pas la plus petite des villes juives : car c'est de toi que sortira le chef destiné à conduire mon peuple d'Israël [2] » ! Mais elle ignorait encore le *don de Dieu*, et regardait avec indifférence passer la Vierge qui devait enfanter l'Emmanuel.

Par son père, Joachim ou Eliakim, elle appartenait à la race de David [3] : par sa mère, Hannah, elle était alliée à la famille d'Aaron [4]; de sorte qu'elle représentait les deux plus illustres descendances de son peuple et du monde entier. Dieu, qui fait bien toute chose, en avait ainsi décidé pour qu'elle fût, même aux yeux des hommes, la digne mère du *Roi immortel de tous les siècles* [5] et du *Prêtre éternel* [6]. Une tradition fort respectable la fait naître d'une façon miraculeuse, lorsque ses parents avancés en âge ne pouvaient plus espérer de progéniture. Conçue et mise au monde à l'ombre du Temple, suivant cette tradition [7], elle n'avait pas tardé à s'y cacher pour toute la durée de son enfance et de sa jeunesse, jusqu'à l'heure où elle devrait s'engager dans la vie conjugale, afin d'obéir à la loi de Moïse. Elle n'était pas seule dans cet asile sacré, et nous savons que nombre de vierges y vivaient avec elle, par suite d'une consécration où d'ordinaire la volonté de leurs parents

1. Isai., XLV, 8 : « Rorate, cœli desuper, et nubes pluant Justum ».

2. Mich., V, 2 : « Nequaquam minima es in principibus Juda : ex te enim exiet dux qui regat populum meum Israël ».

3. S. Hieron., *Epist. suppos.*, 2, ou mieux, *Évangile de l'enfance*. — Cf. Luc., III, 23. Joachim, paraît-il, habitait ordinairement Nazareth.

4. C'est le sentiment commun des Pères, les orientaux surtout. Cf. Tischendorf, *De Evangel. apocr. origine et usu*, p. 167; — Jean d'Eubée, *Patrol. grecque*, t. CXXI, col. 1476, et Christoph. de Castro, *De Virgine Maria*. — (Hannah était, dit-on, de Bethléem).

5. I Tim., 17 : « Regi sæculorum immortali ».

6. Psalm. CIX, 4 : « Sacerdos in æternum ».

7. « In domo Probaticæ », dit S. Jean Damascène, — au lieu où est aujourd'hui l'église de Sainte-Anne, à Jérusalem. Cf. Tischendorf, *De Evangel. apocr. origine et usu*, p. 208; — le P. Cré, *La Terre Sainte*, juillet 1892; — S. Brigitt., *Revelat.*, lib. VI.

avait eu la part principale [1] : mais elle y était venue d'elle-même, de sa propre volonté, dès l'âge le plus tendre [2], pour obéir à une inspiration étrangère jusque-là aux habitudes des filles d'Israël.

En annonçant que le Messie naîtrait d'une Juive [3], les prophètes autorisaient, pour toutes les femmes du peuple choisi, l'ambition de l'avoir pour fils. Nulle d'entre elles n'aurait consenti à se priver de cette espérance, et c'est pourquoi la fille de Jephté pleurait, sur les montagnes, sa virginité forcée [4]; pourquoi aussi la triste épouse d'Elcana venait gémir, aux pieds d'Héli, sur la stérilité dont Dieu lui imposait l'opprobre [5]. Il y avait, en effet, comme une malédiction sur ces entrailles où le salut ne pouvait germer : heureuses donc les mères dont le Seigneur *ouvrait le sein,* puisqu'il leur permettait d'espérer la céleste maternité! Sans doute elles en avaient plutôt l'instinct que l'exacte notion; mais elles y devinaient tant de gloire et de bonheur qu'elles étaient bien excusables de ne rien voir au delà.

Le regard de Marie allait plus loin et plus haut. A l'honneur rêvé par ses sœurs, elle préférait celui d'une abdication totale de soi, d'une renonciation même aux plus sublimes privilèges, pour l'amour de Dieu seul et de son Christ, si elle devait le rencontrer ici-bas. Loin d'ambitionner d'être la mère du Messie, elle bornait ses désirs au service de celle qui aurait pareil bonheur, ou plutôt elle avait pour tout désir d'être, entre les mains du Tout-Puissant, un instrument docile et désintéressé [6]. Et pour être pleinement libre d'accomplir ce

1. Cf. II Macch., III, 19.
2. S. Hieron., *Epist. suppos.,* I, 7.
3. Genes., XII, 3; — XXII, 18; —XXVIII, 14; — XLIX, 10. — Cf. Psalm. et Prophet., *passim.*
4. Judic. XI, 38 : « Flebat virginitatem suam in montibus ».
5. I. Reg., I, 10 et seqq.
6. S. Liguori, *Instruction sur la Présentation* — Cf. S. Brigitt., *Revelat.,* lib. VI.

dessein, elle avait fait vœu de virginité perpétuelle [1], élevant ainsi, croyait-elle, une barrière infranchissable entre elle et toute maternité, celle qui amènerait le Fils de Dieu sur la terre aussi bien que celle d'où procèdent les enfants des hommes.

O touchante et sublime erreur ! Les autres filles de Sion, Dieu les dédaignait. Celle qui *avait fixé le cœur du Maître par un seul de ses cheveux*, comme elle *l'avait blessé d'un seul de ses regards*, c'était Marie, — la *toute belle*, la *bien-aimée*, *dont les reines de la terre devaient proclamer le bonheur* [2]. *Comme le lys entre les épines, elle était entre les femmes* [3], aux yeux de Celui qui *l'avait aimée et recherchée, dès sa jeunesse, pour en faire son épouse* [4]. Mais il voulait encore *respecter le sommeil qui berçait l'âme élue :* autour d'elle il faisait le silence, et attendait, pour ainsi dire, *qu'elle s'éveillât spontanément* [5].

C'est ainsi qu'elle avait agréé la demande de l'un de ses parents [6], Joseph fils de Jacob, homme juste devant le Seigneur, et l'avait suivi de Jérusalem à Nazareth, où elle attendait la célébration solennelle de son mariage. Car la coutume de l'Orient était, comme aujourd'hui, de différer la remise de l'épouse à l'époux pendant un assez longtemps, six mois et

1. S. Hieron., *loc. cit.*, 8; — S. Joann. Damasc., *De fide orthodoxa*, IV, 15; — Petau, lib. XIV, *de Incarnatione*, c. IV.

2. Cantic., IV, 7 et seqq. : « Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te... Vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, in uno crine colli tui... » — C. VI, 8 : « Viderunt eam filiæ et beatissimam prædicaverunt reginæ, et laudaverunt eam ».

3. Ib., II, 2 : « Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. »

4. Sap., VIII, 2 : « Hanc amavi et exquisivi a juventute mea, et quæsivi sponsam mihi assumere ».

5. Cantic., II, 7 : « Adjuro vos, filiæ Jerusalem,... ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam, quoadusque ipsa velit ».

6. Le frère même de son père, suivant quelques auteurs, dont l'opinion paraît vraisemblable. (V. Fouard, *Vie de N.-S. J.-C.*, t. Ier, p. 52, note 3). — Cf. *Acta Sanctor.*, XIX martii; — et Patrizzi, *de Evangeliis*, lib. III, dissert. IX, c. XX.

même toute une année [1], au gré de convenances que les intéressés ou leurs parents appréciaient [2]. Le mariage n'en était pas moins ratifié, indissoluble, et l'épouse eût été coupable d'adultère si elle avait manqué à la fidélité jurée, — le droit de l'époux étant plein et entier dès le premier accord [3]. Dans l'intervalle, la jeune femme demeurait près des siens, ou dans sa propre demeure, si la mort de ses tuteurs naturels l'avait faite héritière de leurs biens et maîtresse de sa personne.

Telle était la situation de Marie, autant qu'il est permis d'en juger par le silence de l'Évangile et de la tradition relativement à Joachim et à Hannah, sans doute déjà retournés à Dieu, au moment du mariage de leur fille. Peut-être même avait-elle accepté les offres de Joseph pour se donner un protecteur, après la perte de son père et de sa mère [4], sans se presser toutefois de renoncer à la liberté que les coutumes lui laissaient momentanément. Vivait-elle seule ou en compagnie de quelque parent? Rien ne nous permet de répondre : nous savons seulement qu'elle habitait dans son héritage et non dans la maison d'autrui.

Joachim, sans être riche, avait possédé quelques biens, — une maison à Jérusalem, sur la pente méridionale de Bézétha, et une autre à Nazareth, avec des champs et des troupeaux [5]. Qu'était-il resté de ces possessions entre les mains de la Vierge? Il est difficile de le dire : mais la tradition a constamment regardé comme appartenant à la fille de Joachim la maison dans laquelle Joseph l'avait amenée, après sa sortie du Temple. C'est là que l'ange envoyé par Dieu devait la rencontrer.

1. *Kiddouschim*, I, 1. — D'après la Mischna (*Ketouboth*, 5, 2,), il fallait laisser à la fiancée le temps de préparer son trousseau.

2 Cf. *Moses et Aaron*, lib. VI; — Conrad Ikenius, *Ant. Hebr.*, III, c. 1; — *Apparatus biblicus*, cit. Maimonides.

3. *Apparatus biblicus*, t. III, disputat. 2ª, art. 4.

4. S. Hieron., *Epist. suppos.*, I. 8; — Lib. 1 *Comment. in Matth.*

5. Id., *loc. cit.*, 3-4.

Laissons maintenant parler le saint Évangile.

— « En s'approchant d'elle, l'ange lui dit : « Je vous sa-
« lue, pleine de grâce! Le Seigneur est avec vous, et vous êtes
« bénie entre toutes les femmes ».

« A ce discours, elle se troubla et cherchait à comprendre ce que pouvait être cette salutation.

« Et l'ange dit : « Ne craignez pas, Marie. Vous avez
« trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que vous concevrez et
« enfanterez un fils, auquel vous donnerez le nom de Jésus.
« Il sera grand; il s'appellera le fils du Très-Haut; le Sei-
« gneur Dieu lui donnera le trône de David son père; il rè-
« gnera dans les siècles sur la maison de Jacob, et son règne
« n'aura pas de fin ».

« Alors Marie dit à l'ange :

« Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point
« d'homme? »

« L'ange, répondant, lui dit :

« L'Esprit Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-
« Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'être
« saint qui naîtra de vous sera nommé le Fils de Dieu. Voici
« que votre parente Élisabeth a aussi conçu un fils dans sa
« vieillesse, et c'est déjà le sixième mois pour celle qu'on
« appelait stérile : parce que rien n'est impossible à Dieu ».

« Alors Marie lui dit :

« Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon
« votre parole. »

« Et l'ange la quitta » [1].

La Sagesse éternelle a confié le soin de raconter ces choses à celui des évangélistes dont la plume est la plus délicate et la plus correcte, — saint Luc, le savant, le lettré, l'artiste, qui maniait en maître la douce et souple langue des

1. Luc., I, 28-37.

Hellènes [1], la plus harmonieuse et la plus puissante que les hommes aient jamais parlée. On dirait qu'Elle a craint de ne pas trouver d'interprète convenable parmi les habitués du rude idiome araméen, auxquels le langage de la civilisation grecque ou latine ne prêta jamais que des accents douteux. Puisqu'il fallait chanter l'hyménée du ciel et de la terre, dans un dialecte humain, ne convenait-il pas, en effet, de choisir celui qui semble le plus parfait?

Une comparaison vient ici tout naturellement à l'esprit. Le bienheureux Angelico de Fiesole a reproduit la scène décrite par saint Luc : dans l'un comme dans l'autre, le même trait sobre, le même modelé discret, le même coloris vaporeux, avec un sentiment pénétrant comme un rayon ou un parfum. Les genoux plient, à voir l'Ange qui s'incline : la grâce émane du cœur de la Vierge, à travers les mains croisées sur sa poitrine, et l'ombre divine, qui la couvre, enveloppe aussi les âmes de ceux qui la regardent. L'évangéliste et le frère prêcheur ont eu la même vision et l'ont traduite en même langage; mais tous deux disaient ce que leur avait mis à l'âme le Verbe devenu fils de Marie, racontant comme à demi-voix le mystère de son incarnation.

Si le charme de ce récit pouvait être surpassé, il le serait par celui de la Nativité, où il semble que la figure du divin Enfant doive être en plus vive lumière, mais où le doux visage de Marie frappe d'abord les regards.

L'empereur Auguste ayant ordonné le dénombrement de ses sujets en Asie, et chacun d'eux devant se présenter pour

1. V. Fillion (*Préface de l'Évangile de saint Luc*), citant S. Jérome (*Comment. in Isaiam*, etc.) — Cf. Chateaubriand (*Génie du Christianisme*); — Renan (*Les Évangiles*), — etc.

l'inscription au lieu de ses origines, — « Joseph vint de Nazareth de Galilée à la ville de David en Judée, c'est-à-dire à Bethléem (puisqu'il était de la maison et de la famille de David), pour s'y faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était près d'accoucher.

« Or le terme où elle devait enfanter arriva pendant qu'ils étaient là.

« Et elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans le caravansérail [1] ».

Ne dirait-on pas que le Verbe Incarné s'efface volontairement derrière sa mère, pour la laisser voir toute seule, occupée des soins de sa virginale maternité? Mais continuons de lire l'Évangile.

Les anges viennent d'éveiller les bergers de Beth-Saour, au chant du *Gloria,* et les poussent vers la ville, en leur donnant, pour signe de reconnaissance, la crèche où dort l'enfant enveloppé de langes.

— « Ils vinrent donc en grande hâte et trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant reposant dans la crèche.

« A cette vue, ils reconnurent la vérité de la parole qui leur avait été dite de cet enfant.

« Et tous ceux à qui les pasteurs en parlèrent furent émerveillés.

« Marie, cependant, conservait et repassait tout ceci en son cœur [2] ».

C'est Jésus qui est annoncé : c'est Marie que les bergers voient d'abord [3]. L'admiration de cette naissance extraordi-

1. Luc., II, 4-7 : « Quia non erat eis locus in diversorio ». — Ce mot *diversorium*, que l'on doit traduire par *Khan* ou par *Kharavanseraï* (*demeure des caravanes* ou *des voyageurs*), a donné lieu aux plus singuliers commentaires, dont les vieux *Noëls* se sont inspirés.

2. Id., II, 12-18.

3. Id., *ibid.*, 16 : « Et invenerunt *Mariam* », etc.

naire pénètre toutes les âmes : le cœur de Marie seule en garde et en renouvelle fidèlement l'impression [1]. L'Évangile s'ingénie à l'amener ainsi au premier plan : mais il est dicté par l'Esprit-Saint lui-même, c'est-à-dire par l'esprit de Celui que les anges annonçaient aux bergers et qui souriait, dans les bras de Marie, à ses premiers adorateurs.

On a souvent fait la remarque, justifiée par une étude attentive, que saint Luc avait dû recevoir de Marie les éléments de sa narration : de sorte qu'en l'écoutant, nous entendons la Vierge parler d'elle-même et de son divin Fils [2]. Ne pourrions-nous pas en conclure qu'elle a obéi à des entraînements de personnalité bien naturels, ou que l'Évangéliste, sous le charme de sa présence, l'a mise plus en vue, sans presque s'en apercevoir. Mais dans le caractère de Marie rien ne permet d'admettre ces entraînements : tout au contraire, son humilité, son amour pour son fils, son respect pour la Divinité, dont elle était *la servante* [3] lors même qu'elle en était ainsi honorée, son désir de procurer la gloire et le règne de Jésus dans toutes les âmes, la forçaient à s'effacer pour lui laisser toute la place et tout le rayonnement. Rien donc en elle n'autorise une pareille supposition : elle a dit les choses comme elles étaient, et si sa part dans les événements a été si enviable, elle le constate simplement pour la louange du Maître et non pour celle de la servante. De même, il est impossible d'attribuer à saint Luc l'illusion d'après laquelle Marie eût usurpé le rang où nous la voyons. Quand même il n'en eût pas été préservé par l'inspiration divine, il en eût été promptement averti par les apôtres et les disciples, sinon par Notre-Dame elle-même, à qui son livre dut être familier, avant de

1. Luc., II, 19 : « *Maria* autem conservabat omnia verba hæc, conferens *in corde suo* ».

2. V. Fillion (*Préface de l'Évangile de saint Luc*) citant Petrus Cantor, Grotius, Wiseman, Valroger, Pitra, etc.

3. Luc., I, 38 : « ancilla Domini ».

l'être aux premiers chrétiens [1]. A Dieu donc, au Verbe Incarné, à Jésus-Christ, remonte la responsabilité de cette aimable fraude, qui nous tromperait si nous n'en découvrions tout de suite la raison dans l'amour du Fils pour sa mère. Il veut qu'on la voie pour le voir, qu'on arrive à Lui par Elle, que la protection de Marie soit le gage de la miséricorde du Sauveur.

Il est facile, du reste, de rapprocher le récit de l'adoration des bergers, fait par saint Luc [2], et celui de l'adoration des Mages, que nous trouvons dans saint Matthieu [3]. Jamais personne n'a prétendu voir dans le premier évangile l'écho des paroles de Marie : Lévi, d'ailleurs, avait subi trop profondément l'ascendant du Maître pour qu'il pût en subir un autre, si doux et si persuasif qu'on le suppose.

Or il y a, dans les deux récits, un parallélisme frappant. Appelés miraculeusement comme les bergers, les Mages arrivent au lieu « où est l'enfant [4] ». C'est Lui qu'on leur a annoncé, c'est Lui qu'ils cherchent, c'est Lui qu'ils trouvent [5]. Mais, dans les deux cas, ils le trouvent « avec Marie, sa mère [6] », et c'est dans les bras de Marie, comme de son trône naturel, qu'il reçoit leurs adorations [7].

Qu'était-il donc besoin de faire ici mention de la Vierge? Il allait de soi que ce petit enfant ne pouvait être loin de sa mère. Et pourtant l'Évangile, *qui ne dit rien d'inutile,* s'y arrête, et nous n'avons pas de peine à voir pourquoi, si nous prenons garde aux expressions de saint Matthieu : « Entrant dans la demeure, ils y trouvèrent l'Enfant avec Marie, *sa*

1. Cf. Fillion, *loc. cit.*
2. Luc., II, 8-17.
3. Matth., II, 1-12.
4. Id., II, 9 : « Ubi erat *puer* ».
5. Luc., II, 12 : « *Infantem* pannis involutum et positum in præsepio ».
6. Matth., II, 11 : « Cum Maria matre ejus ».
7. Id., II, 11 : « Et procidentes adoraverunt *eum* ».

mère! » C'est parce qu'elle est sa mère qu'il la veut en évidence; il a du bonheur à lui donner ce nom, à le lui attribuer par la bouche des Évangélistes, à le mettre dans l'oreille et l'esprit de tous ceux qui lisent le récit inspiré. Quel fils n'a ressenti cette douceur? Et comment le plus aimant des fils n'eût-il pas songé à l'éprouver?

La même pensée inspire le récit de la Présentation, où se remarque, tout de suite, la volonté de mettre Marie en évidence, bien que son Fils doive, semble-t-il, attirer tous les regards et retenir toute l'attention.

L'Enfant divin est présenté, suivant le rite accoutumé, avec les deux tourterelles destinées au rachat symbolique[1], et le prêtre, qui a prié pour la mère[2], s'est retiré, — dédaigneux peut-être, indifférent à coup sûr. Mais Siméon survient, conduit par l'Esprit; il reçoit Jésus dans ses bras, et bénissant Dieu, il dit :

— « Maintenant, Seigneur, vous pouvez rappeler votre serviteur, dont les vœux sont comblés, suivant votre promesse :

« Car mes yeux ont vu le Sauveur que vous avez préparé à tous les peuples,

« La lumière qui doit briller aux yeux des nations, la gloire de votre peuple d'Israël[3] » !

Joseph et Marie écoutaient avec admiration les paroles du vieillard. Celui-ci les bénit et s'adressant à la Vierge-Mère :

— « Cet enfant, lui dit-il, est venu au monde pour la ruine et la résurrection de beaucoup en Israël, — comme un signe destiné à provoquer bien des contradictions.

« Un glaive de douleur percera votre âme à vous-même.

1. Levit., XII, 8; — Luc., II, 24 : « Duos pullos columbarum ».
2. Levit., XII, 8 : « Orabitque pro eâ sacerdos ».
3. Luc., II, 26-32.

Et par ce moyen seront révélées les pensées secrètes de bien des cœurs[1]. »

On voit avec quelle persistance l'inspirateur des Évangiles poursuit son dessein : donner à Marie, non la première place qui appartient à son Fils, mais une place toute voisine et qui permette de les voir ensemble d'un seul coup d'œil. Ainsi fait l'amour en toute circonstance, lors même que la majesté semble lui imposer des réserves, contre lesquelles il sait toujours se prémunir. Dans l'admirable tableau de Raphaël, *la Vierge au donataire*[2], Jésus est un enfant, mais tellement Dieu que sa divinité est près de faire tort à sa grâce enfantine. Le mouvement qui le porte à quitter le sein de Marie est presque effrayant, tant on y sent le maître du monde, et les mains qui le retiennent semblent craindre de le toucher. Cependant il est bien à elle : le regard dont elle l'enveloppe, — regard plein de foi, de supplication et de tristesse mystérieuse, — est surtout plein d'amour. Lui-même s'appuie sur le bras qui l'enserre, avec l'abandon de la plus vive tendresse : et l'on se demande si Jean-Baptiste désigne, de son doigt levé vers la mère et l'enfant, l'*Agneau de Dieu* ou *la céleste Brebis*[3] qui lui donna naissance.

A ces tableaux charmants, l'Évangile ne tarde pas à opposer de sombres images, celles de la proscription, de l'exil et de la misère. Hérode, tremblant pour son trône, égorge les petits enfants tout autour de Bethléem, et Rachel, dans sa tombe, fait entendre les gémissements prédits par le

1. Luc., II, 34-35.
2. A la Pinacothèque du Vatican.
3. S. Épiphane, *Oratio de Laudibus S. Mariæ Deiparæ* : « O sancta Deipara, *ovis immaculata,* quæ Verbum ex te incarnatum *Agnum* Christum peperisti » ! — Saint Bernard, *Sermo de duodecim stellis* : « Tota suavis omnibus offerens lac et lanam ».

prophète[1]. Joseph, averti par un ange, se lève dans la nuit et gagne péniblement, *avec l'Enfant et la Mère*[2], la terre d'Égypte, où du moins l'on peut espérer de vivre en paix. La misère succède à la persécution : jours amers dont nous ignorons le compte, mais qui durent paraître bien longs dans leur douloureuse monotonie. N'oublions pas toutefois que le divin Amour, celui qui se révèle une fois de plus dans les paroles de l'ange : « Prends l'Enfant et sa mère », était du voyage et participait à l'exil, dont il abrégeait pour Marie les heures trop lentes, quelle qu'ait été d'ailleurs la rapidité de leur cours [3]. Trois mois ou trois ans, qu'importe en pareil cas? Marie souffrait pour son enfant plus que nous ne pouvons dire : mais il lui était une si douce jouissance que nulle parole ne la saurait exprimer. Elle souffrait de le voir ainsi repoussé et abandonné; mais, dans cet abandon, il lui appartenait davantage, et la répulsion dont il était l'objet le lui donnait plus absolument. A Matarieh, combien de fois, dans l'ombre des sycomores[4] ou le silence d'une misérable cabane[5], s'échangèrent entre la Mère et l'Enfant des caresses, dont les Anges furent les témoins jaloux! Les Évangiles apocryphes se complaisent à des récits d'une poésie fantaisiste, qui montrent toutes les créatures empressées à servir le divin fugitif et la Vierge-Mère : les fauves viennent se coucher à leurs pieds qu'ils lèchent amoureusement, pendant que les palmiers courbent leurs branches, en offrant

1. Jerem., XXXI, 15; — Matth., II, 18.

2. Matth. II, 21 : « Accepit puerum et matrem ejus ».

3. Les auteurs sont divisés relativement à la durée du séjour en Égypte. Fouard tient pour quelques mois, le P. Didon pour un an, Sepp pour deux ans; les Apocryphes (*Évangile arabe de l'Enfance*, XXVI, etc.) supposent trois ans; Saint Bonaventure allait même jusqu'à sept, d'après des traditions que nous ne pouvons contrôler.

4. On montre, à Matarieh, un arbre sous lequel Marie se serait reposée avec le divin Enfant.

5. Les Coptes vénèrent, au Vieux-Caire, la maison de *Sitti-Mariam* (*Madame Marie*).

leurs fruits, au-dessus des eaux saumâtres devenues transparentes et douces comme celles de la fontaine de David, à Bethléem[1]. Ces inventions ne manquent pas de charme; mais que sont-elles en comparaison de la réalité? La merveille de cet exil, celle qui se renouvelait sans cesse et remplissait l'âme de Marie d'un étonnement plein de reconnaissance, c'était la tendresse dont elle était l'objet de la part de son Créateur devenu son enfant. Si vraiment *le basilic et le lion se laissaient fouler*, comme dans le Psaume[2], sa pensée se reportait au démon dont *elle devait briser la tête*[3], en sa qualité de mère du Rédempteur endormi dans ses bras. Si les palmiers courbaient vraiment leurs cimes chargées de fruits, elle se disait que le *Pain vivant*, principe de vie, de résurrection et d'immortalité[4], avait été remis entre ses mains et qu'elle était, à plus juste titre que le Joseph de l'ancienne Égypte, la nourricière des affamés[5]. Si vraiment les eaux jaillissaient ou se clarifiaient à sa volonté, elle voyait en esprit jaillir la source mystérieuse où la Samaritaine devait s'abreuver *pour n'avoir jamais plus soif*[6]. Et Lui, dans un muet sourire, lui répétait qu'elle était la reine de toutes les créatures, puisqu'elle était la souveraine maîtresse du cœur de Celui qui les a créées. Où était alors la pensée d'Hérode, qui rugissait là-bas, en Israël terrifié? La persécution, l'exil, la misère, tout s'effaçait dans la vision radieuse qui remplissait son regard et son âme. Pouvait-elle encore songer à la terre, quand le ciel en était réduit à envier son bonheur?

1. *Évangile de l'Enfance*, XXIV; — *Évangile apocryphe de saint Matthieu*, XVIII, XIX, XX, XXVIII, etc.

2. Psalm., XC, 13 : « Super aspidem et basiliscum ambulabis, et conculcabis leonem et draconem ».

3. Genes., III, 15 : « Ipsa conteret caput tuum ».

4. Joann, VI, 49-50 : « Ego sum panis vitæ... Ego sum panis vivus, etc...»

5. Genes., XLI.55 : « Ite ad Joseph », etc.

6. Joann., IV, 15 : « Da mihi hanc aquam ut non sitiam ».

Après le retour en Palestine, la vie cachée de Nazareth continua celle d'Héliopolis. Pendant près de trente ans, le fils et la mère vécurent dans une retraite dont le mystère a scandalisé bien des âmes, parce qu'elles n'en ont pas vu la raison [1].

Il ne convenait pas au Messie de se révéler avant l'âge où l'homme paraît atteindre *la plénitude de sa perfection* [2]. En tout pays et à toute époque, la jeunesse n'est pas le moment des manifestations dont le but est la transformation d'un peuple; c'est l'heure de l'étude et du noviciat qui préparent, avec la science et la force, le prestige nécessaire à l'ascendant des réformateurs. Mais, surtout en Orient où la jeunesse est condamnée au silence et à l'inaction apparente, les *Mahdis* ont besoin de la physionomie imposante et austère que l'âge seul peut donner. Jean-Baptiste sortit du désert, *à trente ans*, pour prêcher, — comme David en était sorti, à *trente ans*, pour monter sur le trône [3] : c'était un âge consacré, pour ainsi dire, et les lévites commençaient à compter, dans le service du Temple, à partir de leur *trentième année* [4]. L'homme, en effet, arrive alors à son complet développement : il est au milieu de sa carrière, entre un passé qui répond de sa préparation et un avenir dont il est permis de prévoir le caractère. Les Orientaux ont donc raison de ne pas presser l'avènement de leurs prophètes et de leurs messies : Mahomet, en habile observateur, attendit d'avoir passé la trentaine pour se présenter comme l'envoyé d'Allah.

Il n'y a donc rien d'étonnant à la vie cachée de Jésus : le contraire serait plutôt fait pour nous surprendre. Il ne faut

1. Les *Évangiles* apocryphes ont essayé de combler cette lacune apparente, et tout récemment un écrivain moscovite a repris leurs traces, dans une prétendue *Vie inconnue de Jésus-Christ*.

2. Ephes., IV, 13 : « In virum perfectum, in mensuram aetatis plenitudinis Christi ».

3. II Reg., V, 4 : « Filius *triginta* annorum erat, etc. ».

4. I Paral., XXIII, 3 : « Numerati sunt Levitæ a *triginta* annis, etc. »

jamais oublier, en étudiant Notre Seigneur, qu'il était homme et qu'il appartenait au peuple juif : d'où cette conclusion qu'il devait se conduire en homme soumis aux lois et coutumes qui régissaient la vie des fils d'Abraham [1]. Si l'on ne tient compte de cette nécessité, on risque de ne pas comprendre, comme il convient, les paroles et les actes du divin Maître. Les préjugés même de son époque, en ce qu'ils avaient de raisonnable, il les respectait avec une prudence où nous reconnaissons à la fois la sûreté de son jugement et la divinité de son inspiration. Que pourrions-nous donc reprocher à la sagesse, qui le retient dans l'obscurité jusqu'au jour le plus convenable à son apparition devant Israël?

Marie, sans nul doute, hâtait de ses vœux la rédemption de son peuple et par conséquent la manifestation du Rédempteur : mais n'avait-elle pas bien des motifs d'aimer le retard dont elle profitait, et pouvait-elle ne pas redouter l'heure où son fils cesserait de lui appartenir exclusivement? Si abandonnée qu'elle fût à la conduite d'En-haut, elle restait mère et devait trouver bien courts les délais apportés à la consommation du plan divin.

Cependant, le temps venu, Jésus inaugura sa mission par le miracle de Cana. — « C'est, dans la vie de Marie, le commencement, dit-on, d'une phase nouvelle; non seulement parce qu'elle la force à quitter son pays et sa maison, mais surtout parce qu'elle lui fait auprès de son Fils une place tout à fait différente. Le Dieu prend désormais le pas sur l'homme, et la mère le cède à la servante, comme nous le dit clairement la parole : « *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?* [2] ».

1. La vie militaire ou commerciale permettait une plus prompte entrée dans l'action extérieure : mais il ne viendrait à l'esprit de personne d'y associer Jésus-Christ.

2. Joann., II, 4 : « Quid mihi et tibi est, mulier? » Les protestants et les jansénistes exploitent surtout cette parole, en invoquant abusivement le té-

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

S'il avait plu au souverain Maître de donner à ces mots le sens qu'on leur prête quelquefois, nous n'aurions qu'à nous incliner, — sans comprendre, il est vrai, parce que rien ne nous y aurait préparés. Il nous serait toutefois permis de demander comment la Sainte Vierge se fût exposée à recevoir une pareille leçon, après toutes celles que lui avait données la Sagesse éternelle. Son intelligence aurait-elle donc défailli, en cette circonstance, ou bien le passé lui aurait-il permis des illusions qu'il importait de dissiper? Rien de semblable ne se peut accepter, si légère que soit la réflexion.

D'ailleurs, où voit-on la leçon ainsi définie? Et puisqu'il nous faut répondre à l'assertion qui transforme le fils de Marie en censeur de sa mère, revenons un peu en arrière jusqu'au premier avertissement supposé, celui qui coïncide avec le recouvrement de Jésus dans le Temple.

Certains auteurs font, d'une scène exquise de tendresse, un incident pénible et, qu'on nous permette de le dire, aussi peu digne du fils qu'il serait douloureux à la mère. Après trois jours de recherches infructueuses, Marie retrouve son enfant, se précipite vers lui et laisse échapper de son cœur l'émotion qui le remplit [1]. La langue humaine a-t-elle rien de plus poignant que ce cri maternel : « Mon fils, qu'est-ce donc que vous nous avez fait? Voici trois jours que votre père et moi nous vous cherchons avec angoisse [2]! »

Et à ce cri, qui trouble l'âme, une parole sévère répondrait, sous prétexte de rappel aux visions surnaturelles! Le fils le plus vulgaire se fût jeté dans les bras de sa mère, en s'excusant de l'avoir attristée, et Jésus aurait choisi ce moment pour

moignage des docteurs catholiques, dont la pensée est bien différente de la leur.

1. Maynard (*La Sainte Vierge*) a parfaitement décrit la recherche de Jésus par sa très sainte Mère.

2. Luc., II, 48 : « Fili, quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te »!

répudier les familiarités de la vie intime? Sa réponse est mystérieuse, c'est vrai, et saint Luc dit justement qu'*elle ne fut pas comprise* [1]. Mais si nous n'en voyons pas plus que Joseph et Marie les divines profondeurs, nous ne pouvons cependant nous tromper sur le sentiment qu'elle traduit; d'autant plus que l'Évangile a pris soin d'y mettre des nuances propres à fixer notre jugement. C'est lui, en effet, qui rappelle le caractère *maternel* de Marie [2], avant de lui prêter la douce appellation : « *Mon fils,* que nous avez-vous fait? » C'est lui aussi qui nous la fait voir conservant la *réponse* de Jésus en son cœur [3]. C'est lui enfin qui termine le récit de cet épisode par la phrase caractéristique, où après avoir rappelé la *soumission* de Jésus à sa mère, il nous le montre croissant en sagesse, en âge et *en grâce* devant Dieu et les hommes [4]. N'est-ce pas préciser la signification première de la parole :

— « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je *dois* être où m'appelle l'intérêt de mon Père [5] »?

Est-il besoin d'un commentaire? Essayons-le.

— « Mère chérie, comment se fait-il que vous ayez hésité sur le lieu où vous me retrouveriez, et n'y êtes pas venue tout droit, vous qui savez pourtant si bien où mon cœur et ma vocation m'attirent [6] »?

1. Luc., II, 50 : « Et ipsi *non intellexerunt* verbum quod locutus est ad eos ».

2. Id., *ibid.* 48 : « Et dixit *Mater ejus* ad illum : *Fili,* quid fecisti nobis sic? »

3. Id., *ibid.*, 51 : « Et *mater ejus* conservabat omnia *verba* hæc in corde suo ».

4. Id., *ibid.*, 52 : « Jesus proficiebat... *gratia* apud Deum et homines ».

5. Id., *ibid.*, 49 : « Quid est quod me quærebatis? Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse »? — On a justement rapproché les paroles dites à Marie, en cette circonstance, de celles que Jésus adresse à Zachée, dans S. Luc (XIX, 5). — Le mot « oportet » aurait alors le sens de : « Il me plaît, il me convient ».

6. Cf. Ludolf. (*Vita Christi*); — Fillion (*Comment. in Luc.* loc. cit.) cit. le Ven. Bède; etc. Les Coptes (*loc. cit.*) traduisent les mots latins : « *In his* », par ceux-ci : « Au milieu de ceux qui parlent de mon Père », c'est-à-dire des rabbis ou docteurs de la Loi. — D'autres traduisent : « Dans le Temple ou la maison de mon Père ».

Qui donc n'entend l'accent? Qui ne devine la caresse de la voix et du geste? Combien Jésus est plus divin, si l'on peut parler ainsi, dans cette excuse filiale, que dans la remontrance hautaine où il se reconnaît si difficilement! Après avoir médité les explications contradictoires qu'on nous propose, n'est-il pas meilleur d'en rester à l'interprétation naturelle, c'est-à-dire à celle qui répond le mieux à l'amour du Fils de Dieu pour sa mère? Elle n'ôte rien à l'enseignement contenu dans la réplique du Maître, tout en respectant l'unité du caractère que nous lui connaissons. Ainsi l'ont cru plusieurs commentateurs autorisés, et nous n'avons rien de mieux à faire que de nous en tenir à leur avis [1].

D'après ce qui précède, on peut juger la valeur des rebuffades dont Marie aurait eu à souffrir, aux noces de Cana, et à la suite de la deuxième prédication de Capharnaüm.

A Cana [2], la douce suppliante qui vient de dire : « Ils n'ont plus de vin », reçoit pour réponse, — suivant les jaloux défenseurs des prérogatives du Verbe Incarné, — la sévère admonestation : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi »? — Tout leur est motif de croire à l'humiliation de Marie, jusqu'à ce titre de respect : « Femme », ou « Madame » [3], — suivant le génie des langues orientales, dont ils n'ont pas le soupçon. Ils ne savent pas que le nom de « mère » se donne à toutes les femmes âgées, quel que soit leur degré de parenté avec l'interlocuteur, et qu'en dehors de cet usage, le mot est solennel et emphatique [4], c'est-à-dire de peu de mise dans l'occasion qui nous occupe. Ils ne remarquent pas l'empressement de la Vierge à dire aux serviteurs, sûre qu'elle est

1. Cf. Cornel. a Lapide, cit. le Vén. Bède; — Maynard, *La Sainte Vierge*, etc.
2. Joann., II, 1-11.
3. Cf. Dion Cassius, *Histor.*, II, 12; — Eschyle, *Agamemnon*, etc.
4. Cf. III Reg., II, 20; — Jérém., XV, 10.

d'être exaucée : « Faites tout ce qu'il vous dira ». S'appuyant sur l'avis de saint Augustin [1] et de saint Chrysostome [2], qu'ils nous paraissent un peu forcer, ils voient surtout les abîmes creusés entre le fils et la mère : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi »?

L'expression n'est pas rare dans l'Écriture, et loin d'exprimer *toujours*, comme on le prétend, un certain déplaisir, elle traduit *souvent* l'étonnement d'une différence de vues ou d'un dissentiment entre les interlocuteurs [3]. *Une seule fois*, elle est ironique et indique l'intention de repousser la requête présentée [4]. De sorte qu'on pourrait traduire le plus ordinairement : « Quel sujet de plainte y a-t-il entre vous et moi »? Ce qui conviendrait parfaitement à la circonstance actuelle et serait tout au plus une parole bienveillante destinée à calmer les inquiétudes de Marie. Plusieurs bons auteurs l'ont ainsi compris, et nous pourrions nous en tenir à leurs avis s'il n'y avait pas mieux [5]. Mais les Orientaux emploient encore aujourd'hui cette expression pour dire leur satisfaction d'avoir été devinés ou compris à demi-mot [6]. N'est-ce pas là ce que nous devons retenir, surtout si nous considérons que les exemples empruntés à l'Écriture supposent une certaine emphase et, dès lors, ne valent pas pour nous ceux que nous empruntons au langage familier?

1. *De fide et symbolo*, IX.

2. *Homil.* 20 *in Joannem.* — Il ne faut pas oublier que les Pères avaient à combattre les ariens surtout, et prenaient en conséquence grand souci de relever le caractère divin du fils de Marie : ce qui les amenait à l'interprétation dont on abuse, nous semble-t-il.

3. Jud., XI, 12 : — III Reg., XVII, 18; — II Paralip., XXXV, 21.

4. IV Reg., III, 13. — Cf. II Reg., XVI, 10.

5. Bernard. a Piconio, *Comment. in Joann.*, loc. cit.; — Le Camus, *Vie de N.-S.*, liv. I, c. II; — Duplessy, *Corresp. Cathol.*, n° 17, 1895.

6. Nos missionnaires d'Orient peuvent le constater, et Mgr Amanton, de si douce mémoire, nous en a donné à nous-même des exemples concluants. Dans des pourparlers avec un évêque schismatique, il entendit celui-ci répondre à des propositions avantageuses : « Quid mihi et tibi? » Le délégat de Mossoul avait deviné les désirs de son interlocuteur.

Un troisième incident fournit matière aux commentaires, — celui de la Synagogue de Capharnaüm, le jour où les Pharisiens accusèrent Jésus d'opérer des prodiges au nom de Beelzébub [1]. Au moment où le Maître réfutait vivement ses adversaires, du sein de la foule pressée et houleuse, quelqu'un lui dit : « Votre mère et vos frères sont là dehors, qui vous demandent ». Aussitôt il répondit : « Qui est ma mère, et qui sont mes frères? Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent et mettent en pratique la parole de Dieu » !

D'où l'on se hâte de conclure à une leçon nouvelle à l'adresse de Marie, qui paraît avoir pris l'initiative de l'appel adressé à son fils : à quoi il ne manque rien, sinon l'intelligence de la situation et par conséquent des paroles à interpréter.

L'avis donné à Jésus peut tout d'abord sembler un piège, encore qu'il soit réellement motivé par une réclamation de sa mère et de ses proches, alarmés du péril qu'il court et d'où ils veulent le retirer. Ne pouvant arriver jusqu'à lui, à cause de la foule, ils ont fait passer de bouche en bouche leur appel, qui se formule enfin tout haut à ses oreilles, mais en même temps aux oreilles des Pharisiens moqueurs, des disciples alarmés et des premiers auditeurs mis en éveil. La scène est facile à reconstituer et vaut la peine de cet effort.

Le Messie vient de rompre ouvertement avec la Synagogue, en affirmant sa mission divine, — son inspiration par le Saint-Esprit, — sa supériorité sur Jonas et Salomon, c'est-à-dire sur les voyants et les thaumaturges qu'admirait Israël, — l'arrivée du règne de Dieu en sa personne et celle des fidèles qui se rallient à Lui. Il l'a fait en des termes d'une élévation et d'une puissance surhumaines, qui ont profondément divisé la foule, — les uns l'acclamant comme

1. Matth., XII, 22-50 : — Marc., III, 21-34; — Luc., VIII, 19-22.

le fils de David, les autres criant qu'il est tombé en démence. Pour les uns et les autres, c'est un dominateur qui prétend s'imposer, dans une indépendance parfaite de toute entrave, — responsable seulement devant le Père céleste dont la volonté est la seule loi qu'il entende observer[1]. Ce front rayonnant, cette voix vibrante, ce geste impérieux sont d'un illuminé, mais non de ceux qu'inspire d'ordinaire le souffle prophétique ou sybillin : il n'y a pas à s'y méprendre, il se croit et se dit le Fils de Dieu.

Or, au même instant, ceux-là qui se souviennent si bien de Joseph le charpentier, de Marie, des *frères* et *sœurs* du novateur[2], entendent l'appel : « Vos parents vous demandent ! » — « Quelle coïncidence, et n'est-ce pas lui qui l'a ménagée comme un moyen de retraite, en prévision d'une révolte contre son audace? Pour illusionné qu'il soit, il ne peut, en effet, se tromper sur l'impression produite, sur le danger où il se jette, sur l'avenir qui lui est finalement réservé, dans cette société dont il bouleverse les traditions et les habitudes. Peut-être commence-t-il à craindre et à désirer discrètement de trouver une échappatoire honorable, après le triomphe dont il s'est momentanément enivré. Un signe a pu avertir les siens, et leur appel est une habileté qu'il serait bon de démasquer ». Nous ne leur prêtons rien d'invraisemblable, et pour qui les connaît, la vraisemblance touche ici à la certitude. Ils se consultent du regard, avec un demi-sourire qui ne peut échapper aux disciples et aux plus voisins des auditeurs.

— « Ma mère et mes frères ! Qui est ma mère et qui sont mes frères, sinon ceux qui acceptent et pratiquent la parole de Dieu? »

Qu'est-ce à dire?

1. Cf. Matth., 17-46 ; — Marc., III, 21-31.

2. Joann., XI, 42 : « Nonne hic est Jesus filius Joseph, cujus nos novimus patrem et matrem »? — Matth., XIII, 55 : « Nonne hic est fabri filius? Nonne mater ejus dicitur Maria? Et fratres ejus... et sorores ejus, nonne apud nos sunt? Unde ergo huic omnia ista »?

— « Je suis la Vérité et je suis venu fonder sur la terre le règne de la Vérité. Quiconque l'accepte me devient comme un frère, puisqu'il vit de ma vie ; quiconque la propage me devient comme une mère, puisqu'il me donne vie dans les âmes. Je n'ai pas d'autre famille et n'en veux pas d'autre ici-bas et là-haut [1] ».

Personne n'hésita, tant la pensée était claire. Par un accord singulier, les trois évangélistes qui racontent cette scène la ferment brusquement sur cette déclaration, montrant ainsi que le silence se fit et que l'assemblée se dispersa sans plus attendre. Alors, tranquille et souriant, le Maître sortit de la maison et vint s'asseoir sur la grève [2], pendant qu'un cri s'élevait dans la foule : « Bienheureux le sein qui vous a porté et les mamelles qui vous ont allaité! » [3]

C'est bien le mot de la fin, si l'on peut dire, et la femme inconnue [4] qui rendait ainsi témoignage à Marie traduisait exactement la pensée du Seigneur.

Lui ferons-nous l'injure de mettre en contestation le sentiment qui dictait, au Calvaire, la parole : « Femme, voilà votre fils [5]! » Nous aimons mieux, à l'exemple des amis restés fidèles, nous rapprocher de la croix et nous unir au divin cœur qui donne une dernière marque de son amour pour Marie. La laissera-t-il sans appui et sans consolation? Ce n'est pas possible, et puisqu'il ne peut la remettre qu'à des mains dignes d'un tel dépôt, il lui crée un second fils dans la per-

1. Cf. S. Hieron., *In Matth.* XII, 15 ; — S. Hilar. Pict., *In Evang. expos.*, loc. cit. ; — Euthym., *In Évang. expos.*, ibid.

2. Matth., XIII. — Cf. Fouard, *Vie de N.-S.* ; — Fretté, *Notre-Seigneur* etc.

3. Luc, XI, 27 : « Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti »!

4. La tradition attribue ces paroles à sainte Marcelle, la servante de sainte Marthe.

5. Joann., XIX, 26 : « Mulier, ecce filius tuus ».

sonne du disciple bien-aimé [1]. Mais, pour se substituer un frère adoptif, il semble avoir besoin de l'assentiment de Notre-Dame, et par l'expression même qu'il emploie [2], en lui parlant, il atteste une dernière fois son respect de la volonté maternelle. On dirait d'une demande tout autant que d'une décision. Il veut, c'est vrai, qu'elle ait foi dans le dévouement de l'apôtre; mais il l'en prie en même temps, et son acccent est bien autre quand il fait simplement à saint Jean l'injonction de recevoir Marie pour mère [3].

Sans doute la volonté de Jésus va plus loin que cette adoption de l'Évangéliste : le genre humain tout entier devient la famille spirituelle de la Très Sainte Vierge, envers qui chacun de nous contracte ainsi des obligations d'amour, de respect et de ressemblance. Mais à ce point de vue, Jésus montre encore sa volonté d'être agréable à Marie, puisqu'il réalise les désirs les plus ardents de la corédemptrice des hommes, en les remettant à sa garde, comme autant de fils, entrés dans les droits de son *Premier-né* à la grâce et à la gloire.

En raison même de son amour filial, le Sauveur n'avait pu épargner à sa mère la participation de ses douleurs. L'heure des suprêmes tristesses réunit, autour de celui qui agonise, les plus aimés de ses compagnons de route : parmi ces privilégiés de l'épreuve, il y a encore des préférés, à qui la douceur des intimités passées réserve une part dans la lie du calice. Pourraient-ils se plaindre de cette préférence, sans faire injure à l'amour? On ne montre pas ses blessures aux indifférents, et la main seule des amis peut toucher aux fibres déchirées de notre cœur. De même, on fait participants de ses luttes et de ses périls ceux seulement dont on a pris la vie, en retour de

1. « Matri quam relinquebat, — dit saint Augustin, — alterum pro se filium providebat ».

2 Joann., XIX, 26 : « Mulier (*id est* Domina), ecce filius tuus »!

3. Id., *ibid.*, 27 : « Ecce mater tua ».

celle qu'on leur abandonnait. Marie aurait eu droit de se plaindre si Jésus l'avait écartée du Calvaire : sa place était bien *au pied du gibet*, — *debout* [1], les yeux attentifs au Crucifié, — souffrant et priant avec lui, jusqu'au moment où, *tout étant consommé* pour tous les deux, ils pourraient dire ensemble au Père éternel : « *Je remets mon âme entre vos mains* »!

Aux douleurs de l'agonie succédèrent les joies de la résurrection : puis vint la séparation, dont le motif ne saurait nous échapper. En remontant au ciel, le Fils de Dieu laissait sa mère aux Apôtres et aux premiers disciples comme une part de lui-même; il restait avec eux, grâce à la femme dans le sein de laquelle il avait pris sa chair et son sang; en la voyant et l'entendant, c'est Lui qu'ils voyaient et entendaient encore. Elle était, par la force des choses, la pierre angulaire du nouvel édifice, c'est-à-dire de l'Église inaugurée par l'Esprit-Saint, au jour de la Pentecôte [2]. Elle le comprenait mieux que personne, et se résignait doucement à l'attente de la réunion définitive : mais, il nous est aisé de le deviner, de la terre au ciel et du ciel à terre il se faisait une communication incessante de désirs et de consolations, que les anges et les bienheureux enviaient, au sein même de leur félicité [3].

Suivant la tradition, Marie vécut encore vingt et un ans [4], qu'elle passa près de saint Jean, à Jérusalem d'abord, — puis à Béthanie, où l'attiraient les amis de Jésus, — ensuite à Éphèse, où elle trouva refuge, pendant les troubles de l'année 42, et bénit les commencements d'une Église à jamais célèbre [5]; après quoi, elle revint habiter la maison du mont

1. « Stabat mater dolorosa juxta crucem. » (*Offic. Compassionis B. M. Virg.*) — Cf. JOANN., XIX, 25.

2. PETRUS BLES., *Serm. 33 in Assumpt. B. Mariæ.* — Cf. BARBIER, *la Sainte Vierge d'après les Pères*, CLVI.

3. Cf. BARBIER, *op. cit.*, CLVIII.

4. On place généralement sa mort en l'an 58, à l'âge de soixante-douze ans.

5. On a contesté quelquefois son séjour dans la cité de Diane, mais sans

Sion, pour y attendre la fin de son exil [1]. C'est là que la mort la cueillit comme un fruit mûr qui se détache lui-même de la branche. L'amour, qui la faisait vivre, fut seul la raison pour elle de mourir [2] : l'heure était venue de rejoindre le Bien-Aimé et *la colonne de vapeur embaumée qui s'élevait de la solitude* [3] se perdit dans les profondeurs du ciel.

Par une disposition spéciale de la Providence, les Apôtres se trouvaient alors réunis à Jérusalem [4] : comme au soir de la Résurrection, un seul manquait, — ce même Thomas, à qui Dieu semblait réserver la faveur des suprêmes révélations. Sous la conduite de Pierre, ils rendirent les honneurs funèbres à la mère de Dieu et la déposèrent dans le tombeau qui avait déjà reçu les dépouilles mortelles d'Anne et de Joachim [5]. L'Orient a gardé le souvenir des merveilles qui accompagnèrent cette translation : chants des anges, guérison des malades, acclamations du peuple enthousiasmé [6]. La foule accourait de tous côtés pour vénérer le saint tombeau, d'où *sortait* aussi *une vertu* surnaturelle [7] : les aveugles voyaient, les boiteux marchaient, les sourds entendaient, les pécheurs émus et repen-

raison suffisante à notre avis. Quelques difficultés chronologiques ne sauraient prévaloir ici contre l'antique croyance de Smyrne et d'Éphèse. Il convenait admirablement, semble-t-il, que la Vierge-Mère vînt, en personne, détruire le règne de l'équivoque divinité, farouche et voluptueuse, qui s'imposait à toute la côte asiatique.

1. Rien de vraiment solide n'appuie la croyance d'après laquelle Marie serait morte à Éphèse et y aurait été ensevelie. Les *Révélations* de Catherine Emmerich ne suffisent vraiment pas à infirmer l'autorité de la tradition reçue, en quelque estime que l'on tienne les visions de la pieuse Augustine de Dulmen. V. l'Appendice G.

2. S. Bernard., *In Assumpt. serm.* 2; — Contenson, *Marialogia,* speculat. 2; — S. Brigitt., *Revelat.,* lib. VI, ch. LXII.

3. Cant., III, 6 : « Quæ est ista quæ ascendit per desertum sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris » ?

4. S. Dyonis. Areop., *De divinis nominibus,* lib. III; — S. Joann. Damasc., *Orat.* II *de B. Mariæ Assumptione.*

5 Cf. S. Brigitt., *Revelat.,* lib. V. — Les reliques de sainte Anne furent plus tard transférées dans l'église de son nom à Jérusalem.

6. Cf. S. Dyonis.; — S. Damas.; — Juvénal. Hierol.; — Andr. Cret.; — Apocryph., *De transitu Virginis,* etc.

7. Luc., VI, 19; — VIII, 46.

tants se sentaient pardonnés. Mais ces prodiges n'étaient rien en comparaison de celui qui allait sceller l'union du Créateur avec sa créature privilégiée.

Le maître de la mort avait daigné subir son joug, pour mieux montrer sa puissance contre elle : de même il avait laissé Marie descendre, un instant, dans l'ombre du tombeau pour l'en tirer avec plus d'éclat. Trois jours après l'ensevelissement, Thomas rejoignit ses frères, et leur demanda de lui ouvrir le sépulcre [1], afin de contempler ensemble encore une fois ici-bas les traits de celle qu'ils avaient aimée presque à l'égal du Seigneur. Le *golal* roula dans sa rainure et, comme au Golgotha, la cellule funéraire ne laissa voir que des linceuls. Les fleurs dont ils avaient semé la tombe n'avaient pas eu le temps de se flétrir et leur parfum embaumait l'air autour d'eux : mais une odeur plus suave semblait leur indiquer le chemin suivi par la céleste fugitive. Leurs yeux cherchèrent instinctivement les hauteurs de cette montagne, d'où l'Homme-Dieu avait pris son essor, et, tout près d'eux encore, ils virent la Vierge portée, sur les mains des Anges, vers le trône de son fils [2]. Alors, suivant la tradition, Thomas laissa son âme déborder dans un cri de douleur et de supplication, auquel répondit un sourire d'ineffable tendresse : en même temps, Marie détachait sa ceinture et la laissait tomber aux pieds de l'apôtre, en gage sans doute du lien qui les réunissait plus étroitement que jamais. Puis tout s'effaça dans la lumière, et les disciples revinrent à Jérusalem, en méditant la gloire et le bonheur de celle qui venait d'être *exaltée plus haut que les*

1. Sa demande n'avait rien d'indiscret, puisque le délai pour la fermeture définitive du tombeau n'était pas encore expiré. Le *Golal* devait être fixé le quatrième jour seulement.

2. Abedjesu, auteur syrien (ap. Assemani, t. III, p. 1), qui résume les récits orientaux. — La tradition indique la place où se tenaient les apôtres, au moment de cette vision, un peu au-dessus du jardin de Gethsémani.

chœurs des esprits bienheureux [1], jusqu'au trône même où siège la majesté de Jésus-Christ [2].

Pouvaient-ils concevoir et, dans le cours des siècles, quelqu'un pourra-t-il nous dire les délices et les splendeurs de la vie nouvelle de Marie? La philosophie, l'art, l'éloquence, la poésie, s'y sont ingéniés, avec l'aide de la sainteté, devant qui semblaient s'ouvrir les tabernacles éternels : et tout ce que nous avons entendu nous laisse désireux d'entendre encore, sans espérance toutefois de réaliser jamais notre rêve. La *gloire de la fille du Roi* est un abîme accessible au seul regard de l'Amour qui *la forma bien avant toute existence* [3], et se complut en elle davantage à mesure qu'elle s'épanouissait sous ses caresses. C'est Lui-même qu'il aimait et glorifiait en elle; c'est encore Lui qu'il aime et glorifie, lorsqu'il en fait le centre de toute gloire et le terme de tout amour. Quelques mots suffiraient à tout dire, si nous pouvions en saisir la portée dans la bouche qui les prononça : les mots que David prête à Dieu le Père, et que Marie eut le droit de répéter sur la terre, en déposant son nouveau-né dans la crèche : « Vous êtes mon fils, et c'est moi qui viens de vous engendrer [4]! »

1. « Exaltata est super choros angelorum ad cœlestia regna ». (*Offic. Assumption. B. V. M.*).

2. S. Hieron., *De Assumptione Virg. Mariæ.*

3. Eccl., XXIV, 5 : « Ego ex ore Altissimi prodivi, primogenita ante omnem creaturam ».

4. Psalm., II, 7. « Filius meus es tu; ego hodie genui te ».

CHAPITRE II

SAINT JOSEPH.

« Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ de qua natus est Jesus ».
MATTH., I, 16.

L'époux que la Providence destinait à Marie devait être, comme elle, de la race de David, conformément aux prescriptions de la Loi relatives aux mariages, en Israël [1]. L'Évangile nous apprend par quelle suite de générations il se rattachait au roi-prophète. Fils de Jacob [2], il avait pour ancêtres directs Zorobabel, qui avait ramené le peuple de la captivité, — Jéchonias, le dernier des rois de Juda, — Ézéchias, rappelé miraculeusement des portes de la mort, — Achaz, à qui le prophète Isaïe avait prédit l'enfantement d'une Vierge, — Josaphat le saint, — Roboam, dont dix tribus avaient secoué le joug, — Salomon, le plus sage des hommes et le plus glorieux des monarques [3]. Aucune lignée, dans l'histoire, ne peut supporter de comparaison avec celle-ci, même avant que le sceptre y soit entré : car, avant David, il faut passer par Jessé, Booz, Juda, Jacob et Isaac pour

1. NUM., XXXVI, 7-10.
2. MATTH., I, 16. — La tradition donne à Jacob deux autres fils, Joachim et Cléophas (ou Alphée). Il en résulte que Marie, fille de Joachim, était nièce de Joseph.
3. MATTH., I, 7-16.

arriver à Abraham [1], le *Père des croyants*. et atteindre ici les limites de l'histoire patriarcale.

« Assurément, dit Lacordaire, la maison de France est la plus grande maison du monde. Elle compte huit à neuf siècles d'épanouissement royal, et lorsque nous creusons au delà pour découvrir ses vestiges premiers, peut-être y demêlons-nous quelque reste du sang de Charlemagne, cet homme qui fut, après le Christ, le père de l'âge moderne, et dont le nom est demeuré magnifique entre tous les noms. Ajoutez à la grandeur du temps et de la source, celle du peuple gouverné par cette race, des règnes fameux par leurs victoires, d'autres par leur sainteté, d'autres par les lettres, tous par leur liaison avec le cours des choses qui ont fait le destin du monde depuis mille ans : et vous croirez sans peine qu'aucune maison royale ne peut disputer à celle-là l'honneur du rang. J'en parle sans flatterie, aujourd'hui que la foudre est tombée sur ce vieux tronc et lui a laissé dans l'exil la cicatrice vivante du malheur. Mais tant de gloire en tant de durée ne vous paraîtra plus rien quand vous aurez considéré de près les origines terrestres du fils de Dieu [2] ».

Or les origines de Jésus-Christ étaient celles même de Joseph, puisque c'est par lui que le Rédempteur devait officiellement se rattacher à David, comme nous le fait entendre l'Évangile quand il nous dit : « Jacob (l'arrière-petit-fils du roi-prophète par Salomon et Zorobabel) engendra Joseph, l'époux de Marie, de qui est né Jésus qui est appelé le Christ [3] ». A Joseph donc convient l'éloge de cette noblesse qui permet de voir en lui, non seulement *le premier gentilhomme de sa nation*, mais encore le premier gentilhomme du monde.

1. Matth., I, 1-6
2. Lacordaire, LXXIII[e] *Conférence de Notre-Dame.*
3. Matth., I, 16.

A l'heure où nous le rencontrons, la splendeur qui entourait le nom de sa race s'est éclipsée : au faste des rois a succédé la médiocrité, bien éloignée même de la modeste fortune d'Isaï le pasteur. A Bethléem, où Booz avait eu de grands biens, son petit-fils possédait seulement une maison dont le pèlerin visite aujourd'hui la place, avec une joie mêlée de tristesse, à la pensée de la décadence dont elle fut le témoin. Mais pourquoi Dieu aurait-il laissé la gloire et la richesse de la terre à celui qu'il allait enrichir et glorifier pardessus les anges du Ciel?

S'il fallait s'en tenir à *l'Épître* supposée de saint Jérôme [1] ou plutôt à *l'Évangile* apocryphe *de l'Enfance* [2], Joseph touchait aux confins de la vieillesse, quand il fut appelé à l'honneur d'épouser Marie [3]. Telle n'est pas cependant l'opinion qu'autorise la doctrine rabbinique, d'après laquelle unir un vieillard à une jeune fille eût été une profanation du mariage [4]. Il semble d'ailleurs que le saint Docteur serait en contradiction avec lui-même, puisqu'il donne pour motif à l'union contractée entre Joseph et Marie le besoin que la divine mère aurait d'un appui, lors de son exil en Égypte [5]. Il est malaisé de voir dans un vieillard un aide et une consolation pour une jeune femme et un enfant nouveau-né. Sans nul doute, l'Orient offre plus d'un exemple de vieillesse vigoureuse et active, comme celle de Booz devenu l'époux de Ruth, à un âge avancé, et cependant chef

1. S. Hieron., *Epist supp.*, L. 9.

2. Cf. *Évangile de la Nativité* (dans le recueil de Gustave Brunet, 2e édition).

3. « EratJoseph grandævus ». — (*Évangile de la Nativité* , 9, — Cf. *Protévangile de Jacques.*)

4. « Unir une jeune fille à un vieillard, disent les rabbins, c'est la prostituer ». — Cf. Rossi, *Bulletino di archeologia cristiana*, 1865, p. 26-32 et 66-72.

5. S. Hieron., *Lib. I Comment. in Matth.* : « Ut in Ægyptum fugiens haberet (Maria) solatium ».

de l'illustre famille à laquelle Joseph devait son origine. Il n'en est pas moins vrai qu'il sied mieux d'attribuer à Joseph, suivant un autre avis, une maturité en rapport avec le rôle du père nourricier de Jésus [1].

Quoi qu'il en soit, c'était *un homme juste,* au dire de la Vérité même [2]. Un autre Joseph avait illustré le même nom par sa chasteté, sa prudence et les hautes fonctions dont il avait été revêtu [3]; mais combien plus celui-ci, au dire de saint Bernard [4], méritait ce nom mystérieux, *filius accrescens,* « le fils de toute abondance » ou « de tout accroissement ». Le premier Joseph était la figure seulement du second, comme le froment distribué par lui aux Égyptiens affamés était la lointaine figure du pain vivant dont se nourriraient un jour les disciples du Christ [5]. Aussi tout éloge semble inutile aux Pères et aux panégyristes. Ils lui appliqueraient volontiers la parole de David à Dieu même : « Tibi silentium laus [6] », la louange, comme dit saint Maxime, devant ôter à la perfection qu'elle entreprendrait de célébrer [7].

Au moment où Marie atteignait sa quatorzième année [8], les prêtres, au soin desquels on l'avait confiée, songèrent à lui trouver un époux. La tradition n'a jamais hésité sur cette préocupation des prêtres, nous donnant ainsi à penser que Joachim et Hannah n'étaient plus de ce monde et que la jeune fille pouvait tout au plus se réclamer, dans le Temple, du patronage de Zacharie [9]. Celui-ci, au sentiment de Sepp,

1. « Juvenis vel vir, triginta, quadragintave annorum ». (Suarez, *In 3am D. Thomae,* disput. VII, sect. III).
2. Matth., I, 19 : « Joseph.... cum esset justus ».
3. Genes., XXIX, 6-20; — XLI, 1-39, etc.
4. S. Bernard., *Homil. II, Sup. Missus.*
5. S. Bernardin. Sen., *Serm. I de S. Joseph.*
6. Psalm. LXIV, 2 (*sec. Hebr.*).
7. S. Maxim., *Homil.* 59.
8. S. Hieron. *Epist. supp.*, 4, 8.
9. *Protévangile de Jacques.*

la remit aux mains des parents qui lui restaient à Nazareth : ce qu'il faut entendre probablement d'un appel adressé à la parenté de Marie, mais non d'une remise véritable, comme on le voit par l'*Évangile de l'Enfance*. D'après ce document fort ancien et digne de respect, le grand-prêtre, ou le chef de l'éphémerie en service, convoqua les membres de la famille de David capables de prétendre à la main de l'héritière de Joachim. Joseph était du nombre, et dut se présenter avec les autres, à contre-cœur, s'il faut s'en rapporter à l'opinion qui lui attribue un âge peu en rapport avec le rôle de prétendant. Cependant il était le plus proche allié de la Vierge et dès lors désigné comme le premier ayant-droit [1]. Tout le monde connait le ravissant tableau de Raphaël, le *Sposalisio* du musée Bréra [2], et l'histoire de la verge fleurie aux mains de Joseph; légende, si l'on veut, mais délicieuse et si vraisemblable qu'on aurait peine à la voir démentie. Si le Saint-Esprit ne vint pas se reposer visible, en forme de colombe, au sommet de la tige reverdie [3], en était-il moins là, planant sur la tête de son élu, et le montrant au grand prêtre qui devait choisir, en prophète, le gardien de Marie et le nourricier de Jésus?

La tradition place la date de cette union au 23 janvier [4], et l'Église l'a consacrée en fixant à ce même jour la fête des *Fiançailles de la Très Sainte Vierge*.

A peine unis, les époux se séparèrent. Joseph revint à Bethléem pour disposer sa maison et faire les préparatifs des noces solennelles. Marie, en compagnie de quelques-unes de ses compagnes et de ses parentes, se dirigea vers Nazareth, où elle devait attendre l'heure de sa réception solennelle

1. Sepp, *Vie de N.-S. J.-C.*, t. I^er^, p. 223.
2. A Milan.
3. S. Hieron., *loc. cit.*, 8-9.
4. De l'an 747, d'après Sepp., *loc. cit.*

dans la demeure de son époux [1]. L'ange Gabriel ne tarda pas à se montrer au seuil de l'asile, où elle se recueillait dans la prière et le travail. Quelques jours seulement, quelques heures peut-être, séparent le moment de son arrivée à Nazareth et celui de l'incarnation du Verbe divin [2].

Trois mois plus tard, elle revenait d'Aïn-Karim, en compagnie de Joseph, et celui-ci constatait avec stupeur la grossesse de sa compagne.

Une angoisse indéfinissable serra le cœur du juste : il ne savait à quoi se résoudre dans une pareille extrémité. Prendre avec lui l'épouse qu'il jugeait diffamée n'était pas possible; la déférer au jugement des prêtres lui répugnait, car c'était la perdre tout à fait, et la bonté de son cœur s'y opposait [3]. Peut-être aussi, comme l'a pensé saint Jérôme, la conviction de l'impeccable chasteté de Marie lui faisait-elle soupçonner un mystère, dont il devait attendre la révélation dans un silence respectueux [4]. En tout cas, il valait mieux la renvoyer discrètement [5], quitte à s'éloigner lui-même pour un temps qui permettrait à Dieu de parler ou au scandale de s'éteindre. Mais combien il était dur d'en venir à cette répudiation, après les espérances des premiers jours!

« A quelle épreuve, s'écrie Bossuet, Dieu ne met-il pas les âmes saintes! Joseph se voit obligé d'abandonner, comme une épouse infidèle, celle qu'il avait prise comme la plus pure de toutes les vierges... Quelle douleur de se voir trompé dans l'opinion qu'il avait de sa chasteté et de sa vertu, de

1. Cf. *Kiddouschin*, I, 1 ; — Mischna, *Ketouboth*, 5, 2, etc.
2. S. Hieron., *Epist. supp., loc. cit.*, 10.
3. Matth., I, 18-20.
4. S. Hieron., *Lib.* I. *Comment. in Matth.* : « *Hoc testimonium Mariæ est, quod Joseph sciens illius castitatem et admirans quod evenerat, celat silentio cujus mysterium nesciebat* ».
5. Ce que lui permettait la loi interprétée par les Rabbins. (Cf. Maimonides, *Bereschith Rabba*).

perdre celle qu'il aimait et de la laisser sans secours, en proie à la calomnie et à la vengeance publique! Dieu lui aurait pu éviter toutes ces peines, en lui révélant plus tôt le mystère de la grossesse de sa chaste épouse; mais sa vertu n'aurait pas été mise à l'épreuve qui lui était préparée; nous n'eussions pas vu la victoire de Joseph sur la plus indomptable de toutes les passions, et la plus juste jalousie qui fut jamais n'eût pas été renversée aux pieds de la vertu [1] ».

Si Bossuet n'avait prononcé le mot de *jalousie*, jamais nous n'eussions osé l'écrire; et pourtant, comme il vient ici naturellement! Ne l'oublions pas : le grand évêque le dit très bien, Joseph *aimait* Marie, — du plus pur, du plus élevé, du plus surnaturel des amours, c'est vrai; — mais enfin, il l'aimait comme un époux aime l'épouse dont il a fait sa compagne, la moitié de son âme, le gage de sa joie et de sa force dans l'avenir. La sainteté de Joseph nous porte trop à supprimer en lui ce qui est de l'homme, et nous en arrivons à faire de lui un être absolument en dehors des conditions de notre nature et de notre vie. Si abondante et si efficace qu'elle soit, la grâce ne détruit pas la nature, et le perfectionnement dont elle est le principe ne va pas jusqu'à supprimer ce qui est de l'essence même de l'humanité. Joseph aimait Marie : on la lui prenait; son cœur en souffrait d'autant plus qu'il avait aimé davantage ce qui méritait d'être aimé au delà de toute mesure.

Mais il nous faut admirer ici le désintéressement de cet homme accablé par l'épreuve. Il ne songe pas à soi-même : il n'a de sollicitude que pour la Vierge compromise, et toutes ses pensées vont à lui adoucir l'amertume et la honte de la séparation. N'est-ce pas vraiment le triomphe de l'amour, en même temps que de la charité, et trouverons-nous dans la vie

1. Bossuet : I^re *Élévation de la XVI^e semaine.*

de Joseph une heure où il nous paraisse digne d'une plus vive admiration?

Écoutons encore Bossuet.

« Dans cet état, l'ange du Seigneur fut envoyé à Joseph, et lui dit : *Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouse; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit* [1]. Quel calme à ces paroles! Quel ravissement! Quelle humilité dans Joseph! Laissons-le concevoir à ceux à qui Dieu daigne en donner la connaissance. »

« *Elle enfantera un Fils et vous lui donnerez le nom de Jésus* [2]. Pourquoi, *vous?* Vous n'en êtes pas le père; il n'a de père que Dieu; mais Dieu vous a transmis tous ses droits. Vous tiendrez lieu de père à Jésus-Christ. Vous serez son père, en effet, d'une certaine manière, puisque, formé du Saint-Esprit dans celle qui était à vous, il est aussi à vous par ce titre. Prenez donc, avec l'autorité et les droits de père, un cœur paternel pour Jésus. Dieu *qui a fait en particulier tous les cœurs des hommes* [3], fait aujourd'hui en vous un cœur de père ; heureux puisqu'en même temps il donne pour vous à Jésus un cœur de fils! Vous êtes le vrai époux de sa sainte mère; vous partagez avec elle ce fils bien-aimé et les grâces qui sont attachées à son amour. Allez donc à la bonne heure, nommez cet enfant; donnez-lui le nom de Jésus pour vous et pour nous, afin qu'il soit notre Sauveur comme le vôtre [4] ».

Docile à la voix de l'Ange, Joseph prit donc Marie en sa maison, où toutes les joies du Ciel entrèrent avec elle. Des épanchements ineffables mirent ces deux âmes en communication parfaite : le secret de Dieu leur appartenait également, et leurs jours se passaient à l'approfondir pour l'admirer et le comprendre autant qu'il convenait à leur mission. Qui dira le

1. Matth., I, 20.
2. Id., *ibid.*, 21.
3. Psalm. XXXII, 15.
4. Bossuet, *loc. cit.*

respect et la tendresse de Joseph pour Marie? Mais qui dira la déférence affectueuse de Marie pour Joseph? Elle portait en son sein le Fils de Dieu fait homme, et Joseph la vénérait comme une nouvelle arche d'alliance : il devait être le gardien, le nourricier, le protecteur du Verbe Incarné, et Marie voyait en lui le représentant ici-bas de l'autorité de Dieu sur son Fils. Leurs cœurs s'unissaient d'un lien toujours plus étroit, au sentiment de leur commune vocation : s'aimer toujours plus en lui et pour lui n'était-il pas un de leurs devoirs envers le divin Enfant qui leur était donné?

Au milieu de cette paix et de cette joie tomba tout à coup la nouvelle que César ordonnait le dénombrement de ses sujets en Palestine, et que son lieutenant en Syrie, le consulaire Sulpicius Quirinius, convoquait en conséquence, à Bethléem, tous les descendants de David [1]. C'était l'hiver et les premières pluies avaient rendu les chemins difficiles : Joseph et Marie n'en prirent pas moins sans retard la route de la Judée, la Vierge assise sur un de ces petits ânes vigoureux et alertes que l'on rencontre dans tous les sentiers de l'Orient, le patriarche marchant à pied à ses côtés, un bâton à la main et l'épaule chargée des vivres pour le voyage. Si le légat d'Auguste les avait vus passer, il eût sans doute souri de la misère où se trouvait réduite la race des rois de Juda. Combien leur fortune était différente de celle d'Octave, et quel abîme entre leur avenir et celui des héritiers de l'Empire! Pauvre Quirinius! Pas plus que le roi Hérode, son associé dans le gouvernement d'Israël, il ne soupçonnait la carrière ouverte au fils de l'humble femme, dont il troublait les habitudes, et qui devait enfanter au terme de la course imposée par la fantaisie de l'Empereur. Moins encore savait-il que son maître lui-même était, entre les mains de cet enfant à naître,

1. Luc., II, 1-4.

un instrument pour l'accomplissement des prophéties annonçant l'érection de son propre règne sur les ruines de tous les royaumes de la terre.

Le soir, à leur entrée dans Bethléem, les saints voyageurs se trouvèrent dans un grand embarras. La maison de Joseph, louée, dit-on, à des étrangers, leur était fermée; toutes les demeures amies étaient encombrées et le caravansérail lui-même était envahi au point de ne leur laisser ancune place [1]. Cependant la fatigue gagnait Marie et l'heure de sa délivrance approchait; il fallait se contenter du premier gîte venu, et ce fut une des grottes où s'abritaient quelquefois, avec leurs bêtes de somme, les laboureurs et les bergers des environs. Suivant une tradition populaire, le maître de ce pauvre lieu parut d'abord décidé à repousser Joseph; mais touché par la grâce et la modestie de la Vierge, il s'adoucit au point de faire des offres de service pleines d'aménité [2]. Quoi qu'il en soit, à l'heure de minuit, Marie remit entre les mains de Joseph le divin Enfant, dont il devait être le gardien et le protecteur.

Heure sans pareille dans l'histoire de l'humanité, et dont la douceur fut laissée tout entière par Dieu aux deux créatures qu'il a le plus aimées! Les bergers étaient déjà conviés au spectacle de cette nativité sans pareille; mais les premiers adorateurs du Christ-Roi, ceux qui baisèrent d'abord ses pieds sacrés et recueillirent son premier regard, ceux à qui son premier sourire entr'ouvrit le ciel, ne furent pas les bergers, non pas même les anges dont le *Gloria* fit seulement écho à la voix frémissante de Marie et de Joseph. Que Lui disaient-ils dans leur extase? Lui seul pourrait le répéter, lui qui les

1. Luc., II, 7 : « *Non erat eis locus in diversorio* ».
2. Voir le délicieux Noël :

« Je suis le maître de la grange
Et c'est à moi qu'elle appartient, » etc.

Il nous a été impossible de savoir sur quel fondement repose cette croyance populaire.

inondait de bonheur et leur mettait aux lèvres la louange où Il se complaisait.

Puis vint le jour de la Circoncision, dans lequel Joseph eut l'honneur d'imposer le nom de Jésus au Rédempteur d'Israël; puis le jour de la Présentation au Temple, avec la prophétie de Siméon pleine de joies et de tristesses en même temps; puis le jour de l'Épiphanie, qui vit les Mages déposer devant la crèche l'or, l'encens et la myrrhe. Jours dont Joseph, à l'exemple de Marie, *méditait chaque incident, surtout avec son cœur* [1], sans prévoir encore leur douloureux lendemain!

L'enfer veillait, et sa haine ne tarda pas à mettre la fidélité de Joseph à l'épreuve.

— « Levez-vous vite! Prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Égypte et restez-y jusqu'à ce que je vous le dise! Car le roi Hérode va chercher Jésus pour le mettre à mort [2] »!

C'était encore une fois la voix de Gabriel; mais elle apportait le trouble et la crainte, bien loin de consoler et de rassurer. L'ange paraît lui-même alarmé du péril de l'enfant : « et il semble, » disait un ancien Père, « que la terreur ait saisi le Ciel avant que de se répandre sur la terre [3] ». Joseph n'hésita pas un instant. Dans la nuit, par les chemins difficiles, à travers les encombrements de la foule autour de la cité, au risque de se heurter à chaque pas contre les affidés d'Hérode, il guida la fuite de la Vierge et du divin Enfant, avec le calme de la plus profonde confiance en Dieu. Puis, quand le soleil se leva, plus menaçant que l'ombre où l'on pouvait éviter les regards malveillants, il continua de marcher vers l'Égypte, avec le même tranquille abandon. Non pas qu'il ne sentît

1. Luc., II, 19: « *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* »

2. Matth., II, 13 : « *Surge, accipe puerum et matrem ejus et fuge in Ægyptum* ».

3. Bossuet, III[e] *Élévation de la XIX[e] semaine*, cit. S. Pierre Chrysologue.

frémir sa chair et son âme à la pensée des dangers à courir, mais parce qu'il avait fait le sacrifice de lui-même, et savait que la Providence veillait avec lui sur le dépôt confié à ses soins. Bien des nuits et des jours se succédèrent, avec des fatigues et des privations de toute nature, jusqu'au moment où les fugitifs touchèrent le sol de Misraïm, *la terre étrangère* par excellence aux yeux des enfants d'Israël [1].

C'était la sécurité, mais avec l'isolement, la misère et son cortège de maux de toute sorte. Les Juifs étaient nombreux en Égypte, surtout dans la ville d'Alexandrie, où les rois et les préfets leur avaient fait une situation privilégiée. Il ne fallait pas toutefois songer à séjourner dans cette opulente cité où les amis et les clients d'Hérode étaient en majorité, disposant de toutes les influences et capables de tous les attentats. Joseph traversa donc la terre de Gessen, franchit, au passage obligé de Kantarah, le canal qui mettait les lacs en communication avec la mer, et se dirigea vers Héliopolis, où il savait trouver une puissante communauté juive [2].

La ville grecque d'Héliopolis était située à 130 stades au nord de Memphis, à l'endroit où jadis avait fleuri la ville égyptienne d'On, l'une des plus anciennes de l'histoire [3]. A la suite de l'émigration provoquée par les violences d'Antiochus Épiphane, le prêtre Onias, accomplissant la prophétie d'Isaïe [4], avait construit en ce lieu un temple sur le modèle de celui de Jérusalem. Les Juifs émigrés continuèrent à envoyer des présents au sanctuaire du Moriah, mais en s'attachant si bien à leur nouvelle patrie, qu'ils lui donnèrent le caractère

1. Exod., II, 22, etc.

2. Sepp (t. Ier, p. 251) prétend que cette ville servait de refuge aux proscrits et aux mécontents sous Hérode. Elle avait en fait donné asile à bien des mécontents juifs, depuis Jéroboam fuyant la colère du fils de Salomon.

3. Maspéro, *Hist. ancienne des peuples de l'Orient*, p. 14 et 22. — Il s'agit ici d'On du Nord, fondé par la tribu des Anon (*Anamim* de l'Écriture, Genès. X, 13), dans les temps préhistoriques.

4. Isaï., XIX, 19 : « *In die illa erit altare Domini in medio terrae Ægypti.* »

d'un État particulier, portant le nom d'Honion et pourvoyant au service de son temple avec les revenus que le roi Ptolémée Philométor lui avait abandonnés. Un château fort, gouverné par le grand prêtre en qualité d'alabarque, protégeait le district et la ville devenue pour ses nouveaux habitants *Irhaẓédéq, la ville de la justice,* comme Jérusalem était *la cité de la paix* [1].

Les fidèles du temple d'Onias ne tardèrent pas à sembler schismatiques aux zélateurs de la Loi ; mais une tolérance équivoque finit par couvrir la tentative des émigrés, et le grand prêtre d'Héliopolis fut, dit-on, reconnu comme participant des privilèges attachés à la souveraine sacrificature [2].

Cléopâtre avait favorisé les colons juifs, qui pouvaient se croire chez eux dans la forêt de baumiers apportés de Jéricho et plantés par la reine autour d'Héliopolis. — César leur continua cette bienveillance, dont Auguste ne se départit pas. Dans une paix profonde, les Alexandrins acquéraient des richesses, s'abandonnaient au plaisir et au faste, se faisaient imprudemment des jaloux dont la haine ne tarderait pas à éclater, tandis que leurs frères d'Honion persistaient dans la fidélité à la loi et aux coutumes de leurs ancêtres. La mémoire du premier Joseph semblait les protéger contre les entraînements où s'égaraient les hellénisants du Delta inférieur.

C'est vers eux que se dirigèrent les saints fugitifs, comptant sans doute sur la charité que les vrais Israélites pratiquaient envers les pauvres et les étrangers [3]. La trouvèrent-ils au gré de leur espérance? La tradition est muette sur ce point : elle se contente de noter leur séjour dans une maisonnette du

1. Josèphe, *Antiq.*, XII et XIII. — Cf. Talmud de Jérusalem, *Ioma,* VI, 43.
2. Ledrain, *Hist. du peuple d'Israël,* t. II, p. 253.
3. Exod., XXII, 21 ; — Levit., XIX, 34 ; — Num., XV, 26, etc.

Vieux-Caire [1], et la préférence que Marie accordait à l'ombrage d'un sycomore, encore aujourd'hui en grande vénération parmi les indigènes de toute religion [2]. Elle ne précise pas davantage la durée de leur séjour et nous sommes réduits à la conjecturer, si nous ne voulons pas nous en rapporter aux Apocryphes qui la fixent à trois ans [3]. Mais elle nous permet de croire que Joseph et Marie vécurent, dans l'exil, du travail de leurs mains, — lui, maniant la hache et le ciseau [4], — elle, tirant de son aiguille ces délicates merveilles, dont le souvenir resta longtemps vivant parmi les premiers chrétiens [5]. Mais le travail dut parfois manquer : parfois aussi le maigre salaire dut se faire attendre. Les privations devenaient alors plus pénibles, surtout à cause du divin Enfant, dont la misère les attristait plutôt que leur propre dénuement.

Un jour, dans cette même terre de Gessen et précisément aux environs du passage d'El Kantarah, celui qui écrit ces lignes fit rencontre d'un pauvre ménage israélite en route du Caire à Port-Saïd. Le père, humble artisan, portait sur son visage et dans tout son être les traces d'une longue fatigue et d'une vieillesse anticipée ; sa toute jeune femme, véritable merveille de beauté et de grâce, avait aux lèvres un mélancolique sourire, quand un regard bienveillant s'arrêtait sur l'enfant endormi dans ses bras. D'une voix douce et grave, en des termes où se reconnaissait la distinction native de sa race, elle remerciait de la sympathie que l'on montrait au précoce exilé. Parfois un frémissement l'agitait, et dans ses yeux passait une

1. Aujourd'hui le couvent copte de *Sitti-Mariam*.

2. A Matarieh (*Matarea*). — Le sycomore actuel a été planté en 1656, à la place de l'ancien, mort de vétusté.

3. *Évangile de l'Enfance*, c. XXVI. — S. Épiphane compte deux ans. — *Vide suprà*, c. II.

4. Le Camus, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. Ier, p. 207 ; — Fretté, *Notre-Seigneur*, t. Ier, p. 123.

5. V. les *Apocryphes*, et S. Ephrem.

ombre, aux stupides injures et aux équivoques flatteries qui visaient tour à tour son origine et sa personne. Pauvres gens, qui faisaient songer aux parents de Jésus, errant, eux aussi, au milieu des mépris et des insultes, — sans avoir, hélas! pour se consoler et se réconforter, la foi en Celui qui sauve le monde par ses humiliations et ses douleurs!

Cependant la main de Dieu s'était appesantie sur Hérode. Après une longue agonie, qu'il rendit plus atroce par le meurtre de son fils Antipater, l'usurpateur était mort, laissant ses autres enfants, Archélaüs, Antipas et Philippe, se disputer les lambeaux de son héritage. Rome ne tint aucun compte de ses dernières volontés : au lieu de mettre la couronne de Judée sur la tête d'Archélaüs ou d'Antipas, elle scinda le royaume en tétrarchies dont elle fit l'aumône aux dignes fils de son client. Encore se réservait-elle de reprendre ce qu'elle avait si dédaigneusement concédé, comme l'expérience ne tarda pas à le montrer.

L'ange apparut de nouveau à Joseph.

— « Lève-toi, dit-il, prends l'Enfant et sa mère et retourne dans la terre d'Israël. Ceux qui menaçaient la vie de l'Enfant sont morts[1] ».

Était-ce une joie que l'Ange annonçait? Sans nul doute, puisqu'il montrait la route libre et le ciel rasséréné. Mais, dans la patrie rouverte aux exilés, que restait-il de leurs biens et de leurs affections? N'allaient-ils pas trouver en arrivant des deuils et des ruines? Ce qu'ils avaient pu apprendre durant leur séjour à Matarieh n'était pas de nature à les réjouir, et la terre natale ne leur apparaissait pas bien riante à travers les pleurs qui leur troublaient les yeux. Si *l'exilé partout est seul*[2], le pauvre n'en diffère pas beaucoup et reste facilement

1. Matth., II, 19-20.
2. Lamennais, *Paroles d'un croyant.*

indifférent à changer le lieu de son épreuve, s'il ne la voit pas de haut et ne la reporte pas à son divin Auteur.

L'Égypte, il est vrai, est la terre des grands spectacles et des grands souvenirs : à ce titre, elle devait tenir au cœur de Joseph, l'homme le plus capable de la comprendre et de l'aimer, encore qu'il y eût été amené contre son gré, à l'exemple du fils de Jacob. La cité même d'Héliopolis devait lui plaire, parce qu'elle avait été fondée par l'un des petits-fils de ce Noë qu'il comptait au nombre de ses ancêtres directs [1], — parce que la science des traditions primitives s'y était longtemps conservée [2], — et parce qu'elle était la patrie d'Aseneth, la vierge, dont son illustre homonyme fit la mère d'Ephraim et de Manassé [3]. Tout près coulait le Nil, dont les eaux avaient abreuvé les troupeaux de Jacob, porté le berceau de Moïse et provoqué l'admiration d'Isaïe [4]. A l'horizon, se détachaient, sur le ciel empourpré du soir, les grandes silhouettes des pyramides et du Sphinx, énigmes de pierre dont le mot appartenait, disait-on, à ceux qui gardaient l'exacte notion de Dieu, du monde et de l'humanité. Autour de lui, à perte de vue, s'étendaient les pâturages de Gessen, où les siècles avaient vu se succéder les générations de pasteurs, fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, avec des fortunes variables, jusqu'au jour de la première pâque et de l'exode pour la Terre promise. C'est là que les Hébreux avaient bâti Ramessès et Pithom [5], de là qu'ils s'étaient mis en marche vers la mer Rouge, emportant les dépouilles de l'Égypte et poursuivis par Menephtah, le pharaon destiné à périr dans les flots. La terre, les eaux, les monuments et les

1. Genès., X, 6 et 13 : « *Filii autem Cham Chus et Mesraïm... Mesraim genuit Ludim et Anamim* ».

2. Maspéro, *Hist. ancienne*, p. 14 et 22. — Cf. Hérodote, II, III, 59.

3. Genes., XLI, 45 : « *Deditque illi uxorem Aseneth, filiam Putiphare sacerdotis Heliopoleos* ».

4. Isai., XXIII, 3 : « *In aquis semen Nili messis, fluminis fruges ejus : et facta est negotiatio gentium.* »

5. Ramessés (*Tell-el-Maskhouta*) ; — Pithom (*Tell-el-Kébir*).

hommes, tout parlait à son imagination, son esprit et son cœur : qui pourrait le croire inintelligent et insensible?

Mais il avait mieux à considérer, à étudier, à aimer et à servir! Que pouvait lui dire le monde, lorsqu'il contemplait, dormant entre les bras de la Vierge-mère, le Roi du ciel et de la terre, revêtu de la forme humaine et confié à sa tutelle? Mystère autrement profond que celui des pyramides! Spectacle autrement ravissant que celui des rivages du Nil! Enseignement autrement saisissant que celui des sages d'Héliopolis! A ce Dieu caché qui daignait avoir besoin de sa prudence, il ne savait s'il témoignerait plus de respect ou plus d'amour. Que lui importait dès lors d'aller ou de revenir, pourvu qu'il se montrât docile à la voix dont il reconnaissait la formidable puissance à travers les gazouillements d'une bouche enfantine! Il avait fui la Palestine, moins pour le préserver que pour lui obéir : maintenant il retournait en Palestine, pour accomplir la prophétie qui disait de Lui : « J'ai rappelé mon Fils de l'Égypte [1] ». Comme saint Augustin le dit du bienheureux vieillard Siméon : « Il portait l'enfant, mais c'était l'enfant qui le conduisait [2] ».

Toutes les routes n'étaient pas faciles à suivre : loin de là. « Étrange état, dit Bossuet, étrange état d'un pauvre artisan qui se voit banni tout à coup : et pourquoi? Parce qu'il est chargé de Jésus et qu'il l'a en sa compagnie. Avant qu'il fût né, lui et sa sainte épouse vivaient pauvrement, mais tranquillement dans leur ménage, gagnant doucement leur vie par le travail de leurs mains; mais aussitôt que Jésus leur est donné, il n'y a point de repos pour eux. Cependant Joseph demeure soumis, et ne se plaint pas de cet enfant incommode qui ne leur apporte que persécution : il part; il va en Égypte, où il n'a aucune

1. Osée, XI, 1 : « Ex Egypto vocavi Filium meum. »

2. S. Augustin., *Serm. XIII de Tempore* : « Simeon senex ferebat Christum infantem : Christus regebat Simeonis senectutem ».

habitude, sans savoir quand il reviendra à sa patrie, à sa boutique, à sa pauvre maison. L'on n'a pas Jésus pour rien, il faut prendre part à ses croix [1] ».

La rentrée en Terre Sainte fut une croix ajoutée à tant d'autres : aux approches de Bethléem, où Joseph songeait naturellement à s'établir, il apprit l'investiture d'Archélaüs, comme tétrarque de Judée. Le fils valait le père, et c'eût été folie de se confier à lui. Le séjour de Bethléem était donc interdit aux descendants de David, et les saints voyageurs, évitant Jérusalem, se dirigèrent vers Nazareth pour s'y établir dans la maison de Marie [2]. Tout cela fut fait sur l'ordre d'En-Haut, que Joseph reçut en songe, — « afin, dit saint Matthieu, que s'accomplît la parole des prophètes : « *Il sera appelé Nazaréen* ».

Alors recommença pour la sainte famille la vie de Matarieh : Joseph reprit ses outils de charpentier, Marie son aiguille. Les jours succédèrent aux jours, les années aux années, sans rien changer aux apparences, si ce n'est peut-être en accentuant de plus en plus la pauvreté dans laquelle ils avaient déjà vécu. C'est au moins ce qu'il est permis de conclure de la condition où nous verrons plus tard le fils de Marie, *sans une pierre où reposer sa tête* [3], dans le pays même où ses parents avaient possédé une demeure, des champs et des troupeaux.

Mais durant ces jours et ces années l'enfant grandissait, *avançant en sagesse, en vigueur et en grâce devant Dieu et devant les hommes* [4], par les soins de ceux auxquels *il était*

1 III[e] *Elévation* de la XIX[e] semaine.

2. Matth., II, 22-23 : « *Audiens autem quod Archelaüs regnaret in Judæa pro Herode, timuit illo ire : et admonitus in somnis, secessit in partes Galileæ, et veniens habitavit in civitate quae vocatur Nazareth* ».

3. Luc., IX, 58 : « *Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet* ».

4. Id., II, 52 : « *Et Jesus proficiebat sapientia et ætate et gratia, apud Deum et homines* ».

soumis[1] dans toute la spontanéité de son cœur. Telle est en effet la doctrine de saint Thomas, qui ne craint pas d'attribuer aux leçons de Marie une part de cet avancement de Jésus dans la sagesse et la grâce[2]. Non pas qu'il pût rien recevoir ou rien acquérir, à proprement parler; mais toute activité se perfectionne par elle-même, en Jésus comme dans tous les hommes, et Marie présidait à cette activité, en sa qualité de mère, par ses enseignements et sa direction. La même affirmation convient à Joseph, et si difficile que soit pour nous l'accord à établir entre la science achevée de Jésus, dès sa conception, et le développement qu'on en conçoit comme conséquence du perfectionnement des organes, il n'en est pas moins permis de féliciter les parents de Jésus de *l'éducation* reçue par lui. C'est le mot de Bossuet[3]; nous n'en voyons pas qui puisse mieux convenir.

Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité, et la sollicitude de Joseph pour son divin pupille était payée de la plus vive reconnaissance, disons mieux, du plus ardent amour : car la reconnaissance ne donne pas assez en pareil cas. Jésus n'était pas seulement soumis, suivant la parole de l'Évangile entendue en son sens le plus strict : il se donnait tout entier à celui qui ne réservait rien de lui-même, conformément à la promesse faite au Père des croyants : « C'est moi qui suis ta récompense, plus grande que tu ne sauras jamais la définir[4] ».

N'est-ce pas un tableau ravissant que celui de l'intérieur de Nazareth, en dépit de la pauvreté assise au seuil et au foyer? Dans l'ombre claire de l'atelier, un homme vieilli avant l'âge, mais le front serein, les yeux clairs, la bouche riante,

1. Luc., II, 51 : « *Et erat subditus illis* ».
2. *Summ. theol.*, 3, q. VII, 12 ad 3m; — q. XII, 1 et 2; — q. XV, 8.
3. VIIIe *Élévation* de la XXe semaine.
4. Genes., XV, 1 : « *Ego protector tuus sum et merces tua magna nimis* ».

travaille le bois et le fer [1], en ouvrier habile et consciencieux. Plus près du seuil, dans la lumière, une jeune femme d'une incomparable beauté et d'une angélique modestie, fait tourner ses fuseaux avec des gestes pleins de grâce, tout en surveillant les jeux d'un enfant qui lui ressemble et qui lui sourit. La paix du Ciel habite cette demeure gardée par les anges, et l'Esprit-Saint plane sur la tête de ceux qui l'habitent. Jésus! Marie! Joseph! Quels noms, et de quelle joie sont-ils les symboles! O Maître, Dieu caché à tous, hormis à ces deux êtres bénis, *qu'ils sont heureux ceux que vous avez ainsi aimés* [2]*!* Mais aussi qu'ils étaient dignes de l'être et combien vous deviez vous complaire à leur familiarité!

Dans la suite des années écoulées entre le retour de Joseph et sa mort, une seule fois l'Évangile le remet en scène, lors du premier voyage que fit au Temple le divin Enfant accompagné de sa mère et de son père nourricier. Rien de plus attachant et de plus instructif que le récit, fait par saint Luc, des péripéties de ce voyage.

« Tous les ans, les parents de Jésus montaient à Jérusalem, pour le jour solennel de la Pâque. Lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, ils s'y rendirent tous ensemble. L'octave terminée, ils se remirent en chemin; mais l'enfant Jésus resta à Jérusalem à l'insu de ses parents. Ceux-ci le croyant avec quelqu'un de leur compagnie, dans la caravane, firent un jour de chemin, à la fin duquel ils le demandèrent en vain à leurs parents et amis; et ne le trouvant pas, ils revinrent (de Birèh) [3] à Jérusalem pour le chercher. Après trois jours, ils le retrouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant tour à tour; et tous les auditeurs

1. « *Faberlignarius* ».
2. Eccles., XLVIII, 11 : « *Beati qui te viderunt et amicitia tua decorati sunt* » !
3. La *Bar-Ramath* de Josué (XIX, 8), suivant Sepp.

étaient stupéfaits de sa prudence et de sa science. Sa vue les remplit d'admiration, et sa mère lui dit :

« — Mon fils, qu'est-ce donc que vous nous avez fait ainsi? « Voilà votre père et moi qui vous cherchions avec inquié- « tude! » Et il leur dit :

« — Comment se fait-il que vous ayez eu à me chercher? « Vous ne savez donc pas que je dois être où me retient le « service de mon Père? »

« Et ils ne comprirent pas la parole qu'il leur disait [1]. »

Nous n'avons pas à prouver ici que les usages des Juifs autorisaient la sécurité où Joseph et Marie étaient restés pendant le premier jour, en dehors de toute disposition spéciale de la Providence. Il nous vaut mieux considérer l'angoisse des saints époux lorsqu'ils constatèrent l'absence de Jésus, leur recherche infructueuse pendant trois jours et leur admiration mêlée d'allégresse, quand ils l'aperçurent dans la *Grande école* [2], assis au milieu des docteurs. Reconstituons la scène, telle qu'elle mérite d'être vue.

Pendant que Joseph étouffe un cri de joie, Marie s'élance vers Jésus et, le pressant contre son cœur, laisse échapper cette exclamation, où se révèle toute son âme :

— « Mon fils! Qu'est-ce donc que vous nous avez fait ainsi? »

La passion maternelle qui se fait jour tout d'abord ne lui permet cependant pas d'oublier qu'elle n'est pas seule à aimer cet enfant : ils sont deux qu'il a mis dans le deuil, et, comme s'il y avait à craindre qu'il ne le comprît pas, elle accentue la pensée :

— « Votre père et moi, nous vous cherchions! »

1. Luc., II, 41-50.

2. Peut-être la salle *Gazith*. — V. Lightfoot, *Hor. hebraicæ, in Lucam ;* — Kitto, *Cyclopaedia*, v°. *Sanhedrin;* — Fillion, *in Lucam, loc. cit.;* — Fretté, *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, etc.

Tous les discours du monde n'en diront jamais autant sur l'amour qui les unissait, et fussions-nous réduits à cette unique preuve de la tendresse de Jésus pour son père nourricier, elle dépasserait encore tout ce que nous pouvons désirer.

— « Votre père et moi, dit Marie, nous étions dans la peine, et nous ne comprenons pas comment vous, le plus aimant des fils, vous avez ainsi torturé nos cœurs. »

Et lui de répondre avec son doux et grave sourire:

— « Pauvres chers parents! Vous qui me connaissez si bien, vous avez pu croire à ma volonté de vous faire de la peine! Ne saviez-vous donc pas que, si je vous quittais un instant, ce devait être pour travailler à la gloire de mon Père céleste? Suis-je moins votre enfant, pour vous avoir mis, en passant, après *mon Père qui est votre père, et mon Dieu qui est votre Dieu*[1] »?

Et pour leur prouver qu'ils n'avaient rien perdu de son amour, il redescendait aussitôt avec eux vers Nazareth, où il reprenait sa vie d'obéissance filiale : *Et erat subditus illis*[2].

Comment a-t-on pu donner aux paroles de Jésus un accent de sévérité quasi dédaigneuse, lorsqu'elles respirent au contraire une si vive préoccupation de consoler et de réjouir?

Entendons Bossuet commentant la parole du divin Maître : « *Ne saviez-vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Père?* » Est-ce qu'il désavoue Marie qui avait appelé Joseph son père? Non sans doute; mais il leur rappelle le doux souvenir de son vrai Père qui est Dieu, dont la volonté, qui est l'affaire dont il veut leur parler, doit faire son occupation... La volonté de son Père était qu'il donnât alors un essai de la sagesse dont il était plein et qu'il venait déclarer, et tout ensemble de la supériorité avec laquelle il devait regarder ses

1. JOANN., XX, 17. — Cf. le Vén. BÈDE, S. BONAVENTURE, S. BERNARD, etc.
2. LUC., II, 51.

parents mortels sans suivre la chair et le sang : leur maître de droit, soumis à eux par dispensation [1] ».

« *Et ils ne conçurent point ce qu'il leur disait.* » Ne raffinons point mal à propos sur le texte de l'Évangile. On dit non seulement de Joseph, mais encore de Marie même, qu'ils ne conçurent pas ce que voulait dire Jésus. Marie concevait sans doute ce qu'il disait de Dieu son Père, puisque l'ange lui en avait appris le mystère : ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément qu'il le méritait, c'étaient ces affaires de son Père dont il fallait qu'il fût occupé... Elle ne fut point curieuse ; elle demeura soumise, ce qui vaut mieux que la science [2]...

« Joseph imita Marie dans sa réserve et sa soumission : comme elle, il se contenta de regarder, de méditer, de tourner de tous côtés en soi-même ces mystères impénétrables, demandant à Dieu de les entendre quand il le voudrait, autant qu'il le voudrait. Il le savait mieux que tout autre : *celui qui fait la volonté du Père céleste, s'avance dans la connaissance des enseignements du Fils* [3] ».

Cependant Jésus, sorti de l'enfance, n'avait plus besoin de la même protection ; l'âge en avait fait un homme remarquable par sa vigueur et sa beauté, au dire des anciens Pères [4]. La tâche de Joseph était donc achevée, et lui aussi aurait pu chanter le *Nunc dimittis*. Mais pour entrer dans la paix de la mort, il lui fallait rompre momentanément les liens d'une affection sans pareille ; et si douce que fût l'espérance de retrouver au ciel, dans la perfection du bonheur et de la gloire, ceux qu'il aimait ici-bas dans la tristesse et l'humiliation, il lui était impossible de ne pas hésiter devant le sacrifice. La

1. Bossuet, VI^e *Élévation* de la XX^e semaine.
2. Id., *ibid.*, VII^e *Élévation*.
3. Joann., VII, 17.
4. S. Jérome, S. Jean Chrysostome, Nicéphore, S. Jean Damascène, etc.

Vie apocryphe de Joseph nous le montre tremblant et gémissant dans les affres de l'agonie, comme tant d'autres bienheureux que Dieu éprouve cruellement, à la dernière heure, pour achever leur purification et consommer leur sainteté. C'est une pieuse fantaisie, et nous ne retrouvons la réalité qu'en ces paroles par lesquelles le mourant salue l'entrée de Jésus : « Je te salue maintes fois, ô mon fils chéri! La douleur et la crainte de la mort m'ont déjà entouré; mais aussitôt que j'ai entendu ta voix, mon âme a connu le repos. O Jésus, mon consolateur! Jésus, le libérateur de mon âme! Jésus, mon protecteur! Jésus, dont le nom est si doux à ma bouche, exauce-moi, moi, ton serviteur qui te vénère en toute humilité et répand ses larmes devant toi, mon Seigneur et mon Dieu [1] ».

L'Évangile a fait le silence sur les derniers moments du juste. Pourquoi? Bossuet va nous répondre : « Si c'est un conseil du Père éternel que son Fils soit caché au monde et que Joseph le soit avec lui, adorons les secrets de sa Providence sans nous mêler de les rechercher [2] ». Oui, ce fut le dessein visible du Père de ne mettre Joseph en lumière que dans la mesure où le service de son divin Fils le réclamait : et Joseph s'était merveilleusement accommodé à ce dessein, dès qu'il l'avait connu, et aussi longtemps qu'il avait pu le servir. Maintenant il n'était plus utile et pouvait achever de disparaître, sans que personne y prît garde, sinon les deux âmes que le silence et l'abandon avaient si intimement liées à la sienne. Pour les consoler et se consoler lui-même, il avait l'assurance du jour où ils seraient unis de nouveau, pour l'éternité. Mais si, dans son humilité, il n'osait rien prétendre que la joie de la réunion, les anges *chargés de recueillir son âme*, se disaient avec des transports de sainte jalousie : « Ah! sans doute, il n'est pas de ceux qui ont reçu leur récompense en ce

1. *Hist. de Joseph le charpentier*, ch. XVI et XVII.
2. *Panégyrique de saint Joseph*, III[e] partie.

monde; c'est pourquoi il paraîtra alors, puisqu'il n'a pas paru; il éclatera puisqu'il n'a point éclaté. Dieu réparera l'obscurité de sa vie, et sa gloire sera d'autant plus grande qu'elle est réservée pour la vie future [1] ».

L'auteur arabe de *l'Histoire de Joseph le charpentier*, — vieille légende antérieure au quatrième siècle [2], — fait dire au saint patriarche par Notre-Seigneur Jésus-Christ l'assistant à son lit de mort : « Quiconque retracera l'histoire de ta vie, de tes épreuves, de ta séparation du monde, et ce discours sorti de ma bouche, je le confierai à ta garde, tant qu'il demeurera en cette vie. Lorsque son âme désertera son corps, et qu'il lui faudra quitter ce monde, je brûlerai le livre de ses péchés, et je ne le tourmenterai d'aucun supplice, au jour du jugement; mais il traversera la mer de feu et la franchira sans douleur et sans obstacle [3] ».

Avec le vieil écrivain, dont nous avons suivi les traces en essayant la louange de saint Joseph, nous achèverons notre étude par cette action de grâces : « Lorsque nous entendîmes ces paroles de notre Sauveur, nous nous réjouîmes et nous livrâmes à l'allégresse, et nous offrîmes toute gloire et louange à Notre-Seigneur, Dieu et Rédempteur, Jésus-Christ, à qui sont dus l'honneur, la domination, la reconnaissance et le remerciement, avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant, dans tous les temps et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il [4] » !

1. Bossuet, *Panégyrique de saint Joseph*, III^e^ partie.

2. G. Wallin, érudit suédois, la publia en 1722, à Leipzig, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale, à Paris. Le P. Isidore dei Isolani, Dominicain, la connaissait et en a fait mention, deux siècles plus tôt, dans sa *Summa de donis S. Josephi*. Il paraît en avoir existé un texte hébreu, d'après lequel on aurait fait une traduction latine, au quatorzième siècle. (V. G. Brunet, *Les Évangiles apocryphes*).

3. *Op. cit.*, c. XXVI.

4. *Op. cit.*, c. XXXII.

CHAPITRE III

LES FRÈRES ET LES SŒURS DE JÉSUS-CHRIST.

« Et fratres ejus Jacobus et Joseph et Simon et Judas ? Et sorores ejus nonne omnes apud nos sunt »?
MATTH., XIII, 55-56.

La part principale dans les affections de famille revient évidemment au père et à la mère, comme aux auteurs de la vie, dont la manifestation première est un sourire où se reconnaît un acte d'amour filial :

« Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem [1]. »

Mais ce sourire et tous ceux qui le continuent, de l'enfance à la vieillesse, ne cherchent pas seulement le regard de la mère : une part en revient à ceux qui, sortis du même sein, frères et sœurs, sont avec nous une même chair et un même sang. L'affection dont ils sont les objets n'a pas le même caractère, puisqu'elle ne suppose d'abord ni subordination ni déférence, mais plutôt une égalité qui la rapproche de l'amitié proprement dite. Les différences de l'âge, en motivant une sorte de hiérarchie entre les enfants d'un même père, n'affaiblissent pas toutefois la grande loi de ressemblance sur laquelle repose toute la vie d'affection. C'est pourquoi d'ordinaire une tendresse spéciale marque les rapports des frères

1. VIRGILE, *Bucoliques*, eglog. IV, *Ad Pollionem*.

entre eux, aussi longtemps que des intérêts contradictoires ne viennent pas y mettre le trouble, comme il arrive trop souvent. Le choix, qui crée de bonne heure l'intimité d'un enfant avec un autre enfant de la même famille, c'est-à-dire l'amitié particulière, n'empêche pas non plus la confiance, le dévouement, dont tous bénéficient. Aussi l'expérience nous apprend-elle que, si parfois *un ami est préférable à un frère*[1], le plus souvent nous trouvons, dans notre frère, le plus aimant, le plus fidèle, comme le plus ancien de nos amis. Le Sage, en vantant l'amitié, conserve avec raison les droits de la fraternité : « *Le frère appuyé sur son frère est une place forte : leur accord ressemble aux verroux qui ferment les portes de la cité*[2] ».

L'Évangile, qui nous a montré Jésus-Christ remplissant envers sa mère et son père nourricier les devoirs de l'amour filial, ne peut faire de même pour l'amour fraternel, puisque le Fils unique du Père éternel devait être aussi le fils unique de la Très Sainte Vierge. Le prophète l'avait enseigné longtemps d'avance : *la porte franchie par le Prince de la Paix* entrant en ce monde *devait rester close pour tout autre*[3]; et toute la tradition l'a répété : *Marie, vierge avant la conception du Verbe, vierge à l'heure de l'enfantement divin, est restée vierge à tout jamais*[4]. Si le titre de *premier-né*[5] donné à Jésus a pu tromper certains esprits, il répond seulement

1. Prov., XVIII, 24 : « Vir amabilis ad societatem magis amicus erit quam frater ».

2. Id., *ibid*, 19 : « Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma : et judicia quasi vectes urbium ».

3. Ezech., XLIV, 2 : « Porta hæc clausa erit : non aperietur et vir non transibit per eam. Quoniam Dominus Deus Israël ingressus est per eam; eritque clausa principi ».

4. « Virgo concepit, virgo peperit, virgo post partum illibata permansit ». Saint Augustin, *Sermo* 13 *in Natali Domini* : « Virgo concipiens, Virgo pariens, virgo moriens ». — Ven. Bède, *Exposit. litter. ad Hebraeos*, c. 12.

5. Matth., I, 25 : « Peperit filium suum *primogenitum* ». — Cf. Lucian. *Dæmonax*, 29; — *Toldos Jeschu* (ap. Waggenseil, II).

en réalité au fait d'une naissance qu'aucune autre ne précède, à l'usage des Israélites, et à la consécration spéciale qui faisait du premier enfant de toute femme juive le bien, la propriété de Dieu [1]. Tous les commentaires défavorables à la virginité de Marie procèdent d'une fausse interprétation des textes, — soit que l'erreur tienne à une science insuffisante, soit qu'elle ait pour cause le parti pris contre la divinité de Jésus-Christ. Rien n'est plus facile à démontrer, en se contentant même du seul témoignage de l'Évangile : à bien plus forte raison en corroborant ce témoignage par celui de la tradition et de l'histoire.

Les quatre Évangiles parlent à plusieurs reprises des *frères* et des *sœurs* du Seigneur [2], avec une simplicité qui ne laisse aucun doute sur l'impression ressentie par les écrivains sacrés et les lecteurs auxquels ils adressaient leurs livres. Évidemment ils ne supposent pas la possibilité d'un scandale; pas davantage celle d'une équivoque. Ce qu'ils disent est connu de tous, intelligible à tous, acceptable pour tous. Comment donc ne pas conclure tout de suite à une méprise de la part de ceux qui prétendent voir, dans ces *frères et sœurs* de Jésus, les enfants de la Vierge Marie?

Mais il ne s'agit pas ici de présomption : nous voulons une absolue certitude.

C'est pourquoi nous passons rapidement sur l'emploi, dans l'Écriture, du mot « frère » avec le sens de « parent plus ou moins rapproché » [3]: — sens que, du reste, il a parfois dans l'antiquité classique et même dans certaines langues modernes [4]. Nous pouvons négliger les considérations secon-

1. Exod., XIII, 2 : « Sanctifica mihi omne *primogenitum* quod aperit vulvam in filiis Israël ».

2. Matth., XII, 46-47, et XIII, 55; — Marc., III, 31-32; — Luc., VI, 19-20; — Joann., II, 12, et VII, 3, 5 et 10.

3. Genes., XIII, 8 et 11; — XIV, 14; — XX, 2 et 5; — Num., XX, 14, etc.

4. Dans l'espagnol, par exemple, à l'imitation du grec et du latin.

daires, en raison de l'abondance des preuves de premier ordre.

D'après saint Matthieu, les *frères* de Jésus s'appelaient : Jacques, Joseph, Jude et Simon [1]. Or, — d'après le même saint Matthieu et saint Marc, — Jacques (surnommé le Mineur), et Joseph étaient *frères* [2], fils tous deux de l'épouse de Cléophas (une Marie dont saint Jean fait la *sœur* de la Sainte Vierge) [3]. Ce sont donc seulement des cousins de Jésus, et par là même des neveux de sa mère.

D'après saint Luc et les Actes [4], — et ce qui vaut encore mieux, — d'après lui-même, Jude [5] était *frère* de Jacques, que saint Paul dit avoir vu à Jérusalem et qu'il appelle le *frère* du Seigneur [6]. Or ce Jacques est le même apôtre qui est appelé le *Mineur,* dans l'Évangile de saint Marc [7], celui qui assistait au premier concile [8], en 51, et qui mourut évêque de Jérusalem, en 60 ou 61. Il en résulte que Jude et Jacques le Mineur, frères naturels de Joseph et de Simon, sont comme eux fils de Marie Cléophée; et par conséquent ne peuvent être les fils de la Très Sainte Vierge et les frères véritables de Jésus. Quant à Simon, le quatrième des personnages mis en scène par saint Matthieu, nous savons encore par Hégésippe [9], historien du deuxième siècle, qu'il était aussi fils de Cléophas et, dès lors, *cousin* seulement du Sauveur.

« La démonstration, dit Le Camus, est péremptoire. Il ne faut donc pas s'étonner si, à la dernière heure, Jésus confie sa mère à un disciple, à un ami. Marie n'avait réellement

1. Matth., XIII, 55 : « Et fratres ejus Jacobus et Joseph, Simon et Judas ».
2. Matth., XXVII, 56; — Marc., XV, 40.
3. Joann., XIX, 25 : « Soror matris ejus, Maria Cleophæ ».
4. Luc., VI, 16 : « Judam Jacobi »; — Act., I, 13 : « Judas Jacobi ».
5. Epist. cathol., I, 1 : « Judas, Jesu Christi servus, frater autem Jacobi ».
6. Galat., I, 19 : « Apostolorum vidi neminem nisi Jacobum fratrem Domini ».
7. Marc., XV, 40 : « Jacobi Minoris ».
8. Act., XV, 13 et seqq.
9. Cité par Eusèbe, *Hist. Eccl.*, III, 11; — IV, 22.

pas d'autre fils que celui qui mourait en croix. Elle n'eût pas accepté l'hospitalité d'un fils adoptif, si elle avait eu d'autres fils véritables. Et il ne faut pas dire que Marie se retira chez Jean, parce que les frères de Jésus étaient incrédules : les mêmes frères se trouvent à côté d'elle au Cénacle et partagent alors sa foi et ses espérances [1] ».

Sous l'influence des Évangiles apocryphes [2], plusieurs anciens auteurs, et même des Pères de l'Église, en vinrent à voir, dans les fils de Marie Cléophée, des enfants que saint Joseph aurait eus avant son mariage avec la Vierge. Quelques autres supposaient une union du saint patriarche avec la veuve de son frère Cléophas, en conformité avec la loi du lévirat. Ces explications, qui reposent sur des documents sans valeur ou des suppositions gratuites, sont relatées ici seulement pour mémoire. « La science sans parti pris est obligée avant tout d'admettre que l'opinion attribuant à Marie d'autres enfants que Jésus heurte de front la croyance invariable et universelle de l'Église [3] ». Ce qui n'est pas vrai seulement de l'Église latine (où l'opinion de saint Hilaire et de saint Ambroise relativement aux prétendus enfants de saint Joseph n'a jamais été acceptée), mais encore plus peut-être de l'Église grecque (où n'a jamais prévalu le sentiment d'Origène et d'Eusèbe sur le même sujet). Dès les temps apostoliques, Papias avait posé les fondements de la tradition catholique [4], dont saint Jérôme et saint Augustin se sont faits plus tard les apologistes, avec un succès capable de rallier tous les esprits sincères, à quelque confession qu'ils appartiennent [5].

1. Le Camus, *Vie de N.-S.*, t. I, p. 168.

2. *Hist. de Joseph le charpentier*, II : — *Évangile de Thomas*, XVI.

3. Le Camus : *L'Œuvre des Apôtres*, c. VIII, note 2 de la page 296. — Cf. Fouard, *Vie de N.-S.*, t. I, appendice V. — Dumax, *Généalogie de N.-S.*, p. 297 et seqq.

4. Voy. Migne, *Patrol. grecque*, t. V, p. 1261.

5. Voy. Smith, *Dict. of the Bible*, v° *James*; — Mill, *On Mythical interpretation of the Gospels*, p. 219 et seqq.

La mère de Jacques, Joseph, Jude et Simon, portait le nom de Marie, comme son auguste parente : ce point ne comporte point de discussion. Il n'en est pas tout à fait de même du nom de son époux, — Cléophas, suivant saint Jean [1], et Alphée, suivant les trois autres évangélistes [2]. Mais la difficulté n'est qu'apparente, puisque « Cléophas » et « Alphée » sont deux formes grecques d'un même nom araméen, « Klophah », prononcé avec ou sans aspiration. Il s'agit donc d'un seul et même homme, dont la tradition nous apprend qu'il était frère puîné de saint Joseph [3], et devint l'un des soixante-douze disciples du Sauveur. Quelques-uns même ont voulu retrouver en lui l'un des convives d'Emmaüs, le seul dont saint Luc nous ait donné le nom [4].

Marie, son épouse, *sœur* de la Sainte Vierge, d'après saint Jean, ne peut cependant être fille d'Anne et de Joachim : la tradition est unanime sur ce point. Il faut donc entendre le mot « sœur » comme nous avons entendu plus haut le mot « frère », en lui donnant un sens plus large, — celui de « belle-sœur », par exemple, en nous conformant au sentiment d'après lequel Cléophas serait le frère de saint Joseph. Saint Épiphane, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, Eusèbe, Théodoret, Nicéphore, suivent en ceci le témoignage d'Hégésippe, avec lequel nous remontons jusqu'aux temps apostoliques.

De Cléophas et de Marie naquirent, — outre les quatre fils cités par saint Matthieu, — deux filles probablement, dont les noms sont assez difficiles à déterminer [5]. D'ordinaire,

1. Joann., XIX, 25.

2. Matth., X, 3; — Marc., III, 18; — Luc., VI, 15.

3. Hégésippe ap. Eusèbe, *Hist. eccl.*, lib. III, c. 2.

4. Luc., XXIV, 18. — Les deux Cléophas sont cependant distincts : le disciple d'Emmaüs mourut martyr, tandis que le frère de saint Joseph mourut de mort ordinaire. — Cf. Bolland. ad 26 maii et ad 25 septembris.

5 Nicéphore. (d'après S. Hippolyte) les nomme Esther et Thamar. — S. Épiphane (*Haeres.* 78) et Theophylacte (*In Matth.*, XXVII), préfèrent les noms de Marie et Salomé. C'est aussi l'opinion de Castro (*de Deipara*, c. 1). — L'*Histoire* apocryphe *de Joseph* (c. II,) les appelle Assia et Lydia.

on les appelle Marie et Salomé, celle-ci étant identifiée à la mère des fils de Zébédée, Jean l'Évangéliste et Jacques le Majeur [1]. C'est d'elles que saint Marc ferait dire par les Juifs de Capharnaüm, parlant de la famille de Jésus : « Ses sœurs ne vivent-elles pas parmi nous [2] »? Elles sont donc au second degré de parenté avec Notre-Seigneur, dont elles étaient légalement les cousines germaines.

Nous avons ainsi reconstitué tout l'entourage de Jésus-Christ à Nazareth. Cléophas et la première Marie y vivaient près de Joseph et de la Très Sainte Vierge, au milieu de leurs six enfants, quatre fils et deux filles. Trois des fils ne paraissent pas s'être engagés dans les liens du mariage, Jacques, Jude et Simon. Pour celui-ci toutefois, la question pourrait être discutée, puisque de graves auteurs en veulent faire le fiancé de Cana. Quoi qu'il en soit, il restait encore, au temps de Domitien, des arrière-cousins de Jésus, protégés contre la jalousie du tyran par leur obscure pauvreté [3], et qui devaient descendre de l'un des fils de Cléophas, peut-être de Joseph le Juste, peut-être aussi de Salomé. En tout cas, il est exact de dire, avec Dumax [4], que saint Simon était *le dernier représentant de la parenté du Sauveur, et qu'avec lui s'éteignit la famille de David*, en tenant compte seulement de la notoriété historique.

Des deux filles de Cléophas, l'aînée, Salomé, avait épousé un pêcheur de Bethsaïde, nommé Zébédée, que la tradition, suppléant au silence de l'Évangile, met au nombre des soixante-douze premiers adhérents du Messie. Elle en avait eu deux fils, Jacques surnommé le Majeur et Jean qui devait être le disciple bien-aimé. D'après des calculs accep-

1 Matth., XX, 20; XXVII, 56; — Marc., XV, 40; XVI, 1.
2. Marc., VI, 3 : « Nonne et *sorores* ejus hic nobiscum sunt »?
3. Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 15, 32; IV, 22.
4. *Généalogie de N.-S.*, p. 305, cit. Cornel. a Lapide, Calmet et Glaire.

tables, ces deux jeunes hommes auraient eu, au commencement de la prédication évangélique, à peu près le même âge que Jésus-Christ, puisque Jacques était né vers l'an Ier de l'ère chrétienne, et son frère deux ans plus tard [1]. Ils étaient ainsi tout naturellement appelés à une familiarité plus grande avec l'Enfant divin, et par suite à l'amitié dont il les honora pendant sa vie publique : la même cause explique leur prompte adhésion au nouveau prophète et leur vocation à l'apostolat, bien avant l'appel des fils de Cléophas.

La sœur de Salomé ne tient, dans l'Évangile, que la place de son nom. Saint Matthieu la met en scène deux fois, — au Calvaire, près du tombeau, — aux portes duquel elle reste assise, dans la compagnie de Madeleine, le soir du Vendredi saint, et se retrouve, dès l'aurore, au jour de la Résurrection [2]. Certes, c'est bien assez pour sa gloire, mais pas assez pour notre satisfaction. Heureusement le mystère qui l'enveloppe n'a pas fait la même ombre autour de ses alliés, et nous pouvons, en parlant d'eux, la mettre dans un cadre digne de sa fidélité au Maître et de l'affection dont il a payé son attachement.

Ce que furent les relations entre Jésus et sa famille, pendant la vie cachée de Nazareth, peut se conclure des allusions fréquentes de l'Évangile à leurs rapports ultérieurs. Une assez grande différence d'âge séparait le fils de Marie et les enfants de Cléophée : Salomé, qui semble avoir été l'aînée, était venue au monde dix-huit ou dix-neuf ans avant Jésus, et son plus jeune frère, Joseph, dix ans après elle, de sorte qu'il était homme fait lorsque son cousin sortait à peine de l'enfance [3]. A en juger par ses fils, Cléophas était un de ces

1. Dumax, *op. cit.*, p. 312.

2. Matth., XXVII, 61 : « Erant autem ibi Maria Magdalene et *altera Maria*, sedentes contra sepulchrum »; — XXVIII, 1 : « Venit Maria Magdalene et *altera Maria* videre sepulchrum ».

3. Dumax, *op. cit.*, p. 308-312.

Juifs à tête dure, peu liants, et près desquels on ne s'empressait pas davantage : entre Joseph et lui, la fraternité ne devait pas entraîner une bien grande intimité, et l'amour de la Vierge pour la retraite et le silence y aidant, les deux familles restaient sans doute un peu à l'écart, rapprochées seulement par les nécessités de la vie et les convenances de la parenté.

Un dessein de mystérieuse sagesse le voulait ainsi, pour que le Sauveur ne parût pas avoir puisé l'inspiration de la nouvelle doctrine dans des préjugés ou des intérêts de famille. Nous avons déjà vu de combien peu de prix lui paraissaient le sang et la chair, quand il s'agissait du service de son Père céleste : nous le verrons plus clairement encore, lorsque nous étudierons la formation du Collège Apostolique. Mais dès maintenant nous pouvons en faire la remarque : le groupement des apôtres est caractéristique à ce point de vue. Trois catégories, faciles à établir [1], se reconnaissent dans cette réunion d'hommes en apparence semblables de caractère, de volonté et de mission, — chacune d'elles contenant quatre personnes rapprochées avec intention et dans un ordre où se devinent aisément des préférences.

A la première série appartiennent Pierre, André, Jacques le Majeur et Jean, — les premiers appelés, — tous les quatre de Bethsaïde, dont deux seulement, les derniers nommés, sont parents de Jésus. Ce sont les privilégiés, il n'y a pas à en douter, mais en raison de leur foi et non de leur consanguinité, dont il n'est tenu aucun compte à Jacques et à son frère.

La seconde série comprend Philippe, Matthieu, Barthélemy et Thomas [2], réunis par le seul lien de leur foi commune et aussi étrangers au Maître qu'ils l'étaient l'un à l'autre. A la troisième série enfin, — la moins noble, pourrait-on dire, — se

1. Matth., X, 5-4; — Marc., III, 16-19; — Luc., VI, 14-16; — Act. apost., I, 13.
2. L'ordre varie, pour cette série, suivant les Évangiles; mais les éléments du groupe sont les mêmes, et saint Philippe y tient la première place.

rattachent Jacques le Mineur, Jude et Simon, trois cousins germains du Sauveur, qui ont pour collègue l'homme de Kérioth, le traître Judas [1]. On hésite à le penser, mais il semble bien que le Christ voulut nous apprendre à nous défier des influences de famille, et les fit voisines de l'infidélité, de la trahison même, pour accentuer la leçon. Le *prêtre suivant l'ordre de Melchisédech* [2] n'a pas de famille; l'apôtre, moins encore, en ce sens qu'il ne doit plus en tenir compte, lorsqu'il entend l'appel des âmes. Malheur au prêtre, à l'apôtre qui fait attendre l'Esprit-Saint, *fût-ce pour rendre les derniers honneurs à son père* [3]. N'a-t-il pas compris l'austère parole : « *Laissez les morts ensevelir les morts ; quant à vous, suivez-moi?* » [4].

Avant d'être appelés à l'honneur de l'apostolat, les fils de Cléophas s'étaient montrés plutôt hostiles à la mission de Jésus : « Ils ne croyaient point en lui [5] », dit l'Évangile, et lui faisaient reproche de ne pas se manifester clairement aux Juifs et au monde [6]. Aussi Jésus se tenait-il volontiers sur la réserve, comme le montre la réponse qu'il leur fit, lors de la fête des Tabernacles, au moment de leur départ pour Jérusalem [7]. L'attachement de ces Juifs de vieille roche aux traditions rabbiniques explique leur froideur, en même temps que leur désir d'avoir une garantie de la mission de Jésus. Simon est seul désigné, dans l'Évangile de saint Luc, par l'épithète de « zélote [8] »; mais Jacques, Jude et Joseph, s'ils ne s'étaient pas ouvertement engagés dans la même société, n'en

1. Matth., X, 4; — Marc., III, 19; — Luc., VI, 16.
2. Psalm. X, 4 : « Sacerdos... secundum ordinem Melchisedech ».
3. Matth., VIII, 21; — Luc., IX, 59.
4. Matth., *ibid.*, 22 : « Sequere me et dimitte mortuos sepelire mortuos ».
5. Joann., VIII, 5 : « Neque enim fratres ejus credebant in eum ».
6. Id., VII, 3-4 : « Transi hinc et vade in Judæam... manifesta te ipsum mundo ».
7. Id., *ibid.*, 8 : « Vos ascendite ad diem festum hunc : ego autem non ascendo, etc. ».
8. Luc., VI, 15 : « Simon qui vocatur Zelotes ».

partageaient pas moins les idées de leur frère, avec une défiance invétérée à l'endroit des changements, surtout de ceux qui avaient un caractère aussi radical. Ils étaient de la race de Nathanaël, *ce bon Israélite dans lequel il n'y avait pas de ruse* [1]. En dépit de leur entêtement, la bonne foi préparait l'illumination et la transformation de leurs âmes : de pareils entêtés avaient tout ce qu'il faut pour donner à la vérité des apôtres et des martyrs.

La remarque de saint Jean, relativement à leur incrédulité, nous reporte à une date précise, celle de la fête des Tabernacles, fixée au 9 octobre pour l'an 33 de Jésus-Christ [2]. Le Maître n'avait donc plus que sept mois à vivre, et pourtant il trouvait encore de la résistance dans les âmes de ses plus proches parents, devenus ses apôtres depuis plus d'un an. Sans doute il ne convient pas de prendre les expressions de l'évangéliste en leur sens rigoureux, puisqu'elles supposeraient une sorte de contradiction; mais elles montrent bien peu d'entraînement et d'abandon, dans la docilité des fils d'Alphée. La victoire de l'Amour divin n'en devait être que plus éclatante, et nous ne pouvons entendre sans émotion la réplique de Simon à l'observation de Jésus sortant du cénacle pour aller au devant de Judas :

— « Seigneur, il y a ici deux épées [3] » !

Le Zélote est conquis tout entier à ce moment, et sa fougue naturelle le pousse à défendre par le glaive celui dont il avait si longtemps douté; mais il n'est pas seul dans cette disposition que partagent avec lui Jacques, l'austère observateur de la tradition, et Jude, l'homme à l'esprit vif et au cœur généreux [4]. A vrai dire, celui-ci semble avoir gardé jusqu'à la fin

1. Joann., I, 47 : « Bonus israelita in quo dolus non est ».
2. Chevallier, *Récits évangéliques*, p. 299.
3. Luc., XXII, 38 : « Domine, ecce duo gladii hic ».
4. Saint Jacques resta fidèle aux traditions mosaïques jusqu'à sa mort, et saint Jude est surnommé Thaddée, pour ses qualités d'esprit et de cœur.

la pensée d'un règne terrestre du Messie, comme l'indiquent ses paroles, à l'issue de la dernière cène [1]; mais sa persistance dans une illusion, que ses collègues avaient si longtemps caressée, ne diminue rien de sa fidélité et de son dévouement.

Joseph n'est pas réuni à ses frères dans l'honneur de l'apostolat; mais la tradition n'a jamais hésité à le mettre au nombre des disciples. Beaucoup même l'ont reconnu dans ce *Juste Barsabas*, que les Actes donnent pour concurrent à Matthias, dans l'élection du Cénacle [2]. Cette conjecture manque peut-être d'autorité; elle n'en est pas moins honorable pour le dernier fils de Cléophas, dont quelques-uns ont pensé que l'âge avait seul empêché de le préférer tout d'abord.

Quoi qu'il en soit, les *frères* de Jésus avaient fini par se mettre à sa suite et le caractère apostolique avait honoré leur adhésion, avant même qu'elle fût devenue irréprochable. L'affection du Maître pour ceux de sa famille ne l'aveuglait pas, mais le disposait à une indulgence que personne n'oserait lui reprocher, surtout en pensant à sa connaissance prophétique des cœurs et de l'avenir. S'il avait vu Nathanaël dans l'ombre du figuier où il se dissimulait aux regards vulgaires [3], à bien plus forte raison avait-il depuis longtemps pénétré le secret de ces âmes, vouées à son amour et à son service par la communauté du sang, de la foi et de la vertu.

Au moment de leur vocation, Jésus les apparia, si l'on peut ainsi dire, comme il avait fait pour les autres apôtres, qu'il *envoyait devant lui deux par deux* [4]; et, — de même qu'il avait

1. Joann., XIV, 22 : « Domine, quid factum est quia manifestaturus es nobis teipsum et non mundo »?

2. Act. apost. II, 23 — Saint Jude est aussi appelé *Barsabas* dans les Actes (XV, 22); ce qui a fait penser que cette dénomination était commune aux fils d'Alphée.

3. Joann., I, 48 : « Cum esses sub ficu, vidi te ».

4. Marc., IV, 7; — Luc., X, 1.

joint les frères André et Pierre, Jacques le Majeur et Jean, — il joignit les frères Jacques le Mineur et Jude. Simon ne pouvait être adjoint à Joseph, puisque celui-ci n'appartenait pas aux douze, et son compagnon fut l'homme de Kérioth, que la coutume appelle Judas, pour éviter toute confusion entre lui et le cousin du Seigneur. Ceux à qui plaisent les recherches ingénieuses trouveront peut-être un à-propos singulier à ce rapprochement du traître et du zélote. Le Maître ne voulait-il pas ainsi donner un surveillant quelque peu ombrageux à ce serviteur déjà suspect, aux yeux de plusieurs, dans le collège apostolique? Et qui pouvait mieux convenir à ce rôle? Le caractère de Simon était pour inspirer à Judas une certaine confiance, puisque tous deux espéraient le règne terrestre du Messie, — et en même temps pour le tenir en bride, à cause de l'ardeur presque violente où il s'égarait facilement. Plus d'une fois sans doute, la loyauté du Galiléen fit réfléchir le Juif astucieux, et si le traître eût été, à Gethsémani, aussi près du zélote que Malchus le fut de l'autre Simon, la seconde épée apportée du Cénacle l'eût probablement châtié avec plus de sûreté et de vigueur.

Jude et Simon ne paraissent avoir été les objets d'aucune prédilection, soit avant, soit après la résurrection. Il n'en fut pas ainsi de Jacques le Mineur, à qui fut accordée l'une des premières apparitions du Vainqueur de la mort [1]. La tradition veut qu'il ait été constitué évêque de Jérusalem par le Seigneur lui-même [2]. En tout cas, nous le trouvons déjà mis à la première place, après Pierre, en cette réunion qui régla la situation, dans l'Église, des néophytes venus de la Gentilité [3]. A partir de ce moment, il prend dans l'histoire des origines chrétiennes une part prépondérante, au moins pour

1. I Cor., XV, 7 : « Deinde visus est Jacobo ».
2. Pierre de Natalibus, *Catalog. Sanctorum.*
3. Act. apost., XV, 13-21.

ce qui regarde la Judée et la Cité sainte. Entouré d'une invraisemblable vénération par les Juifs eux-mêmes, au dire des anciens écrivains [1], — il l'est presque autant par les chrétiens, à cause de sa science, de sa sagesse, de sa modération et de son austérité. Son nom devient comme une épithète distinctive pour ses autres frères et pour sa mère. Dans saint Luc, Jude est simplement le *frère de Jacques* [2]; dans saint Matthieu et saint Marc, l'épouse de Cléophas s'appelle Marie, *mère de Jacques le Mineur* [3]; dans saint Paul, il est, par excellence, *le frère du Seigneur* [4]. Saint Jude lui-même, immédiatement après son titre de *serviteur de Jésus-Christ,* prend celui de *frère de Jacques* [5]. Nous avons de lui une lettre aux Juifs convertis, la première des sept *Épîtres catholiques.* Elle fut écrite en grec, vers l'an 60, dans le but de prémunir les fidèles contre les doctrines des Simonites, des Nicolaïtes et des premiers Gnostiques. « Sans procéder, comme saint Paul, par raisonnement et avec méthode, saint Jacques énonce ses idées suivant qu'elles s'offrent à son esprit, sous forme de sentence et d'affirmation, sans chercher à les relier ou à les déduire d'un même principe, les exprimant dans un style simple, à la fois énergique et noble, embelli d'heureuses antithèses, d'images gracieuses, de tons vifs et frappants. Il exhorte d'abord à la patience, révèle l'auteur de toute sagesse, montre la vanité des biens de ce monde et les châtiments qui menacent les riches. Il veut détourner les fidèles du vain amour d'une science profane, de l'ambition d'être en charge, et les exhorte à la pra-

1. Josèphe, Hégésippe, Abdias, etc. — Cf. Pierre de Natalibus (*Catalogus Sanctorum*) et Baronius, *Annales.* — Il devait sans doute une partie de cette vénération à son zèle pour les observances mosaïques, dont il était resté le fidèle observateur et le jaloux défenseur (Cf. Fouard, *Saint Paul,* c. III.)

2. Luc., VI, 16 : « Judam Jacobi ».

3. Matth., XVII, 56 : « Maria Jacobi et Joseph mater ». — Marc., XV, 40 : « Maria Jacobi Minoris et Joseph mater ».

4 I Cor., XV, 7; — Galat., I, 19.

5. Epist. cath. B. Judæ, 1 : « Judas, Jesu Christi servus, frater autem Jacobi ».

tique des graves devoirs de la charité et de la justice. Pour désabuser ceux qui appliquaient à la loi nouvelle l'inutilité des œuvres de l'ancienne loi, il montre par la comparaison de l'âme animant le corps, que la foi sans les œuvres est une foi morte. Enfin il trace pour les divers états de la vie, des règles de haute sagesse [1].»

La persécution de l'an 42, en amenant la dispersion des apôtres, le laissa seul à Jérusalem, en face d'Hérode Agrippa et du grand-prêtre Matthias ben Hannah [2], beau-frère de Caïphe. Au sang de Jacques le Majeur, le favori de Caligula et de Claude eût mêlé volontiers celui du *frère du Seigneur*, plus sûr encore cette fois de plaire aux Juifs [3] et à leurs pontifes. Mais la Providence veillait sur l'évêque, et la couronne du martyre lui fut accordée seulement vingt ans après, sous le règne du second Agrippa, et dans le temps que le préfet Albinus était en route d'Alexandrie à Césarée, où il venait prendre la place de Porcius Festus. Profitant de l'absence du roi et du gouverneur, le grand-prêtre Ananus souleva contre les chrétiens une sédition populaire, se saisit du vieil apôtre [4], et le traînant au Temple, l'obligea d'adresser la parole au peuple, du haut d'un portique d'où il le fit ensuite précipiter, quand il l'entendit proclamer la divinité de Jésus. Brisé par sa chute, mais vivant encore, Jacques essayait de se mettre à genoux pour prier, à l'exemple d'Étienne, en faveur de ses bourreaux, quand un foulon l'acheva d'un coup de bâton sur la tête.

L'horreur de ce crime effraya tous ceux en qui restait un

1. Arnaud, *Préface de l'épître de S. Jacques.* — Cf. Calmet, *Dictionnaire de la Bible.*

2. Troisième fils d'Anne, et frère de Jonathan, de Théophile et d'Ananus qui furent aussi souverains pontifes.

3. Act. apost., XII, 3 : « Videns autem quia *placeret Judæis* ».

4. Il avait alors quatre-vingt-six ans. (Le *Martyrologe romain* dit quatre-vingt-seize; mais c'est probablement une erreur. — Cf. Dumax, *op. cit.*, p. 310).

peu d'humanité et de patriotisme, et Josèphe s'est fait l'interprète du sentiment général, quand il attribue les malheurs de Jérusalem à la mort du martyr. Albinus se montra profondément irrité de l'audace d'Ananus, et le roi, non moins révolté de ce crime, enleva, trois mois après, la souveraine sacrificature au meurtrier pour la donner à Jésus-bar-Damnée [1]. Simon remplaça son frère sur le trône épiscopal, d'où le chassa pour toujours le siège où devaient succomber la ville et le sanctuaire [2].

Il parcourut alors l'Égypte [3], où il s'était réfugié, et le nord de l'Afrique, en prêchant l'Évangile. S'il faut en croire Dorothée et Nicéphore[4], il franchit la mer, traversa les Gaules et porta la bonne nouvelle jusque dans la Grande-Bretagne ; mais ces témoignages ne sauraient être acceptés sans réserve. Suivant Abdias [5], que le pape Gélase a relégué au rang des apocryphes, mais chez qui Baronius a trouvé quelques documents intéressants, Simon le Zélote finit par rejoindre en Perse son frère Jude venu, par la Mésopotamie, de l'Idumée et de l'Arabie [6]. Ils confondirent leurs efforts contre les adorateurs des astres dont la fureur ne tarda pas à s'émouvoir : les deux apôtres furent mis à mort, à Suanyr, le 28 octobre de l'an 107, sous le règne de Trajan [7].

Des quatre fils de Cléophas, deux ont porté historiquement

1. Josèphe, *Antiq. Jud.*, XX, viii. — Cf. Origen., *Contra Cels.*, lib. I.

2. Cette opinion n'est pas conforme au *Martyrologe romain*, qui fait revenir saint Simon à Jérusalem, pour y subir le martyre, sous le règne de Trajan (107 ou 109,) à l'âge de cent vingt ans. Il aurait été mis en croix par ordre du juge Atticus. (Nicéphore, *op. cit.*) — Peut-être cette différence d'opinion tient-elle à une confusion entre Simon le Zélote et Siméon, autre parent de Notre-Seigneur. (Cf. Dumax, *op. cit.*)

3. *Martyrol. rom.* ad 28 octob.

4. Dorothée, *Synopsis*, etc. — Nicéphore, *Hist. ecclés.*

5. Abdias, évêque de Babylone, a écrit une *Histoire des Apôtres.*

6. Suivant les Grecs et les Arméniens.

7. Eusèbe (*Hist. ecclés.*) donne cent vingt ans à Simon. — D'après les calculs de Dumax (*op. cit.*, p. 312), Jude en aurait eu cent vingt et un.

le surnom de *juste*, Jacques [1] et Joseph [2], mais avec des gloires bien différentes. Le premier est illustre entre les apôtres; le second est resté presque inconnu parmi les disciples. Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il prêcha en Judée avec succès et y mourut après avoir beaucoup souffert de la part des Juifs. D'anciens écrivains le font évêque d'Éleuthéropolis, l'ancienne Betogabra [3], sur les frontières du pays des Philistins, à cinquante-cinq milles de Jérusalem, vers le sud-ouest. Il avait bu du poison versé par des mains perfides, mais sans en ressentir les effets, conformément à la promesse du Maître [4] : il fut ainsi martyr, sans aller jusqu'à la mort, comme Jean l'Évangéliste dont il paraît avoir eu l'âme douce et le discret apostolat.

Cléophas avait précédé ses fils dans la mort. Il avait cessé de vivre à Capharnaüm, vers l'an 40, dans la même obscurité qui avait couvert toute sa vie [5]. Il ne nous reste donc à parler que de Marie, l'épouse à laquelle son nom doit le peu de gloire historique dont il est revêtu. Si nous ne devions la retrouver en compagnie des saintes femmes attachées aux pas de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce serait le moment de la mettre en scène : la mère doit trouver place auprès de ses fils, ne fût-ce que pour mettre à notre esquisse un dernier trait, celui qui achève la ressemblance. Nous les avons jugés, au commencement, d'après leur père, Juif de vieille roche, un peu âpre, et mal disposé à ce qu'il appelait

1. Eusèbe, *Hist.*, II, 2.

2. Act. apost., I, 23 : « Joseph, qui vocabatur Barsabas, qui cognominatus est *justus* ».

3. D'autres disent Geth : aujourd'hui Beit-Jibrin, village d'une cinquantaine de maisons.

4. Marc., XVI, 18 : « Si mortiferum quid biberint, non eis nocebit ».

5. Les Bollandistes le mentionnent au 26 mai, en le donnant pour père aux apôtres Jacques et *Matthieu*. Il y a là évidemment une confusion : Matthieu était fils d'Alphée (Marc., II, 14), mais non pas de celui que la tradition donne pour frère à saint Joseph. Elle tient à l'opinion des Bollandistes sur saint Jacques : opinion aujourd'hui abandonnée par les hagiographes.

les *innovations* de l'Évangile. Mais ils ne sont pas faits à la seule image d'Alphée : celle de Marie se reconnaît également et même davantage en eux, au moins dans le second mouvement de leur âme et la dernière partie de leur vie. Comme toujours, c'est l'influence maternelle qui a le dernier mot : c'est elle qui détermine leur vocation et leur place dans l'histoire. Nous le devinons sans grand effort, la mère a conquis ses enfants à la conviction dont elle était pénétrée; elle a été leur initiatrice dans la vie nouvelle, où depuis si longtemps elle désirait les amener. Sa tendre affection pour la Vierge-Mère l'a naturellement attachée au divin Enfant, et quand est venue l'heure de la révélation du Messie, elle s'est trouvée toute préparée à la foi et à l'apostolat. Aussi l'Évangile a-t-il soin de distinguer entre elle et ses fils, dont l'incrédulité ne saurait lui être reprochée : tout au contraire, puisque c'est par elle qu'ils doivent être bientôt au premier rang des disciples et des martyrs.

Au moment où ils entrent dans le collège apostolique, elle nous apparaît déjà couronnée de cheveux blancs, bien qu'éloignée encore du terme de son voyage ici-bas. Son âge reste incertain : mais elle était de beaucoup l'aînée de la Très Sainte Vierge, puisqu'elle avait eu Salomé, sa première fille, sept ans avant la naissance de Marie, et que Joseph, son plus jeune fils, était venu au monde dix ans avant Jésus-Christ[1]. Elle était donc à la fois une compagne et une aide, mieux encore une confidente tout indiquée pour la mère du Sauveur, après la mort de saint Joseph, puis pendant les trois années de la vie publique, et enfin après l'Ascension, jusqu'au moment où la haine des Juifs devait lui donner la Gaule pour seconde patrie. Mais c'est surtout au Calvaire qu'elle avait sa place marquée aux côtés de son auguste parente, sinon comme

1. Dumax, *Généalogie de N.-S. J.-C.*, p. 312. — Cf. *M. Maximi Chronicon* (*Addition. Braulionis et Hellecae : ad.* ann. 16 et 17.)

consolatrice, puisque la nouvelle Rachel *ne voulait pas être consolée,* au moins comme l'amie la plus capable de compâtir à cette ineffable douleur. Nous l'y trouvons en effet, *tout près de la croix* [1], au premier rang de ces pieuses femmes dont le dévouement ne s'était point démenti, alors que le courage des apôtres vacillait ; elle soutint Marie dans ses bras au moment de la défaillance suprême, l'aida discrètement à rendre les derniers devoirs au Crucifié, et passa près d'elle, dans la prière et les larmes, le temps qui les séparait de la Résurrection.

La tradition la retrouve, à Jaffa, dans la barque désemparée où les Juifs ont jeté Marthe, Madeleine, Salomé, Sara, Marcelle, avec Lazare et plusieurs autres disciples de Jésus. En confiant à la mer le soin de supprimer leurs contradicteurs, les amis de la Synagogue pensaient peut-être que leurs mains resteraient pures devant le Seigneur, puisqu'*elles n'auraient pas versé le sang* [2] : la casuistique des Rabbins avait de ces absolutions, et d'ailleurs, n'était-ce pas le *zèle de la loi* qui avait inspiré la vengeance [3]? Mais Celui, *à qui les vents et les flots obéissent* [4], porta doucement la barque au delà des récifs [5] où elle devait se briser, et déposa sur les rivages de la Provence ces reliques vivantes de son cœur [6].

Le lecteur s'étonnera peut-être de ne trouver aucune hésitation dans notre récit, au point où nous l'avons amené. La

1. Joann., XIX, 25 : « Stabant autem *juxta crucem Jesu* mater ejus, Maria Cleophæ et Maria Magdalene ».

2. Deuter., XXI, 7-9 : « Manus nostræ non effuderunt sanguinem, nec oculi viderunt.... Et auferetur ab eis reatus sanguinis ».

3. I Macch. II., 27 : « Omnis qui zelum habet legis, etc. ». — Act., XIII, 45 : « Judæi repleti sunt zelo, etc. ».

4. Marc., IV, 40 : « Ventus et mare obediunt ei ».

5. Le port de Jaffa est fermé par une bande de récifs, toujours difficile à franchir, surtout par une mer agitée, soit qu'on vienne du large, soit qu'on veuille sortir. Les anciens disaient déjà de cette côte : « Malefida carinis ».

6. Lacordaire, *Sainte Madeleine,* Introduction.

venue en Provence des amis de Jésus-Christ fut, au dix-septième siècle, l'objet de discussions passionnées dont l'écho s'est prolongé jusque dans le nôtre. Rien ne permet d'associer les premiers adversaires de la tradition, — jansénistes avérés, — aux plus récents contradicteurs, excellents catholiques et recommandables par une érudition bien supérieure à celle de Jean de Launoy et d'Adrien Baillet. Mais s'il y a une grande différence entre les hommes, il n'y en a pas beaucoup entre les théories, du moins quant à la substance. C'est toujours la même difficulté tirée du manque de documents *positifs* avant une certaine époque ou de l'authenticité *douteuse* des documents produits : car, depuis Launoy, il est survenu des témoins, dont l'absence faisait sa force, disait-il, et dont la parole fait, au dire des modernes, la faiblesse de la thèse qu'ils devraient corroborer.

A Launoy (qui réussit un instant à ébranler les meilleurs esprits, tels que les auteurs de la *Gallia Christiana*[1] et ceux des *Acta sanctorum*)[2], la critique a enlevé son masque d'érudition. Elle a mis en relief les erreurs plus ou moins volontaires, les confusions, les contradictions, qui émaillent les écrits du docteur normand. En 1848, l'abbé Faillon, dans ses *Monuments inédits,* fournit les éléments d'une rectification dont il est impossible de nier l'effet sur l'esprit public, et qui sembla définitive aux hommes les plus compétents[3]. Après lui, d'autres, — en grand nombre et des plus estimables, — apportèrent leur appoint à l'étude des traditions provençales, si brillamment exploitées par Lacordaire, dans le chef-d'œuvre de piété et d'éloquence qui porte le nom de *Sainte Marie-Madeleine.* En même temps, il se produisait un mou-

1. V., dans leur tome I^er^, la curieuse contradiction où ils ont été entraînés, à ce propos, par l'influence évidente de Launoy.

2. V., dans les Bollandistes, le *mois d'août,* au 22 et au 26.

3. *Monum. inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine en Provence*, etc.; Paris, Migne.

vement général de retour vers la doctrine des origines apostoliques du christianisme dans les Gaules, et l'un des résultats de ce retour fut l'affermissement de la tradition relative aux amis de Jésus-Christ.

Il faut en effet le remarquer : les deux causes se tiennent, et les adversaires de l'évangélisation de la Provence par Lazare et Madeleine, le sont aussi de l'origine apostolique de nos Églises. La question était déjà posée de cette manière, au dix-septième siècle, et Noël Alexandre [1] avait raison, dans sa réplique à Launoy, d'unir étroitement ses deux dissertations sur *la fondation des premiers sièges épiscopaux des Gaules* [2], et sur *la venue des saintes Marthe et Madeleine à Aix et à Marseille* [3]. Aujourd'hui, le même effort est encore tenté, et, — ce qui paraîtra singulier, — après tant de chemin parcouru, tant de résultats acquis, il est tenté dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avec les mêmes arguments, dont la valeur n'a pourtant pu s'accroître par la durée. On veut toujours prouver que nos Églises ne remontent pas aux temps apostoliques, en dépit de la tradition confirmée par les Pères [4], et que Bossuet consacrait de sa puissante parole, quand il disait : « A la suite de Rome et par elle, tout l'Occident est venu à Jésus-Christ, et *nous y sommes venus des premiers;* le Seigneur excita *saint Pierre* et ses successeurs à nous envoyer, *dès les premiers temps*, les évêques qui ont fondé nos Églises [5] ». — Ne dirait-on pas que le grand orateur a en vue la lettre des évêques francs écrivant à sainte Radegonde : « C'est aux origines de la religion ca-

1. Natal. Alexander, *Hist. ecclesiast.*, t. III.

2. Dissertat. XVI, *De prædicationis evangelicæ in Galliis exordio.*

3. Dissertat. XVII, *De B. Mariæ Magdelenæ, Lazari et Marthæ in Galliis appulsu.*

4. Saint Cyprien, saint Épiphane, saint Irénée, Tertullien, Théodoret, Eusèbe, saint Isidore, etc.

5. Bossuet, *L'unité de l'Église.* — Cf. Id., *Hist. univers.* cit. Tertullien, *Advers. Judæos,* c. 10.

tholique que se rattachent les premières manifestations de la foi sur la terre des Gaules[1]? » — Pour les opposants, il n'en va pas ainsi et l'on recule, jusqu'au troisième siècle au moins, des noms habitués aux fastes du premier. La conséquence est évidemment que le ressuscité de Béthanie n'est pas plus le premier évêque de Marseille que les saintes Marie ne sont les apôtres de la Camargue ou que sainte Madeleine n'est la pénitente de la sainte Baume.

A vrai dire, les plus simples des lecteurs sont un peu déconcertés par l'inexplicable oubli où ils voient mettre, dans les préoccupations des Apôtres, les plus belles parties de l'empire romain, surtout cette Provence, où Marseille attirait les beaux esprits de Rome et d'Athènes. Ils aiment mieux croire, avec saint Isidore et saint Irenée, à l'évangélisation immédiate de la Gaule[2], parce que le bon sens est ici d'accord avec la tradition et les monuments.

Nous ne pouvons pas entraîner le lecteur dans l'examen des objections plus ou moins discutables qui embroussaillent la route où nous marchons. Nous aurons occasion, en parlant des hôtes de Jésus à Béthanie, d'en étudier quelques-unes; mais il faudrait plus qu'un volume, et des plus lourds, pour avoir raison de ces attaques[3], où quelques remarques heureuses se perdent dans un océan d'arguties, dont la plupart n'ont même pas le mérite d'être neuves.

Sont-elles davantage spirituelles, quand elles refusent aux écrivains provençaux l'esprit de critique et par conséquent le jugement nécessaire à la bonne appréciation des documents? Pour être Provençal, l'abbé Faillon était-il *dispensé d'en avoir*, comme on l'a dit, et en a-t-il manqué autant qu'on

1. « Cum ipso catholicæ religionis exortu cœpissent, gallicanis in finibus, venerandæ fidei primordia respirare ». (Greg. Tur., l. IX.)
2. S. Isidor., *De ortu et obitu patrum.* — S. Iren., *Adv. Hæres.*, I, 10.
3. V. la lettre A de l'Appendice : *Sainte Madeleine en Provence.*

le voudrait? Il est permis d'en douter, surtout après avoir étudié les arguments opposés à la thèse du regretté Sulpicien. Pour notre part nous en doutons, et quelque faiblesse qu'on puisse reprocher aux Frères Prêcheurs à l'endroit des Saints de Provence, nous resterons fidèle à la tradition dont notre Ordre s'est fait le défenseur, au dix-septième siècle, après en avoir été le conservateur, pendant quatre cents ans. Nous ne croirons jamais de nos pères qu'ils furent tous, sans exception, dupes ou complices de l'invraisemblable erreur à laquelle on devrait ce que l'on appelle la *légende* de sainte Madeleine. L'histoire leur donne un autre caractère et à nous une autre persuasion. Nous réclamons pour nous la liberté que prennent les autres, — rendant hommage aux intentions droites, aux connaissances éprouvées, aux services rendus, — mais demandant la même justice, sinon pour nous-même et notre œuvre personnelle, au moins pour les hommes et les œuvres dont nous avons suivi les traces et recueilli l'héritage.

Revenons maintenant à notre récit et rejoignons les amis du Sauveur, sur la plage sablonneuse où nous les avons vus débarquer.

La petite troupe ne tarda pas à se séparer : Lazare, avec ses sœurs et Marcelle, prit le chemin de Marseille, laissant Trophime à Arles et déléguant Maximin à Aix. Marie resta dans la Camargue, en compagnie de Salomé, sa fille, et de Sara, leur servante, vivant *dans la contemplation*, c'est-à-dire dans la méditation des grands souvenirs rapportés de Terre Sainte et celle des prophéties accomplies sur Jérusalem et le Temple. Car la nouvelle leur était sans doute venue des dernières violences des Juifs contre les fidèles, et de la vengeance que Dieu en avait tirée par les mains de Vespasien et de Titus [1]. Des

1. Nous savons, en effet; que les saintes amies de Jésus vécurent plus de

pêcheurs, qui s'arrêtaient quelquefois sur cette plage, reçurent d'elles la connaissance de l'Évangile et la répandirent le long des côtes, dans la direction de Marseille, à l'Orient, et d'Agde, vers l'Occident. Quelques années s'écoulèrent, après lesquelles Marie de Cléophas rendit son âme à Dieu, non sans avoir reçu le viatique des mains de Trophime, au milieu des chrétiens accourus de tous côtés pour l'assister à la dernière heure. Son corps fut enseveli, avec un grand respect, près de l'oratoire où elle avait coutume de réunir ses néophytes, et de la fontaine qu'un miracle, dit-on, avait fait jaillir du sable, lors de son arrivée en Provence [1].

Quelques mois plus tard, Salomé rejoignit sa mère dans la tombe, au milieu du même douloureux empressement des fidèles de la contrée. A peine endormies dans la mort, les deux saintes amies du Sauveur devinrent les patronnes de la chrétienté naissante, et de génération en génération jusqu'à nos jours, ce culte s'est maintenu avec sa primitive ferveur. Des pèlerins visitent, chaque jour, la basilique élevée sur leur sépulcre par le second roi d'Arles, Guilhem, fils de Boson et petit-neveu de Charlemagne [2]. Deux fois l'an, le 25 mai et le 22 octobre [3], et plus spécialement à la première date, la foule envahit l'église des *Saintes Maries de la Mer,* avec des démonstrations d'enthousiasme qui défient toute description. A l'aspect de la châsse descendant de la chapelle aérienne où elle repose d'ordinaire, l'enthousiasme devient du délire, et lorsque la foule, massée sur les bords de la mer, reçoit la bénédiction que l'officiant lui donne avec un fragment des reliques, une clameur immense s'élève, qui rappelle à juste titre

trente ans après leur arrivée dans la Gaule : ce qui nous reporte au delà du siège de Jérusalem.

1. La source existe encore, dans la nef de la basilique.

2. Vers la fin du dixième siècle (981.)

3. Le 25 mai, on fête sainte Marie Jacobé, et le 22 octobre, sainte Marie Salomé.

l'hosanna de l'entrée à Jérusalem [1]. Puis, quand la fête s'achève et que les Saintes remontent vers la voûte de la basilique, des larmes et des sanglots se mêlent aux actions de grâces et aux bénédictions. Que sont, auprès de ces triomphes vraiment populaires, les manifestations équivoques dont on entoure ceux que le monde appelle les glorieux ou les puissants? Salomé demandait pour ses deux fils place à la droite et à la gauche du Sauveur : pouvait-elle alors prévoir qu'aux deux côtés du Maître la piété saluerait un jour, non pas seulement les fils, mais encore leur mère et leur aïeule [2]? Heureuses femmes, dont la solennité réjouit non seulement les hommes, mais encore les anges et jusqu'au Fils de Dieu, sur le trône où montent les chants qui célèbrent leur mémoire [3]! Unissons-nous à ce concert, et redisons avec les pèlerins de Provence acclamant les Saintes Marie : « Salut à vous, illustre mère de Jacques le Mineur! Salut à vous, mère vénérée de Jacques le Majeur! Salut à vous deux, que les liens du sang rattachent de si près à notre Rédempteur! Entraînez-nous à votre suite vers le royaume de l'éternelle lumière [4] »!

1. Lamoureux, *Manuel pour le pèlerinage des Saintes Marie*, p. 51. — Cf. Mistral, *Mireio*, c. X-XII.

2. « Sanctæ Matres et filii — Faxint ne simus reprobi, — Dies magna cum venerit, — Judexque summus aderit », dit une hymne ancienne de leur office.

3. « De quarum solemnitate gaudent Angeli et collaudant Filium Dei ». (Introït de la messe des Saintes Maries).

4. « Salve, mater inclyta Jacobi Minoris! Ave, parens optima Jacobi Majoris! Utraque matertera nostri Redemptoris, nos ad regna supera trahite splendoris »!... (Salut aux reliques descendant de la chapelle haute).

CHAPITRE IV

ZACHARIE ET ÉLISABETH.

« Erant autem justi ambo ante Deum, incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini sine querela ».

Luc., I, 6.

L'Évangile ne s'étend guère sur la parenté de Jésus-Christ et semble plutôt s'ingénier à la rejeter dans l'ombre, quand elle l'en a tirée pour un instant. De là certaines obscurités où les commentateurs ont de la peine à faire la lumière, comme il arrive pour la *sœur* de Marie et pour les *frères* du Seigneur.

Quand il s'agit des amitiés du Maître, le contraire est facile à constater, au grand étonnement de ceux qui ne voient pas le fond des choses et se scandalisent peut-être de cette anomalie. Ce n'est pas encore le moment de la justifier; mais nous pouvons dès maintenant rappeler que la Bonne Nouvelle ne trouva pas tout d'abord des auditeurs bien dociles parmi les plus proches parents de Jésus, aux yeux duquel la fidélité à la vocation divine avait plus de prix que les liens de la famille : « Ceux-là, disait-il, sont mes frères qui font la volonté de mon Père [1] »! Ses amitiés avaient pour raison principale la correspondance aux desseins qu'il servait lui-même; en ce sens, *un ami lui était plus précieux qu'un frère,*

1. Matth., XII, 48-50 : « Qui sunt fratres mei, etc. ».

suivant la règle posée par l'Esprit-Saint [1]. Si toutefois la nature et la grâce s'unissaient pour un appel à sa préférence, nous n'avons pas de peine à la croire assurée. N'y avaient-ils pas un droit particulier, ceux qu'il avait prédestinés à son entourage immédiat, à ses premières pensées et finalement à la participation de ses épreuves et de sa gloire?

Cette loi constante de sa vie s'appliquait, bien avant sa naissance, à la mère dont il devait emprunter la chair et le sang, — et, pour ainsi dire, l'esprit et le cœur, — au moment de sa venue parmi les hommes. Il aimait déjà, par Marie, ceux qu'il aimerait plus tard, en raison de leur innocence ou de leur repentir.

Au premier pas qu'il fit dans la vie mortelle, encore caché dans le sein de Marie, mais déjà participant de notre humanité, il rencontra deux âmes bien faites pour lui plaire, celles que l'Évangile nomme immédiatement après Joseph, et dont nous essayerons de ne pas altérer la beauté.

Lorsque David vieilli constitua roi l'aîné des fils qu'il avait eus de Bethsabée [2], il réunit en assemblée solennelle les Princes et les Prêtres pour leur recommander son fils et assurer l'exécution des plans qu'il n'avait pu réaliser. Le premier et le plus cher à son cœur, celui qu'il abandonnait avec le plus de regrets aux soins de Salomon, c'était la construction du Temple où devait enfin s'abriter l'arche d'alliance, errante depuis des siècles sur les chemins de la Palestine et de l'Idumée. Ce qu'il avait déjà réuni d'ouvriers et de matériaux est admirable. Dieu lui enlevant tout espoir de les utiliser, il voulait au moins rendre compte de ses efforts, exciter le zèle de son héritier, et régler quelques-unes des difficultés qu'il pouvait redouter [3].

1. Prov., XVIII, 24 : « Magis amicus erit quam frater ».
2. II Reg. XII, 24; — I Paralip., III, 5.
3. I Paralip., XXII, 2 et seqq.

L'une de ces difficultés, et non la moindre, tenait au grand nombre des lévites, et parmi eux des fils d'Aaron, qui s'étaient multipliés bien au delà de toute prévision. A ne compter que les prêtres, ils formaient une véritable tribu dans laquelle il fallait assurer l'ordre et la paix, en leur imposant des règles qu'on n'avait pas encore songé à leur donner.

Aaron avait eu quatre fils, dont les deux aînés, Nadab et Abiu, moururent tristement dans le désert sans laisser de postérité [1]. Les deux derniers, Éléazar et Ithamar, avaient au contraire engendré deux races [2], dont les chefs étaient, à la fin du règne de David, Sadoc qui avait aidé à l'élévation de Salomon, et Abiathar récemment compromis dans l'aventure d'Adonias [3]. Ces deux grandes races rivalisaient de noblesse et de prétentions, mais différaient sensiblement par le nombre : les fils d'Eléazar formaient seize familles sous la conduite de Sadoc; — ceux d'Ithamar huit seulement, sous la direction d'Abiathar. La sagesse de David disposa les choses de manière à empêcher toute plainte.

Aux vingt-quatre mille lévites, — chantres, musiciens, gardes, portiers, — destinés au service du Temple, il préposa les vingt-quatre familles sacerdotales qui devaient, à tour de rôle, offrir les sacrifices de diverse nature commandés par la Loi. Pour ne pas donner prise à la jalousie, que l'on avait si justement à craindre, il remit au sort le soin de fixer l'ordre suivant lequel les seize familles d'Eléazar et les huit d'Ithamar s'approcheraient des autels. Les noms des chefs de groupes furent jetés dans une urne et tirés au hasard [4] : le premier qui sortit fut celui de Joarib, dont la postérité devait traverser heureusement les épreuves de la captivité [5]; et après avoir,

1. Levitic., X, 1-3.
2. I Paralip., XXIV, 1-3.
3. III Reg., I, 9 et seqq.
4. I Paralip., XXIV, 5-18.
5. I Esdras, XI, 5 et 10.

dit-on, produit les Macchabées [1], donner naissance à l'historien des derniers jours de Jérusalem [2].

Abias, descendant d'Éléazar, obtint le huitième rang. Moins heureuse que la précédente, sa race ne revint pas de Babylone avec Zorobabel, et quand il fallut réorganiser, dans le second temple, le service établi par David, on fut réduit à donner le nom qu'elle avait porté à l'un des groupes nouvellement formés. Les quatre familles ramenées de l'exil [3] se divisèrent chacune en cinq sections, de manière à reconstituer les anciennes séries, avec les mêmes noms qu'autrefois [4]. Le souvenir d'Abias revivait ainsi, mais non pas sa descendance, et c'est à tort que certains commentateurs ont dit de sa maison ce qui convenait seulement à son *éphémérie*, suivant l'expression des Septante et de saint Luc [5].

Or, aux jours du roi Hérode, cette éphémérie comptait au nombre de ses représentants un prêtre nommé Zacharie, homme juste devant le Seigneur et considéré de ses frères dans le sacerdoce, si l'on en juge d'après la part qui lui revenait dans les fonctions sacrées. En effet, le grand nombre des prêtres avait peu à peu rabaissé leur dignité, et beaucoup vivaient dans la misère et l'ignorance, éloignés des charges et dépouillés de tout prestige. Quelques-uns seulement, de naissance plus noble, d'éducation plus raffinée, — soigneusement examinés par le Sanhédrin, « juge du sacerdoce », qui les avait trouvés « sans tache », — étaient admis à l'honneur de franchir les portes du sanctuaire, et de monter les degrés de l'autel. Du récit évangélique nous pouvons conclure que Zacharie était de ceux-là : ce que la tradition confirme, en lui assi-

1. I Macch., II, 1.
2. Josèphe (*Vita*, 1) se glorifie d'appartenir à cette famille.
3. Cf. Esdras, *loc. cit.*
4. Josèphe, *Antiq.*, VII, xv, 7. — Cf. Robinson, *The Evangelist and the Mishna.*
5. Luc., I, 5 : « Ἐξ ἐφημερίας Ἀβιά. » — Cf. LXX (I Paralip., XXIII, 6, etc.).

gnant une noble origine et des alliances avec la famille de David, par son épouse Élisabeth.

Fille d'Aaron [1], et par conséquent affiliée à ce qu'on peut appeler la grande noblesse lévitique, Élisabeth appartenait également à la race royale de David, par sa mère Sobeh [2], fille de Mathan-ben-Éléazar, descendant direct du roi-prophète [3]. Elle avait donc apporté à son mari la double illustration qui lui venait de sa naissance à la fois royale et pontificale, le mettant ainsi en vue, dans un milieu où l'on conservait le culte des souvenirs. A vrai dire, l'élévation des Beni-Phabi et des Beni-Kamith à la souveraine sacrificature ne prouvait pas grand respect pour le sang d'Aaron; il n'en restait pas moins, dans la caste sacerdotale, des traditions auxquelles se rattachaient forcément des influences qu'il n'était pas indifférent d'avoir à son service. Zacharie ne pouvait manquer d'en bénéficier et, si peu d'ambition qu'on lui puisse supposer, il avait dû remercier la Providence d'avoir uni sa destinée à celle d'Élisabeth.

Mais ce dont il la remerciait bien davantage, c'est de la haute vertu de son épouse, — admirable femme que l'Évangile lui associe dans la louange et dans la bénédiction [4]. Tous deux marchaient ensemble dans les voies de la justice, avec d'autant plus de mérite qu'ils voyaient prévaloir l'orgueil et la mollesse, la ruse et la violence, jusque dans les rangs du sacerdoce et le temple même de Jéhovah. L'abaissement de leur grandeur passée, les épreuves que traversait Israël, les tristes prévisions de l'avenir, n'avaient rien diminué de leur confiance en Dieu ni de la fidélité qu'ils lui avaient promise. Véritables enfants d'Abraham, ils attendaient en priant pour

1. Luc., I, 5, « De filiabus Aaron ».
2. Cornel. a Lapide, *in Lucam*, III, 23 (Cit. Christ. de Castro, *De Deipará*, c. I.)
3. Matth., I, 15.
4. Luc., I, 6 : « Erant autem *justi ambo* ante Deum ».

obtenir de voir la manifestation du Messie Rédempteur, dont les temps semblaient près de s'accomplir. Avec le vieillard Siméon et la prophétesse Anne, qu'ils rencontraient souvent dans les parvis, ils avaient au cœur la persuasion *de ne pas mourir avant d'avoir vu le Christ* [1].

Une grande tristesse néanmoins se cachait dans leur âme. Ils n'avaient pas d'enfant, et leur âge, qui s'avançait, semblait leur interdire d'en avoir jamais. Non pas qu'ils fussent des vieillards, comme on l'a supposé sans raison suffisante, puisque Zacharie n'avait pas encore atteint la cinquantaine, limite après laquelle les prêtres n'étaient plus admis au service actif du Sanctuaire [2]; mais la longue stérilité d'Élisabeth ne permettait plus d'illusion, et comme il arrive à ceux dont les jours s'écoulent dans la mélancolie, ils se trouvaient et paraissaient aux autres beaucoup plus vieux que leurs contemporains [3]. La joie rajeunit : la tristesse, au contraire, fane avant l'heure la jeunesse, la beauté, la force, comme ces vents dont le souffle dépouille, courbe et mutile les rameaux en pleine sève, égalés en quelques instants aux débris séculaires des forêts.

L'auteur de toute vie et de toute fécondité, celui qui avait donné Isaac à Sara vieillie, Samson et Samuel aux épouses désolées de Manuë et d'Elcana, ne devait pas toujours rejeter leur prière. Plus leur attente avait été longue, et plus elle allait engendrer de bonheur.

Ils habitaient aux environs de la Ville Sainte, et, suivant une tradition que semble appuyer le texte sacré [4], entre Jérusalem et Bethsamès, au lieu nommé Aïn-Karim [5], *la fon-*

1. Luc., II, 25-39.

2. Num., VIII, 25 : « Cumque quinquagesimum annum impleverint, servire cessabunt ».

3. Luc., I, 7 et 19.

4. Josué, XXI, 8-16 : « Dederuntque filii Israël Levitis civitates et suburbana eorum... et *Aïn* et Ieta et Bethsames ».

5. *Kârem*, suivant la supposition d'Isambert (*Palestine*, p. 345, — citant

taine des Vignes, à cause des belles eaux qui couraient le long de ses pentes chargées de pampres et de raisins. Deux fois par an, quand revenait pour l'éphémérie d'Abia l'honneur de représenter le sacerdoce d'Israël, Zacharie montait au temple, où il demeurait pendant les huit jours traditionnels, laissant Élisabeth à sa tristesse, avec grande hâte de la rejoindre dans l'oubli où tous deux se complaisaient.

Un jour qu'il était de service, le sort l'avait désigné pour la plus noble des fonctions, celle qui consistait à offrir l'encens sur l'autel dressé dans le lieu saint [1]; tenant en ses mains l'encensoir d'or, il pénétra dans le Sanctuaire, accompagné du prêtre qui portait le feu dans un réchaud d'argent, et du lévite chargé du mélange savamment composé d'ambre, de galbanum, de storax et d'encens [2], par les soins de la famille d'Attinas [3]. Le prêtre disposa les charbons sur l'autel; le lévite présenta sa cassette au sacrificateur, qui répandit les parfums sur la braise et resta seul, absorbé dans la prière, pendant que le nuage odorant montait vers le ciel [4].

Un rideau d'hyacinthe et de pourpre le cachait aux yeux du peuple au nom duquel il priait. Quelques minutes seulement s'écoulaient d'ordinaire entre l'offrande de l'encens et la bénédiction que le sacrificateur venait donner aux assistants, avant leur sortie du parvis d'Israël [5]. Mais cette fois l'attente se prolongea : l'inquiétude gagnait déjà les esprits, à

Josue, XV, 60). Aïn-Karim produit encore d'excellent vin. — Aujourd'hui quelques palestinologues, reprenant l'hypothèse de Reland, fixent le séjour de Zacharie à Yutta, qui serait *la ville de Juda* de saint Luc, I, 39. Nous suivons ici Guérin et Liévin. — V. La lettre C de l'appendice.

1. Les fonctions se tiraient au sort. L'offrande de l'encens venait au troisième rang.

2. Exod., XXX, 34-36.

3. Edersheim, *The Temple*, 134.

4. Lightfoot, *Hor. hebraic.*, in Evang. Lucæ, I, 9. — Cf. *Tamid.*, III, 1.

5. Num., VI, 24.

la pensée de quelque accident mystérieux, comme on en pouvait toujours craindre dans le voisinage de Jéhovah, lorsque Zacharie parut, le visage décoloré, la démarche chancelante, les lèvres muettes. Par signes et par écrit, il expliqua l'impossibilité où il était de bénir l'assistance : un ange du Seigneur venait de lui apparaître et l'avait frappé de mutisme. Mais il n'y avait pas lieu de s'effrayer, tout au contraire : une grande joie lui avait été annoncée, comme gage d'une plus grande encore, dont exulteraient Israël et tous ceux qui, dans le monde, attendaient la venue du Rédempteur.

Au moment où le prêtre et le lévite chargés d'assister le sacrificateur sortaient du lieu saint, un ange s'était montré tout à coup à la droite de l'autel. A cette vue Zacharie se sentit frémir et la terreur envahit son âme. Il se rappelait sans doute l'axiome, consacré par l'expérience des anciens, que l'on ne peut *voir Dieu sans mourir* [1] : et c'est par les anges que Dieu avait coutume de se manifester à ceux qu'il honorait de sa vision [2]. Mais le céleste messager prit aussitôt la parole :

— « Ne t'effraye pas, Zacharie! Ta prière est exaucée : Élisabeth te donnera un fils. Tu l'appelleras du nom de Jean; il te sera une joie sans pareille, et beaucoup se réjouiront avec toi de sa naissance, parce qu'il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira ni vin ni liqueur enivrante. Il sera plein de l'Esprit-Saint dès le sein de sa mère, et il convertira beaucoup des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu. Il le précédera dans l'esprit et la vertu d'Élie, afin d'unir les cœurs des pères à ceux des enfants, de ramener les rebelles à la sagesse des justes, et de préparer au Seigneur un peuple parfait [3] ».

A mesure que chantait à son oreille la voix harmonieuse,

1. Judic., VI, 22-25, etc.
2. Genes., XVIII, 1-3; — Isai., VI, 5, etc.
3. Luc., I, 13-17

Zacharie se rassurait. L'esprit se tenait à *la droite* de l'autel, et cet augure favorable était confirmé par la promesse de la joie si longtemps retardée. L'enfant à naître s'appellerait Jean, c'est-à-dire : *Dieu fait grâce!* Sa naissance serait le présage d'un bonheur auquel participeraient plusieurs, beaucoup même des enfants d'Israël, et dans l'ombre qui couvrait le reste de la prophétie, l'heureux père entrevoyait une suprême allégresse, le salut de son peuple et l'inauguration du règne de Dieu sur la terre.

Mais un pareil bonheur était bien fait pour rendre perplexe : Zacharie doutait.

— « Quelle garantie aurai-je de ce que vous annoncez? » dit-il. « Je suis vieux et ma femme est avancée en âge ».

— « Je suis Gabriel, répondit l'ange, et ma place est devant Dieu qui m'a envoyé vers toi pour t'apporter ces bonnes nouvelles. Tu seras muet et tu ne pourras parler jusqu'au jour où elles se réaliseront, puisque tu n'as pas voulu croire à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps [1] ».

Puis la vision s'effaça, comme la vapeur embaumée qui s'évanouissait dans les airs : l'ange et l'encens montaient ensemble vers le ciel.

Telle était la vision que Zacharie racontait sur ses tablettes et commentait par ses gestes devant le peuple émerveillé [2]. Le temple et la ville furent bientôt remplis du bruit de ce prodige. Sous le portique de Salomon, les scribes en discutèrent la nature et la portée, au milieu du silence respectueux des croyants; dans les synagogues, on évoqua le souvenir des apparitions de Mambré [3], de Bethel [4], de Saraa [5], célèbres par les naissances qu'elles avaient précédées. Mais combien plus

1. Luc., I, 18-20.
2. Id., *ibid.*, 22.
3. Genes. XVIII, 2 et seqq.
4. Id., *ibid.*, 14 et seqq.
5. Jud., XIII, 3 et seqq.

celle-ci eût semblé digne d'admiration, si l'on avait pu voir en quoi elle différait des autres : Dieu y glorifiait par avance, non plus des serviteurs fidèles, mais son précurseur immédiat, le premier de ses apôtres et de ses martyrs, l'homme dont il devait dire lui-même qu'il n'y en a pas *de plus grand parmi les enfants des hommes* [1].

La semaine écoulée, Zacharie rentra dans sa maison, et peu de temps après, Élisabeth lui annonça que Dieu avait réalisé sa promesse. Honteuse de ce bonheur tardif, la pauvre femme se cachait à tous les yeux, gardant pour elle le secret qu'elle n'osait divulguer, « ce que Dieu avait fait pour elle, lorsqu'il avait daigné la délivrer de l'opprobre qui l'accablait devant les hommes [2] ».

« Le sentiment le plus naturel à une femme stérile, qui sentait avoir encouru le blâme et qui allait en être délivrée, devait être, semble-t-il, de montrer à tous et le plus tôt possible, qu'elle ne le méritait plus. Mais sainte Élisabeth était guidée par une inspiration plus haute, quand elle se cachait et gardait le secret de son bonheur pour elle-même et pour son époux, avec qui elle partageait ainsi dans une certaine mesure la punition dont l'ange l'avait frappé. Les semaines et les mois qui précédèrent la naissance de son enfant lui furent ainsi un temps de fervente prière, de saint recueillement, d'actions de grâces, de préparation spirituelle à la maternité qu'elle avait obtenue d'une manière si merveilleuse, après avoir cessé de l'attendre et de la désirer [3] ».

Mais il ne convenait pas à Dieu que le secret fût gardé au delà de certaines limites. Autour d'Élisabeth il y avait, paraît-il, assez peu d'empressement, comme il arrive d'ordinaire

1. Matth., XI, 11 : « Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista ».

2. Luc., I, 25 : « Quia sic fecit mihi Dominus, in diebus quibus respexit auferre opprobrium meum inter homines ».

3. P. Coleridge, *Préparation de l'Incarnation*, c. VIII.

dans la vie orientale, lorsque rien ne force à sortir de l'isolement où vit chaque famille. L'épouse de Zacharie, humiliée et triste, n'attirait guère chez elle des gens dont elle ne hantait pas davantage le foyer. D'ailleurs le commencement de sa grossesse avait concordé avec celui de la saison des semailles et des pluies [1], c'est-à-dire d'un temps peu propre aux relations de voisinage. Il lui avait donc suffi de continuer sa vie habituelle pour rester dans l'oubli jusqu'à son sixième mois. Les serviteurs avaient pu constater l'état de leur maîtresse, mais avec la discrétion habituelle à leur condition, qui ne leur permettait ni de rien demander, ni surtout de rien dire. Dieu se réservait de parler, et la confidente choisie n'était autre que la mère du Rédempteur, encore ignorante de ses hautes destinées [2].

L'ange Gabriel ne devait pas tarder à reparaître sur la terre d'Israël. Cette fois encore il prophétisait la venue d'un enfant de miracle ; mais quelle différence entre les deux, si grand que dût être le premier! Élisabeth engendrerait un homme incomparable : Marie serait la mère d'un Dieu fait homme pour le salut de l'humanité. A l'exemple du prêtre, mais non sous la même inspiration, la Vierge semblait douter, et l'ange lui donnait, en preuve de la toute-puissance qui la visitait, la fécondité inespérée de sa cousine [3] : Celui qui fait *fleurir la solitude* [4], ne pouvait-il faire aussi *germer la virginité* [5]?

« Voilà, dit l'Archange, que votre parente Élisabeth a conçu un fils malgré son âge avancé : et c'est déjà le sixième

1. La fin de *Tischri* ou le courant de *Marcheschvan* (septembre-octobre).

2. Suivant Christophe de Castro (*De Deipara*), Anne, la mère de Marie, était fille d'un prêtre de la famille d'Abia.

3. Luc., I, 36 : « Ecce Elisabeth cognata tua, et ipsa concepit filium in senectute sua, et hic mensus sextus est illi quæ vocatur sterilis ».

4. Isaï., XXXV, 1 : « Exultabit solitudo et florebit quasi lilium ».

5. Zachar., IX, 17 : « Germinans virgines ».

mois de celle qu'on appelle *la stérile*. Car rien n'est impossible à Dieu » !

A quoi Marie, soudainement illuminée, s'empressa de répondre :

— « Je suis la servante du Seigneur ! Qu'il me soit fait suivant votre parole [1] ».

L'ange remonta vers le ciel, et la Vierge prit aussitôt le chemin de la Judée, se hâtant vers cette amie qu'elle sentait prédestinée à recevoir, la première ici-bas, la révélation du salut d'Israël. Heureuse Élisabeth, à qui nulle autre femme ne peut être comparée, puisqu'elle a mérité de saluer, avant toute autre et dès les premiers instants de sa vie mortelle, le Fils de Dieu fait homme ! Mais plus heureuse encore, nous allons bientôt le voir, puisque le bonheur des mères est fait surtout du bonheur qui survient à leurs enfants !

Avril ramenait les beaux jours ; *l'hiver s'était retiré, les pluies avaient achevé leur œuvre et la terre se couvrait de ces fleurs sans nombre* qui réjouissent les yeux du voyageur, dès que le soleil du printemps réchauffe l'atmosphère. *La tourterelle faisait entendre sa voix* chère au prophète, *le figuier se couvrait de bourgeons* et *les vignes fleuries embaumaient l'air* de leur senteur pénétrante [2]. De la terrasse de sa maison, Élisabeth voyait la colline et la plaine verdoyer à l'envi ; partout, comme en elle-même, circulait la sève d'une vie toute nouvelle. Sans qu'elle pût la définir, elle devinait l'approche d'une joie de nature et de mesure exceptionnelles : encore quelques instants, et son âme allait déborder de reconnaissance envers le Dieu qui la comblait de ses faveurs.

Tout à coup, pendant qu'elle laissait son âme aller en ces

1. Luc., I, 37 : « Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundum verbum tuum ».

2. Cantic., II, 11-13 : « Jam hiems transiit, imber abiit et recessit. Flores apparuerunt in terra nostra.. Vox turturis audita est.. Ficus protulit grossos suos : vineæ florentes dederunt odorem suum ».

doux rêves, le salut traditionnel : « La paix soit avec vous [1] » ! prononcé par une voix connue, vint frapper son oreille. C'était Marie qui s'inclinait devant elle, avec les marques d'un affectueux respect [2].

Aussitôt un frémissement la saisit : elle sentit son enfant tressaillir, la vertu du Saint-Esprit l'envahit et d'une voix haletante, elle s'écria :

— « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni!... Comment se fait-il que la mère de mon Seigneur daigne venir à moi?... Au son de votre voix qui me saluait, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein !... Vous êtes bien heureuse d'avoir cru à l'accomplissement des merveilles qui vous ont été prédites par le Seigneur [3] ».

Ainsi Élisabeth n'appelait point la bénédiction du Ciel sur sa jeune parente, en retour de la paix qu'elle lui avait souhaitée : la bénédiction et la grâce étaient en Marie, et sortaient d'elle comme d'une source débordante. Dans la lumière qui éclairait son âme, l'épouse de Zacharie voyait la grandeur de la Vierge-Mère et l'honneur qu'elle faisait à sa demeure en y apportant le Roi des rois. Mais elle n'était pas seule à tressaillir et à vénérer : l'enfant qui dormait dans son sein venait de s'éveiller et faisait effort pour aller au-devant de son Rédempteur voilé comme lui aux yeux du vulgaire, mais visible pour lui, dans le tabernacle où Il lui plaisait encore de rester enfermé. Écoutons-le parler par la bouche de Chrysostome :

— « Je vois le Seigneur qui abrège les délais de la nature et je n'attends pas l'heure des naissances ordinaires. Qu'ai-je besoin de ces neuf mois? L'Éternel est en moi : je sortirai de

1. « Pax tecum! » C'est le salut palestinien : « Salamalek »!
2. Luc., I, 40 : « Intravit (Maria) in domum Zachariæ et *salutavit* Elisabeth ».
3. Id., *ibid.*, 41-45.

ce réduit obscur et je publierai, comme il m'est possible, toutes ces merveilles. Je suis un présage : je veux annoncer l'arrivée du Christ. Je suis un clairon : j'annoncerai la manifestation du Fils de Dieu dans la chair. Ma voix retentira et, bénissant ainsi la langue de mon père, je la raviverai afin qu'elle parle avec la mienne. J'élèverai ma voix et j'animerai d'une vie nouvelle les entrailles maternelles !... Voici donc Celui qui brise les entraves; pourquoi resterais-je enchaîné dans cette prison d'où je veux sortir? Le Verbe est venu pour tout régénérer, et je demeurerais paralysé? Je sortirai, je courrai devant lui et je crierai à tous : Voici l'Agneau de Dieu, celui qui efface les péchés du monde! [1] ».

A ces transports, nous devinons les tendresses du Maître pour son précurseur; tendresses ineffables comme la vie qui les produisait et celle qu'elles visitaient, mais dont la précocité même nous montre mieux le caractère divin. Comment devait-il être aimé plus tard, celui que nous voyons déjà si tendrement aimé? Lorque tombera la tête du Baptiste, l'Évangile n'aura pas besoin de nous dire la tristesse du Rédempteur [2]; pour en pénétrer le mystère, nous aurons le souvenir du moment où tressaillit, dans le sein d'Élisabeth, le plus grand des enfants des hommes, sanctifié par l'approche du Verbe fait chair au sein de la Vierge Marie.

L'Esprit divin ne devait pas ouvrir seulement les lèvres d'Élisabeth : sous son action, la bouche de Marie s'ouvrit aussi et chanta les merveilles de cette heure, dans un cantique, dont la poésie laisse bien loin celle des hymnes chantés au Dieu d'Israël par Moïse ou par Déborah [3].

— « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit exulte en

1. S. Joann. Chrys., *Serm.* ap. Metaphrast., *mense Julii.*
2. Cf. Matth., XIV, 13; — Marc., VI, 30-31.
3. Exod., XV, 1-21; — Jud., V, 1-31.

Dieu mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante.

« Voici que toutes les générations me diront bienheureuse, parce que de grandes choses ont été faites en moi par Celui qui est tout-puissant et dont le nom est adorable!

« Sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras et dispersé ceux qui se glorifiaient en leur cœur. Il a renversé les puissants de leur trône et mis en honneur les petits, enrichi les affamés et réduit les riches à la misère.

« Il a élevé Israël, son serviteur, en souvenir de la miséricorde promise à nos pères, à Abraham pour lui-même et pour sa postérité dans la suite des siècles! » [1]

La Vierge-Mère semblait avoir présentes à l'esprit toutes les bénédictions, que les patriarches, les rois et les prophètes de sa race avaient adressées au Ciel, depuis les origines du peuple choisi, pour les bienfaits du présent et de l'avenir, surtout pour cette espérance du Messie qui était l'âme même d'Israël [2]. Cette espérance, elle la voyait réalisée, puisqu'elle portait en son sein le Verbe Incarné; le monde allait en recevoir témoignage et le tressaillement de l'enfant d'Élisabeth inaugurait la mission du Précurseur. Elle saluait, en son aurore, le jour prêt à se lever, où la *vérité et la miséricorde se tendraient la main, où la justice et la paix s'uniraient dans un ineffable baiser* [3].

Élisabeth et Zacharie la contemplaient en silence. Tous deux avaient dans l'esprit la même pensée, celle de la présence, en leur maison, du Dieu dont leurs pères redoutaient la rencontre, et qui les remplissait eux-mêmes d'une joie tran-

1. Luc., I, 47-55.
2. Cf. Geikie, *Life of Christ*, I, p. 109, etc.
3. Psalm. LXXXIV, 11.

quille. Il était là, voilé comme dans la flamme ou le nuage qui le cachaient au regard de Moïse, et sa parole vibrait, sur les lèvres de Marie comme sur celles des Anges qu'il envoyait à Jacob ou à Daniel ; mais nulle crainte ne leur venait de cette présence, où la mansuétude et la douceur décelaient le *Prince de la paix* [1], — *l'Agneau qui efface les péchés du monde* [2], *le Dieu riche en miséricorde envers tous ceux qui se confient à Lui* [3].

Et la cause de ce bonheur où ils s'extasiaient, c'était l'enfant dont Gabriel avait annoncé qu'il marcherait devant le Seigneur *avec l'esprit et la vertu d'Élie*, — l'enfant qu'Élisabeth cachait encore en son sein, mais dont le nom, fixé d'avance par l'Ange, signifiait : *Dieu fait grâce*, — l'enfant dont la vie venait de se manifester par un tressaillement d'allégresse, à l'arrivée du divin visiteur qu'il avait le premier reconnu et salué.

Le temps venu pour Élisabeth, elle mit au monde un fils, autour duquel les parents et amis se groupèrent, huit jours plus tard, pour la cérémonie de la circoncision. Conformément à l'usage, on choisit un nom pour le nouveau-né, et tous s'accordèrent à l'appeler Zacharie, comme son père, et, sans nul doute, plusieurs de ses ancêtres.

La mère protesta :

« Pas du tout, s'écria-t-elle, il s'appellera Jean. »

— « Mais personne de votre famille ne porte ce nom », répliquèrent les assistants, en se retournant vers le père, avec des signes d'étonnement et d'interrogation.

Zacharie réclama ses tablettes et, d'un air inspiré, comme s'il eût encore entendu parler Gabriel, il écrivit :

1. Isaï., IX, 6.
2. Joann., I, 30.
3. Rom., X, 12 ; — Ephes., II, 4.

— « Son nom est Jean »!

Il avait à peine achevé que sa langue se délia et que sa voix s'éleva pleine d'un saint enthousiasme :

— « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple!

« Il a suscité pour nous, dans la maison de David, un fruit suave qui assure notre salut :

« Suivant les promesses séculaires qu'il avait faites, par la bouche des saints prophètes.

« Il nous sauve de nos ennemis, de la main de ceux qui nous haïssent;

« Pour accomplir ses promesses miséricordieuses à nos ancêtres, suivant le serment fait à notre père Abraham que nous le servirions, en toute liberté et sans aucune crainte de nos ennemis, dans la sainteté et la justice, tous les jours de notre vie.

« Et toi, enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut! Parce que tu marcheras devant la face du Seigneur pour préparer sa route, donner à son peuple la science du salut et procurer la rémission de leurs péchés.

« Les entrailles de sa miséricorde se sont émues sur nous et il nous a visités, comme un astre qui se lève à l'Orient pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres, à l'ombre de la mort, et diriger nos pas dans la route de la paix [1] ».

L'admiration qui entourait Zacharie, à cette heure solennelle, se répandit bientôt au dehors, avec le caractère d'une sorte de terreur qui envahit toute la région montagneuse de la Judée. Tous se demandaient : « Qui croyez-vous que sera cet enfant? » On sentait la main de Dieu sur lui [2] et peut-être rêvait-on déjà de relèvement et de restauration dans Israël. Mais on se gardait bien d'en parler tout haut : Jérusalem

1. Luc., I, 68-79.
2. Id., *ibid.*, 66.

était trop près, avec son tyran soupçonneux servi par des espions sans nombre, et l'on se contenta d'attendre, avec la résignation fatiguée qui semblait devenue la vertu par excellence de Juda, depuis que le dernier des Asmonéens s'était couché dans sa tombe.

CHAPITRE V

LE PRÉCURSEUR.

« Hic est enim qui dictus est per Isaiam prophetam dicentem : « Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini. »

MATTH. III, 3.

« Cependant l'enfant grandit, et il s'affermissait dans l'esprit de sa vocation, menant une vie retirée dans les déserts, jusqu'au jour de sa manifestation devant Israël[1] ».

Ces paroles énigmatiques sont tout ce qui nous reste de l'histoire de Jean, pendant les trente premières années de son existence. Le parallélisme mystérieux qui semble établi entre le Maître et lui, dans leur annonciation et leur naissance, se continue jusqu'à la fin, et plus particulièrement dans cette longue obscurité qui couvre la préparation de leur ministère public. Essayerons-nous de percer cette ombre pour Jean-Baptiste, comme on l'a fait pour le Rédempteur? Il n'y aurait pas grand profit à le tenter et nous aimons mieux passer outre, en nous arrêtant seulement à la considération rapide de ces *déserts* [2] où le Précurseur attendait le moment de sa manifestation.

Ceux qui s'attachent à la fantaisie, d'après laquelle Jean-

1. LUC., I, 80.
2. ID., *ibid.*, : « Et erat *in desertis*, ἐν ταῖς ἐρήμοις ».

Baptiste aurait mené la vie des Esséniens [1], le conduisent dans les âpres ravins de l'*Ouady-en-Nahr*, ancienne vallée du Cédron, au point où elle est le plus sauvage, c'est-à-dire aux alentours du couvent actuel de *Mâr-Saba*. Certes, il est difficile de rien trouver qui réponde mieux à l'idée d'un désert, et par suite à celle d'un prêcheur de vie et de langage austères. Les grottes creusées par la nature ou la main de l'homme aux flancs de ces rochers abrupts, bien au-dessus du torrent et assez loin cependant du faîte, semblent la demeure nécessaire de ces *fils de Prophètes* [2] qui apparaissent tout à coup au milieu des foules, le visage décharné et pâli, la chevelure et la barbe incultes, à peine couverts d'un manteau de poil de chameau, comme on aime à se représenter Jean-Baptiste [3].

Mais la tunique à raies blanches et brunes, serrée aux flancs par une ceinture de cuir, telle que la portent encore les paysans des environs de Bethléem et d'Aïn Kârim, n'a rien de commun avec les vêtements blancs des Esséniens [4], et les déserts où vivait le fils d'Élisabeth ont toujours été placés, par la tradition, à un tout autre point de la Judée. Ce qu'on appelle *le désert de saint Jean* ne répond pas, il est vrai, par son étendue, aux expressions de l'Évangile. Ce désert, « riant et fleuri », est « un sommet de montagne couvert de cistes blancs, de papilionacées jaunes, et d'une quantité de fleurs diverses et de plantes ligneuses s'élevant à peine au-dessus de terre. Après avoir franchi ce sommet, on arrive à la source

1. Grætz, *Geschichte der Juden*, t. III : — Cohen, *les Pharisiens*, t, II, c. Ier. — Il est curieux de rapprocher ces rêveries des *Visions* de Catherine Emmerich à ce sujet.

2. III Reg., XX, 35; — IV Reg., II, 3, 5, 7 ; VI, 1 ; — Amos, VII, 14, etc.

3. Matth., III, 4 : « Joannes habebat *vestimentum de pilis camelorum* et *zonam pelliceam* circa lumbos ejus ».

4. Josèphe. *Antiq. Jud.*, XVIII, II. — Cf. Stapfer, *Les idées religieuses en Palestine*, p. 210-211.

de Saint-Jean; elle jaillit d'un trou de rocher; — à deux pas de là, sur la même pente escarpée, est la grotte qu'habita le Précurseur[1] ».

Au temps de l'igoumène Daniel[2], la montagne était couronnée de bois épais, comme à l'époque où David, suivant l'expression de l'Écriture[3], *se tenait dans la forêt*. C'est ainsi que se comprend le désert de Juda[4], et mieux encore celui d'Engaddi, célèbre par ses vignes, ses baumiers et ses palmiers[5] : une série de croupes plus ou moins élevées, — aujourd'hui arides, jadis boisées, — coupées par des ravins, au fond desquels courent encore des ruisseaux dans la saison des pluies, jadis arrosés en tout temps par l'eau qui descendait de la fûtaie ou du mâquis. Ce n'est pas que les grands espaces manquassent, où nulle verdure ne survivait aux premières chaleurs : alors, comme aujourd'hui, le voyageur passait des fraîches oasis à ces *vallons du feu* où le sol crayeux s'effrite sous les pas, et à ces plateaux mornes où l'on circule à grand'peine dans les épines et les cailloux, mais d'où le regard embrasse de si merveilleux horizons. De Bethléem à la Mer Morte, de l'ouest au sud-est, sur une étendue de vingt-cinq à trente kilomètres à vol d'oiseau, les déserts se succèdent, animés seulement par le passage des nomades, contre lesquels, au temps d'Hérode, on avait élevé les forteresses d'Herodium et de Massada : terrain propice aux rôdeurs et aux fugitifs, à cause de ses difficultés et de ses ressources, — refuge des criminels, — asile des proscrits, — école où se formaient tout naturellement les âmes éprises de la solitude et celles qui se trempaient pour la vie militante.

1. F. Bovet, *Voyage en Terre sainte*, p. 298-299.
2. Au XII[e] siècle. (V. *Pèlerinage en Terre sainte*, p. 132).
3. I Reg., XXIII, 18 : « Mansitque David *in silva*... in locis tutissimis *silvæ* ».
4. Matth., III, 1 : « In deserto Judææ ». — Cf. I Reg., XXIII, 15 et 25.
5. I Reg., XXIV, 2; — Cant., I, 13, etc.

Les plus grands souvenirs de l'antiquité judaïque hantent ces lieux. Saül y vainquit les Philistins; David y attendit les jours de sa prospérité; Amos y prépara son ministère et vint s'y reposer dans la mort. Par toutes ces routes ont passé les armées d'Israël; à toutes ces citernes les patriarches ont abreuvé leurs troupeaux; sur tous ces hauts lieux et dans tous ces bois, on adora tour à tour Jéhovah et Baal. Des ruines seules en témoignent aujourd'hui, mais au premier siècle de notre ère, le désert était vivant d'une vie pleine de charme, et l'on pouvait encore, avec David et Jérémie, en célébrer *les beautés* [1].

A quelle date Jean-Baptiste y entra-t-il? Nous ne le savons pas et rien ne nous permet de le savoir. Le séjour qu'il y fit, dit-on, avec Élisabeth à la suite du massacre des Innocents, si prolongé qu'on le suppose, ne peut l'avoir amené au jour où nous le voyons prêcher pour la première fois. La mort de ses parents a probablement déterminé sa retraite. Fils unique, n'ayant pas souci de continuer la tradition sacerdotale, libre par conséquent vis-à-vis de la famille et voulant se libérer vis-à-vis du Temple, il a sans doute alors cherché la solitude pour y écouter à l'aise la voix du Ciel. Tout apostolat se prépare dans la fuite du monde : les prophètes de l'ancienne Loi sortaient du désert; Paul devait s'y réfugier, après sa conversion, pour y affermir son âme, et le divin Maître lui-même n'a pas voulu passer par un autre chemin. Jean chercha donc la retraite où il vécut dans l'austérité [2]. Vêtu comme les fellahs et les pâtres, se nourrissant, comme eux, de sauterelles grillées et de miel sauvage [3], il ne buvait aucune liqueur fer-

1. Psalm. LXIV, 13 : « Pinguescent *speciosa deserti* ». Jerem, — IX, 10 : « Super *speciosa deserti* (assumam) planctum ».

2. D'après Sophrone (*Prat. spir.*, c. I) et Bède. (*De loc. sanct.*, c. XIII), il aurait habité une étroite caverne, au lieu nommé Sapsas.

3. Matth., III, 4 : « Esca autem ejus erat *locustæ et mel sylvestre* ». — (Les Grecs aussi bien que les Juifs estimaient la sauterelle comme aliment, à

mentée [1], — semblable à ces ascètes, en qui l'Orient a coutume de vénérer les amis du Ciel et parmi lesquels il va toujours chercher ses *Mâhdis*, prophètes et précurseurs.

Ce qu'il refusait à la chair, il le donnait à l'esprit, dans une méditation continuelle des prophéties, où il pouvait reconnaître sa propre figure, à côté de celle du Messie [2]. Mais ce n'était pas une contemplation inactive et vaniteuse : il y acquérait incessamment la notion pratique de son rôle, celui d'un avant-coureur, chargé d'ouvrir les voies au Messie. Pour y réussir, il ne fallait pas seulement une éloquence animée du souffle divin, comme celle d'Élie, dont le souvenir évoqué par l'Ange lui était toujours présent : les œuvres devaient féconder la parole et la plus haute vertu n'était pas de trop pour une si difficile mission.

De cette formation, l'Évangile ne nous dit rien, sans doute parce que les événements avaient charge de la révéler : et vraiment il ne faut pas grand effort pour deviner à quel travail préparatoire la vertu du *plus grand des enfants des hommes* empruntait son élévation. Les fleurs et les fruits rendent témoignage à la sève et à la terre, — mais aussi à l'homme, collaborateur du Dieu qui *assure l'accroissement des plants arrosés par une main docile* [3].

Or, la quinzième année du règne de Tibère [4], Ponce Pilate étant procurateur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée,

l'instar des Arabes modernes, des Malgaches, des Indous et des noirs du Sahara).

1. Luc., I, 15 : « Vinum et siceram non bibet ». — (Les anciens regardaient Jean-Baptiste comme le fondateur de la vie monastique. « Sicut sacerdotum principes sunt apostoli, ita et monachorum princeps Joannes Baptista », dit S. Jean Chrysostome, *Homil.* 1e *in Marcum*).

2. Isai., XL, 3 ; — Malach., III, 1.

3. I Cor., III, 6 : « Ego plantavi, Apollo rigavit, Deus autem incrementum dedit ».

4. C'est-à-dire de son association à l'empire, l'an 765 de Rome, 12e de l'ère vulgaire : ce qui met à l'an 780 l'apparition de Jean-Baptiste aux bords du Jourdain.

sous le pontificat d'Anne et de Caïphe, — la voix de Dieu se fit entendre dans le désert à Jean le fils de Zacharie[1], lui ordonnant de commencer à prêcher. Il obéit aussitôt[2] et descendit dans la plaine du Jourdain pour se joindre aux voyageurs qui cherchaient les gués vers Béthanie et Bétharaba[3], soit qu'ils vinssent de l'occident, soit qu'ils descendissent du pays de Moab. Le passage était difficile et nécessitait un arrêt, avant ou après, suivant la rive où l'on entrait dans l'eau. Venant de Jérusalem, les caravanes faisaient naturellement halte, le soir, entre Jéricho et les bois qui bordent la rive droite[4]. Lorsqu'elles arrivaient de Moab, par le Ouady-Chaïb, elles étaient forcées de s'arrêter à la même place, pour se reformer après la traversée du fleuve et des fourrés. En voyage, l'Oriental va lentement et se repose volontiers, surtout dans le voisinage de l'eau, quand le soir arrive et qu'un rassemblement considérable lui promet le plaisir avec la sécurité. Si les heures chaudes du jour l'invitent à la sieste, la fraîcheur de la nuit le dispose à goûter les interminables récits des conteurs, les chants monotones des *kiatriya*[5] et les danses langoureuses des almées. Alors parfois s'élève, au milieu d'un silence respectueux, la voix de quelque derviche qui commente la parole sainte en érudit ou en apôtre, avec toutes les subtilités du scoliaste ou toutes les fougues de l'illuminé. Impassibles en apparence, les auditeurs suivent cependant tous les mouve-

1. Luc., III, 1-2.

2. Ce qui peut s'entendre d'abord d'une première prédication dans le désert même, ou sur ses confins, où l'on montre encore un rocher qui aurait servi de chaire au Précurseur. (Cf. Sepp, *Vie de N.-S. J.-C.*, 2e part., 2e sect., ch. II.) Après quoi, Jean serait venu aux bords du Jourdain.

3. Joann., I, 28. — Cf. Judic., VII, 24. — Le désert de Juda finissait au nord vers Jéricho et l'embouchure du Jourdain. Béthanie aurait été située sur la rive droite du fleuve, Bétharaba sur la rive gauche, au dire de Sepp, *loc. cit.*, c. IV.

4. A l'endroit désigné par le nom de Béthanie.

5. « Guitaristes », chanteurs qui s'accompagnent de la guitare (*Kouitta*) ou du violon à deux cordes (*Rbab*).

ments de l'âme du parleur, s'exaltant en dedans jusqu'au délire ou s'absorbant dans un rêve de paradis. Rien de puissant sur les imaginations orientales comme ces discours passionnés, dont la conclusion peut être, à un moment donné, le soulèvement d'une tribu et la ruine de toute une contrée.

Le voisinage de Jéricho, ville essentiellement cosmopolite, amenait aux bords du Jourdain tout un monde de visiteurs, — curieux en quête de nouveautés, pharisiens qui cherchaient des prosélytes, courtisanes trafiquant de leurs charmes, soldats préposés à la surveillance et à la garde des campements [1], — assemblage hétérogène au premier coup d'œil, mais en réalité composé d'éléments identiques au point de vue de l'impressionnabilité et de l'entraînement. C'est au milieu de cette foule que le fils de Zacharie se montra tout à coup, comme une apparition des anciens âges et fit entendre la mystérieuse invitation :

— « Faites pénitence, parce que le royaume des Cieux va s'ouvrir. Voici en effet celui qu'a prédit le prophète Isaïe, quand il disait : « Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la route du Seigneur, et mettez en état les sentiers qu'il doit suivre. Toute vallée sera comblée, toute montagne ou colline sera nivelée : les sentiers tortueux deviendront droits et les chemins raboteux seront aplanis, et toute chair verra le salut de Dieu[2] » — « Car voici venir Celui dont il est écrit : J'envoie mon ange devant ta face pour préparer la route devant tes pas [3] ».

La physionomie austère et la voix vibrante du prêcheur attirèrent forcément l'attention : puis quand on sut la noblesse de son origine, la sainteté de sa vie, la profondeur de sa science,

1. Sepp (*Vie de N.-S. J.-C.*) voit ici les soldats préposés à la garde du Temple : mais les expressions du texte sacré paraissent aussi bien convenir aux soldats romains et aux mercenaires d'Hérode.

2. Matth., III, 3 ; — Marc., I, 3 ; — Luc., III, 4 (citant Isaï, XL, 3).

3. Marc., I, 2 (citant Malach., III, 1).

la faveur première ne tarda pas à se changer en enthousiasme. Ce fut d'abord la région du Jourdain qui s'ébranla, entraînant bientôt la Judée et Jérusalem elle-même [1] dans un de ces courants d'opinion irrésistibles, comme il s'en produit aux heures décisives de la vie des peuples. On était à l'une de ces heures, dont un historien a dit justement : « Lorsqu'une grande révolution doit s'accomplir dans le monde et qu'un nouveau jour dans l'histoire doit succéder au jour qui finit, il se remue souvent dans le sein des peuples je ne sais quel sentiment qui leur révèle cet avenir prochain et leur fait deviner en quelque sorte d'où doit venir l'homme que la Providence a choisi pour instrument de ses décrets éternels [2] ». Jean donnait un corps aux rêves et aux aspirations d'Israël, en s'assimilant à l'Ange précurseur du Messie et en montrant prêt à s'ouvrir ce règne que l'on attendait depuis si longtemps. Nul ne s'étonnait de l'appel à la pénitence, c'est-à-dire à la purification nécessaire aux enfants du nouveau royaume [3]. Tous se frappaient la poitrine, confessaient leurs péchés et descendaient allègrement dans les eaux du Jourdain pour y être baptisés [4].

Les pauvres abondaient dans cette multitude : aussi Jean avait-il grand soin de les recommander à la charité des plus riches, lorsque ceux-ci lui demandaient :

« Que faut-il faire?

— « Celui qui a deux tuniques doit en donner une à celui qui n'en a pas; et celui qui a des provisions doit également les partager [5] ».

1. Matth., III, 5; — Marc., I, 5.

2. Sepp, *Vie de N.-S. J.-C.*, loc. cit.

3. Le Talmud dit (*Sanhédrin*, fol. 97, 2) : « Si Israelitæ pœnitentiam agunt, tunc per Goëlem (Messiam) liberantur ».

4. Matth., III, 6; — Marc., I, 5; — Luc., III, 7; — Joann., I, 25-28. — Rien n'était plus naturel, aux yeux des Juifs, que cette invitation au baptême. Il était usité chez eux pour les prosélytes, comme chez les Esséniens pour les nouveaux adeptes. (*Ghemara* de Babyl. — Cf. Tacit., *Hist.*, V, 5).

5. Luc., III, 11.

Les publicains osèrent braver le mépris public et s'approchèrent :

« Maître, que ferons-nous? »

— « Ne demandez rien de plus que ce qui vous est concédé par la loi. »

Les soldats vinrent à leur tour :

« Et nous, qu'avons-nous à faire? »

— « Ne maltraitez ni n'accusez faussement personne, et soyez contents de votre solde [1] ».

Les pharisiens et les sadducéens ne pouvaient se tenir à l'écart, ne fût-ce que par curiosité, sinon pour se faire bien voir du populaire. Ils vinrent donc aussi, en grand nombre, et déposèrent leurs vêtements pour descendre dans l'eau. L'accent du prêcheur changea tout à coup ; sa voix siffla comme des lanières.

« Race de vipères, cria-t-il, vous voulez donc aussi, vous, fuir la colère qui arrive? Faites alors de dignes fruits de pénitence, au lieu de dire tout bas : Nous avons pour père Abraham ! Car, moi, je vous le dis, Dieu peut susciter, de ces pierres, autant d'enfants à Abraham. La hache est déjà enfoncée dans les racines de l'arbre : et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu [2] » !

La haine des pharisiens et des sadducéens contre le Précurseur date de ce jour, et leur vengeance ne devait pas tarder longtemps ; mais en attendant l'heure favorable, ils dissimulèrent, pour ne pas irriter le peuple, dont ils espéraient bien faire leur complice.

L'enthousiasme allait cependant croissant, au point qu'on voulut voir dans le Baptiste, non pas le héraut du Messie, mais le Messie lui-même, et que Jean dut protester énergiquement contre cette erreur.

1. Luc., III, 12-14. — L'allusion aux délations mérite d'être remarquée.
2. Matth., III, 7-10 ; — Luc., III, 7.

« Je vous baptise dans l'eau pour vous initier à la pénitence ; mais il en vient un autre, après moi, plus puissant que moi, dont je ne suis pas digne de porter ou même de dénouer les chaussures. Il vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu. Il a dans sa main le van qui nettoiera son aire, il rassemblera le bon grain dans ses greniers, mais il jettera la paille au feu inextinguible[1]. »

Les prédications du Baptiste avaient commencé probablement à l'automne [2] de l'an 28 [3], qui ouvrait, suivant quelques auteurs, une année *sabbatique*, c'est-à-dire de repos absolu pour la terre d'Israël [4]. Les loisirs de cette période augmentèrent le nombre des auditeurs de Jean, et la plaine de Jéricho se couvrit de tentes, où s'abritaient les pèlerins accourus de la Galilée, de la Samarie, de la Pérée et des régions environnantes. L'hiver les dispersa ; mais ils revinrent au printemps de l'an 29, presque aussi nombreux et tout aussi enthousiastes. Quand la chaleur rendit le Ghôr [5] inhabitable, la pieuse colonie se transporta vers le Nord, près du village de Salim, en un lieu nommé Ænon ou *les Sources*, à cause de ses eaux abondantes [6] ; puis, à l'automne, elle redescendit vers le gué de Béthabara [7], où lui était réservé le plus merveilleux des spectacles.

L'octave de la fête des Tabernacles venait de finir et la foule

1. Matth., III, 11-12 ; — Marc., I, 8 ; — Luc., III, 16.

2. Au mois de Tisri, qui correspond à nos mois de septembre et d'octobre. Les Juifs le regardaient comme le plus propre aux bains et aux baptêmes. D'autre part, il était le plus riche en fêtes et donnait lieu à un plus grand mouvement de pèlerins et de voyageurs.

3. Ou 27, suivant le point de départ adopté pour la chronologie moderne.

4. Fouard, *Vie de N.-S. J.-C.*, cit Wieseler, *Chronologische Synopse*, p. 204.

5. C'est le nom que les indigènes donnent à la vallée du Jourdain.

6. Joann., III, 23. Il est probable que Jean-Baptiste n'attendit pas l'an 30, c'est-à-dire la fin de son ministère, pour s'établir à Ænon, pendant les chaleurs.

7. Nous suivons ici l'interprétation la plus rationnelle du texte évangélique assez obscur en cette occasion.

accourue à Jérusalem refluait vers le Jourdain, pour regagner la région riveraine de l'un et l'autre côté du fleuve. Les Galiléens y étaient nombreux et le Précurseur avait parmi eux des disciples, qui ne devaient pas tarder à remplir le monde du bruit de leur nom. Mais il ne savait pas quel illustre prosélyte la Galilée lui réservait.

Un des premiers jours du mois de novembre[1], il vit venir à lui un homme *qu'il n'avait jamais vu*[2], mais *qu'il reconnut*[3], par un instinct secret, pour celui dont Dieu lui avait dit : « Celui sur qui tu verras le ciel s'ouvrir baptisera dans le Saint-Esprit[4] ». — Et il voulait s'opposer à sa descente dans le Jourdain :

« C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi » !

— « Laisse faire, répondit l'inconnu ; c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir la volonté divine ! »

Jean se soumit et versa l'eau sur la tête du suppliant : aussitôt une immense lumière fit étinceler la surface du fleuve[5], les cieux s'ouvrirent, l'Esprit-Saint apparut en forme de colombe, et la voix d'En-Haut cria : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances[6] » !

La foule regardait avec un étonnement mêlé de crainte, et Jean s'abîmait dans l'adoration, pendant que Jésus souriant et majestueux remontait la berge et disparaissait dans l'épaisseur des bois. Personne n'avait osé le retenir, parce qu'il ne lui plaisait pas encore de se mêler aux hommes : *l'Esprit l'en-*

1. S. Épiphane dit : « le VI des ides de novembre, » c'est-à-dire vers le 7 de ce mois. — Chevallier reporte cette date vers le 1er novembre.
2. Joann., I, 31-33 : « Ego nesciebam eum ».
3. Matth., III, 14.
4. Joann. I, 33.
5. Addition du *Codex Vercellensis* (Migne, *Patrol. lat.*, t. XII, p. 155), qui se retrouve dans S. Justin (*Dialog. cum Tryphone.*)
6. Matth., III, 14-17; — Marc., I, 10-11; Luc., III, 21-22; — Joann., I, 32.

traînait vers le désert[1], où il allait subir la tentation et achever ainsi la préparation de sa vie apostolique.

Trois mois environ s'écoulèrent, pendant lesquels le fils d'Élisabeth dut souvent évoquer le souvenir de son tressaillement dans le sein maternel. Alors aussi le Fils de Dieu était pour lui un inconnu; mais il l'avait deviné dans l'obscurité où il se cachait et avait senti frémir tout son être à l'avance que le Créateur faisait à sa créature. Impatient de rompre ses liens pour lui rendre témoignage, il n'avait pu cependant venir à temps pour le voir, même de loin, jusqu'à ce jour arrivé sans que rien l'annonçât; et pour la deuxième fois, le Maître échappait à ses hommages. Si l'extase l'avait empêché de courir sur les traces de Jésus, un ardent désir de le retrouver brûlait dans son âme, et ses regards sondaient incessamment la foule pour y reconnaître les traits du Messie. Mais les jours succédaient aux jours, ramenant l'hiver et dispersant les prosélytes : ce fut bientôt la solitude, où Jean rentra, non sans quelque tristesse, avec l'espoir cependant que les communications célestes n'y feraient pas défaut. Il est permis de croire en effet que Dieu ne le laissa pas plus dans l'angoisse qu'il n'y avait jadis laissé Daniel, cet autre *homme de désirs*[2], à qui Gabriel était venu dire le jour et l'heure de *l'onction du Saint des saints*[3]. C'est là toutefois un secret qu'il ne nous est pas donné de pénétrer. Passons donc et revenons aux rives du Jourdain, où le printemps rassemble les multitudes avides de la parole du Précurseur.

Le Sanhédrin commençait à s'émouvoir de ces prédications dont le retentissement était grand jusque dans la Ville sainte.

Au commencement de février[4], une députation de phari-

1. Matth., IV, 1; — Luc., IV, 1.
2. Daniel, IX, 23 : « Vir desideriorum. »
3. Id., *ibid.*, 25 : « Ungatur sanctus sanctorum. »
4. Suivant les calculs de Chevallier (*Récits évangéliques*, p. 117). Nous dirions plus volontiers : dans le courant de février. La température est très douce, en ce moment, dans la plaine de Jéricho.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

siens, — prêtres et lévites, — fut envoyée de Jérusalem, avec mission de demander à Jean : « Qui es-tu? Es-tu le Christ?

— « Non, répondit-il sans hésiter, je ne le suis pas.

— « Es-tu Élie?

— « Non plus.

— « Es-tu le Prophète [1] que plusieurs attendent?

— « Pas davantage!

— « Mais alors qui es-tu? Il faut que nous rapportions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dis-tu de toi-même?

— « Je suis *la Voix de celui qui crie dans le désert : Redressez les chemins du Seigneur,* — suivant la parole du prophète Isaïe [2].

— « Pourquoi donc baptises-tu, puisque tu n'es ni le Christ, ni Élie, ni le Prophète?

— « Je baptise dans l'eau; mais il y a maintenant au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas. C'est lui qui doit venir après moi; il a été engendré longtemps avant moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure [3] ».

Les messagers du Sanhédrin se retirèrent préoccupés de ce que ce langage avait d'énigmatique, et disposés à tenir le Précurseur en étroite surveillance. D'instinct il leur était antipathique : ils devinaient en lui un ennemi, et derrière lui

1. Cf. Deuter., XVIII, 15; — Act., III, 22, et VII, 37. — Certains croyaient que ce prophète était Hénoch revenu à la vie. (Cf. Genes., V, 24; — Eccli., XLIV, 16; — Hebr., XI, 5; — Apoc., XI, 3).

2. Isaï., XL, 3. — C'est plutôt une allusion qu'une citation. (Cf. Isaï., LVII, 14, et LXII, 10).

3. Joann., I, 19-27. — Cette allusion aux *cordons* de la chaussure étonnera peut-être ceux qui ont vu les Orientaux traînant leurs babouches par tous les chemins de l'Asie Mineure et de la Palestine. Mais on retrouve encore, en certaines régions, la sandale liée assez haut sur la jambe, par un véritable cothurne de cuir, de ligature assez compliquée pour expliquer l'intervention d'un serviteur. C'est la chaussure qui convient aux voyages, comme les babouches à la vie sédentaire.

quelqu'un de plus redoutable encore, l'auteur de leur ruine prochaine. Ce *redressement des voies du Seigneur* visait leurs intrigues, déjà sans doute percées à jour par ce contrôleur mystérieux, dont ils ne savaient pas le nom, bien qu'il vécût au milieu d'eux, inaccessible autant qu'invisible, à en juger par l'humble vénération du Baptiste [1]. Qui pouvait être ce redresseur de torts? Un prophète, dont l'imagination populaire s'occupait avec plus ou moins de motifs? Élie, qu'on disait prêt à rentrer dans la vie? Le Christ lui-même, dont les temps pouvaient être accomplis? Qu'importe? Leur temps à eux finissait et les avertissements de Jean étaient comme le glas de leur dernier jour. Se résigneraient-ils à céder la place sans essayer d'en conserver au moins une part? L'avenir devait prouver que leur disposition était bien différente.

Le lendemain, la joie si vivement désirée visita l'âme du confesseur : Jésus venait à lui! Un cri s'échappa de ses lèvres! « Voici l'Agneau de Dieu, celui qui enlève le péché du monde. C'est de lui que j'ai dit : Un homme vient après moi, qui existait bien avant moi et qui est bien plus grand que moi. Je ne le connaissais pas, mais c'est pour préparer sa manifestation à Israël, que je suis venu baptiser. J'ai vu le Saint-Esprit descendre sur lui comme une colombe. C'est à cela que je l'ai reconnu, suivant le signe que m'avait donné Celui qui m'a envoyé baptiser. J'ai vu, et je rends témoignage que voici le Fils de Dieu [2] »!

La foule écoutait sans comprendre : ce n'était pas encore l'heure propice. Le lendemain, Jean parlait familièrement avec deux de ses disciples, quand Jésus vint à passer, et il répéta le cri de la veille : « Voici l'Agneau de Dieu! » Cette

1. Marc., I, 7 : « Cujus non sum dignus *procumbens* solvere corrigiam calceamentorum ejus ».

2. Joann., I, 29-34.

fois le coup avait porté : les deux disciples se mirent aussitôt à suivre Jésus, qui les aperçut et leur dit :

— « Que voulez-vous?

— « Maître, répondirent-ils, où habitez-vous?

— « Venez et voyez [1] »!

Ils l'accompagnèrent à sa retraite et y demeurèrent avec lui le reste du jour : il était environ la dixième heure, c'est-à-dire quatre heures du soir, suivant notre manière de compter. Ils ne devaient plus le quitter, et devenus les prémices de son ministère, ils s'efforcèrent tout de suite de lui amener d'autres fidèles. André appela son frère Simon : Jean courut chercher son frère Jacques, — tous deux avec la même parole : « Nous avons trouvé le Messie [2] »! Simon et Jacques, et bientôt Barthélemy, s'attachèrent avec eux aux pas de Jésus, donnant ainsi à l'Église sa première forme. Jean pouvait saluer l'achèvement de sa mission : il avait montré le Messie au monde et lui avait donné un commencement de règne. Le rôle du Précurseur n'allait pas au delà.

Jésus reprit le chemin de Nazareth : mais il ne devait jamais plus se retrouver en contact avec le Baptiste, bien que celui-ci eût aussi remonté le cours du Jourdain pour s'établir à Salim, presque aux frontières de la Galilée [3]. Avant que le Maître fût amené à visiter la Samarie, le Serviteur lui avait rendu le suprême témoignage, celui du sang, derrière les murs de Machéronte [4].

Hérode Antipas habitait ordinairement Tibériade [5], la ville rebâtie par lui, en l'honneur de Tibère [6], et devenue

1. Joann., I, 38-39.
2. *Id., ibid.*, 41 : « Invenimus Messiam ».
3. En Samarie. — S. Hieron., *De loc. hebr.*, et *De nomin. hebr.* — Cf. Burchard, pars I, c. VII, § 25.
4. Josèphe, *Antiq.*, XVIII, V, 2.
5. Aujourd'hui *Tabariyèh,* entre *Migdal* (Magdala), au nord, et *Kérac* (Tarichée), au sud.
6. Josèphe, *Antiq. Jud.*, XVIII, II, 3.

l'une des cités les plus élégantes et les plus fastueuses de la Syrie. Couchée au bord du lac de Génézareth (auquel parfois elle prêtait son nom) [1], sur la pente orientale de riantes collines, au milieu de la verdure et des fleurs [2], elle était le rendez-vous de tous les voluptueux cosmopolites, dont la Palestine pullulait depuis l'avènement des Hérodes. Les Juifs évitaient d'y entrer [3], surtout les Rabbis et les Pharisiens : aussi la population en était-elle tout étrangère, de même que la physionomie. Elle avait des bains, un stade, des portiques, des statues, à l'instar de Rome, et le monarque s'y montrait entouré d'une splendeur païenne qui offensait le sentiment national et religieux.

Mais ce qui blessait davantage les yeux et les esprits du peuple, c'était l'union incestueuse et adultère d'Antipas avec sa nièce, — la femme de son frère Philippe [4], à qui, depuis plusieurs années, il l'avait enlevée pour l'épouser au mépris de toutes les lois. S'il avait encore un reste de pudeur, elle ne gardait aucun ménagement, et l'audace du scandale ajoutait encore à son énormité. A Jérusalem, dit-on [5], des murmures discrets accueillaient les coupables quand ils se rendaient au Temple pour les grandes fêtes : à Tibériade, personne n'eût osé risquer une marque de désapprobation. Jean-Baptiste se chargea de venger la conscience publique, et le roi s'étant rencontré sur sa route, peut-être en qualité de prosélyte plus ou moins sincère, il lui lança au visage l'héroïque protestation :

« Il ne vous est pas permis de prendre la femme de votre frère [6] » !

1. Joann., VI, 1 et 23.

2. Les Orientaux plaçaient à cet endroit l'un des nombreux paradis de leurs légendes.

3. Talmud de Jérus., *Schebouoth*, IX, 1.

4. Hérode Philippe, fils de la seconde Marianne, et quatrième fils d'Hérode le Grand. Il ne faut pas le confondre avec Philippe, fils de Cléoâptre, né quelques années après Hérode Antipas, et qui fut tétrarque d'Iturie.

5. Cf. Renan, *Vie de Jésus*, etc.

6. Matth., VI, 8 : « Non licet tibi habere uxorem fratris tui ».

Hérode frémissant de colère et de honte donna l'ordre d'arrêter le prophète, mais sans attenter à sa vie, à cause du peuple [1] et peut-être aussi à cause de l'admiration qu'il partageait avec la foule. Sans doute il y avait plus de peur que de sympathie dans cette admiration : Antipas était superstitieux autant que sceptique, et n'ayant guère plus de foi que de mœurs, il redoutait cependant la vengeance d'un Dieu auquel il ne croyait pas. Il se contenta donc, après une arrestation clandestine [2], de prendre ses précautions contre une tentative de délivrance, en faisant transporter le prisonnier au château de Machéronte [3], inaccessible et sombre forteresse bâtie par les Asmonéens, au-dessus du torrent de Zerga-Ma'in, dans les montagnes à l'est de la mer Morte. Jean-Baptiste y fut tenu dans une étroite surveillance [4]; mais il put y recevoir la visite de ses disciples et continuer près d'eux un ministère redoutable seulement, au sens d'Hérode, quand il s'exerçait devant les multitudes. La crainte d'une sédition écartée, le reste le laissait indifférent, et même il se plaisait aux discours de son captif, dont il prenait volontiers conseil en certaines circonstances [5].

Or il arriva que la fidélité des disciples de Jean envers leur maître malheureux engendra le dépit des succès toujours croissants de Jésus [6], et les entretiens de Machéronte ne tardèrent pas à prouver au Précurseur la nécessité d'un nouveau

1. Josèphe, *Bell. Jud.*, VII, VI, 1-2.

2. Ce qu'indiquent les mots : « Traditus est Joannes » (Marc., I, 14,) qui supposent même une trahison. — Elle aurait eu lieu, le 27 mai, au dire de Sepp (*Vie de Jésus-Christ*), t. II, p. 38).

3. Ou Macherous (*M'Kann*, en arabe). — Les Juifs l'appelaient le *Château noir* ou la *Fournaise,* à cause de la couleur de cette terre brûlée par le soleil. Au dire de Josèphe, c'était la place la plus forte de la Palestine, après Jérusalem.

4. Matth., XI, 2; — Marc., VI, 17; — Luc., III, 19.

5. Marc., VI, 10 : « Audito eo multa faciebat, et libenter eum audiebat ».

6. Meschler, *Méditations sur la vie de Jésus-Christ,* p. 402. — Cf. Matth., IX, 14; — Marc., II, 18; — Joann., III, 26.

témoignage en faveur du Messie. Cette fois, il voulut lui donner un caractère plus solennel et plus efficace. Par son ordre, deux de ses fidèles, — peut-être les plus récalcitrants, — portèrent à Jésus cette question singulière :

« Êtes-vous réellement Celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre »?

Jésus, en ce moment même, accomplissait plusieurs miracles, et visant surtout la pensée du Précurseur, il répondit :

« Allez dire à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et les pauvres sont évangélisés. Bienheureux celui à qui je n'aurai pas été un sujet de scandale! [1] ».

Ce qu'éprouvèrent les envoyés, il est facile de le comprendre : mais l'étrangeté de leur démarche avait pu nuire au prestige de Jean dans l'esprit des auditeurs, et Jésus voulut effacer sans retard cette impression défavorable.

« Qu'êtes-vous jadis allés voir au désert? » demanda-t-il en s'adressant à la foule. « Est-ce un roseau agité par le vent?... Est-ce un voluptueux?... Mais c'est dans les palais des rois que cela se trouve. Qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète?... Ah! oui, et plus qu'un prophète! Car c'est de lui qu'il est écrit : « Voici que j'envoie un ange devant ta face avec mission de préparer ta voie ». En vérité, je vous le dis, nulle femme n'a engendré un fils plus grand que Jean-Baptiste! [2] ».

A ce magnifique témoignage, la foule, au milieu de laquelle on remarquait plusieurs publicains baptisés par le Précurseur, répondit en glorifiant Dieu, pendant que les pharisiens et les scribes, dédaigneux de ce baptême, refusaient de comprendre les dernières paroles de Jésus : « Le plus humble dans

1. Matth., XI, 2-6; — Luc., VII, 18-23.
2. Matth., XI, 7-11; — Luc., VII, 24-28.

le royaume de Dieu est plus grand que Jean-Baptiste! [1] ».

Nulle couronne plus glorieuse ne pouvait ici-bas ceindre la tête d'un mortel : mais la gloire se paie quelquefois bien cher, et plus elle est enviable, plus le prix en est relevé. Le Baptiste allait en faire l'épreuve.

Hérodiade voulait sa mort et ne cessait d'intriguer pour l'obtenir [2]. Antipas résistait, non que le sang lui fît peur, mais par crainte d'une démonstration populaire, comme nous l'avons déjà dit. Machéronte toutefois, avec ses défenses inexpugnables, le rassurait un peu, et il était facile de prévoir le jour où les ruses de la femme adultère triompheraient des répugnances de son complice. Ce jour maudit fut le 10 du mois d'Ab [3], date funèbre dans le calendrier juif, parce qu'elle rappelait au peuple la malédiction prononcée, au désert, contre ceux qui, sortis d'Égypte, ne devaient pas entrer dans la Terre promise [4], — et surtout parce qu'à pareil jour, Nabuchodonosor avait détruit le temple de Salomon [5]. Si les contemporains d'Hérode et de Jean-Baptiste avaient pu lire dans l'avenir, ils auraient ajouté à ces tristesses celle plus grande encore de la ruine définitive d'Israël : c'est le 10 du mois d'Ab, en effet, que Titus devait mettre le feu au Sanctuaire, et Jérusalem expier le déicide, dans la *désolation* prédite par Daniel [6].

Mais ce jour, que les vrais Israélites passaient dans le deuil, était pour Hérode un jour de joie, parce qu'il y célébrait l'anniversaire de son arrivée au pouvoir [7], ou celui de son entrée dans la vie, à prendre au pied de la lettre les expres-

1. Matth., XI, 11 ; — II, 28-30.
2. Marc., VI, 19.
3. Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, t. II, p. 102.
4. Num., XIV, 22-23.
5. II Paral., XXXVI, 19.
6. Daniel, IX, 26-27.
7. Cf. *Nov. Testam. ex Talmude*, p. 90.

sions de l'Évangile[1]. Il convoqua donc, en son palais de Machéronte, les grands fonctionnaires de ses États, les officiers supérieurs de son armée et les personnages les plus considérables de la Galilée. Au cours de cette fête, les convives eurent la surprise d'un intermède assez rare : au lieu des almées appelées d'ordinaire à ces festins[2], ce fut Salomé, la fille d'Hérodiade, qui entra et se mit à danser. Elle voulait sans doute montrer qu'elle avait été élevée à la romaine et pouvait rivaliser avec les patriciennes dont Cicéron raillait l'élégante corruption[3]. Jeune, belle, séduisante [4], elle enleva tous les suffrages, et le roi, sans doute à peine conscient, lui dit, comme jadis Assuérus à Esther : « Demande-moi tout ce que tu voudras : je te le donnerai, je le jure, fût-ce la moitié de mon royaume [5] ».

Les monarques d'Orient étaient coutumiers de ces imprudences, *quand le vin leur montait à la tête,* suivant l'expression du livre sacré[6]. Ils s'en repentaient quelquefois, sans avoir la ressource d'Assuérus, parce que leurs ordres obéis avaient eu des conséquences irréparables. Il en fut ainsi de la promesse d'Hérode. La jeune fille en avait aussitôt fait part à sa mère.

— « Que demanderai-je? »

La réponse était prête depuis longtemps.

— « La tête de Jean-Baptiste! »

Sans même songer à l'énormité d'un pareil acte, Salomé

1. Matth., XVI, 6; — Marc., VI, 21.

2. Josèphe, *Antiq. Jud.*, XII, 4.

3. Cicéron, *Pro Murena,* VI. — M. Renan n'a voulu voir ici qu'une *danse de caractère grave.* (Vie de Jésus, c. XI); mais son opinion n'a pas eu de prise sur ceux qui connaissent l'Orient et l'antiquité. — Cf. Schol., Bob., *p. Sext.*, p. 304.

4. Visconti (*Iconographie grecque,* Supplément, — planche 47, n° 12), nous a conservé une médaille de Salomé, petit bronze. La tête est tournée à gauche, la figure est agréable et de type juif assez accentué.

5. Esther, VII, 1-2 : « Etiamsi dimidiam partem regni mei petieris, impetrabis ».

6. Id., *ibid.,* 2 : « Postquam vino incaluerat ».

rentra précipitamment dans la salle du festin, et dit avec insolence :

— « Je veux que vous me donniez tout de suite, dans ce bassin, la tête de Jean-Baptiste [1] ».

C'était bien peu de chose aux yeux des tyrans orientaux que la tête d'un homme, et l'abominable exigence d'Hérodiade n'était pas pour surprendre des gens habitués à verser le sang à tort et à travers[2]. Cette fois pourtant, Antipas eut un moment d'hésitation et devint rêveur : la tête était bien haute pour la main de cette enfant! Noblesse, génie, sainteté, fallait-il faucher tout cela dans son plein épanouissement, au risque d'irriter le peuple à coup sûr, Rome peut-être, et, qui sait? le Dieu dont Jean-Baptiste parlait avec tant de puissance? Les regards inquiets du monarque allaient de Salomé aux convives, comme pour demander une intervention, dont personne n'eût osé prendre la responsabilité. Les ivresses royales avaient d'étranges allures et le plus prudent était de leur laisser le champ libre. Les uns pensaient sans doute à ces *fureurs sournoises du puissant dans le vin* dont parle le Psalmiste[3] : les autres aux emportements légendaires d'Alexandre[4], et personne ne se souciait d'encourir la colère du prince ou les ressentiments de son inspiratrice.

Cependant Salomé battait la terre du pied, faisant tinter les anneaux de ses chevilles, comme un rappel à la parole donnée, en même temps que ses yeux semblaient compter les

1. Marc., VII, 25 : « *Volo* ut *protinus* des mihi *in disco* caput Joannis Baptistæ ». S. Matthieu (XIV, 8) est plus précis encore : « Ὧδε, ici-même, dans ce plat ».

2. Ils avaient d'ordinaire près d'eux des *chaouchs* ou bourreaux pour l'exécution de leurs sentences, « spiculatores... qui nudato gladio hominum amputant cervices ». (Jul. Firmicus, VIII, 26, ap. Forcellini, v°. *Spiculator.*)

3. Psalm. LXXVII, 65 : « Excitatus.... tanquam potens crapulatus a vino et percussit inimicos suos in posteriora ».

4 Quinte-Curce, *Vita Alexandri*, lib. VIII. — Plutarque, *Alexander*. — Arrien, *De Expedit. Alexandri*, lib. IV.

témoins de la promesse. Hérode n'eut pas le courage de rétracter son serment, *tant à cause d'elle que par respect humain,* et il donna l'ordre fatal. Un des *chaouchs* quitta la salle, où bientôt il rentrait, portant dans un bassin d'agate la tête sanglante du martyr [1].

Salomé la prit des mains de l'exécuteur pour la porter à sa mère [2] : l'Évangile jette un voile sur la scène qui suivit et dont la tradition nous a conservé la mémoire. L'odieuse femme avait des lettres et se souvenait de son passage, à Rome, dans ce monde voluptueux et cruel où elle était allée plaider la cause de son associé. Fulvia, la digne épouse de Marc-Antoine, avait pris sur ses genoux la tête coupée de Cicéron et lui avait percé la langue avec l'aiguille de ses cheveux. Non contente de percer la langue du Précurseur avec un poinçon d'or [3], Hérodiade, voulant peut-être aussi lui crever les yeux, le frappa au front, d'un coup assez violent pour laisser des traces après dix-huit siècles [4]. Inutile sacrilège ! Les yeux éteints la poursuivaient de leur regard menaçant et les échos du palais redisaient la dure parole : « *Non licet!* Ce n'est pas permis [5] ».

Les disciples de Jean purent enlever ses dépouilles et leur rendre en secret les derniers honneurs [6]. Pendant ce temps, Jésus disait aux apôtres, — en réponse à la question : « Pour-

1. Ce bassin est conservé à Gênes. (V. *Lettres d'un pèlerin,* t. Ier, p. 127).
2. Marc., VI, 28.
3. S. Hieron., *In Rufin.,* III, 11.
4. Comme on peut le voir sur la relique conservée dans la cathédrale d'Amiens.
5. La tradition arabe, constatée par le *Coran,* veut même que les lèvres de l'illustre mort se soient ouvertes, devant Hérode et sa complice, pour crier encore : « Non licet ».
6. Matth., XIV, 12. — D'après Nicéphore, *Hist.*, lib. I, c. 9, les reliques de saint Jean furent portées à Sébaste, mais la tête resta quelque temps à Machéronte, d'où elle fut transportée par Hérodiade à Jérusalem. On l'y retrouva, au temps de Constantin, dans les ruines du palais des Asmonéens. (Sozomène, *Hist. eccl.*, lib. VII, c. 21.)

quoi les pharisiens et les scribes enseignent-ils qu'Élie doit venir avant le Messie et rétablir toutes choses? »

— « Élie est déjà venu; ils ne l'ont pas reconnu, mais ils l'ont traité au gré de leur fantaisie. C'est ainsi que le Fils de l'homme doit souffrir par eux [1] ».

Et comme les disciples du Précurseur arrivaient, apportant la nouvelle de sa mort, les apôtres comprirent que Jésus avait parlé de lui [2]. Ce n'était pas, du reste, la première fois que le nom d'Élie et celui du Baptiste se rencontraient sur les lèvres du Sauveur. A la suite de son entrevue avec les députés de Machéronte, il avait déjà dit en parlant de l'illustre captif : « C'est lui, cet Élie qui doit venir [3] ». Non pas qu'il lui donnât la personnalité d'Élie, suivant les idées du vulgaire, mais parce qu'il retrouvait en lui *l'esprit et la vertu* du prophète, conformément à la révélation faite par Gabriel à Zacharie [4].

Il retrouvait aussi dans l'âme de Jean l'humble affection subitement éclose à leur première rencontre, comme à l'aurore une fleur ouvrant son calice sous les pas du voyageur. Ce n'était plus la chair et le sang qui les rapprochaient; mais la révélation des âmes et de leurs destinées les unissait dans un embrassement, où le respect le disputait à la tendresse, comme jadis en celui d'Élisabeth et de Marie. Le fils et la mère semblaient être convenus de la même formule pour saluer l'approche du divin Ami. — « A quoi dois-je ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne à moi »? avait dit Élisabeth ; — « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à moi, » disait Jean-Baptiste. Ils se sentaient

1. Matth., XVII, 10-12; — Marc., IX, 10-12.
2. Matth., XIV, 12; — XVII, 13.
3. Id., XI, 15; « Ipse est Elias qui venturus est ».
4. Luc., I, 17 : « In spiritu et virtute Eliae ».

tous deux merveilleusement prévenus par l'amour et lui rendaient un hommage d'autant plus profond. — « Puisqu'il est venu, concluait le Précurseur, je n'ai qu'à disparaître, pendant que lui rayonnera de plus en plus [1] ». — A quoi le Maître répondait : « Nulle femme n'a engendré de fils plus grand que Jean-Baptiste ! » [2].

L'éloge est au-dessus de tout, paraît-il ; et pourtant sainte Brigitte a recueilli sur les lèvres de Jésus-Christ une louange plus rare encore : « Jean, c'est mon ami ! » [3]. — Et n'était-ce pas à bon droit que ce titre lui était donné, puisqu'il avait fourni de son affection la preuve par excellence, *qui est de mourir pour le salut ou la gloire de l'objet aimé?* [4].

Aux confins de l'Ancien Testament, la figure du Baptiste se dresse comme une de ces colonnes majestueuses, restées debout au milieu des ruines de l'Orient. Dans l'azur profond et l'éclatante lumière, le monolithe prend des proportions gigantesques : à distance, il semble relier le ciel et la terre, et l'on s'attend à voir, là-haut, appuyé sur le faîte, le Dieu de Jacob, souriant aux agitations de la poussière humaine que le vent roule à sa base. Vienne la nuit, les pieds du colosse s'effacent dans l'ombre : les astres tracent autour de sa tête leurs cercles étincelants comme les diadèmes superposés de la tiare, et l'on se prend à rêver du chef couronné d'étoiles, auquel le Maître adressait, devant ses anges, le salut recueilli par Brigitte : « C'est Jean-Baptiste, mon précurseur et mon ami ! ».

1. Joann., III, 30 : « Illum oportet crescere, me autem minui ».
2. Matth., XI, 11 : « Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista ». — Cf. Luc., VII, 28.
3. S. Brigittæ *Revelat.*, lib. VI.
4. Joann., XV, 13 : « Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis ».

CHAPITRE VI

LA PATRIE DE JÉSUS-CHRIST.

Et veniens in patriam suam docebat eos.
MATTH., XIII, 54.

Le patriotisme est une part de la vie d'affection, et ce nous serait un juste motif d'étonnement que de ne pas constater au cœur de Jésus-Christ l'amour de sa patrie.

Cependant, venu sur la terre pour faire l'unité parmi les hommes, et substituer aux notions étroites de nationalité l'idée, — vaste comme le monde et le temps, — d'une humanité où il n'y aurait plus *de Juif ni de Gentil, de grec ni de barbare* [1], il paraît à quelques-uns n'avoir pu restreindre son amour aux limites que lui eût imposées le patriotisme d'un Juif, au premier siècle de notre ère. Il y a là une confusion facile à dissiper, si l'on veut bien distinguer entre la personnalité et la mission de Jésus-Christ. Sa personnalité en faisait le citoyen d'une patrie définie, avec des sentiments et des devoirs qu'il n'était pas disposé à répudier, puisqu'il se reconnaissait obligé *d'accomplir toute loi juste* [2]. Sa mission faisait de lui, sans doute, l'homme de tous les temps, de toutes les races, de tous les lieux, — mais seulement au point de vue de la vocation

1. COLOSS., III, 11 : « Ubi non est gentilis et Judæus, etc. ». — Cf. ROM., I, 14.
2. MATTH., III, 15 : « Decet nos implere *omnem justitiam* ».

à la vie surnaturelle ou au règne de Dieu dans les âmes : à quoi ne s'opposent nullement l'idée et le culte de la patrie, en ceux qui acceptent l'Évangile [1]. Tout au contraire, puisqu'il est la meilleure garantie des idées justes et des pratiques honorables, — aussi bien que la meilleure sauvegarde contre l'erreur et la superstition. L'apôtre, semblable à son divin Maître, par le zèle dont il embrasse l'universalité des âmes, n'en est pas moins le fils aimant et dévoué de sa patrie, et sa prédication, loin de blesser le sentiment national chez les peuples auxquels il est envoyé, a pour objet de le rendre plus vif et plus agissant, tout en rectifiant ses préjugés et en modérant son ardeur [2].

L'expérience l'a montré, les saints, c'est-à-dire les parfaits disciples de l'Évangile, ont été les plus ardents et les plus dévoués des patriotes, en même temps que les zélateurs les plus infatigables de l'idée chrétienne. Il n'y a donc réellement aucune opposition entre la doctrine de l'unité catholique et celle du patriotisme, même au sens le plus restreint du mot; c'est-à-dire en l'entendant seulement de l'amour, que chaque homme peut et doit porter au lieu de son origine et aux associés immédiats de sa tâche quotidienne.

Aussi n'y a-t-il rien de choquant dans le particularisme qui marque certaines paroles du Maître, — par exemple, celles-ci qui s'adressent aux apôtres : « N'allez pas vers les Gentils et n'entrez pas dans les villes de Samarie; mais allez plutôt vers les brebis errantes du peuple d'Israël [3] ». — Ou bien encore celles-ci dites de Lui-même : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis égarées d'Israël [4] » qui semblent affecter d'ex-

1. Lacordaire, *Disc. sur la vocation de la nation française.*

2. Rien de plus singulier que les théories modernes à ce propos. (V. en particulier Tolstoï: *l'Esprit chrétien et le patriotisme*).

3. Matth., X, 5-6 : « In viam gentium ne abieritis et in civitates Samaritanorum ne intraveritis, sed potius ad oves quæ perierunt domus Israël ».

4. Id. XV, 24 : « Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israël. »

clure, même les âmes les plus intéressantes de la Gentilité, pour restreindre son ministère à sa propre nation, bien que les apôtres eux-mêmes aient intercédé en faveur des étrangers. On sent que ce particularisme vient de l'estime où il doit tenir ce peuple privilégié, *d'où le salut doit sortir* pour atteindre la Samarie et le reste du monde [1], — qu'il faut par conséquent servir d'abord, pour faire *de sa gloire la raison même de la rédemption des autres peuples* [2].

En cela, Jésus paraît penser exactement comme ses compatriotes, aux yeux de qui la terre d'Israël est *sainte* et son peuple *choisi de Dieu* pour des bénédictions dont le monde bénéficiera seulement par son intermédiaire. N'eussions-nous relevé que ce trait, sa physionomie nous semblerait tout à fait d'accord avec tout ce que nous savons de son milieu et de son temps.

Jamais patrie ne fut aimée à l'égal de ce coin de terre si méprisé des beaux esprits grecs et romains [3], après avoir été si cruellement piétiné par les invasions de l'Égypte et de l'Assyrie. La Bible n'est à proprement parler qu'un hymne patriotique, où les murmures de la tendresse s'unissent aux chants de l'enthousiasme et aux cris de la douleur. Seul, dans l'antiquité, le peuple juif a donné une âme à la patrie : Israël et Sion sont des êtres vivants, tangibles, dont le cœur palpite sous la main, dont la voix frappe l'oreille, qui se réjouissent et qui pleurent, qui agonisent et ressuscitent, comme l'homme puissant ou la vierge faible, dans la réalité de leur existence actuelle ou future. Avant d'y être fixés, les fils d'Abraham aspirent à la Terre promise, d'un désir que rien n'affaiblit : les

1. JOANN., IV, 22 : « Quia salus ex Judæis est ».

2. LUC., II, 32 : « Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis tuæ Israël ».

3. Cf. CICÉRON, TACITE, etc.

biens de l'Égypte mis à leur disposition par Joseph et les Pharaons n'en détournent pas leur pensée : les souffrances de la marche dans le désert ne fatiguent pas leur espérance d'y rentrer : les divisions, qui séparent les tribus, n'altèrent point l'amour qu'ils lui portent : les transmigrations se prolongent sans effacer son image; les conquêtes qui l'asservissent, d'Alexandre à Pompée, et les tyrannies qui naissent de ces conquêtes, ont pour unique résultat de la rendre plus chère et plus sacrée aux yeux de tous. Le rayonnement des jours heureux et les ombres des jours mauvais la laissent également paraître, éclatante dans leur lumière et douloureuse dans leurs ténèbres. Athènes et Rome avaient été divinisées : mais leurs simulacres n'avaient pas de réelle vitalité, même pour leurs plus fanatiques adorateurs. Sion n'usurpa jamais la gloire du Dieu unique; en revanche, elle reçut de lui et communiqua à la patrie qu'elle incarnait, une vie personnelle pleine de force, de grâce et d'expansion. Pour elle, l'héroïsme, la poésie, la piété firent des prodiges où l'on sent déborder l'amour : la royale fiancée des *Cantiques* [1] ne fut pas plus adulée, chantée, parée, couronnée, que ne le fut l'idéale *Vierge, fille de Sion* [2], la bien-aimée de Jéhovah! Bien des siècles avant les trouvères et les chevaliers de France, les fils d'Israël avaient créé pour cette autre « dame de leurs pensées », toute une langue douce et forte à la fois, qui n'a pas de pareille dans toute l'antiquité [3].

Si nous ne craignions de fatiguer le lecteur, quels emprunts nous pourrions faire aux *Psaumes* de David, au *Cantique* de Salomon, aux *Prophéties* d'Isaïe, aux *Lamentations* de Jérémie, aux deux livres des Macchabées, pour montrer à quel

1. Cantic., IV, 8 : « Veni de Libano, sponsa mea... coronaberis... » etc.

2. IV Reg., XIX, 21, et Isaï., XXXVII, 22 : « Virgo, filia Sion ». — Jerem., XIV, 17 : « Virgo, filia populi mei », — et XVIII, 13 : « Virgo Israël ». — Thren., I, 15 : « Virgini filiæ Juda ».

3. Voyez surtout les *Psaumes* et les *Prophéties*.

lyrisme s'élève cette langue, si différente de celle que parlent les plus vantés des poètes grecs ou latins! Mais il nous faut passer outre, en regrettant, comme l'amant de la Sulamite, de ne pouvoir en révéler *le charme mystérieux* [1].

Et qu'on ne vienne pas attribuer ce débordement de poésie à l'imagination orientale! On chercherait vainement rien de semblable dans les monuments de la littérature asiatique, depuis les primitifs jusqu'aux plus récents. On a pu chanter, ailleurs qu'aux rives du Jourdain et à l'ombre du Thabor, la limpidité des eaux, la transparence du ciel, l'ondulation des collines et l'élancement des montagnes : on a pu vanter, ailleurs qu'aux bords de Génézareth et dans les plaines de Saron, le parfum des vignes, l'éclat des roses, la fraîcheur des verdures, la richesse des moissons : on a pu, ailleurs qu'aux portes de Jérusalem et dans les parvis du Temple, célébrer la sainteté des prêtres, la splendeur des rois, la vaillance des guerriers, la beauté des vierges, la vertu des épouses et des mères : nulle part on n'a trouvé cet inoubliable accent d'amour et de vénération pour la patrie. Le patriotisme est pour ainsi dire le fond de l'âme juive, et nous pourrions mettre dans la bouche des anciens Israélites les paroles du poète moderne : « Jérusalem, tu es l'objet de toutes mes pensées, de toutes mes résolutions, de tous mes actes, de tous mes chants... Tu es la rose épanouie aux rayons du matin,... l'oiseau qui chante dans les ombres du soir,... le palmier qui rafraîchit le pèlerin, l'oasis où jaillit l'eau vive pour la soif du voyageur,... l'arc-en-ciel de la paix, la colombe qui porte le rameau vert de l'espérance [2]... »

A ne prendre Jésus-Christ que comme un Juif quelconque du premier siècle, nous devrions donc le croire animé des sen-

1. Cantic., IV, 1 : « Absque eo quod intrinsecus latet ».
2. Louis Wihl, *West-östlisch Schvalben.*

timents de ses contemporains, puisqu'il avait reçu la même éducation, c'est-à-dire subi les mêmes influences produisant naturellement les mêmes effets.

Mais en tenant compte de sa personnalité supérieure, — de sa mission de faire l'unité dans les croyances et les mœurs, avec le concours de sa race originelle, suivant la parole dite à la Samaritaine, que « le salut du monde devait venir des Juifs », nous sommes amenés à lui prêter une estime et un amour tout autres de son pays et de son peuple. Le patriotisme héréditaire gagne en lui tout ce que l'intérêt actuel doit y ajouter, lors même que d'autres circonstances n'en expliqueraient pas encore le développement.

Le malheur, dans les nations que des convictions solides préservent de l'abattement, a pour effet de réveiller ou de surexciter le patriotisme. Les tentatives de réaction contre la tyrannie, ou les efforts pour l'expulsion de l'étranger, peuvent ne pas aboutir au résultat directement désiré : mais il en reste une impulsion nouvelle donnée aux idées de liberté et d'indépendance, — une impatience croissante du joug et une recherche plus active des moyens propres à le secouer. La patrie est une mère d'autant plus aimée qu'elle est plus douloureuse : chaque heure de deuil la rend plus vénérable et plus digne d'être servie, au prix même des dernières gouttes de sang. La Galilée frémissait sous la domination des Hérodes et de leurs protecteurs romains : les zélotes y fomentaient incessamment la résistance et se risquaient parfois aux aventures les plus hasardeuses. Comment Jésus n'aurait-il pas éprouvé le contre-coup de ces agitations et senti grandir son attachement avec les humiliations et les douleurs de sa patrie? Par conséquent, avant même de descendre dans son âme, nous devons lui faire l'honneur d'un réel et vivant patriotisme comme à tous les vrais fils d'Israël.

Le premier objet de cet amour, la terre elle-même, offrait en

Palestine des aspects bien différents, suivant les latitudes. Au midi, la Judée, rocheuse, brûlée, aride, à part les rivages de la Méditerranée, les bords du Jourdain et quelques points voisins de la mer Morte : au nord, la Galilée, riante et fertile, avec ses plaines grasses, ses montagnes verdoyantes et son beau lac poissonneux : entre les deux, la Samarie, qui participait de l'une et de l'autre, avec moins de gravité que la Judée et moins de charme que la Galilée.

La Judée garde encore les caractères qui la distinguaient autrefois, ou plutôt elle les exagère, maintenant que l'effort de l'homme ne contrarie plus la nature. Les plateaux dénudés aujourd'hui étaient jadis boisés : le long des pentes, des murs en pierre sèche retenaient les terres, que les pluies achèvent d'entraîner; les eaux, soigneusement aménagées, faisaient verdoyer les mornes solitudes, et la vigilance des pasteurs protégeait, contre l'avidité des troupeaux, les buissons et les arbustes semés au flanc des collines et le long des torrents. Cependant ce fut toujours une terre âpre et rebelle, un sol brusquement accidenté, mis à l'écart des transactions par la difficulté de son accès et côtoyé seulement par la route qui longeait le littoral, de l'Égypte à la Syrie : mais il y avait une merveilleuse compensation à « cette austère nudité... qui donne à la Judée sa physionomie propre et qui cadre si bien avec le caractère de son peuple... Dans les pâturages rocheux de Juda, sur les coupoles monotones de ses montagnes, le paysage n'a d'autre beauté que sa grandeur; il élève la pensée du poète, sans intéresser le regard du peintre : l'absence de détails, l'uniformité des teintes empêchent les yeux de s'amuser à la terre; ils se portent d'eux-mêmes vers ces grands horizons célestes que rien ne dérobe à la vue, vers ce voile de lumière sous lequel le Seigneur cache les rayons de sa gloire [1] ».

Tout autre était la Galilée. Qu'on nous pardonne d'en em-

1. Bovet, *Voyage en Terre Sainte*, p. 320-321.

prunter la description à une plume impie mais cette fois fidèle. « Le plus triste pays du monde, a dit M. Renan, est peut-être la région voisine de Jérusalem. La Galilée, au contraire, était un pays très vert, très ombragé, très souriant, le vrai pays du Cantique des cantiques et des chansons du bien-aimé [1]. Pendant les deux mois de mars et d'avril, la campagne est un épais massif de fleurs d'une franchise de couleurs incomparable... En aucun pays du monde les montagnes ne se déploient avec plus d'harmonie et n'inspirent de plus hautes pensées... Ce joli pays, devenu aujourd'hui, par suite de l'énorme appauvrissement que l'islamisme a opéré dans la vie humaine, si morne, si navrant, mais où tout ce que l'homme n'a pu détruire respire encore l'abandon, la douceur, la tendresse, surabondait, à l'époque de Jésus, de bien-être et de gaieté [2] ».

« L'horrible état où le pays est réduit, surtout près du lac de Tibériade, ne doit pas faire illusion. Ces pays, maintenant brûlés, ont été des paradis terrestres. Les bains de Tibériade, qui sont aujourd'hui un affreux séjour, ont été autrefois le plus bel endroit de la Judée. Josèphe vante les beaux arbres de la plaine de Génézareth [3], où il n'y en a plus un seul. Antonin martyr [4], vers l'an 600, cinquante ans par conséquent avant l'invasion musulmane, trouve encore la Galilée couverte de plantations délicieuses et compare sa fertilité à celle de l'Égypte [5] ».

« Le lac, incessamment animé par les barques des pêcheurs, offrait sur ses bords la végétation la plus abondante et y réunissait, au moins sur la rive occidentale, ce qui ne se voit

1. Suivant Ewald, le *Cantique* aurait été composé dans le pays d'Ephraim, aux confins de la Galilée.
2. Renan, *Vie de Jésus*, p. 64-66.
3. Josèphe, *Antiq. Jud.*, XVIII, II, 3, et *Bell. Jud.*, III, X, 8.
4. *Itiner.*, § 5.
5. Renan, *op. cit.*, p. 64.

nulle part ailleurs, des arbres de toutes les essences, le noyer par exemple, à côté du palmier; sans parler des arbres fruitiers proprement dits : l'olivier, le figuier, la vigne, tous d'une fertilité surprenante [1] ».

Le Talmud résume heureusement tous ces tableaux en quelques mots : « Le pays de Nephtali est partout couvert de champs féconds et de vignes : les fruits de cette contrée sont reconnus pour être extrêmement doux et savoureux [2] ».

Telle était cette terre dont l'Écriture dit que *le lait et le miel y coulaient* [3] et dont elle vante le séjour, au temps où la paix donnait à ses habitants la joie de *s'asseoir en toute confiance à l'ombre de leur vigne ou de leur figuier* [4]. L'enfant d'Israël avait vu cependant d'autres pays, — l'Égypte où il avait habité la terre de Gessen, — l'Assyrie dont il avait pu admirer les jardins suspendus, — la Grèce asiatique, si riche en produits de toute nature : mais rien ne valait pour lui la Palestine. Le Jourdain l'emportait dans son esprit sur le Nil, l'Euphrate et l'Oronte : l'Hermon sur l'Olympe et le Taurus : la mer de Galilée sur la Grande Mer elle-même. Il avait vu au passage, admiré sans doute, puis oublié au retour : la Terre Sainte gardait seule le droit de l'émouvoir et de l'attendrir. Tout le reste était la *terre étrangère* [5], la *terre de l'exil* et *de la malédiction* [6], qu'il fallait fuir au plus vite pour rentrer dans la patrie des enfants de Dieu.

Les hommes n'y différaient pas moins que les provinces. Dans la Judée, composée des tribus de Juda et de Benjamin,

1. Stapfer, *La Palestine*, p. 42.

2. Traité *Berakthoh*, 44 *a*.

3. Exod., XIII, 5 : « Terram fluentem lacte et melle ». Cf. Levit., Num. I, Deuter., Josue, etc.

4. III Reg., IV, 25 : « Habitabatque Juda et Israël, absque timore ullo, unusquisque sub vite sua et sub ficu sua, a Dan usque Bersabee ».

5. Josue, IX, 6 : « Terra longinqua ». — Exod., II, 22 : « Advena fui in terra aliena. »

6. Genes., V, 29 : « Terra cui maledixit Dominus ».

surtout aux alentours et à l'intérieur de Jérusalem bâtie aux confins des deux tribus, vivait « un peuple attaché à ses traditions, ne voulant connaître que la lettre de la Loi », — chez lequel « la foi antique se pétrifiait[1] », — offrant aux erreurs du dehors et aux progrès du dedans la même opposition, faite de routine et de préjugés autant que de respect et d'obéissance. Le phariséisme y florissait, aidant le sadducéisme à vivre, comme l'absolutisme aide à vivre le doute et l'incrédulité. Mais, il ne faut pas l'oublier, la Judée avait donné à l'histoire du pays Déborah et Samuel, Saül, David et sa race, Isaïe, Jérémie, Daniel, Onias, les Macchabées, les grands inspirateurs de l'école pharisaïque, Hillel et Schammaï. C'est en Judée que se trouvaient Hébron, la cité d'Abraham, — Bethléem, la ville de David, — Béthel, la première maison de Dieu sur la terre, — Jérusalem, avec son temple unique au monde, qui abritait l'arche et les tables de la Loi. Les Juifs étaient le peuple saint par excellence et personne ne songeait à leur contester la primauté, dont ils étaient si fiers et qu'ils avaient payée de leur sang, dans les luttes pour la défense de la religion et de la patrie. Durs et hautains, pauvres mais vivant de peu, ils imposaient le respect, quand même ils provoquaient le murmure et l'antipathie. Le premier siècle, qui vit leur ruine, s'étonna de leur fanatisme, admira leur courage, les jugea dignes d'une meilleure cause et d'une plus heureuse destinée.

En Galilée, le peuple avait une physionomie toute différente. Bien que l'élément israélite y dominât, il n'était pas rare d'y rencontrer des Galiléens d'origine phénicienne, grecque, arabe ou syrienne. En général, les habitants du nord de la Palestine étaient d'un caractère doux et conciliant, de mœurs pures, — intelligents, laborieux, charitables, — plus

1. Stapfer, *La Palestine*, p. 117.

soucieux de l'honneur que de l'argent. Tels au moins les peignent Josèphe et le Talmud qui, d'ailleurs, ne leur sont pas favorables outre mesure [1]. On raillait volontiers, à Jérusalem, leur naïveté [2], leur ignorance des saintes lettres, leur prononciation défectueuse [3], le peu d'espoir qu'ils avaient de donner un libérateur à leur patrie [4] (malgré Barac, Gédéon, Jephté, Samson, Judith, dont on affectait de ne pas se souvenir). Leur courage ne fut cependant pas inférieur à celui des Juifs, dans cette malheureuse campagne contre les Romains, qui commença sur les bords du lac de Tibériade pour s'achever sur ceux de la mer Morte. Mais ils avaient, aux yeux des puritains de Judée, le tort irrémissible d'être voisins des Gentils, en relations constantes avec eux, pénétrés par eux jusqu'au cœur même du pays, ainsi que par les fonctionnaires de Rome, les marchands de la Grèce et les partisans des Hérodes.

Quoi qu'il en soit, « si les Judéens et eux s'aimaient peu, cependant ils n'éprouvaient les uns contre les autres rien qui ressemblât à de la haine. Ils étaient trop voisins pour que leur jalousie mutuelle ne s'éveillât pas, mais leur rivalité portait toujours sur des points de détail et, dans les grandes questions religieuses et patriotiques, ils savaient être profondément unis [5] ». On le vit bien quand Jérusalem, assiégée par Titus, lui opposa ces deux Galiléens, Jean de Giscala et Simon Bar-Gioras, qui seraient des héros s'ils n'étaient des bandits, mais qui poussèrent jusqu'aux dernières limites la ténacité de leur résistance. Josèphe ne leur a pas rendu suffisante justice [6] : les Césars en pensaient au-

1. Cf. Josèphe, *Antiq. Jud.*, et *Bell. Jud.*, passim; — Talmud *Babyl.*, (*Médarin* et *Tosiftah Peah*); — Talm., *Jerus.* (*Kethouboth*).
2. Talm., *Babyl.*, *Erubin*, 53 *b*.
3. Matth., XXVI, 73.
4. Joann., VII, 52; — I, 46-47.
5. Stapfer : *La Palestine*, p. 119.
6. *Bell. Jud.*, passim.

trement, quand ils contraignirent Simon à suivre leur char de triomphe, avant de le livrer à la hache du licteur.

Juifs et Galiléens se réunissaient aussi dans une même détestation de l'étranger, qu'il fût grec ou barbare, samaritain ou gentil. Les nécessités multiples de l'occupation grecque ou romaine, du voisinage des Phéniciens, des alliances politiques incessamment variées, des relations commerciales avec le monde entier, n'y firent jamais rien, et au temps de Jésus-Christ, les Hérodiens étaient en trop petit nombre et en trop mince considération pour y rien modifier. *Être comme un païen et un publicain* [1] était synonyme d'être hors la loi de fraternité, qui reliait entre eux les *fils de la promesse* [2] et *les participants de l'amitié de Dieu* [3]. Toute l'éducation s'inspirait de ce principe ou tendait à ce but, comme l'on voudra, — la séparation de plus en plus complète d'avec les étrangers.

Le culte de la Loi et des souvenirs historiques, qui fait le troisième élément du patriotisme judaïque, ne pouvait en effet avoir d'autre inspiration ou d'autre résultat. La croyance à l'unité de Dieu, à la providence divine, à l'immortalité de l'âme, à la résurrection des corps, à l'éternité des peines ou des récompenses, à l'inviolabilité de la vie humaine, à la sainteté du lien conjugal, au respect du bien d'autrui, mettait les Juifs absolument à part des autres peuples [4]. Chez eux, ces enseignements n'avaient rien de personnel, de vague, de changeant : ils constituaient un ensemble dogmatique et moral, d'origine divine, de formule claire et inaltérable, aussi bien que d'autorité indiscutable sur toutes les âmes et toutes les vies. Au rebours des autres peuples, les sceptiques et les

1. Matth., XVIII, 17 : « Sit tibi sicut ethnicus et publicanus ».
2. Rom., IX, 8 : « Filii promissionis ».
3. Sap., VII, 14 : « Participes facti sunt amicitiæ Dei ».
4. En dépit de tous les sophismes, quiconque sait lire la Bible et le Talmud y verra ces doctrines suffisamment reconnaissables.

libertins étaient chez eux l'infime minorité, que ne parvenaient à relever dans l'estime publique ni l'esprit, ni la noblesse, ni la fortune des Sadducéens ou des Hérodiens. De même, la vocation particulière, dont ils avaient été honorés en la personne d'Abraham, que Dieu avait renouvelée à Isaac et à Jacob, expliquait seule leur histoire, avec ses alternatives de gloire, d'abaissement et de renaissance, où tout les mettait non seulement en dehors des autres hommes, mais comme en opposition constante avec eux. A moins donc de tout abdiquer, — convictions, souvenirs, espérances, — il fallait au Juif se regarder comme diminué, comme souillé même, par la fréquentation des infidèles : et suivant la logique des esprits et des systèmes absolus, il en arrivait à détester ceux qu'il aurait dû se contenter de plaindre, et continuait à dédaigner après en avoir fait des prosélytes. Tels les Pharisiens, sans conteste : tels aussi les autres, avec des nuances plus ou moins accentuées, comme on le voit encore dans l'Islam, au sujet des *Giaours* et des *Keffrs* [1], que l'on supporte en les maudissant tout bas.

S'il y avait, en Israël, un enfant qui parût devoir subir l'influence de l'enseignement et de l'éducation traditionnels, c'était Jésus, fils de David, héritier frustré en apparence des promesses faites à sa race, représentant naturel des revendications qu'elle pouvait élever devant Dieu. La pauvreté et l'abandon n'avaient rien à voir, dans un fils d'Israël, avec l'ignorance ou le dédain de ces souvenirs et de ces aspirations. Le plus déshérité d'entre eux n'était point exclu de la connaissance de la Loi et de son histoire, pour peu qu'il la désirât, et l'époque de Jésus est de celles où l'on sent ce désir dans toutes les âmes. L'homme-Dieu n'avait besoin d'aucune étude,

1. « Infidèles », dans les divers dialectes musulmans.

puisqu'il avait toute science, et ce n'est pas d'après ces considérations que l'Évangile affirme de Jésus qu'il avait, — dès ses douze ans, — de la Loi et des Prophètes, une science et une intelligence capables d'émerveiller les docteurs [1]. Quand il entra dans la vie publique, il en donna des preuves trop éclatantes pour laisser à qui que ce soit le moindre doute. Il avait donc pleine lumière sur ce sujet, comme sur tout autre, et, préservé contre l'exagération de l'esprit national, il devait être profondément imbu de cet esprit. De telle sorte que, l'Évangile ne nous en apprenant rien de spécial, nous pourrions encore affirmer le patriotisme supérieur du divin Maître.

Mais l'Évangile en rend témoignage avec trop de charme et de persuasion, pour que nous ne lui prêtions pas une oreille attentive.

Le mot « patrie » est prononcé par les Évangélistes à propos seulement de Nazareth, appelée de ce nom par Jésus-Christ lui-même [3], au détriment, semble-t-il, de Bethléem, où il était né. A vrai dire, la cité de David, par le fait accidentel de cette naissance, n'était pas la patrie de Jésus, qui avait été amené à Nazareth dès sa première enfance, y avait été élevé, s'y était fixé à l'âge du libre choix, et continua d'y revenir au cours de sa vie apostolique, jusqu'au jour où la jalousie de ses concitoyens l'obligea de se retirer à Capharnaüm [4]. Les Évangélistes emploient le langage courant, d'après lequel la *patrie* est le lieu du séjour primordial et ordinaire de l'homme dont on parle. Cependant il est résulté de cette manière de dire une assez curieuse interprétation des textes de saint Matthieu et de saint Luc, relatifs à la naissance

1. Luc., II, 46-47.
2. Matth., XIII, 54 et 57; — Marc., VI, 1 et 4; — Luc., IV, 23 et 24; — Joann., IV, 44.
3. Matth., XIII, 57; — Joann., IV, 44.
4. Luc., IV, 28-31.

de Jésus : nous la consignons ici, pour l'agrément du lecteur et aussi pour donner une idée de la façon dont une certaine critique traite les Livres saints.

Près de Nazareth, se trouvait jadis un hameau, que Josué [1] et le Talmud appellent Bethléem [2], — *Gerieh* ou *Nitseriah*, c'est-à-dire *voisin de Nazareth*. D'où cette conclusion : « On ne peut s'empêcher de se demander si Jésus, appelé par les Évangiles « le Nazaréen » ou « le Nazarénien », ne serait pas né précisément dans ce hameau, près de Nazareth. Plus tard, on aurait confondu ce lieu de naissance avec Bethléem-Ephrata de Judée, berceau de la famille de David, et où, d'après la tradition, le Messie devait naître [3] ».

« Nous posons la question sans la résoudre », ajoute l'éditeur responsable de cette fantaisie, que Strauss et Renan paraissent avoir ignorée ou dédaignée, bien qu'ils aient fait naître Jésus à Nazareth et non à Bethléem. L'auteur de *la Palestine* aurait pu se répondre tout de suite que saint Matthieu fait naître le Sauveur à Bethléem *de Juda* [4], c'est-à-dire à Bethléem de Judée, près de Jérusalem et non de Nazareth : que le même évangéliste fait envoyer les Mages par les scribes de Jérusalem, à Bethléem *de Juda*, conformément à la prophétie de Michée, qui désigne Bethléem-*Ephrata* [5], et qu'il cite en traduisant : « Bethléem, *terre de Juda* [6] », d'accord avec la pensée du prophète. Il aurait pu également remarquer les expressions de saint Luc qui ne laissent place à aucun doute : « Joseph vint de Galilée, de la ville de Nazareth, *en Judée, dans la ville... qui s'appelle Bethléem*,

1. Josue, XIX, 15. — Cf. Judic., XII, 8.
2. Aujourd'hui *Bethlahm*, à 6 milles à l'ouest de Nazareth. (V. Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 189-190).
3. Stapfer, *la Palestine*, p. 43, note 3.
4. Matth., II, 1 : « Cum ergo natus esset Jesus Bethleem *Juda* ».
5. Mich., V, 2 : « Et tu, Bethleem Ephrata, parvulus es in millibus *Juda* ».
6. Matth., II, 6 : « Et tu, Bethleem, terra *Juda* ».

parce qu'il était de la maison et de la famille de David [1] ».

Il faudrait vraiment avoir du temps à perdre pour s'arrêter plus longtemps à la question, que l'écrivain protestant et rationaliste « pose sans la résoudre », et qu'il aurait beaucoup mieux fait de ne pas poser du tout.

Si Nazareth est appelée « la patrie » de Jésus, dans le sens où nous-mêmes employons ce mot pour désigner une province ou une cité française, la « terre d'Israël » est la véritable patrie où l'ange ramène, après l'exil d'Égypte, Marie et son divin Enfant [2]; et c'est d'elle que nous avons à parler d'après les Évangiles.

Un premier trait de la prédication de Jésus, facile à remarquer, c'est son caractère absolument national. Non seulement il y parle la langue syro-chaldaïque, à l'exclusion de tout autre idiome usité en Palestine, mais la forme de la pensée et le tour des expressions sont essentiellement judaïques. Les images, les comparaisons, les rapprochements, les allusions, ne supposent aucun emprunt à la nature, à l'histoire, aux doctrines ou aux mœurs étrangères. De même que l'Évangile est un livre oriental, à n'en pas douter, de même il est un livre palestinien et juif, en dépit des imaginations plus ou moins scientifiques, auxquelles notre siècle fait parfois l'honneur de les prendre au sérieux. Jésus avait, nous le savons, visité la Décapole et la Phénicie [3]; il y avait vu d'autres milieux, d'autres hommes, d'autres habitudes, et pourtant nulle trace ne s'en remarque dans sa manière de penser ou de parler. Il n'a de règles de vie que les lois de la patrie [4]; il ne paraît savoir de langue que celle de la patrie [5]; ses affections visibles

1. Luc., II, 4 : « A Galilæa, de civitate Nazareth, in Judæam, in civitatem... quæ vocatur Bethleem ».
2. Matth., II, 20 : « Surge... et vade in terram Israël ».
3. Id., XV, 21; — Marc., V, 20, et VII, 14.
4. II Macch., VII, 24 : « Patriis legibus ».
5. Id., XII, 37 : « Voce patria ».

se définissent, comme celles de Judas Macchabée, par un attachement inviolable aux lois, au temple, à la cité sainte, à la patrie, au peuple d'Israël [1].

Cette nuance d'exclusivisme patriotique se retrouve jusque dans ses actes en apparence les plus étrangers à ce sentiment : il affecte d'abord de ne pas accueillir avec sa bonté ordinaire la pauvre Phénicienne, qui le prie pour son enfant malade [2]; et lui, qui s'empresse au chevet des malades ou des morts, pour y porter la santé ou la résurrection, il guérit à distance le serviteur du centurion romain de Capharnaüm [3]. Il admire et vante la foi du gentil, mais il n'entre pas dans sa maison [4]. Lévi et Zachée, des publicains, étaient du sang d'Abraham, et le reçurent à leur table. Leur toît n'imprimait pas de souillure au front qu'il abritait; celui du centurion eût projeté, aux yeux de la foule, sur l'âme du patriote et du croyant, l'ombre de Rome païenne et oppressive.

Cette fierté patriotique ne pouvait aller cependant jusqu'à compromettre, par des exagérations de parole ou d'action, les vrais intérêts d'Israël. Bien qu'il prît plaisir au nom de « fils de David [5] » et qu'il évoquât volontiers le souvenir de Salomon [6], il ne pouvait se laisser prendre au mirage de ces grands souvenirs. Au milieu de cette fournaise qu'était la Galilée, et du bouillonnement des passions qui agitaient même sa famille, il restait étranger à toute revendication téméraire, non pas évidemment par indolence ou par crainte de l'insuccès, mais parce qu'il ne voulait pas jeter son pays dans ces aventures où, plus tard, Jérusalem, le temple et la liberté devaient périr.

Ce qui frappe tout d'abord, quand il permet de payer le tri-

1. II Macch., XIII, 14 : « Pro legibus, templo, civitate, patria et civibus ».
2. Matth., XV, 22-28.
3. Id., VIII, 5-14.
4. Luc., VII, 2-11.
5. Matth., IX, 27; — Marc., X, 47; — Luc., XVIII, 38, etc.
6. Id., VI, 29, et XII, 42; — Luc., XI, 31, et XII, 27

but à César [1], ou refuse la couronne que la foule lui offre au désert [2], c'est beaucoup moins sa prudence et son désintéressement que son patriotisme. Fils des rois, — héritier des promesses prophétiques, — entouré de tout le prestige que peuvent donner l'éloquence, la vertu, la popularité, — excité, semble-t-il, à se mettre au premier rang, par la haine de ses adversaires autant que par l'amour de ses partisans, — il a, pour réponse à toutes les sollicitations, la parole mystérieuse : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et faire de son sang le gage de la rédemption [3] ».

« Servir! » c'est le mot du patriote, comme « être servi », est le mot de l'ambitieux. Mais servir, ce n'est pas flatter : le flatteur se propose de plaire, non d'être utile, puisqu'il est souvent nécessaire de déplaire pour servir. Aussi trouvons-nous dans Jésus-Christ l'unique souci du vrai et du bien, en tout et partout, même à l'encontre des sympathies qu'on a le droit de lui prêter et des intérêts personnels qu'il pourrait le plus légitimement défendre. Il aime la Galilée, avec une préférence qui se reconnaît à la promptitude de ses retours, après les voyages en Judée, — aux caresses, si l'on peut ainsi parler, de sa parole, quand elle évoque les images qui sont le thème des enseignements paraboliques, — à la grâce particulière qui accompagne les miracles de Cana, de Capharnaüm et de Naïm. La Galilée est le lieu de la vocation des apôtres, de la conversion de Madeleine, de la transfiguration sur le Thabor, de la promesse de l'Eucharistie. Cependant, on ne voit nulle part, dans l'Évangile, qu'il ait épousé les querelles des Galiléens, assez fréquentes à son époque, et parfois si triste-

1. Matth., XXII, 14-21; — Marc., XI, 14-17.
2. Joann., VI, 14-15.
3. Matth., XX, 28 : « Filius hominis non venit ministrari sed ministrare et dare animam suam redemptionem pro multis ».

ment terminées [1]. La Judée ne devait pas lui être agréable, à bien des titres, et la prévision qu'il avait d'y mourir, après y avoir été si cruellement méconnu, lui en rendait sans doute attristants le séjour et même la pensée. Cependant, il n'y a dans l'Évangile aucune parole pénible pour les habitants de Juda ou de Jérusalem : la part qui leur est faite est assez belle pour les empêcher d'être jaloux, et les dures vérités dites à leurs inspirateurs, pharisiens, scribes ou prêtres, ne sont pas plus épargnées aux hypocrites zélateurs de la loi en Galilée. La malédiction qui menace les villes galiléennes de Corozaïm, Bethsaïde et Capharnaüm [2] ne tombe pas sur Jérusalem, objet de ses tristes prévisions et cause de ses larmes, mais toujours chère à son cœur [3]. Rien ne devait mieux prouver l'absence de préoccupation personnelle que cette mansuétude et cette impartialité; au-dessus de ce que l'homme peut éprouver ou craindre, il y a la Patrie, — une mère dont il ne faut jamais oublier qu'elle a donné la vie et a droit à l'aide de ses enfants.

L'amour n'empêche pas toutefois le conseil, l'avertissement, la réprimande, quand l'exige le salut même de ceux qu'on veut servir. Or *le salut ne peut venir que de la vérité et de la justice* [4] : le proclamer est donc un devoir pour qui a mission de relever les peuples ou de les arrêter sur la pente de leur ruine. Le prophète Isaïe en avait reçu l'ordre [5] et le transmettait à tous ceux qui devaient venir après lui : Jésus n'y pouvait faillir et sa voix s'élevait sans crainte et sans trêve [6], comme avait fait celle de Jean-Baptiste, pour éveiller dans les âmes le zèle du règne de Dieu.

1. Luc., XIII, 1-2; — Act., X, 37.
2. Matth., XI, 21-23.
3. Matth., XXIII, 37; — Luc., XII, 34, et XIX, 41-45.
4. Joann., VIII, 32 : « Veritas liberabit vos ». — Prov., X, 2 : « Justitia vero liberavit a morte, » etc.
5. Isai., XL, 9 : « Exalta in fortitudine vocem : exalta, noli timere. »
6. Id., LVIII, 1 : « Clama, ne cesses ».

Mais la vérité déplaît souvent, et la justice pèse toujours : à les proclamer, on court risque de n'être pas agréable aux grands ni populaire parmi les petits, — par conséquent de ne point travailler à sa fortune, mais bien plutôt de se faire des ennemis irréconciliables et de se vouer par avance à toutes les déceptions. Considérations qui retiennent l'ambitieux ou le satisfait, mais auxquelles ne s'arrête pas le patriote, uniquement soucieux de *la science et de la prudence* [1] propres à rendre son intervention profitable : après quoi, sûr d'avoir fait ce qui dépend de lui, il s'en remet à Dieu. Dans tout vrai patriote, il y a un apôtre et un martyr : qui craint de se montrer ou recule devant le sacrifice complet de soi ne comprend rien au patriotisme. A l'exemple de Jésus, *il faut n'avoir ni famille, ni amitiés, ni biens qu'on ne soit prêt à laisser,* pour aller où appelle le devoir [2] : c'est *le seul moyen d'être digne de Lui*, profondément dédaigneux de *ceux qui retournent la tête, après avoir mis la main à la charrue* [3].

Le Sauveur d'Israël ne retourna point la tête, et son labeur prit fin seulement à l'heure où son cœur cessa de battre. Victime expiatoire de ce peuple, qui n'avait pas voulu de lui pour son roi dans le temps [4], il lui ouvrit, en mourant, les portes du royaume éternel, où sa place et sa part sont encore les premières [5], puisqu'il faut être d'*Israël* régénéré pour entrer dans la *Jérusalem* céleste et se reposer au sein du véritable *Abraham* [6].

Que l'on ne vienne donc plus mettre en doute le patriotisme

1. II Tim., IV, 2 : « In omni patientia et doctrina ».
2. Matth., X, 37 ; — Luc., XIV, 26.
3. Luc., IX, 62 : « Nemo mitttens manum suam ad aratrum et respiciens retro, aptus est regno Dei ».
4. Luc., XIX, 14 : « Nolumus hunc regnare super nos ».
5. Rom., II, 10 : « Gloria autem et honor et pax omni operanti bonum, Judæo primum et Græco ».
6. Galat., VI, 16 ; — Apoc., XII, 22 ; — Luc., XVI, 22.

du Christ, pour avoir le droit de calomnier celui de ses enfants. « La patrie, dirons-nous avec Lacordaire, est notre Église du temps, comme l'Église est notre patrie de l'éternité ». Pour nous, au simple point de vue humain, « sans la patrie, l'homme est un point perdu dans les hasards du temps et de l'espace... La patrie et l'Église, le sentiment national et le sentiment religieux, loin de s'exclure, se fortifient l'un par l'autre... C'est Dieu qui a fait la patrie, c'est lui qui a fait l'Église, c'est lui qui a fait aussi l'amour qu'il nous demande pour toutes deux ». — Et nous ajoutons avec le même grand orateur : « Là où la patrie est un temple vide, qui n'attend rien de nous que le silence et le passage, il se crée tout autour, dans une oisiveté formidable, une énergique débauche. La force des âmes, s'il leur en reste, se dépense à se flétrir. Des têtes vides portent le poids des grands héritages, et des cœurs usés se traînent après des dignités qui leur ressemblent. Un échange se fait entre la corruption des sujets et la corruption de leurs maîtres. Ceux-ci n'ayant rien à faire non plus, parce que tout leur est permis, donnent le branle à la dévastation des mœurs, et tout s'en va, d'un pas unanime, au lieu où la Providence attend les peuples indignes de vivre[1] ».

1. Lacordaire, *VI^e conférence de Toulouse.*

LIVRE II

LES AMITIÉS DU CHOIX

CHAPITRE PREMIER

LAZARE.

« Lazarus amicus noster. »
JOANN., XI, 11.

Si vive et si profonde que fût l'affection donnée par Jésus à sa famille et à sa patrie de la terre, nous savons qu'elle n'a pas absorbé toute sa puissance d'aimer : une large part en fut réservée à d'autres amitiés, plus douces et plus fortes en même temps, parce qu'elles avaient leur raison d'être dans le libre choix de son cœur.

Les affections de la famille ne peuvent recevoir, à proprement parler, le nom d'amitiés. Comme l'a si bien dit le

Père Lacordaire, « l'amitié naît dans des régions plus libres.... Ce n'est pas le sein d'une femme penchée sur un berceau qui lui donne le jour... Elle sort de l'homme par un acte de suprême liberté, et cette liberté subsiste jusqu'à la fin, sans que jamais la loi de l'homme ou la loi de Dieu en consacre les résolutions. L'amitié vit par elle-même et par elle seule : libre dans sa naissance, elle le demeure dans son cours. Son aliment est une convenance immatérielle entre deux âmes, une ressemblance mystérieuse entre l'invisible beauté de l'une et de l'autre, beauté que les sens peuvent apercevoir dans les révélations de la physionomie, mais que l'épanchement d'une confiance qui s'accroît par elle-même manifeste plus sûrement encore, jusqu'à ce qu'enfin la lumière se fasse sans ombres et sans limites, et que l'amitié devienne la possession réciproque de deux pensées, de deux vouloirs, de deux vertus, de deux existences libres de se séparer toujours et ne se séparant jamais [1] ».

Le Maître a-t-il eu dans sa vie des amitiés que l'on puisse ainsi définir ? L'esprit va d'abord aux disciples et aux apôtres, ces âmes rapprochées de l'âme de Jésus par *la ressemblance mystérieuse* dont parle le Père Lacordaire, unies indissolublement à l'âme du Sauveur dans *la possession réciproque de deux pensées, de deux vouloirs, de deux vertus.* Oui, ce furent là des amis. « Ils l'aimaient d'un amour sincère qu'il leur rendait à tous, et qui, plus grand pour ses apôtres, lui permettait de leur dire : Je vous ai appelés mes amis [2] ».

Mais avant de parler d'eux, nous avons à étudier une autre forme des libres affections dans la vie du Maître, celle qui semble supposer seule la plénitude de la liberté dans le choix, puisque celui des apôtres subit la loi qui régit la mission du Verbe Incarné.

1. Lacordaire, *Sainte Marie-Madeleine,* c. Ier.
2. Id., *ibid.* III.

« Il est manifeste, en lisant l'Évangile, que les apôtres eux-mêmes, tout choisis qu'ils étaient et tenant la première place dans l'œuvre de la rédemption, n'étaient pas cependant, par le privilège de leur avenir, les plus chers au cœur qui les avait appelés. Jésus, l'image de notre vie, de même qu'il avait voulu avoir une mère, avait voulu aussi avoir des amis qui le fussent à un autre titre que leur charge, au titre d'une bienveillance indépendante de tout autre principe qu'elle-même [1] ».

Or ces amis, l'Évangile nous a conservé leurs noms dans une phrase dont la brièveté fait la puissance et le charme : « Jésus aimait Marthe et sa sœur Marie, et Lazare [2] » ! Certes, c'est peu, à ne tenir compte que des mots : cependant, il est impossible d'ouvrir à l'esprit de plus vastes horizons, de préparer au cœur des émotions plus poignantes, d'offrir à l'éloquence et à la poésie le thème de plus magnifiques développements. En ces mots est renfermée la plus délicieuse histoire que les hommes puissent raconter, la plus saisissante aussi et qui a pénétré plus profondément dans la mémoire des générations. « Aujourd'hui même, quand le voyageur descendant de Jérusalem a passé le torrent de Cédron et gravi la montagne des Oliviers, il découvre, sur la pente orientale de ces collines, quelques masures parsemées de ruines. On lui montre du doigt entre ces débris trois points marqués à peine par des restes informes : « Là, lui dit-on, était la maison de Lazare; là, celle de Marthe; là, celle de Marie-Madeleine ». Le souvenir des siècles a été plus fort que les destructions de la barbarie, et le nom des amis de Jésus, survivant aux pierres dispersées, frappe encore d'un son ému ces solitudes indifférentes [3] ».

Arrêtons-nous sur ces ruines et ressuscitons ces souvenirs.

1. Lacordaire, *Sainte Marie-Madeleine,* c. III.

2. Joann., XI, 5 : « Diligebat autem Jesus Martham et sororem ejus Mariam et Lazarum ».

3. Lacordaire, *Sainte Marie-Madeleine,* c. II.

Le dernier nommé par l'évangéliste est Lazare, non comme le plus jeune [1], mais comme celui qui prit une moindre place dans la vie du divin Ami. C'est pourquoi nous commençons par lui notre étude, afin de nous ménager, si je puis ainsi parler, la joie d'une progression, où le cœur de Jésus nous dévoilera par degrés sa tendresse. Pour être moins brillante, la part de Lazare est encore admirable : c'est de lui que l'on pouvait dire au Maître, sans le désigner autrement : « Celui que vous aimez [2] »!

Après la réduction de la Syrie en province romaine, par Pompée, en l'an 64, le Sénat, conformément à ses traditions, en avait respecté l'organisation civile et religieuse. Les proconsuls, qui remplaçaient les rois, y jouaient le rôle des résidents anglais de l'Inde, avec un peu moins de désintéressement et d'honnêteté, il est vrai, mais avec le même esprit apparent de libéralisme et de tolérance. Les légats d'Auguste continuèrent ce système, d'autant plus propre à laisser aux vaincus l'illusion de l'autonomie, que les appellations même n'avaient pas varié. Un satrape [3] continuait à représenter l'autorité suprême, comme aux temps de Darius, d'Alexandre ou d'Antiochus, à côté du lieutenant et des procurateurs de César : son rôle était bien effacé, mais non pas insignifiant, comme on en peut juger, même aujourd'hui, par celui qui convient aux chefs des communautés chrétiennes soumises au sceptre des sultans. Pour être mal définies, leurs attributions et leur influence n'en sont pas moins considérables, et les populations, assez igno-

1. S. Épiphane (*Hæres.*, 66), lui donne trente ans à l'époque de sa résurrection; mais il est probable qu'il était moins âgé. Quant à la vieillesse dont le gratifie Catherine Emmerich., il n'y a pas lieu d'y donner attention.

2. Joann., XI, 3 : « Domine, ecce quem amas infirmatur ».

3. Vice-roi ou gouverneur. (Rich, *Dictionnaire*, v°. *Satrapa*). — S. Jérome traduit par *satrape* le mot hébreu : *pachat, chef* ou *prince*. Les attributions de ces officiers avaient beaucoup varié, depuis les satrapes dont parlent Quinte-Curce (III, 13), et Cornelius Nepos (*Con. c.* 2). Mais ils étaient restés puissants, sous les Grecs et les Romains, avec le titre de gouverneurs ou de préfets.

rantes de la vraie constitution de l'Empire, voient en eux des intermédiaires nécessaires, les arbitres réels de leurs destinées.

Or, au commencement du premier siècle de notre ère, la Syrie phénicienne avait pour premier satrape ou magistrat Théophile, noble de naissance, grec de nom et prosélyte du judaïsme, si même il n'était pas d'origine juive, comme il arrivait assez souvent alors aux dignitaires des cours asiatiques. Il avait épousé une fille de la tribu de Juda et de la famille de David, nommée Eucharia ou Eucharis, et il avait eu trois enfants, Marthe, Marie et Éléazar, [1] plus connu sous le nom évangélique de Lazare, celui-là même que Jésus devait, un jour, appeler : « Notre ami ». — Du chef de leur mère ces enfants avaient pour héritage des terres situées en diverses parties de la Palestine, — Magdala en Galilée, Béthanie en Judée[2], et, dans Jérusalem même, une habitation où l'on suppose à bon droit qu'ils menaient grande vie, quand ils visitaient la Ville sainte [3]. Bien que Magdala eût été dévolu à Marie, et que Béthanie fût le séjour préféré de Marthe, les trois enfants de Théophile vivaient ordinairement ensemble, sous la direction de leur aînée, douce et grave vierge, au cœur viril et à la main généreuse.

Cependant Marie prit un époux, le quitta pour vivre dans la licence [4] et s'isola pour quelque temps de son frère et de sa sœur. Lazare, âgé au plus d'une trentaine d'années à l'heure

Raban Maur, *De vita B. Mariæ, Magdalenæ,* c. Ier. — Nous avouons ne rien comprendre à l'assertion qui donne à Marthe (d'après Théophane, *Homil.* XXIV), un autre père qu'à Lazare et Madeleine. Nous croyons l'expression « frère et sœur utérins », destinée à préciser la parenté, en écartant l'interprétation donnée aux mots des Évangiles : « frères et sœurs de Jésus ».

1. Joann., XI, 11 : « Lazarus amicus noster. »

2. Raban Maur (*op. cit.*, c. II) parle d'un autre domaine à Béthanie, *d'au-delà du Jourdain, où Jean baptisait.* (Joann., I, 28, et X, 40).

3. Raban Maur, *op cit.*, c. II : « In omnibus his unanimiter degentes deliciis affluebant ».

4. « Soluto pudicitiæ freno », dit la *Vie anonyme.*

où commençait la prédication de Jean-Baptiste [1], continua de vivre près de Marthe, à Béthanie ou dans la maison de Jérusalem, que l'on croit lui avoir spécialement appartenu [2].

La vie de Marthe était celle des nobles femmes de Judée et se partageait entre les soins de l'intérieur, les pratiques de la piété et les relations avec les docteurs et les princes du peuple, comme nous pouvons conclure des indications données par l'Écriture et l'histoire. La vie de Lazare nous échappe davantage, ou plutôt nous échapperait complètement si la tradition, d'ailleurs assez précise, ne le montrait engagé dans la carrière des armes [3] : ce qui paraît d'abord difficile à expliquer.

La vie militaire en Palestine, à l'époque où vivait Lazare, ne pouvait revêtir que trois formes : le service des Romains à titre auxiliaire, celui d'Hérode, et celui du Temple. Les deux dernières sont écartées par la plus élémentaire réflexion : un fils de Juda n'eût pas consenti à servir Antipas, et le caractère des troupes lévitiques ne lui permettait pas d'y occuper un emploi. Les Romains avaient au contraire des troupes auxiliaires, levées dans le pays même et adjointes aux légions de Syrie; nous le savons par Tacite et d'autres historiens contemporains, mais rien ne nous autorise à croire que Lazare ait pris place dans les rangs de cette milice.

Il reste une explication que nous abandonnons au jugement du lecteur. La coutume de porter des armes était générale en Galilée, d'où Lazare tirait son origine, et d'ailleurs les nobles Orientaux ont toujours eu pour habitude de paraître en public, non seulement avec des armes, mais encore entourés d'une

1. La tradition donne vingt-cinq ans à Madeleine, au moment de sa conversion. Lazare, plus jeune, pouvait donc avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans à cette même date. Quelques-uns même le croient encore moins âgé.

2. La tradition dit que Madeleine y possédait aussi une demeure, confondue peut-être avec celle de Lazare.

3. Jacob. a Voragine, *De S. Maria Magdalena.* — « Quod Lazarus militiæ vacaret ».

escorte de gens armés. Bien que la Judée, après la chute d'Archélaüs, eût été réduite en province romaine, et qu'elle eût perdu l'usage des armes dans la vie ordinaire, les Galiléens venant à Jérusalem gardaient leurs privilèges, comme aujourd'hui encore les Arabes qui se montrent dans les rues de la Ville sainte avec leurs lances et leurs fusils. Lazare tenait de son père l'habitude de cette apparence militaire, et se montrait sans nul doute avec les armes et l'escorte traditionnelles[1] : d'autant que ce n'était pas toujours un luxe inutile. Les Romains gardaient surtout les villes et se contentaient d'escorter leurs convois : ce qui avait pour résultat d'assurer la sécurité des routes vers la mer, à l'ouest et au nord. Mais du côté de Jéricho ou vers Samarie et Tibériade, le soin des communications revenait à Hérode, qui suivait encore les errements de la vie palestinienne, laissant chacun se protéger à sa guise, en dehors des cités et des châteaux où il cantonnait ses troupes. L'Évangile nous montre, dans la parabole du *Bon Samaritain*[2], qu'il ne fallait pas trop se fier aux apparences de sécurité sur des chemins cependant très fréquentés.

Lazare dut avoir plus d'une occasion de résister aux attaques des rôdeurs lorsqu'il descendait à Jéricho, pour y prendre la route de Magdala par la vallée du Jourdain. Si la tradition lui prête la bonne volonté de protéger les voyageurs dans les défilés de la montée d'Adommim [3], elle a pour elle la vraisemblance, au moins après que Lazare se fut adjoint aux disciples du Sauveur.

1. Ce que suppose Jacques de Voragine, quand il parle des soldats, *militibus*, entretenus dans la maison de Béthanie. (*De sancta Maria Magdalena*).

2. Luc., X, 30-35.

3. *Ma'aleh Adommim* de la Bible, actuellement *Akbat-er-Riha*, entre Jéricho et le Khan-el-Atrour. Ce passage, véritable « casse-cou », dit le Fr. Liévin, n'est pas encore absolument sûr, et les voyageurs ne le franchissent pas sans une certaine émotion. (Cf. Bovet, *Voy. en Terre Sainte*, etc.) Pour notre propre compte, nous l'avons trouvé pittoresque plus que rassurant.

C'est de là que vint aux Croisés la pensée d'instituer un ordre religieux et militaire pour la protection des chemins de Palestine et le soin des malades, sous l'invocation de saint Lazare. Une singulière confusion entre le Lazare de la parabole [1] et celui de l'histoire, ou quelque croyance locale, dont il nous est impossible de retrouver les origines, fit du frère de Marthe un lépreux [2] guéri par Jésus et donné comme patron aux léproseries, dont avait également charge l'ordre de chevalerie fondé en 1119 [3], et confirmé en 1255, par le pape Alexandre IV. C'est peut-être ainsi que des commentateurs anciens interprétaient le « *languens* » de saint Jean [4]; par suite du rapprochement à faire, suivant eux, entre ce passage et celui où Jésus et Lazare ressuscité se retrouvent assis à la table de Simon le lépreux [5], — et aussi, nous semble-t-il, par suite de l'effacement où Lazare se tient dans la maison de Marthe, lors même que le divin Ami veut bien y séjourner.

Quoi qu'il en soit, nous savons de science certaine, par l'Évangile, que Lazare était devenu, d'assez bonne heure, un des adhérents de la nouvelle doctrine et l'un des disciples préférés du Maître. Mais il est permis de se demander s'il ne garda pas, vis-à-vis de Jésus, la même réserve que Joseph et Nicodème, jusqu'après sa résurrection. L'empressement des Juifs de Jérusalem à consoler Marthe et Marie ne s'expliquerait guère, si Lazare avait été un sectateur avéré de Jésus, par conséquent suspect au Sanhédrin, sinon excommunié formellement comme il avait été décidé, le 30 septembre de l'an

1. Luc., XVI, 20-31.

2. « A une lieue de Hierusalem est (Béthanie)... et là (Ihesus) ressuscita le Ladre en son monument ». — *La Citez de Jherusalem,* ap. Vogüé (*Les Églises de Terre Sainte,* p. 448). — Cf. note 1re de la même page.

3. Encore subsistant en Italie. (V. *Hist. des Ordres monastiques,* t. II).

4. Joann., XI, 1. — Cf. Nonnos, *Explicatio Evangelii. sec. Joann.* loc. cit.

5. Matth., XXVI, 6 : « In domo Simonis leprosi ».

33, dès avant la guérison de l'aveugle-né [1]. Bien que Catherine Emmerich n'ait guère d'autorité en pareille matière, il est permis de remarquer ce qu'elle dit de l'entrevue célèbre de Nicodème avec Jésus [2], — entrevue qu'elle place, à Béthanie, dans la maison de Lazare [3], où nous pouvons voir une sorte de terrain neutre, favorable à de pareilles rencontres. Le rôle qu'elle fait jouer à Lazare est tout à fait en rapport avec l'hypothèse d'une adhésion discrète à la doctrine et à la personne du Messie. Le frère de Marthe et de Madeleine, rallié plutôt à l'idée d'un libérateur politique qu'à celle d'un Messie tout spirituel, — se trompant à demi sur l'origine, la nature, la mission de Jésus, mais admirateur de sa doctrine et tout dévoué à sa personne, — lui sert en quelque sorte *d'indicateur*, grâce aux renseignements que sa position lui permet d'avoir sur l'état des esprits à Jérusalem et les dispositions du grand Conseil ou du Procurateur [4]. Ce ne sont là, il est vrai, que des suppositions, mais elles n'ont rien d'absolument contraire à ce que l'Évangile nous permet de croire à ce sujet. On ne voit pas pourquoi le Maître n'aurait pas eu des disciples moins ouvertement déclarés, dans le dessein de maintenir, avec les hésitants ou même les adversaires, des relations profitables à tous. Nulle part nous ne voyons blâmer Joseph ou Nicodème : tout au contraire, nous avons à ce propos une parole significative de Jésus répondant aux impatiences des Apôtres : « Celui qui n'est pas contre vous est pour vous [5]. » La peur des Juifs, qui retenait Joseph [6], n'empêche pas saint Matthieu et saint Marc de le mettre simplement au

1. Joann., IX, 22. — Cf., dans notre ouvrage sur la Passion, le ch. II du livre Ier.
2. Joann., III, 1-21.
3. *Visions*, t. I, p. 444. — Elle y fait aussi venir Joseph d'Arimathie.
4. *Visions*, t. Ier, p. 285 ; — t. II, p. 347.
5. Luc., IX, 50 : « Qui enim non est adversum vos, pro vobis est ».
6. Joann., XIX, 38.

rang des disciples [1], ni saint Luc de louer sa bonté, sa justice et son indépendance vis-à-vis des Sanhédrites [2]. Lazare aurait donc pu, sans mériter de blâme, rester dans la pénombre où l'Évangile semble le retenir à dessein, jusqu'à sa mort et sa résurrection.

Il n'en était pas moins au nombre de ceux que Jésus préférait : ici, nul doute ne nous est permis.

Obligé de fuir devant les rancunes des Juifs, le Maître avait passé le Jourdain et cherché un refuge dans les défilés d'Ephraïm. Il y était déjà depuis plus de six semaines, quand un message lui arriva de Béthanie. Les sœurs de Lazare lui envoyaient dire :

« Celui que vous aimez est malade [3] ».

Il n'y a peut-être pas, dans tout l'Évangile, une plus douce et plus gracieuse parole : on y retrouve tout le cœur de Jésus et tout le cœur de ces deux admirables femmes qui représentent pour nous, au plus haut degré, l'intelligence, la délicatesse et la force de l'amour.

La maladie de Lazare était grave et datait d'assez loin [4], à prendre au pied de la lettre l'expression de saint Jean : « *Erat languens,* il languissait [5] ». Nonnos a voulu préciser la maladie. C'était, suivant lui, une fièvre lente causée par des ulcères aux jambes, d'où résultait un accablement insupportable [6]. Pour le malheureux, Béthanie était devenue vraiment

1. Matth., XXVII, 57; — Marc., XV, 43.
2. Luc., XXIII, 50-51.
3. Joann., XI, 3 : « Quem diligis infirmatur ».
4. Id., *ibid.,* XI. 1 : « Ἦν δε τις ἀσθενῶν ». — « Morbo detinebatur », dit la Version syriaque.
5. Joann., XI, 1. — Cependant, au dire de Raban-Maur, Lazare était ordinairement de bonne santé : « Floridæ juventutis ».
6. « Morboso, gravia habens genua, flagellabatur Lazarus æstu, membrivora plaga tabefactus ». (*Explicat. Evangel. sec. Joannem,* loc. cit.)

la *Maison de la douleur* [1], et l'absence du divin Ami ajoutait encore à sa tristesse. C'est pourquoi Marthe et Madeleine se hâtaient de prévenir Jésus, afin qu'il apportât tout au moins à leur frère la consolation de sa présence. Elles ne doutaient pas de son empressement à revenir, parce qu'elles étaient sûres de son affection, et l'apôtre bien-aimé leur donne raison : « En effet, dit-il, Jésus aimait Marthe et sa sœur Madeleine, et Lazare ».

Cependant après avoir reçu la nouvelle, il se contenta de répondre : « Cette maladie n'a pas pour raison la mort qui arrive, mais la gloire de Dieu et la glorification du Fils de Dieu », — et il resta encore deux jours au même lieu, où le messager l'avait rencontré. Étonnés de ce retard, les Apôtres ne le furent pas moins de s'entendre dire, le troisième jour :

« Rentrons en Judée » !

— « Maître, répondirent-ils, les Juifs voulaient naguère vous lapider, et vous retournez vers eux » !

— « N'y a-t-il pas douze heures dans la journée » ? répliqua Jésus. « Celui qui marche de jour ne se heurte point aux obstacles, parce qu'il est éclairé par le soleil : s'il voyage de nuit, c'est le contraire, parce qu'il n'a pas assez de lumière ».

Et pendant qu'ils cherchaient à comprendre sa pensée, dont la formule leur paraissait justement équivoque, il dit : « Notre ami Lazare dort, mais je vais le tirer du sommeil ».

— « S'il dort », observèrent les disciples, « il est sauvé » !

Il y avait si longtemps que le pauvre malade ne pouvait plus dormir! La pensée de ce sommeil réparateur avait mis la joie dans l'âme de tous : un mot suffit à la dissiper.

1. « Beth-Anio », suivant le texte syriaque : « *Domus afflictionis* ».

— « Lazare est mort : et je me réjouis de n'avoir pas été là, pour vous que je veux affermir dans la foi. Mais allons à lui » !

— « Allons donc », dit Thomas s'adressant à ses collègues; « allons et mourons avec Lui » !

Puis l'on monta vers Béthanie, où Lazare dormait, depuis quatre jours, le sommeil du tombeau.

Or beaucoup de Juifs étaient venus vers Marthe et Madeleine pour offrir leurs condoléances et leurs consolations. Aussitôt que Marthe apprit l'approche de Jésus, elle s'élança vers lui, laissant Madeleine, et courant au Maître, elle lui cria d'une voix brisée : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort » ! — Puis retrouvant au fond de sa douleur l'habituelle confiance, elle ajouta : « Mais je le sais, tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera ! »

Était-il possible de faire un appel plus direct à l'amitié de l'homme et à la puissance du Dieu ?

— « Votre frère, dit Jésus, ressuscitera !

— Oui, je le sais bien, il ressuscitera au dernier jour !

— C'est moi qui suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, lors même qu'il est mort, vivra : et quiconque a pour principe de vie la croyance en moi ne mourra jamais. Le croyez-vous » ?

Pour un instant l'homme se dérobe et impose silence à l'amitié, afin de laisser paraître et parler la Toute-Puissance. La scène est d'une grandeur incomparable. Jésus est ici plus magnifique qu'au Thabor, et l'on croirait que nulle parole ne pourrait faire écho à la sienne, si nous n'avions la réponse de Marthe :

— « Oui, Seigneur, je crois depuis longtemps que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde » !

Puis allant à Madeleine, elle lui dit à voix basse : « Le

Maître est là et il t'appelle » ! — Aussitôt Madeleine se leva et courut à Jésus. Il n'était pas encore entré dans la maison et se tenait au lieu où Marthe l'avait rencontré. La foule des Juifs avait suivi, croyant que Madeleine allait pleurer au tombeau; mais ils la virent tomber aux pieds de Jésus en criant, elle aussi : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort » !

C'en était trop pour le cœur du divin Ami. Les pleurs de Madeleine et des assistants le troublèrent, et un frémissement le secoua :

— « Où l'avez-vous mis » ? demanda-t-il à travers ses larmes.

— « Venez, Seigneur, et voyez ! » répondirent-ils; et tout bas, ils se disaient : « Comme il l'aimait » !

D'autres, il est vrai, osaient murmurer : « Puisqu'il a pu ouvrir les yeux de l'aveugle-né, pourquoi n'a-t-il pas empêché Lazare de mourir » ? — Mais, sans prendre garde à leurs discours, il était venu au tombeau et s'arrêta sur le seuil.

Le sépulcre de Lazare était un caveau creusé dans le sol rocheux, au fond d'une caverne naturelle. On y descendait par quelques marches et une dalle en fermait l'ouverture [1].

— « Enlevez la pierre » ! commanda Jésus, au milieu de l'étonnement général : car l'usage interdisait de toucher au *golal,* après le troisième jour.

Marthe prit la parole : « Seigneur, dit-elle en ménageant ses termes pour ne pas offenser le trouble du divin Ami, en lui rappelant la coutume qu'il paraissait oublier, — « Seigneur, il sent déjà mauvais, parce que c'est le quatrième jour qu'il est mort ».

1. Ce vénérable monument a beaucoup souffert des injures du temps. La roche, « que l'on prendrait facilement pour de la terre argileuse », dit le Frère Liévin, s'est dissoute, et l'on en est réduit à supposer que la place du cercueil était un banc surmonté d'un arceau, suivant l'usage.

— « Ne t'ai-je pas dit, » répondit gravement le Maître, « que tu verrais, si tu as la foi, la gloire de Dieu » ?

Marthe comprit : la pierre fut enlevée, et debout sur le bord de la tombe, les yeux au ciel, Jésus commença de prier : « Mon père, je vous remercie de m'avoir exaucé ! Je sais, moi, que vous m'écoutez toujours ; mais je tiens à l'attester devant ce peuple, afin qu'il croie à la mission reçue de vous » ! Puis d'une voix éclatante, il cria :

— « Lazare, sortez » !

Et aussitôt, soulevé par une force irrésistible, le mort s'avança, les mains et les pieds liés de bandelettes, la face voilée du suaire.

— « Déliez-le », dit simplement Jésus, « et laissez-le passer » !

Dans leur effarement, les Pharisiens le laissèrent passer : mais ils ne devaient pas tarder à se retrouver et à chercher les moyens d'effacer l'impression produite sur quelques-uns des assistants, puis sur l'esprit public à Jérusalem. La foule n'attendit pas, en effet, pour se porter vers Béthanie, afin de voir le thaumaturge et de contempler le ressuscité [1]. N'ayant pas à leur disposition la science et la logique dont M. Renan devait étonner le dix-neuvième siècle [2], ils furent réduits à désirer la suppression de celui dont ils ne pouvaient nier le retour à la vie. Ils se réunirent donc et tinrent, avec le concours des Anciens, des Scribes et des Prêtres, sous la présidence de Caïphe, ce fatal conseil où fut décrétée la mort de Jésus [3]. Une fois sur cette pente il leur était difficile de s'arrêter, et la mort de Lazare fut également résolue [4] ; de cette manière le prophète et son témoin disparaîtraient du

1. Joann., XII, 9.
2. *Vie de Jésus*, c. XXII, p. 359 et suiv.
3. Joann., XI, 47-53.
4. Id., XII, 10.

même coup, et la Synagogue n'aurait plus à craindre de voir sa paix troublée.

Mais s'il convenait au Maître d'être momentanément leur victime, parce que sa mort devait être le salut du monde, il ne lui convenait pas qu'ils touchassent à son disciple. Sur son ordre, nous devons le croire, Lazare disparut. Nous ne retrouvons sa trace ni au Calvaire, ni au tombeau, ni au Cénacle [1] : et pourtant, il est inadmissible qu'il ait été absent, si une volonté supérieure ne l'a pas écarté. En admettant, avec Catherine Emmerich, qu'il n'ait pas tout d'abord reconnu la divinité de son ami, le voile avait dû tomber avec le suaire, et la lumière lui avait sans doute brillé, dans ces ombres de la mort qu'il avait traversées. A sa foi nouvelle la reconnaissance devait prêter un élan et une fermeté, qui le plaçaient nécessairement dans l'entourage du Maître mourant. Cependant l'Évangile et la tradition, qui notent la présence, au pied de la croix, de Jean, de Madeleine et des autres saintes femmes, ne mentionnent pas Lazare. Le même souci qui avait dicté à Jésus, au jardin des Oliviers, la parole : « C'est moi que vous cherchez! laissez donc ceux-ci s'en aller en paix [2] »! semble avoir inspiré les précautions dont Lazare fut entouré. Jésus consentait à verser son propre sang : il lui eût été trop dur de voir le sang de ses amis couler avec le sien. S'il devait, plus tard, les rendre martyrs de leur foi, le moment présent ne convenait pas à ce témoignage : lui seul devait et voulait paraître, comme il le montra par ses réponses aux pontifes qui mettaient en cause ses disciples

1. Raban Maur, si attentif à le mettre en scène en d'autres circonstances, (c. XXXI et c. XXXIV, par exemple), paraît l'oublier complètement en ces occasions. La tradition, du reste, est aussi muette à ce propos, et Catherine Emmerich elle-même n'a rien à dire qu'une parole insignifiante (*Douloureuse Passion*, c. XXXVIII).

2. Joann., XVIII, 8 : « Si ergo me quæritis, sinite hos abire ».

avec lui [1]. *Il était né et il était venu en ce monde pour être le témoin de la vérité* [2] : jusqu'à sa rentrée dans la gloire, il assumait seul la responsabilité d'une mission dont il n'avait encore fait part à personne.

La retraite forcée où se tenait Lazare ne l'empêchait pas d'aimer ni de servir le Maître. De pieuses croyances nous le montrent, aussitôt après la résurrection, recevant les disciples dans sa maison où Jésus venait fréquemment les enseigner [3]. Un adieu tout spécial l'aurait payé, au moment où le divin Ami quittait Béthanie pour le sommet des Oliviers, au jour de l'Ascension [4] : ce qui n'est pas pour nous surprendre, — tout au contraire, — puisque nous connaissons la tendresse de Jésus et le dévouement de Lazare. Celui-ci toutefois ne vit pas la nuée lumineuse envelopper l'humanité glorifiée du Sauveur [5] : mais il n'avait pas besoin de l'apparition des Anges pour savoir que le moment était proche où il verrait une nouvelle manifestation de sa puissance [6].

Après l'Ascension et la Pentecôte, la maison de Lazare continua d'être un centre de réunion pour les Apôtres et les nouveaux convertis. Après avoir répandu de larges aumônes autour de lui [7], le frère de Marthe et de Madeleine imita, comme elles [8], le dépouillement du lévite cypriote Barnabé, qui mit aux pieds des Apôtres le prix de ses biens vendus au profit de la communauté chrétienne [9]. Il avait reçu le sacer-

1. Joann., XVIII, 19-20 : « *Ego* palam locutus sum », etc.
2. Id., *ibid.*,, 37 : « *Ego* in hoc natus et ad hoc veni in mundum ut testimonium perhibeam veritati ».
3. Catherine Emmerich, *Visions*, V^e^ partie, ch. XII et XIV.
4. Id., *Visions*, loc. cit., ch. XV.
5. Raban Maur (*Vita B. Mariæ Magdalenæ*, c. XXXI,) ne paraît pas d'accord ici avec Catherine. Il semble dire que Lazare assistait à l'Ascension.
6. Act. Apost., I, 10-11.
7. Cath. Emmerich, *Visions*, V^e^ partie, c. V.
8. Raban Maur, *op. cit.*, c. XXXIV ; — Jacq. de Vorag. : *De S. Maria Magdalena.*
9. Act. Apost., IV, 36-37.

doce et, bientôt après élevé à l'épiscopat [1], il travaillait, à travers mille difficultés, à la diffusion de l'Évangile parmi les Juifs de Béthanie, quand la mort d'Étienne et les fureurs de Saul vinrent mettre en si grand péril l'Église de Jérusalem et de Judée. Une première dispersion des Apôtres et des disciples les plus en vue fut la conséquence de cette agitation, dont la Galilée paraît n'avoir pas subi le contre-coup, ce qui permit à Lazare d'y chercher un refuge.

Mais en se rapprochant de la Phénicie que son père avait jadis gouvernée, il dut songer à y porter la bonne parole : puis, de la côte à l'île de Chypre, la distance était trop facile à franchir pour qu'il ne se sentît pas attiré vers ce peuple, qui devait lui être cher par son empressement à donner des disciples à l'Évangile, en attendant de lui donner bientôt un apôtre. Lazare connaissait Barnabé et s'était sans doute lié d'amitié avec son neveu, Jean-Marc, fils de cette Marie dont la maison reçut Pierre au sortir de la prison d'Agrippa [2]. Barnabé, envoyé par Pierre à Antioche [3], pour y étudier le mouvement qui s'y dessinait en faveur de Jésus-Christ, vit-il Lazare en Phénicie et le poussa-t-il vers les Israélites de Chypre, ou Lazare obéit-il à son inspiration particulière en allant à eux? Il nous est impossible de répondre : mais il nous semble raisonnable de combiner les deux impulsions, parce que Barnabé appartenait déjà au collège des Anciens qui dirigeait la primitive Église, et que Lazare avait trop d'humilité pour se porter de lui-même à un ministère qui ne lui aurait pas été proposé.

Quoi qu'il en soit, nous savons certainement que l'Évangile fut, à cette date, annoncé dans l'île de Chypre, mais

1. Raban Maur, *loc. cit.*, c. XXXV. — L'ancien bréviaire d'Autun suppose qu'il prenait aussi part au gouvernement de l'Église de Jérusalem.
2. Act. Apost., XII, 12.
3. Id., XI, 25.

aux seuls judaïsants [1], comme c'était encore la coutume, et que Lazare fixant son siège à Kition ou Citium [2], devint l'évêque de cette nouvelle chrétienté [3] qui ne tarda pas à produire elle-même des prédicateurs féconds en œuvres de salut [4]. Quatre ans s'écoulèrent [5], après lesquels nous retrouvons, à Joppé, le frère de Madeleine revenu pour peu de temps au pays des ancêtres, d'où la persécution allait, cette fois, l'exiler pour jamais [6].

Hérode Agrippa, voulant plaire aux Sanhédrites, avait fait mettre à mort Jacques frère de Jean ; puis il avait ordonné de jeter Pierre en prison, dans la pensée de l'envoyer au supplice à l'occasion des fêtes de Pâques [7]. Miraculeusement délivré, le chef des Apôtres avait donné à ses collègues le signal de la dispersion définitive, laissant seulement à Jérusalem Jacques, *le frère du Seigneur,* qui en était évêque. Cette séparation s'était opérée au milieu de l'effervescence populaire excitée par les Scribes et les Pharisiens. Les Apôtres avaient pu s'éloigner et gagner les frontières sans être arrêtés : mais les disciples furent moins heureux.

Pierre avait groupé, autour des sœurs de Lazare, l'évêque

1. Act. Apost., XI, 19.

2. Aujourd'hui *Larnaka,* sur la côte orientale de l'île. C'était, au dire des anciens Cypriotes, une ville tout à fait syrienne. Le nom phénicien de *Kittim* était donné par les Grecs aux habitants de *Citium.*

3. Raban Maur, *op. cit.,* c. XXXV et XXXVI : « Reverendissimo fratre ejus (Magdalenæ) Lazaro tunc apud Cyprum pontificante ». — Cf. Natal. Alexand., *Hist. eccl.,* t. III, *Dissert.* 17 ; — *Ménologe* des Grecs (*Oriens christianus,* t. II, fol. 1055).

4. Act. Apost., XI, 20-21.

5. De 38 à 42, en supposant que Lazare ne passa pas à Chypre dès l'an 37 : ce qui nous paraît peu probable, mais non pas impossible.

6. L'opinion, d'après laquelle Lazare serait venu seul à Marseille pour y rejoindre ses sœurs, nous paraît peu vraisemblable, bien que soutenue par des auteurs sérieux. — Cf. Faillon (*Monuments inédits,* t. II) citant une *Vie de saint Lazare,* de 1636.

7. Act. Apost., XII, 1-3.

Maximin, qui avait pris la direction de l'église de Béthanie, — le diacre Parmenas, que les Actes auraient pu dire, comme Étienne, *plein de force et de grâce devant Dieu,* — le disciple Cédoine, l'aveugle-né guéri par Jésus [1], — Marcelle, la servante favorite de Marthe, la femme que l'on croit avoir loué publiquement la maternité de Marie [2], — Trophime, Martial [3], — Évodie, Synthex, Épaphras, d'autres encore dont les noms sont restés inconnus. Un autre groupe, — où présidait Marie, épouse de Cléophas, mère de Jacques le Mineur et de Jude, — comprenait Marie Salomé, la mère de Jean l'évangéliste et de Jacques le Majeur, avec sa servante Sarah [4] et plusieurs autres saintes femmes. En quittant la Palestine, il avait acheminé cette sainte compagnie vers le port de Joppé [5], d'où elle devait gagner, par la voie de mer, les Gaules où il comptait l'établir. Exécutait-il ainsi le testament du Maître, léguant à notre patrie *ces reliques vivantes de sa vie*, comme dit le Père Lacordaire [6], ou obéissait-il déjà au mouvement qui porte vers la France le cœur des Vicaires de Jésus-Christ? C'est le secret de cette admirable Providence [7], à qui nous devons rendre grâces d'avoir « jeté Béthanie par delà les mers et préparé à ceux qui l'aimaient, sur des rivages à jamais chrétiens, une immortelle hospitalité [8] ».

Jaffa, bâtie sur la mer, à la limite septentrionale de la tribu de Dan, était le seul port qui mît la Palestine en communica-

1. Joann., IX, 1 — 38.

2. Luc., XI, 27 : « Beatus venter qui te portavit », etc.

3. L'enfant qui avait fourni, au désert, les pains et les poissons que Jésus multiplia (Luc., IX, 13; Joann., VI, 9), suivant une tradition que Baronius a consignée dans ses *Annales,* ann. 74, n° 15.

4. Dont on a voulu faire la femme répudiée de Pilate. Les bohémiens rôdeurs l'ont prise pour patronne.

5. Aujourd'hui Jaffa. — L'ancienne *Jafo,* de Josué (XIX, 46.)

6. Lacordaire, *Sainte Marie-Madeleine,* Avant-propos.

7. Raban Maur, op.-cit., c. XXXVI : « Admirabili ergo dispositionis consilio », etc.

8. Lacordaire, *Sainte Marie-Madeleine,* c. II.

tion avec la Méditerranée. Soumise à la domination romaine, en l'an 6, elle participait à la vie mixte qui convenait alors aux cités importantes des provinces, surtout en Asie : libre à peu près en tout, avec une garnison romaine qui laissait faire tant qu'il ne s'agissait pas de Rome ou de César, — insuffisante d'ailleurs à réprimer un mouvement quelque peu sérieux, comme il parut en 66. La foi nouvelle avait, à Joppé, de nombreux adhérents, parmi lesquels Simon le Corroyeur [1] et Tabithe [2] sont restés célèbres : Pierre y avait séjourné, dans la maison du premier, et y avait eu la vision qui décida l'apostolat des Gentils [3]. C'est pourquoi les fugitifs de Béthanie pouvaient espérer y attendre tranquillement l'occasion de s'embarquer pour l'Occident. Mais Dieu en disposa d'une tout autre manière.

La haine des Juifs poursuivait quelquefois bien loin ceux qu'elle avait résolu d'atteindre : après en avoir été l'instrument à Damas, Paul devait en être la victime à Antioche, à Iconium, à Thessalonique, et encore ailleurs. On n'ignorait pas, à Joppé, les violences exercées à Jérusalem contre les disciples du Christ, et la pensée de les renouveler contre ses plus intimes amis devait trouver faveur parmi la populace qu'il était facile d'ameuter. Au moment où Lazare et ses compagnons s'apprêtaient à monter sur leur navire, la foule se rua sur eux, les couvrit d'injures et de coups, pilla le bâtiment, dispersa l'équipage, et pour finir les livra sans pilote [4] et sans agrès [5] aux hasards de la mer. Nous l'avons déjà

1. Act. Apost., X, 6 : « Hic (Petrus) hospitatur apud *Simonem* quemdam *coriarium* cujus est domus juxta mare ».

2. Id., IX, 36-42 : « *Tabitha,* quae interpretatur Dorcas ».

3. Id., X, 9-15. — Une petite mosquée a remplacé l'oratoire élevé sur l'emplacement de cette maison.

4. « Sine aliquo gubernatore », remarque simplement Jacques de Voragine, qui ne parle pas du manque d'agrès.

5. « Sine velo ac remigio ». (*Brev. rom. Ex act. prob.*). — Dans une très ancienne *Vie de Sainte Marthe*, que Raban Maur a connue, on trouve les

dit, la sortie du port de Jaffa est à peu près impossible pour tout autre que pour des marins expérimentés, surtout par les vents du large, à cause des récifs qui en ferment l'entrée et à travers lesquels on passe à la faveur d'un coup de mer toujours difficile à utiliser. Pousser ainsi les amis de Jésus vers les passes de la rade, c'était donc les envoyer à une mort certaine. Mais Dieu veillait sur eux. Le vent, qui soufflait du sud-est[1], les mit bientôt hors de vue et d'atteinte, les conduisant tout doucement vers des rivages plus hospitaliers. Il est probable qu'ils rencontrèrent quelque navire étranger et furent ravitaillés par lui sans toucher à aucun point des côtes, puisque Raban Maur, qui décrit minutieusement leur route à travers la Méditerranée, n'indique aucune escale avant Marseille[2] : d'où nous avons la preuve qu'aucune tradition ne nous a conservé le souvenir de leur passage le long des côtes d'Afrique et d'Italie.

La critique moderne a combattu, — plus ou moins vivement, suivant les circonstances, — ce récit du départ de Joppé, qui traduit une croyance accréditée seulement, dit-on, au douzième siècle. Sans nous arrêter à rechercher les origines de cette croyance, nous dirons tout de suite qu'elle est vraisemblable à ce qu'il est difficile de ne pas la regarder comme vraie. C'est point pourquoi nous n'avons pas hésité à l'admettre et désirons la retenir jusqu'à démonstration contraire. Mais, comme on l'a vu, nous ne croyons pas un miracle nécessaire pour expliquer l'heureuse navigation des fugitifs à travers la mer Ionienne et la mer Tyrrhénienne, que suivaient d'ordinaire les voyageurs à destination des Gaules et des contrées voisines. La relation du voyage des premiers apôtres de

mêmes détails : « Remis ablatis vel gubernaculis et hujus modi nauticis armamentis et omnibus copiis et subsidiis ».

1. « Flante *Euro* », dit Raban Maur, *op. cit.*, c. XXXVII.

2. *De vita B. Mariæ Magdalenæ*, c. XXXVII.

l'Espagne [1] contient néanmoins les mêmes détails relativement à l'absence de pilote et d'agrès : ce qui nous paraît confirmer suffisamment la croyance que nous avons exploitée. Cette relation suppose, en effet, que les amis de Jésus-Christ et les compagnons de saint Ctésiphon ont pris passage sur le même navire et suivi le même itinéraire [2].

Quand la barque toucha terre [3], les exilés se trouvèrent aux bouches d'un grand fleuve formant, comme celles du Nil, un vaste delta marécageux. Ce fleuve était le Rhône, et ce delta se reconnaît encore dans la Camargue, morne solitude coupée d'étangs, de marais et de pâturages, entre Arles et la mer [4]. Des pâtres et des bateliers en fréquentaient seuls les eaux et les herbages, — bonnes gens, qui accueillirent avec bienveillance les nouveaux arrivés, écoutèrent docilement leurs enseignements et devinrent ainsi les prémices de l'apostolat dans les Gaules.

Laissant derrière eux Marie Jacobé, Salomé, et leur servante Sarah, dont Trophime devait prendre soin après son établissement dans la cité voisine, Lazare et ses autres compagnons se dirigèrent vers Marseille, guidés par les pêcheurs du Vaccarès que l'on croit avoir été des colons marseillais [5]. Arles retint Trophime au passage; plusieurs de ses compagnons gagnèrent le centre et l'ouest des Gaules [6]; de sorte que la petite troupe était bien diminuée, lorsqu'elle atteignit les

1. Cette relation est antérieure au X^e siècle. (Floriacensis vetus Bibliotheca. *Opera* Joann. a Bosco : Celestin; *Comment. de translatione S. Jacobi*).

2. E. de F., *Sainte Marthe*, p. 92 et suiv. (Cf. notes E et F).

3. Au lieu que l'on désignait anciennement (*antiquitus*) par le nom de *Ithæcados*. (Gervais de Tilbury, *Otia imperialia*).

4. V. Lenthéric, *Les villes mortes du Golfe de Lyon*. — C'est un triangle délimité : au nord, par la ville d'Arles; à l'ouest, par la ville d'Aigues-mortes, et à l'est par le golfe de Fos.

5. Cf. Lamoureux, *Manuel pour le pèlerinage des Saintes Marie*, p. 12. — L'estuaire du Rhône portait alors le nom de *Gradus Massilianorum*.

6. Raban Maur, *op. cit.* — Jacob. de Vorag., *loc. cit.*, etc.

portes de l'*Athènes* des Gaules, la ville savante et lettrée, qui avait donné des leçons d'éloquence à Cicéron et à Jules César, la cité heureuse « *où l'élégance des Grecs*, suivant Tacite (qui oubliait Pétrone), *se mêlait à la sévérité des mœurs provinciales* ». L'accueil ne devait pas y être aussi empressé que sur les plages de la Camargue : les descendants des Phocéens ne semblaient plus avoir souvenir de l'hospitalité qui accueillit leurs ancêtres, à leur arrivée sur les terres des Celtes Ségobriges. Moins heureux que les compagnons d'Euxène, Lazare, Marthe et Madeleine restèrent abandonnés pendant plusieurs jours, sous le péristyle du temple de Diane [1], attendant vainement une marque de sympathie.

Puis, la curiosité aidant, les paroles de Marthe attirèrent la foule [2] : le charme de Madeleine agit, dit-on, sur la femme du premier magistrat de la cité [3], et bientôt les conversions récompensèrent le zèle des saintes amies du Sauveur. Lazare fut naturellement désigné pour occuper la chaire épiscopale de la nouvelle chrétienté et, pendant trente ans, il y fit briller toutes les vertus qui conviennent à un évêque [4].

Ces trente ans virent s'accomplir bien des événements heureux ou douloureux pour l'Église et l'Empire. Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, occupèrent successivement, à Rome, un trône ensanglanté, où Vespasien devait s'asseoir après avoir détruit Jérusalem et mis à néant la nationalité et le sacerdoce d'Israël. Quand l'an 72 commença, Pierre et Paul avaient souffert le martyre à Rome, plusieurs autres des

1. Devenue plus tard l'église de *Notre-Dame-la-Major*, aujourd'hui détruite.

2. Catherine Emmerich, *Visions*, VI^e^ partie, c. VII. — Cf. *Brev Rom.*, die XXIX Julii.

3. Jacob. Vorag., *De beata Maria Magdalena.* — Marseille était gouvernée par trois magistrats suprêmes ou triumvirs, représentant le Grand Conseil, et que les *Actes de Saint Lazare* appellent *consuls.*

4. *Brev. Rom.; — Brev. Augustodun.; — Acta Eccl. Massil.* : « Pastor fidelissimus, gregi vigilanter intendens,... humilitate lenis, paupertate floridus, puritate decorus, caritate fervidus, gregem Domini confortabat ».

apôtres, en diverses régions [1] : Jean, resté presque seul des premiers compagnons du Maître, préparait le quatrième évangile et présidait à la fondation des Églises de l'Asie Mineure. Le christianisme, persécuté en Palestine, avait envahi déjà la presque totalité de l'empire, grâce à une paix relative, que Néron avait un moment troublée et qui s'était vite rétablie sous l'influence pacifique de Vespasien. La doctrine était fixée, la hiérarchie organisée, la suprématie du siège de Rome nettement affirmée. Les trois premiers Évangiles étaient aux mains de tous les fidèles, ainsi que les *Épîtres* de Paul, de Pierre et de Jacques [2], — les *Actes des Apôtres*, — les *Lettres* et les *Constitutions* de Clément. Des visites fréquentes mettaient en relation les chrétiens entre eux, et avec le chef de la catholicité, comme nous le voyons par le voyage d'Alexandre de Brescia, qui vint, sous le règne de Claude, visiter Lazare à Marseille et Maximin à Aix [3], et par celui que firent le premier magistrat de Marseille et sa femme pour visiter saint Pierre, à Rome [4]. Les Gaules évangélisées d'une extrémité à l'autre connaissaient Jésus-Christ, et les évêques des provinces méridionales formaient autour de Lazare comme une merveilleuse couronne de fils, de disciples et d'amis.

Mais si joyeuse que son âme pût être des succès obtenus, elle n'en devait pas moins s'attrister parfois de la solitude où l'avait laissée le départ de Madeleine pour la Sainte-Baume et de Marthe pour Tarascon. En s'en allant, les deux saintes femmes avaient emporté le dernier reflet du soleil de Palestine et comme la dernière trace du voisinage de Jésus. Ne pouvant

1. Saint André, saint Jacques le Mineur, saint Barthélemy, etc. — La date du martyre de saint Thomas et de saint Matthieu est incertaine : on fixe à l'an 80 celle de la mort de saint Simon et de saint Jude.

2. Peut-être aussi celle de Barnabé, dont l'antiquité faisait grande estime.

3. *Acta S. Alexandri.* (Bolland. ad 26 Aug.).

4. Jacob. a Vorag. (*B. Maria Magdalena*). Ce voyage, malgré son caractère légendaire, n'a rien d'invraisemblable en lui-même, et répond bien aux idées du temps.

plus regarder du côté de l'Orient sans y apercevoir la funèbre image de Sion ruinée et d'Israël noyé dans le sang [1], Lazare n'avait-il pas le droit de chercher près de lui l'ombre moins triste de la patrie et de l'amitié? Dieu la lui avait enlevée comme le reste, et, pris entre ces deux barrières, la mer et les montagnes qui lui fermaient le chemin vers ce qu'il aimait, son cœur se serrait sans doute quelquefois, pendant que des larmes montaient à ses yeux à la pensée de celles qu'il ne devait plus revoir ici-bas.

Bientôt vinrent d'autres inquiétudes et d'autres angoisses. D'après le témoignage très précis d'Orose et de Sulpice Sévère, les édits de Néron, restés en vigueur, laissaient à l'arbitraire des magistrats la faculté de molester les chrétiens ou de les ignorer. De temps en temps la fantaisie d'un proconsul ou d'un préteur relevait les échafauds, sans rien de suivi ni de général : ce qui a permis à Méliton [2] et à Tertullien [3] de ne constater aucune persécution entre Néron et Domitien. Les Flaviens, d'abord peu sympathiques aux chrétiens, les laissaient cependant tranquilles, surtout depuis qu'ils avaient pris en goût les Juifs admis à leur cour. Il n'y avait donc pas beaucoup à craindre du côté de Vespasien et de ses lieutenants dans les provinces : mais le danger pouvait toujours venir d'un autre côté.

Dans les turbulentes cités riveraines de la Méditerranée, — Alexandrie, Smyrne, Naples, Syracuse, — où la population essentiellement cosmopolite était sans cesse en effervescence, il y avait souvent de ces poussées de fanatisme contre lesquelles la police des décurions était impuissante. Les récents événe-

1. La prise de Massada par Lucilius Bassus (22 avril 72) venait d'achever la conquête de la Palestine et la ruine d'Israël. Près de 1.200 mille morts et 97.000 prisonniers attestaient l'opiniâtre résistance et l'écrasement des Juifs. (V. Champagny, *Rome et la Judée*, cit. Josèphe, *Bell. Jud.*, V et VI.)

2. Ap. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 24.

3. *Apolog.*, 5.

ments de Syrie et de Palestine avaient excité les esprits contre les Juifs, avec lesquels on affectait parfois de confondre les chrétiens, surtout quand ils étaient d'origine israélite [1]. Des massacres avaient ensanglanté les rues de plusieurs cités asiatiques et grecques, avec lesquelles Marseille était en relations quotidiennes. Il était donc aisé de prévoir que le moindre incident suffirait à y provoquer un mouvement populaire, dont les conséquences pourraient être redoutables [2].

Et ce n'était pas toujours sans que les Juifs en eussent fourni le prétexte : en plusieurs endroits, la responsabilité de ces soulèvements leur incombait, en partie du moins, et il était à craindre qu'il n'en fût de même en d'autres lieux. Ceux d'entre eux qui vivaient en dehors de l'Asie, dans les provinces reculées de l'Empire, n'ayant plus qu'un souci médiocre des prophéties, plutôt occupés de leur trafic et de leur fortune, presque assimilés aux païens parmi lesquels ils étaient fixés depuis longtemps, s'étaient tenus tranquilles, pendant que se continuait la campagne de Vespasien contre les révoltés de Palestine. « Mais, dit Champagny, la chute de Jérusalem, qui aurait dû les épouvanter et les abattre, les excita et les souleva. La victoire de Titus jeta sur le monde une foule de fugitifs Israélites. Tous les sicaires n'étaient pas à Massada ; et de ce parti, le plus ancien et le plus tenace des partis révolutionnaires juifs, bien des victimes, bien des missionnaires, bien des héros apparurent dans les synagogues de l'empire romain. Leur doctrine, que Dieu est le seul souverain, se propagea davantage au moment où la main du souverain terrestre pesait plus lourdement sur la Judée [3] ».

1. La confusion était d'autant plus facile que certaines sectes juives se désignaient par des noms donnés quelquefois aux chrétiens : *Galiléens, Nazaréens*, etc. (Baronius, *Annal.*, ad. ann. 74).

2. Champagny, *Rome et la Judée*, t. Ier. — Paul Allart, *Hist. des persécutions*, t. Ier

3. Champagny, *Rome et la Judée*, c. XVI. — Cf. Baronius, *Annal.*, ad ann. 74 ; — S. Épiphane, *Hæres., XIX.*

Dans les villes d'origine orientale et de population mixte, comme Marseille, la fermentation dut être grande, à cette époque, et l'entente même, entre les chefs de la Synagogue et les magistrats romains pour la répression des agitateurs, devait aboutir à des violences de toute sorte. En pareil cas, la haine des Juifs pour les chrétiens donnait souvent le change à la haine des païens pour les Israélites, — surtout si la foi en Jésus-Christ avait pris des développements capables d'exciter la jalousie des sectateurs de Moïse. Le souci que Vespasien avait d'ailleurs de rechercher et de supprimer, à ce moment même, les descendants de David, pour éluder les prophéties relatives à cette famille[1], pouvait créer à Lazare et aux siens des périls, où se trouveraient fatalement compromis les chrétiens de leur entourage, pour peu qu'une dénonciation les mît en cause.

Or cette éventualité paraît s'être réalisée en l'an 72, nous ne savons par suite de quelles circonstances[2]. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, dans le courant de cette année, nous trouvons Lazare et les fidèles de Massilia réfugiés dans les cryptes ouvertes au flanc du rocher qui surplombait alors le vieux port[3], du côté du midi. On montre encore dans l'église souterraine de Saint-Victor, à gauche de l'autel, un siège taillé dans la pierre et sur lequel le saint évêque s'asseyait pour présider aux cérémonies du culte. Le refuge n'é-

1. Baronius, *Annal.*, ad ann. 73, n° 11, cit. Eusèbe, *Hist.*, lib. III, c. 2. (En raison de la chronologie de Baronius, nous devons reporter ces recherches à la date acceptée par nous.)

2. Les *Actes de S. Lazare* fixent la date de son martyre sous Domitien: « Regnante Domitiano Caesare ». Mais il n'est pas sans difficultés de mettre cette assertion d'accord avec certains autres documents. Du reste, la date de la mort de Lazare a été fixée bien diversement par les anciens. (V. S. Épiphane, etc.)

3. Le *Lacydon* des Grecs, au nord duquel s'élevait la ville. — Le rocher, qui le domine au midi porte actuellement le fort Saint-Nicolas. L'église de Saint-Victor, bâtie sur la crypte de saint Lazare, est voisine de la partie du port appelée *Bassin de carénage.*

tait pas suffisamment sûr, et les esclaves publics chargés de la police[1] y découvrirent bientôt l'illustre réfugié, qu'ils traînèrent au dehors, en lui prodiguant les injures et les coups.

La multitude ameutée voulut exiger sans retard l'apostasie du chrétien et le mena jusqu'au tribunal, fort éloigné du lieu où il avait été surpris. La ville, en effet, était bâtie de l'autre côté du port, à l'endroit où subsiste ce qu'on appelle le vieux Marseille, — de la Cannebière à la Major —, et le prétoire, s'il était voisin des prisons publiques, devait s'élever entre la butte Saint-Laurent et celle des Moulins, un peu au nord, près de la place de Linche, où l'on retrouve les ruines de ces prisons[2]. La route était longue et dut être plus pénible encore pour le vieillard au milieu des malédictions, des menaces et des mauvais traitements qui lui rappelaient sans doute le chemin de Gethsémani au tribunal de Caïphe[3]. Comme Pilate peut-être, le magistrat romain[4] put trouver inopportuns le zèle de ses agents et l'empressement de la foule. Les édits de Néron n'étaient pas révoqués : mais César Vespasien n'en faisait pas grand cas, tandis qu'il avait à cœur de maintenir la paix autour de lui et de réprimer sévèrement les agitations de la populace. Comme Pilate aussi sans doute, il fallut que le juge cédât aux obsessions menaçantes dont il était assailli et condamnât l'accusé à la flagellation, puis le fît enfermer dans la prison voisine, après lui avoir fait confesser sa croyance en Jésus-Christ, fils de Dieu[5].

Cet emprisonnement dans un cachot privé d'air et de lu-

1. Cf. Dion, LIV et LV.

2. V. Faillon, *Monuments inédits;* — Grosson, *Recueil des Antiq. de Marseille.*

3. V. *Acta S. Lazari* (fragments), dans les *Annal. Massil.*

4. Le tribunal comptait plusieurs magistrats, puisque les *Actes* disent : « Consulibus », qui devaient être les triumvirs dont nous avons parlé plus haut.

5. On montre encore, à Marseille, la prison de saint Lazare, une petite chambre carrée, à l'angle nord-est de la galerie orientale des *Caves de Saint-Sauveur,* sur la place de Linche.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

mière[1], qui rappelle le *Tullianum* de la prison Mamertine, était si redoutable aux yeux des anciens qu'ils ont loué Othon de n'y avoir pas condamné Cornélius Dolabella, parent de Galba et soupçonné d'aspirer à l'empire[2]. Il était une annonce de mort prochaine et l'on n'en sortait que pour aller au supplice, à moins que le licteur n'y vînt accomplir son office, comme pour les complices de Catilina et les grands vaincus de la Gaule ou de l'Asie : ce qui lui valait aussi le nom de *Carnificina,* le lieu du bourreau[3].

Lazare en sortit pour être conduit à l'autel de Mars[4] et confesser une dernière fois son Maître et son Ami : « Ressuscité par le Christ, dit-il fièrement, je n'avais à vivre que pour Lui, et je n'ai plus rien à faire que de mourir pour Lui »! Réponse digne de toutes les tortures, au sens de ces Ioniens de mœurs si douces, et chez lesquels « le glaive du bourreau s'était rouillé[5] ». Sur l'ordre du juge, les flancs du martyr furent déchirés avec des peignes de fer et ses épaules brûlées avec des lames ardentes : puis il fut couché sur un gril rougi au feu, pour qu'il ne restât rien de ce pauvre corps qui n'éprouvât l'atroce souffrance[6]! Peine inutile! Lazare semblait ne pas sentir les morsures de l'acier ni celles du feu, perdu qu'il était dans la vision du Christ assis à la droite de son Père. Le licteur le prit alors et le donna pour cible aux archers de la garde prétorienne : les flèches, dit-on, refusèrent de pénétrer dans sa chair, et il fallut recourir au glaive pour

1. « In carcere obscurissimo subterraneo ». *Act. S. Lazari,* fragments conservés dans la liturgie d'Autun).

2. Tacite, *Hist.,* I, 88 : « Neque arcta custodia neque obscura ».

3. Rich, *Dictionnaire,* v[is]. *Carcer*, *Carnificina*, *Tullianum.*

4. « Ante Martis simulacrum ». Ce qui fixe le lieu de la confession et du martyre dans l'enceinte de la citadelle, où se conservaient les idoles de Mars et d'Apollon.

5. Duruy, *Hist. des Grecs,* t. I[er], p. 716.

6. *Act. S. Lazari* (fragments que l'on retrouve dans les anciens bréviaires d'Autun, de Nantes et de Marseille).

lui arracher la vie[1]. C'était le premier jour des calendes de septembre[2], l'an de Rome 825, quatrième du principat de Vespasien, qui partageait alors avec son fils Titus les honneurs du consulat, — cinquième du pontificat de saint Clément, deuxième successeur de saint Pierre[3]. Ce premier jour des calendes, les prêtres des idoles avaient coutume d'indiquer au peuple les fêtes qu'il devait célébrer durant le mois : ils ne se doutaient guère que la main du vrai Dieu venait d'inscrire, au calendrier de son immortelle Église, une fête que les siècles célébreraient à jamais.

Ainsi Lazare avait payé sa dette à l'amitié qui l'avait jadis tiré de la mort! Il avait rendu vie pour vie, et son dernier souffle avait dû s'exhaler dans un sourire. Il allait à Jésus l'âme sereine, certain du *doux accueil* que l'Église souhaite à ses enfants prêts à quitter le monde, et il était sûr *d'avoir place entre ceux qui siègent avec lui dans le ciel*[4], apôtres, vierges et martyrs. Les disciples, qui recueillirent ses restes et les déposèrent dans la crypte où il avait exercé le ministère épiscopal, auraient pu graver sur sa tombe la parole qui résume son histoire et son panégyrique, celle du fils de Dieu disant à ses apôtres : « *Lazarus amicus noster dormit, sed vado ut a somno excitem eum :* Lazare notre ami est rentré dans son sommeil[5] ; mais me voici encore prêt à l'éveiller pour lui ouvrir la joyeuse activité de mon jour éternel[6] » !

1. *Actes de l'Église de Marseille; — Relation des religieux de Béthanie,* etc.

2. 1er septembre 72 de l'ère vulgaire. — D'autres disent : le 31 août, parce qu'ils lisent : *pridie calendas*, — au lieu de : *prima die calendarum.*

3. Il avait succédé, en 67, à saint Lin.

4. « Mitis atque festivus Christi Jesu tibi appareat qui te inter assis tentes sibi jugiter interesse decernat ». (*Commendatio animæ in transitu*).

5. « Percussa cervice a spiculatore in Deo dulciter obdormivit, juxta id Christi dicentis : « S. Lazarus amicus noster dormit ». — *Act. S. Lazari* (in. liturg. augustodun.).

6. Joann., VIII, 56 : « Exultavit ut videret diem meum : vidit et gavisus est ».

CHAPITRE II

MARTHE.

« Jesus autem diligebat Martham ».
JOANN., XI, 5.

Le voyageur qui monte de Jéricho à Jérusalem rencontre, à la sortie de l'*Ouady-el-Haoudh,* une fontaine où d'ordinaire il fait une halte et qui porte le nom de fontaine des Apôtres [1], l'*En-Chemeh* de la Bible [2]. A droite, un sentier s'engage en escalier dans les collines pierreuses et finit par atteindre un plateau d'où la vue s'étend, à l'est, jusqu'aux montagnes de de Moab, par-dessus la route de Jéricho, la plaine du Jourdain et la mer Morte, — au midi, sur les collines et les vallées qui se succèdent dans la direction de Bethléem et d'Hérodium [3], — à l'ouest, sur le sommet des Oliviers et, plus près, sur un village dominé par les ruines d'une tour qu'il est facile de reconnaître pour une construction gothique. Cette tour a reçu des chrétiens le nom de *château de Lazare* et le village doit aux Arabes celui de *Al-Aïzirieh :* c'est Béthanie, le lieu que le Sauveur honora tant de fois de sa présence, à cause des

1. En arabe *Aïn el Haoudh*, la fontaine de l'Ange.
2. « Ad *Ensemes*, id est, fontem solis ». (Jos., XVIII, 17).
3. *Djebel Fureïdis* ou mont des Francs, au S. E. de Bethléem. Tout près se remarque *Aboudiss*, probablement le *Bahurim* de la Bible. (II REG., XVI, 5).

amis dont il y recherchait l'hospitalité. C'est là que vivaient Lazare, Marthe et Madeleine, et l'on y montre encore l'emplacement de la maison où Marthe s'empressait au service du Maître, — celui de la demeure de Simon le Lépreux, chez lequel Marie renouvela l'onction de Capharnaüm, — et enfin le tombeau d'où Lazare sortit à l'appel de Jésus. Mais, bien que Béthanie paraisse appartenir ainsi à toute la famille, il est bien plus à Marthe, que l'Évangile désigne seule comme hôtesse du divin voyageur sur la route du Jourdain à la cité sainte.

Au premier siècle de notre ère, c'était une véritable ville[1], avec une nombreuse population et des apparences de grand bien-être, comme en témoignaient encore, au temps de Raban Maur, des restes de constructions antiques[2]. Sa position, à deux milles seulement de Jérusalem, rendait fréquentes les relations que n'interrompait même pas le repos du Sabbat[3], et nous pouvons y voir un de ces lieux de villégiature ou de promenade comme en a la banlieue des grandes villes. Ce n'était pas un poste fortifié, à en juger par le silence de l'Écriture et de Josèphe, mais une ville ouverte, d'une étendue bien supérieure à celle d'aujourd'hui, poussant au loin sur le plateau ses avenues et ses jardins, comme nous le voyons encore à Jaffa. Voisine du Temple et du Sanhédrin, c'est-à-dire des deux grands foyers de la vie religieuse et politique d'Israël, Béthanie ne subissait pourtant pas leur influence au point de

1. « *Castrum* antiqui dicebant oppidum loco altissimo situm, cujus diminutivum *castellum* est », dit Raban Maur. (*De Universo*, lib. XIV, c. Ier.) — Ailleurs (*In Matth.*, lib. VI, c. 21), il dit : « Bethania est villula sive civitas ». — Luc, X, 38, et Jean, XI, 1, appellent Béthanie « castellum ».

2. « Erat quidem olim ædibus et habitatoribus frequens... Ex ædificiorum circumjacentium fundamentis constat ».

3. Joann., XII, 9. — Ce qui s'entend du soir du Sabbat, quand la solennité officielle était terminée, parce que Béthanie était au delà des limites sabbatiques (*Techoum Aschabbath*), c.-à-d., deux mille coudées, à peu près un kilomètre. — Le sommet des Oliviers était dans les limites. (Act. Ap., I, 12).

confondre le fanatisme avec le patriotisme ou la foi. Au moins c'est l'impression que nous donne la lecture de l'Évangile : on y sent que Jésus pouvait se reposer en paix dans ce milieu tout différent de celui qu'il rencontrait à Jérusalem. Simon, pour être pharisien, n'avait rien de la morgue de son homonyme de Galilée. Dans son entourage, rien n'indique un sentiment ou des formes hostiles : tout au contraire. Le voisinage du campement traditionnel des Galiléens[1], au temps des grandes fêtes, avait peut-être donné à l'esprit et à la vie des habitants de Béthanie plus de largeur et de liant, que motivait aussi le passage des nombreux pèlerins, israélites et prosélytes appartenant à la *Dispersion*, depuis les confins de la Palestine jusqu'à ceux de l'extrême Orient.

Peut-être aussi la paisible tolérance qui paraît avoir régné à Béthanie tenait-elle à l'influence exercée par la puissante famille dont Lazare était le digne fils, et que représentait mieux encore sa sœur aînée, Marthe, l'une des femmes les plus séduisantes de l'histoire évangélique.

Née de ce Théophile que nous avons vu au premier rang des princes de Syrie, et de cette Eucharis qui aimait à se dire issue du sang de David, elle avait probablement vu le jour en Phénicie[2] et avait dû être élevée à la grecque, bien que formée par ses parents à la pratique de la véritable religion[3]. Elle avait de commun avec son frère Lazare et sa sœur Ma-

1. Ils s'installaient sur le sommet des Oliviers et du *Viri Galilæi :* les deux plateaux sont séparés seulement par une légère dépression. D'après Saint Luc, XXIV, 50-51, qui place l'Ascension à Béthanie, on peut conclure que la ville avait ses avenues jusque sur le sommet des Oliviers.

2. Raban Maur, c. I, la fait naître à Béthanie : ce qui s'accorde peu avec ce qu'il dit ensuite et aussi avec le nom de *Marthe,* évidemment syrien. (*Martha* est la forme féminine de *Mar,* qui signifie *Seigneur*). Quelques anciens ont été jusqu'à confondre Marthe avec la Syro-Phéniciennne guérie par Notre-Seigneur (Luc., VIII, 45), et à qui saint Ambroise donne le même nom qu'à notre sainte.

3. Raban Maur, *Vit. S. Mariæ Magdal.,* c. II.

deleine une grande vivacité d'intelligence, de l'éloquence naturelle, une grâce exquise dans les manières, une beauté rare, et le sens parfait de ce qui convenait à sa condition[1]. A ces avantages naturels Marthe joignait des qualités aquises par l'éducation, — la modestie, la prudence, l'affabilité, l'amour des pauvres, — avec une certaine majesté douce qui la rendaient aimable et vénérable à tous[2]. Restée orpheline, semble-t-il, avant d'avoir choisi un époux, elle fit de la chasteté virginale la loi de sa vie, qu'elle consacra désormais au service des deux enfants associés à son deuil. Lazare, très jeune alors, ne devait lui donner que des consolations; mais Madeleine, à peine au seuil de la vie, lui préparait d'amères tristesses, en attendant les joies tardives de son retour.

Au moment où l'Évangile nous la fait rencontrer, elle est en plein exercice de la tutelle qu'elle exerce sur les âmes et les biens de son frère et de sa sœur, avec leur consentement. Quoiqu'ils eussent des domaines distincts, en plusieurs lieux de la Palestine, ils avaient voulu vivre auprès de leur aînée et lui remettre la conduite de leurs affaires : en quoi, dit Raban Maur, évitant toute arrogance ou dureté, elle sut néanmoins montrer une *âme virile dans une poitrine de femme*[2], à la satisfaction de tous. Grâce aux soins intelligents qu'elle prenait de leurs intérêts, ils vivaient dans l'abondance ou, pour mieux dire, dans le faste convenable à leur illustre origine et à l'influence qu'ils avaient droit d'exercer[3].

Si Madeleine, *regardée comme un des chefs-d'œuvre du Créateur*[4], régnait sur son entourage par le charme de son esprit et de sa beauté, Marthe le dominait par l'ascendant de sa prudence et de sa grâce : ce qui ne s'entend pas seulement

1. Raban Maur, *Vit. S. Mariæ Magdalenæ*, c. II.
2. Id., *ibid.*, c. II : « In femineo pectore virilem gerens animam ».
3. Raban Maur, *op. cit.*, c. II : « Deliciis affluebant ».
4. Id., *ibid.*, « Ut singulare atque mirificum opificis Dei diceretur figmentum ».

de ses familiers et de ses amis, au dire des anciens chroniqueurs, mais aussi de ses voisins dont la plupart relevaient d'elle, à titre de tenanciers, serviteurs, ouvriers ou esclaves[1]. Et vraiment il devait être difficile de ne pas s'incliner devant cette fille des rois, quand elle apparaissait au seuil de sa demeure, la tête couronnée de la mitre syrienne[2], sa haute taille[3] faisant valoir l'élégante simplicité de ses vêtements de laine blanche[4] et que, de sa fine main[5] chargée d'anneaux précieux[6], elle écartait son voile, montrant le doux éclat de ses yeux et le sourire grave de ses lèvres[7].

Mais les joies et les succès de la vie présente n'ont rien d'assuré : Marthe en fit l'expérience. Madeleine, en la quittant pour suivre un époux, lui causa une première peine, vive sans doute, mais moins amère que celle des débordements où elle ne tarda pas à glisser. Lazare avait, pour faire diversion à la tristesse et à la honte d'un pareil scandale, la vie active que la tradition lui attribue. Marthe dut se renfermer dans une soltitude relative où les consolations de Marcelle, — la courageuse et fidèle intendante de sa maison[8], — n'atténuaient qu'à demi les tristesses du dehors. Elle n'avait cependant pas rompu toute relation avec la pécheresse, dans l'es-

1. Il est évident que les écrivains du moyen âge voyaient en Marthe une châtelaine de leur temps; cependant il est permis de croire qu'elle exerçait en effet une sorte de suzeraineté dont le caractère est difficile à préciser. (V. dans les Proverbes, XXXI, 10 et suiv., le portrait de la femme forte).

2. C'était sa coiffure habituelle. (Cf. Raban Maur, *op. cit.*, c. XLI).

3. On en peut juger d'après son bras et sa main gauche conservés dans l'église de Roujan, au diocèse de Montpellier.

4. C'est encore le costume des femmes arabes : Marthe l'avait conservé à Tarascon.

5. La main conservée à Roujan est *d'une remarquable élégance de forme*, dit l'auteur de la *Vie de sainte Marthe*, E. de F., p. 61.

6. Les femmes syriennes et juives portaient de nombreux bracelets et anneaux. (Genes., XXIV, 22; — Num., XXXI, 50; — Isai., III, 21, etc.).

7. Cant., IV, 3 et 11; V, 12 et 13; — Prov., XV, 30.

8. Raban Maur, *op. cit.*, c. X : « Et domus suæ (Marthæ) procuratrix egregia Marcella ».

poir de la ramener au devoir, comptant toutefois sur les prières ardentes qu'elle faisait pour elle, plus que sur les conseils mal reçus qu'elle essayait de lui donner.

Devenue nous ne savons comment la disciple du Sauveur, elle avait la secrète assurance de lui amener un jour cette brebis errante, dont elle croyait qu'elle ne pourrait voir Jésus sans être séduite, comme elle, par le charme de sa personne et de ses paroles. Elle paraît même avoir consenti à visiter de temps en temps sa sœur à Magdala[1], pour atténuer peut-être par sa présence l'élan qui portait Marie à s'enfoncer dans le désordre et l'erreur. C'est ainsi qu'elle lui persuada, non sans peine[2], d'entendre le prophète, et la mit à même de réfléchir. Raban Maur nous raconte les émotions de Madeleine, à la suite de la prédication de Jésus : « Reconnais-toi, ô Marie, — se disait-elle, — et rappelle-toi ce que tu as été, en pensant à ce que tu es et dois devenir. Rougis de ta déchéance; regrette tes illusions; pleure ta pureté souillée, les scandales donnés par toi, le mépris que as fait de Dieu, l'abus continuel de ses dons les meilleurs. Songe à la brièveté de la vie, à la certitude de la mort, à l'heure incertaine de ta fin... Crains la mort éternelle et préviens la justice du suprême accusateur qui sera aussi ton juge »! — « Ainsi, continue l'historien en empruntant les paroles de Job, la sagesse rend des ailes à l'aigle, pour monter jusqu'au lieu où se lève le soleil[3] »!

Alors, confondue dans la foule des malades qui entouraient Jésus, elle sollicita la guérison des souffrances que lui

1. Raban Maur, *op. cit.*, c. X. — Il prétend que Marthe y reçut Jésus, suivant ce que raconte S. Luc, X, 38. — Cath. Emmerich, *Visions*, c. XLIX.

2. *Visions* de sainte Véronique de Biasco *ut infrà*. — *Grande Bible des Noëls*, p. 248 et suiv. — Catherine Emmerich, *Visions*, CXLIX. Nous citons ces documents comme témoignages de la tradition, mais sans leur donner plus d'importance qu'il ne convient.

3. Raban Maur, *op. cit.*, c. V, cit. Job, XXXIX, 26.

infligeait l'esprit impur dont elle était possédée; et la divine miséricorde lui donna plus qu'elle ne demandait, puisque le démon, en la quittant, lui permit enfin de voir clair en son âme.

Rentrée à Magdala, son premier mouvement fut de se jeter dans les bras de Marthe en pleurant à chaudes larmes. Avec des caresses et de douces paroles, Marthe calmait la pauvre enfant [1], tout en l'aidant à se défaire de ses parures et en louant Dieu de sa délivrance [2]. Marcelle et Véronique [3] prenaient part à cette scène émouvante, avec toute l'affection qu'elles portaient aux deux sœurs et toute la joie qu'elles ressentaient d'avoir travaillé à cette conversion.

Le lendemain, Jésus étant à Capharnaüm, chez Simon le Pharisien, — un ami et parent de Marthe [4] et par conséquent de Madeleine, — la pécheresse donnait un témoignage public de son repentir et recevait le pardon solennel de ses fautes: après quoi, elle se mettait à la suite du Rédempteur, en compagnie de sa sœur et de ses amies sous la direction maternelle de la Très Sainte Vierge. Le cœur de Marthe dut s'épanouir dans une immense allégresse, en la voyant ainsi conquise par le divin Ami : l'ardente et gracieuse prêcheresse [5], qui devait plus tard lui gagner des peuples entiers, inaugurait son apostolat par la plus désirable et la plus joyeuse des conquêtes.

Désormais Notre-Seigneur avait une nouvelle demeure où il pouvait goûter la paix d'une véritable hospitalité, au cours

1. « *Adolescentula* », dit Raban, c. V. Elle avait à peine vingt et un ans, suivant S. Vincent Ferrier (*Festivale*, p. 186).

2. *Visions* de Ste Véronique de Biasco (Act. SS. ad XIII Jan.).

3. Act. SS., *ib.*; — D. Aurélien, *Ste Véronique*, — etc.

4. Raban Maur, *op. cit.*, c. V : « Beatæ Marthæ confœderatus multa dilectione et consanguinitate ».

5. Raban Maur, *op. cit.*, c. XXIX : « In verbis (erat ei) promptissima gratia ad suadendum. »

de sa vie apostolique. A n'en pas douter, sa maison de préférence fut celle de Marthe, l'heureuse *hôtesse du Christ*[1], comme la nomme ordinairement la tradition. C'est sous son toit que saint Luc place la scène racontée au chapitre X^e^ de son Évangile.

« Un jour, dit-il, le Seigneur entra dans une certaine localité, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Cette femme avait une sœur, du nom de Marie, qui s'était aussi assise aux pieds du Seigneur pour écouter sa parole. Marthe cependant se dépensait dans le service avec beaucoup d'ardeur. A un moment donné, elle s'arrêta pour dire : « Seigneur n'avez-vous pas souci de l'abandon où ma sœur me laisse au milieu de tous ces embarras? Dites-lui donc de m'aider[2] ».

Rien de plus charmant que ce petit tableau d'intérieur où nous reconnaissons la douce familiarité qui régnait entre Jésus et ses amis, en même temps que le zèle avec lequel ceux-ci travaillaient à reconnaître la grâce de sa présence à leur foyer. Les façons ne sont pas semblables en Marthe et en Madeleine : le sentiment est bien le même. Marthe, la maîtresse du logis, celle à qui incombe la responsabilité de la réception, veut que tout soit de nature à réparer les forces du Maître, à le reposer, à lui alléger la fatigue du lendemain. Elle a songé surtout aux labeurs, aux lassitudes, aux privations qu'il vient de supporter : rien ne saurait lui paraître de trop pour atteindre ce résultat. D'autre part, elle le sait, il ne veut rien de plus pour lui que pour les disciples dont il est accompagné et qui sont aussi les amis de la famille[3]. La tâche lui est donc lourde, et peut-être lui est-il permis de trouver Madeleine un peu pressée de s'asseoir à ces pieds qu'elle a jadis lavés de ses

1. « *Hospita Christi* ». — *Martyrologia*, ad 29 Julii.
2. Luc., X, 38-40.
3. Raban Maur, *op. cit.*, c. X.

larmes, il est vrai, et qui lui rappellent de si doux souvenirs[1]. Tout au contraire, Marie ne veut pas laisser seul, même un instant, l'hôte divin qui leur arrive et, pendant que sa sœur s'en éloigne pour le mieux servir, elle veut être près de lui, attentive à ses paroles, comme pour favoriser cet épanchement qui est le premier besoin d'un ami retrouvant des amis. Les deux inspirations et les deux parts sont excellentes : mais laquelle est la meilleure? Jésus lui-même va nous répondre.

— « Marthe, — dit-il en répétant le nom de son hôtesse avec une attention évidente d'affection[2], — Marthe, vous voilà préoccupée et troublée de bien des choses! Cependant une seule est nécessaire[3] »!

Il ne refuse rien de ce que Marthe va lui offrir et dès lors ne condamne rien de son activité[4] : mais il lui suffit qu'on l'aime et d'en avoir trouvé la preuve dans l'accueil qu'il reçoit. C'est là tout le nécessaire, et la meilleure forme à lui donner n'est-elle pas celle d'une attention silencieuse, d'un abandon plein de délicats appels à l'expansion? Son cœur surtout a faim et soif; son cœur surtout est las et brisé; son cœur surtout a besoin de détente et de repos. « Sans doute, en prenant la forme d'un esclave, il a daigné avoir besoin de nos services et nous demander sa nourriture... puisqu'il avait une chair qui réclamait des aliments. Mais ne savez-vous pas que les anges le servaient au désert[5] »? Ce n'est pas en lui donnant du pain que vous répondrez le mieux à ses désirs. Donnez-lui ce que les anges ne peuvent lui offrir, puisqu'ils n'en ont point la possession et que vous en êtes seul maître :

1. Sainte Thérèse, « *Le château intérieur*, c. IV.
2. « Repetitio nominis est indicium dilectionis », dit saint Augustin (*Serm. XXV, de Verbis Domini*).
3. Luc., X, 41-42.
4. S. Ambroise, *Comment. in Luc. X.*
5. S. Augustin, *loc. cit.*

donnez-lui votre cœur, votre amour, votre silence, comme a fait Madeleine.

— « Tel est, — conclut-il lui-même, sûr d'être compris de Marthe, — telle est la meilleure part dont est assurée pour toujours celle qui l'a choisie[1] ».

Sainte Thérèse fait ici, avec sa finesse ordinaire, une remarque à laquelle nous n'aurions pas osé arrêter l'esprit du lecteur, si elle n'avait une pareille garantie.

« Pensant quelquefois, ô mon Dieu, à la plainte que vous faisait sainte Marthe, il me semble qu'elle ne se plaignait pas seulement de sa sœur, mais que son plus grand déplaisir venait sans doute de ce qu'elle se persuadait que vous ne la plaigniez point dans son travail et que vous ne vous souciiez pas qu'elle eût le bonheur d'être auprès de vous. Elle s'imaginait peut-être que vous ne l'aimiez pas autant que sa sœur : ce qui lui donnait beaucoup plus de peine que le service qu'elle vous rendait, son amour pour vous étant tel que cette peine ne pouvait lui être que très agréable. Cette disposition de son esprit paraît encore plus clairement en ce que, sans dire une seule parole à sa sœur, toute sa plainte s'adresse à vous; et la violence de son amour lui donne même la hardiesse de vous dire que vous ne preniez pas garde que sa sœur ne l'aidait pas à vous servir. Votre réponse, mon Seigneur, témoigne que cette plainte procédait de cette cause, puisque vous lui déclarez que l'amour est ce qui donne le prix à tout, et que cette unique chose nécessaire dont vous lui parlez est d'en avoir un si grand pour vous que rien ne puisse être capable de nous divertir de vous aimer[2] ».

1. Luc., X, 42. — Cf. S. Thérèse, *Exclamations*, V. — Dans le *Château de l'âme*, c. IV, elle ajoute : « Il faut, pour bien recevoir ce divin hôte, que Marthe et Madeleine se joignent ensemble; car serait-ce le bien recevoir que de ne lui pas donner à manger? Et qui lui en aurait donné, si Marthe fût toujours demeurée, comme Madeleine, assise à ses pieds »?

2. S. Thérèse, *Exclamations*, V.

O sainte jalousie, qui ne diminuait en rien la tendresse fraternelle dans le cœur de Marthe, et montrait seulement son désir de ne se laisser jamais vaincre par sa sœur dans la recherche du divin Amour! Pour le comprendre, il faudrait avoir ressenti l'ardeur dont ces deux âmes étaient consumées et goûté la douceur du commerce où les admettait également Jésus-Christ. Toutes deux possédaient la meilleure part, — chacune avec la nuance qui convenait à sa nature, — et saint Jean semble avoir voulu faire la contre-partie de saint Luc, quand il oppose, à la parole qui glorifie Madeleine, celle qui met sa sœur hors de pair, en cette énumération des amis du Maître, où Marthe a la première place : « Jésus aimait *Marthe*, sa sœur Marie et Lazare! [1] ».

Quoi qu'on en pense, il nous est impossible de ne pas croire à une prédilection pour cette amitié des premiers jours, pour cette pureté virginale où il reconnaissait le trait distinctif de sa propre physionomie, pour ce dévouement inaltérable, surtout pour cette foi qui n'a d'égale, en sa clairvoyance et sa spontanéité, que celle de Pierre lui-même. En tout cas, Marthe fut la première aimée, et, nous le verrons bientôt, elle fut dans la mort l'objet d'une tendresse au-dessus de toute comparaison.

Mais sans attendre ce jour suprême, le Maître lui donna de son affection une preuve singulière, au moment de la résurrection de Lazare.

Appelé par les sœurs du mourant, en ces termes pleins d'une exquise délicatesse : « Celui que vous aimez est malade », il venait tardivement à dessein, pour faire mieux voir son amitié et sa puissance. Depuis quatre jours, le mort dormait dans son tombeau, quand Jésus gravit la rampe escarpée d'Aïn el Haoudh et parut sur le plateau qui domine

1. Joann., xi, 5 : « Diligebat autem Jesus Martham, et sororem ejus Mariam, et Lazarum. » — Cf. Giry, *Vie des Saints*, 29 juillet.

Béthanie. Son retard avait pu surprendre Marthe, sans toutefois la décourager : elle était sûre qu'il viendrait et faisait sans doute guetter son arrivée pour courir à sa rencontre. Aussitôt qu'elle fut avertie, — par un disciple, semble-t-il d'après le texte sacré, — elle courut à lui, et dès qu'elle l'aperçut assis sur un fragment de roc [1], elle se précipita vers lui, en disant : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort » !

Une sorte de plainte discrète reprochait au divin Ami de n'avoir pas été là, quand on avait tant besoin de sa présence : mais comme si elle avait eu peur de paraître douter de lui, en qui elle reconnaissait toute force et toute tendresse, elle ajouta bien vite : « Cependant, maintenant même, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera » !

Marthe est tout entière dans ces paroles, avec son impétuosité naturelle, son amour inquiet et sa confiance absolue. Nous ne sommes pas étonnés de sa plainte, et nous ne pouvons trop admirer la simplicité de sa foi qui adresse au fils de Dieu un appel si direct et si clair. Elle croit que tout lui est possible et se confie tellement à Lui qu'elle ne prend même pas la peine de préciser l'objet de son désir.

Jésus l'a bien comprise :

— « Votre frère ressuscitera » !

La certitude où elle est d'être exaucée l'empêche un instant de comprendre que sa prière a sans retard obtenu son effet :

— « Je sais, dit-elle, qu'il ressuscitera au dernier jour » !

Alors, d'une voix dont rien ne peut rendre l'accent, Jésus lui fait cette douce leçon, où l'on devine un reproche à son hésitation :

1. Cette pierre, connue sous le nom de *Pierre du colloque*, se voit encore sur le plateau, un peu avant l'entrée de Béthanie. C'est un morceau de silex mêlé au calcaire, d'un mètre de long sur cinquante centimètres de large. (V. Liévin, *Guide*, t. II.)

— « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, même quand il serait mort : et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas éternellement. Le croyez-vous? »

C'est-à-dire : « Je n'ai pas à demander ni à attendre le pouvoir de ressusciter les morts, puisque je suis la résurrection aussi bien que la vie. La foi en moi brave la mort, par la résurrection de la chair et l'immortalité de l'âme. Votre frère a cru en moi : il n'a donc pas à craindre la mort éternelle, et dans cette mort passagère, il garde en lui le gage immédiat de sa résurrection. Le croyez-vous[1] »?

A travers ses larmes, Marthe vit le sourire, devina la promesse et, dans un élan d'abandon, elle répondit : « Oh! oui, Seigneur, je crois depuis longtemps que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde »!

Jamais la foi n'a poussé un cri plus sublime et plus triomphant. Marthe n'avait pas besoin de rien ajouter : Lazare allait sortir du tombeau. Mais il plaisait au Maître de montrer en elle les agitations d'un cœur aimant, semblable à notre propre cœur, si souvent partagé entre le sentiment d'une réalité douloureuse et l'espérance d'une consolation dont Dieu seul est capable. Marie elle-même, au tombeau de son fils, éprouvait ces agitations, nous dit saint Bernard : « Ne savait-elle donc pas qu'il dût mourir? Elle n'en a jamais douté. — Et pourtant elle pleurait sur le Crucifié? Oui, bien amèrement!... Celui qui s'en étonne, oublie l'âpre reproche fait par Paul aux Gentils d'avoir été sans affection! Le cœur de Marie ne pouvait mériter pareil reproche : le cœur de ses enfants ne doit pas non plus le mériter...[2] »

Madeleine devait répéter les paroles de Marthe : « Seigneur,

1. Cf. Raban Maur, *op. cit.*, c. XIV. — Id., *Comment. in Matth.* lib. III, c. 9 : « Fidem ipse noscens interrogat ut fidem confessio promat et confessionem virtus consequatur, salusque virtutem comitetur ».

2. S. Bernard, *Serm. Dom. infrà Oct. Assumpt. B. Mariæ*, cit. Rom., I, 31.

si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort! » Mais, disons-le, si la confiance de son amour la dispense de rien ajouter, c'est qu'elle connaît la protestation faite par sa sœur et sait d'avance leur cause gagnée près de Jésus. Les larmes coulent des yeux du Maître, à la vue des pleurs de Madeleine : un sourire avait épanoui son visage en entendant le cri de Marthe. L'ami a peut-être donné davantage à la première : c'est la seconde qui a mis en mouvement la toute-puissance du Dieu [1]. En le voyant pleurer, les Juifs disaient : « Voyez comme il aimait Lazare » ; — mais il ne leur venait pas à la pensée qu'il pût le ressusciter. Tout au contraire, ils ajoutaient ironiquement : « Comment ! celui-ci, qui a pu ouvrir les yeux de l'aveugle-né, ne pouvait donc pas empêcher Lazare de mourir »?

Un éclat de voix leur répond : « Enlevez la pierre » !

A la pensée de ce cadavre qu'on va découvrir, de l'effet que sa vue va produire sur le cœur de son ami déjà si violemment ému, Marthe oublie tout, même son espoir, pour ne songer qu'à Jésus :

— « Seigneur, murmure-t-elle d'une voix étouffée, il sent déjà mauvais : il y a quatre jours qu'il est mort ».

Mais l'homme a disparu : le Dieu rayonne dans toute sa splendeur, et d'une voix où la douceur tempère à peine l'autorité :

— « Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyiez, vous verriez la gloire de Dieu »?

Cette fois les assistants ont compris : ils enlèvent la pierre, et Jésus, après avoir magnifiquement adjuré son Père, commande à la mort : « Lazare, sortez » !

Et celui qui avait été mort apparut, les mains et les pieds liés de bandelettes, le suaire roulé autour du visage.

1. Cf. Giry, *Vie des Saints*, au 29 juillet.

— « Déliez-le et laissez-le aller » ! achève Jésus, en s'éloignant pour se dérober à la reconnaissance et à l'admiration [1].

« Je ne sais, dit le Père Lacordaire, ce qu'en pensent les autres; pour moi, n'y aurait-il que cette page dans l'Évangile, je croirais à la divinité de Jésus-Christ. J'ai beau me rappeler tout ce que j'ai lu, je ne connais rien où la vérité s'impose avec une aussi palpable puissance. Il n'y a pas là un mot qui ne porte au fond de l'homme cette conviction que Dieu seul a pu agir ainsi et faire écrire ainsi. Comme scène d'amitié, rien de comparable n'existe dans aucun siècle et dans aucune langue. La tendresse déborde dans ce récit, et cependant, on pourrait dire qu'elle n'est pas exprimée. Elle gît tout entière dans les entrailles, et en la sentant toujours, on ne l'entend que par ce seul mot : Et Jésus pleura [2] ».

« Larmes vénérables, et dont on ne peut parler sans pleurer », comme dit Raban Maur [3], vous avez coulé à la vue des pleurs de Madeleine ; mais vous gonfliez les divines paupières, depuis le moment où Marthe avait laissé couler les siennes en criant : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort » ! C'est à la voix de Madeleine que Jésus ordonne de lever la pierre du sépulcre : mais il avait déjà, comme il le rappelle lui-même, promis à la foi de Marthe qu'elle verrait la gloire de Dieu.

Après la résurrection de Lazare, Marthe ne paraît plus qu'une fois dans le récit évangélique, au soir du repas chez Simon le Lépreux, cinq jours avant la trahison de Judas [4]. Les Apôtres avaient été invités et des habitants de Jérusalem étaient

1. Joann., XI, 1-45.
2. Lacordaire, *Sainte Marie Madeleine*, c. II.
3. *Op. cit.*, c. XV.
4. Matth., XXVI, 6 et seqq. — Joann., XI, 2 et seqq.

aussi venus pour voir Lazare qui mangeait avec eux. Marthe continuait, dans la maison de Simon, son ministère ordinaire, celui qui fait sa gloire en la donnant pour modèle à tous ceux qui veulent honorer Jésus dans ses membres souffrants et humiliés : *ministrabat* [1], elle servait. Sans nulle jalousie cette fois, elle s'effaçait derrière sa sœur qui sacrait, en ce jour, la tête du Maître *pour la mort et la sépulture,* suivant ses propres paroles. Elle souffrit sans doute des murmures des disciples et dut résister avec peine au désir d'imposer silence à Judas : mais elle fut bien vengée, par l'éloge que Jésus daigna faire de Madeleine [2] et le sentiment qu'elle partagerait l'immortalité promise à sa sœur. Partout en effet où se prêchera l'Évangile, il sera fait mémoire du double service rendu, ce jour-là, au Fils de Dieu près de mourir : les dernières marques d'affection, qu'il ait reçues dans sa vie mortelle, lui furent données par ces deux admirables femmes, qui parfumèrent son cœur de leur humble et chaste amour.

La tradition s'est chargée de suppléer au silence de l'Évangile, en nous montrant Marthe aux côtés de Marie, pendant la montée du Calvaire et au pied de la Croix. Il eût été, en effet, bien surprenant qu'elle ne fût pas au premier plan dans ces scènes douloureuses, elle que Jésus avait mise si souvent à la première place dans ses joies. Aussi la croyance des premiers chrétiens a-t-elle été unanime sur ce point, comme sur celui de la présence de Marthe au sépulcre, avec les saintes femmes, au matin de la résurrection. La netteté et la constance de ces traditions ont frappé Baronius, qui n'a pas craint de les admettre dans ses *Annales* [3]. Le silence de l'Évangile, au dire

1. Joann., XII, 2.

2. Matth., XXVI, 13.

3. Baronius, *Annales,* ad ann. 34, n° 182 : « Hæc igitur omnes sicut in passione Domini fuerant una in Calvariæ monte, ita et ad monumentum eodem pietatis officio accurrerunt ». — Il en donne comme preuve, — « ex majorum traditione », — l'antienne suivante empruntée à l'*Ordo romanus* : « Maria et Martha cum venissent ad monumentum, angeli splendentes apparuerunt di-

de saint Anselme, ne saurait être objecté, puisque le livre saint n'a pas coutume de dire rien d'inutile : et quoi de plus inutile que de signaler la fidélité de Marthe ou la tendresse de Jésus, là où elles doivent éclater avec plus de force et de douceur!

Madeleine et Marthe avaient, nous disent les chroniqueurs, apporté de Palestine deux grands souvenirs de la passion : Madeleine, un peu de terre sanglante recueillie au pied de la croix, — Marthe, un récit des souffrances du Maître écrit en hébreu. Ni l'une ni l'autre ne voulait cesser d'avoir devant les yeux et dans la pensée le drame du Golgotha, auquel toutes deux avaient pris une si large part.

Après l'Ascension, Madeleine sembla ne vouloir plus occuper son esprit d'autres souvenirs et se retira, dit-on, dans le sépulcre vide de Lazare, pour y vivre en recluse, n'ayant plus de rapports qu'avec sa sœur chargée de pourvoir à ses besoins. Marthe, au contraire, multiplia les œuvres de son zèle, dans le service de la Très Sainte Vierge [1], le soin des pauvres et l'organisation des églises à Béthanie, où les Apôtres avaient dédié les maisons sanctifiées par la présence du Sauveur. Ainsi passèrent les douze années qui suivirent la descente du Saint-Esprit et l'inauguration du règne de Jésus-Christ sur la terre : période pleine de merveilles et de consolations, mais aussi de tristesses et de périls, que les Actes des Apôtres nous ont racontée. A l'exemple de Barnabé, bientôt suivi par le grand nombre des disciples, Marthe mit ses biens à la disposition de Pierre [2] et devint tout naturellement l'aide des diacres dans le service des tables [3], sous la direction d'Étienne. Parménas avait reçu

centes : Quem quæritis viventem cum mortuis » ? — Cf. Severian. episcop. Gabalor. (*De creatione mundi*, p. I, 271 Biblioth. patr. græc.) : « Martha et Maria eum vident, agnoscunt, ad genua procumbunt ». — Catherine Emmerich (*Douloureuse Passion*, c. XXIX, etc.) fait écho à ces traditions, dont se sont inspirés les artistes du moyen âge.

1. Raban Maur, *op. cit.*, c. XXXIV et XXXV.
2. Act. Apost., IV, 34-37. — Raban Maur, *op. cit.*, c. XXXIV.
3. Act. Apost., VI, 1-6.

du prince des Apôtres la mission spéciale de diriger Marthe dans ces pratiques de la charité, ou plutôt elle-même avait demandé son assistance, qui lui resta fidèle jusqu'au dernier jour de sa vie [1]. La mort d'Étienne et la persécution dont elle fut le signal amenèrent une séparation momentanée entre Lazare et ses sœurs : elles demeurèrent à Jérusalem, s'il faut en croire Raban Maur [2], pendant qu'il se réfugiait en Galilée, d'où il devait bientôt gagner l'île de Chypre. Leur réunion se fit, comme nous l'avons vu, à Joppé, en l'an 42, époque de la dispersion définitive des premiers disciples de Jésus.

A Marseille, Marthe fut le premier et le plus ardent apôtre de l'Évangile. La tradition nous a conservé le souvenir de ces prédications, où son éloquence naturelle se donnait libre carrière et produisait les plus admirables résultats. Alliant l'amour de la solitude et de la prière au zèle des âmes, elle partageait son temps entre la ville où elle annonçait Jésus-Christ, et la campagne, où elle réunissait autour d'elle les âmes désireuses de la contemplation et du renoncement. Son nom est resté attaché à l'une des localités voisines de Marseille, qu'elle semble avoir particulièrement affectionnée, sans doute à cause du charme du paysage, des mœurs plus douces des habitants, et de la paix que lui laissait leur petit nombre [3]. Madeleine mena d'abord cette vie avec sa sœur; puis aspirant à une séparation plus complète, elle mit entre elle et le monde la barrière presque infranchissable de la forêt et des rochers de la sainte Baume. Marthe ne tarda pas, du reste, à quitter les bords de la mer, pour remonter le cours

1. Raban Maur., *op. cit.*, c. XXXVI et XLVIII.

2. Id., *op. cit.*, c. XXXIV, cit. Act. Apost., VIII, 1.

3. *Sainte-Marthe,* un peu au nord de Marseille, première station du chemin de fer d'Aix. Le *chemin de Sainte-Marthe* met en communication la *Belle de Mai* et Saint-Barthélemy. A l'ouest, coule le ruisseau des *Aygalades,* aux bords duquel Marthe et Madeleine ont séjourné : il se jette dans le bassin d'Arenc.

du Rhône et porter la lumière de la foi à la grande cité d'Avignon.

C'était une magnifique conquête à entreprendre. Fondée par les Phocéens, sur la rive gauche du Rhône, près de six cents ans avant Jésus-Christ [1], elle avait été longtemps la capitale des Cavares, puis était devenue l'une des plus importantes stations militaires et commerciales de la Gaule narbonnaise. Toute l'activité et tout le luxe des grandes cités de l'Empire romain s'y donnaient carrière : à peine le cédait-elle à Marseille et à Narbonne. Fièrement assise au pied du rocher des Doms, elle semblait déjà prévoir qu'elle dépouillerait un jour Arles, sa voisine, du titre de *Rome des Gaules* [2]. Elle avait cependant, un peu plus que ses rivales, gardé le caractère celtique dont le mélange avec les éléments grec et romain lui faisait une physionomie à part, qui se reconnaît encore aujourd'hui. Les voies romaines de tout le Midi venaient y rejoindre la grande route qui, remontant la vallée du Rhône, mettait les ports de la Méditerranée en rapports avec la région du centre, à travers les pays des Arvernes et des Allobroges, chez lesquels se maintenait encore le vieil esprit gaulois. Avignon était donc un de ces postes-frontières où se rencontraient la civilisation et la barbarie, le présent et l'avenir, avec toutes les facilités que peut donner à la prédication évangélique l'habitude des choses de l'esprit ou la curiosité de l'enfance intellectuelle.

Une inspiration divine poussa Marthe vers ce peuple assis à l'ombre de la mort. Elle partit en compagnie de Parménas et de Germain, de Marcelle, d'Évodie et de Synthex. Laissant de côté Tarascon où elle se proposait de revenir, elle poussa droit à la grande cité, le vrai théâtre de son ministère apos-

1. En l'an 539.
2. « Arelas Romula Galliarum ».

tolique [1]. Bientôt sa parole ardente eut ébranlé toutes les âmes. La foule s'attachait à ses pas, ravie et subjuguée, mais frivole à l'excès et se dérobant quand on croyait la saisir : c'étaient bien là les fils de la Grèce sceptique et blasée ou de la Gaule enthousiaste et changeante. La parole les enivrait, comme un vin capiteux et parfumé dont l'ivresse dissipée leur laissait l'accablement et l'inertie. Heureusement Marthe avait à sa disposition la force de Dieu, et le miracle achevait ce que la parole n'avait pu que commencer [2].

Un jour, sur la grève, la foule s'était amassée autour de la vierge et s'absorbait dans l'audition de cette voix harmonieuse, lorsqu'un grand cri troubla le silence. De l'autre bord, un jeune homme s'est mis à la nage, cherchant à gagner la rive où l'attire le même charme qui a réuni tout ce peuple : mais ses forces le trahissent, le fleuve l'entraîne et bientôt il disparaît sous les eaux. Le lendemain, à la neuvième heure, c'est-à-dire à midi, le corps est retrouvé dans les filets des pêcheurs et porté à l'oratoire de la sainte, avec des supplications passionnées. Les grands se joignent au peuple pour obtenir la résurrection du pauvre mort. Alors Marthe :

« Si vous voyez ce jeune homme revenir à la vie, au nom du Seigneur Jésus-Christ, croirez-vous ce que je vous prêche?

« — Oui, répond la foule avec enthousiasme, nous croirons que votre Seigneur est vraiment le fils de Dieu, Dieu lui-même, et qu'il vous a choisie pour son apôtre!

« — Alors, jeune homme, » — commande la thaumaturge, — « au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, levez-vous et rendez témoignage des grandes choses que sa miséricorde a faites en votre faveur »!

Et le jeune homme se redressant commença de confesser

1. Raban Maur, *op. cit.*, c. XXXVIII.
2. Id., *op. cit.*, c. XXXIX.

Jésus-Christ et demanda le baptême, aux acclamations du peuple qui témoignait de sa foi dans le Dieu de l'étrangère, devenue sa mère dans la vie surnaturelle [1].

Les conversions se multiplièrent et Parménas ne suffisait plus à baptiser les nouveaux chrétiens, dont l'empressement troublait aussi la paix de Marthe. Aussi chercha-t-elle à fuir au moins de temps en temps ce ministère, où elle retrouvait parfois *la sollicitude et le trouble* [2] de Béthanie. Les solitudes qui séparent Avignon de Tarascon lui donnèrent le refuge qu'elle désirait, mais non pas pour longtemps, son zèle ne pouvant résister à l'appel des âmes et à leur recherche obstinée. C'est ainsi qu'elle évangélisa toute cette terre jusqu'à Beaucaire et Arles, où elle prêta son aide à l'évêque Trophime, comme elle allait bientôt le prêter à l'évêque Maximin dans la conquête de Tarascon.

Elle avait trouvé, près de cette dernière ville, une retraite dans une caverne creusée aux bords du Rhône, au plus épais des bois qui bordaient alors le fleuve et pullulaient de reptiles et de fauves. A deux pas, un peu plus bas mais sur la même rive, une anfractuosité de la berge rocheuse servait de repaire à un monstre qui répandait aux alentours la terreur et la mort. Comme il arrive toujours en pareil cas, l'imagination populaire exagérait sa taille, sa vigueur et sa férocité [3].

« Il était de proportions incroyables, dit Raban Maur, et de masse gigantesque. Les exhalaisons pestilentielles de sa bouche, l'éclat fulgurant de ses yeux, le grincement de ses

1. Raban Maur, *op. cit.*, c. XLII; — Bolland., *Acta SS.*, 29 Julii.

2. Luc., X, 41 : « Martha, sollicita es et turbaris ».

3. Quelquefois même on lui prêtait des ailes. Nous n'en tenons pas compte ici, parce que les divers sceaux de Tarascon et les monuments les plus anciens ne les attribuent pas au monstre provençal. Le « draco » de Raban Maur et de Jacques de Voragine ne suppose pas nécessairement des ailes : il désigne plutôt un reptile.

dents et les rugissements qui sortaient de sa gorge remplissaient d'effroi tous ceux qui l'apercevaient. Malheur à qui tombait sous ses dents et entre ses griffes! Rien qu'à l'approcher, on pouvait mourir de la fétidité de son haleine! A peine pouvait-on compter les animaux et les hommes qu'il avait dévorés ou asphyxiés [1] ». — Jacques de Voragine renchérit encore sur l'horrible laideur de l'animal, « moitié poisson, moitié dragon, plus gros qu'une baleine, plus long qu'un cheval, avec des dents aiguës comme des épées, couvert d'écailles épaisses, souillant au loin le sol de ses déjections empestées, dévorant les troupeaux et renversant les bateaux qui s'aventuraient sur le fleuve [2] ».

Le moyen âge nous a laissé un tableau de la bête féroce ramenée à des formes plus acceptables, encore qu'elles soient assez éloignées de celles qui conviendraient, et lui a donné son nom : *la cocodrille* [3], — être à demi-fabuleux dans la pensée même de l'auteur qui le décrit et paraît n'avoir jamais vu son type scientifique. C'est évidemment le crocodile, tel qu'il est figuré sur les médailles romaines de la colonie Némausienne, avec sa carapace invulnérable, ses mâchoires armées de dents acérées, ses pieds aux doigts presque humains, sa queue capable de renverser une barque ou de briser les membres d'un homme.

Si l'on se rappelle l'odeur fétide, les gémissements rauques, les regards aigus et sanglants du formidable saurien, — caïman, gavial, alligator, — il n'est pas difficile de le reconnaître dans la tarasque blottie au milieu des roseaux, s'élançant sur tout ce qui s'aventure à sa portée, et engloutissant dans son immense gueule un pâtre ou une brebis [4].

1. Raban Maur, *op. cit.*, c. XL.
2. Jacob. Vorag., *Legenda aurea* (De S. Martha).
3. *Le bestiaire d'amour,* avec des gravures sur bois du XVI^e^ siècle.
4. « Oves perimebat ». — « Pecora et pastores ».

D'où venait-il? Jacques de Voragine qui le dit hôte de la mer, fils de Léviathan [1], ferait penser à quelque *ichtyosaure*, reste des âges primitifs égaré dans les eaux du Rhône, si le géant de la période jurassique était amphibie et non pas exclusivement aquatique. Les ongles [2], que lui prête Raban Maur et la course rapide, que lui attribue la tradition locale, nous donneraient peut-être l'idée du *téléosaure*, monstre de la même époque, qui ressemblait anatomiquement aux gavials actuels de l'Inde, habitait les eaux fluviatiles et même la mer, — avec une taille qui atteignait jusqu'à dix mètres, une tête de trois à quatre mètres fendue d'une gueule de deux mètres d'ouverture, — élancé, agile, cuirassé sur ses deux faces ventrale et dorsale [3], — capable d'engloutir non seulement un homme, mais un bœuf [4]. Sans remonter toutefois à ces origines inadmissibles, ne pouvons-nous croire à quelque énorme représentant du genre actuel, survivant à une race jadis acclimatée dans le Rhône et peu à peu disparue devant l'homme. On objecte que le crocodile était connu des riverains du Rhône et qu'ils ne pouvaient se tromper si complètement sur sa forme, ni s'effrayer outre mesure de sa férocité contre laquelle on a toujours su se défendre. Mais le monstre avait pu reparaître après un temps assez long pour que la notion de sa nature et de sa forme se fût oblitérée et que l'habitude de le combattre se fût perdue. Les guerres de toute sorte qui avaient bouleversé ce pays, du Rhône au Var, avaient pu aussi dépeupler momentanément les rives du fleuve et mettre en présence, après de longs jours, la bête réfugiée dans les marais de la Camargue et les hommes chas-

1. « Venerat per mare... generatum a Leviathan ». (*De S. Martha*).
2. « Ungulis et dente dilanians ». (*Op. cit.*, c. XL).
3. « Binis parmis ex utraque parte munitus ».
4. Figuier, *La terre avant le déluge*, p. 178. — On pourrait encore rapprocher la Tarasque du *Belodon Kapffii*, saurien gigantesque procédant de l'*archégosaure*, prototype du lézard, au dire de quelques savants.

sés de leurs demeures par les hordes teutonnes, les armées de César ou les partisans des derniers triumvirs. Et pour tout dire, les bateliers et les pêcheurs, qui naviguaient sur des outres ou des nacelles en ces parages, n'étaient pas plus que les pâtres de la Crau ou les laboureurs du Trébon en mesure de se défaire d'un pareil ennemi. Aussi peut-on facilement concevoir que, d'Avignon à Arles, la terreur fût générale et le découragement absolu, quand Marthe vint se fixer à Tarascon.

Or, un jour qu'elle prêchait, les auditeurs lui demandèrent, en preuve de la puissance de son Maître, de les délivrer de la tarasque. — « Si vous êtes disposés à croire, répondit-elle, tout est possible à la foi » [1]. Tous aussitôt promirent de croire en Jésus-Christ, et Marthe, une petite croix de cuivre à la main [2], se dirigea vers la bête féroce dont elle dompta subitement la fureur en lui montrant le signe de la rédemption. Puis elle lui fit de sa propre ceinture un collier qui lui permit de la traîner jusque sur le rivage, à la vue de la multitude d'abord effrayée de ce voisinage, puis rassurée par les objurgations de la sainte. « Quoi donc, leur disait-elle, vous avez peur? Vous le voyez, je tiens le reptile prisonnier [3] : approchez avec courage, au nom du Seigneur votre Sauveur, et mettez le monstre en pièces ». Elle eut quelque peine à les décider, et, suivant le mot de Raban Maur, il lui fallut justifier son nom de Marthe, — *la provocante* [4], — pour les amener à tuer l'odieuse bête, en qui peut-être, comme les riverains du Nil, ils voyaient une divinité dont ils craignaient la

1. Marc, IX, 22 : « Omnia possibilia sunt credenti ».

2. Cette croix de « loton » fut conservée dans le trésor de l'église de Tarascon jusqu'à la Révolution : elle était à double croisillon, comme la croix dite du Saint-Sépulcre ou de Saint-Jacques.

3. « Ecce serpentem teneo ». (Raban Maur, *op. cit.*, c. XL). — La tarasque est aussi qualifiée de *serpent* dans les anciennes proses de sainte Marthe. Mistral (*Mireio*, c. XI) l'appelle aussi *coulobre*.

4. « Ad feriendum constanter *provocans* ».

vengeance ultérieure. Mais tout en la frappant d'une main tremblante, ils admiraient le calme de la vierge qui la maintenait avec un lien si fragile, sans paraître se soucier des convulsions de son agonie. Puis, comme il arrive toujours, le délire de la joie succéda au délire de la peur : Marthe devenait une divinité, Diane la chasseresse ou Minerve la sage et la forte [1], — à qui l'on devait offrir des sacrifices. Paul et Barnabé n'eurent pas à Lystres [2] plus de peine à ramener les esprits au sentiment exact de la situation. Le calme se fit enfin, et toute la province fut bientôt conquise au Christ, à la suite du peuple de Tarascon pénétré de vénération et d'amour pour sa libératrice [3].

A travers les siècles, et en dépit de tous les bouleversements, cette reconnaissance a continué de se manifester sous la forme qui convenait le mieux à l'imagination poétique des Provençaux. Chaque année, au jour de la fête de sainte Marthe, la foule s'amasse dans les rues de Tarascon pour voir la procession de la Tarasque. Un monstre d'osier et de carton, avec une gueule où disparaîtrait un enfant, et une queue dont les coups sont vraiment à craindre, parcourt les rues de la cité, porté par des jeunes gens agiles et vigoureux qui lui impriment des mouvements rapides et imprévus. La bête semble parfois se ruer sur les spectateurs, menaçant de les dévorer ou les renversant en réalité, au milieu des cris aigus des femmes et des chaleureuses acclamations des hommes. Une jeune fille, vêtue d'une robe de satin bleu et voilée de gaze rose, conduit la tarasque avec une ceinture de soie et dompte momentanément ses colères en l'aspergeant d'eau bé-

1. Mistral (*Mireio*, c. XI) rappelle en vers charmants cette tradition locale.
2. Act. Apost., XIV, 7-17.
3. Raban prétend à tort que Tarascon tire son nom de la Tarasque : Strabon et Ptolémée, longtemps avant cette époque, le désignaient ainsi. C'est le lieu plutôt qui a donné son nom à la bête.

nite[1]. Une troupe armée ferme la marche, avec la mission de représenter la multitude qui tua et dépeça le monstre vaincu.

Le lecteur s'étonne peut-être que nous ayons donné à la Tarasque le caractère d'un monstre réel et défini, au lieu d'y voir un symbole du paganisme ou du diable humilié par l'Évangile. Les explications allégoriques auxquelles on paraît se plaire de nos jours, pour ne pas désobliger certaines gens, nous semblent peu recevables, à quelque point de vue que l'on se place, et tout spécialement au point de vue de la science historique. Les monstres n'ont rien d'extraordinaire, à l'époque des premières prédications dans la Gaule, l'Hibernie ou la Germanie, dont les bois et les marais étaient admirablement disposés à leur servir de repaires. Même à notre époque, les forêts et les marécages de l'Amérique du Sud ou de l'Afrique centrale en offrent des exemples à rapprocher de ceux que nous trouvons dans les légendes de l'Occident. On en peut dire autant des jungles de l'Inde et des arroyos des États-Unis, où pullulent les serpents et les sauriens géants. Plus familiarisés avec leur pensée ou leur vue, mieux armés contre eux, nous n'en avons plus qu'une crainte affaiblie, et pourtant nous regardons encore comme héroïques les luttes engagées contre eux par l'homme de notre temps, au moins en certaines conditions, et le cas échéant, nous croyons devoir à celui qui en délivre une contrée la reconnaissance, que l'Indou témoigne à l'heureux vainqueur du tigre mangeur de chair humaine.

Les apôtres de l'Évangile, suivant la promesse du Maître[2], domptèrent les bêtes féroces, en gage de leur mission. De ce qu'ils le firent souvent, on en doit conclure seulement que

1. La tradition veut que Marthe ait ainsi traité la tarasque. C'est pourquoi son image a d'ordinaire dans les mains un bénitier et un aspersoir.

2. Marc., XVI, 18;—Luc., X, 19.

l'occasion leur en fut souvent donnée : ce qui n'a rien de surprenant pour le lecteur au courant des origines de son histoire nationale.

On a dit de ces monstres, comme de la Tarasque : « Leur description ne se rapporte à aucun animal connu[1] ». Il faut s'entendre. Telle que la fait l'imagination populaire, la description est évidemment inapplicable à une espèce définie; mais avec un peu de réflexion et l'aide de monuments relatifs au sujet, on la rectifie et elle s'applique assez exactement, comme nous l'avons vu. C'est pourquoi nous écartons l'explication symbolique et nous nous en tenons à la réalité historique, sans nier toutefois que la victoire de Marthe sur la Tarasque soit un admirable symbole de celle qu'elle a remportée sur le cruel et rampant paganisme de la Gaule narbonnaise[2].

Après le service qu'elle avait rendu à ce peuple, elle ne pouvait plus songer à le quitter : on faisait trop bonne garde autour d'elle pour qu'il lui fût possible de s'éloigner. Elle fixa donc sa demeure aux bords du Rhône, dans une humble maisonnette qui remplaça la cabane de feuillage où elle s'était jadis abritée. Pendant sept ans, elle y vécut solitaire, mais souvent visitée par les pauvres dont elle prenait soin avec le même zèle qu'elle avait mis jadis à soigner le Roi des pauvres. Dans son dénûment, elle trouvait moyen de se montrer libérale, tout comme si elle avait encore possédé les riches celliers d'autrefois, le divin Ami prenant plaisir à multiplier ses ressources à la mesure de sa charité[3]. Les riches aussi venaient mendier à sa porte la consolation qu'elle leur donnait avec le

1. *Sainte Marthe*, par E. DE F., p. 134.

2. RABAN MAUR parle toujours de la Viennaise (c. XL, etc.); mais au temps de sainte Marthe, cette partie de la Gaule s'appelait encore Narbonnaise. L'autre nom lui fut donné plus tard.

3. RABAN MAUR, *op. cit.*, c. XL.

même cœur et la même abondance, en élevant leur âme vers le Souverain dispensateur de tous les biens, dont elle était ici-bas l'humble représentante.

Pour elle-même, sa vie était la plus mortifiée ou mieux la plus surhumaine qui se pût concevoir. Vêtue d'étoffes grossières sous lesquelles se cachait un cilice, elle allait toujours les pieds nus, gardant seulement de son ancien costume cette tiare blanche qui lui était un souvenir de la patrie. Elle avait pour lit des branches et des sarments, avec une pierre pour chevet et une sorte de natte pour couverture. Elle ne mangeait que des fruits ou des légumes et ne buvait que de l'eau : encore trouvait-elle qu'il lui suffisait de prendre cette pauvre réfection une fois par jour. « Véritable martyre que cette vie », dit justement Raban Maur, mais adouci par l'extase continuelle, où elle revivait les jours de Béthanie et semblait déjà entrer en possession de la béatitude éternelle.

Cependant les années s'écoulaient. La solitude de Marthe s'était peuplée d'un grand nombre de pieuses femmes et de filles [1] désireuses de partager ses austérités et ses oraisons, sous le patronage de la Très Sainte Vierge [2], et la conduite de Parménas resté fidèle à la sainte cliente que Pierre lui avait confiée. Un jour, Dieu inspira la même pensée à Maximin l'évêque d'Aix, à Trophime l'évêque d'Arles, et à Eutrope l'évêque d'Orange, — la pensée de venir à Tarascon, visiter la compagne de leur exil et de leur apostolat. C'était en hiver, et le seizième jour des calendes de janvier, c'est-à-dire le dix-

1. Les religieuses hospitalières du Saint-Esprit font remonter leurs origines à cette réunion de pieuses femmes et de vierges autour de sainte Marthe. La tradition leur est favorable : mais les documents positifs font défaut. Le Bréviaire romain toutefois mentionne, au 29 juillet, cette communauté à laquelle se rapporte une vision de sainte Véronique de Binasco. (V. Bolland., *Acta SS.* ad 13 janv.)

2. Jacob, 4 Vorag. *de Sancta Martha.* — C'est une tradition locale qui nous semble digne de respect. On attribue la même dévotion à S. Trophime d'Arles, qui aurait élevé un oratoire à Marie, dans les Alyscamps.

sept décembre, ils donnèrent à la communauté des rives du Rhône l'église qui lui manquait, en dédiant solennellement la maison de la fondatrice, sous le vocable, ordinaire à cette époque, du Saint-Sauveur. Après la cérémonie, Marthe offrit à ses hôtes et à ceux qui les avaient accompagnés un repas modeste, où se renouvela, par ses mérites, le miracle de Cana ; en mémoire de quoi les évêques ordonnèrent, pour chaque année nouvelle, la commémoraison de la consécration et du prodige qui l'avait suivie [1].

En se retirant, Maximin se chargea pour Madeleine d'une prière, qu'elle devait exaucer, mais après sa sortie de la vie présente : Marthe demandait à sa sœur de la visiter à son tour, et la sainte pénitente s'y engagea, sans prévoir alors de quelle manière elle tiendrait sa promesse [2].

Avant de revoir Madeleine, Marthe avait encore de bien douces rencontres à faire. Une persécution dans l'Aquitaine exila, pour un temps, de leurs sièges, Front évêque de Périgueux et Georges évêque du Velay, qui se réfugièrent à Tarascon. Ils y furent reçus avec tout l'empressement désirable et retenus avec instance aussi longtemps qu'il fut possible. Au moment de leur départ, Marthe dit à l'évêque de Périgueux :

« Vous savez que je dois mourir l'année prochaine. Je supplie Votre Sainteté de venir à mes funérailles.

« — Si je vis, ma fille, et qu'il plaise à Dieu, je vous promets d'y assister », répondit simplement l'évêque.

Aussitôt la glorieuse vierge convoqua son entourage et lui annonça son prochain départ pour le ciel : puis, elle s'étendit sur sa pauvre couche, prise d'une fièvre qui ne devait plus la quitter et dont l'ardeur la consumait en la purifiant comme

1. Raban Maur, *op. cit.*, c. XLIII. — La fête fut célébrée jusqu'en 1187, à Tarascon ; elle ne cessa de l'être à Béthanie qu'à l'époque de la destruction de cette église par les Musulmans.

2. Raban Maur, *op. cit.*, c. XLIV.

l'or dans la fournaise [1]. Plus l'année s'avançait, plus son désir de quitter la terre grandissait : surtout après qu'elle eut vu passer dans les airs l'âme de Madeleine entrant dans sa gloire.

« — O très belle, très heureuse et très aimée sœur [2], s'était-elle écriée, qu'avez-vous fait? Pourquoi ne m'avoir pas visitée avant votre mort, comme vous me l'aviez promis? Vous jouirez donc sans moi de la joie du Seigneur Jésus, qui nous a tant aimées en retour de notre amour pour lui! J'espère toutefois vous rejoindre bientôt : en attendant, vivez de la bienheureuse vie et ne m'oubliez pas. »

La joie débordait de son cœur exempt de toute jalousie : elle espérait partager bientôt le sort de sa bien-aimée sœur, et le disait aux assistants avec des paroles pleines de consolation pour la douleur dont ils étaient pénétrés. A partir de ce moment, tous veillèrent sur elle avec plus d'attention et de sollicitude parce qu'ils sentaient venir l'heure de la séparation. Sept jours plus tard, elle arrivait.

C'était au milieu de la nuit. Marthe avait fait allumer trois lampes et sept flambeaux de cire, qui jetaient autour d'elle une vive lumière. Tout à coup un souffle impétueux les éteignit, et la sainte, craignant une attaque de l'esprit des ténèbres, invita ceux qui la veillaient à rallumer promptement les lampes. Mais avant qu'ils y fussent parvenus, une clarté céleste inonda la demeure, et Madeleine, le front rayonnant comme un astre, vint s'asseoir au chevet de la mourante qu'elle salua doucement : — « Je viens, dit-elle, dégager ma promesse et vous visiter avant que vous quittiez la vie du temps. Et je ne viens pas seule; car voici votre bien-Aimé, le Seigneur

1. Sap., III, 6 : « Ut aurum in fornace probatur ».

2. « O pulcherrima, felix et mea dilecta soror, non attendisti quod mihi vovisti ut me visitares ». (Brev. Eduens., 1650). — Cf. Raban Maur, c. XLVI; — Vincent de Beauvais, *Speculum historiale*, etc.

votre Sauveur, *qui est là et qui vous appelle* [1], comme il a fait pour moi-même à l'heure de ma mort »!

Le Maître en effet se tenait près du lit : « C'est moi », disait-il avec un sourire ineffable, — « c'est moi que tu as servi avec tant de zèle pendant ma vie mortelle, et dans mes pauvres, après ma rentrée dans le ciel. C'est moi à qui tu as dit : Je crois que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant venu en ce monde! Viens donc, sors de l'exil et reçois ta couronne ».

Alors, faisant effort pour se lever et le suivre, elle entendit ces paroles : « Attends encore un peu : je vais te préparer une place. Puis je viendrai te prendre, afin que tu sois où je suis moi-même ». Puis il disparut ainsi que Madeleine; mais la clarté persista jusqu'au jour.

Au lever du soleil, la sainte ordonna de la porter dans un champ voisin, pour qu'il fût loisible aux fidèles accourus en foule de l'approcher et d'entendre ses dernières recommandations. On étendit donc de la paille et des branches sous un grand arbre. On recouvrit ce lit d'un cilice où l'on traça une croix avec de la cendre; puis on y déposa la vierge souriante et toujours gracieuse envers ceux qui l'entouraient. D'une voix émue, elle leur demanda le secours de leurs prières pour l'aider à obtenir une prompte délivrance. Puis élevant les yeux au ciel, elle commença de supplier le Seigneur lui-même, au nom de l'hospitalité qu'elle lui avait donnée et des promesses qu'Il lui avait faites, la nuit précédente. L'ange de la mort tardait cependant à venir et, pour adoucir son attente [2], Marthe pria Parménas de lui lire le récit hébreu de la Passion qu'elle avait apporté de Palestine [3].

1. Joann., XI, 18 : « Magister adest et vocat te ».

2. « Ut vel sic suæ expectationis tædium temperaret ». (Raban Maur, *op. cit.*, c. XLIII).

3. Quelques-uns voient, dans cet écrit, l'évangile de saint Luc, à cause de ce fait que Marthe mourut au moment où Parménas lisait ces paroles : « Et

A mesure que se déroulaient devant les yeux de son esprit les grandes scènes de l'agonie du Sauveur, ses larmes coulaient plus abondantes et son âme se détachait peu à peu de la terre. Quand le lecteur en fut à ce verset : « Jésus jetant un grand cri, dit : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains », un long soupir gonfla la poitrine de la mourante; puis ses yeux se fermèrent doucement et son cœur cessa de battre. C'était un vendredi, le quatre des calendes d'août, c'est-à-dire le vingt-neuf juillet, à trois heures de l'après-midi, et la bienheureuse amie de Jésus avait atteint la soixante-cinquième année de son âge.

Au milieu d'une immense tristesse, les compagnons de Marthe embaumèrent son corps à la manière des Juifs et le déposèrent dans sa maison, sous la garde de Parménas et de Germain, ses collaborateurs habituels, — de Sosthènes et d'Épaphias, attachés à la personne de Trophime, évêque d'Arles, — de Marcelle, son ancienne intendante, — d'Évodie et de Synthex, ses suivantes d'autrefois. Pendant trois jours, les hymnes et les prières continuèrent incessamment autour du lit funèbre. La nuit, des cierges éclairaient l'église, des lampes s'allumaient dans toutes les maisons, et la campagne s'embrasait de mille feux, autour desquels se groupaient les fidèles des pays d'alentour : il semblait qu'on eût peur d'être surpris par quelque visite céleste, comme il était arrivé récemment. Mais ce fut dans le jour, à la pleine clarté du soleil, que se manifesta la prédilection du divin Maître pour son hôtesse de Béthanie.

Le dimanche, à l'heure de tierce, l'évêque de Périgueux était assis sur la chaire de son église, attendant le moment de commencer le saint sacrifice, lorsqu'il se sentit envahi par

clamans voce magna, Jesus ait, etc., » qui sont du ch. XXIII de cet évangile. Cependant saint Luc n'a pas écrit en hébreu, et son travail est regardé d'ordinaire comme postérieur au départ de Marthe et de Madeleine.

un sommeil mystérieux. A peine avait-il fermé les yeux, que le Christ lui apparut. — « Venez, lui dit-il, mon fils, remplir la promesse que vous avez faite d'assister aux funérailles de Marthe, ma servante ». Et tout aussitôt parurent, au milieu du peuple assemblé dans l'église de Tarascon, deux vénérables personnages. Le premier, que beaucoup avaient vu l'année précédente, prit place au pied du cercueil : l'autre, plus majestueux encore, se tint à la tête, le regard attaché sur le front pâle de la morte que tous deux soulevèrent avec un tendre respect pour la porter dans son tombeau. Celui-ci, Parménas, Marcelle, et les compagnons de leur exil le reconnurent, et l'adorèrent en se prosternant devant lui, le cœur plein de joie et les yeux inondés de douces larmes : *c'était le Seigneur!*

Un des clercs assistants, étonné de ces marques silencieuses de respect, s'approcha, dit-on, du divin visiteur et lui demanda qui il était et d'où il venait. Pour toute réponse, Jésus lui tendit une tablette qu'il avait à la main; puis il disparut. Sur chaque face de la tablette, on lisait la parole du prophète : « Sa mémoire sera éternelle et ne craindra rien de la malice des hommes [1] ».

A Périgueux, l'évêque Front avait continué de sommeiller sur sa chaire, à la vue de son peuple étonné. L'archidiacre, après une assez longue attente, prit sur lui de le réveiller pour l'avertir que l'heure du saint sacrifice était passée et que l'assistance se fatiguait. — « Ne vous troublez pas, dit le prélat, et ne regrettez pas ce retard : j'ai été ravi, — avec ou sans mon corps, Dieu le sait, — jusqu'à Tarascon, pour y ensevelir, de concert avec le Seigneur, Marthe son hôtesse, à qui j'avais promis de rendre cet honneur. Envoyez reprendre

1. Ps. CXI, 6 : « In memoria æterna erit (Martha, hospita Christi), ab auditione mala non timebit ». — Les mots entre parenthèse sont suppléés par Raban Maur, c. XLIX.

mon anneau et mes gants que j'ai laissés aux mains d'un clerc, pendant que je déposais le corps dans sa tombe ».

On juge de la stupeur générale à ce récit; mais l'étonnement ne fut pas moins grand lorsque revint le messager de l'archidiacre, rapportant l'anneau de l'évêque et un seul de ses gants, parce que les Tarasconais avaient voulu garder l'autre en témoignage du miracle [1]. Ils envoyaient en même temps des lettres, qui attestaient au peuple de Périgueux la présence parmi eux de leur évêque « qu'ils connaissaient bien », et « d'une autre personne digne de toute vénération »[2]. Ils y racontaient l'incident de la tablette et de ses inscriptions, afin que le pontife en fût informé, si par hasard il ne l'avait pas appris, aux lieux mêmes.

Ce sont là, personne ne le niera, des faits bien étranges, et l'on comprend qu'ils aient provoqué plus d'un doute. Mais, outre qu'ils ne dépassent en rien le pouvoir de Dieu, et qu'ils conviennent admirablement à l'affection du Maître pour l'une de ses plus fidèles servantes, ils sont affirmés dans des conditions qui ne permettent guère de les rejeter.

Deux peuples, — non pas deux individus, si croyables soient-ils, — deux peuples ont vu, tout à loisir, ce que racontent les chroniqueurs, dont les témoignages remontent assez haut pour se rattacher directement à ceux des contemporains [3]. La tradition de ces prodiges s'est continuée

1. Ce gant, conservé dans un reliquaire doré, au moment de la Révolution, se voyait encore en 1839, chez le curé de Sainte-Marthe. A sa mort, ses héritiers l'égarèrent sans qu'on ait pu en retrouver les traces. L'usage de l'anneau était général chez les Romains et les Gaulois, à cette époque : celui des gants n'a rien qui puisse surprendre, bien que les documents positifs fassent défaut à ce sujet.

2. Raban Maur, *op. cit.*, c. XLIX : « Et venerabilem cum eorum pontifice, quem bene noverant, exequiis ejus (Marthæ) interfuisse personam ».

3. Raban Maur est aujourd'hui reconnu pour avoir exploité, au neuvième siècle, des documents du sixième ou du huitième, qui s'inspiraient eux-mêmes d'écrits attribués, avec vraisemblance, à des contemporains de sainte Marthe, altérés peut-être par des arrangements et des traductions, mais dignes d'une sérieuse attention.

chez eux sans altération, comme le prouvent les anciennes liturgies d'Arles, de Marseille, de Périgueux, de Lyon, d'Orléans, de Tours, qui ont leur complément dans des liturgies plus récemment arrêtées, celle de l'Ordre de Saint-Dominique [1], par exemple, où se retrouvaient les moindres détails du récit primitif, avant les attaques de Launoy contre les origines apostoliques des Gaules. A la suite de ces attaques, des mutilations peu justifiables faussèrent le caractère de nos livres d'église; mais la science moderne tend de plus en plus à rétablir le texte consacré des chants et des leçons traditionnels. Nous n'avons plus, grâce à Dieu, cette horreur du surnaturel et du merveilleux qui distinguait les hagiographes du siècle dernier, et nous ne faisons plus à Jésus-Christ un reproche de sa prédilection pour notre patrie.

Nous n'avons donc éprouvé aucun embarras à raconter ces funérailles, telles que nos ancêtres les croyaient célébrées par l'ami de la terre, l'évêque Front de Périgueux, et l'ami du Ciel, le Fils de Dieu fait homme, hôte de Marthe à Béthanie, — telles que les représentent le bas-relief roman et le sarcophage gothique que l'on voit encore dans la basilique de Tarascon [2].

Après avoir rendu les derniers honneurs à leur sainte amie, les compagnons de son exil se dispersèrent. Épaphras et Marcelle retournèrent en Palestine et continuèrent d'y prêcher; Synthex alla mourir saintement à Philippes, et Raban Maur croit que saint Paul la nomme, avec Évodie, dans son Épître aux habitants de cette ville [3]. Germain

1. *Breviar. Ord. Præd.*, ad 29 julii, lect. III. — Cf. E. de F., *Hist. de sainte Marthe*, etc.

2. Le bas-relief se voit au côté gauche du portail de la basilique : le sarcophage est conservé dans l'église souterraine. Dans le premier de ces monuments, Notre-Seigneur se reconnaît au nimbe crucifère; dans le second, au livre qu'il tient à la main (la *tablette* ou *codex* de Raban Maur).

3. Philipp., IV, 2 : « Evodiam rogo et Syntichen deprecor idipsum sapere in Domino ».

les y accompagna, paraît-il, et s'adjoignit à Clément, autre coopérateur de l'apôtre [1] ; Parménas y termina glorieusement sa vie par le martyre. Seule, Marcelle devait revenir en Provence, où sa tombe est encore l'objet de la vénération publique [2].

Cependant Marthe n'était pas restée dans la solitude : la foule continuait à s'empresser autour d'elle, et les rois s'y rencontraient avec les mendiants, les pontifes avec les plus humbles fidèles, — tous également transportés d'amour et de reconnaissance pour les bienfaits dont les comblait la sainte hôtesse du Seigneur. A travers mille vicissitudes, qui changèrent si souvent la face de la terre et des esprits, cette dévotion persista, également victorieuse des barbaries qui essayèrent de l'étouffer, depuis les persécutions des premiers siècles jusqu'à celle du dix-huitième. Dans sa tombe, plusieurs fois renouvelée par la piété de nos pères, « celle à qui Jésus-Christ avait dit un jour : *Sollicita es et turbaris*, ne se trouble plus. En souvenir de cette parole célèbre, l'artiste y a gravé ces mots : *Sollicita non turbatur* [3] ; l'empressement terrestre s'est effectivement éteint dans le silence de ce sépulcre. Paisible au sein de la gloire éternelle, Marthe voit la bénédiction de Dieu continuer à s'étendre sur son peuple d'adoption, sur la terre de France gardée par ses ossements. Son culte est remis en honneur ; les savants qui répudiaient les souvenirs de son apostolat, emploient leurs veilles à en rechercher les traces, et le récit de ses miracles ranime la foi en Jésus-Christ au nom duquel elle confia laborieusement à cette terre les semences qui germent de nouveau sous nos yeux [4]. »

1. Id., *ibid.*, 31 : « Cum Clemente et cæteris adjutoribus meis ».
2. On lui attribue une *Vie de sainte Marthe,* interpolée par un faussaire, du nom supposé de Synthex.
3. « Celle qui fut autrefois empressée ne se troublera plus ».
4. E. de F., *Hist. de sainte Marthe,* p. 232.

Pour nous qui avons essayé de raviver ses traits dans la mémoire de nos contemporains, puissions-nous déposer à ses pieds un hommage qui lui agrée et nous mérite sa faveur, suivant le désir qu'exprimait si bien le vieux chant liturgique :

« Salut, ô Marthe glorieuse, rayon du ciel, fleur du monde, hôtesse du Sauveur! Toi que nous prenons pour dame et souveraine, obtiens-nous le pardon de nos fautes et assure la grâce de Dieu à ceux qui vénèrent ta mémoire. A l'heure des angoisses de la mort, daigne prier pour nous, pécheurs; et, notre course terminée ici-bas, conduis-nous sans retard à la gloire éternelle [1] ».

1. Ave, Martha gloriosa,
Cœli jubar, mundi rosa,
Salvatoris hospita!
Ora pro nobis, Domina
Per te nostra peccamina
Deleantur!
Impetra, Martha, gratiam
His qui tuam memoriam
Venerantur.
In angusta mortis hora,
Nobis, si placet, implora
Peccatorum veniam;
Cursuque vitæ completo,
Ducas nos tramite recto
Ad supernam gloriam.
(*Missal. Massil. et Arelat* 1530.)

CHAPITRE III

MARIE-MADELEINE.

« Dicit ei Jesus : Maria! Conversa illa dicit ei : Rabboni (quod dicitur : Magister! »

JOANN., XX, 16.

Parmi les affections que nous aimons à constater dans la vie du Maître, celle qu'il a daigné témoigner à Madeleine tient-elle en réalité la première place, ou la cède-t-elle à l'amitié qu'il portait à ses apôtres, en particulier à Pierre et aux fils de Zébédée? La réponse n'est pas facile, ou plutôt elle est impossible, parce que ces affections sont de nature absolument différente, et que leur dignité intrinsèque ne saurait nous permettre de préciser leur intensité relative. Mais à quelque mesure que nous étendions l'une et l'autre, il nous faut le reconnaître, — sans contestation possible, — Madeleine a pris dans le cœur de Jésus une place telle que nous en sommes justement étonnés et ravis.

Tant de miséricorde et de tendresse nous confondent ; et pourtant nous sentons qu'il en devait être ainsi, puisque le Verbe divin s'était fait homme pour se rapprocher des pécheurs, les subjuguer par le charme de sa grâce et les unir plus étroitement à son cœur, comme les témoins par excellence de sa victoire sur le péché. En incarnant, pour ainsi dire, la faiblesse et le désordre, Madeleine était prédestinée à montrer, — dans

sa conversion, toutes les ingéniosités de l'amour en quête des âmes, — et, après son retour, toutes les félicités de l'union rétablie entre l'enfant prodigue et le père auquel il est revenu.

Le Maître fut bon pour tous les pécheurs, et plusieurs de ceux qu'il convertit devinrent ses compagnons, comme Matthieu, Zachée, Cédoine [1], pour ne parler que des plus connus. Cependant il n'eut pour eux aucune tendresse particulière, à en juger du moins par l'Évangile : leur part fut celle des autres disciples, sans rien de la prédilection qui met hors de pair Simon et les fils de Salomé. Pourquoi donc Madeleine jouit-elle d'un privilège refusé à d'autres qui paraissent l'avoir mérité autant qu'elle?

C'est qu'il y a un abîme entre Madeleine et les autres convertis du Sauveur. Sa chute a été plus lamentable, — son déshonneur plus profond, — son relèvement plus merveilleux. Plus elle avait eu d'influence pour le mal, plus son retour pouvait avoir d'heureux résultats; et cette âme nous semble naturellement une proie que se disputaient, avec une égale ardeur, le ciel et l'enfer. Sa conquête a dû coûter davantage, — par conséquent rapporter plus de gloire et causer plus de joie à Celui qui l'a ramenée : et puisque les choses valent à nos yeux le prix dont elles ont été payées, — surtout si leur prix est fait de nos larmes et de notre sang, — quelle âme pouvait valoir davantage aux yeux du Maître?

Les publicains appelés à suivre Jésus n'avaient pas donné les scandales dont Madeleine avait chargé sa conscience : ils ne s'étaient point faits pervertisseurs, après avoir foulé aux pieds les lois les plus sacrées, — et si leur nom était trop connu de la ville, il ne s'y rattachait rien de comparable à l'infamie dont Madeleine avait couvert le sien. Mais aussi, pour tout dire, dans sa perversité même, elle avait une excuse que n'au-

1. Que la tradition dit être l'aveugle-né. (Joann., ix, 1-41).

raient pu invoquer les disciples : sa faiblesse d'orpheline trop tôt privée de mère, — de vierge trop tôt mise en contact avec le monde, — d'épouse mal appareillée et comme poussée à l'adultère [1], — de femme abandonnée à toutes les séductions, — en attendant qu'elle fût réduite à toutes les révoltes et à toutes les résistances par le désespoir où devaient fatalement aboutir ses égarements.

Toute ruine est douloureuse à voir, surtout dans l'ordre moral ; mais combien plus la ruine de ce qu'il y a de plus exquis, c'est-à-dire d'un être doué des dons les plus propres à charmer les yeux et l'esprit, — beauté, candeur, intelligence, — avec l'inexprimable séduction de la jeunesse à son premier épanouissement ! Quelle pitié s'éveille dans un cœur généreux à la vue de ces fleurs uniquement destinées, semblait-il, à parfumer les autels, et foulées aux pieds du passant indifférent ou moqueur !

Quelle pitié plus profonde encore à la pensée de ce que peut désormais pour le mal, l'ange tombé des hauteurs du ciel en cette fange où il en attirera tant d'autres ? Hélas ! il n'a rien perdu de la puissance qu'il avait d'éblouir les regards et de surprendre les cœurs : combien viendront se brûler au rayon perfide qui jaillit de son front découronné d'honneur, mais non de grâce altière et provocante ! Milton nous a bien montré Lucifer dans la redoutable séduction de sa déchéance [2], et le Père Lacordaire avait bien raison de prémunir la jeunesse contre ce qu'il osait appeler « l'ineffable beauté du péché [3] ».

Comme il est facile de comprendre le mouvement d'un

1. Stengeil (*S. Mariæ Magdalenæ vitæ historia,* c. I), croit qu'elle ne tomba dans le désordre qu'après la mort de son mari : il est en désaccord avec la tradition talmudique et s'appuie d'un *commentaire supposé* de saint Jérôme sur saint Marc, XV, 40. — Certains auteurs concilient tout, en affirmant que Madeleine, déjà coupable avant la mort de son époux, ne garda plus de réserve après son veuvage.

2. Milton, *Paradis perdu,* chant Ier.

3. Lacordaire, *Conférence aux novices de Saint-Maximin.*

grand cœur vers cette ruine! Mouvement de pitié, de dévouement, de sacrifice, dont la raison est de sauver cette âme, c'est-à-dire « de lui donner, fût-ce au prix de sa propre vie, la vérité dans la foi, la vertu dans la grâce, la paix dans la rédemption, Dieu enfin, — Dieu connu, Dieu aimé, Dieu servi » [1]. Et après, « quand on a été près d'une pauvre créature déchue l'instrument de la lumière qui lui révèle sa chute et qui lui rend son élévation, cette cure sublime d'une mort qui devait être éternelle inspire quelquefois aux deux âmes un indéfinissable attrait né du bonheur donné et du bonheur reçu. Et si la sympathie naturelle s'ajoute encore à ce mouvement qui vient de plus haut, il se forme de tous ces hasards divins tombés dans de mêmes cœurs un attachement qui n'aurait pas de nom sur la terre si Jésus-Christ lui-même n'avait pas dit à ses disciples : *Je vous ai appelés mes amis*... C'est l'amitié telle que Dieu fait homme et mort pour ses amis pouvait la concevoir [2] »... Oui, c'est l'amitié, mais avec la nuance de prédilection que suppose le rachat d'une âme plus précieuse, plus malade, plus complètement reconquise, et — pour continuer à parler avec Lacordaire, — « le sommet, en ce monde, des affections humaines et divines. Rien n'y avait préparé le monde, et le monde n'en reverra jamais qu'une image obscure dans les plus saintes et les plus célestes amitiés ».

Le lieu qui vit naître cette surhumaine affection est bien le plus doux et le plus riant de la terre, — la rive occidentale du lac de Génézareth, où l'imagination des Orientaux aime encore à retrouver la place du Paradis perdu. Au point où le lac s'élargit davantage, presque à égale distance de ses deux extrémités, un misérable village garde en son nom de *Midjdel*, le souvenir de la voluptueuse Magdala, maudite par le Tal-

1. Lacordaire, *Sainte-Madeleine*, c. Ier.
2. Id., *loc. cit.*

mud [1], et que l'Évangile eût pu, tout aussi bien que Bethsaïde et Korozaïm, vouer au sort de Gomorrhe et de Sodome [2]. Moins importante que Tibériade et Capharnaüm, Magdala avait plus de charme. Assise à l'ouverture de l'Ouady-el-Hammâm [3], à l'abri de la montagne d'Arbela [4], les pieds dans le lac, le front tourné vers le soleil levant, elle semblait prédestinée à servir de cadre à la vie folle de cette Madeleine qui lui doit son nom et lui vaut une place dans l'histoire.

Suivant la tradition, Marie, sœur puînée de Marthe, était née à Magdala, moitié villa et moitié château fort [5], d'où elle avait pris le nom qui la distingue dans l'histoire évangélique. Elle était de quelques années plus jeune que sa sœur, et malgré certaines ressemblances, d'un caractère bien différent : autant l'aînée nous apparaît grave, presque austère dans sa personne et dans sa vie, autant la cadette nous donne l'idée d'une nature tout en dehors, primesautière et passionnée, facilement excessive, dédaigneuse de l'opinion et des convenances où sa fantaisie pouvait trouver des obstacles.

Élevée un peu à la grecque, comme on peut le conclure des documents auxquels nous empruntons l'histoire de ses origines [6], elle devait être une épouse mal assortie au scribe étroit et jaloux que le Talmud lui donne pour mari, sous le nom de Paphus ou Pappus-ben-Juda [7]. Par une contradiction singulière, le rigide pharisien ouvrait volontiers sa maison à l'un de ses amis et parents, qui avait servi de paranymphe à ses

1. *Echah Rabbathi*, fol. 71, 4, et *Taamit Hieros*, fol. 69, 1 : « Quare desolata est Magdala? Propter scortationem ».

2. MATTH., XI, 21; — LUC., X, 12 et seq.

3. « La vallée des colombes ».

4. Actuellement d'*Irbid*.

5. *Migdol* ou *Magdala* était une des tours de garde de la plaine de Génézareth.

6. Voyez plus haut les chapitres relatifs à saint Lazare et à sainte Marthe. L'opinion qui lui donne pour père Simon le Lépreux ne nous paraît pas mériter d'être discutée, si respectables que puissent être ses défenseurs.

7. LIGHFOOT, *Hor. Hebraic., in Matth.* XXVII : — *Hor. Evang., in Luc.* VIII.

noces et qui ne tarda pas à tromper sa confiance. Ce Panther avait pris du service et reçu un grade dans les troupes d'Hérode-Antipas, près duquel il menait la vie demi-païenne, dont Josèphe [1] nous a laissé le tableau. En suggéra-t-il l'idée à la jeune femme ou celle-ci l'eut-elle spontanément? En tous cas, sa résidence de Magdala était trop voisine de Tibériade pour que la tentation ne vînt pas à Marie de fréquenter la société sceptique et raffinée qu'y avait rassemblée le tétrarque, et dont les folies scandalisaient si fort les rabbis et les zélotes de Galilée. Pappus ne pouvait se prêter à de pareils désirs : Madeleine se fit libre en provoquant un divorce [2], dont la loi garantissait la validité, mais que l'opinion, même à Tibériade, ne jugea pas favorablement [3]. Pour tout le monde, elle fut, — suivant l'expression de l'Évangile, une *pécheresse* [4], c'est-à-dire une de ces femmes qui font métier d'attirer les regards et de troubler les consciences.

A quel degré descendit-elle dans le mal? Les Pères de l'Église, à qui nous devons le témoignage de la tradition, ne sont pas d'accord à ce sujet, en raison des sentiments divers qui les animent.

Les uns, plus attachés à la réalité des faits qu'au respect dû à la mémoire de Madeleine, l'assimilent à ces brillantes courtisanes [5], patriciennes souvent par l'origine, distinguées par leur esprit et leurs connaissances, autour desquelles la Rome contemporaine groupait les personnalités les plus en vue de la politique, de la finance ou des lettres. Ils ne paraissent pas, quoi qu'en aient dit certains commentateurs, la

1. Josèphe : *Vita* (par lui-même).
2. Lightfoot, *loc. cit.*
3. Les Juifs appellent encore Madeleine : *Satda,* « l'apostate ».
4. « In civitate *peccatrix.* » Luc. VII, 37.
5. S. Cyrille, S. Grégoire, S. Ambroise, S. Jean Chrysostôme, etc. — Comme le dit Maldonat (*in Luc.* loc. cit.), c'est la « constans omnium veterum opinio. » — Le mot *meretrix* est pour eux la traduction nécessaire de : *peccatrix.*

mettre au rang des femmes vénales ; ce que d'ailleurs ne permet pas d'admettre la situation de fortune où ses parents l'avaient laissée. Mais ils avouent l'audace de ses débordements et les défis qu'elle jetait à l'opinion.

Les autres atténuent sa déchéance [1]. Spirituelle et frivole, — fière de sa beauté et des triomphes qu'elle lui valait, — enivrée de toutes les séductions du luxe et du plaisir, Madeleine s'était compromise aux yeux du peuple, ou pour mieux dire, de toute la ville, — Hellènes, Romains et Juifs, réunis dans un même sentiment de blâme discret ou formel. Tibériade était odieuse aux vrais croyants, comme une cité presque païenne, et la fréquenter était, à leurs yeux, une sorte d'apostasie. Pour les officiers et fonctionnaires romains ou hérodiens, c'était une réduction de Naucratis ou de Corinthe, — un de ces lieux de fêtes, où les honnêtes femmes ne viennent guère que pour y perdre leur réputation, surtout quand elles ont en tête d'y briller. Ainsi Madeleine devenait le type de ces femmes, trop nombreuses, en notre temps, pour lesquelles l'honneur est un mot dont elles paraissent ne plus avoir le sens.

En était-elle au moins plus heureuse, et de quelque prix qu'il la payât, le monde répondait-il à ses désirs?

Même de leurs adulateurs, ces femmes recueillent plus de mépris qu'elles n'exigent de sacrifices et, reines en apparence, elles sont en réalité les plus douloureuses des esclaves en même temps que les plus fragiles des idoles [2]. La beauté, l'esprit, le cœur même (car elles n'en manquent pas toujours), la culture intellectuelle, la délicatesse des goûts, l'élégance des manières ne suffisent pas à leur assurer ce qu'elles désirent pour-

1. C'est un sentiment plus moderne que MALDONAT trouve respectable, mais contraire à toute la tradition. — Cf. BOSSUET sur *les trois Madeleine ;* — BÉRULLE, *Œuvres*, etc.

2. Il est intéressant de lire à ce propos les *Révélations* de Catherine EMMERICH (c. XII, XIII, XLIX et LXVII), où l'état d'âme de Madeleine est décrit avec beaucoup de finesse et d'émotion.

tant par-dessus tout, quand elles sont de nature ou d'éducation relevées : l'hommage d'une véritable estime, qui leur permettrait l'illusion d'un véritable amour.

La Grèce a vanté ses hétaïres jusqu'à rapprocher les noms de Périclès et d'Aspasie ; l'Égypte a divinisé Rhodope, fondatrice d'un temple et d'une cité ; la Rome impériale a pris plaisir aux chants d'Ovide et de Tibulle en l'honneur de Corinne et de Lesbie : le Bas-Empire a porté Théodora sur le trône ; les rois de France ont plus d'une fois subi et imposé le joug de beautés restées fameuses. Mais la vaine illustration dont on les entourait n'a jamais paru à ces triomphatrices, même aux jours de son plus décevant éclat, valoir la simple renommée de l'honnête femme [1], — couronne intangible où il leur était interdit d'aspirer et vers laquelle pourtant continuaient à monter leurs soupirs. Trop averties par leurs complices de ce qu'elles sont à leurs yeux, elles finiraient par ne plus croire à la possibilité d'un retour, s'il ne restait au fond des âmes déchues un reflet de la beauté divine, comme un rayon qui brille à la surface des eaux troublées, à travers les nuées déchirées par la tempête.

Ceux à qui Dieu confie la délicate mission de recueillir ces épaves savent quelle difficulté l'on éprouve à leur rendre un peu de foi à l'estime des honnêtes gens. Le mépris de soi-même fait comme le fond de ces âmes, avec une défiance universelle, où la charité la plus ingénieuse et la plus patiente a bien de la peine à mettre un peu de courage et d'espoir. Le succès par excellence est l'épanouissement de ces cœurs repliés obstinément sur eux-mêmes : c'est une résurrection bien plus difficile que celle de Lazare, et de quel accent doit vibrer la parole qui les invite à sortir du tombeau [2] !

1. « Bonne renommée vaut plus que ceinture dorée », dit un vieux proverbe.

2. « Lazare, veni foràs » ! (Joann., XI, 43).

Avant d'en venir à cette heure, il leur a fallu passer bien des jours, où l'ivresse du plaisir ne réussissait pas à leur enlever le sentiment de leur misère [1]. Si la femme qui s'égare peut, en raison de son tempérament, de son éducation, de son milieu, — en venir à ne plus sentir son abaissement, il faut voir en elle une déshéritée de la nature et de la vie, — un être malheureux en qui devait s'éteindre comme fatalement le peu de lumière qui l'éclairait au début. C'est un des mystères de la Providence, et il ne nous est pas donné de trouver le *pourquoi* de ces anomalies pleines de tristesse et d'effroi : peut-être sommes-nous ici en face d'un héritage transmis à travers plusieurs générations volontairement amoindries, ou de la résultante des erreurs qui ont, un siècle durant, corrompu les sociétés. C'est un des signes de la décadence que cette annihilation du sens moral : la femme, dans les fins de siècle, — comme certaines fleurs au déclin du jour, — mesure exactement le poids de la chaleur et la proximité de l'orage.

Cette absence du sens moral est toutefois une exception, comme le sont elles-mêmes les âmes dans lesquelles on la peut constater. Plus ordinairement l'observateur découvre, sous le rire qui sonne faux, une tristesse incurable, — et dans l'ivresse bruyante, un dégoût que rien ne peut vaincre. De là ces explosions, inattendues et en apparence inexplicables, de larmes, de plaintes, de reproches, — ces violences et ces abattements qui témoignent d'une souffrance cachée, — ces répulsions succédant tout à coup aux élans et aux abandons, — ce besoin de solitude, — ces appels à la mort, qui terminent si souvent les tumultueuses manifestations de la vie sans mesure et sans frein.

Supérieure, en certains cas, à l'homme dont elle s'est d'abord engouée et dont elle ne sait pas se déprendre, — à la

1. Ah ! que de pleurs pour Madeleine,
Avant les pleurs du repentir ! » — H. DE LA MORVONNAIS.

compagnie qu'il lui fait, — aux habitudes qu'il y porte ou qu'il y prend, — aux plaisirs où il se complaît, — la femme égarée ne tarde pas à juger sévèrement tout ce que l'on croit lui tenir à cœur. Trop faible ou trop molle pour rompre sa chaîne, elle la traîne avec une sourde colère contre elle-même et ceux qui l'asservissent. En même temps, elle accuse Dieu qu'elle n'ose prier, se trouvant indigne d'être écoutée, — maudit la vertu qui lui est un reproche et la loi qui lui est une condamnation, — trouve les jours trop longs et redoute l'approche de l'éternité, — s'efforçant de ne plus croire à son âme pour n'avoir plus le cauchemar du châtiment, dont elle veut douter et dont elle a peur, — se rejetant, pour finir, dans le tourbillon, où tout s'efface et s'oublie momentanément.

Telle dut être la part de Madeleine. Elle avait trop d'élévation dans l'esprit, il lui restait trop de son origine et de son éducation, pour ne pas souffrir bientôt de la vie où elle s'était fourvoyée, sans avoir pourtant le courage d'en sortir. Elle passa donc par toutes les phases que nous avons indiquées, et, comme le fait comprendre l'Évangile, en vint à la suprême déchéance qui est aussi la suprême punition, l'esclavage physique et moral de l'esprit impur [1]. Le démon joue souvent, quoi qu'en dise le monde, un rôle immédiat dans certaines dépravations, et les frénésies de toute nature qui se constatent dans les vies dévoyées ne sauraient être attribuées à une autre influence que la sienne. S'il est le prince de l'orgueil et de la volupté, n'est-il pas aussi le sombre roi du désespoir? Dans la même coupe, il mêle le vin de l'ivresse à celui de la mort, et l'aiguillon du plaisir devient souvent entre ses mains le glaive qui jette à l'éternelle désolation.

Madeleine fut *possédée,* dans le sens ordinaire du mot, et

1. Marc., XVI, 9. — « Obsessa », dit Jacques de Voragine, *Serm. de Mar. Magdalene.* — Cf. Chevallier, *Récits évangél.*, p. 220.

l'Évangile n'a pas craint, pour exprimer l'excès de sa misère, de dire qu'elle était au pouvoir de *sept démons* [1]. C'était bien la *perle précieuse foulée aux pieds des pourceaux* [2], et l'on comprend les ardentes prières de Marthe appelant le divin *chercheur* [3] qui devait la recueillir, au prix de son sang, pour l'attacher à son diadème.

Le texte sacré permet de fixer la délivrance de Madeleine à quelques jours avant l'invitation de Simon le Pharisien, probablement au moment où se multiplièrent, à Capharnaüm, les guérisons de malades et de possédés [4]. C'est du moins la plus simple manière d'expliquer, sans lui rien ôter de sa mystérieuse grandeur, l'acte de Madeleine venant se jeter aux pieds de Jésus. Notre explication va sans doute contre le sentiment de ceux qui croient à une rechute de la pécheresse [5], et rattachent sa possession à un retour vers le monde; mais il ne s'agit ici que d'une opinion tout à fait gratuite, et nous préférons suivre les commentateurs, qui voient, dans l'empressement de Madeleine, une preuve bien naturelle de sa reconnaissance envers son libérateur [6].

Quoi qu'il en soit, le Maître avait reçu d'un Pharisien, nommé Simon, une invitation [7] qu'il avait acceptée de bonne grâce, bien qu'il pût prévoir un manque d'égards de la part de son hôte, plus désireux peut-être de satisfaire sa curiosité ou sa vanité que d'honorer l'illustre visiteur. « L'accueil fut raide et à peine civil. Cette vieille morgue du Pharisien avait

1. Marc., XVI, 9 : « De qua ejecerat *septem dæmonia.*
2. Matth., VII, 6 : « Neque mittatis *margaritas ante porcos*, ne forte *conculcent* eas pedibus suis ».
3. Matth., XIII, 45 : « Homini... *quærenti* bonas margaritas », etc.
4. Matth., XII, 10-22 ; — Marc., III, 10-12 ; — Luc., VII, 21.
5. Catherine Emmerich, *op. cit.*, c. LXXII.
6. Le Camus, *Vie de N.-S. J.-C.*, t. II, p. 31, et note 2. — Cf. Grenade, *Traité de la vie de N.-S.*, c. XXXI, § 1er.
7. Luc., VII, 36.

de la difficulté à s'incliner devant celui qui d'ailleurs gardait peu de ménagements pour une secte aussi orgueilleuse que puissante [1] ». Simon négligea de donner à son invité les marques de respect et d'affection traditionnelles en pareils cas. Le Maître ne parut pas s'en apercevoir et se mit à table avec le Pharisien et ses amis, au milieu des curieux accourus, suivant l'usage de l'Orient, pour voir de plus près le Prophète.

C'était le soir d'un de ces jours de printemps [2] si doux et si paisibles aux bords du lac de Tibériade. La brise du soir, entrant librement dans la salle, faisait osciller la flamme des lampes, à la clarté desquelles Jésus et Simon prenaient leur repas, — graves et silencieux, moins encore par coutume que par gêne. Autour d'eux, la même réserve, si bien indiquée par le laconisme de saint Luc [3]. La rupture avec les Pharisiens de Capharnaüm n'était pas encore accomplie; mais elle était dans l'air, pour ainsi dire, et tout le monde la sentait venir, en dépit de la gracieuseté équivoque de Simon et de la complaisance de Jésus.

Cependant une femme s'était glissée derrière le Maître, tenant en mains un de ces vases d'albâtre au col fragile, dans lesquels les parfumeurs de Tyr et de Sidon avaient coutume d'enfermer les onguents précieux [4]. C'était Madeleine, la pécheresse fameuse encore, la veille, dans toute la ville, par ses débordements.

Dès qu'elle avait appris [5] la présence de Jésus dans la maison de Simon, elle avait formé le dessein de donner à tous une marque de son repentir. Se tenant à ses pieds, que la position du divin convive lui permettait d'atteindre, elle commença par les arroser de larmes; puis dénouant les tresses

1. Le Camus, *Vie de N.-S. J.-C.*, t. II, p. 29.
2. A la fin de mai de l'an 31, suivant Chevallier, *op. cit.*, p. 217.
3. Luc., VII, 36.
4. Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 8, etc.
5. Luc., VII, 37 : « Et ecce... ut cognovit », etc.

artistement formées de son admirable chevelure[1], elle les essuya, avant de les couvrir de baisers et de les parfumer du nard que contenait l'albâtre.

Ce qu'elle faisait n'avait en soi rien d'extraordinaire, et les femmes pieuses du judaïsme en usaient quelquefois ainsi avec les rabbis célèbres par leur science et leur sainteté[2]. Mais le caractère des personnes changeait singulièrement celui de l'action, qui ne pouvait manquer d'exciter les susceptibilités des Pharisiens. Que venait faire ici la courtisane? — Et, si elle ne comprenait pas l'indécence de sa conduite, comment Jésus ne semblait-il pas en avoir souci? L'Ecclésiastique comparait ces créatures à la boue que l'on foule aux pieds sur la voie publique[3]? Les rabbins enseignaient qu'il ne fallait pas s'approcher d'elles à *plus de quatre coudées*[4]; il ne pouvait l'ignorer. C'est donc qu'il ne savait pas à quelle créature éhontée il avait affaire, et dès lors Simon était en droit de se dire : « S'il était prophète, il saurait quelle misérable femme le touche et que c'est une pécheresse publique ».

Peut-être Simon était-il seul à penser ainsi, parce que les autres se rappelaient la délivrance et la conversion de Madeleine; peut-être aussi n'avaient-ils pas pris garde à sa démarche, ou ne l'avaient-ils pas d'abord reconnue dans la demi-obscurité où elle se tenait. Il semble au moins, par le silence de l'Évangéliste, qu'ils n'ont partagé ni l'étonnement ni

1. La chevelure abondante et savamment disposée de Madeleine est restée célèbre parmi les Juifs. Le *Talmud* en parle, et cette tradition corrompue a donné lieu à la fable de *Marie la coiffeuse* (*Magdîla 'cehir Naschâya*) dont Sepp expose les transformations singulières, dans sa *Vie de N.-S. J.-C.*, t. I, p. 461.

2. Cf. Wetstein, *Hor. hebraicæ*, in h. l. — C'était aussi une pratique des esclaves envers leurs maîtres.

3. Eccli., IX, 10 : « Omnis mulier quae est fornicaria quasi stercus in via conculcabitur ».

4. « Quanto spatio a meretrice recedendum est? — Rabbi Chasda respondit : Ad quatuor cubitos ». (Schoettgen, *Horæ hebraicæ*, I, p. 348).

le scandale de Simon. Jésus ne les vise pas dans la leçon qu'il donne au Pharisien.

— « Simon, j'ai quelque chose à te dire.

— « Dites, Maître.

— « Un créancier avait deux débiteurs : l'un d'eux lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante seulement. Comme ils étaient hors d'état de payer, il leur remit leur dette. Lequel des deux l'aime davantage?

— « Celui-là, je pense, — se hâta de répondre Simon, — à qui l'on a remis davantage.

— « Tu as bien jugé, » dit Jésus, et se tournant vers Madeleine : « Tu vois cette femme!... Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as pas lavé les pieds : elle les a couverts de ses larmes et séchés de ses cheveux. Tu ne m'as pas donné le baiser traditionnel : depuis qu'elle est ici, elle n'a cessé de baiser mes pieds. Tu ne m'as point parfumé la tête : elle a parfumé mes pieds ».

Une sorte d'ironie grave opposait les négligences ou les impertinences de Simon à l'humble tendresse de cette pauvre créature qui s'attachait aux pieds, rien qu'aux pieds du Maître, n'osant s'élever jusqu'à son front, surtout jusqu'à ses lèvres, où le faux juste aurait dû mettre à profusion les parfums et les baisers. Simon, la tête basse, se rappelait sans doute sa dette envers la divine miséricorde et, dans sa conscience plus ou moins éclairée, la trouvait moins lourde que celle de la courtisane. La conclusion se tirait d'elle-même : ayant moins reçu, il avait dû moins aimer : et, — comme le Maître le lui faisait sentir, — peu reconnaissant, il avait négligé de paraître empressé. Cependant ce n'était pas là que Jésus voulait l'amener :

— « C'est pourquoi, conclut-il, je te le dis : beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé[1] ».

1. Luc., VII, 47 : « Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum ».

Quand il l'avait délivrée du démon, il lui avait dit peut-être, comme au paralytique de Bethesda : « Te voilà guérie : ne retombe plus dans le péché, de peur qu'il ne t'arrive pire encore [1] » : — mais sans lui demander l'aveu de ses fautes, sans lui imposer de pénitence, — augmentant ainsi sa dette de toute la délicatesse et toute la magnificence du bienfait.

Livrée à l'inspiration de son cœur, Madeleine n'avait pas cru possible de mieux faire que de le laisser publiquement déborder, au risque de manquer à tout ce que le monde appelle ses convenances. Il ne s'agissait point pour elle d'une confession plus propre au scandale qu'à la réparation : elle se proposait seulement de mettre aux pieds du Maître sa personne et sa vie, comme une esclave prête désormais à tous les renoncements et à toutes les obéissances [2]. Que lui importait l'opinion d'un monde où elle avait trouvé, avec l'occasion de sa ruine, le mépris et la dureté qui semblaient rendre cette ruine irréparable [3]?

« Aussi, comme dit saint Augustin, sans attendre d'invitation, elle avait couru à son médecin, pour demander avec une pieuse impudence la plénitude de sa guérison : importune aux convives, mais sûre de n'être pas indiscrète aux yeux du bienfaiteur [4] ».

« Celle que la vie du péché avait laissée froide, observe saint Grégoire, avait senti s'allumer dans son cœur purifié la flamme puissante de l'amour [5], » et, semblable à l'épouse des Cantiques, elle *s'était mise à la recherche du Bien-Aimé*, avec une ardeur folle, *sans redouter les rebuffades et les mauvais traitements*, perdue dans la pensée de l'*étreinte qui*

1. Joann., V, 14 : « Ecce sanus factus es : jam noli peccare », etc...
2. I Reg., XXV, 41 : « Ecce famula tua sit in ancillam, ut lavet pedes servorum domini mei ».
3. S. August., *Homil. XXIII*, cit. Isai., LXV, 5.
4. Id., *Homil. XXIII*, in *Evangel.*
5. S. Gregor., *Homil. XXV*, in *Evangel.*

l'attacherait à ses pieds. « Parce que, dit le texte sacré, le véritable amour est fort comme la mort, et que sa flamme, brûlante comme celle de l'enfer, pousse au loin ses jets irrésistibles [1] ».

Et ce feu nouveau avait tout consumé : de la Madeleine qui scandalisait Tibériade et Capharnaüm, il ne restait plus rien. Les parfums qui enivraient les esclaves de sa coquetterie [2], elle les répandait sur les pieds de Celui dont *le parfum allait désormais l'entraîner* [3] dans les voies de la pénitence : les tresses dont elle avait jadis lié tant de cœurs, elle les dénouait pour qu'Il les fauchât plus librement, — moisson dorée au soleil de sa miséricorde, — opulent trophée de la victoire remportée par son amour. Muette des lèvres, parce que nulle parole ne pouvait rendre ce qui se passait en son cœur, elle l'exprimait par des pleurs et des baisers mille fois plus éloquents. Le Maître avait bien raison de dire : « Elle a beaucoup aimé : » car il faut beaucoup aimer pour s'humilier ainsi et s'anéantir dans une pareille protestation d'amour [4] !

Et la conclusion s'imposait : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. » La veille, Il ne lui avait pas remis ses péchés, dont elle n'avait pas demandé le pardon, soucieuse qu'elle était surtout de sa guérison corporelle. Aujourd'hui, la voici purifiée par une absolution solennelle : « Tes péchés te sont remis [5] »! La veille, Madeleine n'avait encore pour lui que de la gratitude : la nuit, propice au conseil [6], lui en a montré l'insuffisance, et l'amour s'est levé dans son

1. Cant., III, 2 ; — VIII, 6.
2. II Paralip., XVI, 14 : « Lectum suum plenum aromatibus et unguentis meretriciis quæ erant pigmentariorum arte confecta ».
3. Cant., I, 3 : « Trahe me post te : curremus in odorem unguentorum tuorum. »
4. Grenade, *Traité de la vie de N.-S.*, c. XXXI, § 1er.
5. Luc., VII, 48 : « Remittuntur tibi peccata ».
6. Eccli., LX, 5 : « Somnus noctis immutat scientiam ».

cœur comme une aurore, dont le pardon qu'elle vient de recevoir fait le plus resplendissant midi[1].

Heureuse Madeleine! Son midi n'aura pas de déclin, et le dernier de ses jours jettera les mêmes rayons que le soir où elle entendit, aux bords du lac, défendre, par le Sauveur lui-même, contre les ironies du Pharisien, *la confiance qui lui valait le salut et la fixait dans la paix*[2].

A partir de ce jour, elle se mit à la suite du Maître, en compagnie de Marie et des femmes que nomme l'Évangile, Cléophée, Salomé, Suzanne, Jeanne de Chusa et sa propre sœur Marthe depuis longtemps attachée aux pas de Jésus[3]. C'était une coutume des Juives pieuses de s'associer aux disciples qui recueillaient l'enseignement des rabbis illustres et personne ne songeait à s'en étonner[4]. Si Madeleine avait donné du scandale, sa conversion l'atténuait tout au moins, et sa présence dans le cortège du prophète tournait plutôt à la gloire de celui-ci, qui n'en était plus d'ailleurs à compter avec le reproche de bien accueillir les pécheurs. Quant aux apôtres, ils avaient à méditer les paraboles de la *brebis errante*, de la *drachme perdue*, de l'*Enfant prodigue*, en admettant qu'ils oubliassent la vocation de Lévi et l'hospitalité de Zachée. D'ailleurs, il est bien permis de le croire, l'affection qu'ils portaient, comme leur Maître, à Marthe et à Lazare, devait rejaillir sur Madeleine, dont ils avaient souvent pleuré les égarements et désiré le retour. Elle leur était chère depuis longtemps, plus chère depuis son repentir : en

1. Psalm. XXVI, 6 : « Educet Dominus quasi lumen justitiam tuam et judicium tuum quasi meridiem ».

2. Luc. VII, 50 : « Fides tua te salvam fecit : vade in pace ».

3. Matth., XXVII, 55 ; — Luc, VIII, 2-3.

4. Saint Jérome rappelle cette coutume (*In Matth.*, XXVII, 56) d'après le *Neveh Schalom*, fol. 56. — Cf. I Cor., IX, 5. — Fillion pense cependant (*In Luc.* VIII, 2-3) que N.-S. innovait en ceci que les femmes le suivaient dans ses voyages.

elle, chacun d'eux, — à l'exception peut-être de Judas [1], — voyait une sœur rendue à la famille dont ils étaient les enfants.

Laissant donc Magdala, qu'elle paraît avoir revu seulement en passant [2], la pécheresse convertie prit part aux saintes caravanes qui sillonnèrent la Palestine, de l'an 32 à l'an 34. De temps en temps, elle se retirait avec Marthe et Lazare, dans la solitude de Béthanie, quand le Maître interrompait ses prédications ou trouvait nécessaire de fuir pour un temps les poursuites du Sanhédrin. Elle vivait alors du souvenir de l'intimité où elle avait été admise et de l'espérance d'en goûter encore le charme : et quand le divin Ami revenait s'asseoir au foyer de ses hôtes préférés, elle restait agenouillée ou assise près de lui [3], ravie dans l'audition de sa voix et la contemplation de son visage, insensible aux agitations de Marthe, et savourant avec délices *la part excellente qu'elle avait choisie, et que nul ne devait lui ravir* [4].

Arrêtons-nous ici un instant pour répondre à la question, posée sans doute plus d'une fois dans l'esprit des lecteurs, mais restée sans formule et par conséquent sans réponse : « Quelle était l'affection de Madeleine pour le Sauveur? De même nature que nos affections ordinaires ou purement surnaturelle »?

Il peut paraître d'abord téméraire de scruter ce mystère : mais si le cœur de Jésus *aime d'être interrogé* [5], nous ne sau-

1. Joann., XII, 4-6 (où l'insinuation est visible).

2. Raban Maur (*Vita S. Mariae Magdal.*, c. XI) dit que Notre-Seigneur y revenait fréquemment, — *assidue*, — et qu'il y logeait chez Marthe et Marie, au cours de ses prédications en Galilée.

3. Luc., X, 39 : « Sedens *secus pedes* Domini, audiebat verbum illius ». — « Magdalena vero *assueta* orationi et *pedibus Domini* », dit le Brév. Rom., au 29 juillet.

4. Luc., X, 42 : « Optimam partem elegit, quae non auferetur ab eâ ». — C'est par erreur que l'on traduit presque toujours : *Optimam*, par *meilleure*. Le grec, il est vrai, dit : « τὴν ἀγαθὴν μερίδα », — *la bonne part*.

5. Psalm. CXXXVIII, 23 : « Scito cor meum : interroga me et cognosce semitas meas ».

rions faire injure à Madeleine en pénétrant dans son cœur, avec la réserve et le respect que commande l'objet de nos investigations. L'amitié, même humaine, est un don de Dieu, — « la plus haute des récompenses visibles de la vertu, dit le Père Lacordaire [1] », — et lorsque se présente à nous l'occasion de l'étudier sous la forme la plus parfaite qu'elle ait pu revêtir, nous manquerions à Dieu lui-même en négligeant de chercher la mesure d'une pareille faveur [2].

En somme, la question posée est celle-ci : « Jésus-Christ pouvait-il être d'abord, comme homme, l'objet d'une affection naturelle, avant d'être, comme Dieu, l'objet d'un amour surnaturel »? La réponse est dans la notion que nous avons donnée de la nature et de la vie humaine de Jésus-Christ, et nous pourrions nous en tenir là, s'il n'était plus profitable à notre instruction et à la gloire du Sauveur de pénétrer plus avant dans l'étude des sentiments qu'il pouvait inspirer.

Dieu est absolument le seul être digne de notre amour, c'est-à-dire de la donation totale et sans retour de notre cœur. Mais, invisible aux yeux de la chair et incompréhensible aux efforts de l'esprit, il a daigné se donner, dans les créatures faites à son image, comme des miroirs [3] où nous pouvons voir et apprécier une part de ses perfections : semblable au soleil, sur lequel nos regards ne peuvent se fixer, mais dont ils peuvent admirer le reflet dans le cristal des eaux.

Toute affection véritable a donc pour cause la participation plus ou moins large de la parfaite beauté de Dieu. Consciente ou inconsciente, cette rencontre du divin est la raison de l'admiration et de la vénération que nous portons à ce que nous aimons, — qui le grandissent et l'élèvent sans cesse à nos

1. *Sainte Madeleine*, c. Ier.

2. Grenade (*Traité de la vie de N.-S.*, c. XXXI, § 1er) est très intéressant sur le point qui nous occupe.

3. I Cor., XIII, 12 : « Videmus nunc per speculum in enigmate ». — Cf. *Summ. theol.*, I, q. II, 1, 0 ; — q. XII, 12, etc.

yeux, — et nous emportent à sa suite, dans l'ascension qui le rapproche de son principe [1].

L'humanité du Verbe Incarné était le plus pur et le plus fidèle miroir de la beauté éternelle : par conséquent elle possédait la plus haute puissance de séduction qui se conçoive, et rien n'était plus naturel que d'aimer l'homme en Jésus-Christ. Plus on le connaissait, plus l'affection s'imposait. Ce qui s'entend des âmes droites et généreuses, auxquelles convenait la révélation plus complète et plus agissante des perfections cachées aux orgueilleux et aux charnels, capables seulement de sentir le poids de la majesté transparaissant à travers le voile de la faiblesse humaine [2]. C'est ainsi qu'il attirait les enfants, les humbles, les souffrants et les méprisés, par un charme qui se changeait vite en domination affectueuse. A plus forte raison, ceux qu'il admettait dans son commerce intime subissaient-ils cette domination, comme les Apôtres et les saintes femmes, et parmi eux, les préférés, Jean l'évangéliste et Lazare, Marthe et Madeleine, dont le regard lisait plus clairement dans son cœur. Et puisque l'affection rendue doit se mesurer à l'affection témoignée, est-il étonnant qu'on l'aimât d'autant plus qu'il paraissait aimer davantage?

Comment donc Madeleine n'eût-elle pas éprouvé d'abord pour le divin Maître un sentiment d'affection naturelle? Sa vive intelligence, son âme ardente, suffisaient à motiver son attachement à cette beauté qui en avait séduit tant d'autres moins capables de l'apprécier. Objet d'une telle miséricorde, ne devait-elle pas sentir incessamment croître en son cœur l'amour avec la reconnaissance? Madeleine indifférente serait mille fois moins compréhensible que Madeleine aimante au

1. *Summ. theol.*, I, q. LXIII, 3, c : « Commune est omni creaturæ ut per motus et operationes suas tendat sicut in finem suum in assimilationem divinæ bonitatis, conservando suum esse et communicando illud ».

2. Matth., XI, 25 : « Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis ».

delà de toute comparaison, telle que la tradition nous l'a sans cesse montrée [1].

Sans nul doute, en attirant à lui les cœurs, Jésus les illuminait, les purifiait, les divinisait en quelque sorte, par la révélation croissante de sa gloire intérieure, sorte de vision anticipée de sa divinité, non pas telle que les élus l'auront dans le ciel, mais telle que certains d'entre eux l'ont déjà sur la terre. A ceux qui lui donnaient davantage, il donnait aussi davantage, les excitant ainsi à consommer le sacrifice de tout ce qui était humain ou simplement naturel, jusqu'à ce qu'il les amenât à l'éblouissement dans lequel rien de terrestre n'était plus visible pour eux, — à plus forte raison rien n'était plus désirable. C'est là qu'en était venue Madeleine; mais non pas tout d'un coup, si vif qu'eût été son élan vers le Dieu qu'elle devina dans l'homme, dès leur première rencontre. Elle avait, au début, trop conscience de sa misère, pour songer même à réclamer l'affection de l'homme : mais elle avait confiance en celle de Dieu, précisément parce qu'elle était la conquête de sa grâce [2]. Son amour fut donc, dès le premier instant, surnaturel et divin, sans qu'on puisse cependant oublier que le Dieu venait à elle sous les traits d'un homme, le plus aimable qui fût jamais, et qu'elle entendit d'une bouche humaine la parole : « Vos péchés vous sont remis et vous pouvez aller en paix ».

Du jour où Madeleine fut ainsi admise à l'amitié du Sauveur, elle n'eut d'autre souci que de s'en rendre de plus en plus méritante par sa fidélité aux inspirations de la grâce. Nous la retrouvons deux fois, dans l'Évangile, avant l'heure

1. « Prima meretur gaudia, quæ plus ardebat cœteris. » (*Hymn. Vesper. in festo S. Mariæ Magdalenæ*). — « Redemptoris ardentissima dilectrix... ad pedes Christi adepta est », dit Raban Maur (*De Vita B. Mariæ Magdalenæ*, c. XXXVIII). Il l'appelle aussi, dans son *prologue* : « Dulcissima dilectrix Christi ».

2. Psalm. XVII, 20 : « Salvum me fecit quia voluit me ».

qui la verra pleurant silencieusement, au pied de la croix : et c'est à Béthanie, dans la maison de Marthe, retraite qu'elle paraît avoir choisie pour concilier sa volonté de fuir le monde avec l'espoir de se rencontrer souvent avec le divin Ami[1].

Jésus aimait en effet ce séjour où son cœur se dilatait dans une atmosphère de tendresse et de fidélité, qu'il ne rencontrait guère ailleurs, du moins au même degré. La maison de Pierre, à Capharnaüm, — celle de Zachée, à Jéricho, lui offraient un asile agréable mais dont il ne paraît pas avoir fait le même cas. Béthanie était vraiment le lieu de son repos et il y revenait aussi souvent que le lui permettaient les nécessités de son ministère évangélique. A chaque fête solennelle, lorsqu'il montait à Jérusalem, la maison de Marthe était la dernière étape de sa route vers la Ville sainte, quand même il ne s'y établissait pas à demeure, comme il paraît par les huit jours qui précédèrent la Passion.

Si Marthe montrait alors son empressement à servir le Maître, Madeleine préférait se recueillir dans l'audition des paroles qui tombaient de ses lèvres divines, comme des gouttes de rosée, sur le cœur et l'âme de sa servante. En vain Marthe, dont l'amour avait besoin de se manifester dans l'action, essayait-elle de l'arracher à cette oisive contemplation; Jésus prenait la défense de Madeleine et lui assurait la tranquille jouissance de la part qu'elle avait choisie sous son inspiration.

Elle savait cependant agir au besoin, comme le jour où elle renouvela, chez Simon le Lépreux, l'onction de Capharnaüm[2]. Mais, cette fois, elle avait un autre visage et une autre allure : « Ce n'était plus cette femme en qui la jeunesse et la beauté déguisaient mal l'opprobre du vice et qui s'approchait

1. Raban Maur dit, comme nous l'avons vu, qu'elle continua de visiter Magdala, où elle eut plusieurs occasions de recevoir le Maître, pendant son apostolat de Galilée. (*Vit. s. Mariæ Magdal.*, c. xi). — Mais l'Évangile et la tradition semblent donner à Béthanie un caractère plus conforme à notre opinion.

2. Matth., XXVI, 6-13; — Marc., XIV, 3-9; — Joann., XII, 2-8.

timidement des pieds de Jésus, comme une servante, pour y répandre et y essuyer des pleurs. Trois années de grâce avaient passé sur son front et c'était la sainteté qui enveloppait toute sa personne d'une auréole divine. Elle entra donc, et brisant l'albâtre qu'elle tenait dans ses mains, elle en répandit le parfum sur la tête du Sauveur. Madeleine brise l'albâtre parce qu'elle comprend que tout est consommé et que jamais plus le Seigneur ne recevra de la piété des hommes un semblable hommage. Ce mouvement d'un désespoir et d'un amour prophétiques accompli, Marie se rappelle sa bassesse première et, courant aux pieds de Jésus, elle y verse, avec un débris du vase, un reste de parfum qu'elle essuie de ses cheveux. Mais l'Évangile ne nomme plus ses larmes. Elle devait en répandre une dernière fois, dans un autre temps, et dans un autre lieu. Ici la force et la sérénité convenaient : on n'était plus à l'heure du pardon, et l'on n'était pas encore à l'heure du tombeau. »

« Éternelle misère des hommes! Cette fois ce n'est plus le pharisien qui se prend à douter de Dieu parce qu'il le voit touché par une pécheresse : ce sont les disciples eux-mêmes qui s'indignent de voir un parfum très précieux répandu sur la tête de leur Maître, sur cette tête qu'ils verront bientôt sous une couronne d'épines. *A quoi bon,* se disent-ils entre eux, *la perte de ce parfum? On pouvait le vendre plus de trois cents deniers et les donner aux pauvres*[1]. On reconnaît la faiblesse de notre esprit devant les mystères de Dieu. Jésus ne s'offense pas de leur peu de foi : il leur dit avec bonté : *Laissez-la faire; pourquoi la chagrinez-vous? c'est une bonne œuvre qu'elle a accomplie en moi; vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. Cette femme a fait ce qu'elle a pu de ce qu'elle avait, et elle*

1. Marc., XIV, 4-5.

a oint d'avance mon corps pour la sépulture. En vérité, je vous le dis, partout où cet Évangile sera prêché, dans tout le monde, on racontera d'elle, à sa gloire, ce qu'elle vient de faire[1]. »

« On sent dans ces paroles un accent de tristesse, et l'on y voit aussi la supériorité de Marie-Madeleine dans l'amour et dans la science. Quels mots déjà ont été dits de cette femme, et par quelle bouche! *Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. Marie a choisi la meillenre part qui ne lui sera point enlevée. Partout où l'Évangile sera prêché on racontera d'elle, a sa gloire, ce qu'elle a fait*[2] ».

Il lui restait à entendre un mot plus profond et plus doux encore. Au Calvaire, bien que le regard du Maître soit sans doute tombé sur elle, il ne lui dit rien : cette heure appartenait tout entière à Dieu, aux âmes, à leur réconciliation définitive. Nulle amitié particulière n'y avait de place et Marie elle-même n'y reçut point de son Fils ce nom de mère qu'il lui attribuait au profit des hommes. Mais au jour de la Résurrection, après la dette de l'amour filial payée par l'apparition à Marie, Jésus ne pouvait manquer de s'aquitter envers la plus vive et la plus compatissante amitié. C'est pourquoi, l'Évangile nous le dit, *il apparut premièrement à Marie-Madeleine :* et, chose étrange, le texte sacré ajoute : *qu'il avait délivrée jadis des sept démons qui la possédaient*[3]. Quel souvenir en pareille circonstance! L'Évangéliste a eu raison de le rappeler : Marie était la préférée du Rédempteur parce qu'elle était sa plus belle conquête, — parce qu'elle l'aimait plus ardemment en reconnaissance de sa plus grande miséricorde, — parce qu'elle avait eu et pris

1. Marc., XIV, 6-9.
2. Lacordaire, *Sainte Marie-Madeleine*, c. IV.
3. Marc., XVI, 9 : « Surgens autem... apparuit primo Mariæ Magdalenæ, de qua ejecerat septem dæmonia ».

plus de part aux douleurs de la Passion. Elle avait ainsi droit « au privilège de voir la première le Fils de Dieu ressuscité du tombeau, vainqueur du démon, du péché, du monde, de la mort, et d'acquérir, la première, dans cette vue, la certitude et la consolation du salut éternel des hommes [1] ».

Mais écoutons saint Jean raconter cette entrevue de Madeleine avec Jésus ressuscité [2]; il n'y a pas, dans les livres les plus justement admirés, une page comparable à celle-ci :

1. « Le premier jour après le sabbat, dès le matin, alors que les ténèbres couvraient encore la terre, Marie-Madeleine vint au tombeau et vit qu'on avait enlevé la pierre qui en fermait l'entrée.

2. « Elle courut donc à Simon-Pierre et à l'autre disciple qu'aimait Jésus et leur dit : *Ils ont enlevé le Seigneur de son tombeau et nous ne savons où ils l'ont mis.*

3. « Pierre sortit aussitôt avec l'autre disciple et ils se rendirent au tombeau.

. . . . . .

10. « Puis les disciples (n'ayant rien trouvé que les suaires) revinrent à leur demeure.

11. « Mais Marie resta debout près du tombeau, versant des larmes. Tout en pleurant, elle se pencha pour regarder dans l'intérieur,

12. « Et vit deux anges vêtus de blanc assis, l'un à la tête, l'autre aux pieds du banc, sur lequel avait été déposé le corps de Jésus.

13. « Ils lui dirent : *Femme, pourquoi pleurez-vous?* — Elle leur répondit : *Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur et que je ne sais où ils l'ont mis.*

14. « Et après avoir ainsi parlé, elle se détourna et vit Jésus près de là, mais sans savoir que c'était lui.

1. LACORDAIRE : *op. cit.*, c. V.
2. JOANN., XX, 1-18.

15. « Jésus lui dit : *Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous?* — Elle, pensant que c'était le jardinier, lui répondit : *Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai!*

16. « Alors Jésus lui dit : *Marie!* — Elle, se retournant, lui dit : *Maître!*

17. « *Ne me touchez pas,* ajouta-t-il, *je ne suis pas encore remonté à mon Père; mais allez à mes frères et dites-leur : Je monte à mon Père qui est votre père, à mon Dieu qui est votre Dieu!* »

Quel commentaire ne déflorerait cet incomparable récit? Empruntons cependant à l'historien du cœur de Madeleine quelques paroles dignes, à coup sûr, de trouver place après celles de saint Jean.

« *Marie!* Oh! quel accent eut ce mot! accent de reproche, puisque Madeleine n'avait pas reconnu Jésus; accent de révélation par le reproche. *Marie!* hélas! ici-bas même, que notre nom est doux dans la bouche d'un ami, et qu'il va loin au fond douloureux de notre être! Et si c'était Dieu qui le prononçât à voix basse, si c'était Dieu mort pour nous, ressuscité pour nous, qui nous appelât par notre nom, quel écho ne remuerait-il pas dans les profondeurs infinies de notre misère? Marie-Madeleine entendit tout dans son nom : elle entendit le mystère de la résurrection qu'elle ne comprenait pas : elle y entendit l'amour de son Sauveur et, dans cet amour, elle le reconnut. *Maître!* répondit-elle. Un mot lui suffit, comme un mot avait suffi au Fils de Dieu. Plus les âmes s'aiment, plus leur langage est court [1] ».

Après ce moment, l'Évangile semble avoir redouté de prononcer encore ce nom désormais consacré, que nous re-

1. LACORDAIRE, *op. cit.*, c. V.

trouverons seulement dans la tradition et l'histoire [1]. Attachée spécialement aux pas de la Vierge-Mère, Madeleine prit part, avec elle, aux derniers événements de la vie terrestre du Rédempteur. Puis, remise par Pierre aux soins du disciple Maximin, comme sa sœur l'avait été à ceux du diacre Parménas, elle continua sa vie de méditation et de prière, dans la maison de Béthanie, devenue l'église cathédrale de son frère Lazare [2]. Le suivit-elle dans l'île de Chypre, lors de la première dispersion des disciples? Il est permis d'en douter, et nous croyons plus probable qu'elle se contenta d'un séjour momentané, dans la Galilée plus tranquille, ou dans quelqu'une des villes du littoral phénicien, d'où elle était revenue à Jérusalem, au temps de la mort de saint Jacques et de l'emprisonnement de saint Pierre.

A ce moment, le prince des Apôtres ordonna la dispersion définitive des premiers témoins de la foi, et il destina aux Gaules et à l'Espagne un grand nombre d'entre eux, au premier rang desquels nous voyons Lazare, ses deux sœurs, Maximin et Parménas. Nous avons vu ailleurs comment les Juifs de Joppé essayèrent d'anéantir les espérances des amis de Jésus, comment aussi Dieu les préserva de la mort et les conduisit jusqu'aux rivages de la Provence, où commença l'évangélisation des Gaules, et d'où les apôtres de l'Espagne se dirigèrent vers les peuples qu'ils devaient amener à la foi.

Traversant Arles, où la tradition locale lui fait une part

1. Raban Maur nous a laissé une histoire de Madeleine (*Vita B. Mariæ Magdalenæ*), dont l'autorité est généralement reconnue. — On adjoint d'ordinaire à ce travail une très ancienne *Vie de sainte Madeleine*, exploitée par Raban Maur et Jacques de Voragine. — Cf. Faillon (*Monuments inédits*), Lacordaire (*Sainte Marie-Madeleine*), etc.

2. Nous avons relaté plus haut (liv. II, chapitre II) la tradition orientale d'après laquelle Madeleine aurait fait sa demeure du sépulcre de Lazare, où elle aurait vécu en recluse, pendant plusieurs années.

dans le premier effort de Trophime [1], Madeleine descendit vers Marseille, où elle fut activement associée aux travaux apostoliques de Marthe et de Lazare. S'il faut en croire les anciens documents exploités par Jacques de Voragine [2], elle prit tout d'abord ascendant sur l'esprit du premier magistrat de Marseille et sur celui de son épouse, tant par le charme de sa personne que par la force de ses paroles et la vertu de ses miracles. Après avoir sauvé de la mort la femme et son enfant nouveau-né, elle ramena sain et sauf le mari qui avait entrepris le voyage de Rome, et le décida à favoriser la prédication de l'Évangile dans la vieille cité phocéenne et toute l'étendue de son territoire. Il n'y a rien d'inacceptable dans ce récit, pourvu que l'on fasse la part du merveilleux dont la piété du moyen âge paraît avoir entouré les faits historiques. « Ces vaines amplifications d'une fausse rhétorique » sont à la « populaire et toute-puissante tradition » ce que les parasites sont aux chênes : elles ne lui enlèvent rien de sa valeur et la confirment au contraire, en montrant combien elle est restée profondément gravée dans les esprits et dans les cœurs [3].

Madeleine ne devait pas toutefois fixer son séjour à Marseille. Maximin ne tarda pas à l'emmener avec lui à Aix, dont il fut le premier évêque [4]. Puis elle le quitta pour se retirer dans la solitude, afin de s'y livrer en toute liberté à la contemplation, qui devenait de plus en plus la loi de sa vie, conformément à la parole du Seigneur.

« Quand on sort de Marseille en se dirigeant vers les

1. Cf. Mistral, *Mireio*, c. XI. — La même tradition veut que Madeleine ait d'abord évangélisé le pays de Maguelonne, aussitôt après son débarquement. (Gariel, *Hist. des évêques de Maguelonne et de Montpellier*).

2. *Legenda aurea : De sancta M. Magdalena*, fol. LXXX, verso.

3. Lacordaire, *op. cit.* c. VI.

4. On voyait encore, au commencement de notre siècle, dans l'église Saint-Sauveur, la place de l'oratoire où sainte Madeleine avait prié.

Alpes, on entre dans une vallée qui longe la mer sans la voir, parce que de hautes montagnes lui en cachent les flots; une autre chaîne se dresse à l'opposite de celle-là et, contenue entre ces deux murailles, la vallée court vers un amphithéâtre abrupt qui semble lui fermer le chemin, pendant qu'une rivière bordée d'arbres glisse sans efforts dans de longues prairies et arrose de sa fécondité mille habitations. Son nom est obscur comme ses eaux [1]. Elle guide en quelque sorte le voyageur et, après s'être épanouie dans une campagne plus vaste, arrêtée par les monts, elle tourne tout à coup vers la gauche, s'enfonce dans des gorges resserrées, devient un torrent et, s'élevant entre un dédale de cimes boisées et de sommets dénudés, elle trouve enfin sa source près d'un plateau paisible, couronné d'un immense et solitaire rocher...

« Au centre de ces roches hautes et alignées qui ressemblent à un rideau de pierre, l'œil découvre une habitation qui y est comme suspendue, et, à ses pieds, une forêt dont la nouveauté le saisit. Ce n'est plus le pin maigre et odorant de la Provence, ni le chêne vert, ni rien des ombrages que le voyageur a rencontrés sur sa route; on dirait que, par un prodige inexplicable, le Nord a jeté là toute la magnificence de sa végétation. C'est le sol et le ciel du Midi avec les futaies de l'Angleterre. Tout proche, à deux pas, sur les flancs de la montagne, on retrouve la nature vraie du pays : ce point-là seul fait exception. Et si l'on y pénètre, la forêt vous couvre aussitôt de toute sa majesté, semblable en ses profondeurs, en ses voiles et en ses silences, à ces bois sacrés que la hache des anciens ne profanait jamais. Là aussi, les siècles seuls ont accès, seuls ils ont le droit d'abattre les vieux troncs et d'en rajeunir la sève; seuls, ils ont régné et règnent encore, instruments d'un respect qui vient de plus

1. C'est l'Huveaune, petit fleuve qui se jette dans la mer, à Marseille, à l'extrémité du Prado.

haut qu'eux et qui ajoute au saisissement du regard celui de la pensée [1] ».

Au flanc du rocher qui domine la forêt s'ouvre une profonde caverne, dont le centre présente une éminence toujours sèche au milieu des suintements qui donnent naissance à l'Huveaune. C'est à cette place que Madeleine se tenait d'ordinaire pour prier et se reposer dans les courts instants dérobés à la contemplation. Sept fois par jour, affirme la tradition [2], elle était enlevée sur les bras des Anges jusqu'au sommet du rocher, comme sur un autre Thabor, « pour entendre là ce que saint Paul déclare avoir entendu sans pouvoir l'exprimer [3] ». Pendant trente ans elle mena cette vie quasi céleste, en attendant sa réunion définitive à Celui qu'elle cherchait de ses regards avides, dans les profondeurs du ciel de Provence.

Le jour de cette réunion lui fut annoncé, non par les anges qui la servaient, mais par le Fils de Dieu lui-même [4]. Elle fut alors transportée au fond de la vallée, sur la voie Aurélienne, à quelque distance de l'oratoire où Maximin était venu fixer sa demeure, près du bourg de Tegulata [5]. « L'évêque y attendait l'amie de son Maître [6] : il l'y reçut, lui donna la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, et, prise du sommeil de la mort, elle s'endormit en paix. Saint Maximin déposa son corps dans un tombeau d'albâtre, et lui-même y prépara sa sépulture, en face du monument où il avait enseveli les reliques qui devaient appeler sur

1. Lacordaire, *op. cit.*, *Prologue.*

2. Raban Maur (*De vita B. Mariæ Magdalenæ*, c. XXXIX) hésite à reconnaître la valeur de cette tradition, sans pourtant la rejeter entièrement.

3. Lacordaire, *op. cit.*, c. VII. — Une chapelle appelée le saint Pilon marque la place de ces ravissements.

4. Raban Maur, *op. cit.*, c. XLV, cit. *Codices Regii.*

5. Voy. *Itinéraire d'Antonin.* — C'est aujourd'hui la ville de Saint-Maximin (Var).

6. « Amica Salvatoris », disent les *Codices Regii.*

ce coin du monde ignoré une immortelle illustration [1] ».

La basilique élevée par la piété des fidèles sur la tombe de l'illustre pénitente garda ses reliques pendant sept cents ans, au cours desquels Cassien vint, au quatrième siècle, établir à son ombre les religieux qu'il avait déjà fixés, à Marseille, près du tombeau de saint Lazare. Au commencement du huitième siècle, les Sarrasins envahirent la Provence, pillant et détruisant les églises. Pour éviter les profanations des reliques confiées à leur garde, les Cassianites recouvrirent de terre et de pierres la crypte où elles reposaient, après avoir pris toutefois la précaution de mettre, dans le sépulcre de Madeleine, une inscription destinée à en garantir l'authenticité. Le 9 décembre 1279, Charles d'Anjou, neveu de saint Louis, à la suite d'une inspiration divine, fit creuser à la place qui lui avait été désignée et remit au jour l'albâtre où dormait l'amie du Sauveur. Un signe merveilleux permit de reconnaître sans hésitation les restes de Madeleine; à son front, sur la tempe gauche, adhérait encore une parcelle de chair vivante, qui marquait la place où la main de Jésus ressuscité avait touché Madeleine, quand il lui avait dit : « Noli me tangere [2] »!

Le 12 mai de l'année suivante, Charles faisait la translation solennelle des reliques miraculeusement retrouvées. Il mit à part, dans des châsses précieuses, la tête, que son père, le roi de Sicile, orna de sa propre couronne, et un os du bras droit qui avait répandu les parfums sur les pieds du Christ. Une châsse d'argent reçut le reste des ossements, et le tout fut enfermé dans une chapelle souterraine de marbre, au-dessus de laquelle on commença de construire une vaste

1. Lacordaire, *op. cit.*, c. VII. — V. à l'*Appendice* la lettre A.

2. Ce fragment de chair s'est détaché du crâne, en 1780 : il est depuis conservé, sans corruption, dans un vase de cristal, sur l'autel de la crypte.

église, confiée plus tard aux soins des Frères Prêcheurs [1].

A partir de ce moment, la dévotion des peuples ne cessa plus d'entourer la crypte de Saint-Maximin des hommages les plus empressés. Les pontifes et les rois y vinrent abaisser la splendeur de leurs couronnes : Louis XI, Charles VIII, Louis XII, Anne de Bretagne, François Ier, Charles IX, Louis XIII et Louis XIV y apportèrent l'hommage de la France. Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, Grégoire XI, Clément VII et Benoît XIII, y apportèrent plus encore, — le témoignage de la vénération du monde catholique. Pendant la tourmente révolutionnaire, Dieu chargea Lucien Bonaparte de veiller sur les restes de son amie; pas une pierre ne tomba des murs qui les protégeaient, et « lorsque la colère divine, apaisée par tant de malheurs, se retira de nous, la France étonnée retrouva debout l'œuvre des neveux et des fils de saint Louis, ayant à son frontispice le nom d'une nouvelle race et le commencement d'une autre histoire [2] ».

Docile aux enseignements du passé, notre siècle a repris la route de la Sainte-Baume et de Saint-Maximin, où le plus illustre des historiens de Madeleine a rétabli les Frères Prêcheurs. « O bonté de Dieu sur nos désirs, s'écrie Lacordaire, nous avons vu le cloître vide se repeupler, les pompes anciennes reprendre leur harmonie interrompue, le passé sortir de sa tombe, avec une jeunesse dont on ne le croyait pas capable, et nous avons cru entendre Jésus-Christ dire à l'amie fidèle qui ne pouvait croire à sa résurrection, ce mot de reproche et de lumière : *Marie!* [3] ».

1. Par une bulle de Boniface VIII, en date du 6 avril 1295.
2. Lacordaire, *op. cit.*, c. VII.
3. Id., *op. cit.*, c. VIII.

LIVRE III

LES AMITIÉS DE MISSION

CHAPITRE PREMIER

LES APÔTRES.

« Vos autem dixi amicos ».
JOANN., XV, 15.

Si les affections de la nature ont sur notre cœur une action qui brave le temps et la mort, elles sont pourtant moins puissantes que celles dont notre libre choix a été le principe. « Un ami, dit justement l'Écriture, est préférable à un frère [1] », parce que, d'un ami on peut attendre des consolations et une aide, que l'on n'attend pas d'un frère

1. PROV., XVIII, 24 : « Vir amabilis ad societatem magis amicus erit quam frater ». — ECCL., VI, 15 : « Amico fideli nulla est comparatio ».

à moins d'en avoir fait un ami. Les rapports de parenté ne supposent pas nécessairement la confiance, l'expansion, l'union des esprits et des cœurs, qui sont les fruits naturels de l'amitié : ils juxtaposent plutôt qu'ils ne soudent les âmes et les vies, en dépit de la ressemblance où nous voyons cependant la raison première de l'affection. Il ne suffit pas aux hommes d'être semblables pour s'aimer effectivement : il y faut encore la découverte spontanée et la libre constatation de cette similitude, qu'on nous gâte en l'imposant à notre pensée et surtout à notre conviction. Entre frères, ce travail d'étude et de connaissance se fait à notre insu, lentement et sûrement, déterminant des préférences, quelquefois des exclusions, à l'opposé des prévisions de ceux qui observent le développement de notre vie, à l'encontre aussi des efforts tentés pour opérer des rapprochements ou réprimer des antipathies. Encore reste-t-il toujours une différence entre l'affection fraternelle et l'amitié proprement dite, à ce point que le frère devenu l'ami n'a presque plus rien à réclamer de la communauté d'origine. Le choix a mis à néant les droits de la nature ou, du moins, les a mis au second plan pour toujours.

Mais, comme nous l'avons déjà remarqué, les amitiés de choix ont elles-mêmes des degrés et se hiérarchisent d'après l'estime où nous les tenons. Il s'en dégage en effet un charme plus ou moins pénétrant, suivant leur valeur intrinsèque, leur action possible ou réalisée, le profit et la joie que nous en attendons ou que nous en avons retirés. Un être intelligent ne saurait mettre au même plan toutes les âmes auxquelles il reconnaît le droit d'attirer la sienne, parce qu'il y voit des différences qui tiennent à elles-mêmes ou à lui, et d'après lesquelles il doit en graduer le prix.

C'est pourquoi le sage préfère aux amitiés qui lui adoucissent la vie celles qui en achèvent le mérite et l'honneur,

c'est-à-dire celles qui servent efficacement l'œuvre à laquelle il se croit prédestiné. Les premières lui donnent les joies du repos : les secondes assurent la gloire et la fécondité de son labeur ; — et, puisque le labeur est la loi ordinaire de la vie, dont le repos est seulement un accident rapide, il lui est tout naturel de préférer ses collaborateurs, surtout s'il a pu les choisir en toute liberté.

Non pas qu'il ne soit limité dans son choix par les conditions nettement définies, qui précisent le caractère des associés futurs et l'espérance dont ils sont la garantie : mais il a le droit de croire qu'il leur communiquera suffisamment de sa propre sève, pour ne pas trop redouter leur insuffisance première et les regarder déjà comme arrivés à l'égalité qui fonde l'amitié. En tout cas peut-il les en croire capables dans l'avenir, grâce à l'union où ils puiseront autant qu'ils y mettront : il ne serait pas homme, s'il n'avait la persuasion d'une supériorité qui suppléera aux infériorités du début et forcera les ascensions progressives. Ainsi d'ordinaire se font les associations destinées à produire la fortune et la renommée de ceux qui les établissent. On y peut assez souvent reconnaître l'action de la parenté et de la cohabitation, celle aussi des sympathies particulières ; de telle sorte que cette dernière forme de l'amitié résume toutes les autres, surtout après que la durée, les épreuves supportées en commun, les services mutuels, ont plus solidement scellé l'union primitive.

C'est ainsi que s'est formée entre Jésus-Christ et ses apôtres la merveilleuse association, qui donna les plus humbles des hommes pour collaborateurs au Verbe Incarné. Sans nul doute, il n'avait besoin que de lui-même pour opérer l'œuvre de la rédemption, et dès lors pour donner au monde la lumière de son Évangile. Mais en se revêtant de la forme humaine, il avait accepté de subir les exigences et les lois

de notre vie, d'y soumettre le développement de son plan, et par conséquent d'y employer des hommes auxquels il communiquerait son esprit et sa puissance.

Il avait en son choix la plénitude de sa liberté, c'est évident : mais il semble qu'il devait choisir des aides qui ne se pussent faire illusion sur la valeur de leur participation à l'œuvre du maître, encore que la faiblesse naturelle à l'esprit humain ne les mît pas à l'abri de toute tentation d'orgueil. Ce n'est pas aux *sages du monde,* suivant sa propre parole, mais *aux petits* [1], que le Père céleste devait se révéler par son Fils. Il convenait aux apôtres *non de choisir, mais d'être choisis* [2] sans mérite préalable de leur part, d'avoir la conviction profonde de leur impuissance de *venir au Fils sans la grâce du Père* [3] et de se considérer toujours comme des serviteurs inutiles [4]. En conséquence, il leur devrait d'autant plus la communication incessante de son intelligence et de sa force : il les élèverait ainsi graduellement jusqu'à des hauteurs qui nous donnent le vertige, rien qu'à les concevoir ; il en ferait plus que des hommes, si l'on peut dire, et pourrait, un jour, leur promettre ces *trônes du ciel d'où ils jugeront avec lui les douze tribus d'Israël* [5].

Il évitait ainsi au monde un scandale trop facile à prévoir. En se faisant aider, ou mieux servir, par des hommes puissants d'esprit et de parole, n'aurait-il pas donné prétexte à l'objection si souvent répétée, — en dépit de tout bon sens et de toute réelle connaissance de l'histoire, — d'après laquelle la transformation du monde est l'œuvre, partielle au moins,

1. Luc., X, 21 : « Abscondisti hæc a sapientibus et revelasti parvulis ».
2. Joann., XI, 71 ; — XIII, 18 ; — XV, 16 et 19.
3. Id., VI, 66 : « Nemo potest venire ad me, nisi fuerit ei datum a Patre meo ».
4. Luc., XVII, 10 : « Dicite : Servi inutiles sumus ».
5. Id., XXII, 30 : « Sedeatis super thronos, judicantes duodecim tribus Israël ».

des philosophes et des politiques contemporains ? Sénèque et Marc-Aurèle ont trop de part à l'admiration, plus ou moins sincère, des adversaires du christianisme, pour que nous ne soyons pas assurés du parti que l'incrédulité eût tiré contre lui du concours donné par de tels collaborateurs. Il lui convenait de paraître dans toute la majesté de sa grandeur et de sa force, — et d'arracher aux vaincus de sa miséricorde l'aveu qu'elle *a choisi ce qu'il y a de plus faible pour confondre les puissances de ce monde*[1]. Douze hommes inconnus, la veille, lui ont suffi pour conquérir l'univers et y fonder son empire pour toute la durée des temps.

Mais où a-t-il pris ces douze hommes?

Naturellement, il lui convenait de les prendre dans le peuple d'Israël, c'est-à-dire dans la seule nation qui eût conservé intact le dépôt de la révélation primitive et mosaïque. Voulant d'ailleurs se faire des disciples au sein de cette nation, avant d'agir sur les Gentils, il prenait des interprètes qu'elle pût écouter sans préjugés et sans hostilité. L'exclusivisme juif eût créé aux premiers efforts de l'Évangile un obstacle qu'il eût semblé peu prudent de leur opposer à plaisir. Nous pouvons aussi tenir compte à bon droit de l'amour de Jésus pour sa patrie terrestre et pour ses concitoyens, même avec une préférence pour ceux qui vivaient avec lui en Galilée, autour de Nazareth ou sur les bords du lac de Tibériade.

C'est là, en effet, qu'il les prit. Mais ses premiers élus ne furent pas désignés par le voisinage immédiat[2] ou la parenté la plus rapprochée[3], encore moins par l'amitié déjà existante[4], Il affecta même, dirait-on, de les appeler à lui, hors de la

1. I Cor., I, 27.

2. André et Pierre n'étaient pas de Nazareth, mais de Tibériade.

3. Jacques le Majeur et Jean l'Évangéliste étaient ses cousins à un degré plus éloigné que Jacques le Mineur, Jude et Simon.

4. Aucun d'eux ne paraît l'avoir connu avant sa vocation.

Galilée, loin de Nazareth et de Bethsaïde, comme s'il avait craint de paraître céder à des influences trop naturelles. L'Évangile précise nettement les circonstances de cette première vocation et ne laisse aucun doute sur son caractère.

Trois mois après son baptême, Jésus se retrouvait aux bords du Jourdain, perdu dans la foule qui se pressait autour du Précurseur. Jean l'aperçut et, le montrant à ses auditeurs, s'écria : « Voici l'Agneau de Dieu, celui qui porte les péchés du monde[1] »! Peut-être venait-il de commenter devant le peuple la parole d'Isaïe : « Le Christ a été sacrifié parce qu'il l'a voulu. Il s'est laissé mener à la mort comme un agneau, et s'est tu comme la brebis sous la main qui la dépouille[2] ».

Il est permis de le croire, quand on se souvient de la mission propre à Jean-Baptiste, qui était d'annoncer le Messie et de lui préparer les voies. Comment alors résister au désir de le désigner ouvertement, à l'heure où il daignait se mettre ainsi en évidence? — « Voilà, continua-t-il, celui de qui j'ai dit : Il vient après moi un homme qui a été mis au-dessus de moi, parce qu'il existait avant moi. Je ne le connaissais pas, mais je suis venu baptiser dans l'eau pour préparer sa manifestation dans Israël[3] ».

L'émotion produite dans la foule par cette révélation n'eut pas de résultat immédiat, parce que Jésus n'avait fait qu'apparaître : son heure n'était pas encore arrivée. Le lendemain, Jean conversait avec quelques disciples, lorsque Jésus se montra de nouveau. A sa vue, ravi dans une sorte d'extase, le Baptiste répéta, mais avec un accent plus profond : « Voici l'Agneau de Dieu[4] »! Deux des auditeurs, André et Jean,

1. Joann., I, 29-31.
2. Isaï., LIII, 7.
3. Joann., I, 30-32.
4. Id., I, 36. — Cf. Matth., XIX, 26 ; — Luc., XX, 17; — Marc., X, 21.

pêcheurs galiléens de la rive occidentale du lac, frappés de cette insistance à désigner Jésus comme le Messie, s'approchèrent de lui avec respect, et l'ayant salué, attendirent qu'il daignât les interroger.

— « Qui cherchez-vous? leur dit-il.

— « Maître, le lieu où vous demeurez.

— « Venez et voyez »!

Et il leur montra la route de la hutte ou de la tente qui lui servait d'habitation, suivant la coutume des pèlerins, aux bords du Jourdain. Il était environ quatre heures du soir, et les nouveaux amis restèrent ensemble jusqu'au coucher du soleil [1]. « Quand la nuit vint, les deux disciples étaient gagnés à Jésus : ils avaient reconnu en lui le prophète plus grand que Moïse, celui qu'Israël appelait depuis tant de siècles [2] ».

André et Jean n'étaient pas venus seuls aux prédications du Baptiste : leurs frères, Simon et Jacques, étaient avec eux et tout d'abord ils entreprirent de les convertir à Jésus.

— « Nous avons trouvé le Messie », dit André à Simon, qui se rendit aussitôt. Le regard du Maître l'enveloppa comme d'une caresse : « Tu es Simon, fils de Jonas, désormais tu t'appelleras Céphas ». — Parole mystérieuse dont l'avenir devait justifier le sens prophétique : « Tu es l'enfant de la colombe, c'est-à-dire d'un être faible et sans résistance : mais tu deviendras le fils de la force, inébranlable comme le roc dont tu prendras le nom [3] ». Ainsi Jésus faisait déjà preuve de son autorité sur ses disciples, en changeant le nom du plus grand d'entre eux, à l'exemple des Rabbis auxquels eux-mêmes l'avaient assimilé [4]. Jean, lui ayant également amené son frère Jacques, il leur donna le surnom de *fils du tonnerre*, soit en

1. Joann., I, 39 : « Apud eum manserunt die illo : hora autem erat quasi decima ».

2. Fouard : *Vie de N.-S. J.-C.*, c. IV.

3. Joann., I, 42 : « Tu es Simon, filius Jona, tu vocaberis Cephas ».

4. André et Jean l'avaient salué du titre de Rabbi. (Joann, I, 38).

prévision de leur fulgurant apostolat, soit en raison de l'âme ardente et impétueuse qu'il leur reconnaissait[1]. Un cinquième Galiléen, Philippe, qui était aussi de Bethsaïde[2], et demeurait peut-être avec les quatre premiers, fut rencontré le lendemain par le Maître, au moment où il se disposait à partir. — « Suis-moi », dit simplement Jésus; et, tout aussi simplement, Philippe se mit à sa suite [3]. Après quoi, la petite troupe quitta les bords du Jourdain et s'engagea dans les chemins qui traversent les monts d'Éphraïm.

Au cours du voyage, comme ils se rapprochaient de Cana, Philippe aperçut, sous un figuier, un de ses amis, Nathanaël Bar-Tolmaï [4], docte [5] et noble [6] personnage, auquel il s'empressa de communiquer la grande nouvelle : « Nous avons trouvé celui que Moïse et les prophètes ont annoncé! C'est Jésus, fils de Joseph, de Nazareth »!

Au nom de Nazareth, Bar-Tolmaï secoua la tête : « De Nazareth peut-il rien venir de bon »? murmura-t-il en regardant Philippe, qui se contenta de répondre : « Viens et vois par toi-même »!

Bar-Tolmaï était une âme droite : il n'avait rien à opposer à la proposition de Philippe et le suivit près de Jésus. A son approche, le Maître sourit : « Voilà, dit-il, un véritable Israélite, un homme sans malice »! — Surpris de cet accueil où il reconnaissait une sorte de révélation, Nathanaël interrogea : — « D'où me connaissez-vous? — Avant même que Philippe t'aperçût et t'appelât, moi, je t'avais vu sous le

1. Marc., III, 17 : « Imposuit eis nomina Boanerges, quod est filii tonitrui ».
2. Joann., I, 44 : « Erat autem Philippus a Bethsaïda, civitate Andreæ et Petri ».
3. Joann., I, 43 : « Dicit ei Jesus : Sequere me ».
4. La tradition confond en effet Nathanaël et Barthélemy, — d'après Jean, XXI, 2, — où Nathanaël est compté parmi les apôtres réunis avec Pierre, au bord du lac de Tibériade.
5. S. August., *In Joann. I.*
6. S. Hieron., *Epist. ad Eustochium.*

figuier. — Maître, s'exclama Nathanaël, vous êtes le Fils de Dieu, le roi d'Israël » !

Les paroles de Jésus contenaient une allusion restée pour nous inexplicable, mais dont Bar-Tolmaï avait la clef; saisi d'étonnement et peut-être de crainte, le nouveau disciple n'avait pu retenir un cri où se révélait le trouble de son âme.

— « Tu crois, reprit Jésus, parce que j'ai dit t'avoir vu sous le figuier : tu verras des choses plus admirables. En vérité, en vérité, vous verrez les cieux ouverts et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme [1] ».

Voilà donc six apôtres choisis. Quatre d'entre eux sont des pêcheurs de Bethsaïde; un autre, né dans la même ville, paraît de condition différente; le dernier, habitant de Cana et ami du précédent, appartient à la classe lettrée de son pays. Aucun d'eux n'est concitoyen de Jésus : deux seulement, Jacques et Jean, appartiennent à sa famille par leur mère, nièce de la très sainte Vierge et femme de Zébédée. A en croire la tradition, ils sont aussi d'âge, de tempérament et de précédents fort dissemblables. Jacques et Jean sont évidemment plus jeunes que le Maître; André et Pierre ont à peu près son âge; Philippe et Barthélemy sont plus âgés. De Pierre seul, nous savons qu'il est engagé dans les liens du mariage, peut-être veuf, puisque l'Évangile, qui nous parle de sa belle-mère, ne dit rien de son épouse. Jacques et Jean sont libres, au dire de la tradition qui veut même voir, dans celui-ci, le fiancé des noces auxquelles se rend la troupe apostolique [2].

En effet, Cana [3] préparait des fêtes nuptiales, pour de petites gens, amis sinon alliés de Marie, et qui avaient égale-

1. Joann., I, 45-51.

2. Cette tradition, fort ancienne et qui se retrouve dans les *Visions* de Catherine Emmerich, n'a rien qui choque la vraisemblance, comme nous le verrons plus tard.

3. Aujourd'hui Kefr-Kenna, petit village à une lieue de Nazareth, vers le nord, et qu'il ne faut pas confondre avec Kana-el-Jalil ou Kourbet-Kana situé plus loin, au nord-est. (Cf. Thomson, *The Land and the Book*).

ment invité Jésus. Les compagnons du Maître bénéficièrent de la même invitation et s'assirent avec lui à la table du festin, modeste comme la fortune de ceux qui le donnaient. Marie présidait, semble-t-il, au service de la table, à la tête des femmes de la famille et du voisinage, suivant la coutume du pays. Elle ne tarda pas à constater l'insuffisance de la provision de vin, épuisée plus tôt qu'on ne l'avait prévu, par suite de l'arrivée de convives sur lesquels on n'avait pas d'abord compté [1]. Confiante dans la toute-puissante charité de son Fils, elle s'approcha de lui et dit tout bas : « Ils n'ont plus de vin »!

— « En quoi cela, femme, peut-il nous préoccuper, vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. »

Aussitôt rassurée, Marie revint aux serviteurs qui l'avaient suivie des yeux et leur dit : « Faites tout ce qu'il vous dira ».

Presque aussitôt, le Maître leur fit signe. Ils s'empressèrent autour de lui, et, sur son ordre, remplirent d'eau six grandes urnes de pierre destinées aux ablutions, contenant chacune de deux à trois métrètes, c'est-à-dire de quarante à soixante litres [2]. Puis, les adressant à celui des invités qui faisait les fonctions d'*Architriclinus* ou maître de la table : « Puisez, dit-il, et portez-lui la coupe »! — Conformément aux règles de son office, celui-ci goûta la liqueur avant de la présenter aux convives. A peine ses lèvres eurent-elles touché la coupe, qu'il exprima son étonnement. On lui apportait un vin dont il ne soupçonnait pas l'existence, et tournant la chose en plaisanterie : « C'est l'ordinaire, dit-il à l'époux, de servir d'abord le bon vin, puis du vin de moindre qualité, quand

1. C'est ce qu'insinue *le Codex Rhedigenarius* (VII[e] siècle), qui contient une variante de la version Italique : « Et factum est per multam turbam vocatorum vinum consummari ».

2. Le métrète grec équivalait à 27 litres : le métrète romain, à 19 litres, d'autres disent à 38. Nous suivons à peu près l'appréciation qui leur en donne 19 ou 20.

tout le monde commence à être enivré; mais vous, vous avez gardé le meilleur pour la fin » !

L'époux, confus plus encore que surpris, ne comprenait rien à cette raillerie qui lui révélait tout à coup le danger qu'il venait de courir. Il interrogeait des yeux les serviteurs réduits au silence par leur propre satisfaction. Marie sans doute donna le mot de l'énigme et la joyeuse reconnaissance de tous ces pauvres gens eût été pour le Maître la meilleure récompense de sa générosité, s'il n'eût senti la foi s'affermir dans le cœur des disciples témoins de cette première manifestation de sa gloire [1].

Au nombre des invités, nous pouvons compter la sœur ou la belle-sœur de la très sainte Vierge, Marie Cléophée [2], avec ses fils, Jacques, Jude et Simon. Le miracle rallia-t-il tout de suite à Jésus ceux que le langage courant appelait ses frères? Le silence de l'Évangile nous empêche de répondre avec certitude; mais il est bien probable qu'ils s'attachèrent à ses pas et qu'il faut les mettre parmi les disciples, avec lesquels il descendit de Cana vers Capharnaüm.

Le Maître, en effet, ne s'arrêta point à Nazareth, si même il y rentra. Désormais le séjour de cette ville devait lui devenir de moins en moins agréable, en raison de la résistance qu'il rencontrait dans l'âme de ses compatriotes, renommés d'ailleurs pour leur entêtement et leur rudesse. Pierre le pressa sans doute de revenir à Capharnaüm, où la maison de sa belle-mère offrait au divin voyageur un asile plein de cordialité sinon de bien-être : car le pêcheur, possédant pour tout bien sa barque et ses filets, vivait dans cette demi-pauvreté qui est le lot ordinaire de ses semblables. Quoi qu'il en soit,

1. Joann., II, 1-11.

2. Ou Marie, épouse de Cléophas. Elle était l'aînée de Marie, semble-t-il : ce qui ne concorde pas avec l'opinion qui la fait sœur de la très sainte Vierge. — V. livre Ier, c. III.

Jésus prit plaisir à demeurer en cette ville où il devait souvent revenir, que l'Évangile appelle *sa ville* [1], dont il désira si ardemment la soumission au règne de Dieu et qui finit par mériter l'anathème [2]. Elle ne dut pourtant pas cette préférence au charme de son incomparable situation, entre les collines et le lac, en face des grands sommets qui ferment son horizon par-dessus les flots courant à l'autre rive : c'est bien plutôt à l'affection qu'il portait à ses premiers disciples, au sacrifice qu'ils lui firent de tout ce qui liait leur cœur, aux gages qu'ils y donnèrent de leur fidélité et de leur zèle, en face de ces flots et de ces montagnes. Jésus aimait, comme nous, à revoir ces témoins de ses joies les plus pures, et la tristesse, qui en voilait parfois la grâce, n'allait pas jusqu'à l'effacer à ses yeux : ainsi de ces brouillards légers qui voilent, sans l'éteindre tout à fait, le rayonnement du soleil sur les eaux de Génézareth.

Jésus toutefois ne fit de Capharnaüm son séjour habituel qu'après avoir été chassé de Nazareth par ses propres concitoyens, et ce fut alors qu'il appela définitivement à le suivre les quatre premiers de ses disciples. Jusqu'à ce moment, en effet, ils l'avaient suivi sans engagement irrévocable, recueillant ses leçons et les répétant autour d'eux, baptisant même à l'exemple des disciples de Jean [3], puis retournant à leurs travaux ordinaires [4], d'accord avec le Maître et prêts à le rejoindre, s'il lui plaisait encore de les y inviter. Philippe, Barthélemy, les fils d'Alphée avaient-ils suivi leur exemple ? Rien ne nous permet de répondre, bien que nous ayons le droit de supposer en ceux-ci plus d'indépendance et par suite une plus constante assiduité auprès du Maître. Ce n'est là

1. Matth., IX, 1 : « Venit in *civitatem suam* ».
2. Id., XI, 23 : « Et tu Capharnaüm... usque in infernum descendes ».
3. Joann., IV, 2.
4. Matth., IV, 18; — Marc. I, 16; — Luc., V, 2.

pourtant qu'une supposition toute gratuite, sans garantie dans le récit évangélique et dont le lecteur reste juge.

Quoi qu'il en soit, un jour que Jésus, banni de Nazareth, suivait le bord du lac, il vit Pierre et André ramer vers la rive, après une nuit de travail infructueux. « Venez donc avec moi, leur cria-t-il, je vous ferai pêcheurs d'hommes [1] » !

Aussitôt ils se rapprochèrent du rivage et se disposaient à tirer leur barque sur la grève quand Jésus, pressé par la foule accourue de toutes parts, monta près de Pierre et lui demanda de s'éloigner un peu du bord. Libre alors de ses mouvements, il s'assit et commença d'évangéliser le peuple; puis, l'ayant congédié, il ordonna aux deux frères de prendre le large et de jeter leurs filets : — « Maître, répondit Simon, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; cependant sur votre ordre, je jetterai le filet ». Confiance merveilleusement récompensée ! La capture fut telle que la force leur manquait pour l'amener à bord et qu'ils durent appeler du secours. A quelque distance, une autre barque avait pris la mer, montée par les fils de Zébédée et des matelots à leurs gages. Elle vint se ranger à leur côté pour prendre sa part de l'effort et du profit, — bientôt chargée à couler bas comme sa voisine, tant la pêche était abondante. A la vue de ce prodige, Simon se laissa tomber aux pieds du Maître : « Éloignez-vous de moi, Seigneur, lui dit-il, car je suis un homme de péché ». — André, Jacques et Jean partageaient la même stupeur. Mais Jésus ne tarda pas à les rassurer par sa réponse à Simon : « N'aie donc pas peur! désormais tu seras pêcheur d'hommes [2] » !

Les barques touchaient terre : Jésus descendit, suivi par les disciples qui abandonnaient tout pour s'attacher à ses pas,

1. Matth., IV, 19 : « Venite post me et faciam vos fieri piscatores hominum ».
2. Luc., V, 1-11.

suivant la parole qu'il venait de leur dire : « Laissez-là vos filets et venez avec moi[1] » ! Zébédée resta donc avec ses mercenaires à la garde des barques, en attendant que lui-même se mît à la suite du Prophète, comme la tradition nous l'apprend : mais l'heure de la grâce n'avait pas sonné pour lui, et d'ailleurs, comme on le voit, il n'avait pas été compris dans l'appel adressé à ses enfants.

A partir de ce moment, les élus de Bethsaïde ne paraissent plus avoir revu leur pays, si ce n'est en compagnie du Maître auquel ils s'étaient donnés. Philippe et Barthélemy les rejoignirent bientôt, si toutefois ils avaient cessé d'accompagner Jésus, et la fin de la première année de son ministère public le vit entouré de tous ceux qu'il allait sacrer du titre d'apôtres.

En effet, vers la fin de cette année, il avait rencontré, au bureau des péagers de Capharnaüm, un publicain nommé Lévy, fils d'Alphée[2], auquel il avait demandé de le suivre et qui s'était aussitôt joint à lui. Cette conversion avait fait scandale, d'autant plus que Lévy (ou Matthieu[3], comme il s'appela désormais) s'était empressé de convoquer ses amis pour la célébrer dans un festin auquel Jésus daigna s'asseoir. Les Pharisiens en avaient pris occasion de signaler à leurs disciples le mépris du Nazaréen pour les traditions rabbiniques : à quoi Jésus avait répondu : « Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de médecins nécessaires aux malades. Allez et apprenez ce que signifie la parole : Je désire la miséricorde et non des sacrifices. — Je suis venu appeler, non pas les justes, mais les pécheurs[4] ».

Une autre conquête faite à Capharnaüm fut celle de Judas[5],

1. Matth., IV, 21 ; — Marc. I, 19-20.
2. Marc., II, 7 : « Vidit Levi Alphæi ».
3. *Matthieu*, au dire de Gésénius est, comme *Matthias*, une contraction de *Mattaï*, et signifierait « don de Dieu » (Θεόδωρος).
4. Matth., IX, 9-13.
5. Eusèbe, *Hist. eccles.*, I, 13.

plus connu sous le nom de Thomas ou le *Jumeau*[1], qu'on lui donnait communément pour le distinguer de Jude-Thaddée et de Judas l'Iscariote. Suivant les *Pères apostoliques*, il était natif d'Antioche, devait son surnom à sa sœur jumelle Lydia, et se rattachait à la parenté du Sauveur[2]. Bien que son rôle n'ait jamais été prépondérant dans la prédication du règne de Dieu, c'est l'un des plus célèbres parmi les Apôtres, à cause de son dévouement au Maître, de sa répugnance à le croire ressuscité et du prodige qui lui donna la preuve de la résurrection. La tradition le montre, au tombeau de Marie, aussi peu crédule et pourtant aussi miséricordieusement privilégié : son cœur sans doute lui valait mieux encore que l'oubli des travers de son esprit.

Le dernier des appelés fut, sans que nous sachions en quelles circonstances, un Juif, du nom de Judas, fils de Simon l'Iscariote[3]. On a disserté longuement sur l'origine de ce surnom passé du père au fils, que certains font dériver de Kérioth, son lieu d'origine[4], et que d'autres veulent tirer de la ceinture de cuir portée par l'apôtre perfide. Dissertations bien inutiles à coup sûr, quand il s'agit de l'homme dont nous voudrions même ignorer le nom, suivant la remarque de saint Jean Chrysostome[5]. Judas s'était joint aux disciples, soit aux bords du Jourdain, soit à la suite de quelque rencontre au cours des prédications de Jésus dans le midi de la Palestine[6]. Son empressement et son zèle ne tardèrent pas à le mettre en évidence et à lui valoir la confiance de ses compagnons, à l'exception toutefois de Jean, dont le regard eut

1. Joann., X, 16 : « Thomas, qui dicitur Didymus ».
2. *Patr. apost.*, p. 272 et 512.
3. Joann., XIII, 2 : « Judas Simonis Iscariotæ ».
4. Keriot ou Kerioth est mentionnée par Josué, XV, 25. — Ewald fait naître Judas à Karta, bourgade de la tribu de Zabulon : mais cette opinion a contre elle le plus grand nombre des commentateurs.
5. S. Joann. Chrysost., *Homil. de prodit. Judæ.*
6. Marc., III, 7-8.

bientôt pénétré le fond de cette âme basse et vénale[1]. Jésus semblait ne rien voir et peut-être, en effet, Judas eut-il d'abord des jours vraiment dignes de sa vocation, avant ceux que l'évangéliste devait vouer à l'horreur et au mépris.

La formation des disciples privilégiés se poursuivit dès lors sans interruption, par les enseignements qui leur étaient communs avec les auditeurs ordinaires et surtout par ceux qu'ils recevaient dans l'intimité, à ces heures d'épanchement où le Maître leur ouvrait son cœur, *non comme à des serviteurs, mais comme à des amis*[2]. Car c'est bien en amis qu'il les traitait, les associant à toutes ses pensées, à tous ses desseins, à toutes ses peines. *Le mystère du royaume de Dieu, caché aux autres, se révélait à eux*[3] graduellement, dans une initiation patiente, qui ne se lassait pas de leurs lenteurs à comprendre ou à croire : et, ce qui valait mieux encore, le cœur du Maître, toujours plus largement ouvert, s'épanchait en leurs cœurs, les pénétrant avec la *toute-puissante douceur*[4] que devait plus tard admirer saint Paul et qui est le propre des opérations divines. Véritables enfants de la Sagesse éternelle, nourris tour à tour du lait et du vin qu'elle verse aux âmes suivant la progression de leurs forces, ils se rapprochaient du jour où ils s'entendraient dire : « Vous êtes le sel de la terre et la lumière du monde[5] ».

Cependant il leur manquait une dernière consécration qui les séparât absolument du reste des disciples, et les fît collaborateurs avérés du Maître dans la prédication et le ministère des âmes. Ils la reçurent au courant de la deuxième année, après cette sorte de noviciat qu'ils avaient fait tout

1. Joann., XII, 5.
2. Id., XV, 15.
3. Matth. XIII, 11 ; — Marc., IV, 11 ; — Luc., VIII, 10.
4. Sap., VIII, 1 : « Ad finem fortiter disponit omnia suaviter ».
5. Matt., V, 13-15 : « Vos estis sal terræ... Vos estis lux mundi ».

en prêchant et en baptisant, sous les yeux et la conduite de Jésus, sans mission qui les écartât de lui et les livrât à leur propre initiative. *L'aigle portait encore ses petits sur ses ailes, leur apprenant et les excitant à voler* [1], sans toutefois leur ouvrir l'espace où ils auraient pu se briser.

L'heure favorable sonna pour eux, au cours d'une mission en Galilée, où les miracles s'étaient multipliés sous leurs yeux [2], en même temps que le nombre des prosélytes juifs, galiléens, syriens, iduméens, s'était merveilleusement accru [3]. Jean-Baptiste était en prison et ses disciples s'étaient dispersés : les Pharisiens se rapprochaient des Hérodiens pour traiter de même Jésus et les siens. L'avenir si gros de menaces paraissait demander une organisation plus complète des forces que la Vérité lançait à la conquête des âmes. Comme un habile capitaine, Jésus forma d'abord les cadres de son armée, en créant le collège apostolique.

Au lendemain d'une nuit passée dans la prière [4], sur la colline de Kourn-Hattin [5], entre Capharnaüm et Tibériade, il convoqua les disciples autour de lui, et désigna parmi eux douze de ses plus anciens compagnons, auxquels il donna le nom d'*apôtres* ou d'*envoyés* [6].

Ce nombre de douze répondait, semble-t-il, à celui des tribus d'Israël [7], — qui étaient l'image du nouveau peuple de Dieu marchant, sous la conduite de ses douze patriarches, à la recherche de la véritable Terre promise et de la Jérusalem céleste. Sans nous arrêter aux raisons multiples que les

1. Deuter., XXXII, 11 : « Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, etc. »

2. Matth., IV, 23-35; — Marc., III, 7 — 12; — Luc., VI, 17-19.

3. Marc., III, 7-8: « A Galilæa et Judæa... et ab Jerosolymis et ab Idumæa et trans Jordanem et qui circa Tyrum et Sidonem ».

4. Luc., VI, 12.

5. Appelée aussi *Montagne des Béatitudes* par les chrétiens.

6. Luc., VI, 13 : Vocavit discipulos suos et elegit duodecim ex ipsis (quos et apostolos nominavit).

7. V. Corn. a Lapide, *in Matth.*

Mystiques ont trouvé de ce nombre (cher aux apôtres eux-mêmes, comme il parut par l'élection de Mathias, après la défection de Judas), nous y constatons seulement un groupement d'autant plus digne d'attention qu'il est le même dans les Évangiles et les Actes [1].

Les Douze sont divisés en trois groupes, avec une sorte de hiérarchie qui suppose trois chefs, pour employer l'expression consacrée. Le premier, auquel préside Pierre, se compose d'André et des fils de Zébédée, Jacques et Jean. Le deuxième, qui a pour directeur Philippe, se constitue de Barthélemy, Matthieu et Thomas. Le troisième, sous la conduite de Jacques, *frère* du Seigneur, est formé des deux autres fils d'Alphée et du traître Judas. Les Synoptiques sont en accord parfait sur la désignation des têtes de colonne : l'ordre des nominations secondaires varie un peu, d'après des motifs faciles à reconnaître. Ainsi André est nommé le premier, dans Matthieu et Luc, tandis qu'il est le dernier, dans Marc, auquel son humilité et celle de Pierre ont imposé cette disposition. Dans la seconde liste, Matthieu se met au dernier rang, que Thomas occupe dans les deux autres évangiles. Dans la troisième série Luc met, avant Jude, Simon qu'il désigne par l'épithète louangeuse de *Zélote,* substituée à celle de *Cananéen,* moins sympathique, préférée par Marc et Matthieu. Le troisième évangile et les Actes [2], bien que sortis de la même plume, ne suivent pas le même ordre dans la classification secondaire, qui semble ainsi avoir assez peu d'importance; tandis que l'accord parfait des écrivains sacrés sur les noms des chefs de groupe indique une préférence, dont il faut peut-être chercher la raison dans la volonté même de Jésus. Renonçant toutefois à pénétrer un secret dont les évangélistes ne nous donnent pas l'explication, nous nous

1. Act. Apost., I, 13.
2 Cf. Luc., VI, 14-16, et Act. Apost., *loc cit.*

contenterons de dessiner à grands traits la physionomie des premiers princes de l'Église associés, par lui-même, au règne de Jésus-Christ dans les âmes.

Pierre et André, son frère, étaient, comme nous l'avons déjà dit, natifs de Tibériade et vivaient de la pêche dans les eaux du lac de Génézareth. Pierre avait pris une épouse à Capharnaüm et la tradition nous apprend qu'il en avait eu une fille, dont l'Évangile ne parle jamais.

André, d'abord disciple de Jean-Baptiste, était devenu le premier disciple de Jésus et avait fait, le premier, acte de prosélytisme en amenant Pierre au Messie. Il ne fut pas cependant appelé à la primauté, bien qu'il ait toujours joui, près du Maître, d'une faveur qui se reconnaît facilement dans les Évangiles [1] et que l'Église a consacrée par la parole célèbre : « Le Seigneur aimait André [2] »!

Jacques et Jean, fils de Zébédée, — qui avait épousé Salomé, nièce de la très sainte Vierge, — étaient aussi de Bethsaïde et pêcheurs, comme Pierre et André. Ils vivaient dans une sorte d'aisance, que l'Évangile rappelle en parlant des mercenaires employés sur leur barque [3], et Jean paraît avoir entretenu des relations avec les grands prêtres, dans la maison desquels il avait un facile accès [4]. Surnommés *fils du tonnerre,* ils justifièrent leur nom par l'impétuosité de leur caractère, l'élan de leur foi et l'éclat de leur apostolat. Jésus les eut en particulière affection et se les associa dans les circonstances les plus remarquables de sa vie. Mais nous ne pouvons parler d'eux avec cette brièveté, et nous les retrouverons bientôt dans une étude moins indigne de la faveur où les mit le cœur du divin Ami.

1. Marc., XIII, 3; — Joann., XII, 22, etc.
2. « Dominus dilexit Andream ». (*Offic. S. Andreae,* ad XXX nov.)
3. Marc., I, 20 : « In navi cum *mercenariis* ».
4. Joann., XVIII, 15 : « Ille erat notus pontifici ».

Philippe, chef du deuxième groupe apostolique, méritait cette place par la date de sa vocation et le zèle qu'il avait montré dès les premiers jours. Né à Bethsaïde, il s'y était marié et avait donné le jour à deux filles qui consacrèrent à Dieu leur virginité [1]. Devenu disciple du Précurseur, il n'avait pas tardé à suivre le Messie et à lui amener Barthélemy, son ami et peut-être son frère, comme il paraît à quelques-uns [2], dont l'avis n'est pas suffisamment appuyé. Esprit simple, un peu lent à comprendre, mais positif et pratique, il semble avoir eu la confiance du Maître pour l'organisation des pèlerinages apostoliques et les rapports avec les étrangers [3]. Son nom, de forme hellénique, a fait penser qu'il avait des attaches avec ces Grecs qui s'adressent à lui, dans le Temple, pour approcher de Jésus. Mais il n'y a peut-être là qu'une apparence : les noms grecs et romains ne devaient pas être rares en Palestine, depuis la conquête d'Alexandre et sous le protectorat de César.

Barthélemy, que l'on croit communément le même que Nathanaël, était de Cana, noble d'origine et versé dans la science des Écritures. Droit et réfléchi, peut-être un peu rude, mais profondément religieux [4], il suffit à sa gloire d'avoir reçu du Maître le témoignage : « Voici un véritable Israélite, en qui ne paraît pas de ruse [5] » !

Thomas nous est connu par la généreuse parole : « Allons et mourons avec lui [6] », dite aux apôtres, quand Jésus proposa de rentrer en Judée, après son excommunication et presque à la veille de la trahison de Judas. Ame ardente, qui savait

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, cit. Polycrate, évêque d'Éphèse. Quelques-uns ont cru à une confusion entre l'Apôtre et le diacre du même nom, qui avait quatre filles prophétesses. (Act., XXI, 9)
2. Donaldson (*Jashar*, p. 9), ap. Smith, *Dictionnary*, v. *Philipp.*
3. Joann., VI, 5-9; — XII, 20-22.
4. Le Camus, *Vie de N.-S. Jésus-Christ.*
5. Joann., I, 47.
6. Id., XI, 16.

mieux aimer que raisonner, facile aux abattements, mais vite relevé, Thomas garde dans l'histoire une physionomie des plus sympathiques, en dépit de l'incrédulité dont il est resté le type, dans l'imagination populaire, et qu'il racheta par une si belle et si prompte profession de foi [1].

Le nom qui termine la deuxième série est celui de Matthieu, autrement appelé Lévy, fils d'Alphée [2]. Il était, au moment de sa vocation, attaché à l'un des bureaux de perception où se payait le tribut à César. Galiléen de séjour, sinon de naissance, et certainement Israélite, sa profession le rendait doublement odieux aux yeux de ses compatriotes, pour lesquels il avait renié sa patrie et son Dieu, en se mettant au service de César. Aussi la bienveillance du Maître à son égard fit-elle scandale, autant qu'elle lui donna de joie, de courage et de zèle. Les autres évangélistes passent sous silence sa condition de publicain, que son humilité tient à rappeler [3], en même temps que le nom sous lequel le connaissaient les habitants de Capharnaüm [4]. Les textes sacrés ne s'occupent plus de lui, après sa conversion, et sa vie se confond avec celle de ses frères dans l'apostolat. Elle devait un jour s'en distinguer par l'inspiration qui dicta le premier évangile. Avant de quitter la Palestine pour évangéliser les rives du Tigre et de l'Euphrate, Matthieu rédigea, — en hébreu, — les divines paroles, « τὰ λόγια », pour emprunter l'expression de Papias [5]. Il en fit bientôt lui-même une traduction grecque qui a seule été conservée, et d'après laquelle a été faite notre Vulgate [6]. En

1. Joann., XX, 24-29.
2. Marc., II, 14 : « Levi Alphaei ».
3. Matth. X, 3 : « Matthaeus publicanus. »
4. Les autres évangélistes désignent le publicain par le nom de Lévy. (Marc., II, 14; — Luc., V, 27.)
5. Ap. Euseb. *Hist. eccles.* III, 39.
6. S. Jérome (*De vir. illust.*, c. 3), regardait le nom du traducteur comme incertain. Pour la critique moderne, la question paraît résolue dans le sens que nous avons indiqué.

peu de temps son livre fut entre les mains des fidèles, tant en Orient qu'en Occident, et, après dix-huit siècles, il est encore la source où vont puiser avec délices les âmes désireuses de goûter *l'eau vive jaillissant jusqu'à la vie éternelle* [1], c'est-à-dire les enseignements du Verbe Incarné. Son symbole est l'homme avec les ailes de l'ange, parce qu'il est particulièrement l'évangéliste de l'Humanité de Jésus-Christ, dont la généalogie ouvre son livre.

La troisième série est mise sous le patronage de Jacques, fils d'Alphée, dont le surnom de *Mineur* ou de *petit* répond à l'infériorité de sa stature ou à sa vocation plus tardive que celle de son neveu, le fils de Zébédée. Laissé dans l'ombre, pendant toute la vie du Maître, il en sortit après la Pentecôte, alors que, devenu le premier évêque de Jérusalem et l'objet de la vénération des Juifs mêmes [2], il fut l'âme du premier concile [3], le défenseur de Paul [4], l'oracle des « douze tribus dispersées dans le monde [5] », avant de rendre, par le martyre, témoignage à la divinité du Verbe Incarné. Ce *frère du Seigneur* [6] avait eu bien de la peine à reconnaître le Messie dans l'enfant qu'il avait vu naître, dont il avait protégé les jeunes années et admiré, sans la comprendre, la première manifestation à Cana. Comme ses frères Simon et Jude, il douta longtemps après sa vocation [7], par suite peut-être du dessein mystérieux qui interdit au sang et à la chair de révéler le secret d'En-Haut [8].

1. Joann., IV, 14 : « Fons aquæ salientis in vitam æternam ».
2. Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 23.
3. Act. Apost. XV, 13-21.
4. Act. Apost., XV, 1-31; — Galat., I, 19.
5. Epist. Jacob., I, 1 : « Jacobus... duodecim tribubus quæ sunt in dispersione, salutem ».
6. Galat., I, 19 : « Jacobum fratrem Domini ».
7. Joann., VII, 5 : « Neque enim fratres ejus credebant in eum ».
8. Matth., XV, 17 : « Quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est ».

Jude avait partagé sa résistance, comme il partagea sa foi, son zèle et son ministère. L'Épître qu'il nous a laissée est un des plus magnifiques monuments de la doctrine apostolique. Le surnom de Thaddée, qu'il porte dans les deux premiers évangiles [1] et qui signifie *homme de cœur*, lui convenait à merveille, aussi bien qu'à son frère Simon celui de *zélote* ou de *zélateur*. Ils avaient tous deux en effet le zèle de la Loi; l'amour ardent de la patrie avait même poussé Simon, semble-t-il, à s'adjoindre à une de ces sociétés galiléennes formées pour la conservation de la tradition nationale et la restauration de l'indépendance juive. C'est ainsi du moins que les commentateurs ont entendu les deux surnoms de Simon, — le *zélote* [2] et le *Cananéen* [3]. Jude avait la même impétuosité de caractère et de sentiments; mais rien n'indique qu'il l'eût imité dans le choix des moyens auxquels il espérait devoir le salut d'Israël.

Ce serait déjà trop d'avoir arrêté une fois la pensée du lecteur au nom de l'Iscariote, si le souvenir ne nous venait en même temps de la miséricorde ineffable, qui essaya d'émouvoir ce cœur de traître, jusqu'au milieu des embrassements de Gethsémani. Jamais parole fut-elle plus pénétrante que celle-ci : « Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ici [4]? » Vendu pour quelques deniers et livré par un baiser, Jésus ne pouvait, dirait-on, se résoudre à rejeter ce fils de perdition [5]. Combien il a dû aimer ses apôtres, celui qui aimait encore à pareille heure l'apôtre qui le trahissait! Nous sera-t-il donné, même au ciel, de voir le fond de cet abîme de tendresse et de comprendre à quelle mesure en est venue la folie de l'amour divin pour les hommes [6]?

1. Matth., X, 3; — Marc., III, 18.
2. Luc., VI, 15.
3. Matth., X, 4, et Marc., III, 28, — de *Kanna*, « zélé ».
4. Matth., XXVI, 50 : « Amice, ad quid venisti »?
5. Joann. XVII, 12 : « Filius perditionis ».
6. I Cor., I, 28 : « Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam ».

Après les avoir ainsi choisis, Jésus leur donna puissance sur les esprits impurs, afin de remédier à toute langueur et à toute infirmité. Puis il leur dit : « Allez et prêchez la venue du royaume des cieux. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. Vous avez tout reçu gratis : donnez gratuitement. Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie quelconque. N'ayez ni sac, ni double tunique, ni chaussures, ni bâton pour la route; l'ouvrier mérite qu'on le défraie. Quand vous arrivez dans une ville ou dans un bourg, demandez quel est le plus digne et soyez ses hôtes pour tout le temps de votre séjour. En entrant dans la maison, saluez-la par ces paroles : « Paix à cette demeure »! S'il y a là quelqu'un de propre à recevoir votre salutation, la paix sera sur lui : sinon, elle vous reviendra. Si l'on ne veut pas vous loger ou écouter vos enseignements, sortez de cette maison ou de cette ville et secouez la poussière de vos pieds. Je vous le dis en vérité, il sera plus pardonné à Sodome et à Gomorrhe qu'à ceux dont vous aurez été repoussés... Qui vous reçoit, me reçoit moi-même; et qui me reçoit, accueille celui-là qui m'a envoyé [1] »!

Nous abrégeons cet admirable discours, pour n'y mettre en lumière que la ressemblance établie par le Maître entre lui et ceux qu'il envoie, au nom du Père, dont il a lui-même reçu mission. Le ministère des apôtres a donc un caractère divin qui les fait, aux yeux du Père, les cohéritiers de Jésus-Christ [2], — et permet au Fils de Dieu de les appeler ses amis [3], — ou, pour emprunter la tendre appellation dont il use lui-même, — ses petits enfants [4], les premiers-nés de son intelligence et de son cœur.

1. Matth., X, 5-42.
2. Rom., VIII, 17 : « Si autem filii (Dei) et heredes : heredes quidem Dei, coheredes autem Christi ».
3. Joann., XV, 15 : « Vos autem dixi amicos ».
4. « Filioli ». (Marc., X, 24, et Joann., XIII, 33).

Pour bien juger de cette fusion des âmes, il faut méditer à loisir les épanchements qui suivirent la dernière Cène, alors que la participation à la chair et au sang du Maître avait, pour ainsi dire, divinisé les disciples, effacé toute distance et abaissé tout obstacle entre eux et Lui. Bien mieux que sur la montagne ou au désert, dans la solitude du cénacle, il versait, à flots doucement pressés, son âme en celle des apôtres, — achevant la révélation de ses desseins et la formation de ses collaborateurs, — leur expliquant le passé et leur ouvrant l'avenir, — avec des délicatesses qui semblent d'une mère plus encore que d'un ami, parce qu'ils avaient besoin d'abord d'être raffermis et consolés. « Si quelqu'un m'aime, il observera ce que je lui ai dit. Mon Père l'aimera, nous viendrons à lui pour demeurer en lui... Et l'Esprit consolateur, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toute chose et vous rappellera tout ce que je vous ai déjà enseigné. Je vous laisse la paix, la mienne, non celle que donne le monde. Que votre cœur ne se trouble donc pas et n'ait pas de crainte. Vous le savez, je vous l'ai déjà dit : je m'en vais, mais pour revenir bientôt à vous... Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aimés : restez fidèles à mon amitié..... Je ne vous appelle pas mes serviteurs, parce que le serviteur n'a pas le secret des actions de son maître; je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai communiqué tout ce que m'a dit mon Père. Vous ne m'avez pas choisi; c'est moi qui vous ai choisis, afin que vous alliez dans une voie fructueuse, et que les fruits de votre travail demeurent, de sorte que vous obteniez de mon Père tout ce qu'il vous plaira de lui demander... Jusqu'à présent, vous n'avez pas demandé en mon nom : demandez et vous recevrez, afin que votre joie arrive à la plénitude... Je ne vous dis pas que je demanderai pour vous, parce que mon Père vous aime, vous qui m'avez aimé[1] » !

1. Joann., XIV, 23 et seqq.; — XV, 9 et seqq., etc.

Et les Apôtres ravis répondaient : « Maintenant, votre parole est lumineuse et vous n'usez plus de paraboles. Nous savons maintenant que vous possédez toute connaissance, sans que personne de nous ait besoin de vous interroger. Aussi nous croyons que vous êtes venu de Dieu [1] » !

Un pâle sourire passa sur les lèvres du Maître :

— « Vous croyez maintenant, dit-il; mais voici l'heure où vous serez dispersés, me laissant tout seul!... Non, pas seul, puisque mon Père est avec moi. Je vous ai dit tout ceci pour que vous ne doutiez pas de moi. Vous aurez aussi, vous, à souffrir persécution parmi les hommes : mais ayez confiance! J'ai vaincu le monde [2] » !

Quelques heures après, comme il l'avait prédit, Jésus était seul : les Apôtres n'avaient pu défendre leur cœur de la crainte, et ils s'étaient tous dispersés, à l'exception de Pierre qui n'allait pas tarder à renier son ami. Au pied de la croix, Jean se trouvait seul, après avoir lui-même pris part à la fuite de ses compagnons. Est-ce donc que leur affection n'était pas sincère? Non : mais la nature était faible chez eux comme chez la plupart des hommes et, déconcertée par ce choc inattendu, elle avait cédé au premier entraînement de la peur. Pendant que le divin prisonnier ordonnait aux sbires de laisser passage libre à ses disciples [3], ceux-ci, affolés par la panique, s'enfuyaient dans toutes les directions et se cachaient pour éviter la poursuite de leurs ennemis.

Le jour de la Résurrection les trouva réunis, mais inquiets encore, si troublés qu'ils ne pouvaient en croire leurs yeux et leurs oreilles, en présence même du Maître vainqueur de la mort. Cependant leur joie était grande : leur cœur se dilatait

1. Joann. XV, 29-30.
2. Id., XV, 31-33.
3. Id., XVIII, 8 : « Si enim me quæritis, sinite hos abire ».

et leurs lèvres murmuraient, d'un accent plein d'humilité et de confiance à la fois, la parole de Pierre : « Seigneur, vous qui savez tout, vous savez que je vous aime [1] »! Les quarante jours qui suivirent leur rendirent, en partie du moins, la familiarité du temps passé : puis l'Ascension les en priva pour toujours, sans altérer leur dévouement, que la Pentecôte ne devait pas tarder à exalter jusqu'à l'héroïsme. L'Esprit, qu'il leur avait promis, les remplissait de clartés et de forces, dont le trop-plein s'épanchait malgré eux sur tous ceux qui les entendaient, — pour le salut d'un grand nombre [2], — pour la ruine aussi de quelques-uns, comme les Princes des prêtres, les Scribes et les Pharisiens qui s'obstinaient dans l'erreur et la haine.

Puis douze années s'écoulaient pendant lesquelles, persécutés mais inébranlables, ils donnaient à l'Église sa forme et sa constitution définitives, au lieu même où la Synagogue avait proscrit le Rédempteur. Le moment arrivait enfin d'élargir le champ de leur action, de briser le cercle étroit des habitudes judaïques et de convier le monde entier à la participation de la Bonne Nouvelle. Une dernière fois réunis autour de Pierre, le chef qui leur avait été donné, ils arrêtaient la formule du Symbole et se partageaient l'univers. Jacques le Mineur, élevé sur le siège de Jérusalem, restait en Palestine pour y défendre la foi en Jésus-Christ, déjà scellée, au même lieu, du sang de Jacques le Majeur. André se dirigeait vers la Scythie, Jean vers l'Asie Mineure, Barthélemy et Thomas vers les Indes, Jude et Simon vers l'Arménie. Matthieu gagnait l'Éthiopie. Philippe prenait la route de la Phrygie, Pierre celle de Rome, la capitale du monde, où il devait établir le trône des pontifes suprêmes. La dernière année du siècle, qui

1. Joann., XXI, 17 : « Domine, tu omnia nosti, tu scis quia amo te ».
2. Act. Apost., II, 41, et IV, 4.

vit le christianisme répandu par toute la terre, ne retrouva plus debout que deux de ses premiers propagateurs. Tous, à l'exception de Jean et de Simon, dormaient dans les tombes sanglantes où les avait couchés l'amour de Celui qui les avait tant aimés. Simon ne devait pas tarder à les y rejoindre. Jean lui-même avait payé la dette du sang, à Rome, devant la Porte Latine : mais réservé miraculeusement pour d'autres épreuves, il terminait, à Éphèse, sa longue carrière, en répétant les paroles du Maître : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres! C'est le précepte du Seigneur et il suffit à qui veut le comprendre [1] ». Par une singulière destinée, l'aîné des *fils du tonnerre* avait, le premier parmi les Apôtres, témoigné de sa foi dans le sang, et le plus jeune, le dernier des Évangélistes, achevait, par l'*Apocalypse,* le cycle des enseignements apostoliques [2].

Ainsi se justifiait, en ces amis par excellence du Fils de Dieu, la parole qu'il leur avait dite, au soir du Jeudi saint : « Personne ne peut donner une plus grande preuve d'amour que de mourir pour ce qu'il aime [3] ». Il était mort pour leur salut : ils étaient morts pour sa gloire.

1. S. Hier., *Comment. in Epist. ad Galatas*, III, 6.
2. Saint Jean mourut en l'an 102, soixante-huit ans après la Résurrection.
3. Joann., XV, 13 : « Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis ».

CHAPITRE II

SAINT PIERRE.

« Simon Joannis, diligis me? Ait illi : Etiam, Domine : tu scis quia amo te ». JOANN., XXI, 16.

Si tous les Apôtres furent des amis pour Jésus, tous n'eurent pas la même place en son cœur. Leur vocation, une en elle-même, ne supposait pas nécessairement l'égalité des mérites et par conséquent une égale participation à l'amitié du Maître. Sauf le traître Judas, nul d'entre eux ne marchanda son dévouement et son concours : mais ils n'y eurent pas tous la même spontanéité, la même ardeur, le même abandon. Différents de tempérament et de caractère, de formation et d'allures, ils offraient aux regards de Jésus des traits particuliers, entre lesquels il avait bien le droit de choisir à son gré, lors même que la sagesse et la justice ne lui eussent pas imposé des préférences. Il les aima tous d'une immense affection : mais il en aima davantage quelques-uns, dont les noms sont dans toutes les mémoires, et que nous devons étudier à part, si nous voulons connaître le fond de son cœur : c'est, en effet, par ses préférences que le cœur se révèle, et suivant la parole de l'Écriture, *il le faut chercher où nous savons qu'est son trésor* [1]. Or Pierre est toujours mis au pre-

1. LUC., XII, 34 : « Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit ».

mier rang par les Évangélistes, et nous en trouvons la raison non seulement dans la primauté qui le fait chef du collège apostolique, mais encore dans la prédilection évidente dont il est l'objet. Les fils de Zébédée participèrent à cette prédilection, mais en des conditions bien différentes, comme nous le verrons, après avoir étudié la part faite au premier vicaire de Jésus-Christ.

Dès que Jean-Baptiste leur eut dit : « Voici l'Agneau de Dieu », André et Jean se mirent à la suite du Rédempteur et achevèrent, en sa compagnie, le jour où ils avaient commencé de le connaître. Disciples de la première heure, ils furent aussi les premiers apôtres, et chacun d'eux donna sans retard un autre adhérent au royaume de Dieu. L'Évangile, qui laisse deviner l'intervention de Jean près de son frère Jacques, affirme celle d'André près de son frère Simon. — « Nous avons trouvé le Messie », lui dit-il, et sans tarder il lui proposa de le mener à Jésus. Simon ne fit aucune objection, ne demanda aucun délai : il vint comme André était venu, — croyant à la parole de son frère comme celui-ci avait cru à la parole du Précurseur. Jésus fixa sur lui son regard et lui dit : « Tu es Simon-Bar Jonas : désormais tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire Pierre, » et l'alliance fut scellée pour toujours entre le Fils de Dieu et celui qui devait être, après lui, le pasteur universel [1].

C'est à la simplicité de ces traits que se reconnaît l'inspiration de l'Évangile : les plus grandes choses y sont dites avec si peu d'apparat, que l'on serait tenté de s'en étonner, si l'on ne savait que les œuvres divines ne pourraient qu'être diminuées par la pompe du langage humain. Ainsi de la première rencontre de Jésus avec Pierre, dont on ne dirait rien de plus sans en affaiblir le charme et la majesté.

L'homme qui venait ainsi de s'adjoindre au Messie était

1. Joann., I, 35-42.

né à Bethsaïde [1], aux bords du lac de Génézareth, et vivait à Capharnaüm [2], en compagnie de son frère André, pêcheur comme lui. Leur condition était des plus humbles, à en juger par le soin que met l'Évangile à nous les montrer seuls dans leur barque, tandis que l'équipage de Zébédée comprend, outre les fils du patron, plusieurs matelots mercenaires [3]. Ils appartenaient cependant à une famille qui faisait remonter directement ses origines à Siméon, fils de Jacob [4]. André ne s'était pas marié : mais Pierre avait épousé la fille d'un certain Aristobule, dont le frère, appelé Barnabé, a été parfois confondu avec l'apôtre du même nom [5]. Métaphraste [6] appelle Perpétue la femme dont Pierre eut deux enfants, un fils et une fille, — descendus au tombeau, comme leur mère, avant la vocation de l'apôtre [7]. Resté veuf, il avait continué d'habiter avec sa belle-mère, et désabusé des joies du monde, il avait prêté une oreille attentive aux prédications de Jean-Baptiste, se donnant désormais tout entier à l'attente du Rédempteur.

Il était un peu plus jeune que Jésus, et arrivait à peine à sa trentième année, lorsqu'ils se rencontrèrent aux bords du Jourdain [8]. Il était par conséquent dans toute la force de l'âge et la plénitude de ses facultés, bien plutôt que semblable au vieillard, dont on a coutume de nous présenter l'image. Intelligence vive, cœur généreux, il avait un de ces tempéra-

1. Joann., I, 44. — Aujourd'hui El-Tabighah, qu'il ne faut pas confondre avec Bethsaida-Julias, située au nord du lac, dans la Gaulanitide.
2. Matth., VIII, 14; — Marc., I, 30.
3. Marc., I, 20.
4. *Ms. grec* de la Biblioth. nation., cité par les Bollandistes, au 29 juin.
5. *Ibid.* et au 31 mai.
6. Ap. Surius, *Vit. SS.* — Cf. Giry, *Vie des Saints.*
7. *Act. SS.*, loc. cit. — *Comment. prævius.* — Ces enfants, qu'on nomme parfois Marc et Pétronille, paraissent avoir été confondus avec un fils et une fille spirituels de saint Pierre. La légende du martyre de Perpétue, mourant pour la foi de Jésus-Christ, est encore moins recevable, encore que très ancienne. (V. Gabourd, *Hist. de saint Pierre*, ch. XXIII).
8. Cf. *Acta SS.*, loc. cit.

ments ardents, qu'une douloureuse expérience de la vie amène seule à la pondération, mais qui sont nécessaires aux initiatives puissantes et fécondes : entre les mains du Maître, il devait être un merveilleux instrument, pour la réalisation de desseins qu'il comprit vite et auxquels il se dévoua sans réserve.

Après les noces de Cana, il avait repris le chemin de Capharnaüm et, dans les intervalles des voyages où Jésus les entraînait, continué sa vie de pêcheur sur les eaux du lac, en compagnie d'André et des fils de Zébédée. Le Maître l'y retrouva au commencement de la deuxième année de sa vie publique [1], dans les circonstances que nous avons déjà racontées, et l'adjoignit désormais à sa personne, en des conditions toutes particulières. Personne, en effet, n'a mis en doute la préférence où il fut tenu dès le premier jour, et qui s'était affirmée par le choix que le Maître avait fait de sa barque, pour évangéliser le peuple [2] : préférence d'autant plus remarquable que Pierre n'était pas le premier en date parmi les disciples, — André et Jean l'ayant précédé dans la soumission au Messie. Cependant il avait été accueilli avec une faveur, dont on ne voit pas trace dans la réception faite aux deux autres, destinés à une amitié de choix, mais qui ne leur conférerait aucune primauté : il était déjà désigné comme la pierre fondamentale, sur laquelle se bâtirait l'édifice de l'avenir [3]. Nulle part on ne voit Jésus, à cette époque, lui attribuer officiellement la première place : — mais partout, dans le récit évangélique, on sent qu'il l'occupe, du consentement même des autres apôtres, dont aucun ne songe à lui contester le droit de les précéder. Longtemps avant sa consécration officielle, la primauté de Pierre était un fait accompli pour ses collègues dans l'apostolat et le gouvernement des âmes.

1. Au printemps de l'an 32, et probablement au mois de mars.
2. Luc., V, 2 : « Ascendens autem in unam navim, quæ erat Simonis », etc.
3. Joann., I, 42 : « Tu vocaberis Cephas, quod interpretatur Petrus. »

A quoi la devait-il ? A la simplicité, à l'ardeur et à la constance de sa foi. Il ne paraît pas avoir été, à proprement parler un des disciples de Jean-Baptiste, comme son frère André que ne retenaient pas les devoirs de la vie de famille, et qui s'était mis à la suite du Précurseur, au dire de certains hagiographes. Il n'avait donc pas été, comme André et Jean, préparé par ses instructions à la connaissance et au service du Messie : de sorte que son adhésion avait eu un caractère tout spécial de spontanéité. Il attendait le Libérateur, le croyait proche, se fiait à la parole d'André qui disait l'avoir trouvé, et se rendait volontiers vers celui qu'on lui désignait. En cela il obéissait à sa nature généreuse et loyale, à ses aspirations de Galiléen pressé de voir le relèvement d'Israël, à la confiance naturelle aux âmes éprouvées, et par-dessus tout à la persuasion que Dieu pouvait avoir fixé cette heure pour la réalisation des prophéties. Il ne lui appartenait pas, croyait-il, d'en discuter l'opportunité, ni de refuser d'en vérifier la venue. Il allait donc, non pas défiant mais prudent, — en toute simplicité et tout bon vouloir, — sur la foi de Jean-Baptiste et d'André, où ils lui disaient avoir trouvé le Christ du Seigneur.

A ces âmes droites Dieu se révèle tout de suite, sinon dans la plénitude de sa lumière, au moins assez pour les satisfaire et se les attacher solidement : c'est ce qui arriva pour Simon. Dès qu'il fut en présence de Jésus, il vit, pour ainsi dire, le cœur du Maître et comprit qu'il y avait une place : mais en même temps il eut du Messie une intuition bien supérieure à celle qu'André en avait eue, l'intuition qui devait s'élever jusqu'à la sublime protestation : « *Tu es Christus filius Dei vivi :* Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ». Ce cri, qu'il devait retenir encore assez longtemps, est déjà sur ses lèvres, quand Jésus le retrouve, aux bords du lac, et lui demande de jeter à nouveau ses filets. C'est le sens de la parole si pleine d'humble foi : « Nous avons travaillé vainement

toute la nuit : mais sur votre ordre, ô Maître, je jetterai le filet » ! C'est aussi le sens de l'exclamation qui suit la pêche miraculeuse : « Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme et un pécheur [1] » ! — Le premier parmi les disciples, il a reconnu dans Jésus plus qu'un homme, le maître des intelligences, le Seigneur à qui tout doit hommage, le *Saint de Dieu* prédit par les prophètes, le Rédempteur attendu par Israël.

Après sa vocation définitive, Pierre ne pouvait manquer de progresser dans la foi et par elle dans l'amour. Pour la même raison, il devait s'avancer rapidement dans l'amitié du Maître et devenir un autre lui-même dans l'estime générale, comme dans la propagation du royaume de Dieu. Aussi le voyons-nous désormais au premier plan, avec une sorte de consécration officielle, avant même la déclaration de Césarée qui ne devait laisser aucun doute sur sa primauté ultérieure. A Capharnaüm, lorsque le Sauveur consentit à entrer dans la maison de Jaïre, pour y ressusciter la fille du prince de la synagogue, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean : mais le premier choisi, celui qui le suivait de plus près, c'était Pierre, comme l'Évangile nous l'apprend par un trait délicieux. Pendant qu'ils allaient, perdus dans la foule qui les pressait, une pauvre femme ayant réussi à toucher le manteau de Jésus, il dit aussitôt : « Qui m'a touché » ? — A quoi Pierre se hâta de répondre : « Maître, la foule vous presse de toute part et vous demandez qui vous a touché [2] » ! Jésus dut sourire à la réplique de l'apôtre, où il voyait une preuve de la vigilance de Pierre et peut-être aussi du dépit qu'il éprouvait

1. Luc., V, 5 et 8 : « Præceptor, per totam noctem laborantes, nihil cepimus : in verbo autem tuo laxabo rete... Exi a me, quia homo peccator sum, Domine ».

2. Marc., V, 30-31 ; — Luc., VIII, 45.

de la voir en défaut. Car l'ardeur de Simon n'allait pas toujours sans une secrète indignation contre les importunités des hommes et les difficultés, présentes ou à venir, de la voie où le Maître s'était engagé.

C'est ainsi qu'à l'annonce répétée par Jésus de sa passion prochaine, bientôt suivie de sa résurrection, Pierre, préoccupé seulement de l'humiliation et de la mort de son divin Ami, le prit à part et lui dit avec animation : « Quelles pensées avez-vous, Seigneur? Il n'en sera point ainsi »! — A quoi Jésus répondit avec gravité : « Retire-toi, Satan, conseiller de scandale, en qui n'est pas la sagesse de Dieu, mais la vaine prudence des hommes[1] »!

La leçon dut frapper le pauvre Pierre d'autant plus, qu'elle suivait immédiatement la promesse de la primauté dont il devait jouir dans l'Église.

Le Maître, en effet, avait posé à ses disciples la question célèbre : « Que disent les hommes du Fils de l'Homme »?

Les apôtres avaient répondu :

— « Les uns disent qu'il est Jean-Baptiste : les autres qu'il est Élie : d'autres encore qu'il est Jérémie, ou quelque autre des prophètes. »

— « Et vous, qui dites-vous que je suis »?

Aussitôt Pierre avait pris la parole, au nom de tous :

— « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant!

— « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas », avait alors repris Jésus, — « parce que ce n'est ni la chair, ni le sang qui a dicté ta réponse, mais bien mon Père qui est dans les cieux! Et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église, contre laquelle ne prévaudront jamais les portes de l'Enfer. Et je te donnerai les clefs du royaume des

1. MATTH., XVI, 21-23; — MARC., VIII, 31-33.

cieux : tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel [1] ».

Ceci se passait sur la route de Césarée de Philippe, aux bords du lac de Tibériade qui avaient déjà vu la vocation de l'apôtre et devaient bientôt voir sa confirmation dans le suprême ministère des âmes [2]. C'était pour Pierre la place heureuse par excellence. En cette mer, il avait fait la pêche miraculeuse qui lui présageait la capture des hommes amenés au rivage de la vérité. Ces flots avaient bercé la barque d'où le Sauveur avait enseigné la foule, et qui symbolisait la barque de son Église : l'apôtre y avait pris le poisson, dont la bouche recélait le didrachme mystérieux destiné à payer le tribut pour le Christ et pour son vicaire [3] : sur ces vagues irritées, le Maître et le disciple avaient marché [4], et la parole divine avait fait descendre le calme, à l'appel de Pierre et de ses compagnons [5]. Mais ce rivage devait entendre aussi la prophétie du martyre par lequel l'apôtre consommerait sa ressemblance avec le Rédempteur [6], et ce ne fut certainement pas la moindre des joies qu'il vit couler du ciel dans le cœur de ce privilégié.

Nous ne le suivrons pas sur les chemins de la Palestine, qu'il foule d'un pied alerte pendant le reste de la vie apostolique de Jésus, — toujours au premier rang, dans les joies du Thabor [7] et dans les tristesses de la persécution [8], — n'ayant qu'un désir, être près, tout près du Maître, dût-il aller avec lui en prison ou même à la mort [9], comme il le répétait au soir du Jeudi

1. Matth., XVI, 13 19.
2. Joann., XXI, 15-17.
3. Matth., XVII, 23-26.
4. Id., XIV, 24-32.
5. Id., VIII, 23-26.
6. Joann., XXI, 18-19.
7. Matth., XVII, 1-8.
8. Joann., VI, 69, et X, 40, etc.
9. Matth. XXVI, 33-35 ; — Marc., XXIX, 29-31, etc.

saint, avec des instances qui témoignent de son ardeur plus que de sa prudence.

Certes, il ne manquait pas d'humilité. Quelques instants plus tôt, il avait retiré ses pieds que Jésus voulait laver, et n'avait cédé que devant la crainte de ne pas avoir part avec lui, dans le Ciel [1]. Mais cette humilité très sincère ne l'empêchait pas de se croire assez fort pour braver tous les périls où l'amour pouvait l'engager. Le haut ministère, auquel Dieu le destinait, exigeait cependant, à l'égard de ceux qu'il aurait à conduire, une disposition à l'indulgence qui nécessitait les dures et humiliantes leçons de la nuit suivante [2]. Entraîné et surpris, Pierre renia son maître et son ami, non pas qu'il eût cessé de l'aimer, dit saint Léon, mais par suite du trouble où son imprudence l'avait amené et de la crainte qui en avait été la suite [3]. Il n'en avait pas moins appris à ses dépens combien est courte la sagesse, et fragile le courage, de ceux que la lumière et la force divines ne gardent pas. Ainsi « le souvenir de sa chute lui apprendrait à tempérer, par la miséricorde et la patience, la fermeté nécessaire des condamnations qu'il lui appartient de porter contre autrui [4] ». Qui sait si la traditionnelle longanimité du Siège Apostolique, — ce qu'on appelle parfois sa lenteur, — ne tient pas à la faute de Pierre, à la leçon qui en découle, à la grâce même qui l'a réparée?

Ce fut aux bords du lac de Génézareth qu'eut lieu cette réparation, par la triple protestation que l'apôtre fit de son amour et la triple mission que Jésus lui donna de paître les agneaux et les brebis de son troupeau, c'est-à-dire les fidèles et les pasteurs eux-mêmes. Et pour sceller le pardon et cons-

1. Joann., XIII, 5-9.
2. Matth., XXVI, 69-75; — Marc., XIV, 66-72; — Luc., XXII, 55-62.
3. S. Leon, *Serm. de Passione :* « Abundavit fletus ubi *non deficit affectus :* et fons charitatis lavit *verba formidinis* ».
4. Louis Veuillot, *Jésus-Christ*, 2e partie, c. VIII.

tater à nouveau, d'une manière éclatante, la ressemblance entre Lui et son Vicaire, le Maître lui prédit sa mort par la croix, — comme le comprit le disciple bien-aimé qui l'atteste [1]. Désormais il n'y eut plus de doute possible relativement à la primauté de Pierre, qui s'affirme à chaque acte nouveau pour ainsi dire. Après l'Ascension, c'est Pierre qui convie le collège apostolique à remplir la place laissée vide par Judas [2]. C'est lui qui répand le premier, au matin de la Pentecôte, le trop-plein de son âme inondée du Saint-Esprit, et donne à l'Église les premiers prosélytes de l'ère nouvelle [3]. C'est lui qui rend témoignage, au nom des Apôtres, devant le Sanhédrin, auquel il jette le : *Non possumus*, devenu la formule officielle des résistances pontificales aux exigences de l'erreur et du mal [4]. C'est à ses pieds que tombent Ananie et Saphire, dont la fausse vertu a essayé de mentir au Saint-Esprit [5]. C'est à lui qu'est faite, à Joppé, la révélation qui détermine la vocation des Gentils à l'Évangile, et rompt définitivement le lien qui rattachait l'Église à la Synagogue [6]. Il prime les autres apôtres jusque dans la gloire du miracle, à laquelle cependant ils ont si large participation, et son ombre suffit à guérir les malades qu'elle couvre au passage [7]. Comme du Maître, — *il sort de lui une vertu* [8] qui vivifie et ressuscite tout ce qu'elle touche, et celui *qui lui est uni par la foi est assuré de la vie éternelle* [9].

Après avoir évangélisé la Judée, il se dirigea vers l'Asie

1. Joann., XXI, 18-19.
2. Act. Apost., I, 15 et seqq.
3. Id., II, 14-41.
4. Id., IV, 20 : « *Non enim possumus* quae vidimus et audivimus non loqui».
5. Id., V, 1-11.
6. Id., X, 10-17.
7. Id., V, 15 : « Ut, veniente Petro, *saltem umbra illius* obumbraret quemquam ».
8. Luc., VI, 19 : « Virtus de illo exibat ».
9. Joann., XI, 26 : « Qui credit in me non morietur in aeternum ».

Mineure qu'il parcourut dans tous les sens, comme l'atteste sa première épître, adressée aux chrétiens du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie [1] et de la Bithynie [2]. A cette époque, le centre de son action était Antioche, où il avait fixé son siège, suivant la constante tradition de l'Église. Il y demeura environ sept ans, s'en écartant seulement pour les besoins de son ministère apostolique, et de là dirigeant les travaux de ses collaborateurs. Barnabé devait bientôt l'y rejoindre en compagnie de ce Saul, meurtrier de saint Étienne, que la grâce avait terrassé sur le chemin de Damas, et que les Douze avaient aggrégé à l'Église, sous le nom trois fois illustre de Paul, l'*Apôtre des nations*. C'est alors que les disciples d'Antioche prirent ou reçurent la dénomination de *chrétiens* qui leur resta pour jamais [3].

Revenu à Jérusalem, rappelé sans doute par la juste crainte où la haine d'Hérode Agrippa mettait les fidèles, il y arriva pour pleurer avec eux la mort de saint Jacques le Majeur [4], et tomba aussitôt entre les mains du tyran. Sa mort était résolue d'avance : nul jugement n'intervint, et l'on se contenta de retarder l'exécution jusqu'après la Pâque qui était voisine.

Lié de chaînes et gardé par quatre escouades de soldats, l'apôtre était enfermé dans une prison à porte de fer, devant laquelle veillait encore un piquet de satellites. Agrippa se croyait assuré de son prisonnier et riait de la douleur des chrétiens réduits à prier pour leur chef. Or, une nuit que Pierre dormait tranquille en l'attente du supplice, — heureux même de penser qu'il allait bientôt rejoindre son

1. C'est-à-dire le pays dont les côtes vont de l'Hellespont à la mer de Pamphilie (golfe d'Alexandrette).
2. Epist. Petri, I, 1.
3. Act. Apost., XI, 26.
4. Id., XII, 1-2.

Maître dans la gloire, — un ange pénétra dans le cachot qu'il remplit de sa lumière. Il éveilla Pierre en lui disant : « Lève-toi vite, ceins-toi, mets tes chaussures, revêts-toi de ton manteau, et suis-moi »! — Les chaînes étaient tombées, et l'apôtre suivait, comme dans un rêve, le messager divin devant lequel les portes s'ouvraient, sans que les gardes eussent conscience de ce qui se passait. Au détour de la première rue, l'ange disparut, et Pierre, se retrouvant, vint frapper à la porte de la maison de Marie [1], chez laquelle beaucoup de disciples s'étaient réunis pour prier. Une petite servante, du nom de Rose [2], vint voir qui frappait, et folle de joie, négligea d'ouvrir pour annoncer plus vite la bonne nouvelle. Personne n'y voulait croire, jusqu'à ce que les coups se multipliant à la porte, on ouvrit enfin : c'était bien le prince des apôtres, qui faisait avertir Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, et se retirait aussitôt pour chercher un asile plus sûr. Hérode, en effet, le faisait poursuivre, et ne pouvant l'atteindre, ordonnait d'égorger les sentinelles qui l'avaient laissé fuir : puis il quittait brusquement Jérusalem pour Césarée, où il allait bientôt périr d'une mort aussi douloureuse qu'humiliante, après un dernier acte de folle impiété [3].

Il y eut alors un moment de répit, pendant lequel la foi prit une nouvelle extension. Cependant les judaïsants voyaient avec peine l'admission, dans l'Église, de néophytes auxquels on n'imposait plus l'obligation de passer par Moïse et la Loi.

Quelques-uns d'entre eux, qui avaient appartenu au pharisaïsme, en vinrent même à réclamer la circoncision des nouveaux croyants. Il fallut donc examiner la question, et les Apôtres se réunirent avec les Anciens, sous la présidence

1. Marie, mère de Jean, surnommé Marc et plus tard compagnon des apôtres Paul et Barnabé.
2. « Rhode, Ῥόδη ».
3. Act. Apost., XII, 1-24.

de Pierre [1]. Après l'exposé des résultats obtenus par Paul et Barnabé au milieu des Gentils, Jacques le Mineur prit la parole et demanda nettement que les néophytes fussent laissés en paix. Son avis fut accepté par ses collègues et par les Anciens, qui le signifièrent à l'Église, en usant pour la première fois de la formule désormais en usage dans les conciles : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous [2] ». La paix et la joie rentrèrent ainsi dans les âmes, et le règne de Dieu s'étendit avec plus de rapidité encore, sinon parmi les disciples de Moïse, au moins parmi les fils de la Gentilité.

L'accalmie ne fut pas toutefois de longue durée, et la dispersion des Apôtres fut jugée nécessaire. Après avoir rédigé le symbole [3], les Douze se partagèrent le monde, suivant l'inspiration de l'Esprit Saint, et partirent à la conquête des âmes, aux quatre vents du ciel. Pierre se dirigea vers Rome, accompagné de Marc, qui devait écrire le second Évangile, — d'Apollinaire qui devint évêque de Ravenne, — de Martial, l'apôtre de l'Aquitaine, — et de Rufus, le fondateur du siège de Capoue. Suivant la tradition, il aborda en Sicile, et Naples révère encore le lieu où il célébra les saints mystères. Le voyage se fit lentement, à en croire Eusèbe et saint Jérôme, d'après lesquels Pierre entra dans Rome l'an 44, deuxième année du règne de Claude [4]. Il y avait donc deux ans au moins qu'il avait quitté la Palestine, et qu'il voyageait en prêchant le long de son chemin [5].

Le premier séjour à Rome ne fut pas de bien longue durée, Claude ayant expulsé, en l'an 52, tous les Juifs, à quelque re-

1. Act. Apost., XV, 7.

2. Ic., XV, 28 : « Visum est enim Spiritui sancto et nobis ».

3. Rufin, *Comment. in Symbol.* 2. (*Patrol. lat.*, t. XXI). — S. Ambroise, *Serm.* XXXVIII. — Cf. Fouard, *Saint Pierre*, c. XIII, etc.

4. Le 28 janvier, suivant la tradition. — C'est le jour où l'on fête la *Chaire de saint Pierre à Rome*.

5. D'après l'opinion commune, qui fixe le martyre de Jacques le Majeur à l'an 42, au plus tard.

ligion qu'ils appartinssent. Après avoir quelque temps dissimulé sa présence dans les catacombes du cimetière Ostrien, Pierre revint en Palestine, d'où il reprit le chemin de l'Italie, après l'avènement de Néron. Métaphraste lui fait suivre, cette fois, la route de l'Égypte et de l'Afrique, avec plus de hâte, parce qu'il était pressé de se retrouver en face d'un ennemi redoutable du nom chrétien, Simon le Mage, récemment appelé à Rome par le nouveau César [1]. Il avait peut-être aussi désiré saluer, à son passage, son disciple Marc, qui prêchait alors les Alexandrins, et ceux qu'il avait envoyés, au témoignage de saint Cyprien, dans la Mauritanie et la Numidie.

Quoi qu'il en soit, de retour à Rome en l'an 54, il y retrouvait Simon, dont la physionomie a si vivement intrigué les anciens et qu'il nous convient de faire mieux connaître, sans toutefois lui accorder plus d'importance.

Le Mage était Samaritain, de résidence seulement, puisque Josèphe le dit de la tribu de Lévi et originaire de Chypre [2]. Il jouissait d'une grande influence parmi ses concitoyens, grâce à ses prestiges et à de mystérieuses affirmations sur sa nature et son origine, qu'il disait surhumaines. Lors de la prédication du diacre Philippe, il avait reçu le baptême, et quand vinrent les apôtres Pierre et Jean pour confirmer les nouveaux baptisés, il resta stupéfait des prodiges opérés par l'effusion de l'Esprit Saint. Comparant ces merveilles aux sortilèges dont il avait ébloui Samarie, Simon ne pouvait tarder à en reconnaître la supériorité. De cette conviction au désir de posséder le pouvoir de donner l'Esprit de Dieu il n'y avait qu'un pas, vite franchi par l'ambition du faux néophyte, qui ne craignit pas d'offrir de l'argent aux apôtres pour payer l'honneur du sacerdoce. Pierre s'indigna :

1. Cf. S. Hieron., *De viris illustribus.* — Le saint docteur diffère ici de Métaphraste, en supposant que Simon était déjà à Rome, du temps de Claude.
2. D'après S. Justin (*Apol.*, I, 29), il venait de Gitta, village voisin de Samarie.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBR

« Que ton argent soit avec toi ! » s'écria-t-il. » Parce que tu as cru vénal le don de Dieu, il n'y a point de part pour toi dans notre société. Ton cœur n'est pas droit. Fais donc pénitence et puisse Dieu te pardonner la pensée à laquelle tu as obéi : car je te vois enfiellé d'amertume et pris dans les rets de l'iniquité. »

Effrayé de cet anathème, Simon parut se repentir et supplia l'apôtre de prier afin qu'il ne fût pas atteint par la vengeance divine [1].

Mais sa conversion ne fut pas de longue durée. Il reprit bientôt le nom qu'il s'était jadis donné, — *la grande Vertu de Dieu,* — recommença de prêcher la doctrine gnostique, dont il avait puisé les éléments à l'école de Dosithée, et finit par présenter aux populations voisines de Tyr, où il s'était réfugié, une courtisane, nommée Hélène, comme l'*Ennoia,* ou la pensée éternelle de Dieu, exilée sur la terre, avilie dans son union à la nature humaine et dont il était le Rédempteur [2]. A ce titre il se disait annoncé par l'oracle de Moïse : « Le Seigneur suscitera un prophète comme moi, de votre nation et de vos frères : vous l'écouterez [3]. » Il était le Messie, et achevait la révélation de la vérité surnaturelle aussi bien que la régénération des âmes [4]. — Si nos modernes gnostiques n'essayaient aujourd'hui de raviver ces absurdités, on croirait impossible qu'elles aient jamais eu du succès [5]. Cependant elles exercèrent un ascendant considérable sur les esprits, séduits par ce mélange de mysticisme et de sensualité, qui a encore tant de puissance sur les âmes dévoyées de notre temps.

Simon vint enfin à Rome, attiré par le goût prononcé

1. Act. Apost., VIII, 9-24.
2. Cf. *Philosophumena,* V, 98.
3. Deuter., XVIII, 15.
4. S. Irénée, *Adv. Hæres.*, I, 23, 3.
5. Certains docteurs allemands ne croient pas à l'existence réelle de Simon. (V. Baur, *Gnosis ;* — Higenfeld, *Die Clement Recognitionen,* — etc.).

de Néron pour les magiciens et les théurges, — peut-être même appelé par lui. Sa réputation y fut bientôt assez considérable pour qu'on lui élevât une statue et que certains le regardassent comme une divinité [1]. Mais à l'arrivée de Pierre les choses changèrent de face. « Le bruit que menait l'imposteur s'éteignit tout à coup : son pouvoir fut paralysé, il tomba dans l'obscurité où s'agitaient tant de sectes religieuses ou philosophiques. Pour accomplir ce changement, Pierre n'eut pas à frapper de grands coups devant l'empereur et le peuple assemblés. La grâce de Jésus était avec lui : les démons, le redoutant à l'égal du Sauveur, fuyaient à Rome comme jadis en Galilée; avec eux s'évanouirent les prestiges de leur suppôt. C'est par l'humilité que Pierre triompha [2] ».

Ces derniers mots font allusion à la légende attestée par les Pères du quatrième siècle [3], et dont les *Actes apocryphes de Pierre et Paul* [4] donnent la formule la plus complète. D'après cette légende, Simon aurait entrepris de s'élever dans les airs, en présence de Néron et du peuple romain : mais, à la prière de saint Pierre, il aurait été abandonné par les démons qui le portaient, précipité à terre, et si grièvement blessé qu'il en serait mort, deux jours après, à l'Ariccia. Des passages obscurs de Suétone [5] et de Dion Chrysostome [6] ont assez longtemps favorisé cette légende parmi les lettrés : mais des travaux récents, au premier rang desquels il convient de placer une *Dissertation* de M. l'abbé Duchesne, ont considérablement affaibli, sinon ruiné son autorité, et la chute de Simon, pour n'en être pas moins retentissante, n'a pu garder le caractère qu'on lui attribuait.

1. Cf. Eusèbe, cit. S. Justin et S. Irénée.
2. Fouard, *Saint Pierre*, c. XVIII.
3. Arnobe (305), S. Cyrille de Jérusalem (347), etc.
4. Ap. Tischendorf, *Acta Apostolorum apocrypha.*
5. *Nero*, XII.
6. *Orat.*, XXI, 9.

Vainqueur de l'hérésiarque, Pierre donna tous ses soins à l'organisation de l'Église romaine et à la diffusion de l'Évangile, — particulièrement en Italie, en Gaule et en Espagne. D'Aquilée à Capoue, la Péninsule fut visitée par ses envoyés, qui fondèrent la plupart des grands sièges italiques. Dans la Gaule, Martial présidait à la naissance de nos plus illustres chrétientés du centre et du nord : en Espagne, la même activité et le même succès marquaient la mission des continuateurs de Jacques le Majeur et de Ctésiphon.

A Rome même, Pierre prêchait, comme en Judée, en exposant simplement la vie et les enseignements du divin Maître, « en termes semblables, répétant chaque jour aux néophytes qui l'entouraient une sorte de catéchisme historique [1] ». Marc recueillit ces discours, « exactement, mais sans ordre ». Il n'est point en faute, s'il n'a conservé qu'un petit nombre de traits, tels que sa mémoire les lui rappelait; car il n'eut qu'un souci, « ne rien omettre de ce qu'il avait entendu et n'y rien laisser passer de faux [2] ». Marc fut donc un simple écho des enseignements de Pierre : c'est pourquoi saint Justin appelle justement son évangile « *les Mémoires* ou *les Souvenirs de Pierre* [3] ». Saint Irénée, Origène, Clément d'Alexandrie en ont pensé de même, et supposé que Marc avait agi de son propre mouvement en rédigeant et publiant son travail : « ce que Pierre ayant appris, il ne le défendit ni ne l'encouragea [4] ». Ajoutons cependant que, suivant Eusèbe qui cite les *Institutions* de Clément, Pierre fut ravi de l'effet produit par l'Évangile de Marc et en autorisa la lecture dans les églises [5].

1. Fouard, *Saint Pierre*, c. XX, — cit. le prêtre Jean, d'après Papias (Eusèbe, *Hist. ecclés.* III, 39, 15).
2. Id., *ibid.*
3. *Dialog.* CVI.
4. Clément d'Alexandrie, ap. Eusèbe (*Hist. ecclés.*, VI, 14).
5. Eusèbe (*op. cit.*, II, 15,) cit. Clém. Alex., *Instit.* VI.

Cependant les croyants se multipliaient, non seulement parmi les gens du commun mais encore dans les classes élevées, comme le prouve l'allusion du même Clément aux *chevaliers de la maison de César* qui suivaient les prédications du prince des apôtres [1]. Le Palatin, en effet, ne s'était pas défendu contre l'esprit de Dieu, ainsi que nous l'atteste l'épître aux Philippiens, où saint Paul salue les chrétiens, au nom des « saints qui sont de la maison de César » [2]. Quand l'apôtre des Gentils vint, l'an 61, rejoindre à Rome le vicaire de Jésus-Christ, il trouva bon accueil de la part des frères, et sa captivité lui fut adoucie par les égards de ceux mêmes qui avaient la garde de sa personne. Les Juifs ne lui furent pas aussi bienveillants : tout au contraire, et il dut rompre avec la synagogue de Rome, comme il avait fait avec celles de Jérusalem, de l'Asie Mineure et de la Grèce [3].

Les deux apôtres travaillèrent désormais en commun, chacun sur son terrain particulier. Paul, à demi prisonnier pendant deux ans, prêchait surtout aux gens du prétoire et à ceux qui s'y rattachaient. Pierre, plus libre, avait des relations avec tout le monde, surtout dans le populaire et parmi les esclaves, comme le prouve la sollicitude qu'il leur témoigne dans ses Épîtres. Il avait renoncé à vivre parmi ses compatriotes, comme suspect aux zélateurs de la Loi, et avait pris d'abord gîte sur l'Aventin, dans la maison de Priscille et d'Aquila, dont les noms se retrouvent dans les Actes et dans les Épîtres de saint Paul [4]. De l'Aventin, il vint demeurer au *Vicus patricius* sur le Viminal, et finalement il s'était retiré au cimetière Ostrien, entre les voies *Salaria* et *Nomentane*. C'est à ce dernier lieu qu'il était revenu, lors de sa rentrée à Rome, et il y

1. « Quibusdam Cæsarænis equitibus ». (*Adumbratio* ad I Epist. Petri).
2. Philipp., IV, 22. « Salutant vos omnes sancti, maxime autem qui de Cæsaris domo sunt ».
3. Act. Apost., XI, 16-30.
4. Act. Apost., XVIII, 2, 25 et 26; — Rom., XVI, 3-4; — II Tim., IV, 19.

baptisait dans les eaux de la région marécageuse, dite *Marais de la chèvre* [1] (aux environs de la basilique de Sainte-Agnès). Il était ainsi rapproché du camp prétorien, dans lequel Paul avait des influences, et pouvait prêter la main à son collaborateur.

La captivité de l'apôtre des Gentils prit fin en l'année 63, et il profita de sa libération pour s'éloigner de Rome et visiter l'Espagne [2], où il se rendit, suivant une tradition respectable, en traversant le Midi des Gaules. Il travailla, pendant six ans, dans cette nouvelle mission, avec son succès ordinaire. Malheureusement la persécution ne tarda pas à l'y rejoindre, et et il dut se résigner à rejoindre Pierre à Rome, où les dangers n'étaient pas moindres. L'incendie allumé par Néron et rejeté par lui sur les chrétiens avait été l'occasion d'un épouvantable déchaînement de passions, dont Tacite nous a conservé le souvenir.

Le zèle et les miracles des apôtres devaient tôt ou tard les désigner à la haine des persécuteurs. Néron avait pris la route de l'Achaïe, dans la pensée de présider au percement de l'isthme de Corinthe : mais il avait laissé, pour le représenter, ses préfets Tigellin et Nymphidius, dignes serviteurs d'un tel maître. Lorsque parvinrent à Rome les premières nouvelles de l'insurrection de Jérusalem et de l'échec de Cestius Gallus [3], les deux préfets mirent en arrestation les principaux représentants de la nation juive, et parmi eux les apôtres Pierre et Paul, regardés justement comme deux des plus éminents.

S'il faut s'en rapporter ici à saint Jean Chrysostome, il y

1. « In via Nomentana, ad Capream, in cœmeterio majore ».

2. Saint Clément de Rome, dans une *Épître* citée par Denys, premier évêque de Corinthe, et dont Eusèbe (IV, 22) dit qu'on la lisait encore de son temps, dans les églises.

3. Octobre 66.

avait contre eux ce grief particulier qu'ils avaient converti à la foi chrétienne un des grands officiers du palais impérial et l'une des favorites de Néron. Quoi qu'il en soit, après un interrogatoire sommaire, ils furent jetés dans la prison Mamertine, d'où l'on sortait seulement pour aller au supplice.

Deux cachots superposés constituaient cette antichambre de la mort. Le premier, *carcer interior,* datait d'Ancus Martius, au dire de Tite-Live, et n'avait d'ouverture qu'un soupirail dans la voûte, par où l'on y descendait les prisonniers. Le second, *carcer inferior,* creusé par Servius Tullius, de qui lui venait le surnom de *Tullianum,* mesurait à peine deux mètres de hauteur, sur six de longueur et trois de largeur. Dans ce sépulcre anticipé, avaient péri les complices de Catilina, les rois Jugurtha, Aristobule, Tigrane, et notre Vercingétorix. Ceux qu'on y renfermait y souffraient la *custodia arcta et obscura,* jusqu'à leur délivrance par la mort ou par un élargissement qu'ils n'attendaient guère [1].

Les apôtres occupèrent successivement les deux cachots de la prison Mamertine, sous la garde de Processus et de Martinianus, dont ils ne tardèrent pas à faire des chrétiens. Comme l'eau manquait pour le baptême des néophytes, une source jaillit miraculeusement du sol, et verse encore aujourd'hui aux pèlerins ses ondes salutaires. La piété des nouveaux convertis voulut à tout prix soustraire le chef de l'Église à la mort qui le menaçait. Il désirait ardemment le martyre, et comme Paul, il répétait : « *Coarctor... desiderium habens dissolvi et esse cum Christo ;* je demande la dissolution de ma chair pour être avec Jésus-Christ [2] ». Mais les fidèles le pressèrent si vivement de pourvoir aux nécessités du temps, en se mettant momentanément à l'abri, qu'il consentit à sortir de la prison et de la ville.

1. Rich, *Dictionn.*, v° *Carcer.* — Goyau, *Lexique*, v° *Carcer.*
2. Philipp., I, 23.

Il avait pris la direction du Midi, sans doute pour gagner, en passant par *Tres Tabernæ* et le littoral, le port de Pouzzoles, où Paul avait jadis pris terre en Italie et où il avait laissé des amis [1]. Comme il sortait de Rome et faisait les premiers pas sur la voie Appienne, il se vit avec effarement en présence du divin Maître !

« Seigneur, s'écria-t-il, où allez-vous [2] ?

— Je vais à Rome, pour y être de nouveau crucifié ! »

Doux et poignant reproche, qui pénétra l'âme de l'Apôtre et lui montra son devoir. Il avait failli méconnaître la loi de l'amour et retarder tout au moins le sacrifice qu'il demandait. D'un pas rapide, il regagna le Capitole, et les gardiens du *Tullianum* durent lui rendre ses chaînes et son cachot.

Après neuf mois de captivité, la sentence capitale fut prononcée : comme Juif, Pierre devait être mis en croix, tandis que Paul devait être décapité, comme citoyen romain. C'était le 29 juin de l'année 67, — la quatorzième du règne de Néron [3], — deux ans après la mort de Sénèque, suivant saint Jérôme [4]. Avant de partir pour le lieu du supplice, Pierre bénit les disciples qui avaient pu l'aborder, et en particulier Clément, destiné à le remplacer sur la chaire pontificale. — « Ne crains point, lui dit-il, de prendre le gouvernail de l'Église, en alléguant tes péchés. Pense plutôt que tu pécherais plus gravement, si tu laissais le peuple de Dieu s'abîmer dans les flots, lorsque tu peux le sauver par ton courage. Tu sauveras ton âme en menant les autres au ciel. » — Il adressa de même en particulier quelques paroles à Nicétas et à l'épouse d'Albinus : puis il bénit les frères et

1. Act. Apost., XXVIII, 13-15.

2. « Domine quo vadis » ? — Un oratoire marque la place de cette rencontre.

3. Baronius (*Annal.*) dit la XIII^e^.

4. Qui paraît commettre une erreur de deux ans, d'après Sepp. Sénèque mourut sous le consulat de Silius Nerva et d'Atticus Sestinus, la XII^e^ année de Néron.

se remit aux bourreaux, qui le flagellèrent d'abord en compagnie de Paul, puis l'emmenèrent vers la colline du Vatican, pendant que l'Apôtre des nations se dirigeait vers la voie d'Ostie.

Arrivé au sommet de la colline, en un point d'où l'on aperçoit toute la ville, la campagne et les monts Albains, Pierre fut dépouillé de ses vêtements et cloué sur la croix. Son âme débordait à la pensée qu'il allait ressembler dans la mort au Maître crucifié pour lui, et il se rappelait avec bonheur que Jésus lui-même avait daigné lui promettre cette ressemblance, comme un gage tout spécial de pardon et d'amour. Mais tout à coup une pensée traversa son esprit. Était-il convenable qu'il n'y eût entre lui et l'Homme-Dieu aucune différence? D'une voix pleine de persuasion, il demanda aux licteurs qui se préparaient à dresser la croix, d'en changer la disposition, de telle sorte qu'il y fût placé la tête en bas : ce qu'ils lui accordèrent avec une indifférence méprisante. Que leur importait la posture de cet esclave sur son gibet?

Il lui importait beaucoup à lui, dont le regard pouvait ainsi chercher plus facilement le ciel et la place où le Fils de l'Homme se tenait, à la droite de son Père. Sans doute il le voyait déjà, penché vers lui, avec un sourire aux lèvres et des palmes dans la main. Heureux fils de Jonas, bien plus heureux qu'aux rives du lac de Tibériade, puisqu'il abordait maintenant à la félicité éternelle, avec l'assurance que son œuvre ici-bas ne pouvait pas périr et que sa mort était plutôt le gage du triomphe incessamment renouvelé de l'Église! Que lui faisaient les ricanements des Juifs, au quartier desquels on l'avait amené pour mourir [1], et qui avaient bravé leurs propres terreurs pour se donner la joie de ce

1. Beaucoup d'Israélites habitaient ce quartier, appelé le *Faubourg des Juifs*.

spectacle. Il n'en avait souci que pour répéter, avec son divin Ami : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » !

Le corps du martyr fut enlevé par les chrétiens [1], qui l'ensevelirent dans une catacombe voisine des jardins de Néron, sur la voie Aurélienne. A cette même place, s'élève aujourd'hui la merveilleuse coupole jetée par Michel-Ange, comme un dais, sur la tombe du pêcheur Galiléen. Nul des hommes, si grand qu'il ait paru, ne dort en pareil sépulcre, gardé par un pareil amour et une égale vénération. Les siècles passent sans rien diminuer de l'ardeur qui attire les pèlerins, des quatre coins du monde, au seuil de ce tombeau, dont ils admirent beaucoup moins la splendeur qu'ils n'en révèrent la sainteté. Qui a pu se défendre d'une émotion profonde, quand levant les yeux vers la voûte, il a rencontré, comme une couronne étincelante, l'inscription fameuse : « Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam ! » — Voici la démonstration faite, visible et palpable : *les pierres crient* [2], suivant la parole de l'Évangile, et plus haut que toutes, la pierre de de ce tombeau, *d'où sort la voix toujours vibrante* [3] du prince des apôtres, vicaire de Jésus-Christ. La *maison d'or* de Néron est une ruine sans gloire, et qui se souvient du César sinon pour le maudire? La *tombe du martyr est plus que jamais glorieuse* [4], et de sa mémoire, l'Esprit-Saint a prophétisé qu'elle *vivrait éternellement* [5].

La tradition, confirmée par de nombreux documents archéologiques, nous a conservé le portrait de saint Pierre. Il était

1. Sous la conduite du prêtre Marcel, qui lui rendit les derniers honneurs, suivant la coutume de ses ancêtres.
2. Luc., XIX, 40 : « Lapides clamabunt ».
3. Hebr., XI, 4 : « Defunctus adhuc loquitur ».
4. Isaï., XI, 10 : « Erit gloriosum sepulchrum ejus ».
5. Psalm. CXI, 7 : « In memoria æterna erit justus ».

d'assez haute stature, mais bien proportionné. Il avait le teint pâle, les yeux noirs, les cheveux abondants et crépus, la barbe frisée, des traits un peu ramassés qui se prêtent à la mobilité de la physionomie, quelque chose de la race des Arabes, le galbe d'un enfant du peuple et la saine maigreur de l'homme d'action [1]. Sur la fin de sa vie, son front s'était dénudé et ses yeux avaient perdu de leur clarté, par suite des larmes que lui tirait le souvenir du reniement. Cette âme forte était aussi une âme tendre, faite pour croire et pour aimer tout autant que pour agir. D'un mot, elle s'est révélée, et nous ne saurions rien ajouter à cette parole qui répond à l'interrogation de Jésus : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu?

— Seigneur, vous qui savez tout, vous savez que je vous aime »!

On a souvent posé la question : « Qui, de Pierre ou de Jean, fut le plus aimé? » — La raison de ce doute est dans l'opposition qui se remarque entre la supériorité de Pierre et la préférence accordée en apparence à l'évangéliste. « Pierre, dit saint Augustin, est de meilleure condition, parce qu'il aima davantage, comme on peut le conclure de la triple interrogation du Christ, aux bords du lac, et aussi de la réponse finale de l'Apôtre. Cependant Jean est appelé, au même lieu, *le disciple que Jésus aimait :* ce qui indique une mise à part, une préférence évidente. [2] »

La réponse, que fait le même Docteur, mérite d'être méditée, bien qu'elle puisse paraître subtile : « La vie active représentée par Pierre, dit-il, témoigne à Dieu plus d'amour que la vie contemplative symbolisée par Jean, parce qu'elle ressent davantage les angoisses de la vie présente et désire plus ardemment d'en sortir pour aller à Dieu! Mais Dieu aime mieux la

1. Ce portrait, emprunté à Nicéphore, est justifié par la numismatique, la glyptique et la sculpture antiques. — Cf. Fr. Wey, *Rome*, XI, etc.

2. Cf. S. August. *in Joann.*, c. XXI, — ap. S. Thom., I, q. XX, art. IV.

vie contemplative, puisqu'il la prolonge au delà du temps, qui termine la vie active[1] ».

D'autres disent que Pierre aima davantage le Christ dans ses membres, et fut à ce titre plus aimé du Christ qui lui confia son Église : mais Jean aima Jésus pour lui-même, et fut préféré en ce sens par Jésus qui lui confia sa mère. D'où l'on infère que Jean aima davantage Jésus-Christ d'une affection personnelle, comme un homme aime un ami, — tandis que Pierre l'aima davantage d'une affection qui allait au Maître, comme un sujet aime son souverain[2].

D'autres encore disent que Pierre fut plus aimant, à en juger par l'élan et la ferveur de son amour, tandis que Jean fut plus aimé à en juger par la familiarité dont il bénéficia, tant à cause de sa jeunesse que pour sa pureté virginale. Suivant d'autres enfin, Pierre fut le meilleur et le plus aimé *absolument parlant,* et Jean eut *accidentellement* une part meilleure dans le mérite et l'amour. Sur quoi l'Ange de l'École observe : « Il est présomptueux de prononcer en pareille matière, puisque *Dieu seul est le juste appréciateur des esprits*[3]. »

Laissons donc à Dieu le soin de résoudre la difficulté : mais n'oublions pas que, la fin de l'Incarnation et de la Rédemption étant l'établissement de l'Église, toutes les pensées et toutes les affections de Jésus-Christ tendaient d'abord à cette fin. Or Pierre a été choisi pour le *fondement de l'Église* et la *colonne de la vérité :* d'où nous pouvons conclure, qu'il parut aux yeux du Maître plus digne de le représenter et de le continuer dans l'achèvement de son dessein. Pierre était donc, semble-t-il, le plus estimé et même le plus aimé, puisqu'il est difficile d'admettre en Jésus-Christ la contradiction

1. S. Augustin., *in Joanne.*, c. XXI.
2. V. la note qui accompagne la réponse au 3e (*Sum. theol.,* loc. cit.).
3. Prov., XVI, 2 : « Spirituum ponderator est Dominus ».

qui lui ferait remettre son Église aux mains d'un collaborateur moins pénétré de sa pensée, moins dévoué à sa personne et à son œuvre. Pierre est l'associé par excellence de Jésus-Christ : il est donc l'ami par excellence, — choisi librement, comme il convient à un ami, — objet cependant d'un choix que déterminent les conditions de la mission à laquelle il est associé. Il est le sommet de l'amour, comme il l'est de l'autorité et de la gloire.

Nous pouvons aimer plus tendrement ceux dont le charme personnel répond mieux à notre nature : nous aimons avec plus de force et de pénétration ceux dont nous sentons qu'ils comprennent et servent mieux le dessein de Dieu sur notre vie. Les premiers font la douce joie du soir, où l'on se repose : les seconds font l'austère joie du jour, où le travail et la lutte préparent le succès et l'honneur. Jean consola ou réjouit peut-être, à certains moments, plus complètement le cœur du divin Ami : Pierre posséda toute l'âme du Sauveur, sans intermittence et sans retour, depuis le moment où il entendit, aux bords du Jourdain, la parole révélatrice : « *Tu t'appelles Bar-Jonas, le fils de la colombe : désormais tu t'appelleras Céphas, la Pierre*[1], sur laquelle je bâtirai mon Église[2]. »

1. JOANN., I, 42.
2. MATTH., XVI, 18.

CHAPITRE III

JACQUES LE MAJEUR ET JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

« Da nobis ut unus ad dexteram tuam et alius ad sinistram tuam sedeamus in gloria tua. »
MARC., X, 37.

Parmi les apôtres, Pierre ne fut pas le seul préféré du Maître : deux de ses concitoyens et amis partagèrent avec lui cette préférence, — « élus entre les élus, » — suivant la parole d'un ancien [1].

Jacques et Jean nous sont connus par l'Évangile, qui nomme leur père Zébédée et leur mère Salomé [2]. Le premier était un pêcheur de Bethsaïde, — assez à l'aise, paraît-il, d'après le texte sacré, et qui avait épousé une nièce ou petite cousine de la très sainte Vierge. Du pêcheur nous ne saurions que le nom, si la tradition n'affirmait qu'il prit place au nombre des disciples et mourut peu après dans la paix du Seigneur; mais de Salomé nous savons par l'Évangile qu'elle se mit dans la compagnie des saintes femmes, à la suite de Jésus, quand il commença de prêcher, — qu'elle en usait avec lui assez familièrement, — qu'elle était présente à sa

1. « Ἐκλεκτῶν ἐκλεκτότεροι ».
2. MATTH., IV, 21, et MARC., X, 35. — MARC., XV, 40, et XVI, 1.

mort sur la croix, — et qu'elle fut une de celles qui le virent d'abord au matin de la résurrection [1]. La tradition, comme nous l'avons déjà dit, complète cette histoire, en nous montrant Salomé exilée de Palestine et prenant part à l'évangélisation de la Provence, où sa tombe est encore vénérée [2].

De ce mariage étaient nés deux enfants, — Jacques, auquel on attribue le surnom de *Majeur*, par opposition à celui que porte son cousin dans l'Évangile de saint Marc [3], — et Jean, qui devait être le plus sublime des écrivains inspirés. Nés à peu près dans le même temps que le Sauveur [4], ils étaient, semble-t-il, prédestinés à la familiarité avec lui dès l'enfance et pendant leur adolescence. Cependant nous n'avons pas la preuve de ces rapports et tout d'abord nous pourrions incliner vers le sentiment contraire. Ils habitaient les rives du lac de Tibériade, d'où ils ne devaient pas monter souvent vers les montagnes où se cache Nazareth. Ce n'est pas qu'une distance considérable sépare ces deux localités, — une dizaine de lieues à vol d'oiseau; — mais il fallait au moins tout un jour [5] pour aller de l'une à l'autre, et les mœurs orientales ne s'accommodent guère de ces déplacements. Les deux familles se réunissaient donc assez rarement, — sur la route de Jérusalem, au temps des pèlerinages obligatoires, ou dans les réunions motivées par les principaux incidents de la vie. Il ne faudrait pas cependant conclure à un isolement absolu, d'autant que les travaux de Zébédée et ceux de Joseph pouvaient les rapprocher plus souvent qu'il ne paraît au premier coup d'œil. Quoi qu'il en soit, rien n'indique des rapports familiers entre

1. Matth., XX, 20, et XXVII, 56; — Luc., XXIV, 10, etc.
2. Vid. sup. Liv. I, c. 3.
3. Marc., XV, 40 : « Jacobi Minoris ».
4. Quelques commentateurs donnent vingt-sept ans à saint Jean, au moment de sa première vocation.
5. Actuellement on met sept heures de chevauchée à franchir la distance, lorsque la route n'a pas été dégradée par les pluies.

Jésus et ses cousins, avant leur rencontre aux bords du Jourdain, tout au commencement de sa vie publique.

Jacques et Jean comptaient parmi les disciples les plus fervents du Baptiste, comme il paraît par l'Écriture, qui nous les montre dociles à la première indication révélatrice du Messie[1]. A peine Jean a-t-il entendu la parole : « Voici l'Agneau de Dieu, » qu'il se met à la suite de Jésus, attirant Jacques avec lui, comme André attirait Simon. En quelles circonstances avaient-ils reçu les premières leçons du Précurseur? Il serait très difficile de le dire : mais il est permis de supposer que le commerce des poissons les amenait à Jérusalem, par la route qui suit le cours du Jourdain, et qu'ils avaient ainsi trouvé l'occasion de recevoir les instructions et le baptême de Bethabara. C'est ce qui expliquerait aussi, d'après quelques commentateurs, les relations de Jean avec la maison des Pontifes, où nous savons qu'il était familier[2]. Jeunes, vigoureux, alertes, les fils de Zébédée ne devaient pas craindre ces excursions, où l'amour du nouveau les poussait, autant que le goût du trafic qui distinguait la jeunesse israélite[3]. Les Galiléens passaient pour aventureux, et rien de plus naturel que de retrouver, sur les chemins de la Ville sainte, des adolescents attentifs aux rumeurs dont le pays est agité, affiliés peut-être à quelque groupe de zélotes, enthousiastes des espérances que suscitent les discours du Précurseur, et profitant de leur profession pour passer partout inaperçus. De foi solide d'ailleurs et de mœurs pures, leur ardeur se tempérait de tout ce que la droiture et la simplicité peuvent mettre dans les élans de pareilles âmes, — prêtes à tous les sacrifices et à toutes les obéissances. Ils devaient dé-

1. Joann., I, 26-41.
2. Id., XVIII, 15 : « Notus erat pontifici, etc. ».
3. V. les *Comment.* sur S. Luc, XV, 12 (*Parabole du prodigue*).

tester les Romains, mépriser Hérode, gémir sur l'abaissement du sacerdoce, appeler la venue du Messie, — dans le silence et la réserve, que leur imposaient l'obéissance à leur père et le respect dû aux successeurs des Macchabées.

Ils étaient donc disposés à entendre l'appel de Jésus, par leur âge, leur tempérament, leurs habitudes et leurs aspirations. Leur parenté avec lui ne pouvait que donner une nouvelle force aux espérances dont il était le représentant et aux doctrines qui en préparaient la réalisation. Sans voir d'abord en lui le Fils de Dieu fait homme, ils se persuadèrent aisément qu'il était le Roi futur, dont tout le monde annonçait le règne. Sans nul doute, ils étaient heureux de croire au prochain relèvement d'Israël et à l'expansion universelle de sa puissance : mais ils espéraient bien avoir une belle part dans cette gloire et cette prospérité, auxquelles leur heureux destin leur permettait de travailler, dès le premier jour, sous la conduite d'un des leurs. Ce rêve ne saurait les discréditer à nos yeux : il fut celui de leurs compagnons, presque jusqu'au dernier moment, et Pierre lui-même ne s'en éveilla pas complètement avant le Thabor. Il n'ôtait rien d'ailleurs à leur dévouement et à leur abnégation, comme nous aurons bientôt occasion de le constater.

A peine attachés à la personne de Jésus, ils remontèrent avec lui vers la Galilée, où se préparaient les noces, célèbres par le miracle qui consacre les commencements de la vie publique du Sauveur [1].

Le récit de cette admirable scène est dans toutes les mémoires, et nous avons à le rappeler, seulement pour signaler la croyance qui fait de Jean le fiancé de ces épousailles. Ce n'est pas là une de ces légendes de source et de garantie problématiques, comme il s'en trouve tant autour des ori-

1. JOANN., II, 1 et seqq.

gines du christianisme, puisque nous la trouvons appuyée des plus graves témoignages. Saint Jérôme [1] affirme que Jean fut appelé par le Seigneur, au moment où il allait réaliser ses projets de mariage. Saint Augustin [2] dit que le Seigneur, en l'appelant, le sauva des flots agités de la vie conjugale. Saint Thomas d'Aquin [3], faisant sienne l'opinion des deux précédents, dit aussi que le Christ détourna des noces Jean décidé à se marier. A ces grands noms, il convient de joindre ceux du Vénérable Bède, de Rupert, de Ludolfe le Chartreux, auxquels s'est uni sans hésiter Dominique Soto, l'un des plus graves théologiens modernes. C'est du reste la tradition des Musulmans, fidèles conservateurs des croyances primitives, quand elles ne choquent pas leurs préjugés.

Il ne sert à rien d'objecter, avec Corneille de la Pierre [4], que l'Évangéliste a toujours été considéré comme vierge, puisque la pensée d'entrer dans la vie conjugale ne saurait être opposée à la persévérance de Jean dans la virginité. Qu'il ait obéi aux idées de son milieu et de son temps, en acceptant ce projet de mariage, ou même en le formant spontanément, il ne s'ensuit pas qu'il ait cessé d'être vierge, puisque l'appel du Seigneur a précédé la réalisation de son dessein. Il ne s'ensuit même pas qu'il ait eu la virginité en moindre estime que le mariage, et c'est peut-être en raison de ses préférences virginales que *sa vocation l'a enlevé aux flots agités de la vie conjugale.* Les témoignages des Pères invoqués par Corneille de la Pierre, à la suite de Baronius [5],

1. S. Hieron. (*Prolog. in Joann.*) : « Joannem nubere volentem a nuptiis per Dominum fuisse vocatum ».

2. S. Augustin (*Præf. in Joann.*) : « Joannem Dominus de fluctivaga nuptiarum tempestate vocavit ».

3. S. Thom., 2-2, q. CLXXXVI, art. IV, ad 1^m^ : « Joannem tamen volentem nubere a nuptiis revocavit. »

4. *Comment. in Joann.*, loc. cit.

5. Baron., *Annal.*, ad ann. 31. — Il croit que le fiancé était Simon le *Zélote*, à cause de son surnom de *Cananéen.*

ne contredisent donc en rien la tradition, et vraiment nous ne voyons pas pourquoi on se donne tant de peine pour déchirer une des plus charmantes pages des récits primitifs [1].

Dans l'opinion de ceux qui croient aux fiançailles de Jean, l'épousée de Cana serait cette Suzanne, dont l'Évangile a seulement conservé le nom [2], et dont la figure reste pour nous voilée comme celle des jeunes Orientales, au jour de leurs noces. L'Epoux céleste se serait alors réservé de lever ce voile, à l'heure où il nous montrera, dans la beauté des âmes choisies, le reflet de son ineffable pureté à Lui-même. En attendant, il a gardé pour Lui seul le parfum du *lys* cueilli par sa main divine, dans les jardins où il aime goûter la fraîcheur de l'innocence et de la paix [3].

Quoi qu'il en soit, Jean s'attacha plus étroitement à Jésus, après l'appel qui suivit la première pêche miraculeuse. Jacques fit comme lui, et tous deux quittèrent leur père et leurs filets, pour s'en aller à la conquête des âmes.

A partir de ce moment les deux frères, éclairés d'une meilleure lumière, rivalisèrent d'affection pour leur divin Maître, qui les paya d'une préférence où leurs parts furent égales. Jusqu'à la Cène, rien n'indique une différence entre eux, — soit de leur côté, soit du côté de Jésus. Semblables de caractère et d'allures, à ce point qu'on pourrait les croire jumeaux, ils montrent la même ardeur impatiente dans la poursuite du royaume de Dieu, et leur zèle, qui s'emporte jusqu'à l'excès, leur vaut, un jour, le surnom de *Fils du tonnerre* [4]. Le devaient-ils seulement à leur impétuosité na-

1. Personne, dans l'Église, ne refuse la gloire de la virginité à saint Henri, à sainte Kinegunde, à la Bienheureuse Lucie de Narni, bien qu'ils aient été engagés dans les liens du mariage.

2. Luc., VIII, 3.

3. Cant., II, 16 : « Qui pascitur inter lilia, donec aspiret dies et inclinentur umbræ ».

4. Marc., III, 17 : « Imposuit eis nomen *Boanerges*, quod est *filii tonitrui* ».

turelle, ou le Maître avait-il voulu doucement railler cet appel à la foudre [1], dont ils voulaient écraser les habitants récalcitrants d'En-Gannim? — « Vous ne savez de quel esprit vous êtes, » leur avait-il dit : « le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver. » Et il les avait emmenés, avec lui, dans une autre bourgade moins réfractaire aux lois de l'hospitalité.

Cette ardeur toutefois ne lui déplaisait pas, et il les associait à Pierre, toutes les fois qu'il avait à faire une œuvre de caractère plus relevé. Ils l'accompagnèrent ainsi chez Jaïre [2], lorsqu'il ressuscita la fille de ce prince de la synagogue; puis, au Thabor, quand il apparut transfiguré, entre Moïse et Élie [3]. Pierre est toujours le premier en ces diverses circonstances, et prend seul la parole, si l'occasion se présente de parler. Une seule fois, Jean se met en avant et se fait l'interprète du sentiment commun. Il s'agissait d'un néophyte équivoque, rencontré par hasard, au moment où il exorcisait au nom de Jésus. — « Maître, dit Jean, nous avons vu quelqu'un, qui n'est pas des nôtres, chasser les démons, en invoquant votre nom, et nous le lui avons défendu. — Laissez-le faire, » répondit Jésus, « personne de ceux qui font des miracles en mon nom ne songe à me contredire. Qui n'est pas contre vous est avec vous [4] ».

Jacques paraît avoir été encore plus réservé et plus silencieux. Une fois cependant, ils eurent occasion de parler tous deux, et leur parole est une des plus belles que nous ait conservées l'Évangile.

Les jours de la trahison et de la Passion étaient proches : les Douze montaient vers Jérusalem, tristes et préoccupés,

1. Luc., IX, 54. — *En-Gannim* serait aujourd'hui *Djenîn*, célèbre par le fanatisme de ses habitants.
2. Marc., V, 37.
3. Matth., XVII, 1.
4. Marc., IX, 38 et seqq.

écoutant Jésus qui leur parlait des pièges à lui tendus par les Prêtres et les Pharisiens, — des épreuves qui lui étaient réservées, — de son supplice et de sa résurrection.

Jacques et Jean se trouvaient alors, paraît-il, un peu à l'écart, en compagnie de leur mère, et n'avaient peut-être entendu, comme elle, que les derniers mots du Maître. Profitant du silence qui suivit, Salomé s'approcha, et saluant profondément Jésus, laissa voir son désir de l'entretenir en particulier.

« Que voulez-vous? » demanda-t-il.

— « Que mes deux fils soient assis, dans votre royaume, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche [1] ».

Jésus devina facilement de quelle inspiration procédait cette demande, et fit signe aux deux frères de venir près de lui. Aussitôt, croyant à l'utilité d'une instance, tous deux dirent d'une seule voix :

« Maître, nous voulons que vous fassiez ce que nous vous demanderons, quoi que ce soit. »

L'accent était plein de tendre confiance, et Jésus parut en être touché.

« Que voulez-vous donc que je fasse pour vous »? dit-il avec un sourire.

— « Accordez-nous d'être assis, en votre gloire, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche [2] ».

Ce n'était pas la vanité ou l'ambition qui les portait à réclamer pareille place, mais bien l'amour qu'ils portaient au Fils de Dieu. Salomé visait peut-être davantage leur intérêt personnel et le sien propre [3] : eux songeaient seulement à reporter vers des perspectives plus riantes la pensée de leur divin ami. Qu'importait la lutte, puisqu'elle devait aboutir à la vic-

1. Matth., XX, 20-21.
2. Marc., X, 35-37
3. Les commentateurs lui prêtent habituellement un caractère conforme à cette pensée.

toire? Pourquoi craindre une mort qui devait engendrer une nouvelle vie? Comme les autres apôtres, comme Pierre lui-même, ils ne comprenaient pas bien et ne voulaient pas trop comprendre [1], avec cette différence toutefois qu'ils s'obstinaient à croire au triomphe final, dont leurs compagnons ne savaient plus que penser. Il leur répugnait de voir le Maître vaincu, leur espoir trompé avec le sien, la joie de son règne évanouie pour lui comme pour eux, plus encore pour lui que pour eux. Il y a de la tendresse dans leur demande : elle révèle encore plus de courage.

« Vous ne savez pas ce que vous demandez », reprit Jésus d'une voix grave. « Pouvez-vous boire le même calice que moi et subir le même baptême » ?

— « Oui, Maître; nous le pouvons » !

Jamais plus magnifique témoignage n'a été rendu à l'amitié. Jacques et Jean ne se trompent pas sur le sens de la question : ils savent tout ce qu'elle suppose de renoncements et de sacrifices. Il s'agit de partager la haine, le mépris, la trahison, la souffrance, l'abandon, la mort, puisque c'est tout cela qui fait le calice amer et le baptême glacial. Il faut s'abandonner, les yeux fermés, à l'impulsion du dévouement et croire qu'il peut même engendrer la résurrection après la mort. Mystère où l'esprit n'est jamais descendu; abîme d'où personne n'est encore remonté. Et ils trouvent, tous deux, du même coup, la même réponse :

« Maître, nous le pouvons » !

— « C'est bien », dit-il simplement. « Vous boirez mon calice et serez baptisés de mon baptême. Quant à vous asseoir à ma droite et à ma gauche, cela ne dépend pas de moi, mais de l'éternelle volonté de mon Père [2] ».

Puis il fit quelques pas, laissant derrière lui les deux frères,

1. Cf. Matth., XVI, 23; — Marc., VIII, 33 et seqq.
2. Matth., XX, 23; — Marc., X, 39-40.

que les Douze entourèrent aussitôt avec des paroles d'indignation [1] parce qu'ils avaient vu dans leur demande une preuve d'ambition et d'orgueil. Pour couper court à la discussion, Jésus les appela.

« Vous le savez bien, » leur dit-il : « Les nations reconnaissent des princes et se donnent pour dominateurs des hommes, qu'on dit être plus grands que les autres. Il n'en sera point ainsi parmi vous; et si quelqu'un veut y avoir la première place, ce sera pour être le serviteur de tous, à l'exemple du Fils de l'homme qui est venu servir et donner sa vie pour la rédemption du plus grand nombre [2] ».

Peu de temps après, Jacques et Jean devaient être associés à l'agonie du Maître, en ce jardin des Oliviers, où ils avaient pris si souvent leur repos avec lui, et dans lequel la trahison allait essayer de le surprendre. Tous deux, comme Pierre, oublièrent momentanément leur promesse, s'endormirent pendant que Jésus priait et pleurait, puis s'enfuirent à l'approche des meurtriers. Jean, du moins, ne tarda pas à se retrouver et à rechercher les traces de Jésus, qu'il accompagna désormais jusqu'au sommet du Calvaire. Si Pierre et Jacques ne croyaient pas être obligés à se rapprocher ainsi du divin martyr, Jean ne pouvait douter des devoirs que lui faisait l'ineffable prédilection, dont la dernière Cène avait donné tant de preuves.

Le titre de « disciple préféré de Jésus » [3] apparaît, pour la première fois, dans le récit des événements du jeudi saint. Pendant que les apôtres, émus par l'allusion faite au traître, le cherchent parmi eux, Jean s'est penché sur la poitrine du Maître et semble s'y réfugier contre les agitations et les tris-

1. Matth., XX, 24; — Marc., X, 41.
2. Matth., *ibid.*, 28; — Marc., *ibid.*, 42.
3. Joann., XIII, 22: « Quem diligebat Jesus ».

tesses de l'heure présente [1]. Pierre alors le touche à l'épaule, en disant à demi-voix : « De qui donc parle-t-il »? — Et Jean simplement demande : « Seigneur, qui est-ce »?

Est-il possible de trouver rien de plus émouvant que cette confiance presque enfantine, dans une âme aussi impétueuse et dans un moment aussi solennel? Il fallait vraiment se croire bien aimé et avoir bien prouvé sa fidélité, pour parler ainsi : la réponse du Maître nous le montre.

« Celui qui me trahira, » dit-il à voix basse, « c'est celui à qui je vais présenter ce morceau de pain [2] ».

Personne n'avait entendu; personne, que Jean, ne comprit pourquoi Jésus avait ajouté en présentant à Judas la bouchée fatale : « Fais vite ce que tu veux faire »! — Le traître sortit aussitôt, sans rien dire, et l'incident n'eut d'importance que pour le disciple bien-aimé. Pierre lui-même, distrait sans doute par d'autres soins, ne parut pas s'en préoccuper davantage. Mais Jean suivit tristement des yeux, puis de la pensée, le traître qu'il avait deviné, dès les jours de la prédication aux bords du lac de Tibériade [3].

Après la première émotion, l'amitié avait donc repris tous ses droits, et l'apôtre s'était serré, pour ainsi dire, contre le cœur du Maître. Après l'avoir suivi dans la maison des pontifes et avoir assisté à sa condamnation, il avait cherché Marie à qui son dévouement était si nécessaire en cette occasion : il obéissait ainsi aux désirs secrets de Jésus, et comme en prévision de la mission qui l'attendait au Calvaire. Avec Marie et les saintes femmes, il avait rejoint son ami sur le chemin du crucifiement, avait gravi derrière lui la pente du Golgotha, et fini par se placer tout au pied de la croix, le consolant du moins de sa présence et de son regard. Il avait alors

1. Joann., XIII, 22 : « Erat ergo recumbens... in sinu Jesu ».
2. Id., XIII, 26-29.
3. Id., VI, 71-72 : « Hic enim erat traditurus eum ».

réellement pris sa part du calice et du baptême prédits; il était, aussi lui, cloué à la croix, et se sentait immolé avec le Rédempteur, pour le salut des âmes.

Il lui restait à recevoir une dernière marque de cette ressemblance avec Lui. La mort allait achever son triomphe momentané : on le sentait à la respiration plus pénible, à l'abattement plus profond du Crucifié. Un long silence avait suivi la promesse faite au bon larron, silence que l'obscurité rendait encore plus lugubre et dont le mystère glaçait l'âme des quelques amis groupés au pied du gibet. Tout à coup, la voix du mourant se fit entendre, avec un ineffable accent de respect et de tendresse :

« Femme », disait Jésus en s'adressant à Marie, « voilà votre fils » !

Et le regard voilé de sang et de larmes désignait l'apôtre. Puis, achevant sa pensée :

« Voilà votre mère [1] », dit-il, comme s'il parlait à un frère plus jeune, désormais chargé de le suppléer dans l'accomplissement de ses obligations filiales.

« O disciple vraiment heureux », — s'écrie Bossuet, — « à qui Jésus-Christ a donné sa croix, pour l'associer à sa vie souffrante; à qui Jésus-Christ a donné sa Mère, pour vivre éternellement dans son souvenir; à qui Jésus-Christ a donné son cœur, pour n'être plus avec lui qu'une seule chose [2] » !

Oh ! oui, disciple vraiment heureux, dans l'amertume même de ces deux jours, puisqu'il y obtient beaucoup plus que Salomé n'avait demandé pour lui. Mais heureux surtout, puisqu'il se montra digne de l'amitié qui lui faisait offre de son calice et de sa croix ! « Certainement, chrétiens », continue Bos-

1. JOANN., XIX, 26-27.
2. BOSSUET, *Panégyrique de saint Jean.*

suet, « quand Jésus-Christ entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime; comme notre apôtre est son bien-aimé, il lui fait présent de sa croix; et de cette même main dont il a tant de fois serré la tête de Jean sur sa bienheureuse poitrine avec une tendresse incroyable, il lui présente ce calice amer, plein de souffrances et d'afflictions, qu'il lui ordonne de boire, tout plein, et d'en avaler jusqu'à la lie : « Calicem quidem « meum bibetis [1] ».

Il but ce calice jusqu'au fond, en soutenant dans sa défaillance la divine mère, devenue sa mère, — en l'accompagnant au tombeau, au soir de cette funèbre journée, — en la ramenant dans sa maison de Sion [2], — en lui tenant compagnie pendant tout le jour du lendemain, — en veillant sur son repos, durant les deux nuits pleines de terreurs et d'angoisses qui s'écoulèrent entre le vendredi saint et le jour de la Résurrection. Il avait pris le cœur de Jésus pour aimer Marie, souffrir avec elle, et parfaire avec elle *ce qui manquait,* suivant l'expression de saint Paul, *à la Passion de Jésus-Christ* [3]. Si le Maître avait montré la confiance qu'il avait en lui, par le don qu'il lui faisait de sa Mère, le disciple avait provoqué cette confiance, à l'heure même, suivant Bossuet, en se proposant pour recevoir ce dépôt douloureux. — « *Ego dilecto meo,* dit-il : Mon maître, je suis à vous, usez de moi comme il vous plaira [4] ». — Le cœur de Jésus et celui de Jean ne faisaient plus qu'un seul et même cœur, une seule et même âme, suivant la vieille définition de l'amitié : *cor unum et anima una*.

Après les heures de tristesse vint une heure de joie, celle où

1. Bossuet, *loc. cit.*
2. Joann. XIX, 27 : « Accepit eam discipulus in sua ». Le grec dit : « Εἰς τὰ ἴδια, » — ce qui fixe le sens.
3. Coloss., I, 24 : « Adimpleo ea quae desunt passionum Christi ».
4. Bossuet, *ibid.*

Madeleine dit à Pierre et à Jean : « Ils ont enlevé le Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis[1] ». — Pénétrant déjà l'heureux mystère, les deux apôtres se précipitèrent vers le jardin. Jean, le plus jeune, courait plus vite et fut le premier à la porte du tombeau, mais il n'y entra pas et attendit Pierre qui devait y pénétrer le premier[2].

Le récit évangélique nous ouvre un nouvel horizon. Désormais Pierre et Jean nous apparaîtront toujours unis, dans une affection particulière, avec une nuance de respect de la part du dernier. Les préférences du Maître auraient pu créer des jalousies et des rivalités : elles produisirent au contraire une plus intime union entre les deux apôtres mis hors de pair, comme si la plus large participation du cœur divin avait plus étroitement soudé leurs cœurs. C'est le témoignage de l'antiquité : Pierre *aimait tendrement*[3] l'évangéliste, et dans la discrétion de celui-ci, aux portes du sépulcre, nous devinons encore plus de cordialité que de respect. De même, dans les Actes des Apôtres, nous les retrouverons montant ensemble au Temple, le jour de la guérison du paralytique. Pierre dit au malade : « Regarde-nous[4] »! et pourtant c'est lui seul qui lui ordonne de marcher au nom de Jésus-Christ, sans doute parce que Jean s'est modestement effacé. De même, quand la foule les a entourés avec des marques d'admiration, c'est Pierre qui d'abord rend compte du miracle, et Jean n'intervient qu'après lui pour achever l'édification des auditeurs[5]. Traduits tous les deux devant le Sanhédrin, ils y ont la même attitude; leur constance *à tous les deux* frappe les juges[6], que

1. Joann., XX, 2.
2. Id., XX, 5-6.
3. « Σφόδρα ἐφιλει », dit S. Jean Chrysostome (Homil. LXXXVIII *in Joann.*). — Cf. S. Augustin, *In Joannem tract.* CXXIV.
4. Act. Apost., III, 4 : « Respice *in nos* »!
5. Id., IV, 1 : « Loquentibus autem *illis* ad populum ».
6. Id., IV, 13 : Videntes autem Petri constantiam et Joannis », etc.

la parole de Pierre a déjà ébranlés. Mais, au moment d'être mis hors de cause, *tous deux ensemble*[1] protestent contre le silence qu'on veut leur imposer : « Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu et entendu ».

Cette amitié avait dû produire une association plus intime de Jean au ministère du prince des apôtres. Telle est au moins l'impression qui résulte de ce fait que les Douze les envoyèrent ensemble, à Samarie, pour confirmer les néophytes du diacre Philippe[2]. Il était donc évident pour tous que Pierre préférait ce compagnon, dans lequel probablement il voyait un coadjuteur plus au courant de ses vues et plus apte à les réaliser. Rien n'autorise cependant à croire qu'il l'eût revêtu de pouvoirs autres que ceux dont les Apôtres étaient tous revêtus, en raison de leur mission divine : on ne voit pas que cette délégation pût avoir une raison spéciale. Dans la fondation et l'organisation des églises de l'Heptarchie asiatique, Jean usa des mêmes pouvoirs que Paul, André ou Barthélemy. Son action est plus visible et plus précise, sans être différente.

Lorsque Paul vint à Jérusalem, trois ans après le voyage à Samarie, Jean était absent, comme la plupart de ses collègues, puisque le Docteur des nations n'y trouva que Pierre et Jacques le Mineur[3]. Mais à l'occasion du concile de Jérusalem, Paul étant venu pour défendre les intérêts des chrétiens d'Antioche, eut le bonheur d'y rencontrer Jean, dont il dit qu'il était, avec Pierre et Jacques le Mineur, une des *colonnes de l'Église,* et qu'il donna gracieusement la main à lui-même et à Barnabé, son compagnon d'apostolat[4]. Un mot de la

1. Act. Apost., IV, 19 : « *Petrus vero et Joannes respondentes* dixerunt », etc.
2. Id., VIII, 14-15.
3. Galat., I, 18.
4. Id., II, 9.

même épître nous fait voir que Jean avait jusqu'alors évangélisé seulement les judaïsants : il n'allait pas tarder à porter la divine parole parmi les Gentils.

Après la crise de l'an 42, Pierre, délivré miraculeusement, quitta Jérusalem et remonta vers le Nord, prêchant sur sa route aux populations de l'Asie Mineure [1], jusqu'aux rivages de la mer Noire. Il était accompagné d'un groupe de saintes femmes [2], et la tradition qui conduit à cette époque la très sainte Vierge à Éphèse, permet de croire qu'elle présidait à cette réunion de *sœurs,* comme on les appelait. Nous le savons, par la même tradition, Jean ne quitta pas Marie, à sa sortie de Jérusalem, et par conséquent il faut fixer à cette date la première venue de l'apôtre à Éphèse, où il ne paraît pas cependant avoir prêché en cette occasion. Après avoir confié la divine Mère à des mains fidèles, il avait sans doute repris le cours de ses pérégrinations évangéliques [3]. La gloire de fonder l'église d'Éphèse était réservée à Paul, qui devait, en l'an 55, reprendre et compléter les essais d'Apollos. La tradition fixe le séjour ordinaire de saint Jean à Hiérapolis, ville de la grande Phrygie, où il demeura jusqu'à l'arrivée de saint Philippe. Il y était plus au centre de ses opérations, qui atteignaient jusqu'au pays des Parthes et la rive orientale du Pont-Euxin [4].

Le concile de Jérusalem le ramena dans la Ville sainte, avec Marie, dont la mort eut lieu dans le temps même que les

1. Eusèbe : *Hist. eccl.*, liv. III, c. 1.

2. Cor., IX, 5. — Clément d'Alexandrie (*Stromat.*, VII, 11), met, au nombre de ces pieuses femmes, l'épouse même de saint Pierre, et la fait mourir martyre, sous les yeux de son mari. Nous avouons ne pouvoir, en aucune façon, mettre d'accord cette assertion avec le silence de l'Évangile et l'ensemble des faits.

3. Cf. S. Iren., *Hæres.*, II, 22; — Polycrat. et Apollon (ap. Eusèb., *Hist. eccl.*, V, 18 et 24).

4. La 1re Épître de saint Jean avait eu primitivement pour titre : « *Aux Parthes.* »

Apôtres étaient réunis pour la dernière fois au pied du Calvaire. Après avoir déposé dans sa tombe la dépouille mortelle de la Vierge-Mère et avoir assisté à son Assomption dans le ciel, Jean quitta pour toujours cette terre, où rien ne le retenait plus de ce qu'il avait aimé.

En effet, son frère, Jacques le Majeur, ne reposait même plus dans le sépulcre où les disciples avaient d'abord abrité ses restes sanglants : l'Espagne avait réclamé les reliques de son premier apôtre, et désormais il fallait, pour les vénérer, traverser la mer et s'enfoncer dans les montagnes de la Galice [1], presque aux extrémités de l'Occident.

Après la mort d'Étienne, Jacques avait pris la route des Gaules et pénétré, par le nord, dans la péninsule ibérique, prêchant seulement aux prosélytes que la *Dispersion* comptait en ces régions. Son ministère avait eu peu de fruits, paraît-il, et nous le voyons revenu à Jérusalem, au moment où le premier Agrippa commençait à persécuter les chrétiens, dans la pensée de se rendre agréable aux Juifs. Au nombre de ceux qu'il fit arrêter se trouva Jacques le Majeur, désigné aux rancunes des Prêtres et des Scribes par son ardeur à prêcher l'Évangile. N'osant prendre ouvertement l'initiative de ces violences, ils avaient suscité contre lui deux hommes, auxquels il nous convient de donner une mention spéciale, parce que leur rôle en cette affaire caractérise nettement l'époque où nous sommes arrivés.

Au moment où Pierre et Jean confirmaient les premiers chrétiens d'Antioche, ils y avaient, comme nous l'avons déjà vu, rencontré Simon le Magicien, dont leur répulsion avait excité la haine. Forcé de battre en retraite devant eux, l'hérésiarque avait parcouru les environs, semant ses doctrines un

1. Jusqu'à *Iria Flavia*, distante de 10 kilomètres de Compostelle, où les reliques de saint Jacques furent transportées, au neuvième siècle.

peu partout, et formant des disciples aussi ardents que lui-même pour la diffusion de l'erreur. A Jérusalem, la secte avait pour représentants Hermogène et Philétas, tout naturellement disposés à combattre le frère de l'Évangéliste. Les Juifs réclamèrent leur concours, et ils entrèrent en lutte avec Jacques, qui ne tarda pas à les confondre et à les convertir. Leur persévérance est restée douteuse [1]; mais les efforts des Juifs n'en étaient pas moins déconcertés, et ils résolurent d'en venir à la violence ouverte.

S'étant assuré la neutralité de la garnison romaine, ils suscitèrent une émeute, comme celle où saint Étienne avait péri. Un scribe, du nom de Josias, se fit l'accusateur de l'apôtre, qui fut traîné devant Agrippa et bientôt condamné à être décapité [2]. L'ordre fut exécuté sans retard. Comme il allait au supplice, un paralytique cria vers lui et obtint sa guérison, au nom du Seigneur Jésus-Christ. A cette vue, Josias se sentit transformé : se jetant au pied du martyr, il le supplia de lui pardonner et de le recevoir au nombre des disciples de Celui qu'il prêchait. « Je crois », dit-il avec assurance, « que Jésus-Christ est le fils du Dieu vivant, et je veux mourir dans la profession de cette croyance ».

La foule irritée le joignit aussitôt à l'apôtre, et le roi ne se fit pas prier pour donner l'ordre de les mettre à mort en même temps. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu du supplice, Jacques demanda de l'eau, qu'on lui apporta sans difficulté, et il baptisa Josias. Puis il lui traça sur le front le signe de la croix, qu'il baisa en souhaitant la paix au nouveau chrétien. Un instant après, leurs deux têtes tombaient sous le glaive [3]. Les chré-

1. C'est ce qui paraît résulter de la IIe épître à Timothée (I, 15), où l'on croit reconnaître ces deux hommes dans les opposants dont parle saint Paul. — Cf. Baronius, *Annal.*, ad ann. 44.

2. Le 25 mars de l'an 42, suivant quelques-uns : le 1er avril, suivant le Bréviaire romain.

3. Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. II, c. 8 (d'après Clément d'Alexandrie, *Hypo-*

tiens recueillirent le corps de l'apôtre et l'ensevelirent en un lieu qui nous est resté inconnu, peut-être dans le sépulcre où devait plus tard reposer Jacques le Mineur, aux bords du torrent de Cédron. Leur parenté autorise cette supposition, que la tradition semble vaguement confirmer.

Une remarque vient naturellement à l'esprit du pèlerin qui visite, au mont Sion, les lieux consacrés par le souvenir du fils de Zébédée. La place où son sang fut versé [1], est à moitié chemin entre le palais des Hérodes et celui du grand prêtre, par conséquent en pleine ville, et le supplice aurait eu lieu, contrairement à l'usage, à l'intérieur des murs. Il paraît naturel d'en conclure à une exécution tumultueuse, que la conversion de Josias aurait précipitée ou qu'on aurait voulu rendre plus saisissante, par le voisinage des maisons où demeuraient les principaux disciples du Christ, — sa mère elle-même, — tout à côté de cette autre Marie, mère de Jean Marc, chez laquelle les chrétiens avaient coutume de s'assembler. Il n'y a rien là qui ne fût dans les goûts des auteurs du crime : Agrippa et le fils d'Anne ne reculaient pas devant ces raffinements, qui ne devaient pas déplaire au peuple.

Jean n'avait donc plus rien qui le retînt à Jérusalem : tout au contraire, la vue de ces tombeaux sanglants ou vides ne pouvait que lui déchirer le cœur, et il reprit sans peine la route de l'exil ou plutôt le chemin de l'apostolat. Laodicée le revit au passage, puis Éphèse, Smyrne, Thiathyre, Pergame, Sardes et Philadelphie, d'où il regagna probablement la grande Phrygie [2] et son Église d'Hiérapolis. Après la mort de

typoses. — Cf. *Hist. de la Passion des Apôtres*, que Baronius accepte avec des réserves.

1. Elle est marquée par une petite chapelle de la grande église arménienne. D'après la tradition, la maison où la sainte Vierge fut recueillie par saint Jean était tout proche.

2. Qu'il ne faut pas confondre avec la Phrygie *ad Hellespontum* ou *Mineure*, située plus au nord, et séparée de la grande Phrygie par la Mysie.

Paul, il vint s'établir à Éphèse, pour y continuer l'œuvre du grand apôtre, et soutenir Timothée [1] dans sa lutte contre les Juifs, les païens et les hérétiques. Il laissait derrière lui, comme évêque d'Hiérapolis, son disciple bien-aimé Papias, devenu célèbre par son *Exposition des paroles du Seigneur* [2]. Tranquille de ce côté, il se donna tout entier à l'organisation des Églises de l'Asie Mineure [3], sans négliger toutefois la surveillance qu'Éphèse réclamait tout particulièrement à cette époque.

La ville de Diane était depuis longtemps fameuse par son amour du merveilleux et la pratique de la magie. Elle était devenue le centre où affluaient les théurges et les devins, dont les doctrines et les prestiges exerçaient une déplorable influence sur les esprits même les plus cultivés. Leur réputation avait franchi les mers et pénétré jusque dans le palais des Césars.

« Le sombre Tibère avait pris d'eux des leçons de magie et Néron fit venir d'Asie une si grande quantité de ces mages, qu'ils devinrent une véritable plaie pour tout le pays. Leur influence s'étendait sur toute la vie. Les hommes, délaissés par les dieux, n'avaient point d'autres ressources, dans l'isolement où ils se trouvaient, que d'aller consulter ces imposteurs et de se faire initier par eux au culte du Pan infernal [4]. » Les apôtres les avaient rencontrés plus d'une fois sur leur chemin : Pierre avait lutté, à Rome, contre Simon ; — Paul contre Élymas, dans l'île de Chypre [5]. Mais c'est à Éphèse que le combat devait être plus âpre et plus obstiné.

La première phase de la lutte correspond au séjour que Paul fit à Éphèse, de 55 à 57. Un personnage singulier, dont la vie

1. Que saint Paul avait établi évêque d'Éphèse.

2. « Λογίων κυριακῶν ἐξηγήσει ». — Une inscription trouvée dans un manuscrit du Vatican dit de Papias : « Discipulus Johannis carus ».

3. Clem. Alex. ap. Euseb., *Hist. eccl.*, III, 24.

4. Sepp., *Vie de N.-S. J.-C.* sect., VII, c. 33.

5. Act. Apost., XIII, 8 et seqq.

appartient à la fable presque autant qu'à l'histoire, — Apollonius de Thyane, venait de s'y établir sous couleur d'enseigner la philosophie de Pythagore, et y avait promptement acquis un ascendant considérable. Comme Simon de Samarie, le nouveau thaumaturge se laissait volontiers traiter en être surhumain avant même que la passion antichrétienne eût entrepris de l'opposer à Jésus-Christ. Sa doctrine se rapprochait beaucoup de celle que Simon avait reçue de Dosithée et complétée de ses propres rêveries. Ses prestiges éblouissaient ceux que ses enseignements n'avaient pas séduits, et il passait, aussi lui, aux yeux de la multitude, pour la *Vertu de Dieu*. Cependant il ne paraît pas avoir, en ce temps-là, occupé la place que nous lui verrons plus tard dans l'estime publique, et son nom ne se retrouve pas dans les Actes des Apôtres. Saint Paul eut assez vite raison des mages et des augures; plusieurs se convertirent, et leur conversion fut suivie de cet immense *auto-da-fé* de formulaires et de traités théurgiques, que saint Luc nous a raconté [1].

Les flammes n'avaient pas seulement dévoré des livres de magie, mais encore des images de la grande Diane des Éphésiens, dont Paul avait considérablement discrédité le culte. Une sédition provoquée par les orfèvres, sous la conduite d'un certain Démétrius, faillit coûter la vie à l'apôtre, qui dut céder à l'orage et se retirer en Macédoine [2]. Il ne devait plus revoir Éphèse, dont les Anciens le saluèrent pour la dernière fois, un an plus tard, à l'escale de Milet [3], au cours du voyage qu'il fit à Jérusalem, et qui marqua la fin de ses travaux en Orient.

Lorsque Jean vint à son tour engager la lutte contre Artémis et Mithras, il retrouva, plus puissant que jamais, Apollonius de Thyane soutenu par la faveur de Vespasien et forte-

1. Act. Apost., XIX, 19.
2. Id., XIX, 23-40; XX, 1.
3. Id., XX, 17 et seqq.

ment appuyé par les païens, les Juifs et les gnostiques. Le nombre des ennemis était plutôt pour augmenter son courage, et jamais il ne se montra plus digne d'être appelé le *Fils du Tonnerre*. Ce furent vraiment des coups de foudre qui marquèrent les différentes phases de sa campagne contre le magicien. Aux prestiges il opposa les miracles, aux sophismes les éclats de son éloquence [1], et la victoire ne tarda pas à lui rester.

Est-ce pour se venger de ces triomphes que les adversaires de l'apôtre excitèrent contre lui les représentants de l'autorité romaine? Il n'est pas facile de répondre. Nous savons seulement qu'il fut envoyé à Rome, par-devant César, c'est-à-dire le monstre couronné, qui avait succédé à Titus sous le nom de Domitien. Après avoir confessé Jésus-Christ, Jean fut conduit à la porte Latine et plongé dans une chaudière d'huile bouillante, d'où il sortit sain et sauf. L'amour qui lui avait préparé cette épreuve le réservait à d'autres peut-être plus pénibles, ne fût-ce que celle de l'attente prolongée de sa réunion au divin Ami [2].

Domitien ne voulut sans doute pas s'exposer à un nouvel affront, et relégua l'apôtre dans l'île de Pathmos, un de ces rochers sans verdure que brûle le soleil des Sporades [3]. L'exilé devait y avoir la révélation des souffrances futures de l'Église et aussi du triomphe qu'elle remporterait, après la suprême crise où tout paraîtrait perdu pour elle. Le livre de ces visions est connu de tout le monde, sous le nom d'*Apocalypse*, et reste, pour tout le monde, aussi mystérieux qu'au premier jour. On y voit seulement que l'Enfer ne désarmera jamais et poursuivra, dans la même folle confiance, ses attaques

1. Cf. Baronius, *Annal.*, ad ann. 98, cit. Eusèbe et Sozomène.
2. V. Bossuet, *Panégyrique de saint Jean*, 1re partie.
3. Tertull., *De præscript.*, 36; — S. Hieron., *Contra Jovinian.* 1, 26; — *Martyrol. Rom.*, ad 6 maii.; — Apoc., 1, 9.

contre l'Épouse de Jésus-Christ, gardée par la sagesse et la puissance indéfectibles, jusqu'au jour du dernier jugement. Les fidèles ne doivent donc pas s'endormir dans la fausse persuasion d'une paix impossible, ni se décourager aux heures où le mal paraît triomphant, ni se réfugier dans les bras d'une protection purement humaine. Dieu veille, — Dieu garde, — Dieu ramène la victoire à son gré ; mais Dieu seul, *à qui personne n'est semblable, à qui seul conviennent la gloire et la louange dans les siècles des siècles* [1].

Tout en écrivant son Apocalypse, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, Jean n'oubliait pas les chrétientés d'Asie Mineure, qu'il pouvait appeler ses filles, surtout les sept Églises justement célèbres dans l'antiquité, dont il pouvait dire qu'elles étaient ses aînées. Il envoyait à leurs Anges, c'est-à-dire à leurs évêques, des avertissements et des conseils pleins de douceur et de force, pour soutenir ou ranimer leur zèle. Les hérésies avaient commencé leur œuvre de démoralisation parmi les fidèles de ces Églises : Cérinthe y donnait la main aux sectateurs d'Apollonius, et la divinité de Jésus-Christ était mise en doute, même par des prêcheurs qui se disaient chrétiens.

Bien plus que l'exil et la persécution, la vue de ces maux attristait le disciple bien-aimé, et il aspirait ardemment à la liberté pour être à même d'y porter remède. La mort de Domitien lui permit enfin de regagner Éphèse et d'y vivre en paix, sous le principat de Nerva, bientôt remplacé par Trajan, disposé comme son prédécesseur à ne pas poursuivre les chrétiens.

Apollonius, compromis dans des intrigues contre Domitien, avait été persécuté par celui-ci, puis s'était probablement

1. V. sur l'Apocalypse, les *prologues* des divers commentateurs de saint Jean. — Tout récemment le P. Gallois, des Frères Prêcheurs, a donné un essai d'interprétation qui mérite l'attention des lecteurs. (Paris, P. Lethielleux).

trouvé en faveur, lors de l'arrivée de Nerva au pouvoir : mais cette faveur n'avait pas duré longtemps, et Jean resta bientôt maître de la situation par la disparition du sophiste, dont la mort, arrivée en 97, est pour l'histoire un mystère comme sa vie. Avec lui la magie sembla disparaître, laissant la place au Gnosticisme, bien autrement redoutable et tenace, la *source de toutes les hérésies*, comme disaient les Pères de l'Église, — la synthèse aussi de toutes les erreurs, pourrions-nous dire, nous qui le voyons aujourd'hui reparaître et fleurir, sous le patronage des sociétés secrètes.

Ce n'est pas ici le lieu d'une exposition des doctrines de la Gnose : il nous suffira de dire que la divinité de Jésus-Christ y était contredite, avec des variantes dans la contradiction, qui tenaient aux fantaisies individuelles, mais se fondaient en une négation commune. Valentin, Cérinthe, Ébion, représentaient plus spécialement ces erreurs, dont la diffusion fut rapide, grâce au concours que les Juifs leur prêtèrent, on devine aisément pourquoi. Justement effrayés, les évêques d'Asie vinrent trouver l'apôtre et le supplièrent de rédiger un quatrième Évangile, dont ses souvenirs personnels fourniraient la matière[1]. Jean leur demanda de prier et de jeûner avec lui, pendant trois jours, pour demander les lumières de l'Esprit-Saint; après quoi, certain de l'assistance divine, il écrivit l'Évangile qui fait, depuis dix-huit siècles, l'admiration des esprits sincères et le désespoir des ennemis de l'Église.

C'est vraiment l'Évangile de la *divinité de Jésus-Christ*, — Verbe, fils éternel de Dieu manifesté dans le temps, — contrairement aux doctrines de Cérinthe, comme Jean lui-même nous le dit en achevant son livre. Mais c'est aussi l'Évangile

1. Cf. Muratori (*fragment de*), du deuxième siècle; — Clem. Alex. ap. Euseb. *Hist. Eccl.*, VI, 14; — S. Victorin. Petav. (Migne, *Patrol. græca*, t. V, col. 333; — S. Hieron., *Proœm. in Matth.*

de l'humanité du Verbe fait chair [1] réellement, vivant, souffrant et mourant comme il convient à la réalité de la vie et de la chair humaine, contrairement aux erreurs des Docètes [2]. Jean nous l'affirme, à la fin de son Évangile et dans la première de ses *Épîtres*, en invoquant le témoignage de ses yeux, de ses oreilles et de ses mains [3].

En même temps, au sens de plusieurs Pères de l'Église, c'est le *complément* voulu des trois autres Évangiles, — un évangile *spirituel*, dit Clément d'Alexandrie, — achevant des biographies *extérieures* qui envisageaient plutôt Notre-Seigneur par ses dehors. C'est l'Évangile *du cœur*, soit que nous le considérions comme nous révélant le cœur du Maître, soit que nous y voyions seulement l'effusion de l'amour du disciple bien-aimé pour son divin Ami. — « L'Évangile de saint Jean », dit très bien Origène, « est comme la fleur des Évangiles. Celui-là seul pouvait pénétrer à cette profondeur, dont la tête reposa sur la poitrine de Jésus et auquel Jésus donna Marie pour mère. Cet ami si intime de Jésus et de Marie, ce disciple traité par le Maître comme un autre lui-même, était seul capable des pensées et des sentiments résumés dans ce livre [4]. »

C'est aussi, et par là même, l'Évangile *du théologien*, comme l'appellent encore les Grecs [5]. « Quelle montagne, » s'écrie saint Augustin, « quelle cime que celle où s'élève ce génie! Jean dépasse les sommets de la terre, les espaces éthérés, la région des astres, les chœurs célestes eux-mêmes et les légions angéliques! Que lui parlez-vous du ciel, de la terre et de ce qu'ils renferment? Du monde spirituel et des êtres qui

1. Joann., XX, 30-31 : « Hæc autem scripta sunt ut credatis quia Jesus est Christus, Filius Dei, et ut credentes vitam habeatis in nomine ejus ».

2. Sectaires ainsi nommés de l'apparence (δοκέσις) qu'ils accordaient seulement à l'humanité du Rédempteur.

3. Joann., XXI, 24; — Id., I Ep. I, 1.

4. Cf. Fillion, *Préface à l'Évangile de S. Jean*, § V.

5. « Ἅγιος θεολόγος ».

le constituent? Ce sont des créatures, l'œuvre de Dieu; ce n'est pas Dieu lui-même [1] »!

Nous ne pourrions rien ajouter à ces louanges, dont les païens eux-mêmes se firent l'écho, dès qu'ils connurent le travail de saint Jean [2], — « un livre unique et parfait », devait dire Luther; — « un écrit si merveilleusement achevé [3] », ajoute un rationaliste moderne; — « le cœur même du Christ », pour conclure avec Ernesti, qui a trouvé le seul mot digne de l'œuvre, de l'écrivain et de l'inspirateur. L'Angleterre a rendu à l'*Évangile d'or* [4] un hommage digne de lui, en le faisant imprimer en lettres d'or, à la manière du moyen âge.

Après ce suprême témoignage d'amour, la vie de Jean s'acheva dans la charité et la paix. En s'accumulant sur sa tête, les années ne pesaient point à son cœur: tout au contraire, elles semblaient lui donner plus de tendresse et plus d'élan. Les Pères nous ont conservé le souvenir de ce jeune homme, confié par lui à l'un des évêques de son voisinage, engagé dans le désordre par la négligence du directeur, poursuivi jusqu'au fond des montagnes où il cachait son brigandage, et ramené à la pénitence par les larmes du doux apôtre. — Tout le monde se le rappelle jouant avec sa perdrix, et répondant aux moqueries d'un passant : « De même que l'arc du chasseur, l'esprit de l'homme ne saurait toujours être tendu ». — Mais l'aspect, sous lequel nous sommes plus habitués à le voir, est celui du beau vieillard porté sur les épaules des diacres et saluant les fidèles de la parole : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres! C'est le comman-

1 S. Augustin., *in Joann.*, tract. I.

2. Saint Augustin dit qu'un platonicien voulait qu'on écrivît, dans toutes les écoles, les premiers versets de cet Évangile en lettres d'or.

3. Ewald, *Die Johannische Schriften.*

4. *The Golden Gospel*, Londres, 1885, un vol. in-4°.

dement du Seigneur, et si vous l'observez, cela suffit [1] ! »

Aux yeux de plusieurs, il semblait ne devoir pas mourir avant la venue du souverain Juge : c'était une interprétation erronée des paroles dites par Jésus-Christ à saint Pierre, aux bords du lac de Tibériade. « Car Jésus n'avait pas dit », — suivant la remarque de Jean lui-même, « — qu'il ne mourrait pas; mais : S'il me plaît qu'il vive jusqu'à mon arrivée, que vous importe [2] » ?

La mort vint en effet le prendre, dans les premières années du second siècle. Il s'endormit dans le Seigneur, au milieu des larmes et des prières de ses disciples, qui l'ensevelirent près de la ville [3], dans un tombeau qu'un oratoire ne tarda pas à surmonter. La piété y veilla dans le silence, près des restes du disciple bien-aimé, jusqu'au jour où le christianisme triomphant dilata ses murailles et jeta dans les airs les coupoles de la *Grande église* d'Éphèse. Dans cette vénérable basilique, en l'an 431, se réunit le troisième concile œcuménique pour la condamnation de Nestorius, qui niait la maternité divine de Marie. Un tremblement de terre la ruina : mais Justinien la fit relever avec tant de somptuosité, qu'elle égalait Sainte-Sophie de Constantinople. Pour cette reconstruction, les architectes byzantins utilisèrent les débris du temple de Diane, spécialement les admirables colonnes de granit égyptien, deux grises et deux rouges, qui dressent encore leurs fûts gigantesques, dans la mosquée de Sélim substituée à l'église de Justinien [4].

Une humble chapelle, desservie par un pauvre pope aussi peu éclairé que ses ouailles, a remplacé la splendide basilique; mais la mémoire de l'apôtre a survécu, et tous les ans, de

1. S. Hieron., *In Galat.*, VI, 10.

2. Joann., XXI, 23.

3. Au lieu où est aujourd'hui le village *d'Ayasoulouk* (corruption de Ἅγιος θεολόγος, le nom par lequel on désigne, en Orient, l'apôtre saint Jean).

4. V. dans l'*Année dominicaine* (septembre 1887) notre article sur Éphèse.

nombreux pèlerins reprennent le chemin d'Ephèse. Dieu nous a fait la joie de prier sur ces ruines et d'y goûter le charme de ces grands souvenirs. Bien peu de lieux ici-bas nous paraissent plus vénérables et plus féconds en inspirations élevées. Les chrétiens d'Orient crurent longtemps entendre la respiration de l'apôtre sous la terre qui recouvrait ses restes : on croit encore l'entendre, et de cette tombe profanée on dirait que le cœur du disciple bien-aimé transpire et pénètre le cœur du pèlerin. La brise qui court sur les roseaux du Caystre et les asphodèles de la plaine semble encore murmurer, avec un accent tout céleste : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres » !

C'est à regret que nous quittons cette admirable figure de vierge, de martyr, d'apôtre et d'évangéliste. Mais ce regret s'augmente de l'impuissance où nous sommes de la mettre en relief comme nous l'aurions désiré. Bossuet seul en était capable, et nous aurions dû lui laisser constamment la parole. Si puissante toutefois qu'elle fût, elle n'aurait pas répondu exactement à notre dessein, pour saint Jean, non plus que pour saint Jacques, dont le grand orateur a de même esquissé la louange. Pour nous consoler, et au besoin nous absoudre, il nous reste la conviction que nulle langue humaine n'est capable de louer, comme il convient, les *Fils du tonnerre,* ceux à qui le Seigneur a promis qu'ils *boiraient son calice,* — celui surtout d'entre eux que l'Esprit-Saint a nommé, dans l'Évangile, le *disciple que Jésus aimait.*

CHAPITRE IV

LES DISCIPLES ET LES SAINTES FEMMES.

« Designavit Dominus et alios septuaginta duos et misit illos binos ante faciem suam ».

Luc., X, 1.

« Erant autem ibi mulieres multæ quæ secutæ erant Jesum a Galilæa, ministrantes ei ».

Matth., XXVIII, 55.

La vie du Maître touchait à sa fin, et le besoin se faisait sentir d'une activité plus ardente et plus générale parmi les collaborateurs de sa prédication : non pas qu'il crût indispensable de produire, avant sa mort, un mouvement décisif dans les esprits, mais parce qu'il voulait avoir convenablement initié tous ceux qui continueraient, sous la direction des Apôtres, la propagation de l'Évangile. Les esprits, il les voyait prêts à s'ébranler : « La moisson blanchissait, » comme il le faisait remarquer aux Douze. « Mais les ouvriers n'étaient pas suffisants [1] »; — il en voulait augmenter le nombre par lui-même, leur donner lui-même leur mission, organiser lui-même leur hiérarchie, en un mot, arrêter lui-même, aux yeux de tous, le plan de l'Église dirigeante et enseignante.

C'est pourquoi il prit, dans la foule qui avait coutume de suivre ses pas, soixante-douze des plus éclairés et des plus

1. Matth., IX, 37.

dévoués, qu'il adjoignit aux apôtres, comme des aides dans la prédication, l'exorcisme et le soulagement des infirmes[1].

Leur nombre était calculé, semble-t-il, d'après cette idée que chaque apôtre aurait, près de lui, six auxiliaires, sous la suprême direction du Maître : de telle sorte que nous voyons déjà nettement désignés les divers degrés du sacerdoce, depuis son chef suprême jusqu'aux participants secondaires. A travers les siècles, cette organisation devait subsister sans la plus légère atteinte. Au sommet, le successeur de Pierre continue à représenter le chef désormais invisible de l'Église, — avec le double caractère d'évêque et de prince des évêques. A côté de lui, ses frères à la fois et ses subordonnés, les évêques perpétuent les dynasties apostoliques sur les sièges des Églises particulières. Au-dessous d'eux, — n'ayant pas reçu comme eux la plénitude de l'Esprit-Saint et des pouvoirs qui en découlent, mais participant à leur sacerdoce et offrant comme eux le divin sacrifice, — les prêtres annoncent la parole de Dieu, remettent les péchés et dirigent les âmes, — par leur délégation, comme leurs suppléants dans ces diverses fonctions.

Cependant, il ne faut pas l'oublier, au moment ou Jésus-Christ envoyait pour la première fois les disciples, deux à deux, pour lui préparer la route[2], ils n'étaient pas plus prêtres que les apôtres eux-mêmes n'étaient évêques. Ceux-ci ne devaient recevoir le caractère sacerdotal qu'au soir du Jeudi saint[3], et la communication n'en devait être faite par eux à leurs compagnons qu'après l'Ascension, c'est-à-dire à une époque où nous sommes loin d'être arrivés. Si donc on veut voir en eux les précurseurs directs des clercs inférieurs, il convient simplement de les assimiler aux *lecteurs* et aux

1. Luc., X, 1 et 17.
2. Id., X, 1 : « Misit illos binos *ante faciem suam* », etc.
3. Id., XXII, 19 : « Hoc facite in meam commemorationem ».

exorcistes de notre temps : encore faudrait-il ne pas trop insister sur ces ressemblances, et se reporter plutôt à la pensée des *catéchistes*, dont les missionnaires se font précéder dans leurs courses apostoliques.

Quoi qu'il en soit, les Soixante-douze ne tardèrent pas à justifier la confiance du Maître et la Palestine fut bientôt remplie du bruit de leurs travaux et de leurs succès [1]. Pour les tenir dans l'humilité, Jésus les appelait des *serviteurs inutiles* [2]; ils n'en n'étaient pas moins, à ses yeux, de bons et fidèles coopérateurs, auxquels il réservait une belle part dans la joie de son éternité [3].

Leurs noms sont venus jusqu'à nous, conservés par une tradition, que Baronius a pu juger contestable, mais qui s'appuie cependant sur des autorités dignes de respect, — celles de saint Hippolyte, de Dorothée, de Papias, et d'Eusèbe, pour n'en pas citer d'autres. Tout en réservant les droits de la critique, nous ne serons pas plus difficile que le docteur Sepp [4], et nous citerons au moins les principaux disciples : Mathias, qui fut choisi pour remplir la place de Judas, dans le collège apostolique; — Alphée et Zébédée, dont nous avons déjà parlé [5]; — Simon et Cléopas, les hôtes du Maître à Emmaüs; — Manahen, frère de lait du tétrarque Antipas [6], et célèbre par ses austérités; — Prochore, Nicanor, Timon, Parmenas, qui furent au nombre des premiers diacres; — Martial, qui mérita le titre d'apôtre des Gaules; — Trophime, le premier évêque d'Arles, — Maximin, le premier évêque d'Aix; — Ariston et le prêtre Jean d'Éphèse, dont

1. Luc., X, 17-20.
2. Id., XVII, 10 : « Dicite : Servi inutiles sumus ».
3. Matth., XXI, 23; — Luc., XII,, 37.
4. *Vie de N.-S. J.-C.*, sect. V, c. 8.
5. V. livre Ier, chap. 3. — Il importe cependant de les considérer comme des adhérents plutôt que comme des disciples actifs.
6. Act. Apost., XIII, 1.

parle Papias, qui vécut avec eux; — Agabus, le prophète [1]; — Hermas, auquel fut attribué le livre apocryphe du *Pasteur;* — Silas, qui accompagna saint Paul dans ses pérégrinations [2]; — Étienne enfin, le plus digne de fixer les regards et de retenir la pensée [3].

De la plupart d'entre eux, l'histoire nous apprend peu de chose, sinon qu'ils furent d'ardents zélateurs de l'Évangile jusqu'à leur dernier jour [4]. Nous avons rencontré Parménas, Trophime et Maximin dans la compagnie de Madeleine, à son arrivée en Provence. Parmenas, honoré du sacerdoce, assista Marthe pendant toute sa vie et à l'heure de sa mort: Trophime, élevé à l'épiscopat, fonda la plus illustre Église des Gaules, cette *Romula Galliarum* qu'embaume encore le parfum de tant de souvenirs : Maximin établit son siège à Aix et rendit les derniers honneurs à la glorieuse pénitente de la sainte Baume, près de laquelle il voulut avoir son tombeau. Nous glissons à regret sur la mémoire de Cédoine et d'autres non moins chers aux cœurs des catholiques de France surtout; — non pas que nous rejetions leur légende, comme certains font aujourd'hui avec tant de désinvolture, mais parce qu'il ne nous convient pas de nous étendre outre mesure à ce sujet. Nous renvoyons aux traditions des Églises qui revendiquent l'honneur d'avoir été fondées par eux, ou du moins favorisées de leur prédication : traditions contre lesquelles ne saurait prévaloir l'insuffisance des documents écrits ou l'altération de quelques monuments primitifs. Rien ne peut expliquer l'accord des témoignages qui réunissent la

1. Act. Apost., XI, 28; — XXI, 10.
2. Id., XV, 22 et 40.
3. Id., VI, 1 et seqq., etc.
4. Nous omettons à dessein les noms de Joseph et de Nicodème, parce qu'ils n'eurent aucune part au ministère des disciples, durant la vie mortelle de Jésus.

plupart des Églises françaises, — d'Arles à Nantes, de Périgueux à Paris, de Limoges à Marseille, — dans une même affirmation, si l'on se refuse à y voir la preuve de l'évangélisation de notre pays par les premiers disciples : et, qu'on veuille bien le remarquer, ce témoignage se corrobore des dates plus récentes acceptées sans difficultés par beaucoup d'autres Églises françaises, tout aussi fières de leurs origines. S'il y avait eu affolement général, illusion universelle, à l'endroit des premiers apôtres, — à une époque relativement rapprochée de nous, — ces différences ne s'accuseraient pas avec tant de netteté. Le même amour-propre aurait produit les mêmes aberrations. Ce n'est peut-être aussi qu'une faiblesse de notre jugement : mais il nous semble plus conforme au bon sens et à la critique historique de s'en tenir à ces traditions, dont la plupart des adversaires veulent bien reconnaître qu'elles sont *vénérables*. Il n'y a rien là qui empêche de faire une sélection sévère entre les documents et de rejeter ceux que l'on juge inacceptables après mûr examen.

Si nous laissons dans l'ombre tant de figures que nous aimerions à mettre en lumière, nous ne pouvons refuser un regard plus attentif à deux d'entre elles, — les plus saisissantes à vrai dire, — celles d'Étienne le premier martyr, et de Martial, que l'Église elle-même associe aux apôtres.

Étienne, — dont le nom hébreu ou plutôt syriaque, *Khalêl*, signifie *couronne* [1], — appartenait à la catégorie de fidèles que l'on appelait *hellénisants :* c'est au moins ce qui se peut conclure de la forme grecque de son nom dans les *Actes*, et de ses relations particulières avec les synagogues helléniques de Jérusalem. La tradition le met au nombre des Soixante-

1. Ce nom, peut-être le même que le *Chelal* d'Esdras (I, X, 30), — (Χαλήλ en grec, rappelant le *Khalil* des Arabes), — a été traduit par un équivalent, Στέφανος, qui a la même signification.

douze [1], et l'Esprit-Saint lui a rendu ce témoignage qu'il était *plein de foi et de grâce* [2].

Lorsque les disciples grecs se plaignirent aux apôtres du mépris où leurs veuves étaient tenues parmi les fidèles, et de l'oubli où était laissée leur misère, les Douze convoquèrent l'Église et proposèrent le choix de sept hommes de bien qui veilleraient à la distribution des aumônes. Leur avis plut à tous et les suffrages de l'assemblée désignèrent d'abord Étienne, que son origine rendait sans doute plus agréable en cette circonstance, et que cette primauté de choix sembla mettre à la tête des diacres consacrés par l'imposition des mains [3]. De son rôle, comme distributeur d'aumônes, nous ne savons rien : les *Actes* nous le montrent plutôt entouré de la gloire du thaumaturge, en nous disant qu'il multipliait au milieu du peuple les signes et les prodiges [4].

Mis ainsi en évidence, il fut bientôt en butte aux attaques des synagogues où s'assemblaient les Juifs d'Alexandrie, de Cyrène, de Cilicie et d'Asie Mineure. Il ne refusa pas le combat et réduisit promptement ses adversaires au silence, par la sagesse et l'impétuosité de sa parole. Pour se venger, ils subornèrent des témoins qui vinrent l'accuser, auprès du Sanhédrin, de blasphème contre Moïse et contre Dieu : accusation vague, mais d'autant plus perfide et sûre de son effet. La populace s'émut, le Sanhédrin s'assembla, et l'archidiacre fut traîné devant le tribunal par ses accusateurs, qui l'avaient, semble-t-il, mis en arrestation de leur propre autorité [5].

En présence des juges, l'accusation prit une forme plus précise. — « Cet homme, dirent les faux témoins, ne cesse de

1. Cf. Smith, *Dictionn.*, v° *Stephen.* — Il vise S. Épiphane, *Adv. Hæres.*, XL, 50.
2. Act., VI, 5 : « Virum plenum fide et Spiritu Sancto ».
3. Id., VI. 6.
4. Id., VI, 8.
5. Id., VI, 11-14.

parler contre le Lieu saint et la Loi. Nous l'avons entendu affirmer que Jésus détruira ce temple et changera les traditions que nous devons à Moïse ».

C'est ainsi qu'ils expliquaient les enseignements, dans lesquels Étienne annonçait et préparait la fin de la servitude légale, l'émancipation des âmes et l'adoration en tout lieu du Dieu qui veut être honoré, non par des sacrifices sanglants, mais *en esprit et en vérité*. Rien ne pouvait irriter davantage ces aveugles défenseurs d'une loi, d'un sacrifice et d'un temple, dont ils méconnaissaient le caractère symbolique et transitoire. Ils avaient mis le maître à mort sur cette imputation : il n'y avait aucun doute sur le sort du disciple.

Debout au milieu de l'assistance, Étienne se montrait impassible et ceux qui le regardaient, *croyaient voir un ange,* tant son visage resplendissait. Aux interrogations du grand prêtre, — ce même Caïphe qui avait osé juger le Fils de Dieu, — il répondit par un admirable discours, auquel tous les siècles ont applaudi. Ce n'est pas sans doute une œuvre de rhétorique et « les lecteurs modernes, habitués à l'ordre méthodique, aux argumentations nettes et pressées [1] », sont d'abord étonnés de son allure et de ses procédés. Sans rien négliger des ressources qu'il peut emprunter au génie grec, Étienne se souvient surtout qu'il parle à des Orientaux, à des Israélites, et il s'accommode à leurs habitudes oratoires. De l'avis de tous les commentateurs, nous avons, dans saint Luc, le texte même du plaidoyer du saint diacre, tel qu'il fut recueilli par les secrétaires du Sanhédrin [2]. Après un résumé de l'histoire hébraïque, où il faisait voir les prévenances de Dieu à l'égard de son peuple et l'incurable obstination qui les avait rendues inutiles, il montra le tabernacle et le temple,

1. Fouard, *Saint Pierre,* c. IV.
2. Smith, *Dictionn .*, v° *Stephen;* — Fouard, *loc. cit.*, etc.

dont ils étaient maintenant les zélateurs, méprisés et profanés par leurs pères. Puis il rappela les paroles d'Isaïe faisant dire au Seigneur : « Le ciel est ma demeure et la terre est l'escabeau de mes pieds. Quelle habitation me bâtirez-vous donc où je doive fixer mon repos? Est-ce que ma main a construit votre sanctuaire [1] »?

Il repoussait ainsi l'accusation d'avoir manqué de respect à un temple où Dieu n'habitait pas en réalité, que les enfants d'Israël avaient eux-mêmes tant de fois déshonoré et dont les prophètes avaient dit assez clairement qu'il ne subsisterait pas toujours. Il ne se faisait pas illusion sur la portée de ses reproches et de ses explications relativement à la valeur de l'ancienne alliance : mais s'il avait pu douter de leurs dispositions, il n'aurait pas tardé à lire sur leurs visages la volonté bien arrêtée de ne rien entendre. Leur parti était pris d'avance et la sentence de mort était prête dès le moment où ils avaient décrété l'arrestation d'Étienne. — « Têtes dures, » acheva-t-il, en démasquant leur hypocrisie, « incirconcis de cœur et d'oreilles, vos pères ont résisté à l'Esprit-Saint et vous faites comme eux! Lequel des prophètes n'ont-ils pas poursuivi de leurs outrages? Ils ont mis à mort ceux qui prédisaient la venue du Juste que vous avez livré et mis à mort. La loi vous est venue par le ministère des anges, et vous l'avez foulée aux pieds »!

Des cris de mort répondirent à cette objurgation. Les juges, les témoins, la foule grinçaient des dents, hurlaient et tendaient vers Étienne des mains menaçantes. Tranquille au milieu de cette tourmente, lui leva les yeux au ciel et, dans un ravissement, il s'écria : « Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme à la droite de Dieu »! — Les sanhédrites frémirent en se rappelant la réponse de Jésus à Caïphe [2] :

1. Isaï., LXVI, 1.

2. Matth., XXVI, 64 : « Amodo videbitis Filium hominis sedentem a dexteris virtutis Dei et venientem in nubibus cœli ».

« Vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite du Tout-Puissant et venant sur les nuées du Ciel »; et se bouchant les oreilles, ils se jetèrent sur l'accusé qu'ils entraînèrent hors de la ville pour le lapider.

Il n'y avait pas là de sentence régulière, dont ils dussent demander la confirmation au représentant de Rome. On était bien à la fête de la Dédicace, une de ces circonstances qui amenaient les procurateurs à Jérusalem; mais en ce moment la charge était sans titulaire. Pilate avait été envoyé à Rome par Vitellius, le légat de Syrie, afin de donner à César des explications sur le massacre des Samaritains réunis au mont Garizim. Caïus Caligula n'ayant pas approuvé la conduite du procurateur, Vitellius le fit peu après remplacer par Marcellus, un de ses familiers, dont le rôle est aussi peu connu que le caractère [1]. C'est probablement dans l'intervalle que se passa l'horrible scène qu'il nous reste à décrire et qui déconcerta, par sa rapide exécution, la vigilance du tribun de l'Antonia.

Étienne fut traîné par les meurtriers hors de la porte de Damas, jusqu'à une petite éminence qui dominait la route de Naplouse [2]. Conformément à l'usage, le martyr qui disait : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit [3] »! fut précipité de cette hauteur et achevé à coups de pierre par les faux témoins qui l'avaient accusé [4]. Mais avant de mourir, il s'était relevé sur ses genoux, en criant d'une voix puissante : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché »! puis il s'était endormi dans la paix [5].

1. En l'an 37. — Marcellus fut le dernier procurateur de cette série, Agrippa Ier ayant reçu le titre de roi, à la mort de Caligula.

2. « A la porte du Nord, sur la route de Cédar », dit la *Vision* du prêtre Lucien.

3. Act. Apost., VII, 58.

4. Cf. *Sanhédrin*, c. IV, 4, etc.; VI, hal. 4.

5. Act. Apost., VII, 59.

Or, à cette exécution présidait un jeune homme, du nom de Saul, aux pieds duquel les exécuteurs avaient déposé leurs vêtements. Il avait, dans le conseil, pris parti contre Étienne et, de son propre aveu, le sang de la victime retombait sur sa tête[1]. Heureusement ce n'était pas comme une malédiction, et peu de temps après, le persécuteur devenu l'apôtre Paul, allait remplir le monde du bruit de sa parole et de l'éclat de son dévouement à Jésus-Christ.

Après la mort, le corps du supplicié était suspendu à un gibet et abandonné aux insultes des passants. Suivant la tradition fondée sur le récit du prêtre Lucien, il en fut ainsi des restes du saint diacre, pendant tout un jour. Le lendemain, Gamaliel, qui n'avait point élevé la voix en faveur d'Étienne, comme il l'avait fait en faveur des apôtres[2], et qui se repentait sans doute de son silence, engagea les chrétiens à enlever le corps, pendant la nuit, et à le transporter dans sa terre de Caphar-Gamala, à sept heures de Jérusalem, vers le nord-ouest[3]. Les obsèques se firent avec une grande solennité[4], on était loin du Sanhédrin et hors de ses atteintes, au moins pour quelque temps, puisque les Romains avaient, aussitôt après le crime, rétabli l'ordre et imposé la paix[5].

Gamaliel voulut être enseveli dans le même tombeau, où il avait également transporté les restes mortels de son collègue Nicodème et de son deuxième fils Abibas. Les désastres de la guerre contre Rome et la dispersion des disciples firent oublier les événements que nous venons de raconter. Au

1. Act. Apost., VII, 59 et XXII, 20.
2. Id., V, 34-39.
3. On identifie Caphar-Gama (la *ville de Gamaliel*) avec *Jemmala*, qui se trouve situé à environ vingt milles de Jérusalem, conformément à la tradition.
4. Act. Apost., VIII, 2; — S. Hieron., *Epist.* CIX, 3.
5. Champagny, *Rome et la Judée*, 1re part., c. II. — Mémain, *Connaissance des temps évangéliques*, p. 48.

cinquième siècle seulement, une vision révéla au prêtre Lucien la place où dormait le saint archidiacre. Recueillies par le patriarche Jean de Jérusalem, les reliques furent transportées à l'église du mont Sion, où elles attendirent la construction de la basilique élevée, cinquante ans plus tard, par l'impératrice Eudoxie, sur le lieu même du martyre. Transportées solennellement dans cette nouvelle demeure, que tous croyaient définitive, elles n'y trouvèrent qu'un asile passager. Au septième siècle, après le passage des Perses et des Arabes, il ne resta rien du somptueux édifice; au douzième, l'oratoire bâti sur ses ruines fut détruit par les chrétiens eux-mêmes, parce qu'il gênait la défense de la ville assiégée par Saladin. Puis ce fut le silence pendant de longs siècles, jusqu'à ce que les fils de Saint-Dominique, devenus possesseurs de ces ruines sacrées, entreprissent de relever l'église et le monastère bâtis par Eudoxie[1]. Nous avons été assez heureux pour saluer l'aurore de ces nouveaux jours, au lieu même où elle a commencé de poindre, et nous espérons bien saluer aussi, à la même place, la plénitude de leur rayonnement.

L'Orient a gardé Etienne, le premier des diacres; mais il nous a donné Martial, le dernier des apôtres.

Rien n'est gracieux comme la légende de cet illustre disciple, et ce serait vraiment un malheur si la critique moderne en détruisait le charme. Grâce à Dieu, nous n'avons pas à le craindre : cette légende repose sur des fondements qu'il serait difficile d'ébranler, et nos neveux la savoureront avec la même joie confiante qu'elle mettait dans l'âme de nos aïeux. La première *Vie de saint Martial* est attribuée à saint Aurélien, son compagnon d'apostolat, et *les anciens*, au témoignage d'Aymar de Chabannes[2], *ne portaient pas à*

1. V. le P. Lagrange, *Saint-Étienne*, 2e et 3e parties.

2. Ap. D. Aurélien, *Sainte Véronique*, c. II, p. 15. — Cf. Pierre le Scolastique, Bonaventure de S. Amable, etc.

ce livre moins de respect et de déférence qu'aux Écritures canoniques. Un évêque de Limoges, au onzième siècle, ne craignait pas de dire à ses prêtres, en plein synode, que « déclarer cette *Vie* apocryphe, c'était s'exposer à être condamné par les saints Pères qui l'avaient acceptée et par le Saint-Siège qui la recevait avec honneur ». Perdue depuis, du moins en partie, elle peut être reconstituée avec une suffisante autorité, d'après les traditions locales, les liturgies, et les hagiographes, qui ont exploité les unes et les autres. Les taches qui déshonorent les légendes plus récentes ne peuvent, aux yeux d'une critique intelligente, quoi qu'on en dise, leur enlever toute autorité.

La tradition fait naître Martial à Rama, — la ville de Benjamin, troublée par les cris de douleur de Rachel, après le massacre des Innocents [1]. Son père aurait eu nom Marcel et sa mère Élisabeth, — qui s'attachèrent au Sauveur, dès la première année de sa prédication. Tout naturellement l'enfant se trouva de la compagnie des disciples, et c'est de ses mains que Philippe et André auraient pris les cinq pains et les deux poissons, dont la multiplication nourrit la foule au désert [2]. Certains même ont vu en lui l'enfant privilégié que le Maître présenta aux apôtres en leur disant : « Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux [3] ».

Quoi qu'il en soit, Martial s'attacha particulièrement à Pierre, qu'il suivit à Rome, lorsque le prince des apôtres y fixa le siège pontifical. Après deux ans de collaboration, l'ordre lui fut donné de partir pour la Gaule, en compagnie d'Aurélien et d'Austriclinien [4], auxquels se joignirent spontanément Véro-

1. MATTH., II, 18 : « Vox in Rama audita est... Rachel plorans filios suos ».
2. ID., XIV, 17; — JOANN., VI, 9.
3. ID., XVIII, 2-3. — A vrai dire, l'assimilation paraît peu soutenable.
4. « Duo presbyteri quos secum ab Oriente adduxit in Galliam ». (GREG. TURON., *De gloria Martyrum*).

nique et Zachée, venus jadis avec lui de Terre sainte. Au cours du voyage, Austriclinien mourut à Elsa [1], ville de la haute Italie, où l'on vénère encore son tombeau. Après l'avoir enseveli, Martial continua sa route par Florence, — Milan, où il salua Barnabé, — Gênes et Marseille, d'où il remonta vers le nord, en traversant le Gévaudan.

Les traditions de Mende, le Puy, Clermont, Rodez, nous le montrent évangélisant ces contrées au passage, y fondant des églises et y laissant des reliques apportées de Palestine, — telles que les cheveux de la Très Sainte Vierge, dont Mende devint dépositaire, et la sandale qui enrichit le trésor du Puy. Enfin la sainte compagnie toucha les confins des Lemovices. Sur ses pas, les conversions se multiplièrent, malgré la résistance des prêtres des idoles qui furent miraculeusement châtiés de leur obstination, en même temps que des grâces prodigieuses récompensaient les nouveaux fidèles.

A Limoges, où le paganisme avait une vitalité extraordinaire, l'apôtre dut tout d'abord lutter contre des préjugés et des passions en apparence irréductibles. Mis en prison, battu de verges, menacé de mort, il fut délivré par une intervention de la puissance divine et ne tarda pas à recueillir les fruits de sa généreuse persévérance. Le nombre des chrétiens fut bientôt si considérable, que l'auteur de l'ancienne *Vie de saint Martial* croit nécessaire de le discuter et de le justifier par d'autres exemples de la même fécondité apostolique. Le temple de Jupiter fut transformé en église, et la tradition en retrouve la place dans le transept nord de la cathédrale, dédiée, comme l'oratoire primitif, au martyr saint Étienne [2].

Les prémices de cet apostolat si fructueux étaient une noble

1. L'ancien *Gracchianum* devenu par la suite *Granciano*. (Cf. Ughelli, *Italia sacra*).

2. La chapelle dédiée à sainte Valérie marque, dit-on, le point exact où se trouvait l'église primitive.

dame, restée veuve avec une fille du nom de Valérie, qu'elle avait fiancée au gouverneur de la province. Elles avaient accueilli Martial à son arrivée, et leur maison devint le lieu de réunion des premiers néophytes. Sa mère étant morte, Valérie se dégagea vis-à-vis du gouverneur et voua sa virginité au Seigneur, entre les mains de l'évêque. Irrité de ce qu'il appelait une injure, le païen fit arrêter la jeune fille et commanda de lui trancher la tête : ce qui fut exécuté, en un lieu proche de la ville, d'où la martyre rapporta sa tête jusqu'à l'autel où Martial célébrait les saints mystères. La foule suivait, à la fois épouvantée et ravie, pendant que des voix angéliques chantaient : — « Vous êtes bienheureuse, ô martyre de Jésus-Christ! Entrez dans la gloire qui n'aura pas de fin... »!

Le pontife reçut des mains de Valérie cette tête sanglante, qu'il avait marquée du sceau de la vie surnaturelle et qu'il baigna de ses larmes. Puis il déposa près de l'autel les reliques de sa fille bien-aimée, avec laquelle il devait bientôt lui-même partager les témoignages de la vénération publique. En attendant, il eut la joie de baptiser le meurtrier et de lui imposer le nom d'Étienne, en souvenir du saint diacre qu'il avait eu pour ami, à Jérusalem [1]. Puis il reprit le cours de ses prédications dans les provinces voisines, laissant à Aurélien la conduite de l'Église de Limoges. Nous le retrouvons à Bourges, à Tours, à Poitiers, à Angoulême, à Saintes, à Périgueux, à Bordeaux, à Cahors, où il prépare la voie ou donne la main à Ursin, Gratien, Front, Eutrope [2], et aux autres ouvriers de la première heure. Il avait déjà envoyé, devant lui, Zachée et Véronique, qui semaient la parole divine dans le pays de Bazas, et il les avait rejoints à Soulac, d'où ils partirent en-

1. Plusieurs de nos églises reçurent de leurs fondateurs le vocable de saint Étienne, — entre autres la cathédrale de Toulouse, le premier oratoire fondé à Bordeaux et devenu Saint-Seurin, etc.

2. Que le concile de Limoges regardait comme envoyés par saint Pierre ou par saint Clément. (Labbe, *Concil. Lemov.*, ann. 1031).

semble pour l'évangélisation du Bordelais [1]. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir, par l'abondance même de la moisson, du nombre insuffisant des moissonneurs, et il prit le chemin de Rome, pour rendre compte à Pierre de ce qu'il avait déjà fait, et obtenir de lui de nouveaux collaborateurs. C'est à cette époque que l'on reporte la mission de plusieurs saints personnages, tels que Saturnin de Toulouse, Georges du Velay, Julien du Mans, d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer, et dont le souvenir revit dans les traditions et les liturgies locales. Rentré en Gaule, Martial redoubla d'activité, et s'il fallait en croire la légende, — de l'Espagne à l'Angleterre, — il n'y aurait pas une ville de quelque importance à laquelle il n'eût donné la joie de sa présence et de son ministère.

Une vie si bien remplie devait finir en une sorte d'apothéose. Après vingt-huit années d'épiscopat, dans la quarante-troisième de sa vocation, le doux enfant de Rama, devenu l'ardent apôtre de l'Aquitaine, reçut du Ciel la nouvelle de sa prochaine délivrance qu'il annonça joyeusement à ses frères. Il les réunit, une dernière fois, autour de lui pour les exhorter et les bénir. Tous pleuraient et gémissaient; mais, lui, entendant déjà les concerts des anges, les reprit doucement : — « Silence! le Seigneur vient, suivant qu'il me l'a promis! » — Dans le même moment, une voix s'éleva qui disait : « Ame bénie, sors de ton corps et viens jouir avec moi des douceurs de l'éternelle lumière »! — Et l'âme de Martial s'envola, pendant que les anges chantaient : « Heureux celui que vous avez choisi et appelé : il habitera dans vos tabernacles éternels [2] »!

La tombe de Martial fut honorée par des miracles, dont le plus célèbre est celui de la guérison du *mal des ardents* qui

1. Cf. Bernard Guidonis; — S. Antonin, — Jean Bouchet; — Greg. Lombardelli, etc.

2. Ancienne *Vie de S. Martial*, etc.

exerça, vers 994, d'affreux ravages dans toute l'Aquitaine. La *peste du feu,* comme on l'appelait, emportait les hommes par milliers, sans qu'il fût possible de lui trouver un remède. Les évêques de la région s'assemblèrent donc au tombeau du saint et, par la bouche de leur métropolitain, l'archevêque Gombaud, sollicitèrent son intercession. Elle ne se fit pas attendre et bientôt le fléau disparut, laissant après lui le souvenir durable du bienfait obtenu par la faveur du bienheureux.

L'éclat même de ce culte faillit lui être fatal. Notre temps n'a pas le monopole des critiques sévères à l'endroit des légendes, et le onzième siècle se les permettait déjà, avec plus de discernement peut-être et de justice. Or, il était arrivé que la vénération de certaines Églises pour leurs fondateurs les avait conduites à exagérer l'honneur qu'elles leur devaient. C'est ainsi que les saints évêques et martyrs, Front, Saturnin, Denys, Julien, Austremoine et Ursin, venus à la suite de Martial dans les Gaules [1], avaient reçu le titre d'*apôtres :* ce dont s'était alarmée la prudence des évêques de la province de Bourges. Réunis en concile, à Limoges, en 1029, avec les abbés de la province, sous la présidence de l'archevêque Gauklin, ils avaient étudié la question sans la résoudre. En 1031, ils la reprirent avec une maturité qui ferait grand honneur à nos modernes *dénicheurs de saints*. L'abbé des bénédictins de Solignac, après avoir fait observer que le titre d'*apôtres* doit être donné seulement aux prédicateurs *partis de Jérusalem* [2], refusa de l'attribuer, — comme le faisait Gauzbert [3], — à saint Front et à ceux que nous

1. « Qui post Martialem in Galliam venerunt ». — *Concil. Lemovic.* ut supra.

2. « Nullus apostolus fuit nisi qui a Jerusalem profectus est ».

3. « *Chorepiscopus* » ou vicaire général, auteur d'une nouvelle *Vie* de S. Front : « Scripturam de sancto Fronte novam ».

avons cités : mais il le reconnut expressément à saint Martial, d'après de *très anciens témoignages* reçus en Aquitaine, en France, en Espagne, et autres pays [1].

Aymon de Bourbon, archevêque de Bourges, prit ensuite la parole : « Personne, — dit-il, — ne conteste que Martial ait été l'un des soixante-douze premiers disciples. C'est pourquoi, de l'avis du plus grand nombre des savants, nous avons, dans notre cathédrale et devant tout notre peuple, témoigné qu'il est apôtre... Il est constant jusqu'à l'évidence, d'après les plus anciens manuscrits acceptés dans toutes les Églises et tous les pays, que le bienheureux Martial a été inscrit au nombre des apôtres... Il y a ici deux prêtres qui furent jadis envoyés en mission, pour cet objet, jusqu'en Angleterre, et qui trouvèrent, dans des martyrologes et des litanies de la plus haute antiquité, le nom de Martial avec le titre d'*Apôtre*. Ce qui provenait, leur dit-on, du pape Grégoire (le Grand) et des missionnaires envoyés par lui [2] ».

Jourdain de Loron, évêque de Limoges, dit à son tour : — « Il a été fait à ce sujet une soigneuse enquête, et le débat a fini par arriver jusqu'au Siège apostolique. Alors le Seigneur pape Jean [3] nous a écrit une lettre, où il atteste *l'apostolat* de Martial et réfute ceux qui le combattent : d'où vous pouvez facilement savoir quel est sur ce point le sentiment du siège de Rome [4]. »

1. « Martialis vero nomen in vetustissimis Aquitaniæ, Franciæ, Hispaniæ et aliarum gentium libris cum apostolis inscriptum comperimus ».

2. « Nemo denegat Martialem fuisse unum de septuaginta duobus... Liquido autem constat quia per antiquissimos codices, penes innumeros locos et gentes longinquas, B. Martialis cum aliis apostolis scriptus est... » (Labbe, *Concil. Lemovic.* ann. 1031).

3. Le pape Jean XIX (1024-1033).

4. « Super qua (altercatione) D. Joannes papa epistolam nobis destinavit, magnopere testificans apostolatum Martialis et redarguens omnes qui contra dicunt : unde facile claret testimonium verum Romanæ sedis ». (Labbe, *Concil. Lemovic*).

On le voit, la *barbarie* du onzième siècle n'était pas sans prudence. Elle n'acceptait pas, les yeux fermés, les imaginations nouvelles, si séduisantes qu'elles pussent paraître, et taxait même sévèrement leurs auteurs quand ils étaient guidés, comme le Gauzbert de Limoges, par l'amour du lucre : *lucri causa*. C'est ainsi qu'elle déclarait apocryphe le récit d'après lequel saint Martial eût assisté à la Cène et servi Notre-Seigneur pendant le lavement des pieds, — « parce que, disait Aymon, ce récit ne concorde pas avec le texte évangélique ». Mais elle ne se croyait pas obligée de rejeter les traditions consacrées par les siècles et les monuments universellement acceptés. Elle se contentait de ramener aux termes convenables les documents en soupçon d'altération, avec une impartialité digne de tout éloge. C'est pourquoi son témoignage au sujet de saint Martial nous est si précieux, — sans parler du jour qu'il jette sur la croyance de nos pères à l'apostolicité de nos origines chrétiennes. Pour ne pas mériter le titre d'*apôtres*, Front et ses compagnons n'en étaient pas moins, au sens du concile de Limoges, venus au premier siècle, dans la Gaule où saint Pierre et saint Clément les avaient envoyés. Il nous semble permis de le croire encore et de nous en glorifier, comme d'une preuve de la prédilection que Dieu a toujours témoignée à la France.

Les apôtres et les disciples ne formaient pas seuls la compagnie du divin Maître. Marie s'était mise à sa suite [1], avec sa belle-sœur Cléophée, sa nièce Salomé et une autre pieuse femme, que les commentateurs veulent reconnaître dans cette autre Marie, dont parle saint Matthieu [2] et qu'on identifie assez difficilement. Marthe et Madeleine avaient suivi cet exemple, avec leurs servantes Marcelle et Sara, dont les vieux hagiogra-

1. S. Jean Chrys., *Hom. XXII in Joann.* — S. Épiphane, *Hæres., XXVIII.*
2. Matth., XXVII, 61 et XXVIII, 1 : « Altera Maria ».

phes parlent assez souvent. La première surtout est restée célèbre par l'apostrophe qu'elle adressa, dit-on, au Sauveur, après qu'il eut confondu les pharisiens de Capharnaüm : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a nourri [1] » ! — A quoi le Maître répondit : « Bienheureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et lui restent fidèles » !

Deux autres femmes sont nommées par l'Évangile, Jeanne épouse de Chusa, procurateur ou intendant d'Hérode [2], et Suzanne que les anciens identifiaient volontiers avec la fiancée de Cana, sans que rien nous permette de contrôler leur assertion [3]. Celle-ci ne nous a laissé que son nom : mais celle-là paraît à nouveau, dans le texte sacré, au matin de la Résurrection, où nous la trouvons en compagnie de Madeleine, de Cléophée et de Salomé, sur le chemin du tombeau, et recevant avec elles la salutation du vainqueur de la mort [4].

La tradition bazadaise leur adjoint Bérénice ou Véronique [5], — la compagne de saint Martial, dans son voyage de Rome en Gaule et dans ses travaux apostoliques sur la terre d'Aquitaine. Zachée, affirment les anciens écrits [6], s'était attaché à Véronique, — peut-être comme Parménas à Marthe et Maximin à Madeleine, — sans qu'on doive nécessairement la regarder comme son épouse. Mais il ne resta pas avec elle jus-

1. Luc., XI, 27. — Cf. Raban-Maur, *Vie de Ste Madeleine*, c. XXXVI. — Un singulière dévotion, dont rien n'explique l'origine, fait de Sara la patronne des bohémiens ou tziganes, qui viennent souvent visiter les Saintes Maries de la mer.

2. Luc., VIII, 3. — Smith (*Dictionn.*, v° *Chusa*) dit que Jeanne avait été délivrée par N.-S. d'une possession ou d'autre maladie. Certains supposent que Chuza était l'officier royal, dont le fils fut guéri à Capharnaüm (Joann., IV, 46 et seqq.).

3. Cf. Nicéphore, *Hist. eccl.*, VIII, 30, etc.

4. Matth., XXVIII, 9.

5. Βερονίκη, — qu'une si étrange étymologie fait venir de *Vera* et *Icón*, un mot *latin* et un mot *grec*, qui doivent bien s'étonner de cette association.

6. S. Antonin, *Chronique*, p. I, tit. 6, c. 25.

qu'à la fin et se retira dans une âpre solitude du Quercy, où il se fit un refuge dans la roche qui porte aujourd'hui le nom d'Amator (ou Amadour), qu'il avait substitué à son nom hébraïque. Véronique continua de prêcher aux populations riveraines de la Garonne et de la mer, jusqu'au moment où il plut à Dieu de la rappeler à lui [1]. Elle était alors accablée de vieillesse [2], — centenaire, au dire des chroniqueurs, — et vraiment *pleine de jours, de richesse et de gloire surnaturelles* [3]. C'était vers l'an 71, et le corps de la sainte fut déposé *au pied de l'autel de Marie, dans l'église de Soulac, au milieu d'un grand concours de clergé et de peuple* [4].

En acceptant les services de ces pieuses femmes, Notre-Seigneur ne s'écartait pas des usages de son pays et de son époque. Les Rabbis recevaient depuis longtemps les soins des plus ferventes adeptes de leur doctrine : et personne ne les en blâmait [5]. Il paraît cependant que Jésus innovait en ceci qu'il leur permettait de le suivre dans ses voyages [6]; mais la présence de Marie eût suffi à expliquer leur présence dans son entourage, lors même que la gravité de son caractère et de ses habitudes n'eût pas empêché toute interprétation douteuse. Si bienveillant qu'il fût à tous, on savait combien peu d'ouverture il laissait à la familiarité, surtout de la part des femmes, et les Apôtres s'étonnaient de le voir en conversation avec la Samaritaine [7]. Marthe et Marie, Cléophée et Salomé, lui témoignaient sans doute une affection pleine de confiance, à

1. S. Antonin, *op. cit.*

2. « Confecta senio », dit P. Subert, évêque de S. Papoul (ap. *Act. SS.*, ad 4 feb.).

3. I Paralip., XXIX, 28 : « In senectute bona, plenus dierum et divitiis et gloria ».

4. *Légende de Cenebrun*, dans Florimond de Lesparre (édité par M. Rabanis).

5. S. Jérôme, *In Matth.* XXVII, 56 (d'après le *Neveh-Schalom*, fol. 56).

6. Fillion, Comment. sur S. Luc, in h. l.

7. Joann., IV, 27 : « Mirabantur quia cum muliere loquebatur ».

laquelle répondait une cordiale et gracieuse amitié; mais l'Évangile y met des nuances, si faciles à saisir qu'il est inutile d'y insister [1]. Nulle part peut-être le Dieu ne se voit plus aisément dans l'homme, comme s'il avait senti le besoin d'arrêter toute expansion qui s'inspirât trop de la grâce et du charme de son humanité.

De toutes ces saintes femmes, nous savons qu'elles continuèrent à vivre près des Apôtres, après l'Ascension, et qu'elles participèrent à l'effusion du Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte [2]. La tradition achève pour la plupart, comme nous l'avons vu, le récit de leur vie qui se prolonge dans une vieillesse pleine d'œuvres, souvent rivale de celle des disciples dans le miracle et la prédication. Jeanne et Suzanne échappent seules à cette glorification du temps : les martyrologes même omettent leurs noms, que les *Visions* de Catherine Emmerich ne suffisent pas à rendre à l'histoire. Mais Dieu ne les a pas oubliés et le Ciel les redit, en acclamant les amitiés du Sauveur sur la terre [3].

La tradition distingue quelquefois entre les disciples, qu'elle divise en *anciens* et en *nouveaux*. Les premiers appartiennent à la série des Soixante-douze désignés, dans les *Actes*, par ces paroles de Pierre : « Ceux qui nous ont été associés pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a passé parmi nous, depuis le baptême de Jean jusqu'à l'Ascension [4] ». Étienne

1. Matth., XX, 20-24; — Luc., X, 40-41.

2. Act. Apost., I,14 et II, 1-4.

3. Comme nous l'avons déjà dit, on a voulu retrouver au nombre des saintes femmes qui suivirent Notre-Seigneur, et plus tard saint Pierre, dans son apostolat d'Asie, la propre femme du prince des apôtres, morte martyre sous les yeux de son mari. Cette opinion, qui s'inspire de Clément d'Alexandrie (*Stromata*, VIII, 11), nous paraît peu soutenable. — Fouard semble cependant l'accepter (*Saint Pierre*, c. XIV), et nous devions au moins en faire mémoire.

4. Act. Apost., I, 21-22.

et Martial étaient de ceux-là : Philippe, dit-on, n'en était pas. Il appartenait à la catégorie des convertis de la deuxième heure[1], — engendrés à la foi par la prédication des premiers, soit avant, soit après la Pentecôte. Paul devait jeter tant de gloire sur ces derniers venus, qu'ils ne pourraient rien envier à leurs aînés : il est vrai qu'il serait le disciple, non d'un autre disciple, mais du Maître lui-même, et prendrait ainsi rang parmi les apôtres, aux côtés de Pierre et à la tête de ceux qui l'avaient d'abord précédé.

1. Au nombre des disciples *nouveaux* il convient sans doute de compter plusieurs de ces bienheureux petits enfants, que le Maître se plaisait à bénir et dont il défendait les aimables importunités contre le zèle des Apôtres. (Matth., XVIII, 1-6; XIX, 13-15; — Marc., X, 13-16). Mais nous n'avons aucun document sérieux à produire en faveur d'une hypothèse d'ailleurs si vraisemblable.

CHAPITRE V

LES CONVERTIS DE JÉSUS-CHRIST.

« Non enim veni vocare justos sed peccatores ».
MATTH., IX, 13.

De toutes les émotions qui peuvent agiter le cœur de l'homme, la plus douce peut-être est celle qu'il éprouve, en voyant rentrer dans la voie de l'honneur et du salut une âme longtemps égarée. Mais combien cette émotion doit être plus délicieuse, quand ce retour est l'œuvre de celui qui s'en réjouit et en rend grâce à Dieu! Si étrangère que lui fût d'abord cette âme, elle lui est devenue plus qu'une sœur, dans la fraternité de la foi et de l'espérance : elle est sa fille, et ce sont des entrailles paternelles qui s'émeuvent à la pensée de la vie nouvelle où il l'introduit. Il l'a réellement enfantée de ses prières, de ses exhortations, de ses larmes secrètes ou visibles, des sacrifices offerts à la justice divine comme prix de sa rançon. Et plus il a fallu attendre l'heure de cet enfantement si désiré, plus il apporte de joies, plus il crée de liens entre l'âme sauvée et son rédempteur. On peut arracher à la mort une chair parée de toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté, sans que l'affection naisse fatalement du péril où l'on s'est jeté pour lui conserver la vie :

mais il est impossible de sauver une âme, sans qu'on s'attache à elle pour toujours.

De même il est difficile à la brebis ramenée au bercail de ne pas mêler à sa reconnaissance un sentiment plus doux encore, celui que le Père Lacordaire a si merveilleusement appelé « l'indéfinissable attrait né du bonheur donné et du bonheur reçu [1] ». — « Et, pour continuer à parler avec le grand orateur, si la sympathie naturelle s'ajoute encore à ce mouvement qui vient de plus haut, il se forme de tous ces hasards divins tombés dans les mêmes cœurs un attachement qui n'aurait pas de nom sur la terre, si Jésus-Christ lui-même n'avait pas dit à ses disciples : *Je vous ai appelés mes amis*... C'est l'amitié telle que Dieu fait homme et mort pour ses amis pouvait la concevoir [2] ».

En Jésus-Christ, comme en nous-mêmes, — et dans sa vie, comme dans la nôtre, — nous concevons donc des affections qui naissent de la conversion des âmes. S'il les aimait toutes d'un ardent amour, il était venu surtout pour sauver celles *qui s'étaient égarées dans les chemins de la perdition* [3], suivant sa propre parole. Il avait donc une prédisposition à leur témoigner une sollicitude particulière et à se réjouir davantage de leur retour à la vie; ce qu'il exprimait en disant : *Il y a plus de joie au Ciel, pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt dix-neuf justes restés sans reproche* [4].

Mais, en les sauvant, il leur inoculait non pas seulement l'amour qui montait jusqu'au Dieu, mais encore l'amitié qui s'attachait d'abord à l'homme, parce que l'homme leur avait fait connaître le Dieu. De là, entre lui et ses convertis, un lien

1. Lacordaire, *Sainte Madeleine*, c. Ier.
2. Id., *ibid.*
3. Matth., XVIII, 11. — Marc., II, 17.
4. Luc., VII, 20.

d'affection plus tendre et plus agissante, auquel nous devons bien un regard, avant de clore notre étude sur les manifestations de son cœur.

Les pécheurs ne manquaient pas, en Palestine, au temps du Messie-Rédempteur. Indépendamment de la faiblesse ordinaire à l'humanité, dans tous les temps et dans tous les lieux, les circonstances donnaient aux erreurs et aux passions une vitalité et une fécondité peu communes. Après la guerre civile, la guerre étrangère : puis l'oppression du dehors engendrant les tyrannies indigènes ; — la servitude montant jusqu'au sanctuaire pour y installer l'intrigue et le mercantilisme, — la foi ébranlée par le scepticisme et le fanatisme en même temps, — les mœurs païennes envahissant la vie des résignés à la défaite et à la soumission, — pendant que la colère et la haine fermentaient dans les cœurs où vivait un reste de virilité.

C'est dans ce milieu que Jésus avait à choisir les objets de sa sollicitude. Il commença, sans hésiter, par ceux qui semblaient, entre tous, les moins dignes de sympathie, — les publicains et les femmes perdues.

Les publicains formaient, en Palestine, une caste absolument à part, non par ses origines qui étaient bien judaïques, mais par ses attributions qui la vouaient à la haine et au mépris, aux yeux des rabbis et des zélotes. La collection des impôts supposait en effet, de la part de ceux qui s'en étaient chargés, une apostasie religieuse et patriotique. Ils reconnaissaient, implicitement au moins, la domination étrangère et païenne, avec cette sorte d'hypocrisie qui leur permettait de se dire encore fils d'Israël et de monter au Temple, pour y prier le Dieu de leurs pères.

Le commun du peuple voyait surtout en eux des exacteurs qui le ruinaient, de véritables vampires qui lui tiraient le sang des veines, à leur profit d'abord, puis au profit de leurs

patrons, ces chevaliers romains, dont le nom était devenu odieux à tout l'Empire [1]. Et, comme il arrive toujours, les plus détestés, dans cette hiérarchie détestable, ce n'étaient pas les fermiers-généraux qui étaient loin, mais les receveurs particuliers que l'on voyait de près, sur le passage desquels on pouvait cracher, sinon crier, — ce dont pourtant on ne se faisait pas faute. Cependant il y avait parmi eux des gens honnêtes et religieux, à qui leur métier semblait acceptable et qui ne parvenaient pas à comprendre la haine dont ils étaient poursuivis. Quelques-uns avaient reçu le baptême de Jean, bien décidés à suivre les avis du Précurseur, et celui-ci ne les avait pas détournés de la voie où ils étaient engagés [2]. Jésus pensait de même, comme il est facile de le conclure de la parabole, où il avait opposé le pharisien vaniteux et réprouvé au publicain justifié par son humble prière [3]. Mais le préjugé n'en subsistait pas moins, et le Maître lui-même n'avait pas hésité à dire du disciple révolté contre l'autorité de l'Église : « Qu'il soit pour vous comme un païen ou comme un publicain [4] ».

Or, un jour qu'il passait, à Capharnaüm, devant le bureau d'un de ces collecteurs, nommé Lévy-bar-Alphée, il s'arrêta et dit simplement au publicain : « Suivez-moi ! » — Les assistants restèrent stupéfaits; mais Lévy n'hésita pas un instant et vint se ranger aux côtés de Jésus [5], laissant ses registres et ses coffres, avec le même empressement que les fils de Zébédée avaient mis à quitter leur barque et leurs filets.

L'étonnement fut à son comble, lorsqu'on vit le Maître ac-

1. Dion Cassius, lib. XLII : « Πάντες τελῶναι, πάντες εἰσὶν ἅρπαγες. » — Cicéron en avait pourtant parlé avec éloge (*Orat. pro Plancio*, etc.).
2. Luc., III, 12-13.
3. Id., XVIII, 10-14.
4. Matth., XVIII, 17.
5. Id., IX, 9 : « Et surgens secutus est eum ».

cepter l'invitation du nouveau disciple et s'asseoir à sa table, en compagnie de ceux qui le suivaient. Les pharisiens ne purent se tenir d'interroger les Apôtres : « Pourquoi votre maître mange-t-il avec des pécheurs »? — « Parce que, » répondit Jésus, qui avait entendu, « les médecins vont aux malades et non pas aux bien portants. Allez et apprenez ce que signifie la parole : Je préfère la miséricorde aux sacrifices! Je suis venu pour appeler, non pas les justes, mais les pécheurs [1] » !

A partir de ce moment, Lévy prit le nom de Matthaï ou Matthieu [2], c'est-à-dire *Don de Dieu*, en souvenir de la grâce dont il avait été l'objet. Mis au nombre des apôtres, il partagea leurs travaux et leurs fatigues, avec un zèle admirable, jusqu'au moment où la dispersion les sépara. La tradition n'est pas d'accord sur la part qui lui revint dans l'évangélisation du monde [3]; l'opinion la plus commune, consacrée par l'autorité du Bréviaire Romain [4], lui assigne l'Éthiopie, où il se fixa peut-être seulement après les pérégrinations, qu'on lui attribue d'ailleurs et qui n'ont rien d'invraisemblable.

Avant de quitter Jérusalem [5], il avait composé en hébreu l'évangile qui porte son nom, et dont nous connaissons seulement la traduction grecque, due, paraît-il, à l'auteur lui-même [6]. Cette rédaction fut faite surtout pour les Judéo-Chrétiens, comme il ressort de l'étude du texte, où tout suppose des lecteurs habitués à la vie palestinienne : mais l'évangile de saint Matthieu ne tarda pas à se répandre, accueilli par-

1. Matth., IX, 11-13.

2. Fillion, *Comment.in Matth.*, loc. cit.

3. S. Isidore de Séville le fait prêcher en Macédoine, d'autres en Perse, etc.

4. Au 21 septembre. — C'est aussi l'opinion de Ruffin et de Socrate (*Hist. eccl.*).

5. Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 24. — C'est l'opinion la plus probable.

6. S. Jérôme avait vu le texte hébreu original (*De vir. illust.*, c. III), qu'il traduisit en grec et en latin (*Ibid.*, c. II).— Cf. Fillion, *préface sur S. Matth.*

tout avec la faveur dont il était digne. S'il manque en effet de la couleur et du pittoresque qui décorent l'œuvre de saint Marc ou celle de saint Luc, il a pour lui une noble simplicité, une calme et majestueuse grandeur. Il est par excellence l'évangile du royaume des cieux, l'évangile du Messie-Roi [1], dont il nous a surtout conservé les paroles : d'où lui est venu sa désignation dans l'ouvrage de Papias, dont Eusèbe nous a conservé des fragments [2]. Après dix-huit siècles l'œuvre du premier évangéliste est encore la joie des âmes chrétiennes et la gloire de l'Église catholique.

Suivant la tradition, Matthieu vécut près de vingt-trois ans en Éthiopie, prêchant, dissipant les prestiges des mages qu'il y avait trouvés tout-puissants, bâtissant des églises, consacrant des évêques, et fondant des monastères de vierges. Il avait baptisé Iphigénie, la fille unique du roi, et lui avait inspiré la pensée de se donner au Seigneur. A la suite de la princesse, un certain nombre de jeunes personnes se renferma dans une retraite absolue, vivant sous une règle qui préludait aux constitutions monastiques des siècles à venir. Matthieu, qui menait lui-même une vie de cénobite [3], dirigeait ces âmes saintes dans la voie de la perfection, par ses exemples plus encore que par ses enseignements.

A la mort du roi, son frère Hirtacos s'empara du trône et résolut d'y faire asseoir, avec lui, sa nièce Iphigénie. Soutenue par les exhortations de l'apôtre, la vierge refusa d'écouter les offres de l'usurpateur, dont la colère tomba naturellement sur l'auteur de sa déception. Il envoya des soldats à l'oratoire où Matthieu célébrait les saints mystères, et le fit égorger au

1. Fillion, *loc. cit.*

2. Λογίων κυριακῶν ἐξηγήσεις (Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 39) où l'évangile de S. Matthieu est désigné par le mot Λογία. Il n'en faut pas conclure que Papias n'y voyait que des discours : le mot convient aussi à la relation des faits. — Cf. S. Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, etc.

3. Clém. Alexand., *Stromata.*

pied même de l'autel : « de sorte, dit la légende du Bréviaire Romain, qu'il fut vraiment la victime de la virginité ».

Ainsi, lui aussi paya sa dette à l'amitié de Jésus-Christ, dans l'apostolat et le martyre. Comme celui de ses frères, son tombeau est resté glorieux. Transporté à Salerne, son corps fut déposé dans la basilique qui porte son nom et que saint Grégoire VII avait fait construire. La France se glorifie de posséder une partie de ses reliques et les vénère spécialement à Chartres et à Beauvais.

Matthieu ne fut pas le seul publicain dont Jésus voulut faire la conquête. Une autre conversion de la même sorte occupe dans l'Évangile une place qui semble d'abord plus considérable : il est vrai que le narrateur inspiré ne revient plus sur l'incident, au lieu que Matthieu continue à paraître, avec ses frères du collège apostolique, à toutes les pages du livre sacré.

Un soir du mois de mars, quelques jours à peine avant son entrée triomphante à Jérusalem, Jésus arrivait à Jéricho, précédé et suivi d'une foule enthousiaste ou curieuse, au milieu de laquelle il était comme perdu. Or, un homme, du nom de Zachée, qui habitait la ville, en qualité de chef de publicains ou receveur principal[2], désirait ardemment connaître le Sauveur et ne savait comment y parvenir. Sa petite taille ne lui permettait pas de dominer la haie formée sur le passage de Jésus, et il avait été forcé de se tenir au dernier rang, pour avoir été averti trop tard ou parce que personne ne lui montrait de complaisance.

Il lui vint tout à coup une inspiration[3]. Prenant les devants par une course rapide, il atteignit un point de la route, où

1. « Munus apostolicum martyrii gloria cumulavit, vere factus victima virginitatis ». (Au XXI Sept., *lect.* VI).

2. Luc., XIX, 2 : « Hic princeps erat publicanorum ».

3. Id., *ibid.*, 4 : « Præcurrens ascendit in arborem sycomorum, ut videret eum, quia inde erat transiturus ».

un sycomore élevait ses branches vigoureuses bien au-dessus de toutes les têtes. Zachée s'y établit, comme à un observatoire d'où il pouvait à son gré satisfaire sa pieuse curiosité. Les plaisanteries du vulgaire accueillirent sans doute son apparition : le même mauvais vouloir, qui lui avait interdit l'accès du premier rang, se donna carrière, sans qu'il s'en montrât déconcerté. Il avait eu tout le loisir de se blaser à l'endroit des mépris et des quolibets : au fond de son cœur, il sentait déjà qu'il serait merveilleusement récompensé de sa patience.

Le Maître arrivait. Au moment où il passa devant le sycomore, il leva les yeux et vit Zachée, dont tout l'être frissonna sous le regard divin. La joie du publicain dépassait son rêve : non seulement il voyait celui qu'il avait si ardemment désiré connaître, mais le Maître fixait les yeux sur lui, et dans ces yeux il croyait lire une pensée, où il avait une part. La foule avait remarqué le regard fixé sur Zachée, et faisait silence, comme dans l'attente de quelque prodige.

— « Zachée », dit le Maître, d'une voix qui atteignit au loin, « Zachée, descends vite! Je veux, ce soir, prendre hospitalité dans ta maison »!

D'un bond, le publicain fut à terre, et marchait déjà, l'âme inondée de joie, vers sa demeure, précédant le Maître auquel il n'osait adresser ni demande ni remerciement. Pendant ce temps la foule murmurait, disant que Jésus avait pris logis chez un pécheur[1]. Et encore quel pécheur! Un des plus en vue de ces publicains maudits, auxquels il aurait dû interdire même son approche! A quoi servait-il donc d'être pur suivant la loi, puisque les préférences du prophète allaient à ceux que l'enseignement des Scribes assimilait aux adorateurs des idoles?

A la porte de sa maison, Zachée s'était arrêté, ne voulant

1. Luc. XIX, 7 : « Cum viderent omnes, murmurabant, etc. »

pas que le divin Ami en foulât le seuil, avant que toute souillure en eût été pour jamais enlevée.

— « Seigneur, dit-il, je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un, je veux réparer ce dommage au quadruple [1] »!

Il avait compris que la charité a toujours le pas sur la justice, mais ne s'en doit jamais séparer : l'aumône couvre les péchés d'un voile, que l'œil de Dieu s'interdit de percer [2], et l'équité est la règle des jugements divins [3]. Il s'était donc prémuni contre toute crainte et pouvait se reposer dans la certitude de la miséricorde. Aussi n'eut-il pas de surprise à entendre la parole : « Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison, habitée par un véritable fils d'Abraham ! [4] »

L'Évangile ne rappelle plus jamais le nom de Zachée et ne laisse même pas supposer qu'il se soit mis à la suite de Jésus. Moins libre que Matthieu, en raison des obligations plus relevées de sa charge, il ne pouvait sans doute quitter ainsi Jéricho, où d'autres devoirs l'attachaient peut-être encore plus étroitement. Bien que le Maître eût souvent demandé à ceux qu'il appelait une obéissance aussi prompte qu'absolue, il n'interdisait par les délais raisonnables : il y a, suivant sa propre parole, *douze heures dans le jour* [5], et c'est à lui de déterminer le moment où l'on doit se mettre en route. L'heure de Zachée n'était pas encore sonnée, quand Jésus sortit de Jéricho pour monter à Jérusalem, et la tradition qui le met au rang des disciples ne le compte pas cependant parmi ceux qu'elle appelle *les anciens*. Il ne pouvait en effet être au nombre des soixante-douze désignés par saint Luc, en rai-

1. Luc., XIV, 8 : « Ecce dimidium bonorum meorum do pauperibus », etc.
2. Tob., XII, 9 : — Eccli., III, 33 ; — Psalm., LXXXIV, 4, etc.
3. Psalm. CXVIII, 75 et 172.
4. Luc., XIX, 9 : « Hodie salus huic domui facta est; eo quod et ipse filius sit Abrahae ».
5. Joann., XI, 9 : « Nonne duodecim sunt horae diei » ?

son même du moment où il fut appelé. — Le Seigneur montait en effet, à ce moment, pour la dernière fois, à Jérusalem où il allait consommer l'œuvre de notre rédemption. Il est donc difficile d'admettre que Zachée ait eu le loisir de régler ses affaires, — comme il le devait, — avant le crucifiement de Jésus : il reste dès lors à penser qu'il s'est adjoint aux Apôtres, après la Résurrection, peut-être même après la Pentecôte. Son mérite n'en est pas moins grand, car son cœur s'était détaché du monde, au moment même où le Sauveur avait franchi le seuil de sa maison.

Nous le retrouvons à Rome, en compagnie de Véronique, dont quelques-uns ont voulu faire son épouse, sans que rien de solide nous paraisse justifier cette assertion[1]. D'après la tradition bazadaise, Véronique avait apporté à Rome le voile sur lequel le Fils de Dieu, montant au Calvaire, avait miraculeusement imprimé les traits de son visage. Zachée paraît être venu dans la capitale de l'Empire, avec Pierre, à la personne duquel il s'était peut-être attaché, suivant l'exemple de Martial et d'Alpinien. Quoi qu'il en soit, la tradition nous le montre arrivant dans les Gaules, avec Véronique et l'apôtre de l'Aquitaine, dont il fut pendant plusieurs années le zélé collaborateur. Il avait alors quitté son nom hébreu de Zachée (*Zaccaï, le Pur*) pour prendre celui d'Amator, dont le peuple a fait Amadour. Retiré, sur la fin de sa vie[2], dans une âpre solitude du Quercy, le publicain, devenu prêcheur, se voua tout entier à l'évangélisation des populations à demi sauvages qui habitaient ces régions. Il avait bâti un oratoire dédié à la très sainte Vierge et destiné à devenir, dans la suite des temps, l'un des plus illustres sanctuaires de la chrétienté. Le

1. Dans le sanctuaire de Roc-Amadour, une inscription rappelle cette légende, qui a trouvé faveur chez Bernard de la Guionie, saint Antonin, etc. — Catherine Emmerich fait d'Amadour le fils de Véronique : ce qui est, pour le moins, aussi peu acceptable.

2. Vers l'an 70, suivant la tradition.

pèlerinage de Roc-Amadour égalait, dans la faveur des chrétiens du moyen âge, celui de Saint-Jacques de Compostelle, et venait immédiatement après ceux de Jérusalem et de Rome [1]. On y vénérait les restes du fondateur, transportés de l'étroite caverne, où il avait caché sa vie et reçu la sépulture, dans l'église de Saint-Sauveur, sous le grand arceau qui fait face à la chaire [2]. Du douzième au seizième siècle, la piété la plus tendre ne cessa d'entourer ces reliques : le protestantisme essaya de les anéantir en même temps que la mémoire de Zachée. Le saint corps fut jeté dans les flammes, haché de coups de pertuisane, foulé aux pieds, broyé par des marteaux de forgeron [3]. Mais la rage des profanateurs ne put atteindre son but : il subsista une part considérable du précieux trésor, que les chanoines s'empressèrent de recueillir dans un humble reliquaire de bois doré. C'est le même qui figure encore au-dessus de l'autel de l'église souterraine, décorée de peintures où revit le souvenir des plus célèbres visiteurs : Martial de Limoges, qui dédia le premier oratoire, — Sernin de Toulouse, qui vint y prier avec Amadour, — Roland, le neveu de Charlemagne, dont la Durandal pendait jadis à la voûte [4], — Dominique de Guzman, le fondateur des Frères Prêcheurs, accompagné de son disciple, Bertrand de Garrigue [5], inscrit comme lui au catalogue des bienheureux.

La dévotion des temps antiques s'est renouvelée de nos jours, et les foules ont recommencé à visiter les saints lieux du Quercy. « Et cependant, dit un écrivain moderne, Roc-Amadour n'est plus que l'ombre de lui-même... Quel mer-

1. V. *Guide du pèlerin à Roc-Amadour.*

2. Le corps de saint Amadour fut retrouvé intact, l'an 1166, dans son tombeau de la grotte.

3. Odon de Gissey (contemporain), *Hist. de Roc-Amadour*, p. 15.

4. Roland avait, en passant, offert un don d'argent du poids de son épée. Après sa mort, ses compagnons rapportèrent l'épée elle-même.

5. V. Gérard de Frachet, *De vitis fratrum.*

veilleux spectacle il devait offrir du haut des remparts, lorsqu'il se montrait paré pour recevoir les royaux visiteurs, les pèlerins illustres qui venaient offrir leurs hommages solennels à la Reine des cieux; ou bien lorsque, à l'époque des grands pardons, il s'ouvrait aux innombrables pèlerins accourus des contrées les plus lointaines [1] »!

Ce devait être en effet un spectacle grandiose que celui de cet immense rocher, au flanc duquel adhérait la basilique de Saint-Sauveur, — dont le faîte portait le château des comtes de Cahors avec son donjon massif, — pendant qu'à ses pieds s'entassaient les humbles demeures des clients de Saint-Amadour, bien au-dessus encore du ruisseau qui arrose la vallée profonde. Aux jours de fête ou de grand pèlerinage, les bannières déployaient au vent leurs couleurs variées, — les cloches lançaient aux échos leurs vibrations joyeuses, — les chants se répondaient d'une montagne à l'autre : quand le soir tombait, des milliers de feux éclairaient l'ombre, se mêlant aux étoiles, frissonnant dans les eaux rapides, et marquant de points lumineux toutes les ouvertures de la haute falaise. Les anciens chroniqueurs sont pleins de descriptions enthousiastes, dont notre âge n'a plus que l'écho affaibli. Espérons que le divin Hôte de Zachée ramènera les foules à sa suite vers la demeure qu'il a faite, ici-bas, à celui de ses amis dont le nom exprime par excellence le dévouement et l'affection [2].

Le Maître avait dit dans le temple aux Pharisiens et aux Sadducéens : « Les publicains et les femmes perdues vous précéderont dans le royaume de Dieu [3], » c'est-à-dire dans la con-

1. *Guide du pèlerin à Roc-Amadour*, p. 109.

2. Mgr Grimardias, évêque de Cahors, a restauré les constructions et ravivé la dévotion à Roc Amadour, dont le pèlerinage est aujourd'hui très fréquenté.

3. Matth., XXI, 31.

naissance de la vie surnaturelle et par conséquent dans l'espérance du bonheur éternel : et la conversion de Madeleine confirmait la seconde partie de la parole divine, comme la conversion de Matthieu en avait confirmé la première partie. De même aussi que l'apôtre avait été suivi, dans la voie du salut, par le publicain de Jéricho, Madeleine devait y être accompagnée par la pécheresse de Samarie, dont saint Jean nous raconte la conversion [1].

Jésus, forcé de quitter la Judée pour se soustraire aux vexations des Pharisiens, traversait la Samarie afin de regagner la Galilée. Comme il approchait de Sichar, la fatigue le força de se reposer un instant, près du puits de Jacob, célèbre dans l'histoire patriarcale. Joseph avait reçu en héritage le champ que son père avait acheté aux Beni-Hémor [2], et dans lequel il avait creusé ce puits : de sorte que le souvenir des deux patriarches planait sur ces lieux et leur donnait un caractère sacré.

Or Jésus s'était assis sur la margelle, et il était environ midi.

Laissons maintenant parler le narrateur sacré.

« De Samarie une femme vint pour puiser de l'eau, et Jésus lui dit : « Donne-moi à boire. »

« La Samaritaine répondit : Comment toi, qui es Juif, me de-
« mandes-tu à boire, à moi qui suis de Samarie? Les Juifs
« n'ont point de rapports avec les Samaritains.

— « Si tu savais le don de Dieu, — repartit Jésus, — et quel
« est celui qui te demande à boire, tu le lui aurais peut-être
« demandé toi-même, et il t'eût donné de l'eau vive.

— « Seigneur, — dit la femme, — vous n'avez rien pour pui-
« ser et le puits est profond : où prendrez-vous donc cette eau
« vive?

« Êtes-vous donc de nature supérieure à notre père Jacob,

1. Joann., IV, 4 et seqq.
2. Genes., XXXIII, 18-19.

« qui nous a donné ce puits, où il s'est abreuvé et a fait boire « ses enfants ainsi que ses troupeaux ?

— « Ceux qui boivent de cette eau, — reprit Jésus, — seront « encore altérés : mais celui qui boira de l'eau que je lui don- « nerai n'aura jamais plus soif ! L'eau que je lui donnerai sera, « en lui, comme une fontaine éternellement jaillissante !

— « Oh ! alors, Seigneur, — s'écria la femme, — donnez- « moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et ne vienne plus « ici pour puiser.

« Jésus lui dit :

— « Va chercher ton mari et reviens ici ».

« La femme répondit :

— « Je n'ai pas de mari.

— « Tu as bien dit, — répliqua Jésus : — tu as été liée avec « cinq hommes différents, et celui avec lequel tu vis actuelle- « ment n'est pas ton mari. Tu as dis là une grande vérité !

— « Seigneur, — reprit la femme, — je vois que vous êtes « un prophète. Nos pères ont adoré Dieu sur cette montagne, « et vous autres dites que Jérusalem est le seul lieu où il faut « l'adorer.

— « Femme, crois-moi : l'heure vient où il ne vous sera plus « imposé d'adorer le Père, ici ou à Jérusalem. Aujourd'hui « vous adorez ce que vous ne connaissez pas : nous, au « contraire, adorons ce que nous connaissons, parce que le « salut doit venir des Juifs.

« Mais l'heure vient, et la voici, où les vrais adorateurs « adoreront le Père en esprit et en vérité, tels que le Père « veut qu'on l'adore.

« Car Dieu est esprit et il faut l'adorer en esprit et en vérité ».

« La femme lui dit :

— « Je sais que le Messie, appelé le Christ, va venir : quand « il sera venu, il nous donnera toutes ces connaissances ».

« Alors Jésus lui dit :

— « Le Messie, c'est moi qui te parle »!

« A ce moment survinrent les disciples qui étaient allés à la ville chercher des aliments, et ils s'étonnaient de le voir en conversation avec cette femme. Personne toutefois ne lui demanda pourquoi il lui parlait et ce qu'il lui disait.

« Cependant la femme, abandonnant sa cruche, regagna la ville et dit à ceux qu'elle rencontra :

— « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. « N'est-il pas certain qu'il est le Christ? »

« Ils vinrent de la ville au lieu où il était.

« Pendant ce temps ses disciples le priaient : « Maître, mangez »!

« Mais il leur dit :

— « J'ai un aliment que vous ne savez pas ».

« Et ils se disaient les uns aux autres :

— « Est-ce que quelqu'un lui a donné à manger »?

« Jésus leur répondit :

— « Ma nourriture est d'accomplir la volonté de Celui qui « m'a envoyé pour faire son œuvre.

« Ne dites-vous pas que, dans quatre mois, ce sera le temps « de moissonner? Eh bien, je vous le dis : levez les yeux et « voyez que, dans ce pays, les moissons blanchissent déjà.

« Et le moissonneur reçoit le prix de ses travaux, en entas- « sant le froment pour la vie éternelle, de sorte que la joie « du semeur soit aussi la joie du moissonneur.

« Il est vrai que le semeur est autre que le moissonneur.

« Je vous ai envoyés moissonner où vous n'avez pas semé : « d'autres ont travaillé et vous recueillez le fruit de leur tra- « vail. »

« Beaucoup de Samaritains crurent en Jésus à cause de la parole de la femme : « Il m'a dit tout ce que j'avais fait ».

« Ils vinrent donc le prier de rester avec eux, et il consentit à demeurer deux jours.

« Et ils disaient à la femme :

— « Ce n'est plus à cause de tes paroles que nous croyons : « nous l'avons entendu nous-mêmes et nous savons qu'il est « vraiment le Sauveur du monde ».

« Le troisième jour, il les quitta et partit pour la Galilée [1] ».

Nous n'avons pas voulu changer un mot à cet admirable récit, où l'Esprit-Saint met une complaisance, dont le texte sacré n'offre qu'un autre exemple, en racontant la résurrection de Lazare [2]. Les deux pages sont de la même inspiration et de la même rédaction : c'est Jean, l'évangéliste du cœur de Jésus, qui les a écrites, sous la dictée du même amour. Les commentateurs, et au premier rang les Pères de l'Église, se sont ingéniés à les orner des plus fines et des plus gracieuses remarques, sans rien ajouter à leur beauté première [3]. La résurrection qui tire Lazare du tombeau, et celle qui éveille la Samaritaine de l'erreur, sont des œuvres également divines en leur puissance et leur charme. Pour les raconter, il faut celui-là même qui les a opérées, et après lui que reste-t-il à dire?

Pauvre Samaritaine, méprisée et haïe, non seulement à cause de sa race, mais encore à cause de ses désordres, et qui essayait, en dépit de son cœur, de railler les avances du divin Ami! Ne la blâmons pas trop! Pouvait-elle supposer que le *don de Dieu* venait à elle, sous des formes si pleines de miséricordieuse tendresse? Louons-la plutôt, avec saint Jean Chrysostome et saint Augustin, d'une foi si humble, si généreuse, si apostolique, dès que le Maître eut daigné lui montrer en lui-même le Messie dont elle n'avait cessé de désirer la venue.

1. JOANN., IV, 5-43.

2. Le récit de la résurrection de Lazare, dans saint JEAN, c. XI, comporte quarante-quatre versets : celui-ci en a trente-huit.

3. Il est cependant profitable et agréable au plus haut point de lire et de méditer les commentaires inspirés par ces deux chapitres. — Cf. CORNEILLE DE LA PIERRE et FILLION, in h. l.

« A l'exemple des Apôtres, dit Chrysostome, elle abandonne son amphore pour faire œuvre d'évangéliste et annoncer le Messie, non pas à un homme, mais à une ville tout entière! ... Elle n'a pas honte de dire ce qui l'a convertie. Son âme est embrasée d'un feu divin : elle ne regarde plus aux biens de la terre, ni à la renommée, mais seulement à l'amour dont la flamme remplit son cœur! » — « Que les apôtres, ajoute Augustin, viennent à son école apprendre comment il convient de rejeter l'urne où ils avaient coutume de puiser [1] »!

Nous aimerions à suivre dans l'histoire les traces de la convertie de Sichar. Catherine Emmerich, qui la nomme Dina, lui prête la volonté de suivre les pas de Jésus, en compagnie des saintes femmes [2]. Mais rien dans les Évangiles, ni dans la tradition, ne nous permet de nous arrêter à cette idée. La Samaritaine nous est montrée en passant, comme un exemple des ingéniosités du divin Amour en quête des âmes : puis elle disparaît, brebis errante, que le Bon Pasteur rapporta au bercail et qui se perd dans la masse du troupeau. Le Maître la suit des yeux et sait qu'à l'heure où il aura désir de la voir à ses pieds, elle accourra docile à l'appel de son nom : elle vit pour lui seul et il garde dans son cœur le secret de sa persévérance.

Le même mystère, où nous aimons à supposer la même heureuse correspondance de l'âme avec son rédempteur, couvre la destinée ultérieure de la femme adultère, dont parle saint Jean [3]. Il serait trop pénible de croire à l'ingratitude de celle pour qui le Maître fit preuve d'une si délicate miséricorde. Jamais, en effet, Jésus ne donna de son esprit et de son cœur une plus complète et plus ravissante manifestation,

1. Cf. Ludolf., *Vita Christi*, p. I[a], c. LXII.
2. *Visions*, III[e] partie, c. XVII et XVIII.
3. Joann., VIII, 1-11.

qu'en cette circonstance, où le lecteur s'étonnerait de ne pas être arrêté, au moins en passant.

Le Maître enseignait sous le portique de Salomon. Il était assis sur le sol même, — n'ayant pas le caractère officiel de Rabbi, qui lui eût permis un de ces sièges peu élevés, d'où les docteurs parlaient à leurs disciples. Tout à coup, le cercle des auditeurs s'ouvrit, pour livrer passage à un groupe de scribes et de pharisiens traînant une femme en pleurs, le visage caché dans ses mains, et près de défaillir sous les injures et les coups.

— « Maître », — dirent-ils, — « cette femme vient d'être surprise en adultère. Dans la loi, Moïse nous a prescrit de lapider ces misérables : et vous, qu'en dites-vous » ?

Ils parlaient ainsi pour le tenter, avec l'intention de l'accuser, si la réponse leur paraissait contestable. Sans rien dire, Jésus se pencha et se mit à écrire du doigt sur la poussière des dalles. D'abord étonnés, ils ne tardèrent pas à reprendre leur question, avec plus d'insistance. Alors Jésus se redressa et dit tranquillement :

— « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre » !

Et se penchant de nouveau, il continua d'écrire sur la poussière.

C'était un coup droit aux accusateurs. D'après la loi, la première pierre devait être jetée au lapidé par le premier de ceux qui avaient porté témoignage contre lui [1]. Il était impossible de supposer que le témoin fût passible de la même peine, et sa conscience devait être pure de tout reproche à l'endroit du crime puni. En pouvaient-ils dire autant d'eux-mêmes, ces scribes et ces pharisiens, dont l'hypocrisie avait été si souvent démasquée par le Sauveur [2] ? Aussi le vide ne tarda-

1. Cf. *Sanhédrin*, c. IV, § 4.
2. Matth. XXIII, 14, etc. ; — Marc. VII, 6 ; — Luc XII, 56, etc.

t-il pas à se faire autour de la femme : les plus vieux étaient partis les premiers.

« Femme », — dit alors Jésus, en relevant la tête, — « où sont tes accusateurs? Personne ne t'a donc condamnée?

— « Personne, Seigneur », répondit-elle.

— « Je ne te condamnerai pas non plus; va donc et ne retombe pas dans le péché! »

Ainsi, comme le remarque saint Augustin, l'absolution de la coupable s'unissait à la réprobation du délit : le Seigneur condamnait, non le pécheur, mais le péché[1]. Ce n'était pas le compte de la justice pharisaïque, qui espérait bien se compenser, un jour, en frappant une plus noble victime.

Ce jour-là, où était la pécheresse? Suivait-elle, sur la route du Calvaire, les saintes femmes et les filles de Jérusalem, avec des pleurs de compatissance pour le sauveur de son âme et de sa vie? Nous aimons à le croire, et nous attribuons le silence, dont saint Jean couvre le reste de son histoire, à la réserve qu'il convient de garder à l'endroit de pareils souvenirs. L'ombre convient au relèvement de la femme tombée, et nulle main ne doit indiscrètement écarter le voile qui abrite, avec l'effort de sa pénitence, le renouvellement de son honneur.

La miséricordieuse puissance de Jésus devait se manifester jusque dans l'agonie et même dans la mort : c'est au Calvaire et sur la croix qu'il a voulu en donner les dernières preuves, par la conversion du bon larron et celle du centurion préposé à la direction de son supplice.

On lui avait adjoint, à l'heure suprême, deux bandits crucifiés pour leurs crimes : l'un pendait à sa droite, l'autre à sa gauche, tous les deux farouches et bravant le mépris populaire. D'où venaient-ils? La légende en fait deux voleurs de grand

1. « Ergo et Dominus damnavit, sed peccatum, non hominem ».

chemin, chefs d'une bande fameuse par des attentats de toute nature contre les personnes et les propriétés [1]. Après avoir détroussé les passants sur la route d'Égypte, ils avaient peut-être pris part à quelque tentative plus audacieuse, dans les environs ou même dans l'intérieur de Jérusalem, sous couleur de patriotisme : car des *Zélotes* aux *Sicaires* il n'y avait souvent que la main. Quoi qu'il en soit, la justice romaine les avait saisis et envoyés au gibet. L'*Évangile* de Nicodème leur donne les noms de Dismas et de Gestas, qui leur sont plus ordinairement conservés.

Pour montrer leur courage et leur mépris de la mort, ils avaient probablement refusé de boire le narcotique que l'on offrait aux condamnés, et joignaient leurs blasphèmes à ceux de la foule et des Sanhédrites. Ils se posaient ainsi en martyrs de l'indépendance et raillaient l'insuccès du Galiléen, qui n'avait pu se sauver lui-même [2]. Rien n'est horrible comme l'intervention des larrons dans ce concert d'insultes et d'outrages : le cœur du Maître devait se serrer plus douloureusement à l'audition de leurs injures, et c'est à eux peut-être qu'il pensa tout d'abord, quand il cria : « Mon Père, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font [3] » !

A peine avait-il prononcé ces paroles, que Dismas, le crucifié de droite, sentit son âme transformée.

« Tu ne crains donc pas Dieu », — dit-il à son complice, — « toi qui vas pourtant mourir! Si nous souffrons, nous, c'est justice : nous recevons le prix de nos crimes. Mais, lui, quel mal a-t-il donc fait »?

1. V. *Évangile de l'Enfance,* et *Évangile de Nicodème.* — Cf. V. Bède, *Collectanea*, etc. Le musée de Cluny possède une châsse émaillée, du XIIIe siècle, où le bon larron est représenté armé et portant l'enfant Jésus sur ses épaules. — Le même sujet est reproduit sur le couvercle d'une châsse, du même temps, au musée du Vatican.

2. Matth., XXVII, 44. — Luc., XXIII, 39.

3. Luc., XXIII, 34.

Puis tournant vers Jésus des yeux pleins d'une ardente supplication :

— « Seigneur, ajouta-t-il, souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume [1] » !

Que s'était-il donc passé? Une pieuse tradition prétend que Marie avait prié pour le bandit, en souvenir de la protection qu'il aurait étendue sur elle et son divin Fils, lors de la fuite en Égypte [2]. Le reconnaissant, au Calvaire, elle aurait intercédé tout spécialement pour lui, et c'est à elle que serait due la sublime absolution donnée au misérable :

— « En vérité, je te le dis : tu seras avec moi, aujourd'hui même, dans le Paradis [3] » !

Il n'y a rien là qui ne soit conforme à l'amour de Jésus pour sa mère, à la tendresse de Marie pour les pécheurs, à la doctrine de son intercession nécessaire et toute-puissante en faveur des hommes auprès de la divine miséricorde. Nous n'avons donc rien à objecter contre la croyanee de nos pères, et si la critique historique élève ici quelque contestation, nous lui laissons le terrain libre : le sentiment nous paraît avoir, en pareille matière, le pas sur le raisonnement.

Le nom de l'heureux Dismas a été inscrit dans certains *martyrologes* [4], et son culte s'est répandu en plusieurs pays, notamment dans le nôtre, qui l'invoque comme le patron des pécheurs repentants [5]. Nul avocat, en effet, ne saurait mieux plaider leur cause, et ce doit être une bien douce joie pour Jésus glorifié d'entendre rappeler la promesse qu'il fit, sur la croix, au larron converti.

1. Luc., XXIII, 40-42.
2. *Év. de l'Enfance.* — *Év. de Nicodème.*
3. Luc., XXIII, 43.
4. *Martyrol. Rom.*, XXV mart. — *Martyrol. Ord. Praed.*, *ibid.*, — etc.
5. L'église de Jérusalem en fait mémoire, au 25 mars. — Dans le diocèse de Versailles, la dévotion au bon larron est très en faveur. — On voit, à Saint-Pierre du Vatican, son image brodée parmi celles des bienheureux, sur la *Dalmatique impériale*. (V. Grimouard, *Manuel de l'art chrétien*, p. 401-402).

Pendant que le pardon descendait sur la tête de Dismas, un soldat romain, debout en face de la croix, essayait de pénétrer le mystère de cette agonie, où il devinait quelque chose de surhumain. La discipline en faisait le complice involontaire du crime : la conscience cherchait à l'en dégager, sans qu'il vît comment il y parviendrait. La mort d'un Juif lui importait peu à lui, ministre de la justice de César ; mais n'était-ce que la mort d'un Juif? n'était-ce que la mort d'un homme? Il en doutait davantage, à mesure que les heures s'écoulaient, épaississant les ombres du ciel et déchirant les voiles qui lui cachaient encore la divinité du crucifié. Tout bas, sans doute, il demandait au mourant de se manifester clairement : prière confuse, qu'il ne s'expliquait pas, mais qui croissait toujours en ferveur et en confiance. Il ne disait pas, comme Pilate : « Qu'est-ce que la vérité »? — mais bien : « Où se trouve la vérité »? — Et il le disait avec un vrai désir de la trouver, avec la conviction que ce désir lui vaudrait la lumière.

Tout à coup la terre trembla, le rocher se fendit au pied de la croix, et dans l'effrayant silence qui succédait aux clameurs de la foule, le centurion entendit la voix du supplicié qui disait : « Tout est consommé! Mon Père, je remets mon âme entre vos mains »!

Du même coup, l'âme du soldat se déchira : il avait compris, et se tournant vers ses compagnons, il leur cria d'une voix vibrante : « Oui, cet homme était vraiment le Fils de Dieu [1] »! — A quoi tous répondirent : « C'était le Fils de Dieu [2] »!

Le centurion ne devait pas être la dernière conquête du Christ sur le Calvaire : même après sa mort, il avait encore à triompher. Une heure plus tard, une escouade de soldats

1. Marc., XV, 39 : « Vere hic homo Filius Dei erat ».

2. Matth., XXVII, 54 : « Centurio autem et qui cum ero erant custodientes Jesum... dicentes : Vere Filius Dei erat iste ».

venait, sur l'ordre de Pilate, s'assurer de la mort des crucifiés avant de les enlever de la croix. Ils achevèrent les larrons en leur brisant les jambes, suivant la coutume. Arrivés à Jésus, ils constatèrent sans peine qu'il ne vivait plus : toutefois, pour obéir aux règlements, l'eux d'eux, nommé Longin, lui enfonça dans le côté droit sa lance, qui ressortit par le côté gauche, après avoir atteint le cœur. Or, dit la légende, quelques gouttes du sang divin jaillirent jusqu'au front du soldat dont les yeux malades furent guéris, en même temps que son âme s'ouvrait à la lumière de la foi [1].

Tous deux, le centurion et le hastaire, devaient devenir des apôtres et des martyrs. Le centurion, s'il faut en croire Métaphraste, ne tarda pas à quitter le service et à se faire le prêcheur de celui qu'il avait conduit à la mort [2]. Suivant une tradition conservée par saint Jean Chrysostome, il couronna son apostolat par une mort glorieuse, et sa mémoire est célébrée, au 15 mars, dans l'Église d'Occident [3].

Longin, plus heureux encore, après avoir quitté l'armée, se retira en Cappadoce, à Césarée, où il annonça la bonne nouvelle et devint évêque de l'église fondée par lui. Après un long ministère, il mourut martyr [4], et, suivant Bartolini, ses reliques furent déposées dans une église voisine de Lyon [5], à une époque indéterminée. Quoi qu'il en soit, son culte s'est répandu dans toute l'Église et sa mémoire est rappelée, au 25 mars, dans le *Martyrologe Romain.*

Le plus illustre toutefois des convertis posthumes de Jésus-

1. Ludolf., *Vita Christi,* c. LXIV.— Cf. *Év. de Nicodème;* — Baronius, *Annal.,* ad ann. 34, n. 125.

2. Metaphrast., die 16 oct., ap. Baronius, *Annal.,* loc. cit.

3. V. *Acta SS.,* XV mart. — Baron., *loc. cit.* — Cornel. a Lap. in h. l. — Baronius lui donne aussi le nom de Longin : mais il semble faire confusion entre lui et le hastaire.

4. Ludolf., *Vit. Christ.,* CLXIV, cit. S. Isidore. — Cf. *Martyrol. Rom.*

5. A l'Ile-Barbe. — Bartolini, *De latere Christi,* c. VI.

Christ, c'est saint Paul, que nous devons admettre dans le cycle évangélique, bien que son nom n'apparaisse que dans les Actes des Apôtres, longtemps après l'Ascension du Seigneur. Il fut en effet redevable de son appel à la foi et à l'apostolat, non pas aux disciples, mais au Maître lui-même, en des circonstances qui sont présentes à l'esprit du lecteur et dont il s'attend à trouver ici le commentaire.

Saul, originaire de Giscala, en Galilée, était né à Tarse de Cilicie, où ses parents étaient venus s'établir [1]. Son père était un pharisien [2] de la tribu de Benjamin [3], qui avait acquis, nous ne savons comment, le droit de cité romaine [4]. Après des études préliminaires dans les lettres sacrées et profanes, il était venu à Jérusalem, pour suivre les leçons du rabbi Gamaliel [5].

Il avait apporté de son milieu, à Tarse, un fanatisme qui prit un nouvel essor à l'enseignement du célèbre docteur, et surtout à la fréquentation des scribes et des pharisiens de la Ville sainte. Il n'y eut bientôt plus, parmi les *Sofferim* de la *Grande École*, un plus ardent zélateur de la Loi, un plus implacable adversaire de l'Évangile. S'il ne put prendre part au déicide, il eut à cœur de satisfaire sur les Apôtres la haine qu'il regrettait de n'avoir pas contentée, au Calvaire.

Son intelligence et sa science de la loi ne tardèrent pas à l'amener au Sanhédrin, où tout paraît prouver qu'il occupait un siège, lors des scènes sanglantes qui allaient bientôt le mettre en évidence [6].

Il appartenait, comme adhérent, à l'une des synagogues où saint Étienne allait volontiers discuter avec les Juifs hellénistes, — celle de Cilicie, dont les Actes font mention formelle [7].

1. S. Hieron, *Script. Eccl. Cat.*, *Paulus.* — Cf. Act. Apost., XXI, 39.
2. Act. Apost., XXIII, 6.
3. Phil., III, 5.
4. Act. Apost., XXII, 28.
5. Id., XXII, 3.
6. Ce qui résulte des Actes, VII, 59, et XXVI, 10.
7. Act., VI, 9.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBR

Lorsque la fureur populaire eut arraché au tribunal une sentence de mort contre l'archidiacre, ce fut Paul qui présida, tranquillement féroce, à son exécution, comme lui-même l'avoua plus tard[1]. Le goût du sang lui étant ainsi venu, il se fit donner par les Princes des Prêtres commission de rechercher et de punir tous les adeptes du Christ résidant à Jérusalem, d'où il les força de sortir pour se réfugier jusqu'en Samarie. Lui-même dirigeait les perquisitions, entrant dans les maisons suspectes, en arrachant les hommes et les femmes qu'il jetait en prison[2]. Puis il demanda l'ordre de les poursuivre au dehors. Muni des lettres du Grand Prêtre, il se mit en route pour Damas, avec une escorte de sbires et de soldats : il se proposait, dit-il lui-même[3], d'y faire des prisonniers qu'il amènerait à Jérusalem, où se préparait sans doute quelque tuerie, dans le genre de celles qu'Hérode et Archélaüs avaient jadis ordonnées.

Ce devait être la revanche des Pharisiens immolés jadis dans le forum de l'Antonia et dans l'amphithéâtre d'Ophel : il importait peu à Saul que ses victimes fussent innocentes de ces crimes, puisqu'elles devaient être immolées aux mânes de ses pères dans la foi mosaïque, ou mieux dans la tradition rabbinique.

Il allait, *respirant la menace et la mort*[4], et touchait presque à Damas, quand il se trouva tout à coup entouré d'une clarté éblouissante[5] et jeté à bas de sa monture, pendant qu'une voix criait à ses oreilles : « Saul pourquoi me persécutez-vous »?

« Qui êtes-vous, Seigneur » ? — répondit Saul, avec une

1. Act. Apost., XXII, 20.
2. Id., VIII, 1-3 : — XXVI, 10-11.
3. Id., XXII, 5.
4. Id., IX, 1 : « Saulus adhuc spirans minarum et cædis ».
5. Rien n'est étrange comme les efforts de Renan pour expliquer ce miracle : jamais son imagination ne s'est mise plus en frais, à l'encontre du bon sens et de la réalité des choses. (V. *les Apôtres*, c. X).

crainte respectueuse, bien justifiée par le mystère dont il était environné et dans lequel déjà son âme droite et sincère devinait la présence de Dieu.

— « Je suis », — reprit la voix, — « Jésus que vous persécutez! Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon »!

La stupeur et le tremblement de Saul augmentèrent :

« Seigneur », — demanda-t-il en réponse à l'observation de Jésus, — « que voulez-vous que je fasse?

— « Lève-toi, entre dans la ville, et là, on te dira ce que tu dois faire ».

Autour de lui, les gens de l'escorte frémissaient aux éclats de cette voix, d'autant plus redoutable pour eux qu'ils ne voyaient personne. Quand Saul se releva, ils le prirent par la main et l'emmenèrent aveugle à Damas, où il resta trois jours sans boire ni manger.

Il y avait, dans la ville, un disciple du nom d'Ananias, à qui Dieu se révéla dans une vision.

« Ananias!

— Me voici, Seigneur!

— « Lève-toi, va-t'en à la rue Droite, et cherche, dans la maison de Judas, un nommé Saul, de Tarse. En ce moment il est en prières. »

(En effet, à la même heure, Saul avait une vision, qui lui montrait Ananias lui imposant les mains pour lui rendre la vue).

« Seigneur », — reprit Ananias, — « j'ai appris tout le mal que cet homme a fait à vos élus dans Jérusalem. Je sais qu'il a mission des Princes des Prêtres pour arrêter tous ceux qui invoquent votre nom.

— « Va cependant, parce qu'il m'est un vase d'élection, que je destine à glorifier mon nom devant les peuples et les rois, aussi bien que devant les enfants d'Israël. Je lui montrerai combien il doit souffrir en mon nom ».

Ananias obéit. Dès qu'il fut entré dans la maison de Judas, il imposa les mains sur la tête de l'aveugle, en disant : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui vous est apparu sur votre route, m'envoie à vous pour que vous voyiez et soyez rempli du Saint-Esprit ». — Aussitôt des écailles tombèrent de ses yeux, il vit et fut baptisé sans retard : puis il prit de la nourriture et recouvra ses forces. Pendant quelques jours, il se tint humblement mêlé aux fidèles de Damas. Mais son zèle ne se pouvant contenir, il parut bientôt dans les synagogues, où il prêchait ouvertement que Jésus était Fils de Dieu, au grand étonnement de tous ceux qui l'entendaient.

« N'est-ce pas », — se disaient-ils, — « le même qui a si vivement combattu, à Jérusalem, les adeptes de ce nom, et qui est venu ici pour les arrêter et les conduire au Grand Prêtre » ? Mais Saul n'en continuait qu'avec plus de force à prêcher la divinité du Christ et à confondre les Juifs de Damas[1].

Jamais conversion n'avait été plus merveilleuse : celle même de Madeleine n'a pas cet éclat et cette fécondité. Paul est bien la plus étonnante et la plus belle conquête du Sauveur, et l'on comprend qu'il ait voulu finir par elle la suite de ses victoires immédiates sur l'erreur et le mal. De même on comprend la grandeur et la fidélité de l'amour que Paul devait porter à Celui qui l'avait ainsi recherché et, du premier coup, porté au sommet de la lumière et de la gloire.

« Qui nous séparera de l'amour du Christ? » disait l'apôtre. « La tribulation, l'angoisse, la faim, la nudité, le péril, la persécution, le glaive même, — puisqu'il est écrit de nous que nous sommes voués à la mort, et regardés comme des

1. Act. Apost., IX, 1-22.

brebis d'immolation [1] ? Mais l'amour de Celui qui nous a aimés nous rend supérieurs à tous ces maux. Je suis certain que ni la mort, ni la vie, — ni les Anges, ni les Principautés, ni les Puissances, — ni le présent, ni l'avenir, — ni la force, ni l'élévation, ni la profondeur, — ni créature quelle qu'elle soit, ne nous séparera du divin amour qui nous unit à Notre Seigneur Jésus-Christ [2] » !

Toute la vie de Paul justifia cette magnifique affirmation. A travers des fatigues, des déboires, des souffrances sans mesure et sans trêve, il rendit témoignage au divin Ami, jetant à ses pieds des moissons d'âmes à remplir les greniers célestes, d'une extrémité du monde à l'autre, sans jamais trouver qu'il avait fait assez pour payer sa dette.

A voir ce petit homme, au front dépouillé, aux yeux malades, au corps débile, les puissants, les doctes et les habiles du monde croyaient facile d'en avoir raison et dédaignaient presque de l'entendre. Mais quand il leur avait imposé, dès les premiers mots, l'ascendant de son génie, de sa vertu, de son apostolat, les proconsuls et les procurateurs, les rois et les asiarques, les aréopagites d'Athènes et les sénateurs de Rome, courbaient la tête et devenaient rêveurs. Les uns croyaient comme Sergius, — les autres essayaient en vain de railler comme Agrippa, — tous sentaient qu'un souffle supérieur animait cette âme, d'autant plus admirable qu'elle avait à dominer toutes les rébellions et toutes les faiblesses de la chair. Jérusalem, Antioche, Éphèse, Corinthe, Rome, entendirent tour à tour celui qui s'intitulait l'*Apôtre des nations* [3], et que l'histoire appelle simplement l'*Apôtre*, comme s'il n'avait pas de semblables dans le ministère apostolique.

1. Psalm. XLIII, 22 : « Quia propter te mortificamur tota die, æstimati sumus sicut oves occisionis ».

2. Rom., VIII, 35-39.

3. II Tim., I, 11 : « Apostolus et magister gentium ».

En vain Paul a pris soin de se peindre sous les traits que nous venons d'esquisser et de se montrer à tous les yeux comme un objet de mépris et de dégoût : son image a pris des proportions colossales, que personne n'a le pouvoir de lui enlever. En dépit de ses efforts, il nous apparaît avec la haute taille, la fière attitude, le regard étincelant, le geste majestueux de ce Moïse, que Michel-Ange assied sur le cercueil de Jules II. Mais le colosse de l'Esquilin [1] s'est assis, comme fatigué du poids de Dieu : Paul n'a besoin d'aucun autre appui que l'épée, sur laquelle sa main repose, et toujours debout, il attend un nouvel appel du Maître pour aller indifféremment au labeur ou à la mort.

Le Messie avait préparé, pour annoncer la venue de son règne, la voix de Jean-Baptiste, en qui parlaient tous les prophètes et qui résumait le passé : le Rédempteur a fait, pour chanter l'établissement de son royaume, la voix de Paul, en qui nous entendons les apôtres, les évangélistes et les docteurs de tous les temps. Le Baptiste et l'Apôtre puisèrent leur éloquence dans le même amour, auquel ils payèrent le même tribut, celui du sang versé pour le service de leur divin Inspirateur. Ils n'étaient pas venus par la même voie : mais ils se rencontrèrent au même point de la route, et l'achevèrent sous la même conduite, qui les menait au même sacrifice et à la même récompense.

Ici finit le tableau des tendresses de Jésus pour les pécheurs : et, en le terminant, nous achevons aussi la vision des amitiés personnelles qui ont fait battre le cœur du Fils de Dieu. La première, dans l'ordre du temps, appartenait nécessairement à la

1. Le *Moïse* de Michel-Ange se voit dans l'église de Saint-Pierre ès liens, bâtie au sommet de l'Esquilin.

très douce Vierge qui devait enfanter l'Emmanuel : la dernière ne pouvait mieux s'adresser qu'à ce fils de Benjamin, destiné à réaliser avec tant de bonheur la parole du Maître : « Celui-là est mon frère, qui recueille et accomplit la parole de Dieu[1], suivant la volonté de mon Père qui est dans le Ciel[2] ».

1. Luc., VIII, 21.
2. Matth., XII, 50.

CHAPITRE VI

L'ÉGLISE.

« Ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam ».

MATTH., XVI, 18.

Bien au-dessus des affections que la mission détermine, se place celle qui a la mission elle-même pour objet : des autres celle-ci est le principe et l'âme, ce qui revient à dire qu'elle leur est supérieure, comme la vie est supérieure à ses diverses manifestations. Dans ses collaborateurs, Jésus devait donc surtout aimer l'œuvre qu'il faisait avec eux, pour laquelle il les avait choisis, et qui dès longtemps les lui avait mis dans la pensée et dans le cœur.

Venu sur la terre pour refaire l'humanité, c'est-à-dire pour rétablir dans les âmes la connaissance et la familiarité de Dieu, telles qu'elles avaient existé, aux premières heures de notre histoire, — il devait tout ramener à ce dessein, qui dominait toutes ses préoccupations et toute son activité. Il n'en pouvait rien distraire et il lui était impossible de rien aimer qui n'y eût une attache. Nous en pouvons juger par nous-mêmes, quand le but de notre vie s'est précisé, et que nous avons pris la résolution d'y atteindre virilement, c'est-à-dire sans intermittences et sans retours.

Mais rétablir dans les âmes la science et l'amour de Dieu, c'était faire l'union de toutes les âmes et mettre l'unité dans toutes les vies : c'était donc créer une société, évidemment supérieure, par sa nature et sa fin, à celles que constituent les intérêts du temps.

La connaissance et l'amour de Dieu tendent à la possession de Dieu comme à leur fin nécessaire, et si Dieu s'entremet dans la formation de cette connaissance et de cet amour, c'est à une possession surnaturelle, extra-temporelle et finalement éternelle qu'elles tendront désormais. L'unité dans la vie créera donc une société spirituelle, dont l'activité ici-bas s'élèvera constamment au-dessus des préoccupations et des recherches matérielles, avec l'espérance de goûter, après la vie présente, une jouissance, où les choses de la terre ne seront pour rien et sur laquelle le temps n'aura pas de reprise à exercer.

Or, la société ainsi définie s'appelle l'Église : elle fait commencer ici-bas le règne de Dieu, dont elle attend le joyeux et glorieux achèvement dans l'éternité, c'est-à-dire dans la vie qui convient réellement à l'âme immortelle et dont celle-ci n'est que l'enfance.

En créant l'homme, tel que la Genèse nous le raconte [1], Dieu avait fondé l'Église, et il se complaisait dans le spectacle de cette société, — restreinte et cependant parfaite, — que formaient les deux âmes pures, aimantes, dociles, d'où il attendait une suite indéfinie de générations fidèles à sa parole et à son amour. L'humanité lui était réellement *une fiancée*, pour emprunter le langage de l'Écriture, — une fiancée *qu'il avait désirée*, dans ce qu'il appelle *sa jeunesse*, et qu'il avait pris plaisir à former, — la parant d'une beauté que

1. GENES., I, 26-27; II, 15-25.

lui seul était capable de concevoir et dont les anges avaient le droit d'être jaloux. Il voyait déjà l'aurore du jour où, s'unissant à l'humanité par la communauté de nature et de vie [1], il en ferait son épouse, qu'il élèverait, par des ascensions admirables, jusqu'à la nature et la vie divines elles-mêmes [2].

Après la faute d'Adam et d'Ève, lorsque tout semblait détruit du plan divin, l'éternel Amour donna, pour la première fois, l'exemple de ce que l'Apôtre devait appeler plus tard *le scandale de sa folie* [3]. Il redoubla de tendresse pour la fiancée infidèle, — lui promettant la réhabilitation et le retour à sa première félicité, rendues plus désirables par le sentiment qu'il lui mettait au cœur de sa chute et de sa ruine.

Écoutons Ézéchiel traduire les pensées du divin offensé :

« Fils de l'homme, révèle à Jérusalem les abominations où elle est tombée, et dis-lui : Voici ce que dit le Seigneur »!

— « Quand tu es entrée dans la vie, chétive, abandonnée de tous, et jetée sur le chemin où je passais, je t'ai vue dans ta misère et je t'ai dit : « Ne meurs pas, mais vis! » — Je t'ai soignée, tu as grandi, tu es devenue jeune fille, belle, forte, mais timide et honteuse de ta beauté même. Mon regard s'est de nouveau arrêté sur toi. C'était l'heure pour toi d'aimer et d'être aimée. Je t'ai revêtue de ma propre splendeur, je t'ai donné ma foi, et tu es devenue mienne. Les parfums précieux, les étoffes rares, furent pour toi : tes pieds étaient chaussés de sandales de pourpre, — ton sein voilé des plus fins tissus, — tes bras, ton cou, tes oreilles, parés de cercles d'or, — ta tête couronnée d'un diadème... Tu es devenue

1. Joann., I, 14 : « Verbum caro factum est et habitavit in nobis ».
2. II Petr., I, 4 : « Divinæ consortes naturæ ». — Cf. Hebr., III, 14.
3. I Cor., I, 23.

belle au delà de toute expression; tu as été reine vantée par toutes les bouches, à cause du charme que j'avais répandu sur toi, moi le Seigneur Dieu! Et fière de ta beauté, tu as profané mes dons et t'es abandonnée sans retenue,... sans nul souvenir de ton enfance, lorsque je t'ai retirée de ta misère native. Malheur, malheur à toi! dit le Seigneur [1] ! ».

La Jérusalem à qui Dieu parle ainsi n'est pas difficile à reconnaître. C'est la nation privilégiée, à qui fut confiée la promesse de la miséricorde et du pardon, après la faute originelle; mais c'est aussi l'humanité tout entière, à qui furent promis l'oubli de cette faute et le retour du premier amour. Au centre des temps, pour ainsi dire, — Jérusalem identifie la société des âmes, l'Église des siècles accomplis et celle des siècles à venir dans le temps et dans l'éternité, — du jour où l'humanité naquit de Dieu, au jour où elle consommera l'union de sa vie avec celle de Dieu.

C'est pourquoi Sion est toujours belle et chère aux yeux du divin Amant, quelles que soient ses erreurs et ses misères, parce qu'il voit en elle l'humanité virginale qui sortit de ses mains, à la dernière heure des créations, et cette autre virginale humanité, — l'Église catholique, — née de son cœur ouvert, à la dernière heure de sa Passion, — qu'il gardera pure de toute erreur et de toute défaillance, jusqu'à la consommation des temps. Nous comprenons ainsi pourquoi cette *fille folle et errante* [2] de Juda, reste pour lui la *vierge d'Israël* [3], dont il ne peut détacher son cœur, à qui les prophètes adressent de si durs reproches [4] et font de si consolantes promesses [5]. Les reproches et les menaces ne vont qu'à la figure ou l'i-

1. Ezech., XVI, 1-23.
2. Jerem., XXXI, 22 : « Filia vaga ».
3. Id., XVIII, 13 : « Virgo Israël », etc.
4. Isaïe, Ezéchiel, etc., *passim*.
5. V. tous les prophètes annonçant le Messie et la Rédemption.

mage : les consolations et les promesses appartiennent à la réalité.

A mesure que les jours s'accumulent, la tendresse multiplie ses manifestations, — la lumière se fait plus vive sur la marque suprême qu'elle veut donner de sa constance, c'est-à-dire l'incarnation du Verbe éternel : et la raison de cette incarnation, les prophètes la disent sans réticence, c'est l'extension du règne de Dieu jusqu'aux extrémités de l'espace et de la durée, — de sorte qu'il n'y ait plus nulle part un lieu, une heure, où *le nom de Dieu ne soit acclamé et béni*[1]. C'est par conséquent la formation d'une nouvelle humanité, *qui adore le Père en esprit et en vérité*, qui soit à jamais *une par l'union parfaite de tous ses membres*, à l'exemple de l'*union qui est entre le Père et le Fils* envoyé par lui pour accomplir ce dessein.

Ce fut un moment délicieux que celui où Marie mit au monde le Verbe Incarné : délicieux surtout pour le divin médiateur. Il attendait depuis si longtemps, — *avec impatience*[2], comme il parle lui-même, — que sa sagesse permît à sa miséricorde d'intervenir! Aussi les anges, qui saluaient la naissance du Rédempteur, chantaient-ils : « Gloire à Dieu dans le ciel », avant de promettre « la paix, sur la terre, aux hommes de bonne volonté »!

Dès les premières prédications de Jésus, il n'y eut plus de doute sur l'idéal poursuivi, *le royaume de Dieu* établi pour toujours parmi les hommes. Non seulement le mot revient à chaque instant sur ses lèvres, mais il est évident que la pensée est toujours en son esprit et y domine toute autre considération. Si les apôtres, trompés par la concentration de leurs premiers efforts sur la nation juive, se persuadent le

1. Malach., I, 11. — Cf. Joann., IV, 21.
2. Luc., XXII, 15 : « Desiderio desideravi! »

rétablissement prochain du royaume d'Israël [1], ils sont bientôt avertis que c'est là ce *surcroît*, dont Dieu peut récompenser la fidélité de ceux qui cherchent *d'abord* son règne, mais que ce règne doit être avant tout l'objet de leurs efforts [2]. Souvent même leur attente est déconcertée par des comparaisons, où les habitudes des royaumes terrestres sont mises en opposition avec celles du règne de Dieu, et condamnées comme ne convenant pas aux sujets et surtout aux princes du nouvel Israël [3]. Sans doute, Jésus ne rebute pas ces élans de patriotisme juif et semble se plaire quelquefois à une mystérieuse équivoque, afin de donner à ses disciples le mérite d'une adhésion réfléchie et raisonnée à l'enseignement qu'il leur propose; jamais toutefois il n'encourage, chez eux, l'espérance dont ils restent animés jusqu'au soir du Jeudi saint, ou plutôt jusqu'au moment même de l'Ascension [4]. La foule lui offre en vain la couronne : il s'y dérobe par une fuite, qui le sépare même de ses apôtres, assez longtemps pour décourager tout espoir [5]. Si donc ils se trompent, c'est pour avoir écouté avec des préjugés, et n'avoir pas assez attentivement médité les paroles entendues : plus tard, ils devaient y voir clair et tourner tous leurs efforts vers la réalisation du dessein si longtemps incompris. L'Esprit du Maître les avait illuminés et dégagés des hésitations, où les retenait une trop étroite conception du *peuple de Dieu*.

Quant à Jésus, nous le voyons incessamment occupé à promouvoir l'établissement de la société nouvelle. Le salut d'une âme en particulier lui est cher, comme il nous l'apprend lui-même, dans les paraboles de la *Brebis errante*, de la *Drachme perdue*, de l'*Enfant prodigue*, et en mille autres

1. Matth., X, 5; XV, 24.
2. Matth., VI, 33; — Marc., IV, 24; — Luc., XII, 31.
3. Luc., XXII, 24-27.
4. Joann., XIV, 22; — Act. apost., I, 6.
5. Id., VI, 15.

occasions, où nous sentons son cœur se dilater à la pensée *d'un pécheur qui fait pénitence*. Dans l'ordre des faits, Madeleine, Matthieu, Zachée, la Samaritaine nous montrent des conquêtes partielles merveilleusement préparées et prouvant le souci qu'il a de chaque âme en particulier : sur la croix même, quand se consomme le salut de l'humanité tout entière, il ne néglige pas de cueillir, — au passage, pour ainsi dire, — l'âme du larron pénitent. Mais, tout décidé qu'il fût à mourir au besoin pour le salut d'un seul, — parce qu'un seul lui paraît suffire à justifier l'effusion de son sang, — il n'en a pas moins pour principal objet la création de la société des âmes. L'Église est partout à son horizon et il tourne vers elle tous les regards.

C'est la *vigne* à laquelle il envoie travailler tous ceux qu'il rencontre, de la première à la onzième heure du jour, — tout concours lui paraissant désirable. C'est la *moisson*, qui déjà blanchit à ses yeux et pour laquelle il n'a pas assez de moissonneurs sous la main. C'est le *festin* auquel il convie, presque de force, tous ceux qui passent sur le chemin, riches et pauvres, jeunes et vieux, forts et faibles, et dont il exclut seulement ceux qui ne comprennent pas l'honneur qu'il leur fait de les inviter. Ce sont les *noces du fils du Roi*, ou de lui-même avec toute l'humanité, représentée par l'ensemble de faiblesses et de misères qu'il appelle à s'asseoir, avec lui, à la table de son Père [1].

Et pour atteindre ce but, il veut de ses collaborateurs le plus complet dépouillement d'eux-mêmes, jusqu'au renoncement des affections les plus légitimes; il n'y comprend même pas d'hésitation, fût-ce devant le cercueil d'un père, et pour arriver plus vite au royaume des vivants, il ordonne de *laisser les morts ensevelir les morts* [2].

1. V. dans les Évangiles, la suite des *Paraboles du royaume de Dieu*.
2. Matth., VIII, 22 : « Dimitte mortuos sepelire mortuos ».

Lui-même donne l'exemple. Quand on lui parle de sa mère et de ses *frères* qui le réclament, il affirme hautement qu'il a pour mère toute âme où germe le royaume de Dieu, et pour frères tous ceux qui s'adjoignent à lui, pour accroître la société nouvelle [1].

Mais il le sait bien, cette société, ne promettant pas à ses adeptes la possession des biens et la jouissance des plaisirs de ce monde, trouvera tout d'abord des opposants, dont la résistance le visera surtout lui-même. Il a pris la mesure de cette opposition, d'une main aussi sûre que tranquille : il n'en dissimule rien à ses disciples et semble se complaire dans le tableau des souffrances et des humiliations par lesquelles il lui faudra passer. — « Voici », leur dit-il, à la veille du triomphe des Rameaux, qui pourrait leur faire illusion sur l'issue de la lutte, « voici que nous montons à Jérusalem, pour l'accomplissement des prophéties relatives au Fils de l'homme. Il sera livré aux Gentils, moqué, conspué, flagellé, mis à mort, pour ressusciter le troisième jour [2] ». — Et pour qu'ils puissent bien juger du degré d'abaissement où il doit descendre, il ne leur épargne pas l'horrible détail de son crucifiement : « Le Fils de l'homme sera trahi et livré aux Princes des prêtres et aux Scribes, qui le condamneront à mort, puis le livreront aux Gentils pour être flagellé et crucifié [3] ». — A vrai dire, ils ne comprennent guère ce que cela signifie, et s'ils le soupçonnent, c'est pour s'écrier avec Pierre : « Quelles idées et quelle paroles! Ce n'est pas possible, Seigneur, et il n'en sera pas ainsi »! — Ce qui le force à répondre : « Arrière, fils de Satan, dont le langage me scandalise [4] »!

1. Marc., III, 32-35. — Luc., VIII, 21.
2. Luc., XVIII, 31-33.
3. Matth., XX, 17-19.
4. Matth., XVI, 23. — Marc., VIII, 33.

Il ne saurait en effet abandonner cette pensée, puisqu'elle est seule vraie : la fondation de l'Église tient au sacrifice de la croix. Pour faire de l'humanité le peuple saint, dont Dieu sera le Roi dans les siècles des siècles, il faut d'abord la racheter, et puisqu'il *n'y a pas de rédemption sans effusion de sang*[1], il la faut laver dans le sang versé au Calvaire. C'est pourquoi son âme est constamment pressée du désir de boire le calice, où la main de la Justice divine a versé toutes les amertumes expiatoires; s'il accepte un retard dans le paiement de la dette de l'homme, c'est que ce retard est lui-même une souffrance et une expiation, — non la moins douloureuse et la moins profitable.

Enfin voici venu le moment désiré. Le calice est tendu aux lèvres du Rédempteur et l'agonie de Gethsémani commence, — prélude effroyable de l'inexprimable agonie du Golgotha. L'esprit et la chair de Jésus frémissent, se troublent, défaillent en présence de l'épreuve, tant elle est lourde : mais la volonté domine ces tressaillements et relève ces abattements. Après le cri d'horreur : « S'il est possible que ce calice s'éloigne de moi », la parole de résignation et d'amour : « Que votre volonté soit faite et non pas la mienne[2] »!

Ce que nous comprenons sans peine : l'homme, qu'il est véritablement, a pu désirer l'éloignement du calice, — mais le Dieu, qu'il est aussi, n'a pu renoncer à sa volonté de purifier la fiancée de son cœur, et nous savions d'avance à quoi se résoudrait la Victime de notre salut. Pouvions-nous savoir toutefois avec quelle science merveilleuse l'amour multiplierait les formes de la souffrance, en témoignage de la tendresse? Ce calice, devant lequel tout avait frémi en lui, maintenant il le savoure avec une volupté raffinée, pourrait-on dire; ses

1. Hebr., IX, 22 : « Sine sanguinis effusione non fit remissio ».
2. Matth., XXVI, 39 : « Verumtamen non sicut ego volo sed sicut tu ».

lèvres se détournent de ce qui peut en rafraîchir la fièvre, et son âme ne quittera pas l'angoisse, avant d'avoir acquis le droit d'affirmer que *tout est consommé* [1].

Mais aussi quand le soldat du Calvaire ouvrit son cœur d'un coup de lance, l'Église s'en élança radieuse et triomphante, comme la première Ève, *mère des vivants,* était sortie du flanc déchiré d'Adam [2]. Le Père n'avait plus qu'à éveiller le Fils, pour lui présenter son épouse et prononcer sur leur alliance la bénédiction qui en assure l'indissoluble fécondité [3].

Trois jours après, le Christ vainqueur de la mort, tirait de sa tombe, comme d'un berceau, la nouvelle Ève, mère des véritables vivants, toute belle, sans tache [4], et lui ouvrait la suite des temps, comme son domaine indéfectible, puisqu'il lui en garantissait la possession contre les efforts de l'Enfer. De quels regards d'amour dut-il la caresser, à cette heure où elle entrait dans la vie, telle que Jean l'évangéliste devait la voir plus tard, en ses visions de Pathmos, — « descendant du ciel, en parure de fiancée qui va au-devant de l'époux [5] », — revêtue du soleil, la tête couronnée d'étoiles, les pieds sur l'astre des nuits [6], et rapide comme l'aigle qui s'envole [7] ». Elle n'avait besoin que *d'un cheveu pour lier son cœur, d'un coup d'œil pour le jeter dans l'extase :* il était *tout à elle,* comme elle était *toute à lui, — sa bien-aimée, son unique,* celle qu'*il aspirait à couronner*, comme la sou-

1. Joann., XIX, 30 : « Consummatum est ».
2. S. August., *Tract.* 120 *in Joann.* — « Prima mulier facta est de latere viri dormientis et appellata est vita, materque vivorum... Hic secundus Adam, inclinato capite, in cruce dormivit, ut inde formaretur ei conjux, quæ de latere dormientis effluxit ».
3. Genes., II, 22-23.
4. Cant., IV, 7.
5. Apoc., XXI, 2.
6. Id., XII, 1.
7. Id., XII, 14.

veraine de son âme et de sa vie, *descendue des hauteurs sereines de l'Hermon et du Liban* [1].

Aussi les apôtres n'eurent-ils pas de peine à s'expliquer l'autorité sans mesure et sans appel, qu'il lui avait déjà conférée, quand il leur disait : « Si votre voix est impuissante à réprimer le mal, dénoncez-le à l'Église; et celui qui refusera d'écouter l'Église, tenez-le pour un païen et un publicain [2] », — c'est-à-dire comme séparé de ma famille et de mon héritage. « Il n'a plus de part avec moi, et celle qui lui revient est la même que je réserve aux hypocrites et aux violents, dans les pleurs et les grincements de dents [3] ».

De même il leur fut aisé de comprendre la raison de l'affection que Jésus leur témoignait, et dont la mesure était déterminée par leur rôle dans le service de l'Église. En Céphas, le premier d'entre eux, Jésus aimait la pierre angulaire du nouvel édifice, — comme dans les autres apôtres, il aimait les murs de la céleste Jérusalem ou les portes qui en favorisaient l'entrée, — et dans les disciples, les pierres vivantes dont elle était bâtie [4]. Toutes ces pierres étaient précieuses à ses yeux, mais pas également; leur éclat, leur taille, leur sertissure les différenciaient. Toutes ces âmes, en effet, bien qu'admises à former la couronne de la divine Épousée, n'avaient pas montré le même amour, ni acquis le même mérite; nulle ne pouvait se plaindre de sa place et de sa part, mais les trônes plus voisins de celui où Jésus avait fait asseoir la bien-aimée appartenaient aux plus fidèles et aux plus utiles serviteurs. Il l'avait, par avance, fait comprendre aux fils de Zébédée, quand ils demandaient de siéger à sa droite et à

1. Cant., *passim*.
2. Matth., XVIII, 16-17.
3. Matth., XXIV, 51.
4. « Quæ construitur in cœlis vivis ex lapidibus ». (*Offic. Dedicat. Hymnus*).

sa gauche, sans penser au calice où devaient boire, avec le Maître, les plus zélés de ses coopérateurs.

Pendant quelques jours encore, il laissa son Église sous la tutelle apparente de la Synagogue, — l'Agar, dont les fils ne devaient point prétendre à l'héritage des enfants légitimes [1]; mais il ne tarda pas à l'émanciper, dans une prudente gradation, qui va de la Pentecôte au premier Concile. Puis, comme la Synagogue essayait des retours, il rompit tout à fait le lien, par la destruction même de Jérusalem et du Temple, après avoir dispersé aux quatre vents du ciel les messagers de la Bonne Nouvelle, initiateurs de son règne universel. C'est de ce moment que date l'histoire proprement dite de l'Église catholique, bien qu'on doive la dire commencée au jour même où Dieu créa le premier homme et la première femme; mais, avant l'heure présente, les yeux des hommes ne la voyaient pas encore sous sa forme propre et dans l'activité qui lui est particulière. Désormais les nations devaient marcher à sa lumière et les rois de la terre, ainsi que leurs peuples, exister uniquement pour sa gloire [2].

Il importe en effet de ne s'y pas tromper : en retournant au ciel, s'asseoir à la droite de son Père, il a laissé dans le monde son Église comme sa continuation, — une autre lui-même, — en sa qualité *d'épouse qui veille avec jalousie sur les intérêts de son époux* [3]. Pour accomplir ce devoir et atteindre ce but, elle a reçu pleine communication de la mission et de la puissance de son fondateur. Elle n'est pas la Vérité, mais l'unique conservatrice de la vérité, l'interprète infaillible de la révélation que Dieu en a faite, la lumière et la vie des intelligences. Elle a donc une autorité souveraine sur tous les esprits

1. Genes., XXI, 10. — Galat., IV, 22-31.
2. Apoc., XXI, 24-26.
3. « Ut vera sponsa meum zelabis honorem ». (*Offic. S. Theresiæ*).

et toutes les doctrines, en tous les temps et en toute circonstance. De même, par suite de l'union étroite qui rattache les mœurs aux croyances, elle est l'arbitre suprême de la vie morale, tant privée que publique, et les peuples lui sont soumis aussi bien que les particuliers. Pour cette raison, nul n'échappe à sa direction, si haut placé qu'il soit : l'esclave et le monarque sont ici de même condition, puisqu'ils sont également les sujets du Christ, ou mieux les fils qu'il a donnés à son Église. Non seulement il sanctionne les arrêts qu'elle rend ici-bas, par le jugement qu'il porte sur toute existence, au seuil de l'éternité; mais, dans le temps même, il venge impitoyablement ses injures par des châtiments qui retentissent dans l'histoire. Malheur à qui la fait pleurer! Ses larmes ont, sur le cœur du Roi des rois et du Dominateur des dominateurs, une puissance que rien n'entrave : sa route est jonchée des sceptres et des épées qui ont essayé de se lever en menaces sur sa tête. Notre siècle en a fait l'épreuve, et les soupirs de l'Église opprimée ont suffi, autant qu'un vent de tempête, à disperser les abeilles des Césars et à briser les lys des vieux rois francs.

Il lui en coûte d'entrer ainsi en lutte avec les représentations diverses de la sagesse et de l'autorité divines, assez pour qu'elle n'y entre jamais spontanément. Loin de prétendre à entraver l'essor de l'esprit humain, elle le favorise au contraire de toutes ses forces, en souvenir de Celui qui l'a fondée et qui s'appelle lui-même *la vérité*[1], *la lumière*[2], *la science*[3]. Loin aussi de prétendre à opprimer les pouvoirs légitimement constitués, parce qu'elle les sait émanés de son Époux, qui est le seul vrai *maître de tout ce qui existe*[4], elle se tient volontiers à leurs côtés pour les aider et au besoin les protéger. Heureuse de tout

1. Joann., XIV, 6 : « Ego sum veritas ».
2. Id., XII, 46 : « Ego lux in mundum veni », etc.
3. I Reg., II, 3 : « Deus scientiarum ».
4. Zach., IV, 12 : — II Macch., XIV, 26. — Rom., XIII, 1.

progrès, où elle voit un moyen pour elle de mieux servir l'humanité et Dieu, elle se montre désintéressée à l'endroit des intérêts du temps, qu'elle pourrait cependant réclamer à plus d'un titre. Comme l'a dit magnifiquement Bossuet, « elle ne demande que le libre passage. » Mais son droit est de l'exiger, et son honneur a toujours été de le réclamer, en donnant au besoin jusqu'à la dernière goutte de son sang pour l'obtenir ou le conserver. Dieu, qui lui a promis *d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles* [1], se charge de le lui assurer à l'heure qui convient le mieux et dont seul il est juge.

Car, l'histoire en est témoin, Dieu prend plaisir à jeter sa céleste Épouse en des épreuves bien propres à déconcerter la prudence humaine. En l'envoyant à la conquête des âmes, il ne pouvait, il est vrai, lui épargner les résistances que l'orgueil et les passions opposent nécessairement à la vérité et à la justice : dès lors, à moins d'un miracle permanent qui ne saurait être la loi de la vie, l'Église devait passer par les péripéties ordinaires de toute lutte, — avec des alternatives de succès et de revers, — les uns et les autres plus ou moins prolongés, dans l'attente du triomphe final de la vérité. Mais ce n'est pas à ces épreuves nécessaires que nous faisons allusion : nous parlons de celles qui semblent inexplicables, par les conditions dans lesquelles on les voit se produire ou durer. Mystère qui trouble parfois les âmes les plus perspicaces et les plus constantes : *tentation redoutable aux élus même* [2], comme dit l'Évangile, en prophétisant l'une de ces épreuves.

Parfois en effet, le *Fils de l'homme apparaît comme un éclair* [3], *sur des nuées* [4] amoncelées en un instant, dans le ciel le plus pur en apparence. L'orage éclate, au moment

1. Matth., XXVIII, 20 : « Usque ad consummationem sæculi ».
2. Marc., XIII, 22.
3. Matth., XXIV, 27 : « Sicut fulgur exit ab oriente, etc. »
4. Marc., XIII, 26 : « Videbunt filium hominis venientem in nubibus ».

où l'on s'y attendait le moins; il brise, submerge, anéantit tout ce qu'il peut atteindre, — et quand il a passé, il n'y a plus que des ruines où jadis s'étalaient splendeur et prospérité. Encore si l'ouragan durait seulement des heures : mais parfois des jours entiers ne lui suffisent pas, et le soleil semble ne se lever que pour compter leur suite funèbre, dont rien ne présage la terminaison. Les convictions alors s'ébranlent, les courages se brisent et l'espérance est près de s'éteindre, même chez les meilleurs.

Le Dieu qui tira l'Église de son côté sanglant est un *Dieu jaloux* qui ne saurait souffrir en son Épouse la tache la plus légère, et veut l'en purifier dès qu'il l'a remarquée. Or, dans son passage à travers les routes de ce monde, il lui est bien difficile de préserver complètement sa chaussure et son manteau, de la poussière ou de la boue, des ronces et des pointes aiguës des rochers. La faveur, qu'elle rencontre parfois, la peut endormir, et l'ennui des fatigues lui persuader de s'asseoir au bord du chemin. Alors se lève la main du Seigneur, qui déchaîne le souffle de l'épreuve et lui permet de troubler cet ordre trompeur, aussi longtemps qu'il faut pour préparer le retour de la paix véritable.

Les moyens dont se sert la Providence sont souvent empruntés aux passions même des hommes, qui deviennent ainsi, — suivant la parole de Pie IX, — *d'injustes exécuteurs de la justice divine*. Ils seront dédaigneusement rejetés quand ils auront fait leur œuvre, et l'oubli où ils tomberont leur vaudra mieux que le redoutable souvenir de leur existence : car tous ne sont pas oubliés et leur salaire est pire que la mort. L'Épouse, qu'ils ont servi à rendre plus chère, est, — comme l'Esther de l'Écriture, — terriblement vengée de leurs

1. Exod., XXXIV, 14 : « Dominus zelotes nomen ejus ».

insultes, le jour où le véritable Roi des rois lui tend encore son sceptre, en gage de son amour[1].

S'il prolonge l'épreuve, c'est pour rendre le triomphe plus éclatant : il laisse l'Amalécite se pavaner dans sa gloire équivoque, afin d'avoir le temps d'ajouter quelques coudées au gibet sur lequel il le clouera. — « Ayez encore un peu de patience », dit l'Apôtre; « celui qui doit venir, viendra et soyez sûr qu'il ne tardera pas[2] ». — C'est lui-même qui l'annonce : « Voici que je viens! j'arrive et j'apporte avec moi la rétribution de chacun suivant ses œuvres[3]! »

A chacun suivant ses œuvres! Heureux donc ceux qui auront aidé l'Église dans la marche à travers les difficultés de son chemin! — « La paix sera sur eux, avec la miséricorde[4] », suivant la parole de saint Paul, — « parce que celui-là thésaurise qui honore sa mère[5] », et que l'*Église est une mère*[6], celle de qui nos âmes ont été engendrées et par qui elles vont à la vie éternelle. C'est donc thésauriser, pour le jour du compte suprême, que d'honorer cette *sainte mère l'Église,* dont nos ancêtres parlaient avec un si respectueux amour; c'est s'assurer l'entrée de la Jérusalem céleste, et en attendant, *par surcroît*, — comme le promet l'Évangile, — les bénédictions du temps présent.

Nous ne saurions mieux terminer cette étude qu'en empruntant à Bossuet l'une des plus simples et des plus belles pages qu'il ait écrites.

— « Jésus-Christ, dit-il, est en son Église, faisant tout par

1. Esther, XV, 14.
2. Hebr., X, 37.
3. Apoc., XXII, 12.
4. Galat., VI, 16 : « Pax super illos et misericordia ».
5. Eccli., III, 5 : « Sicut qui thezaurisat, ita et qui honorificat matrem suam ».
6. Montalembert, *Disc. sur les affaires de Rome*, 1848.

son Église ! l'Église est en Jésus-Christ, faisant tout par Jésus-Christ. Cela est vrai et très vrai : celui qui l'a vu en rend témoignage. Gloire au témoin fidèle, qui est Jésus-Christ, Fils du Père !

« Telle est donc la composition de l'Église, mélangée de forts et d'infirmes, de bons et de méchants, de pécheurs hypocrites et de pécheurs scandaleux : l'unité de l'Église enferme tout et profite de tout. Les fidèles voient dans les uns tout ce qu'il faut imiter, et dans tous les autres ce qu'il faut surpasser avec courage, reprendre avec vigueur, supporter avec patience, aider avec charité, écouter avec condescendance, regarder avec tremblement. Et ceux qui demeurent, et ceux qui tombent, servent également à l'Église : ses fidèles voyant dans ceux-ci l'exemple de leur lâcheté, et en voyant dans les autres les convictions, tout les étonne, tout les édifie, tout les confond, tout les encourage; autant les coups de grâce que les coups de rigueur et de justice...

« Cette Église ainsi composée, dans un si horrible mélange, se demêle néanmoins peu à peu et se défait de la paille. Le jour lui est marqué, où il ne lui restera plus que son bon grain, toute la paille sera mise au feu. Une partie de cette séparation se fait visiblement dans le siècle par les schismes et les hérésies; l'autre se fait dans le cœur et se confirme au jour de la mort, chacun allant en son lieu. La grande, universelle et publique séparation se fera, à la fin des siècles, par la sentence du juge. Toute l'Église soupire après cette séparation, où il ne restera plus à Jésus-Christ que des membres vivants; les autres étant retranchés par ce terrible *Discedite*, que Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour consommer toutes choses aussi bien qu'il les a commencées pour son Église, prononcera en elle, et avec elle et par elle, les apôtres tenant leur séance avec tous les élus de Dieu, et condamnant au feu tous les anges rebelles et tous ceux qui auront pris leur

parti et imité leur orgueil. Alors l'Église ira au lieu de son règne, n'ayant plus avec elle que ses membres spirituels, démêlés et séparés pour jamais de tout ce qu'il y a d'impur; cité vraiment sainte, vraiment triomphante, royaume de Jésus-Christ et régnante avec Jésus-Christ [1] ».

Nous n'osons citer davantage, pour ne pas fatiguer le lecteur, et pourtant tout serait à citer, dans cette lettre de l'illustre évêque sur le *Mystère de l'unité de l'Église et les merveilles qu'il renferme;* mais puisqu'il nous faut limiter, complétons au moins ces paroles par celles-ci, que nous empruntons au plus grand des orateurs contemporains, adjurant ses auditeurs de rendre justice à l'Église :

— « Comprenez enfin ce qu'elle est, par les sentiments injustes de ses ennemis; comprenez, par les merveilles de sa constitution et de son histoire, que son établissement et sa perpétuité ne sont pas des œuvres possibles à l'homme; comprenez que tout le bien qui se fait dans le monde sort d'elle directement ou indirectement, et aspirez à devenir ses fils, à être ses apôtres, à vous ranger parmi les bienfaiteurs du genre humain. Il en est temps; tout est par terre; il faut reconstruire : et l'Église catholique seule peut poser les fondements d'un édifice immuable, parce que seule elle a toute raison et tout amour, et que l'homme est trop grand pour être fondé et sauvé que par la plus haute raison et le plus fort amour [2] ».

1. Bossuet, *Lettres de piété et de direction.* (Quatrième lettre à une demoiselle de Metz.)
2. Lacordaire, *IIe Conférence de Notre-Dame.*

ÉPILOGUE

En aimant comme nous aimons, le divin Maître a sanctifié et presque divinisé nos affections : désormais nous aimons avec Lui tout ce qui lie notre cœur, si nous consentons à recevoir de Lui l'inspiration et la direction de notre puissance d'aimer.

En quoi il n'entend pas restreindre la liberté qui est nécessairement au fond de toute amitié : car ce n'est pas restreindre la liberté que de la protéger contre elle-même, par la lumière qu'on lui apporte et par l'appui qu'on lui assure. L'erreur et l'illusion, la passion et l'entraînement, sont des causes de servitude, — et le moins libre des hommes est celui auquel les circonstances permettent la licence. Aussi Jésus-Christ, par l'exemple proposé à la recherche et à la possession des biens du cœur, est-il la meilleure garantie de la joie et de l'honneur, que nous trouvons dans la rencontre et la jouissance de ces biens. Aimer, c'est tout l'homme dans la vie présente, tout le monde en est d'accord : et, comme l'a si bien dit le Père Lacordaire, c'est aussi une question de vie ou de mort éternelle. Car l'amour régit l'activité, — la mène aux abîmes

ou la porte jusqu'aux cieux, — la dégrade jusqu'aux ressemblances brutales ou l'exalte jusqu'à l'union à la Divinité.

Nous ne pouvons donc être trop reconnaissants à Celui qui nous apprend à aimer ainsi qu'il convient à notre dignité d'êtres raisonnables, honorés de la vocation à la vie surnaturelle : et, puisque cette reconnaissance ne saurait aller sans un désir effectif d'imitation, nous ne pouvons trop essayer de modeler notre vie d'affection d'après la sienne.

Il a aimé tout ce que nous pouvons aimer nous-mêmes, avec les nuances qui conviennent à sa personnalité et à sa mission exceptionnelles, mais n'empêchent pas sa ressemblance avec nous. La famille et la patrie lui ont imposé leurs lois : son libre choix lui a donné d'autres attachements, où il n'a pas craint d'admettre le lien par lequel son âme s'est si étroitement unie à l'âme de Marthe et de Madeleine : sa mission lui a rendu nécessaires d'autres amitiés, qu'il a graduées au gré de sa prudence et de sa générosité : et, — si nous voulons ne rien omettre, — sa miséricorde pour les pécheurs et sa tendresse envers les petits enfants achèvent le cycle des manifestations dont le cœur est capable. Et partout il a mis une perfection que l'antiquité n'avait pas soupçonnée, — non seulement l'antiquité païenne, incapable de comprendre une telle façon d'aimer, mais encore l'antiquité mosaïque, où l'amitié semble toujours avoir quelque chose d'incomplet ou d'inachevé, même en ses plus gracieuses personnifications. Quand on le compare aux types les plus vantés, il apparaît tellement supérieur qu'on s'étonne d'avoir osé comparer.

Nul modèle préférable ne peut donc nous être proposé, et, quiconque veut être sans reproche et sans crainte dans la vie d'affection, doit l'avoir constamment devant les yeux. A coup sûr, la méditation de ses exemples n'ira pas sans illusions détruites et par conséquent sans renoncements douloureux.

L'homme souffre toujours de la perte de ses illusions, lors même qu'il n'en peut contester la vanité : de même il lui en coûte parfois beaucoup de fermer les yeux aux attraits, dont il reconnaît les périlleuses influences. Mais il en coûte bien davantage pour rompre des chaînes indignes, et bien plus cuisante est la souffrance des regrets, sinon des remords inutiles.

Pour Jésus-Christ l'idéal de l'affection est placé très haut, non pas seulement tout près de Dieu, mais en Dieu lui-même, que le disciple bien-aimé définit d'un seul mot : *l'Amour*[1] ! Pour Jésus-Christ, aimer c'est vouloir, non sa propre satisfaction, dans les rapports avec l'être préféré, mais le bien de cet être, par la recherche commune de la fin qui lui convient. Or la fin de tous les êtres, surtout des êtres raisonnables, c'est Dieu, — ici-bas connu, aimé, servi, — et possédé dans la vie éternelle. Tout cela donc est contraire à la véritable affection, qui empêche ou simplement retarde l'ascension vers Dieu, dans l'un ou l'autre des amis. Tout cela, au contraire, est conforme à la loi primordiale de l'affection qui accroît la puissance de renoncement aux exigences de la sensualité ou de l'imagination, mettant ainsi l'âme en état de s'élever au-dessus de la chair, du monde et du temps, pour entrer à l'avance dans la vie d'union parfaite avec la Divinité.

Certes ce sont là *des enseignements que tous ne comprennent pas*, au dire du Maître lui-même[2] : mais il y a, dans l'histoire du christianisme, d'assez beaux exemples de leur intelligence et de leur pratique, pour réjouir et encourager les âmes délicates et généreuses. Amour filial, amitié fraternelle, fidélité conjugale, affections et dévouements de toute nature, ont

1. I Joann., IV, 8 : « Deus *charitas* est ».
2. Matth., XIX, 11 : « Non omnes capiunt verbum istud ».

donné au ciel un peuple d'élus, après avoir consolé la terre par le spectacle de leur épanouissement au bord de tous les chemins, sous le soleil ardent ou la brise glaciale, dans le mystère des crépuscules et des aurores aussi bien qu'à la clarté du plein midi. Ils ont répandu, sur les pourritures et les fanges, le rayonnement de leur splendeur et les effluves de leur parfum, assez pour les rendre tolérables à la Vérité et à la Justice éternelles : le monde vit uniquement peut-être de leur faveur auprès de Dieu. Telles Sodome et Gomorrhe, dont la ruine fut retardée d'un jour, par le passage des anges qui traversaient leur territoire.

Sans s'élever à ces sublimités, combien d'autres âmes, à la suite de Jésus-Christ, maintiennent le niveau de la dignité humaine à une hauteur où, livrée à elle-même, elle ne saurait atteindre. Il ne faut pas craindre de le dire : l'orgueil de la libre pensée fait illusion seulement à ceux qui se contentent de considérer la surface de notre monde, sans pénétrer dans les profondeurs. Pour quelques accidents heureux, — où se reconnaît encore l'influence de Jésus-Christ, agissant à l'insu de ceux qu'elle protège, — parfois même contre leur gré, — faut-il méconnaître l'affaissement général des intelligences et des caractères? Le paganisme, qui nous pénètre de tous côtés, a surtout gâté notre vie d'affection. Le mariage, la paternité, la famille ne sont pas seuls à souffrir de cette inoculation mortelle. L'amour est réduit aux plus infimes conditions : l'amitié n'a plus rien de son vol traditionnel, et le patriotisme s'éveille seulement par soubresauts inefficaces, dans les âmes occupées surtout d'affaires et de plaisirs. Pour que la société se défende encore, il faut qu'elle ait été bien pénétrée de l'esprit chrétien, pendant les siècles accomplis : mais pour combien de temps reste-t-il de sève aux veines de ce corps épuisé?

En dehors de Jésus-Christ, notre siècle ne sait plus aimer :

car ce n'est pas aimer que de réclamer à toute créature des satisfactions, propres à rabaisser à la fois ceux qui les demandent et ceux qui les accordent. Si la joie naît de l'amour, c'est grâce à la domination constamment exercée sur l'égoïsme et la sensualité, grâce par conséquent à d'incessants sacrifices à la sagesse et à l'honneur.

Telle n'est pas la notion où se complaît notre temps, celui qui a peut-être parlé le plus d'amour et pourtant le moins aimé. Pureté du premier âge, virginité de l'esprit et des sens, chasteté conjugale, fidélité aux serments échangés devant Dieu, dignité paternelle, il a tout profané par la plume ou la parole des hommes qu'il proclame ses *maîtres,* qu'il enrichit et porte au faîte des honneurs, jusqu'à les faire asseoir dans les conseils de la vie nationale. Un mélange de frivolité et de corruption constitue ce qu'il appelle la vie élégante, donnant l'exemple et l'impulsion aux classes inférieures, — d'où remonte ensuite, jusqu'aux plus beaux noms et aux plus hautes fortunes, la honte des plus viles complicités.

C'est ainsi que finissent les races et les nations. L'Athènes d'Alcibiade, la Rome des Césars, la France du Régent et des philosophes, vinrent sombrer sur cet écueil. Un peuple qui profane l'amour est voisin de sa ruine, où il achève de descendre, avec des chants aux lèvres et des fleurs au front, dans l'inconscience de l'ivresse. Si la main divine trace aux murs de la salle du festin le *Mané, Thécel, Pharès,* de l'Écriture, il est trop tard pour le comprendre et en tirer parti : les convives s'affolent, et Balthazar, sceptique, regarde avec indifférence la fin de son empire et de sa destinée.

Peut-on conjurer cette ruine, avant l'heure qui la consomme? Oui, en refaisant les mœurs, qui sont la principale raison, sinon la seule, des progrès ou des décadences. Les lois n'y peuvent rien que par les mœurs, — d'où elles procèdent le plus sou-

vent et qu'elles modifient quelquefois, mais rarement à fond. Or les mœurs valent ce que valent les affections, parce qu'on se fait des habitudes d'après ce qu'on préfère : c'est donc dans le relèvement des affections, surtout dans leur élévation vers l'idéal proposé par Jésus-Christ, que gît notre espoir. *Dieu a fait les nations guérissables*[1], et nous n'avons pas le droit de nous décourager, mais en nous souvenant que le salut de tous dépend de la bonne volonté de chacun.

Prétendre à la réforme des mœurs générales, sans mettre d'abord les siennes à l'abri du reproche, c'est l'erreur d'un esprit sans portée ou d'une volonté sans ressort. Les sociétés se modèlent sur les familles, dont le caractère est déterminé par la façon d'être des individus dont elles se composent, pères ou enfants, maîtres ou serviteurs. Et puisque les mœurs tiennent aux croyances, comme à leur principe, les convictions de chaque homme sont les multiples racines qui alimentent l'arbre et en assurent la fécondité. C'est donc à la foi du Christ qu'il faut en revenir, sous peine de finir comme les races auxquelles saint Paul adresse le reproche de s'être avilies dans la corruption, parce qu'elles *n'avaient pas de cœur*[2].

O Christ rédempteur, — Fils éternel de Dieu, fait homme pour nous sauver au prix de votre sang, — divin ami que nous trouvons aux côtés de toutes les innocences pour les défendre, de toutes les faiblesses pour les soutenir, de toutes les douleurs pour les consoler, de toutes les défaillances pour les réparer, — source de toutes les joies, de tous les mérites, de tous les repentirs, — au nom de ceux que vous avez préférés ici-bas, de Marie votre mère, de Joseph votre nourricier,

1. Sap. I, 14 : « Sanabiles (Deus) fecit nationes ».
2. Rom., I, 31 ; — II Tim., III, 3 : « Sine affectione ».

du Baptiste votre précurseur, de Pierre votre vicaire, de Madeleine votre pénitente, de Marthe votre hôtesse, de Jean votre disciple bien-aimé, — au nom de Bethléem, votre berceau, et de Jérusalem où fut votre tombe, — gardez-nous ou rendez-nous la science d'aimer, qui est en vous, — puisque la posséder c'est avoir, non seulement le gage de la durée dans le temps, mais encore *celui de la vie éternelle*[1].

1. Joann., XVII, 3 : « Haec est autem vita aeterna ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum ».

APPENDICES

Appendice A.

(Livre Ier. — Ch. III.)

LES TRADITIONS PROVENÇALES.

Notre livre, comme on l'a vu facilement, n'est pas un travail de discussion historique. Nous proposant de donner un tableau aussi complet et aussi vivant que possible des amitiés de Jésus-Christ, nous devions, ainsi que le dit notre Introduction, viser à la plus rigoureuse exactitude : mais on ne pouvait nous demander une thèse justificative de chacune de nos assertions, lorsqu'elles avaient pour elles une suffisante possession de la croyance générale, dans le monde éclairé. Là seulement où nous proposions une affirmation ou une interprétation nouvelle, il y avait convenance, nécessité même, d'en soumettre les garanties au jugement du lecteur; à quoi nous n'avons pas manqué, nous semble-t-il, avec toute la simplicité désirable.

Profondément convaincu de la valeur des traditions provençales, nous avons raconté, d'après ces traditions, l'arrivée en Camargue des saintes amies du Sauveur, — l'apostolat de Lazare à Marseille et de Marthe à Tarascon, — la retraite et la mort de Madeleine à la sainte Baume. Nous n'ignorions pas les attaques

dont ces traditions furent l'objet, au temps des Launoy et des Baillet : mais nous les regardions comme suffisamment vengées par les réponses faites aux *dénicheurs de saints*. Nous tenions, et nous tenons encore les travaux de l'abbé Faillon pour dignes de la plus grande estime, sans les croire à l'abri de toute critique, et nous en avons profité avec une sécurité, de confiance d'autant plus complète que nous n'avons pas toujours pensé comme lui.

L'Ordre, auquel nous avons l'honneur d'appartenir, a toujours défendu en substance les doctrines historiques, dont les traditions provençales donnent la formule la plus généralement connue, et cela suffit, paraît-il, pour qu'un Frère Prêcheur soit suspect aux yeux de certains critiques, dès qu'il aborde la question des origines apostoliques de nos Églises, surtout la question de l'apostolat de sainte Madeleine. Nous avouons ne pas comprendre pourquoi. Les Frères Prêcheurs n'ont pas fait la tradition : ils l'ont simplement recueillie, et l'ont gardée fidèlement, c'est vrai pour leur gloire, à travers les siècles, comme ils ont gardé fidèlement les ossements de l'illustre pénitente, depuis l'heure où son tombeau leur fut confié, jusqu'à celle où ils en furent violemment éloignés. La tradition, qu'ils trouvèrent en faveur près des populations méridionales, concordait avec celles de plusieurs Églises de France et d'Espagne, avec les monuments qui avaient survécu des âges lointains, avec les actes des Souverains Pontifes, avec ce qu'on savait de l'histoire nationale. Pourquoi donc ne l'auraient-ils pas accueillie avec respect et conservée avec fidélité? Est-il survenu, dans le cours des temps, quelque raison valable de changer? On n'a pas manqué de le dire, mais a-t-on réussi à le prouver? Il est bien permis de croire le contraire, pour les deux derniers siècles, où l'audace de l'attaque n'eut pourtant d'égale que l'illusion momentanée du triomphe.

Tout récemment la thèse de Launoy a été reprise[1], avec une si parfaite ressemblance entre les arguments, qu'on reste d'abord stupéfait de l'ignorance où le critique moderne dit être des procédés de son devancier. A la réflexion pourtant, on trouve que cette ressemblance tient à la faiblesse naturelle, — ou nécessaire, comme on voudra, — des objections mises en avant. Elles sont toutes de surface, et frappent les regards qui ne pénètrent pas dans l'intime de la question, comme les lézardes de certaines façades, et les végétations parasites qui s'y accrochent. Tout passant les voit du même œil, et au besoin, les signale du même trait de plume ou de crayon : l'édifice ne s'en porte pas plus mal.

1. *La légende de sainte Marie-Madeleine* (*Annales du Midi*, t. V, année 1893).

Dans une série d'articles publiés par la *Correspondance catholique*[1], Dom François Plaine a montré le peu de solidité des objections élevées contre la tradition relative à sainte Madeleine. Son travail, également remarquable par la compétence et par la modération, nous dispense de rien dire qui vienne de notre fonds; il nous est d'autant plus agréable de faire ainsi que les deux adversaires sont également nos compatriotes et nos amis.

On nous pardonnera toutefois de transcrire ici une page empruntée à un livre déjà vieux, et dont l'auteur ne pouvait prévoir les attaques à M. Faillon et aux Provençaux.

« Le nouveau chronologiste, — dit-il en parlant de l'auteur oublié d'un *Essai sur les origines chrétiennes*[2], — estime contraire à l'histoire l'apostolat de l'illustre pénitente, parce qu'elle ne serait point la sœur de Lazare (ce qui est pourtant démontré, et tout à fait indépendant de son voyage en Gaule); que les chartes du douzième siècle et les martyrologes antérieurs n'en parlent point (parlent-ils de tout?); que son départ forcé de Palestine est dépeint tantôt sur un bateau démâté, tantôt sur un autre (une si faible divergence prouverait-elle la fausseté de toute une longue histoire?); qu'elle n'est pas la contemporaine de saint Maximin (à quelle autre époque appartient ce pontife?); que son tombeau pourrait appartenir à un personnage enseveli dans sa propre villa durant le moyen âge (pourquoi pas à un Kimris?); que l'inscription des reliques peut n'être ni ancienne, ni authentique (que prouve la possibilité ou l'ignorance contre un fait?); que la sainte Baume put jadis abriter un ermite quelconque (même une biche). Voilà les Provençaux bien inquiets, et leurs reliques en terrible danger[3] ».

Pour ceux qui voudront prendre la peine de relire les *Annales du Midi*, ce morceau ne saurait manquer d'avoir une saveur particulière et de leur mettre un sourire aux lèvres. C'est à titre de curiosité que nous le donnons, sans y attacher d'importance : il nous est tombé sous les yeux aussitôt après la lecture des *Annales* et nous l'avons trouvé intéressant, surtout à cause du dernier trait.

Le lecteur a pu le remarquer, nous avons suivi d'ordinaire la *Vie de sainte Madeleine* attribuée à Raban Maur, et que l'on croit composée d'après les *Actes de saint Maximin*, — ceux de *saint Lazare* dont il nous reste peu de chose, — une ancienne *Vie de sainte Marthe*, dont l'auteur est inconnu, — et des fragments empruntés à divers écrivains ecclésiastiques[4].

1. Première année, nos 16, 17 et 18 (janvier 1895).
2. *Bulletin monum.*, t. XXXII, p. 240.
3. *Origines chrétiennes de la Gaule*, p. 746 (Paris, Dumoulin, 1867).
4. Peut-être aussi d'après une *Histoire*, aujourd'hui perdue, et que saint Didier de Cahors aurait écrite pour l'abbesse Aspasie.

La critique moderne conteste à Raban Maur la paternité de cet ouvrage, et nous aurions dû, pour la contenter, citer le *Pseudo-Raban*, plutôt que l'archevêque de Mayence. Nous avons suivi les errements ordinaires, après avoir relu très attentivement la dissertation de l'abbé Faillon sur ce point[1], et les objections faites, d'ici de là, contre sa thèse. L'auteur de la *Vie de sainte Madeleine* est évidemment un collecteur de documents antérieurs, — que rien n'empêche de tenir pour très curieux, — qui ne sont en désaccord réel ni avec les monuments, ni avec la tradition, — qui n'ont rien d'invraisemblable, — et que l'on peut seulement croire altérés par des copies ou des annotations inintelligentes, relativement à des points très secondaires.

En ces conditions, nous n'avons pas fait difficulté d'accepter le témoignage du véritable ou du pseudo-Raban : le nom de l'auteur nous était assez indifférent, dans les conditions où nous arrivait son travail. Ce qui nous importait, c'est de dégager l'or pur des scories, et de ne pas tout accepter sans une minutieuse revision : à quoi nous avons apporté tout le soin dont nous sommes capable, avec l'espoir de n'avoir pas complètement échoué, — en nous tenant au conseil de Baronius, ou plutôt de l'Apôtre, qu'il invoque : « Omnia autem probate : quod bonum est tenete[2] ».

Nous avons procédé de la même manière pour les documents que fournissent Vincent de Beauvais, le B. Jacques de Voragine, Bernard de la Guyonie et saint Antonin de Florence. Ce sont des hommes trop graves et de sainteté trop éminente pour être dédaigneusement écartés ; en tout cas, ce sont des témoins de la croyance établie de longue date. Ils ont donc droit d'être discutés avec soin et de fournir un appoint à la véritable histoire.

Entre temps nous avons dit ce que nous pensions de telle ou telle tradition particulière ; le lecteur a pu juger de notre manière d'agir et de parler. Nous respectons sincèrement l'opinion des autres, en demandant qu'on nous accorde la liberté de penser autrement.

Si l'on nous reproche de n'avoir pas cité certains écrivains auxquels nous aurions pu faire d'utiles emprunts, nous dirons que vouloir tout dire a des inconvénients de plus d'une sorte. Il nous a semblé meilleur de viser à la sobriété. Fortunat, par exemple, fut le premier à donner officiellement le titre de *vierge* à sainte Marthe[3] : avant lui, aucun Père ne l'avait fait, et après, plusieurs Pères n'y songèrent pas. Nous n'avons point relevé ce témoignage, parfaitement inutile à citer, pensons-nous, puisque la croyance universelle de l'Église est certaine à ce sujet.

1. *Monuments inédits*, t. II, 1re partie.
2. Thess., V, 21.
3. *Miscellan.*, tit. IV, n° 26. (Migne, *Patrol. lat.*, t. LXXXVIII).

Nous aurions pu également essayer une dissertation sur le tombeau et les reliques de sainte Madeleine, dans la basilique de Saint-Maximin. Nous y aurions eu peut-être une compétence particulière, ayant vécu près de ce tombeau et tenu entre nos mains, pendant de longues heures, le chef de l'illustre pénitente. Nous aurions pu redresser quelques assertions hasardées et justifier une fois de plus la tradition provençale; mais cette besogne a été faite et bien faite, quoi qu'on en dise. Nous avons préféré renvoyer ceux qui désirent plus de lumière sur ce point aux *Monuments inédits* de l'abbé Faillon, et à l'histoire du *Couvent royal de Saint-Maximin*, par l'abbé Albanès.

En terminant cette note, nous tenons à protester, nous aussi, que la vérité nous est plus chère que les traditions les plus glorieuses. Si les origines de l'Église de France ne remontent pas aux temps apostoliques, on a raison, — nous le disons hautement, — de les ramener à leur date véritable. Mais, en attendant qu'on ait établi sur de meilleures preuves la thèse contraire à ces traditions, nous continuerons à remercier Dieu, en toute dévotion, d'avoir aimé la France d'un tel amour, et de lui avoir fait cette part dans les reliques de son cœur.

Appendice B.

(Livre Ier. — Ch. III.)

ICONOGRAPHIE DE LA FAMILLE DE JÉSUS.

Les artistes de toutes les époques se sont ingéniés à réunir dans un même tableau les ascendants ou les collatéraux de Jésus. C'est ainsi que nous possédons, en nombre considérable, des *arbres de Jessé* qui nous montrent, au sommet d'une tige sortie du flanc du patriarche, la Vierge-Mère tenant son fils entre ses bras, fleur merveilleuse épanouie au souffle de l'Esprit-Saint[1].

Mais il ne s'agit ici que de la descendance masculine de Jessé, représentée suivant les données de saint Matthieu[2] et de saint

1. « Stirps Jesse virgam produxit, virgaque florem; et super hunc florem requiescit Spiritus almus ». (In fest. Desponsat. V. M., resp. III).
2. Matth., I, 5-16.

Luc[1], avec le dessein de rendre visible le lien qui rattache Jésus-Christ à David. Quelquefois l'artiste remonte jusqu'au Père des croyants, mais en reliant Abraham et Jésus par les plus remarquables seulement des intermédiaires. La pensée reste la même.

Une inspiration différente a produit les tableaux dans lesquels sainte Anne tient, en ses bras, Marie qui porte le divin Enfant sur son cœur, ou même dans son sein, d'où il paraît sortir rayonnant de gloire.

Plus souvent, sainte Anne est assise sur un siège élevé, et Marie prend place sur les degrés avec l'Enfant sur ses genoux. Parfois Joachim et Joseph sont debout aux côtés du siège, achevant ainsi le groupement des ascendants directs du Fils de l'homme, suivant les apparences et la légalité judaïque.

Le musée d'Anvers possède la plus curieuse à coup sûr de ces œuvres d'art[2], et nous avons tenu à en donner ici la description, parce que c'est là un précieux document de la foi du seizième siècle à propos des *frères* et des *sœurs* de Jésus-Christ.

Ce tableau dû au pinceau de Victor et Henri Dunwege, artistes originaires de Dortmund (Westphalie), appartenait jadis à la galerie Van Ertborn, d'où il passa au musée municipal d'Anvers, en 1840, à la mort de son possesseur. Il fut peint sur bois [3] et mesure $1^{m},28$ de hauteur sur $1^{m},57$ de largeur. Le dessin en est correct et le coloris charmant : sa conservation est parfaite. Au centre de la composition, sainte Anne nimbée est assise sur une chaise, à dossier élevé, délicatement sculptée et sommée d'un baldaquin. Elle tient de la main gauche un livre ouvert et pose sa main droite sur l'épaule de Marie assise à ses pieds. La reine du Ciel, nimbée et couronnée, ses longs cheveux flottants sur ses épaules, caresse l'enfant Jésus qu'elle se dispose à embrasser. Debout, à droite de la chaise, Joachim, sous les traits d'un homme mûr, présente une corbeille de cerises, pendant que Joseph, debout à la gauche du siège, se découvre avec un respect attendri.

Au premier plan, à la droite de Marie, est assise Marie de Cléophas, nimbée, tenant Simon sur son bras droit, pendant que, de son bras gauche, elle presse Judas Thaddée. A ses pieds, Jacques le Mineur joue avec Joseph le Juste.

De l'autre côté, également nimbée, est assise Marie Salomé, entre les bras de laquelle Jean et Jacques le Majeur se partagent un fruit.

Il est impossible d'exprimer la douce gravité qui règne sur ces

1. Luc., III, 23-32.
2. Sous le n° 123 du catalogue officiel de 1894.
3. Il a été depuis transporté sur toile.

deux admirables visages, aux yeux baissés, mais où l'on devine un amour maternel plein de respect pour les hautes destinées de ces petits enfants. Le type de la divine Mère rappelle celui de la vierge de Van-Eyck, dans le *Triomphe de l'Agneau,* à la cathédrale de Gand. Sainte Anne est une aimable aïeule, à peine touchée par l'âge, et que ses voiles distinguent bien plus que ses années.

Au fond du tableau, des hommes paraissent étudier et discuter les textes qu'ils ont sous les yeux. S'ils n'étaient que deux, on pourrait voir en eux les époux des deux cousines de Marie : mais ils sont trois, et ne se rattachent pas suffisamment au groupe central pour que nous les y introduisions de notre propre autorité. Du reste, la pensée des Dunwege a été évidemment de mettre en relief les saintes femmes, — Anne, Marie, Jacobé et Salomé, — qui sont seules nimbées : et encore faut-il croire qu'ils ont surtout voulu fixer une attention toute spéciale sur les deux dernières et leurs enfants, dont les noms sont écrits en caractères très nets, au-dessus de la tête de chacun d'eux. Joseph se reconnaît à ses caractères habituels, et Joachim à la familiarité de son geste : pour eux, il n'y a pas de doute, ils prennent part à l'action générale.

Quel fut le motif du choix, spontané ou suggéré, que firent les artistes westphaliens, en s'attachant à la reproduction de cette scène de famille? Donner une réponse satisfaisante n'est guère permis : mais on peut supposer que les inspirateurs des Dunwege voulaient répondre aux arguties qui commençaient à se produire contre la maternité unique de Marie. L'hérésie s'attaquait alors violemment au culte de la très sainte Vierge, et quelque bon catholique crut peut-être utile de mettre, sous les yeux du peuple, la démonstration par l'image de la doctrine compromise. Quoi qu'il en soit, ce zèle pieux nous a valu tout à la fois un chef-d'œuvre et un témoignage éclatant de la croyance de nos pères. Nous regrettons de n'avoir pu donner ici qu'une description, au lieu d'une reproduction de cette peinture : nous espérons néanmoins que nos lecteurs nous sauront gré de la leur avoir signalée.

Appendice C.

(Livre Ier. — Ch. IV.)

AIN-KARIM ET JUTTA.

La tradition a longtemps fixé la demeure de Zacharie et d'Élisabeth à Hébron, que l'on regardait comme la « cité de Juda », dont parle saint Luc[1] : mais la critique a établi que c'était là une opinion relativement récente, puisqu'elle ne remontait pas au delà du neuvième siècle[2]. Cependant la dévotion des pèlerins, même quand elle acceptait la croyance favorable à Hébron, cherchait le lieu de la Visitation plus près de Jérusalem, à Aïn-Karim, à l'entrée de ce qu'on appelle le désert de saint Jean. Ce n'est pas, quoi qu'on ait dit, au frère Liévin ni à M. Victor Guérin que l'on doit la persuasion qui pousse les visiteurs de la Terre Sainte vers l'humble village d'Aïn Karim, en dépit des désagréments à craindre de la part des fanatiques habitants de cette localité. Nous voyons en effet la preuve de ce mouvement, dans des écrits bien antérieurs au *Guide* du frère Liévin et à la *Terre Sainte* de M. Guérin[3]. Leurs auteurs donnent comme point de repère la fontaine de Saint-Philippe, qui se trouve à quinze minutes d'Aïn Karim, sur la route de Bethléem[4], d'où ils venaient au sanctuaire de la Visitation. Pour eux, *Saint-Jean de la Montagne* répond bien à l'indication de saint Luc : « *Abiit* (*Maria*) *in montana*, Marie prit le chemin de la montagne[5] ». D'où nous concluons légitimement que la tradition relative à Aïn-Karim remonte beaucoup plus haut que Liévin. Elle remonte même plus haut que les croisés, contrairement à l'opinion de Tobler[6]. « On ne voit donc pas, dit à bon droit Le Camus, ce qui empêche d'admettre que Zacharie habitait au lieu mêmed'Aïn-Karim[7] ». Bien que nous ne tenions pas à identifier ce village avec l'*Aïn*, ville sacerdotale, dont parle Josué[8] et qui était située dans la tribu de Siméon, au dire de Smith[9], nous

1. Luc., I, 39 : « In civitatem Juda ».
2. Cf. *Acta SS.*, ad 24 junii.
3. Cf. Roger, *la Terre Sainte* (1664); — Goujon (*Hist. et voyage de la Terre Sainte* (1671), etc.
4. Cf. Liévin, *Guide*, 2e partie, p. 28.
5. Luc., I. 39
6. Ap. *Descriptiones*, in h. l.
7. *Vie de Jésus-Christ*, 1re part., liv. II, c. 2.
8. Josue, XIX, 7, et XXI, 16.
9. *Dictionary*, v° *Ain.*, cit. Robinson, *Biblical Researches*, II, 204.

ne contredisons pas non plus à l'opinion qui l'attribue aux Lévites, avec Bethsemes [1] et Tinnah [2], dans son voisinage immédiat.

Cependant Reland [3] a mis en avant une opinion qui fixe à Jutta (Jutah), ou Jota, au sud d'Hébron, le lieu de la naissance du Baptiste. M. l'abbé Fouard, dans sa *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, l'a suivie, et tout récemment, dans des articles fort remarquables, M. l'abbé Raboisson lui a donné l'appui de son érudition et de son talent [4]. Ce qui était pour Reland une conjecture, pour M. Fouard une probabilité, est devenu pour M. Raboisson une certitude. Il ne nous convient pas de trancher la question, et le lecteur est libre de prendre parti à sa guise. Nous nous contentons de consigner ici le sentiment du collaborateur de Smith : « Cette opinion, bien que soutenable, n'a pas encore pour elle la force de l'évidence [5] ». C'est pourquoi nous sommes resté fidèle à notre vieil ami Liévin : personne ne peut nous en faire reproche.

Nous mentionnons, pour simple mémoire, l'avis de l'auteur anonyme du *Baptista Salvatoris* [6], qui fait naître le Précurseur à Kiriath-Juda, ville jadis florissante des environs de Nazareth. *Kiriath-Juda* signifie bien : *civitas Judæ;* cette cité aurait été bâtie, au temps de Josué, en l'honneur du patriarche Juda, et aurait encore subsisté, au premier siècle de notre ère. Nous ne connaissons pas d'autre partisan de cette opinion, et n'avons trouvé nulle part ailleurs trace de ce Kiriath-Juda.

Appendice D.

(Livre Ier. — Ch. V.)

LA TÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE A AMIENS.

La cathédrale d'Amiens se glorifie, à bon droit, de posséder une

1. Actuellement *Aïn-Shemes*, à quatre milles environ d'*Aïn-Karim*, vers l'ouest.
2. Actuellement *Tibneh*, située, à deux milles, à l'ouest d'*Aïn-Shemes*.
3. *Palestine*, 870.
4. *Terre Sainte*, 1894, mois d'octobre et de novembre.
5. Grove, ap. Smyth, *Dictionn.*, v° *Juttah.*
6. C. X. (Imprimé en 1590. Bibl. de Ste-Geneviève, ms. 290²).

insigne relique du Précurseur, connue sous le nom de *tête de saint Jean-Baptiste.*

Cette dénomination veut être expliquée.

La tête du Précurseur a été divisée en trois parties, dont la première se conservait, à Rome, dans l'église de Sainte-Pudentienne [1], — la seconde est à Gênes, dans l'église de San Lorenzo [2], — et la troisième, en France, dans une chapelle de la cathédrale d'Amiens. Chacune de ces parties est habituellement désignée par le nom de *tête,* bien que les églises où se gardent les trois reliquaires n'aient jamais prétendu posséder autre chose qu'une portion de la tête de saint Jean [3].

La part faite à l'église d'Amiens est à coup sûr la plus belle. C'est le *faces,* tout entier, du sommet du front à la mâchoire supérieure inclusivement. L'occasion nous ayant été donnée, l'an dernier, de voir de très près cette précieuse relique, nous pouvons en donner une exacte description.

La face du Précurseur, entièrement dénudée, est de couleur foncée, accentuée encore par l'enveloppe de métal qui l'enserre, comme une sorte de coiffe. Un bandeau, orné de pierres précieuses, et surmonté d'une image archaïque de saint Jean, cercle le haut du front qui paraît avoir été très élevé. Les orbites, larges et profondes, donnent l'idée d'un regard puissant, bien propre à compléter l'effet de la parole austère du prêcheur : on y retrouve, semble-t-il, l'expression convenable au : *Non licet!* L'ensemble est d'aspect douloureux et sévère; il y a des larmes au fond de ces yeux éteints. Au-dessus de l'orbite gauche, à la naissance du sourcil, on reconnaît distinctement la trace du coup de poinçon donné par Hérodiade, cherchant peut-être à crever l'œil.

L'histoire de la relique présente les caractères de la plus sérieuse authenticité. Après la décollation du Baptiste, sa tête fut gardée à Machéronte, puis emportée à Jérusalem par Hérodiade, qui s'en faisait sans doute un trophée, ou, suivant la superstition iduméenne, voulait empêcher la résurrection du martyr [4]. Retrouvée dans le palais des Asmonéens, elle fut transférée à Constantinople, à Émèse, puis à Comanes, et enfin revint à Constantinople, où elle arriva le 25 mai 850, sous le pontificat d'Ignace et le principat de Michel III. Déposée d'abord dans le palais im-

1. Elle était jadis conservée dans l'église de Saint-Sylvestre *in capite.*

2. Dans une somptueuse chapelle, dont l'entrée est interdite aux femmes, en haine d'Hérodiade. La relique est conservée dans un coffre bardé de fer, au-dessus du baldaquin de l'autel.

3. La connaissance de cette division remonte à John Mandeville, célèbre voyageur anglais, qui avait fait le pèlerinage d'Orient, en 1366, et visité à Sébaste, le tombeau du Précurseur.

4. On sait que les Arabes redoutent surtout la décapitation, comme empêchant la résurrection glorieuse.

périal, elle fut ensuite confiée aux moines de l'illustre monastère de Studios.

Vers 1050, sous le règne de Constantin Monomaque, elle fut divisée en deux parties, au dire de Du Cange [1]. Le crâne resta au monastère, et la face fut donnée à l'église Saint-Georges de l'Arsenal. Une nouvelle division pratiquée ultérieurement sépara le derrière de la tête, qui se trouve aujourd'hui à Rome, dans la chapelle privée du souverain Pontife [2]. La mâchoire inférieure est représentée par des fragments, épars en France et en Piémont. Le crâne lui-même est à la cathédrale de Gênes, où des croisés l'ont apporté de Constantinople, lors de la prise de cette ville par les Latins.

Un ecclésiastique amiénois, Walon de Sarton, qui avait pris part à cette croisade, et avait été nommé chanoine de Saint-Georges, trouva dans le trésor de son église la face de saint Jean, recouverte d'un masque de cristal et posée sur un plat d'argent. Il l'emporta sans rien dire et vint la remettre aux mains de l'évêque d'Amiens, Richard de Gerberoy, qui la reçut solennellement le 17 décembre 1206, assisté de Laurent, abbé de Saint-Riquier [3].

Depuis ce moment, elle n'a plus quitté la cathédrale d'Amiens, où elle fut l'objet d'une vénération empressée, jusqu'à la Révolution. A cette époque, le maire d'Amiens, Lescouvé, réussit à la sauver, mais en sacrifiant le magnifique reliquaire où elle était enfermée. Dès que la paix fut rendue à l'Église, Lescouvé la remit à Mgr de Villaret-Joyeuse, qui la reconnut et renouvela son culte, sinon avec l'éclat, du moins avec la piété des anciens âges. Mgr de Bombelles remplaça le plat d'étain, sur lequel on l'avait fixée, par un plat d'argent; Mgr Bataille fit rétablir la fête de la Translation, qui avait disparu du calendrier et du bréviaire amiénois [4], et, tout récemment, Mgr Renou a consacré, par des fêtes solennelles, le renouveau de la dévotion envers le chef de saint Jean-Baptiste [5]. Puissions-nous voir encore la confiance des chrétiens récompensée par les grâces de toute sorte, que Dieu se plut à répandre sur nos ancêtres, par l'intermédiaire de son Précurseur!

Pour nous, qui avons eu la joie de tenir entre nos mains et de baiser ce chef sacré, nous en remercions le divin Ami comme

1. Du Cange, *Traité historique du chef de S. Jean-Baptiste.*
2. H. de Ragnau, *Sermon pour la fête de S. Jean-Baptiste.*
3. Id., *Ibid.*, cit. Salmon, *Hist. du chef de S. Jean-Baptiste.* — Du Cange, *ut. supra.* — Corblet, *Hagiographie du diocèse d'Amiens.*
4. *Lettre circulaire*, du 14 avril 1879.
5. Cf. *Lettre pastorale* du 3 juin 1894.

d'une faveur exceptionnelle[1]. C'était, nous semble-t-il, la récompense de notre humble effort en l'honneur de saint Jean-Baptiste, et le présage de son heureux succès.

Appendice E.

(LIVRE II. — CH. III.)

CATHERINE EMMERICH ET LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

Dans notre *Essai sur la Passion*, nous avons eu occasion de dire ce que nous pensions des révélations privées comme éléments de l'histoire évangélique : nous croyons utile de revenir encore une fois sur ce sujet, parce que tout récemment on a tenté, à propos de sainte Madeleine, de donner aux *Visions* de Catherine Emmerich la valeur de véritables documents historiques.

Nous professons pour la vénérable religieuse de Dulmen tout le respect que commandent ses vertus et les grâces dont il a plu à Dieu de la favoriser. Dans les révélations recueillies par Clément Brentano, nous aimons à reconnaître, avant toute chose, un grand charme de piété, puis un tour ingénieux de la pensée, une vive couleur dans les tableaux, des rencontres heureuses avec les écrivains sacrés et les maîtres de la vie spirituelle, et des indications précieuses pour le commentaire de l'Évangile. De tout cela conclurons-nous à l'acceptation des récits qui constituent ces *Révélations,* comme conformes à la réalité historique, géographique, ethnographique? Certaines gens le veulent et se scandalisent d'un doute, « qui fait injure, disent-elles, à l'Esprit saint ».

Nous n'avons pas à discuter ici la part que l'action divine a pu prendre dans le travail d'esprit de Catherine Emmerich : mais en admettant l'inspiration, nous ne sommes pas obligés de croire à la concordance parfaite des confidences de la *Voyante*

1. L'auteur accompagnait, en cette circonstance, le Révérendissime Père Frühwirth, général de l'Ordre de Saint-Dominique, à qui Mgr l'évêque d'Amiens avait fait l'honneur d'une ostension particulière.

avec l'histoire, la géographie et l'ethnographie, quoi qu'en pensent les partisans de la doctrine contraire. Avant même d'établir cette concordance, nous aurions à mettre d'accord entre elles les diverses visionnaires, en qui abondent les contradictions les plus évidentes.

« La question de l'inspiration surnaturelle, — disions-nous, dans l'*Introduction* de l'ouvrage cité plus haut, — n'a rien à voir ici. En donnant de plus vives lumières à certaines âmes sur la Passion et la mort du Rédempteur, l'Esprit saint n'était pas obligé à leur présenter ces faits avec des détails rigoureusement exacts. De ce que sainte Brigitte voit le crucifiement avec les yeux des artistes byzantins, et Marie d'Agréda avec ceux des artistes espagnols, il ne s'ensuit pas que leur âme n'a pas été merveilleusement pénétrée d'amour et de compassion, comme elle eût pu l'être si elles se fussent trouvées, avec Madeleine, au pied de la croix. L'inspiration pouvait même leur créer une surprise et un trouble pénibles, en leur montrant les acteurs du drame du Calvaire avec une physionomie différente de celle que leur donnait l'art local ou contemporain. Dès leur enfance, elles avaient vu le Sauveur, Marie, saint Jean, Pilate, les soldats et les bourreaux, sous des couleurs qu'il était difficile et inutile de modifier. A quoi aurait-il servi que Catherine Emmerich, par exemple, ne vît pas Malchus avec les dehors d'un soudard d'Albert Dürer, *appliquant son gantelet de fer*[1] sur la joue du divin Maître? En quoi la flagellation est-elle moins navrante pour avoir été vue, en esprit, tout autrement que ne le comportaient les mœurs romaines ou juives? Dieu ne se proposait certainement pas de fixer dans l'âme de ces pieuses femmes le souvenir de la Passion, avec des traits empruntés à la colonne Trajane ou aux bas-reliefs de la Phénicie. Il ne faut pas demander aux *Révélations* ce qu'elles ne comportent pas, et faire comme certaines gens, pour qui l'histoire et la nature ne sauraient avoir raison contre leur façon de comprendre ces écrits. Les saintes visionnaires se seraient donné le démenti le plus formel, et par là même auraient fait remonter le reproche d'erreur jusqu'à l'Esprit-Saint, en se montrant aussi exigeantes que leurs lecteurs. Elles n'en ont rien fait, et semblent avoir deviné le jugement que Benoît XIV devait porter sur les *visions* et la manière de les interpréter. »

Nous regrettons de le dire, mais Catherine Emmerich se met souvent en contradiction avec les faits établis et les observations les plus exactes. En général, elle nous paraît avoir vu la Palestine, le Sauveur et son entourage, avec les yeux d'Albert

1. « La man ferrata di Malco », écrivait Piazza, en 1713 (*Emerologio di Roma*, un ouvrage dont Catherine semble avoir eu souvenir, en dictant le c. VI de la *Douloureuse Passion*).

Dürer, de Martin Schoën et des artistes qui ont doté l'Allemagne des Bibles et des *Histoires saintes,* dont les *illustrations* si pleines de vie, font à la fois notre admiration et notre étonnement. Quoi qu'on en dise, elle ne paraît pas soupçonner l'Orient, dont la nature et les mœurs lui sont également étrangères : dans ses *Révélations,* — physionomies, costumes, paysages, — tout appartient à l'Allemagne du quinzième et du seizième siècle. Pour rester dans notre sujet, sa Madeleine n'a rien d'oriental et se présente à nous dans une parure que nous reconnaissons pour l'avoir vue dans certains tableaux des maîtres flamands [1].

Ce serait sans doute peu de chose, si le commentaire de ces *illustrations* était uniquement emprunté à des sources pures, comme l'Évangile et les Pères : mais les *Apocryphes* et les *légendaires* les moins autorisés y ont parfois une part trop large. En lisant le récit des voyages imaginaires de Jésus à Chypre et en Arabie, on n'est pas seulement étonné d'y retrouver les rêveries des *Apocryphes* [2], mais on pense involontairement aux fantaisies de M. Notovitch, dans sa *Vie inconnue de Jésus-Christ.* Il y a plus : les textes évangéliques sont quelquefois arrangés, — pour ne pas dire « remaniés », — avec une hardiesse inquiétante, non pour la visionnaire dont la naïveté est indiscutable, mais pour ses lecteurs qui ne sont pas toujours en mesure de se défendre contre l'illusion. Il en résulte un sentiment de malaise, que ne compense pas la sincère émotion dont ces pages sont imprégnées et que l'on voudrait goûter en tout abandon.

Elle n'est pas seule, du reste, à donner cette impression, et la lecture de Marie d'Agréda nous semble capable de semblables effets : si nous n'y insistons pas, c'est que nous n'avons pas eu occasion de constater la même mise en œuvre de ces dernières *Révélations*, moins connues d'ailleurs et jouissant d'un moindre crédit parmi les âmes dévotes de notre pays.

C'est pourquoi nous jugeons comme l'a fait M. le chanoine Ribet la tentative dont *l'Univers* a rendu compte, dans son numéro du 2 août 1894. A vrai dire, l'ouvrage en question n'est pas exclusivement emprunté aux révélations de Catherine Emmerich ; — sainte Marguerite de Cortone, sainte Brigitte, sainte Catherine, le Bienheureux Élie ont aussi fourni leur contingent. De ces vénérables éléments, nous dirons la même chose que de la source principale, où l'auteur a d'abord puisé : « Les révélations particulières, dûment contrôlées, commandent le respect; mais elles ne s'imposent pas à la foi publique. L'Église les accueille

1. Tels, par exemple, les deux ravissants panneaux que possède la bibliothèque des Dominicains de Gand, et qui appartiennent à cette école.

2. « Apocryphorum somnia », dit saint Jérome. (lib. IV, *Comment. in Matth.*, c. 23).

avec une réserve extrême, se contentant de leur octroyer, quand elle les juge propres à l'édification, un laisser-passer qui ne confère ni garantie doctrinale ni certitude historique[1] ». — « Tout ce qui a pu être révélé à des saints depuis (la révélation faite aux apôtres), n'a qu'une valeur contingente, contestable même, l'Église ayant cela d'admirable qu'avec son inflexible unité dans le dogme, elle laisse à l'esprit, en tout le reste, une grande liberté. Ainsi l'on peut croire aux révélations particulières, surtout lorsque ceux qui en ont été favorisés ont été élevés par l'Église au rang des Saints qu'elle vénère par un culte public ; mais on peut aussi tout contester, même en ce cas, sans sortir des limites de l'orthodoxie. C'est alors à la raison à discuter et à choisir[2]. »

Conclusion pratique : on fait de l'histoire évangélique avec des documents historiques, — c'est-à-dire avec les saintes Écritures, la tradition, les observations des explorateurs sérieux et des commentateurs autorisés, les écrivains profanes contemporains, — et non pas avec des révélations privées, où la part de l'inspiration est si difficilement séparée de celle qui revient à l'imagination, — suivant une des plus célèbres voyantes du moyen âge[3]. C'est pourquoi nous avons emprunté seulement à Catherine Emmerich quelques traits d'observation dignes de remarque, ou quelques commentaires heureux des textes acceptés, — comme nous avons fait d'ailleurs pour d'autres saintes âmes, que nous tenons en grande vénération et dont nous demandons l'intercession auprès du divin Maître.

Appendice F.

(Livre III. — Ch. Ier.)

ICONOGRAPHIE DES APOTRES.

Nous croyons faire plaisir au lecteur en lui parlant ici de

1. *L'Histoire par les révélations privées.* (*Univers*, du 2 août 1894).
2. Cazalès, *Avant-propos de la* « Douloureuse Passion », p. 9.
3. Si notre mémoire est fidèle, la remarque appartient à sainte Catherine de Sienne.

l'iconographie des Apôtres, et des attributs symboliques par lesquels on les distingue habituellement.

Il est inutile de remarquer l'absence de tout document sérieux, d'après lequel nous puissions préciser la physionomie particulière de chaque membre du collège apostolique. Les types acceptés sont de pure convention, souvent en contradiction avec ce qu'il est permis de supposer, toujours étrangers à l'Orient et à la Palestine. Cette collection de sénateurs ou de proconsuls romains, vêtus de la toge et du péplum, que les sarcophages, les verres, les fresques de l'âge primitif nous mettent sous les yeux, n'a rien de commun avec la galerie que formeraient en réalité les pêcheurs, les publicains, les zélotes de Galilée. Sans doute, en se mêlant à la société grecque et romaine, Pierre et Paul ont bien pu revêtir le costume ordinaire à Rome et à Corinthe, — comme Jacques le Mineur a dû conserver celui des Scribes de Jérusalem, et Jean l'Évangéliste prendre celui des colonies asiatiques : mais on ne se représente pas le premier concile de Jérusalem comme offrant le spectacle de la Curie romaine ou de l'Aréopage.

Ce que nous disons des vêtements, doit se dire, à plus forte raison, de la figure et de la physionomie générale. Dans ce jeune homme imberbe, aux longs cheveux bouclés, il nous est difficile de reconnaître le brun pêcheur de Bethsaïde, au visage hâlé, à la barbe fine et aux cheveux coupés courts, que devait être Jean l'Évangéliste, en attendant qu'il devînt le beau vieillard à la barbe blanche éventaillée sur sa poitrine. Pourquoi André est-il représenté, — ainsi que Barthélemy et Simon, — comme avancé en âge, presque caduc, lorsque tout porte à croire qu'il était à peu près contemporain du Christ par sa naissance, et que les deux autres avaient, en l'an 34, à peine atteint la cinquantaine? Comment Judas a-t-il le privilège des cheveux roux, — en signe de dérision et de mépris, — lorsque l'Orient estime cette couleur du poil comme une beauté? Autant de questions qu'il est impossible de résoudre en se rapportant aux plus anciens documents, trop vagues quand ils existent, pour permettre une réponse. Nous savons seulement que Jacques le Mineur devait être de taille moins élevée que son homonyme, et nous pouvons raisonnablement supposer quelque ressemblance entre les deux fils de Zébédée. A cela se bornent les affirmations plausibles.

En fait, les apôtres sont d'ordinaire représentés, dans les monuments primitifs, avec des caractères communs d'âge, de taille et de figure[1], à l'exception de Pierre et de Paul, dont nous croyons

1. V. par exemple, un sarcophage du musée d'Arles et un autre du musée de Latran, gravés dans l'ouvrage de M. Pératé (*Archéologie chrétienne*, p. 317-318).

posséder les véritables portraits, comme on le verra dans l'Appendice suivant. Quelquefois, mais rarement, ils sont imberbes, en signe de la jeunesse surnaturelle dont la gloire les a revêtus.

A mesure qu'on avan ce dans l'histoire de l'art chrétien, les types se modifient, au gré du génie de chaque peintre ou sculpteur. Chaque apôtre prend un caractère distinct, mais qui dépend uniquement de la fantaisie de l'artiste : saint Jean seul conserve sa juvénile et presque féminine beauté. Dans l'*Art chrétien*, Grimouard de Saint-Laurent a noté les caractéristiques des Douze, d'après la tradition plus ou moins autorisée : nous renvoyons à cet ouvrage les lecteurs désireux d'en savoir plus long sur ce chapitre.

Bornons-nous à dire que les apôtres devaient avoir la physionomie ordinaire en Palestine : le teint brun, les cheveux et la barbe noirs ou châtains, les traits fins, l'expression digne et facilement majestueuse, la taille assez élevée, la démarche grave, toute l'apparence de la vigueur pondérée qui convient aux hommes d'action réfléchie. C'est une belle race que celle de Galilée, surtout aux bords du lac, et l'on y retrouve, à chaque pas, le type du Christ lui-même, tel qu'il est fixé par les monuments primitifs. Chez les fils d'Alphée et de Zébédée, il ne nous déplaît pas de retrouver des marques de leur royale origine, — ainsi que, dans Barthélemy, la trace de sa noblesse et de sa culture intellectuelle, — dans Matthieu, l'habitude de traiter avec les hommes, — et dans Thomas, des allures que nous appellerions volontiers chevaleresques : fierté, réserve, élan, tout cela se lit encore sur ces beaux visages de Juifs et de fellahs, que l'on rencontre en Palestine, dans les rues des villes ou dans les sentiers des campagnes. A vrai dire, nous aimerions mieux voir, en nos tableaux d'église, ces vrais fils d'Israël que les affranchis de Tibère ou de Claude, auxquels nous devons nous résigner, pour ne pas en venir aux débardeurs ou aux mariniers des quais de la Seine, sous les traits desquels le *néo-christianisme* nous offre les collaborateurs du Verbe-Incarné. Gens du peuple, tant qu'on voudra : mais gens du peuple oriental, étrangers aux veules déformations du labeur moderne dans nos villes, facilement adaptés aux élévations de toute nature, par leur foi, leur amour de la patrie, leur goût de l'idéal et de la poésie, — avant même que la touche du Maître se fît sentir en leur préparation à l'apostolat. Il n'y a rien de commun entre eux et les personnages *grossiers* que la légende veut nous imposer : à force de grandir l'action divine, dont ils bénéficièrent, on arrive à fausser leur caractère et à les rendre inacceptables. La grâce élève et parfait la nature, c'est vrai : mais elle choisit les natures les plus heureuses pour opérer ses plus merveilleuses transformations.

Les apôtres sont représentés d'ordinaire avec un attribut, des-

tiné à rappeler le caractère spécial de leur vie ou de leur mort. Saint Pierre tient les clefs et un livre, en signe de sa puissance spirituelle et de son magistère infaillible. Saint André s'appuie sur la croix transversale, à laquelle il fut attaché. Saint Jacques le Majeur a, dans sa main, le bourdon des voyageurs et sur l'épaule, la coquille des pèlerins de Compostelle, où l'on vénère son tombeau. Jean, son frère, est accosté de l'aigle, comme évangéliste du Verbe éternel, et tient un vase d'où s'échappe un serpent, par allusion au poison qu'il aurait bu, à Pathmos ou à Éphèse. La lance désigne saint Thomas, — le marteau à foulon saint Jacques le Mineur, — la hache saint Mathias : ce sont les instruments de leur martyre. Saint Barthélemy est reconnaissable au couteau qui l'écorcha, — saint Simon à la scie dont il fut coupé en deux.

L'ange qui accompagne saint Matthieu, rappelle qu'il fut l'évangéliste de l'humanité du Sauveur. Saint Jude se distingue par la croix patriarcale qui lui sert de bâton, ou par la massue qui lui donna la mort. Enfin saint Philippe tient, dans ses bras, la croix sur laquelle il rendit le dernier soupir.

Dans les monuments chrétiens des premiers siècles, les apôtres sont quelquefois figurés par des *agneaux*, ou mieux par des *brebis* groupées autour du Bon Pasteur : — quelquefois aussi par des *colombes* ou par des *cerfs* qui viennent boire à la source de la vie éternelle. Ils ont aussi l'apparence de *pêcheurs*, pour rappeler la promesse de Jésus de les faire pêcheurs d'hommes. Souvent ils sont assis ou debout à l'ombre d'un *palmier*, parce que le juste est comparé, dans les Psaumes, au palmier qui fleurit et fructifie au bord des eaux.

Le plus ordinairement ils ont en main des rouleaux, *volumina*, qui sont les évangiles, ou les symboles de leur enseignement. Saint Pierre porte quelquefois sa croix, le pied en avant et la traverse derrière l'épaule, à l'encontre de nos *Portements de croix*, qui sont en désaccord avec tous les monuments primitifs. — Par allusion à la parole divine : « Vous êtes la lumière du monde », les premiers chrétiens aimaient à mettre sur leurs lampes des figures d'apôtres, comme on peut le voir dans les Musées chrétiens de Rome et d'ailleurs.

Les Mystiques ont voulu voir, dans les pierres précieuses qui forment les fondements de la Jérusalem céleste, des symboles des apôtres, et ont assigné à chacun d'eux l'une de ces gemmes, suivant une interprétation que l'on retrouve dans Corneille de la Pierre[1] : mais il nous paraît inutile d'y arrêter le lecteur.

1. Comment. de l'Apocalypse, c. XXI, 19-20. — Cf. F. de Villenoisy, *Les pierres gravées dans l'Antiquité sémitique.*

La liturgie nous les présente sous un aspect qu'il nous convient d'admirer en terminant : « J'ai vu, dit-elle, un groupe d'hommes vêtus d'habits splendides, et l'ange du Seigneur m'a dit : Ces hommes sont les saints, qui sont devenus les amis de Dieu[1] ».

Appendice G.

(Livre III. — Ch. II.)

ICONOGRAPHIE DE SAINT PIERRE.

Il est assez difficile de dire pourquoi les artistes modernes donnent à saint Pierre une physionomie toute différente de celle que lui assignent les documents les plus anciens et les plus respectables.

Un médaillon trouvé par Boldetti, dans le cimetière de Domitille, et que MM. Goyau[2] et Perate[3] jugent antérieur au quatrième siècle, peut-être attribuable au deuxième, nous montre le prince des apôtres sous les traits que connaissent tous les visiteurs de la Basilique vaticane. Le saint Pierre de bronze, dont les pèlerins ont coutume de baiser les pieds, a la même tête énergique, aux cheveux crépus, à la barbe courte et fournie, — la tête d'un homme vigoureux, actif, un peu mélancolique, mais sans rien qui sente l'affaissement sous le poids de la vie.

Dans la fresque des *Stanze*, qui représente saint Léon arrêtant Attila, Raphaël a peint l'apôtre d'après ce type, que l'on reconnaît également à travers les âges, dans un sceau de Grégoire VII et un plomb de Boniface VIII, — la mosaïque du *Triclinium* du Latran[4], et une miniature des *Actes des apôtres*, manuscrit offert à Innocent VIII, par la reine de Chypre, Catherine Cornaro[5]. Un verre doré du Musée chrétien du Vatican lui donne, il est vrai, un crâne chauve et une barbe rare : mais il y est représenté

1. *Offic. Apost.*, 2um nocturnum, Resp. IV.
2. *Le Vatican*, p. 10 (avec gravure).
3. *Archéologie chrétienne*, p. 365 (avec gravure).
4. Mosaïque du IXe siècle, représentant saint Pierre qui donne le pallium à Léon III et l'étendard à Charlemagne.
5. *Bibl. Vatic.*, fonds Vat. grec, n° 1208, f. 6. — Nous citons seulement ici les monuments les plus caractéristiques.

comme Moïse frappant le rocher, et son image a pu se ressentir du symbolisme qui guidait la main du peintre. En tout cas, ce monument a beaucoup moins de valeur artistique que les précédents, surtout le premier qu'on a justement qualifié d'*admirable*[1]. C'est dans le même esprit symbolique, et dès lors peu exact, qu'ont été peints ou gravés les portraits imberbes de l'apôtre, devenu l'image de l'éternelle jeunesse de la papauté, comme le Christ imberbe est l'image de l'éternelle jeunesse de la divinité.

La statue de la basilique vaticane a donné lieu à une légende que nous croyons utile de signaler. En 452, le pape saint Léon le Grand, pour se concilier davantage la protection de son illustre devancier contre les Huns d'Attila, aurait fait fondre le Jupiter Capitolin qu'il aurait transformé en saint Pierre. « Mais, dit M. Pératé, aucun document ne nous en démontre l'existence avant le moyen âge; et vraiment on ne sait que dire, les points de comparaison manquant tout à fait, pour attribuer au cinquième siècle cette œuvre superbe; l'on ne peut que combattre d'instinct, sans preuves décisives, l'opinion des savants qui la reportent au treizième siècle. Quelle vie, quelle grande et profonde expression donnée au bronze! Nul excès dans la noblesse austère de l'attitude, ou dans la sévérité de la draperie, qui s'adapte parfaitement au corps; et l'on peut louer sans restriction la beauté de la tête, si bien conforme au type traditionnel, que nous a conservé la célèbre médaille de la bibliothèque Vaticane[2] ».

« J'ignore, dit à ce propos M. Francis Wey, qui a avancé que c'était l'ancienne statue de Jupiter Capitolin : mais je pense qu'on a voulu faire une plaisanterie[3] ». — Cette plaisanterie n'en obtient pas moins toujours un grand succès parmi les naïfs, grâce aux *savants* auteurs de certains *Guides,* même des plus catholiques[4].

Quoi qu'il en soit, la statue de saint Pierre est tellement en vénération que les baisers des fidèles en ont poli et usé le pied, et que d'innombrables réductions en ont été faites. Tout le monde la connaît et, par elle, peut avoir l'idée du type traditionnel d'après lequel ont été faites la plupart des images du premier vicaire de Jésus-Christ. Elle n'a pas traversé les siècles sans courir de périls. L'édit de Léon l'Isaurien, qui proscrivait les images, faillit amener sa destruction. Heureusement le pape Gré-

1. Pératé, *loc. cit.*

2. Id., *op. cit.*, p. 290. — « Il y a aussi, dans l'église souterraine de Saint-Pierre, une statue de marbre fort retouchée au moyen âge... qui reproduit, avec de légères variantes, la statue de bronze du premier évêque. » (Id., p. 292). — Cf. *Le Vatican*, p. 425, où cette statue est reproduite en phototypie.

3. Wey, *Rome*, c. XI.

4. V. *Rome* (dans la collection des *manuels de voyages*, de Léon Woerl), p. 38.

goire II barra le chemin aux Iconoclastes. « Il défendit, au péril de sa vie, le cher patrimoine de l'Église, ces fresques, ces mosaïques, ces statues qui enseignent aux illettrés ce que les livres ne leur peuvent apprendre, ce catéchisme en images offert aux yeux des petits enfants. Il repoussa énergiquement le reproche d'idolâtrie, et tandis que les sectaires d'Orient s'acharnaient avec une rage féroce à brûler et briser les Madones, à outrager les Crucifix dont les plaies saignaient de nouveau, il prêcha la croisade pour le salut de l'art, au nom de la statue de saint Pierre. Les partisans des images répandaient sous son nom des lettres éloquentes à l'empereur. « Tout l'Occident », y était-il dit, « apporte le tribut de sa vénération au prince sacré des apôtres; et nous affirmons que si tu essaies d'abattre son image, nous serons innocent du sang répandu, qui retombera sur ta tête [1]. »

Les Iconoclastes ne vinrent pas alors : mais, au seizième siècle, ils se montrèrent, sous les apparences des lansquenets du connétable de Bourbon et de Charles-Quint. La haine luthérienne se donna libre carrière dans la basilique profanée, où vraiment l'on put voir l'*abomination de la désolation* [2]. Un véritable miracle sauva l'image du Prince des Apôtres, que devait aussi dédaigner, comme de trop peu de prix, la rapacité révolutionnaire. En 1798, la basilique vaticane dut livrer aux commissaires de la République ses vases sacrés, ses reliquaires, ses paremens d'autel, ses lampadaires et ses candélabres, en un mot tout ce qui représentait une valeur aux yeux des spoliateurs. La Confession fut dépouillée de toutes ses lampes, et l'autel de la chapelle souterraine, jadis revêtu d'argent, fut complètement mis à nu. Quatre jours après, — le mardi 5 juin, — les commissaires firent reporter à la basilique une lampe de peu de valeur destinée à brûler devant la statue de saint Pierre [3]. La dévotion populaire avait sans doute amené à composition les farouches émules des protestants d'outre-Rhin. Après quatorze siècles, — peut-être plus [4], — la sainte image continue à recevoir les hommages des fidèles accourus de tous les points de l'univers; puisse-t-elle être toujours aussi bien gardée contre les menaces de l'impiété moderne !

D'après ce qui précède, on voit que la véritable tradition artistique est d'accord avec le texte de Nicéphore [5]. Dans le cours des temps, la préférence a été parfois donnée au type consacré par les verres dorés du musée Vatican et la description des *Ménées*

1. *Le Vatican*, ut sup. — André Pératé, *Les Papes et les arts*, p. 430.
2. Matth., XXIV, 15, cit. Dan., IX, 27.
3. *Diario del Capitolo* : Sabato, 2 Giug. (1798), — Martedì, 5 detto.
4. Cancellieri, *De secret. Basilic. Vatic.*, t. III, p. 1503), dit qu'elle a été fondue sous Constantin, d'après un modèle antique, dont on changea la tête pour la rendre conforme au type traditionnel. — De Magistris la croyait encore plus ancienne.
5. Nicéphore Calliste, *Hist. eccl.*, II, 37.

des Grecs [1]. Ce dernier a, de nos jours, une assez grande faveur : le Saint Pierre chauve, à barbe rare et blanchie fait pendant au Saint Paul couronné d'une abondante chevelure et la poitrine couverte d'une barbe patriarcale.

Cependant le médaillon du cimetière de Domitille, d'accord avec Nicéphore, prête à l'Apôtre des Gentils une physionomie qui conviendrait mieux à son collègue. Le symbolisme a pris, dans le cas présent, la place de la réalité : le *Docteur des nations* est devenu, lui aussi, un Moïse, que nos yeux ont pris l'habitude de voir sous les traits du colosse de Michel-Ange. Après tout, si la vérité historique y perd un peu, le mal n'est pas grand.

Appendice H.

(Livre III. — Ch. IV.)

DE QUELQUES DISCIPLES DOUTEUX DE NOTRE-SEIGNEUR.

Le lecteur familiarisé avec les Évangiles a pu s'étonner que nous n'ayons pas mis au nombre des disciples de Notre-Seigneur certains personnages désignés, semble-t-il, pour cet honneur. L'aveugle-né [2], à qui la légende donne le nom de Cédoine ou Sidoine, — celui de Jéricho, nommé Bar-Timée par saint Marc [3], — d'autres encore, dont la mémoire est rappelée par Baronius, dans ses *Annales,* d'après des renseignements de valeur inégale, auraient pu nous demander une ligne, sinon la courte biographie que nous avons essayée pour quelques-uns.

Mais, outre qu'il est inutile d'essayer de tout dire, nous aurions couru, plus encore que pour les disciples de Béthanie, le risque de paraître trop crédules, — puisqu'il nous aurait fallu recourir à des documents plus contestés. Nous pouvons toutefois combler cette lacune par quelques éclaircissements, dont le lecteur fera l'estime qu'il lui plaira.

L'aveugle-né, — dont nous avons cité le nom, au chapitre Ier

1. Ap. Buonarr., p. 76. — Cf. Martigny, *Dictionn.*, v. *Pierre et Paul.*
2. Joann., XI, 1-38
3. Marc., X, 46 : « Filius Timæi, Bartimæus cæcus ».

de notre livre II [1], — tient une belle place dans l'Évangile de saint Jean, et c'est avec gros cœur que nous l'avons laissé dans l'ombre, au cours de notre récit. Tout au moins devons-nous citer ici le texte sacré, pour la satisfaction du lecteur.

— « Jésus, en passant, rencontra un homme aveugle de naissance, et ses disciples lui demandèrent : Maître, qui a péché, les parents de cet homme ou lui-même, pour qu'il soit né aveugle?

— « A quoi il répondit : « Il n'a pas plus péché que ses parents. « Il est ainsi éprouvé pour que Dieu montre en lui sa puissance.

« Je dois faire l'œuvre de Celui qui m'a envoyé, pendant que « c'est le jour : voici venir la nuit, pendant laquelle personne ne « peut rien faire.

« Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde ».

— « Ayant ainsi parlé, il fit un peu de boue avec sa salive « et en oignit les yeux de l'aveugle : — puis il lui dit : Va te laver dans la piscine de Siloë (c'est-à-dire de l'*Envoyé*) ».

— « L'aveugle y alla, se lava et revint clairvoyant : de sorte que les voisins, et ceux qui l'avaient vu auparavant mendier, disaient : N'est-ce pas celui que nous avons vu demander l'aumône? — Les uns répondaient : C'est bien lui! — D'autres : Pas du tout, mais il lui ressemble.

— « Tous s'accordaient à l'interroger : Comment tes yeux se sont-ils ouverts?

— « Il répondit : Cet homme, nommé Jésus, a fait de la boue, m'a frotté les yeux et m'a dit d'aller me laver à la fontaine de Siloë. J'y suis allé et je vois.

— « Où est-il? lui demandèrent-ils. Il dit : Je ne sais pas.

— « Ils amenèrent donc aux pharisiens celui qui avait été aveugle. — Or c'était un jour de sabbat que Jésus lui avait ouvert les yeux. Les pharisiens lui demandèrent aussi comment il avait recouvré la vue, et il fit la même réponse.

— « Parmi eux, quelques-uns disaient : Celui qui n'observe pas le sabbat n'est pas un homme de Dieu. — Mais d'autres répliquaient : Comment un pécheur pourrait-il faire ces miracles?

— « Et il y avait division parmi eux.

— « Ils dirent donc à l'aveugle : Voyons, toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux? — Il répondit : Je dis qu'il est prophète.

— « Mais les Juifs ne voulurent pas croire qu'il eût été aveugle, jusqu'à ce qu'ils eussent entendu ses parents à ce propos. Ils les interrogèrent donc : Est-ce là votre fils, dont vous dites qu'il est né aveugle? Comment y voit-il maintenant? »

— « Les parents répondirent : Nous savons qu'il est notre fils

1. P. 165.

et qu'il est né aveugle ; mais nous ne savons comment il voit maintenant, ni qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le lui-même. Il a l'âge pour parler en son propre nom.

— « Les parents disaient cela par peur des Juifs, qui avaient déjà décidé de chasser de la Synagogue quiconque croirait en Jésus comme dans le Christ. C'est pourquoi ces pauvres gens avaient répondu : Interrogez-le lui-même : il est en âge de s'expliquer.

— « On rappela donc celui qui avait été aveugle : Rends gloire à Dieu, lui dit-on : nous savons que cet homme est un pécheur. »

— « Il répondit : Je ne sais pas s'il est pécheur, mais bien ceci, que j'étais aveugle et que je vois. »

— « Ils reprirent : Qu'a-t-il fait pour t'ouvrir les yeux? — Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit et vous m'avez bien entendu. Pourquoi voulez-vous que je le répète? Voulez-vous aussi devenir ses disciples?

— « Ils le chargèrent alors de malédictions et dirent : Sois son disciple : nous autres, nous sommes les disciples de Moïse, nous savons que Dieu a parlé à Moïse : mais celui-ci, nous ne savons d'où il est.

— « C'est bien étonnant, répondit l'homme, que vous ne sachiez d'où vient celui qui m'a ouvert les yeux. Nous savons que Dieu n'écoute pas les hommes d'iniquité ; mais, si quelqu'un fait sa volonté, il l'exauce. Jamais on n'a entendu dire qu'un autre ait ouvert les yeux des aveugles-nés. Si celui-ci n'était pas un envoyé de Dieu, il ne pourrait rien faire de pareil.

— « Pour réponse, ils lui dirent : Tu es tout entier fils de péché et tu veux nous instruire! — Et ils le jetèrent dehors.

— « Jésus apprit son expulsion, et l'ayant rencontré, il lui dit : « Crois-tu au Fils de Dieu? »

— « Seigneur, répondit l'aveugle, qui est-il afin que je lui donne ma foi.

— « Jésus lui dit : « Tu l'as vu ; c'est celui qui te parle. »

— « Alors l'homme dit : Je crois, Seigneur, — et se prosternant il l'adora ».

Nous avons traduit librement, et pourtant il reste dans ce passage une si divine saveur qu'il est impossible de n'en pas être pénétré. Voilà bien un disciple de foi simple, généreuse, agissante, telle que Jésus pouvait la désirer, — telle aussi qu'il convenait pour être admis dans la familiarité du Maître : et ce serait vraiment merveille que celui-ci n'y fût pas entré désormais pour toujours.

C'est pourquoi nous désirons, plus que pour d'autres, savoir son nom et la suite de son histoire. Or voici ce que nous avons

pu en apprendre des anciens monuments exploités par Corneille de la Pierre[1] et l'abbé Faillon[2].

Cédoine ou Sidoine, habitant de Jérusalem (comme il ressort de l'Évangile), aurait accompagné Lazare et ses sœurs dans leur voyage de Palestine en Provence. Attaché à la personne de Maximin, il aurait travaillé avec lui à la fondation de l'Église d'Aix, sur le siège de laquelle il aurait succédé à son bienheureux collaborateur. Sa tombe se montre encore dans la crypte de la basilique de Sainte-Madeleine, et aurait eu l'honneur de recevoir les reliques de l'illustre pénitente, lorsqu'elles furent enlevées de leur sarcophage d'albâtre, pour dépister les recherches des profanateurs, au huitième siècle. On les y retrouva, au treizième, lors des fouilles entreprises par ordre de Charles d'Anjou.

Ce tombeau, que Bouche[3] et Millin[4] font remonter à la plus haute antiquité, c'est-à-dire au quatrième siècle, occupe la première place, à droite, en entrant dans la crypte, — la même place où le vit Bernard de la Guionie. Il paraît de date un peu plus récente que ceux de Madeleine et de Maximin, comme il convient à la date de la mort de Sidoine, — et reproduit exactement le type du sarcophage chrétien, si connu, d'Anicius Probus. Un des bas-reliefs de sa face antérieure représente la guérison de l'aveugle-né. Aux deux extrémités, des sculptures du plus haut intérêt attirent le regard : le sujet de l'une est la résurrection de Tabithe, — celui de l'autre est une orante, entre deux arbres verdoyants, symbole de la croyance à la résurrection des morts[5]. Pour les archéologues et les historiens, ce monument est digne d'étude à tout point de vue, et nous regrettons d'être obligé de renvoyer simplement à l'abbé Faillon, qui du reste sera lu avec plaisir et profit par tout le monde. Si nous ajoutons que la fête de saint Sidoine est marquée, au 23 août[6], dans les anciens calendriers de l'Église d'Aix, et qu'il est reconnu comme patron par plusieurs localités de la Provence[7], nous aurons dit à peu près tout ce que l'on sait de ce disciple.

Bar-Timée, un des deux aveugles guéris à Jéricho, porte un nom qui a exercé la sagacité des philologues : c'est une association singulière d'un mot araméen : *Bar,* qui signifie : *Fils,* avec un nom grec, qui sert de titre à l'un des plus célèbres ouvrages de Platon[8]. L'usage des noms grecs et latins avait envahi la Pa-

1. *Comment.* in h. l.
2. *Monuments inédits*, t. Ier, p. 761 et suiv.
3. *Défense de la foi de Provence*, p. 166.
4. *Voyages*, t. III, c. 78.
5. Cf. Aringhi, t. II, p. 578.
6. On la célèbre maintenant, le 25 du même mois.
7. Vauvenargues, Le Pugès, château du Val, etc.
8. Le *Timée*.

lestine, surtout la Galilée, au temps de Notre-Seigneur, et donné lieu à ces disparates.

Tout le monde connaît les circonstances de la guérison de Bar-Timée, le mendiant assis aux portes de Jéricho et dont l'appel retentissant : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi », fut si vite entendu par le divin Maître. Guéri, l'aveugle se montra reconnaissant et se mit à la suite de Jésus, comme l'atteste saint Marc [1]. C'était un disciple de la onzième heure : mais, s'il faut en croire les Apocryphes, ce ne fut pas le moins ardent et le moins généreux. Suivant l'*Évangile de Nicodème* [2], il osa prendre la défense de Jésus, contre les Juifs, devant Pilate. — « J'étais aveugle, dit-il; j'entendais parler et ne voyais personne. Et Jésus étant venu à passer, je m'adressai à lui, en criant à haute voix : Jésus, fils de David, prends pitié de moi, — et il posa sa main sur mes yeux, et aussitôt je recouvrai la vue ».

Si *respectable* que l'auteur de ce récit ait été jugé par les Églises d'Orient, — où se lisait l'*Évangile de Nicodème,* comme faisant partie des saintes Écritures, — il nous est difficile de lui accorder grande créance. Il faut toutefois le reconnaître, il ne dit rien ici d'invraisemblable, et l'aveugle guéri a très bien pu manifester sa foi en Jésus-Christ par les paroles qu'on lui prête, sinon en présence de Pilate, au moins dans la foule qui se pressait aux portes de l'Antonia.

Bar-Timée avait un compagnon qui suivit également Jésus-Christ, après avoir été guéri [3] : mais de lui, nous ne savons rien. A-t-il persévéré comme le premier, ou a-t-il abandonné le Maître, au moment de son épreuve? C'est le secret de Dieu.

Il est permis de croire que le jeune homme de Naïm [4] désira s'adjoindre à son bienfaiteur. L'Évangile, il est vrai, en disant que *Jésus le rendit à sa mère*, pauvre veuve dont cet enfant était l'unique soutien, semble indiquer une autre solution. Cependant une tradition, — dont la valeur est très contestable suivant quelques critiques, — donne à ce jeune homme le nom symbolique de Maternus, et en fait le premier évêque de Cologne [5]. La mère et l'enfant auraient bien pu, dans ce cas, s'attacher aux pas du Sauveur, — lui, s'adjoignant aux apôtres, elle aux saintes femmes. L'hypothèse n'a rien qui choque : mais c'est seulement une hypothèse.

Les mêmes suppositions peuvent se faire pour d'autres, — les malades guéris, les possédés délivrés, les affamés nourris au dé-

1. Marc., X, 52 : « Et sequebatur eum in via ».
2. C. VI (ap. Brunet, *les Évangiles apocryphes*, p. 240).
3. Matth., XX, 30-34.
4. Luc., VII, 11-15.
5. Cf. Sepp, *Jerusalem und das heilige Land.*

sert, — à qui dut sourire la pensée de ne plus s'éloigner de Jésus. Le nombre des disciples réunis, lors de la dernière apparition sur la montagne, était de près de cinq cents[1]. Nous devons en conclure que le Maître put facilement choisir parmi eux les Soixante-douze : mais aussi nous sommes inclinés à croire qu'il les choisit parmi ceux que sa miséricorde avait plus généreusement visités, sans que nous puissions pourtant mettre au même rang ceux dont nous venons de parler. Sidoine est le seul pour lequel nous avons des probabilités suffisantes, en admettant toutefois qu'on doive identifier l'aveugle-né et le deuxième évêque d'Aix.

1. I Cor, XV, 6. — Cf. Matth., XXVIII, 16-17.

TABLE DES GRAVURES

Pages.

Bethléem IV

Nazareth I

Béthanie 147

Lac de Tibériade 247

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION IX

LIVRE PREMIER. — LES AMITIÉS DU SANG

CHAPITRE Ier. — La Très Sainte Vierge Marie 1
— II. — Saint Joseph 33
— III. — Les frères et les sœurs de Jésus-Christ 58
— IV. — Zacharie et Élisabeth 83
— V. — Le Précurseur 101
— VI. — La patrie de Jésus-Christ 125

LIVRE II. — LES AMITIÉS DU CHOIX

CHAPITRE Ier. — Lazare 147
— II. — Marthe 177
— III. — Marie-Madeleine 214

LIVRE III. — LES AMITIÉS DE MISSION

CHAPITRE Ier. — Les apôtres 247
— II. — Saint Pierre 275
— III. — Jacques le Majeur et Jean l'Évangéliste 301
— IV. — Les disciples et les saintes femmes 329
— V. — Les convertis de Jésus-Christ 351
— VI. — L'Église 381
ÉPILOGUE 399

APPENDICES

A. — Les traditions provençales 407

Pages.

B. — Iconographie de la famille de Jésus 411
C. — Aïn-Karim et Jutta. 414
D — La tête de saint Jean-Baptiste à Amiens 415
E. — Catherine Emmerich et la vie de Jésus-Christ 418
F. — Iconographie des Apôtres 421
G. — Iconographie de saint Pierre 425
H. — De quelques disciples douteux de Notre-Seigneur. 428

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PHYSIONOMIE INTELLECTUELLE

DE

N. S. JÉSUS CHRIST

EXTRAIT DE LA « REVUE BIBLIQUE » DE JANVIER 1892.

ÉTUDE

SUR LA PHYSIONOMIE INTELLECTUELLE DE N. S. J. C.

LES PARABOLES DE L'ÉVANGILE.

I.

L'humanité se manifeste, en Jésus Christ comme en nous, avec des caractères distincts, qui déterminent une physionomie particulière et facile à reconnaître.

Au point de vue physique, rien n'est plus évident.

La ressemblance qu'il devait avoir avec tous les hommes n'empêchait pas celle qu'il avait plus spécialement avec les Sémites, plus encore avec les Juifs et surtout avec les membres de sa famille : de plus, comme nous tous, il avait, dans les traits, la voix, la démarche, la tenue, certaines particularités qui le distinguaient des autres héritiers de David. C'est une des lois de l'humanité auxquelles le Fils de Marie satisfaisait, aussi bien que chacun de nous. Quand il passait par les rues de Nazareth ou de Jérusalem, on le reconnaissait à sa figure et à sa démarche, comme l'on reconnaissait les apôtres Pierre et Barthélemy. De même qu'il avait un nom propre, divin de signification mais humain et judaïque de forme, il avait une physionomie propre, où transparaissait la beauté divine, mais à travers les voiles du type oriental et davidique. La tradition nous a renseignés sur la couleur de son teint et de ses yeux, la forme de son visage, l'expression habituelle de ses traits, la disposition même de sa chevelure et de sa barbe. Au Thabor, la divinité transfigura momentanément l'humanité : dans la vie ordinaire, on voyait seulement l'homme doux et majestueux, autour duquel s'empressaient les petits enfants, et dont les profanateurs du Temple fuyaient la ren-

contre. Le *plus beau des enfants des hommes* (1) était, avant tout, un *homme* soumis aux lois qui régissent la vie extérieure de l'humanité.

Nous pouvons en dire autant des apparences de la vie intellectuelle.

La perfection de la vie intérieure en Jésus Christ n'empêche, d'aucune façon, cette originalité tout humaine, en raison de laquelle nous le distinguons des autres maîtres contemporains de la doctrine ou de la prophétie. L'union hypostatique assurait à l'âme de Notre Seigneur des illuminations qui la mettaient absolument à part, dans la connaissance et par suite dans l'enseignement. Mais nous n'avons pas à traiter ici de cette vie intérieure ni des manifestations qu'elle eût pu déterminer. Pour nous instruire et nous persuader, le Sauveur a voulu *paraître semblable à nous* (2), parler une langue appropriée à notre entendement, voiler par conséquent l'éclat de son intelligence, et régler la communication de la science, non d'après sa vision, mais d'après la faiblesse de nos esprits. Ce qui l'amenait à tenir compte spécialement de son pays et de son temps, pour adapter sa parole aux désirs et aux besoins de ses auditeurs immédiats, — les premiers disciples qu'il voulut avoir. La merveilleuse souplesse, que son enseignement empruntait à la nature divine, bénéficiait tout d'abord à ces privilégiés, avec des nuances qui n'existent plus pour nous, — celles qui tiennent au dialecte particulier, au génie national, aux mœurs et aux coutumes locales, aux circonstances par lesquelles passent la vie publique et la vie privée.

La *théorie des milieux*, on le voit de reste, ne pourrait être invoquée ici dans les termes où elle intervient d'ordinaire. Mais il n'y a rien d'inconvenant à dire que Notre Seigneur a voulu s'y assujettir, en ce sens qu'il est bien, à l'extérieur, Israélite, Galiléen, fils de David et patriote, comme il convenait à ce temps et dans ce milieu. Si nous transportions l'adorable figure de Jésus à telle ou telle autre époque de l'histoire hébraïque, sans nul doute elle n'y serait pas déplacée : mais, du premier coup d'œil, nous la trouvons mieux en place où nous la rencontrons. Abraham, Moïse, David, Isaïe, ne lui nuiraient pas, s'il lui avait plu d'en accepter le voisinage : ils viennent plus à propos lui faire cortège dans le souvenir. Le peuple qui sort de Chaldée, d'Égypte ou de Susiane est son peuple : mais nous sentons d'instinct que sa parole est plutôt faite pour la géné-

(1) Isaï., LII, 14.
(2) Philipp., II, 6-7.

ration soumise au protectorat de Rome et au sceptre d'Antipas. Aux bords du Nil ou de l'Euphrate, dans la terre de Gessen ou le désert de Moab, il eût à coup sûr paru *plein de grâce et de vérité* (1) : mais, personne ne le conteste, Génézareth et le Jourdain, le Thabor et les Oliviers lui font un cadre si parfaitement adapté qu'il est difficile d'en concevoir un autre.

Encore moins est-il Grec ou Romain, Phénicien ou Mizraïte, de quelque temps ou de quelque régime que l'on veuille imaginer. Sa prédestination le faisait *juif* comme elle le faisait *homme*, et lui donnait en conséquence les caractères distinctifs du Juif contemporain d'Hérode et de César. Son originalité personnelle ne pouvait, humainement parlant, aller jusqu'à supprimer ces ressemblances : elles étaient de si haute convenance, que leur suppression eût rendu presque impossible la croyance à la réalité de la nature humaine du Rédempteur. Aussi, quand on nous dit : « Personne n'a été moins de son temps : personne n'a moins subi l'influence de son milieu » (2), il faut le comprendre en ce sens qu'il ne se trouvait en lui nulle trace des préjugés, des erreurs et des faiblesses de son entourage, ou si l'on veut, en ce sens qu'il enseignait une doctrine éminemment indépendante, en pleine réaction contre les idées pharisaïques, et révélatrice de vérités inconnues aux docteurs de Jérusalem. Il n'en est pas moins vrai que son enseignement est marqué au coin du génie hébraïque, dans sa forme et dans ce qu'on a coutume d'appeler *son inspiration*, c'est-à-dire la manière de concevoir et de sentir.

L'usage même qu'il faisait de la langue syro-chaldaïque impose cette conclusion, bien qu'il ait pu connaître et parler le grec vulgaire assez répandu dans la Galilée, tant à cause du voisinage des villes de la côte qu'en raison des relations commerciales avec les Hellènes de l'Asie Mineure (3). Mais habituellement il se servait de l'idiome national, dont les exigences imposaient à sa pensée un tour déterminé. Aussi n'avons-nous aucune peine à classer son enseignement parmi les œuvres d'inspiration uniquement orientale, avec la nuance spéciale au génie hébraïque de cette époque.

(1) Joann., I, 14.

(2) Stapfer, *la Palestine au temps de Jésus Christ*, p. 472.

(3) Les médailles des Hérodes portent des inscriptions grecques : beaucoup d'Israélites parlaient grec, comme le prouve l'inscription de la croix, etc. — On ne voit pas bien pourquoi Renan veut que Jésus n'ait pas su le grec. Les Évangiles, quoi qu'on en dise, nous laissent toute liberté de penser le contraire. — Cf. Marc., VII, 34 et seq.; — Joann., VII, 35, etc.

II.

Sous l'influence des écoles rabbiniques, l'enseignement, — qui paraît avoir été la seule forme de la vie intellectuelle, au moment où Jésus commençait à prêcher, — s'était fait *sentencieux* et *imagé*, avec une affectation de brièveté et de subtilité poussées jusqu'à l'excès (1). Ces deux formes se reconnaissent aisément dans l'Évangile. Le *sermon sur la montagne* est de la première : les *paraboles* appartiennent à la seconde. Mais, dans les deux cas, la parole de Jésus échappe au reproche d'obscurité et d'équivoque trop souvent mérité par celle des rabbins. Les sentences sont toujours, dans sa bouche, lumineuses, même lorsqu'elles sont le plus profondes et demandent à l'esprit cet effort, qui lui donne à la fois le mérite et l'avantage d'une exacte assimilation. Nulle subtilité ne s'y remarque; nul désir d'étonner et surtout de dérouter l'auditeur : ce qui tient évidemment à la générosité et à l'élévation de son âme, mais aussi à la justesse de son esprit et à la simplicité de son langage. A ce titre, il est bien supérieur aux plus illustres maîtres de son temps, et ce n'est pas sans raison que les affidés du Sanhédrin disaient : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme! » (2).

Toutefois, à notre avis (qui est l'avis de beaucoup d'autres), ce n'est pas dans les sentences de l'Évangile qu'il faut chercher la vraie forme de l'enseignement de Jésus Christ : c'est dans les paraboles, dont il se servit de préférence, après qu'il eut expérimenté le peu de succès de sa prédication ordinaire auprès des Scribes et des Pharisiens (3). Se tournant vers les foules, il adopta le genre qui leur plaisait davantage et devait leur être plus utile. Le peuple en effet est un grand enfant, à qui les images et les symboles disent beaucoup plus et mieux que les théories et les discussions. Il ne saisit pas un raisonnement, mais une comparaison l'éclaire; il ne voit rien à la conclusion la plus motivée, mais il se rend à une similitude ingénieuse; une thèse le fatigue, mais il se plaît à rechercher les applications d'une parabole (4). Plus que tout autre, l'Asiatique a ce goût; et plus encore que ses voisins, le Juif excellait aux paraboles et à leur commentaire.

(1) Voy. les *Talmuds*.
(2) Joann., VII, 46.
(3) Matth., XIII, 13.
(4) Cf. Neander (*Das Leben J. C.*), cité par Taylor (*The parables*), p. 12. — P. Didon (*Jésus Christ*), I, p. 365.

L'Évangile donne, il est vrai, du choix que fit Jésus une raison peu en rapport avec les goûts de son auditoire pour les paraboles (1) : mais elle n'empêche pas de croire à d'autres motifs, dont le premier vient d'être indiqué. Les pharisiens pouvaient mépriser le nouveau genre de prédication et négliger d'en dégager le mystère : le peuple, à l'exemple des Apôtres, n'en aurait pas moins le désir de comprendre et dirait : « Expliquez-nous ce que vous avez voulu dire : *Edissere nobis hanc parabolam* » (2).

Quoi qu'il en soit, le Maître ne revint pas sur la décision prise, au moins généralement parlant, et son enseignement fut le plus souvent *parabolique* (3). C'est donc en l'étudiant sous cette dernière apparence, que nous pouvons déterminer plus parfaitement la forme intellectuelle de Jésus Christ.

Il nous semble inutile d'arrêter le lecteur à la définition de la parabole et aux caractères qui la distinguent de l'apologue, de la fable et du conte. Contentons-nous de rappeler, à ce propos, le joli mot d'un enfant, cité par Taylor : « La parabole est une histoire de la terre avec une interprétation céleste » (4). La parole des enfants a souvent de ces bonheurs.

Mais continuons.

Toute comparaison a besoin de justesse ; à plus forte raison celle qui suppose une conclusion pratique, au lieu d'être seulement un jeu d'esprit. L'ingéniosité n'y est une qualité qu'à la condition de ne rien ôter à la justesse, c'est-à-dire à l'exacte observation, à l'à-propos de la mise en scène, et à la facile interprétation. Les paraboles du Talmud font souvent preuve de finesse et d'agrément : mais la subtilité y nuit ordinairement à la force, parce qu'elle diminue la justesse. Rien de pareil dans l'Évangile, où brillent constamment la vérité, l'à-propos, l'esprit pratique, où tout est vivant d'une vie pleine de charme, de sève et de fécondité. La forme est en rapport exact avec le fond : claire, rapide, incisive, colorée, la parole du Maître sert admirablement sa pensée, et l'ensemble constitue partout un petit chef-d'œuvre littéraire. Le *Bon Pasteur*, l'*Enfant prodigue*, les *Vierges folles*, pour ne citer que ces exemples, feront toujours la joie des lettrés, sans parler de leur valeur aux yeux des moralistes. Chose étrange! les chrétiens n'ont pas l'air de s'en douter et traitent volontiers avec négligence ce qu'ils devraient le mieux connaître et le plus admirer.

(1) Matth., XIII, 13-15.
(2) Id., XV, 15.
(3) Id., XIII, 34.
(4) W. Taylor, *The Parables*, p. 2.

III.

Les paraboles, très variées de sujets et de formes, empruntent leur caractère aux lieux et aux circonstances. Celles qui appartiennent à la prédication de Galilée sont tirées surtout de la vie agricole ou de la vie nautique; celles qui correspondent aux courses de Jésus dans la Judée et la Pérée, sont plutôt empruntées à la vie pastorale ou à la viticulture. La raison en est facile à voir.

Le Galilée est une terre fertile, où les travaux des champs sont en honneur. Il est donc naturel d'exploiter les préoccupations ordinaires à la vie agricole devant des agriculteurs, comme le fait Jésus dans la parabole du *Semeur* (1), dans celle de l'*Ivraie* (2), ou celle du *Grain de sénevé* (3). Mais la Galilée confine à la mer de Tibériade, dont la vue, en rappelant les travaux de la pêche et de la navigation, amène tout naturellement la parabole du *Triage des poissons* (4) et celle de la *Perle précieuse* (5).

La Judée est au contraire un pays de pâturages, où la parabole du *Bon Pasteur* (6) s'explique d'elle-même, — et aussi un pays de vignes, où l'on parle à propos, sur les routes qui montent à Jérusalem, des *Ouvriers* (7) ou des *Deux Fils envoyés à la vigne* (8), et des *Vignerons infidèles* (9).

Dans la Pérée, pays de caractère mixte, nous plaçons convenablement la parabole du *Figuier stérile* (10), et celle de la *Brebis errante* (11), suivant que nous stationnons près de quelque bourgade ou que nous côtoyons les plaines, où s'égarent si souvent les ouailles mal surveillées par leurs pasteurs.

La vie fastueuse et débauchée que l'on mène aux bords du lac, à Tibériade et à Magdala, motive les paraboles de l'*Enfant prodigue* (12 et du *Mauvais Riche* (13), de même quel a douteuse administrtion des

(1) Marc., IV, 3 et seqq.
(2) Matth., XIII, 24 et seqq.
(3) Id., XIII, 31 et seqq.
(4) Id., XIII, 47-48.
(5) Id., XIII. 45-46.
(6) Joann., X, 2-14.
(7) Matth., XX, 1 et seqq.
(8) Id., XXI, 28-31.
(9) Id., XXI, 33-41.
(10) Luc., XIII, 6-9.
(11) Id., XV, 4-6.
(12) Id., XV, 11 et seqq.
(13) Id., XVI, 19 et seqq.

biens donne lieu à celle de l'*Économe infidèle* (1) et du *Débiteur insolvable* (2). Ce sont là des tableaux pris sur le vif, et l'on est tenté de se demander s'ils ne nous donnent pas la représentation de faits réels, au lieu d'être de simples imaginations. D'une manière ou d'une autre, ce sont des documents historiques, dont il faut tenir soigneusement compte pour l'étude du temps où vécut le Sauveur. Et avec quelle vivacité sont peintes ces esquisses d'ailleurs si rapides et si discrètes? Nous voyons réellement passer le semeur, la main ouverte, le long de ses sillons creusés au hasard, dans le gravier, dans les épines, dans la bonne terre, avec l'insouciance habituelle du laboureur oriental. Nous le suivons des yeux, assis à l'ombre de ce colossal sénevé qui abrite des myriades d'oiseaux ; et près de nous, indifférent au spectacle qui nous captive, au gai soleil qui blondit la terre et argente les flots, quelque marchand suppute le prix dont il paiera la perle rare découverte à l'étal d'un ignorant brocanteur.

Les ouvriers qui vont aux vignes, les bergers qui mènent leurs troupeaux au pâturage, les mariniers qui tirent leurs filets, les vierges qui se rendent aux noces, passent devant nous, vivants d'une vie intense, comme la grande lumière fait vivre, là-bas, tout ce qu'elle frappe de ses rayons.

Les plus humbles personnages prennent des formes et des allures qui les mettent de pair avec le prodigue partant pour l'Égypte, où il va goûter les plaisirs de Naucratis, ou avec le voluptueux assis à la table, dont il refuse même les miettes aux mendiants. Nous suivons, sur son front, les pensées qui agitent l'économe infidèle, et nous entendons, en frémissant, le maître ordonner de vendre, avec sa femme et ses enfants, le serviteur qui ne peut s'acquitter.

Toute une société étrange, qui nous charme et nous fait peur en même temps, se dresse devant nous, — avec ses inégalités de toute nature, ses spectacles heurtés, — au dessus desquels plane, comme une consolation et une espérance, le doux visage du Rédempteur : autre vision du Thabor, avec le possédé qui se débat, les parents qui s'effarent et les apôtres qui se troublent, au pied de la montagne, pendant que, là-haut, le Maître rapproche, dans la paix de sa transfiguration, Moïse, l'historien des premiers âges, et Élie, le prophète des derniers jours (3). Les grandes paraboles sont indispensables à l'intelligence de Jésus et de son œuvre.

D'autres, de moindre importance, semble-t-il, ont rapport à des

(1) Luc., XVI, 1 et seqq.
(2) Matth., XVIII, 23 et seqq.
(3) Id., XVII, 3.

incidents de la vie familière : une femme qui pétrit la pâte (1), une lampe qu'on allume (2), une drachme (3) perdue, donnent naissance à des similitudes charmantes, comme aussi la rencontre du lis dans les prés (4) ou la vue de la cité qui se dresse sur la colline (5). La lumière jaillit de partout, plus éclatante ou plus adoucie, mais toujours pénétrante et vivifiante. Et, encore que nous ne puissions juger du style des paraboles que par une traduction plus ou moins fidèle, nous devinons qu'elles furent parlées dans une langue harmonieuse, où se mêlaient aux inflexions pleines de douceur des éclats formidables.

Ainsi, dans l'*Enfant prodigue,* le style est simple d'un bout à l'autre : mais combien l'accent change suivant les incidents! Un peu triste au début, quand l'enfant ingrat réclame son héritage; — sévère, quand le narrateur le voit en train de gaspiller son bien, sa santé, son honneur, avec des femmes perdues; — navré, quand l'imprudent touche le fond de l'abîme où il s'est jeté, — on y sent des larmes, lorsque le coupable revient à son père, et quand celui-ci répond, avec tant de bonté, aux objurgations de son autre fils. Le grec de saint Luc et le latin de saint Jérôme gardent le caractère de variété charmante qui dut marquer l'araméen de l'original : mais avec quelles atténuations, si l'on en juge par les récits des conteurs arabes, improvisés ou récités avec tant d'art, le soir, près du feu des bivouacs ou dans les angles des carrefours!

Dans les *Vignerons infidèles,* le style est empreint de tristesse et de sévérité. La mauvaise volonté, l'insolence croissante, la révolte ouverte, la résolution homicide de ces misérables, se reconnaissent à l'accent mélancolique et indigné, jusqu'à cette chute qui fait frémir : « *Malos male perdet :* Il les perdra! » On y devine quelqu'une de ces intonations gutturales qui semblent un râlement désespéré, après lequel s'exhale, en un soupir de soulagement tempéré de regret, la promesse réparatrice : « *Et vineam suam locabit aliis :* Il louera sa vigne à d'autres ouvriers »!

La variété de l'accent est plus sensible encore, au chapitre suivant de saint Matthieu, dans le *Festin des noces :* la pompe et la familiarité du langage s'y rencontrent et finissent par se fondre dans une sombre majesté, à laquelle succède l'éclair final de la sentence :

(1) Matth., XIII, 33.
(2) Marc., VI, 21.
(3) Luc., XV, 18.
(4) Matth., VI, 28.
(5) Id., V, 14.

« Beaucoup sont appelés : peu sont élus! ». C'est à ces tableaux que convenait surtout l'araméen, comme conviennent surtout à l'Oriental l'ample manteau qui le drape, les sandales où il traîne ses pieds, et le sombre turban, tissu de soie noire et de fils d'or, dont il se couvre le front. Le latin retrouve bien quelque peu de cette majesté, le grec quelque peu de ce charme. Mais on sent qu'il fallait une langue spéciale à ces enseignements d'un caractère si particulier : langue brève, syncopée, pleine d'élisions, et pourtant sonore et pompeuse au besoin. Il y a plus d'un rapport à constater entre le langage des hommes et les lieux qu'ils habitent : en lisant les paraboles, on se transporte sans effort aux bords de cette mer de Tibériade, d'ordinaire limpide et brillante, où se mirent les montagnes et le ciel, mais dont les vagues courtes se choquent avec de rauques sifflements sous l'action de la tempête.

IV.

L'inspiration des paraboles n'est pas moins variée que leur style, comme nous l'avons déjà dit, et nous n'y reviendrions pas, si nous n'avions à signaler, dans plusieurs d'entre elles, des allusions plus que transparentes à des incidents de la vie sociale, dont il semble tout d'abord que Notre Seigneur n'eût pas dû y toucher. Notre temps est absolument persuadé que l'Évangile est étranger à la vie publique et ne s'en occupe que pour recommander la soumission aux pouvoirs établis, la paix entre tous les hommes, la résignation dans les souffrances que la tyrannie ou la discorde engendrent nécessairement. « Le royaume du Ciel est l'objectif des désirs du chrétien, et le règne de Dieu sur la terre se restreint aux limites de la conscience religieuse : le prêtre et le fidèle ne doivent jamais oublier que la *royauté de Jésus Christ n'est pas de ce monde* (1) et que le Maître a ordonné de *rendre à César ce qui est à César* (2), c'est-à-dire de lui laisser le domaine des choses d'ici-bas ».

Ce n'est pas le moment de mettre en évidence les confusions et les équivoques auxquelles se prennent les partisans de cette théorie. Contentons-nous d'affirmer que la patrie est chère à tout véritable chrétien, — que sa prospérité ne saurait lui être indifférente, — que c'est pour lui un devoir d'y travailler, — et dès lors qu'il peut et

(1) Joann., XVIII, 36.
(2) Matth., XXII, 21.

doit s'attrister ou se réjouir des incidents de la vie sociale, — avec la liberté de les apprécier, dans l'assemblée de ses frères aussi bien que dans le secret de l'intimité.

Cette liberté, si souvent contestée aux disciples du Christ, lui-même la pratique avec une hardiesse bien propre à étonner beaucoup de chrétiens et même de prédicateurs. Rien de plus intéressant, à ce point de vue, que l'étude de la parabole des *Mines*, proposée à la foule, aux portes de la maison de Zachée, c'est-à-dire en pleine ville de Jéricho, la cité préférée d'Hérode le Grand et de son fils Archélaüs.

L'Évangile prend bien soin de nous dire que le choix de cette parabole est déterminé par ce double fait, que *Jésus montait à Jérusalem* et que la foule *croyait prochaine la manifestation du règne de Dieu* (1). Or, voyons ce que le Maître ose dire à ce peuple.

Il évoque le souvenir d'Archélaüs, l'ethnarque disgracié depuis quelques années, et dont la tombe venait à peine de se fermer. Dans l'assistance beaucoup l'avaient connu, servi, aimé peut-être autant qu'on pouvait aimer un pareil homme : d'autres haïssaient sa mémoire, tout en détestant du même cœur les auteurs de sa ruine, ces Romains de diverses fonctions, qui écoutaient aussi l'audacieux prédicateur.

Après avoir rappelé, avec une nuance de dédain bien concevable sur les lèvres d'un fils de David, l'origine d'Archélaüs, *de grande naissance mais non de race royale* (2), il raconte ses pérégrinations à la poursuite d'une couronne, — la haine de ses concitoyens et leurs inutiles protestations contre lui, — son succès à Rome et son retour triomphant. Les traits sont d'une exactitude et d'une vivacité pareilles : la parole du Maître devait donner le frisson.

Puis il met en scène Archélaüs *avare et agioteur* (3), — qui sait tirer cent pour cent de sa fortune (4), — et qui, préoccupé de ses prétentions à la royauté, n'a cependant pas oublié de soigner des intérêts d'un autre ordre : homme habile qui récompense largement les bons serviteurs, parce qu'il trouve son profit à ces largesses, mais dur et rapace, *qui prend où il n'a rien mis et veut récolter où il n'a rien semé* (5), — vengeur ironique d'une justice de son invention, où se reconnaît la logique propre aux tyrannies (6).

(1) Luc., XIX, 11. — Pour le sens de cette parabole, voy. Fouard, Le Camus (*Vie de J. C.*). — Trench, Taylor (*Parables*), — Farrar (*Life of Christ*), etc.

(2) Luc., XIX, 12 : « Homo quidam nobilis ».

(3) Id., *ibid.*, 13.

(4) Id., *ibid.*, 16-19.

(5) Luc., XIX, 21.

(6) Id., *ibid.*, 22-23.

C'est un portrait peint de main de maître, d'un pinceau à la fois léger et puissant : la figure sort du cadre et marche droit au spectateur, justement effrayé par la dernière touche, celle qui met aux mains d'Archélaüs le sang des trois mille protestataires égorgés dans le parvis du Temple extérieur (1).

L'évangéliste clôt son récit par une parole d'une grandiose simplicité : « Et cela dit, il les précédait sur la route de Jérusalem » (2)! A Jérusalem la mort l'attendait, une mort à laquelle devaient coopérer les prêtres et les princes de ce peuple, le procurateur de ces Romains, le frère de cet Archélaüs : il le savait, et pourtant il prenait, avec une suprême indifférence, la tête de ce cortège dont le silence cachait de si profondes émotions.

Il est impossible de rien trouver, dans les parleurs les plus hardis, qui dépasse cette *actualité*, dont nous pouvons éprouver encore l'impression, comme si nous avions été assis sur le seuil de Zachée. Dans la mélancolie du début, nous sentons le reproche au peuple d'avoir oublié David et rendu possible les prétentions d'un étranger à la couronne d'Israël. La voix dut trembler de tristesse et d'indignation contenue, au tableau des vaines protestations portées à Rome et de la rentrée en Palestine de l'ethnarque à la fois triomphant et humilié. Et, s'il était permis de mettre un accent sarcastique sur les lèvres de Jésus, ne serait-ce pas au moment où il représentait Archélaüs se consolant de sa demi-déception par le compte rendu des opérations heureuses de ses financiers, — puis se révélant dans sa raideur implacable, lorsqu'il voit ses intérêts trahis par le serviteur négligent? Mais surtout, quand le Maître dit le sang versé dans le parvis, avec quel accent voilé dut-il évoquer ce funèbre souvenir?

Cette fois, il était bien sûr d'avoir fait entrer au plus profond des âmes une préoccupation dont elles ne se délivreraient pas facilement : il pouvait compter que les auditeurs retourneraient dans tous les sens le mystérieux récit, pour y trouver l'enseignement qui s'y cachait, et que les conversations de la montée d'Adommim rouleraient sur les rigueurs d'Archélaüs bien plus que sur la charité du bon Samaritain. C'est bien là sans doute ce qu'il avait cherché. Le Dieu qu'il avait tant de fois montré comme père à ce peuple aveuglé et endurci, il fallait maintenant le lui montrer comme juge : mais, en songeant que ce Dieu, c'était lui-même, le père méconnu et le juge effrayant,

(1) Luc., XIX, 27. — Cf. Josèphe, *Bell. jud.*, II, II, 3.
(2) Id., *ibid.*, XIX, 28.

combien il devait avoir le cœur serré, et de quels sanglots était entrecoupée la voix qu'il essayait d'assombrir!

V.

Les *actualités* ne manquent pas dans les paraboles, et plusieurs commentateurs ont vu, dans les récits du Maître, des allusions à des faits connus de ses auditeurs. L'Enfant prodigue, le Mauvais Riche, l'Économe infidèle, ne leur paraissent pas seulement des types imaginaires, mais des personnages réels, dont la pensée venait tout naturellement à l'esprit, dans les lieux où la parabole était proposée. Rien ne s'oppose à l'acceptation de ce sentiment : mais en l'acceptant, il faut admettre que le divin prédicateur se souciait assez peu de froisser certaines vanités et d'exciter certaines rancunes. En quoi il restait conforme à son caractère, tel que nous le montrent les objurgations aux Pharisiens et aux Scribes, les réponses aux Sadducéens, et les magnifiques fins de non-recevoir opposées aux questions d'Anne et de Pilate. Bien avant saint Paul, il avait affirmé, à la face des passions et des préjugés du monde, la liberté de la parole de Dieu : « Verbum Dei non est alligatum! » (1).

Il importe toutefois de le remarquer, les allusions à des faits de la vie publique sont bien plus rares que celles dont la vie ordinaire est l'objet. Avec un peu d'attention, le lecteur de l'Évangile retrouverait peut-être Hérode le Grand dans le roi qui fait les noces de son fils (2), — le débonnaire et juste tétrarque Philippe, dans le maître qui amnistie et condamne tour à tour le serviteur insolvable (3), — Antipas, le frère et le rival d'Archélaüs, dans l'homme qui se fait rendre compte, au retour d'un long voyage, des talents qu'il a confiés à ses serviteurs (4). Dans les vignerons homicides, il reconnaîtrait plus sûrement les Scribes, les Anciens, les Prêtres de Jérusalem (5), et, — si l'on veut rattacher à la vie sociale ce qui est du culte public, — le Pharisien du Temple (6) lui semblerait à bon droit le type de toute cette

(1) II Tim., II, 9.

(2) Matth. XXII, 2 et seqq.

(3) Id., XVIII, 22 et seqq. — Cette parabole fut proposée, au bord du lac de Tibériade, sur les terres du tétrarque Philippe probablement.

(4) Id.. XXV, 14. — Cette parabole fut proposée en Pérée, sur les terres d'Antipas, suivant saint Luc, XII, 42-46. — Elle ressemble beaucoup à la parabole des Mines, à cause de la ressemblance qui rapproche les caractères et les destinées des deux fils d'Hérode.

(5) Id., XIX, 44 et seqq.

(6) Luc., XVIII, et seqq.

race de vipères, sur laquelle le Seigneur mettait tranquillement le talon.

Si osées que puissent paraître ces incursions dans la vie publique, elles sont cependant marquées au coin d'une réserve, où se montrent une délicatesse et une prudence merveilleuses. Nulle part, le fils de David ne rappelle le souvenir de ses grands ancêtres, si ce n'est dans la charmante et inoffensive comparaison entre le lis des champs et le manteau royal de Salomon (1). Nulle part il ne cherche à réveiller les aspirations endormies de ses compatriotes, de peur de les compromettre dans quelqu'une de ces douloureuses aventures, dont la dernière, qu'il prédit en pleurant, achèvera la ruine du Temple et de la cité (2). Il écarte avec soin tout ce qui semblerait une revendication personnelle, et se dérobe aux entraînements de la foule qui veut l'acclamer roi. Il ne faudrait donc pas voir, dans la parabole des *Mines* ou celle des *Talents,* une excitation aux passions populaires : elles sont tout simplement le témoignage d'une autorité consciente d'elle-même, de son principe et de son étendue, du droit qu'elle a de faire la leçon aux grands et aux petits, en affirmant toute vérité et toute justice, à l'heure et dans la forme qui lui semblent mieux convenir à sa mission. C'est ce que l'Évangile nous apprend, quand il dit : « Il enseignait comme ayant puissance de le faire et non pas comme les Scribes : *docens quasi potestatem habens et non sicut Scribæ* » (3).

Libre à ceux qui entendaient de s'étonner et de se récrier : sa réponse était prête : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, non seulement pour moi-même, mais pour ceux à qui je dirai : « Allez et enseignez toutes les nations, au nom du Père, du Fils « et du Saint Esprit » (4).

Mais plus encore que l'autorité, la charité se montre dans ces paraboles, où la tendresse semble vraiment la note dominante. Le chef-d'œuvre de cette suite incomparable n'est-il pas l'*Enfant prodigue*, à moins qu'on ne lui préfère, dans leur brièveté, la *Brebis errante*, ou le *Bon Pasteur?* Dans le *Samaritain,* dans l'*Ouvrier de la onzième heure,* dans l'*Ivraie,* la charité l'emporte, et l'on sent partout, suivant la parole du Prophète, se préparer l'*embrassement de la justice et de la paix.* Ce n'est pas, quoi qu'il en paraisse, pour les aveugler qu'il a choisi ce mode d'enseignement; c'est au contraire

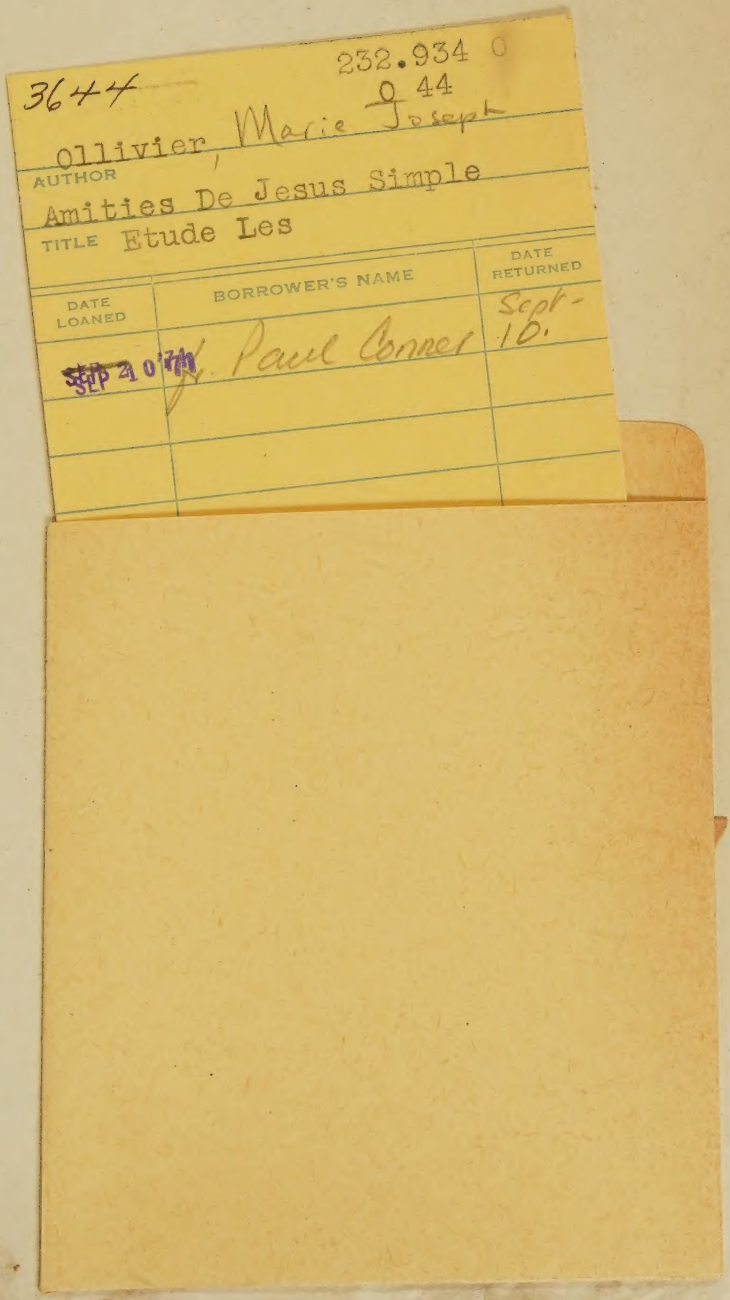
(1) Luc., XII, 2-7.
(2) Id., XIX, 43 et seqq.
(3) Marc., I, 22.
(4) Matth., XXVIII, 18-19.

pour *qu'ils se convertissent et qu'ils vivent, de la vie surabondante de sa grâce et de sa vérité.*

Arrêtons ici cette humble étude, où nous désirons que le lecteur ait trouvé quelque plaisir et quelque avantage. En toute hypothèse, il y aura trouvé ce que nous cherchions nous-même, la joie d'être plus près du Maître, la consolation de pénétrer plus avant dans sa pensée et dans son cœur, le profit que l'on retire toujours de l'hommage qu'on lui rend et de l'amour qu'on lui témoigne.

Fr. Marie-Joseph Ollivier,
des Frères-Prêcheurs

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).


3644

232.934 O
O 44

Ollivier, Marie Joseph
AUTHOR

Amities De Jesus Simple
TITLE Etude Les

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED
SEP 20 '71	Fr. Paul Conner	Sept-16.